CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE,

TOME SIXIÉME

CONTENANT DES REFLEXIONS morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le Mercredi des Cendres jusqu'au Samedi de la semaine de Pâques inclusivement.

NOUVELLE EDITION, augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.

Par M. NICOLE.

A MONS.
Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Chaussée aux trois Vertus.

M. DCC. VII.
AVEC APROBATIONS.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

EVANGILE. *Matth. 6. 16.*

EN ce temps-là : JESUS dit à ses Disciples : Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, qui affectent d'avoir un visage pâle & défiguré, afin que les hommes connoissent qu'ils jeûnent. Je vous dis en verité qu'ils ont déja reçû leur recompense : mais vous lorsque vous jeûnez, parfumez vôtre tête & lavez vôtre visage, afin de ne pas faire paroître aux hommes que vous jeûnez : mais seulement à vôtre Pere qui est présent à tout ce qu'il y a de plus secret ; & vôtre Pere qui voit *ce qui se passe* dans le secret, vous en rendra la recompense. Ne vous faites point de trésors dans la terre, où les vers & la rouille les mangent, & où les voleurs les déterrent & les dérobent, mais faites-vous des trésors dans le ciel, où les vers & la roüille ne les mangent point, & où il n'y a point de voleurs qui les deterrent & qui les derobent : car où est vôtre trésor, là aussi est vôtre cœur.

EXPLICATION.

I. S'IL n'eſt pas permis de jeûner pour s'attirer la reputation de pieté, il n'eſt permis d'avoir cette intention dans aucune de ſes autres actions. Ainſi ce précepte particulier de ne rapporter l'action du jeûne qu'à la gloire de Dieu, comprend le precepte general de ne rien faire que pour la gloire de Dieu. La reputation, les honneurs, les plaiſirs, les richeſſes, ſont des biens de même nature. S'il étoit permis d'en aimer quelqu'un pour lui-même, il ſeroit permis de les aimer tous; & la defenſe que Dieu nous fait de rapporter nos actions à l'un de ces biens, comprend celle de les rapporter à tous les autres. L'homme eſt ſi grand qu'il s'avilit en aimant pour elle-même quelque créature que ce ſoit. Dieu ne ſçauroit ſouffrir cet amour, non qu'il ait beſoin de nos hommages, ni qu'il tire aucun avantage de ce que nous lui rapportons nos actions; mais parce qu'ayant creé l'homme pour lui, & l'ayant rendu capable de ſon amour, c'eſt un deſordre & une injuſtice, que l'homme ſe prive lui-même de ſa dignité; qu'il s'abaiſſe au-deſſous des creatures auſquelles Dieu l'a rendu ou égal ou ſupérieur, &

qu'il défigure ou en tout , ou en partie l'image de Dieu , en dérobant à Dieu quelque partie de son amour.

II. Ainsi Dieu ne condamne & ne punit les hommes que parce qu'ils se rendent miserables en se dépoüillant de la dignité & des biens qu'il leur a donnez. Il ne veut que l'avantage de ses créatures , & il ne peut souffrir qu'elles y renoncent ni qu'elles se dégradent. Leur peché est de se priver du bonheur qui leur étoit destiné. L'homme en pechant n'ôte proprement rien à Dieu : mais il s'ôte Dieu à soi-même; & ce larcin est une injustice horrible & envers soi-même & envers Dieu. Ainsi le devoir & le bonheur de l'homme sont inséparables; & autant qu'il manque à l'accomplissement de son devoir,il diminuë autant son bonheur. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a point de peché leger, & que les moindres pechez veniels que nous comptons pour si peu de chose , sont d'une effroyable consequence ; puisqu'ils nous privent de quelque partie de la participation de Dieu , & que nous y preferons toûjours en quelque sorte le fini à l'infini,la créature au Créateur.

III. Le précepte general de n'avoir point pour but dans nos jeûnes la réputation des hommes , ne comprend pas pré-

ciſément le précepte particulier de jeûner; mais le précepte general de n'aimer aucune créature pour elle-même, & de n'y raporter aucune de nos actions, contient le principe & le fondement du jeûne. Car de ce qu'il n'eſt pas permis d'aimer les créatures pour elles - mêmes, il s'enſuit qu'il faut ſouvent s'en priver, & en retrancher l'uſage autant que l'on peut; parceque dans l'état d'infirmité où l'homme eſt réduit, s'il ne ſe retranche ſouvent cet uſage, il s'y attachera & aimera les créatures pour elles-mêmes. L'uſage qui n'eſt pas joint à de frequentes privations, fait que l'ame ſe cole à l'objet dont elle uſe; & par-là elle vient à le regarder comme néceſſaire à ſon repos & à ſon bien. Ainſi l'uſage ſe change en joüiſſance & en amour de repos.

Il faut que nous ayons toûjours dans l'eſprit que nous ſommes malades, & que nôtre devoir eſt de nous guerir, & que c'eſt pour cela que la vie nous eſt donnée. Ce doit être nôtre principale occupation; & ſi l'on nous demandoit ce que nous avons à faire en ce monde, nous ne pourrions répondre plus juſte qu'en diſant que nous avons à nous y guerir. Dieu nous a reſſuſcitez par le Batême, ou par la Pénitence: mais la grace de l'un

& de l'autre Sacrement nous laisse encore infirmes & languissans : & qui neglige cette infirmité qui reste; qui ne travaille pas à se fortifier, retombe infailliblement dans la mort. Cette maladie qui reste à l'homme, lors même qu'il a recouvré la vie, consiste dans une pente violente vers les biens créez, qui est ce que l'on apelle la concupiscence. Il faut donc détruire & diminuer cette inclination par la séparation & la privation des créatures. C'en est le principal remede. Qui aime le plaisir, doit se priver du plaisir ; qui aime les richesses & les honneurs, doit se priver des richesses & des honneurs. Cette séparation en affoiblit les idées; elle en dégage l'ame; elle lui donne lieu de s'attacher à d'autres objets. Il n'y a point en cela d'acceptation de sexe, d'état, de conditions. Comme on ne dit pas qu'un Prince, une Dame de qualité qui a la fiévre, n'a point besoin de remedes, parceque c'est un Prince, ou une Dame de qualité ; on ne doit point dire aussi que ces personnes étant malades dans l'ame par l'amour des créatures, se puissent exempter sur leur condition, de la mortification, qui est le remede de cette maladie.

IV. Ce devoir devient encore plus pressant & plus nécessaire par une autre

raiſon. C'eſt que nous avons fait une infinité de fautes par l'amour des biens créez, & ainſi nous devons les reparer en nous en privant. Car ces fautes nous obligent à la pénitence; & il n'y a point de pénitence ſans un deſir ſincere de ſatisfaire à la juſtice de Dieu d'une maniere proportionnée à nos péchez. Or il n'y en a point de plus proportionnée que de punir par la privation des créatures les péchez commis dans la joüiſſance des créatures. Ainſi le jeûne general qui conſiſte dans cette privation ; eſt néceſſaire à l'homme ; & comme ſatisfaction pour les pechez paſſez, & comme remede aux foibleſſes qui lui en reſtent par les habitudes vicieuſes qu'il a contractées.

V. Et qu'on ne diſe pas qu'on eſt bien obligé en general de ſatisfaire à Dieu, mais qu'il ne s'enſuit pas qu'on le doive faire de telle & telle maniere. Car il eſt bien vrai qu'on peut ſatisfaire à Dieu par une pénitence d'un autre genre, pour des pechez qui n'y ont aucun raport, lorſque c'eſt l'impuiſſance qui nous y réduit: mais lorſque les forces ne manquent point, on ne peut avoir une volonté ſincere de remedier à une paſſion, ſi on ne veut pas employer les moyens propres pour affoiblir cette paſſion. Celui qui eſt

malade d'intemperance, ne guerira jamais que par des actions opposées à l'intemperance. Celui qui est malade de l'amour de l'argent ne guerira jamais que par des actions de liberalité & par des aumônes. Chacun est donc obligé de mortifier ses passions : car il ne nous est pas permis de demeurer volontairement dans cette maladie, & de ne faire aucun effort pour la diminuer.

V I. La jeûne Ecclesiastique que l'Eglise nous impose, n'est donc qu'une determination & un moyen d'observer plus facilement le jeûne general que la loi naturelle nous prescrit. Il ne regarde en particulier qu'une espece de jeûne, qui est celui de certains alimens & en certains temps : mais l'Eglise ne nous le prescrit qu'afin de nous engager par-là dans ce jeûne general, qui consiste à nous separer de tous les objets de nos passions. On peut dire même que c'est une espece de remede general : car le jeûne des alimens affoiblit les passions. Il prépare l'ame à la priere ; car il la dégage du poids du corps qui appesantit l'ame. Bien-loin donc de nous plaindre de ce precepte de l'Eglise, nous devons être touchez de sa charité. Elle ne nous l'impose pas pour nous charger d'un nouveau joug ; mais c'est au con-

traire pour nous soulager dans l'obligation indispensable que nous avons de nous separer des objets de nos attaches. Et cette obligation indispensable même n'est point un joug qui nous rende malheureux; puisqu'elle n'est fondée au contraire que sur ce que nous sommes obligez d'éviter nôtre malheur éternel, & de nous procurer un veritable bonheur. L'amour du monde, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs, des richesses, des honneurs, est la grande misere des hommes. Ils ne sont obligez d'en jeûner & de s'en separer, que parce qu'ils sont obligez de retablir leur ame dans l'état heureux dont elle est dechuë.

VII. Nous sommes obligez de nous separer du monde, parce que nous sommes obligez de mourir au monde. Faisons ce que nous voudrons; vivons de quelle maniere il nous plaira, nous sommes condamnez par le juste arrêt de Dieu à être privez par la mort de toutes les créatures: car ces créatures n'étant pas nôtre bien, & n'étant pas faites pour elles, nous n'y pouvons être éternellement unis. Mais s'il faut mourir totalement par la mort, il faut donc tâcher de s'en separer & de s'en detacher avant la mort: car malheur à ceux en qui la mort trouvera ces attaches dominantes & toutes vivantes; par-

ceque les privant des créatures, elle laiſſera ſubſiſter les attaches qu'ils y auront, qui deviendront les inſtrumens de leur ſuplice par l'union terrible d'un deſir éternel, & d'une privation éternelle. L'Egliſe craignant donc que ces attaches ne s'emparent de nôtre ame, veut prévenir ce malheur en nous portant à nous en ſeparer. Quand même elles ne ſeroient pas dominantes, il ſuffit qu'elles ſubſiſtent pour nous cauſer aprés la mort des douleurs inconcevables. L'Egliſe deſire de nous les épargner, & de nous faire faire dés cette vie ce que nous voudrions alors certainement avoir fait. Car il eſt bien certain que l'unique regret d'une ame qui meurt avec des attaches qui retardent ſon bonheur, & la retiennent dans les flammes du purgatoire, c'eſt de ne s'en ètre pas purifiée avant ſa mort, & de n'être pas morte à toutes choſes avant que de mourir à ſon corps.

VIII. Ce que Jesus-Christ ajoûte, de n'amaſſer point de tréſors dans la terre, mais de s'en faire dans le ciel, eſt une autre conſequence de cette même verité: Que nous devons nous détacher de toutes les choſes temporelles, & ne deſirer que les éternelles: *Avertere animum à temporalibus, & eum mundatum convertere ad æterna.* Et c'eſt en même-temps

A v

la marque la plus claire que l'on puisse avoir, si l'on a, ou si l'on n'a pas cette verité dans le cœur. Car il est clair qu'ayant à vivre éternellement dans l'autre monde, & ne devant faire qu'un séjour passager dans celui-ci, si l'on esperoit quelque bien dans l'autre vie, & si l'on en faisoit le lieu de son bonheur, on feroit tout ce qu'on pourroit pour y envoyer par avance son trésor afin d'en joüir éternellement. S'il faut avoir quelque bien pour subsister dans la vie présente, & n'y être pas réduit à une honteuse pauvreté, JESUS-CHRIST nous aprend qu'il est encore plus nécessaire d'avoir quelque trésor dans l'autre pour y éviter une pauvreté éternelle. Nous n'y posséderons que ce que nous y aurons envoyé par avance; mais aussi nous l'y posséderons surement. Ce trésor aura Dieu même pour gardien. Il ne se consumera jamais, & il nous fournira éternellement des richesses inépuisables. Il y a même cela d'avantageux, que tout est propre à être mis en reserve dans ce trésor, jeûnes, aumônes prieres, œuvres de misericorde, de justice; tout y est mis en reserve, pourvû qu'il soit donné à Dieu: & Dieu s'en rend le dépositaire pour nous en tenir un compte fidéle. Quiconque donc néglige de se faire cette sorte de tré-

for, & qui n'a pour but que de s'établir sur la terre, d'y rendre son pelerinage plus commode ou plus illustre, fait voir clairement qu'il n'a d'amour ni d'esperance que pour la terre, & qu'il n'en a point pour le Ciel; c'est-à-dire, qu'il fait voir qu'il n'a point de part à la vie future, & qu'il est un pur citoyen du monde, qui n'a rien à attendre en l'autre vie que des supplices. C'est la régle que JESUS-CHRIST nous propose; c'est celle sur laquelle il nous jugera, & sur laquelle nous nous devons juger par avance dés cette vie. Nous n'avons pour cela qu'à examiner quel partage nous faisons de nos biens, de nôtre temps, & des autres choses dont nous pouvons disposer entre l'autre vie & celle-ci, entre Dieu & le monde. C'est nôtre cœur qui fait ce partage. Il envoye son tresor au lieu dans lequel il met son bien. S'il le met dans l'autre vie, il y transporte le plus qu'il peut de ce qui lui appartient. S'il le met en celle-ci il ne songe qu'à s'y établir, parce que son cœur y est. Voilà ce qui fera le discernement des justes & des injustes, des élus & des reprouvez. Le cœur demeurera éternellement attaché au trésor où on l'aura mis dans cette vie; mais avec cette terrible difference, que si on l'a mis dans les biens du

monde, en même temps qu'il y demeurera attaché, il en demeurera privé ; au-lieu que si on l'a mis dans les biens éternels, il les possedera éternellement avec une sureté parfaite.

IX. JESUS-CHRIST y ajoûte une autre raison, qui est que dés cette vie même rien n'est plus incertain que les biens dont on prétendroit se faire un trésor pour ce monde-ici, & qu'on en peut être privé par une violence étrangere : au lieu que ceux que nous envoyons dans le ciel, nous y sont conservez avec une entiere sureté ; que personne ne nous les sçauroit ravir : & que de temporels & perissables qu'ils sont, ils y deviennent incorruptibles & éternels. Ces raisons sont si pressantes, qu'il faut un aveuglement incomprehensible pour n'en être pas touché. Et si l'on consultoit la raison, il sembleroit qu'elle suffise pour nous faire prendre le parti de travailler pour le ciel, & de mépriser le monde. Mais on a beau tirer ces conclusions & en être persuadé : le poids du cœur nous entraînera toûjours, & nous n'avons point d'autre voye pour suivre ces veritez dont nous sommes convaincus, que de demander à Dieu un cœur pur & uniquement attaché aux biens de l'autre vie, qui peut seul nous y faire établir nôtre tresor.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

EVANGILE. *Matth.* 8. 5.

En ce temps-là : JESUS étant entré dans Capharnaüm, un Centenier vint le trouver, & lui fit cette priere : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, & il souffre extrémement. JESUS lui dit : J'irai, & je le guerirai. Mais le Centenier lui repondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison : mais dites seulement une parole, & mon serviteur sera gueri : car quoique je ne sois qu'un homme soumis à d'autres, ayant neanmoins des soldats sous moi je dis à l'un : Allez-*là*, & il y va ; & à l'autre : Venez *ici*, & il y vient, & à mon serviteur : Faites cela, & il le fait. JESUS entendant ces paroles fut dans l'admiration, & dit à ceux qui le suivoient : Je vous dis en verité, que je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous declare que plusieurs viendront d'orient & d'occident, & auront leur place dans le royaume du Ciel avec Abraham, Isaac & Jacob : mais que les enfans du royaume seront jettez dans les tené-

bres extérieures. C'est-là qu'il y aura des pleurs & des grincemens de dents Alors JESUS dit au Centenier : Allez, & qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et son serviteur fut gueri à la méme - heure.

EXPLICATION.

I. LA pieté du Centenier à laquelle JESUS-CHRIST donne de si grands éloges, qu'il témoigne n'en avoir point trouvé de semblable dans tout Israël, consistoit principalement, selon l'Evangile.

1. Dans le soin charitable qu'il avoit d'un de ses domestiques, pour lesquels les gens du monde n'ont ordinairement que de la dureté.

2. Dans la foi vive qu'il avoit que JESUS-CHRIST le pouvoit guerir par une seule parole : ce qui marquoit qu'il le reconnoissoit pour Dieu.

3. Dans la persuasion où il étoit d'être indigne de recevoir JESUS-CHRIST chez soi : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum*, par laquelle il merita, dit saint Augustin, de recevoir JESUS-CHRIST dans son cœur, en se declarant indigne de le recevoir dans sa maison. Voilà ce que l'Eglise propose aujourd'hui à méditer aux Chrétiens, en leur proposant cet Evangile. Mais com-

v. 8.

Sur l'Ev. du 3. Dim. aprés l'Ep.

me on en a parlé ailleurs, on s'arrêtera seulement à ce que Jesus-Christ ajoûte aux éloges qui donne à ce Centenier; sçavoir, que *plusieurs viendroient d'Orient & d'occident, qui auroient part avec Abraham, Isaac & Iacob, au festin du ciel; & que les enfans du Royaume seroient chassez dans les tenebres extérieures.* Ce seroit une verité consolante, si par ces enfans du royaume il ne falloit entendre que les Juifs, qui par leur infidélité ont donné lieu aux Gentils d'Orient & d'Occident d'occuper leur place. Mais il y en a bien d'autres que les Juifs qui sont ménacez ici de cette funeste exclusion; & il les faut chercher parmi les Chrétiens, & même parmi ceux qui se promettent le salut. Parconsequent ce ne sont point ni les Chrêtiens qui violent manifestement les loix de Dieu, ni les pecheurs manifestement impenitens, qui sont désignez ici par ces *enfans du Royaume*; puisque renonçant visiblement à la qualité d'enfans de Dieu, qui y donne droit, il est bien clair qu'ils ne prétendent point en être heritiers. Ce sont des Chrétiens qui se flatent de cette espérance. Et comme il n'y en peut avoir que de deux sortes, d'innocens ou de pénitens; & que ce ne sont pas sans doute les vrais innocens &

les vrais pénitens ; on peut dire que ces enfans du royaume qui en seront exclus, sont les faux innocens & les faux penitens. Ainsi, comme on a grand interêt d'éviter d'être de ce nombre malheureux, on ne sçauroit assez examiner qui sont ceux à qui l'on peut donner ces noms.

II. Il semble qu'il n'y a rien de plus favorable pour se promettre surement le salut, que d'avoir toûjours vécu dans l'innocence, & d'avoir part à ces paroles du Prophete: *Bienheureux l'homme qui aura porté le joug du Seigneur dés sa jeunesse.* Cependant comme Dieu ne veut point qu'il y ait d'état au monde qui soit entierement exemt de danger, il permet qu'il y en ait de fort grands dans celui-ci.

Jerem. Thr. 3. 27.

Il est certain que selon l'ordre & la coutume de batiser les enfans peu de tems aprés leur naissance, établie depuis long-tems dans l'Eglise par de trés justes raisons, on ne peut douter que les enfans n'ayent été tous justifiez, & qu'ils ne demeurent dans l'innocence tant qu'ils n'ont pas encore l'usage de la raison. C'est une erreur impie des prétendus Reformez de dire que les Sacremens n'operent la grace que dans les prédestinez. Mais aprés qu'ils sont venu à user de leur liberté, rien n'est plus incertain ni plus

difficile à décider, que de ſçavoir s'ils ont conſervé ou n'ont pas conſervé la grace de leur Batême.

Je ne me fonde point ici ſur le ſentiment de pluſieurs Docteurs trés-conſiderables qui n'ont pas craint d'enſeigner que les enfans commettent un peché mortel, lorſque dans le premier uſage qu'ils font de leur liberté, ils ne prennent pas Dieu pour derniere fin. Mais ce que je dis, eſt que ſans s'arrêter à cet inſtant précis qui reçoit de grandes difficultez, on ne peut ñier au moins que dans une certaine étenduë de temps, un enfant joüiſſant de ſa raiſon, ne ſoit obligé d'aimer Dieu ſur toutes choſes;de vivre pour lui,& de lui rapporter ſa vie & ſes actions. Il faut que l'amour de Dieu domine en lui; & pour y dominer, il faut qu'il ſoit le principe du corps de ſes actions. Or quelle marque voit-on de cette diſpoſition dans la plûpart des enfans depuis l'âge de neuf ou dix ans juſqu'à quinze ou ſeize? Que remarque-t-on en ceux mêmes que Dieu preſerve des actions criminelles, qu'une vie toute conduite par les ſens, qu'un deſir d'exceller, une curioſité inquiete, un oubli de Dieu, une froideur pour la priere & pour les livres & les exercices de pieté? De quelle maniere reçoi-

vent-ils les Sacremens ? Et enfin, quelles marques donnent-ils que ce soit l'esprit de Dieu qui les fasse agir ? Est-ce que ce que dit l'Apôtre, que *ceux-là sont de Dieu, qui agissent par l'esprit de Dieu* ; & que *celui qui n'a pas l'esprit de* Jesus-Christ *n'est point à lui*, ne les regarde pas ?

Rom. 8. 14.

Ibid. v. 9.

En verité, si Dieu conserve sa grace dans quelques-uns parmi une infinité de défauts qu'on y remarque & que l'on tolere, il est bien à craindre que la plûpart ne la perdent par l'omission des devoirs essentiels de la créature envers son Dieu ; comme de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de faire penitence ; & que l'indevotion & le libertinage qui succede souvent à l'état de l'enfance, ne laisse de l'extinction de la grace en eux dans le temps où l'on les regardoit comme innocens. Bien des gens regretent de n'être pas morts dans cet âge : mais je ne sçais si ce souhait est bien raisonnable, dans quelque exemption de crimes grossiers que l'on puisse l'avoir passé. Car si l'on en juge selon la foi, il n'y a personne qui ne soit obligé de le regarder comme un temps de tenebres trés-épaisses, & qui ne doive dire à Dieu avec un esprit d'une componction sincere : *Seigneur, ne vous souvenez point des pechez de*

Psal. 24. 7.

ma jeunesse & de mon ignorance. DELICTA *juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.*

III. QUE s'il y a de l'incertitude dans ce tems même que l'on regarde d'ordinaire comme un tems d'innocence, combien y en a-t-il plus encore dans les âges plus avancez, lors même qu'on fait quelque profession de pieté, & qu'on évite les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles? Car combien y a-t-il de fausses regles de morale qui trouvent des aprobateurs, & qui ne laissent pas de rendre coupable, parce que c'est la corruption du cœur qui rend susceptible de ces opinions fausses & relâchées, & qui fait qu'on ne cherche pas d'autres lumieres que celles qui semblent les favoriser? Combien y en a-t-il qui entrent dans les charges de l'Eglise & du monde sans vocation, & avec des incapacitez qui rendent leur entrée & leur vie criminelle aux yeux de Dieu? Combien y a-t-il de devoirs dans chaque profession, qui sont d'une obligation essentielle, & ausquels on ne pense point? On ne s'examine d'ordinaire que sur certains crimes grossiers, & sur les pechez d'action. On ne fait point de scrupule des pechez que l'on peut appeller de disposition, d'état, d'habitude.

On vit dans l'oubli de Dieu & dans l'oisiveté. On mene une vie d'amusement, de mollesse, de divertissement, de curiosité. d'entretiens & de visites inutiles. On ne donne presque aucune part à Dieu dans ses actions; & la part qu'on lui donne est remplie d'une infinité de négligences, de distractions & d'irreverences. Il y a même quantité de préceptes ausquels on ne fait point d'attention, & sur lesquels on ne s'examine point.

C'est un précepte que de mener une vie de travail & de pénitence. C'est un précepte de faire effort pour s'avancer dans la pieté, & pour se corriger de ses défauts. C'est un précepte que de veiller sur ses actions, afin d'éviter & les tentations du diable & les surprises de nôtre amour propre. C'est un précepte que de prier Dieu, & de le prier à proportion de ses besoins. C'est un précepte que d'être reconnoissant des bienfaits de Dieu. C'est un précepte que d'aimer le prochain, de lui rendre des assistances spirituelles & temporelles. Toutes les vertus sont de même de précepte; la temperance, la justice, la prudence, l'humilité, la douceur, la modestie, le suport du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne soit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur,

Qui fait reflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace sans le connoître, par des fautes ou d'omission, ou de commission, dont, sans le sçavoir, ils se rendent coupables contre ces préceptes?

IV. Il y a un grand nombre de pechez & de défauts qui sont criminels dans un certain dégré, & qui ne le sont pas dans un autre, & qui sont néanmoins d'une telle nature, que quoi qu'on n'en puisse être entierement exemt, on ne sçauroit pourtant discerner avec assurance en quel degré l'on est coupable. L'orgueil est certainement un peché mortel dans un certain degré. Cependant il n'y a personne qui puisse dire avec verité qu'il n'a point d'orgueil, ni qui puisse discerner précisément la mesure & le degré de son orgueil.

L'envie & la jalousie sont dans un certain degré des pechez mortels. Or qui peut dire qu'il est totalement exempt d'envie & de jalousie? qui connoît le degré de celle qu'il a?

L'aversion contre le prochain est criminelle dans un certain degré. Cependant personne n'est exempt d'aversion à l'égard de quelqu'un, & n'en connoît le degré; car elle est souvent bien plus grande qu'on ne pense.

En combien de manieres peut-on abu-

ser des Sacremens ? Cependant qui connoît avec une en entiere certitude la grandeur de ces abus, & quels sont ceux qui sont capables de nous faire perdre la grace de Dieu?On la peut perdre, & se rendre criminel par une parole, par une pensée, par un mouvement du cœur qui se dérobe ensuite à nôtre recherche. Ainsi il n'y a personne, quelque innocente qu'ait été sa vie en aparence, qui n'ait beaucoup de sujet de craindre,& qui puisse s'assurer de n'être pas du nombre de ces faux innocens qui seront bannis du festin de l'Agneau,& exclus de son royaume.

V. Mais s'il y a à craindre pour tout le monde, & même pour les ames les plus saintes, il y a infiniment plus à craindre pour certaines personnes, qui étant exemptes des crimes grossiers, se contentent de cela, & ont peu de soin de s'avancer dans la pieté; qui affrontent les perils & les tentations de la vie du monde par une confiance témeraire dans leurs propres forces; qui sont peu touchées des fautes qu'elles commettent, & travaillent peu à s'en corriger;qui se permettent tout ce qui n'est pas absolument défendu ; qui sont presque continuellement dissipées & occupées des pensées du monde ;qui prient peu, & qui prient avec peu d'at-

tention & de ferveur lorſqu'elles prient, & ont peu de ſoin de ſoutenir leurs prieres par la mortification de leurs paſſions; qui ont peu de crainte des jugemens de Dieu, & évitent même d'y penſer; qui mettent leur confiance dans certaines bonnes œuvres apparentes, qui ſont plûtôt des effets de la coutume ou de conſiderations humaines, que d'une charité intérieure; qui donnent une grande liberté à leur imagination, à leurs penſées, à leurs jugemens; & qui font peu de reflexions ſur ce que dit ſaint Jacques: *Que ſi quelqu'un ſe croit religieux, & qu'il ne retienne pas ſa langue comme un frein, ſa religion eſt vaine & infructueuſe.* *Iac.* 1. 16.

VI. Ces faux-innocens dont le monde eſt plein, ſont la pepiniere d'une foule de faux-penitens. Car les pechez ſpirituels dont ils ſont coupables, éloignant d'eux les graces de Dieu, les diſpoſent ſouvent à pluſieurs pechez groſſiers qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler, & qui les obligent de recourir aux remedes de la penitence. Mais comme leur penitence n'a pour objet que ces pechez extérieurs, & n'e va preſque jamais juſqu'à la ſource qui les a produits, ils ſe croyent pleinement juſtifiez lorſqu'ils ont renoncé à ces ſortes de pechez; ce qui arrive ſouvent par des con-

ſiderations purement humaines. Pour ces autres vices dont nous avons parlé, ils ne ſont partie ni de leur confeſſion ni de leur penitence. Ils leur demeurent toûjours également inconnus, & leur pretenduë converſion contribuë même à leur cacher davantage leur état ; parceque ce changement extérieur paſſe dans leur eſprit pour un changement entier, & qu'ils n'ont point d'autre idée d'une converſion ſolide, que celle de ce changement extérieur qu'ils trouvent en eux.

VII. On peut juger combien cela s'étend, & par conſequent combien il y a de faux penitens, ſi l'on fait reflexion que preſque tout le monde perd la grace du Batême par des playes viſibles & mortelles ; & cependant qu'il y en a peu dont on puiſſe juger ſolidement qu'ils l'ayent recouvrée. On voit à la verité quelque changement extérieur. Quantité de perſonnes qui ont été dereglées, ſe laſſent des vices, & renoncent à la vie licentieuſe. Ils ſe dégoûtent des paſſions de la jeuneſſe. Ils veulent acquerir la réputation de gens-d'honneur & de probité. Il s'y mêle même quelque crainte de l'enfer. Ils trouvent donc bon d'aſſurer leur ſalut par des moyens auſſi faciles que le ſont la confeſſion & la participation des Sacremens. Ils deviennent

deviennent plus exacts à certains devoirs extérieurs de religion: mais ils n'en sont pas moins attachez à leurs interêts & à leur fortune; ils n'en sont pas moins remplis d'amour des choses du monde ; ils n'en sont pas plus appliquez à la priere & à la mortification ; & ils font consister toute leur penitence dans la cessation des vices grossiers.

VIII. COMME la plûpart des gens sont engagez dans des dereglemens qui les mettent au dessous des Juifs & des Payens, leur penitence ne fait que les retablir dans ce qu'on peut appeller une honnêteté payenne, ou une vertu pharisaïque. Commẽt iroient-ils plus avant, puisqu'ils n'ont point d'autre idée du christianisme que celle-là ? Ils ne sçavent ce que c'est que tout le reste ; & n'ayant jamais eu soin de s'en instruire, ils regardent tout ce qu'on en dit comme des imaginations. Ils croyent même qu'il leur seroit honteux de commencer à apprendre les élemens d'une religion dont ils ont fait profession toute leur vie. Ils aiment donc mieux supposer qu'ils en sont instruits, & prendre tout ce qu'ils ne sçavent pas pour des speculations non necessaires. Aussi ils n'ont aucune pensée de se detacher du monde ; de se priver de la joüissance & de la pos-

ſeſſion des créatures, de s'abaiſſer & de s'humilier. Eſtimer heureux ceux qui ſouffrent, qui ſont mépriſez ou opprimez ; être prêts de tout perdre pour la juſtice ; mortifier ſes paſſions, ſont des vertus auſquelles ils n'aſpirent pas même par les deſirs, & auſquelles ils ne s'imaginent point être obligez. Ainſi ce n'eſt jamais le ſujet de leur examen. Cela n'entre jamais dans leurs reflexions, ni dans les deſſeins de corriger leur vie qu'ils ſe propoſent quelquefois.

IX. Ce genre de fauſſe penitence eſt encore accompagné d'un autre defaut qui ſuffiroit ſeul pour la rendre vaine. C'eſt qu'on s'imagine qu'il ſuffit d'abandonner les vices, & les emplois criminels, & qu'on n'eſt point obligé de reparer le paſſé autrement qu'en s'en confeſſant & en accompliſſant ces legeres penitences, qu'on impoſe dans le tribunal. Mais c'eſt une illuſion trés-dangereuſe. Je ne dis pas que l'accompliſſement actuel de la ſatisfaction, avant ou aprés l'abſolution, ſoit eſſentiel à la reconciliation : & je demeure d'accord qu'un homme vraiment converti, qui meurt aprés l'abſolution ſans avoir accompli ce qui lui avoit été ordonné, ni y avoir rien ajoûté, meurt dans la voye du ſalut. Mais ce que je dis, c'eſt qu'il n'y a

point de conversion sincere sans un desir effectif de satisfaire à Dieu par de dignes fruits de penitence ; & que si ce desir est réel, il produit dans la suite son effet, & engage à une vie penitente proportionnée à nos forces. Si la coutume, l'ignorance ou la juste condescendance des Confesseurs dispense les pecheurs des satisfactions laborieuses, un vrai pénitent ne s'en croit pas dispensé pour cela. Ce qu'il ne peut faire en une maniere, il le fait en une autre. S'il n'est pas capable de faire des œuvres extrémement penibles, il repare ce defaut en substituant des mortifications d'esprit aux mortifications du corps. Enfin il entre sans peine dans cette maxime: Que Dieu n'étant pas moins juste en ce temps-ici qu'au temps de l'ancienne Eglise, il ne demande pas moins des pecheurs une volonté effective de satisfaire à sa justice, ou d'une maniere ou d'une autre: que plus on les dispense des austeritez, plus ils doivent recompenser cette dispense par d'autres sortes de penitences & de bonnes œuvres ; que jamais le Sacrement de penitence ne peut changer de nature ni se confondre avec le Batême ; qu'il doit être toûjours jusqu'à la fin du monde un batême laborieux, & que la vie, l'esprit, & le cœur d'un penitent,

qui revient à Dieu aprés de grands crimes, doivent toûjours être distinguez de la disposition des innocens qui ont conservé la sainteté de leur Batême. Ce sont-là les principaux défauts qui rendent la pénitence fausse & trompeuse, & qui attirent sur les hommes qui se laissent séduire par cette illusion, cette horrible exclusion du festin de l'Agneau, marquée par ces paroles terribles : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.*

SUR L'EVANGILE DU VENDREDY D'APRÉS LES CENDRES.

EVANGILE. *Matth.* 5. 43.

En ce tems-là Jesus dit à ses Disciples : Vous avez apris qu'il a été dit : Vous aimerez vôtre prochain, & vous haïrez vôtre ennemi ; & moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persecutent & qui vous calomnient ; afin que vous soyez les vrais enfans de vôtre Pere qui est dans le Ciel, qui fait lever son soleil sur les bons & sur les méchans, & fait pleuvoir sur les justes & sur les

injuſtes. Car ſi vous n'aimez que ceux qui vous vous aiment, quelle recompenſe *en* aurez-vous? Les Publicains ne le font-ils pas auſſi? Et ſi vous ne ſaluez & n'embraſſez que vos freres, que ferez-vous en cela de particulier? Les Payens ne le font-ils pas auſſi? Soyez donc vous autres parfaits comme vôtre Pere celeſte eſt parfait. Prenez bien garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardez; autrement vous n'en recevrez point la recompenſe de vôtre Pere qui eſt dans le Ciel. Lors, donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point ſonner la trompette devant vous, comme font les hipocrites dans les ſynagogues & dans les ruës pour être honorez des hommes. Je vous dis en verité, qu'ils ont déja reçu leur recompenſe: mais lorſque vous donnerez l'aumône, que vôtre main gauche ne ſçache point ce que fait votre main droite; afin que vôtre aumône ſe faſſe en ſecret: & votre Pere qui voit *ce qui ſe paſſe* dans le ſecret, vous en rendra lui-même la recompenſe.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ n'eſt pas ſeulement admirable dans la hauteur & la ſainteté de ſes préceptes, mais auſſi dans la maniere dont il les propoſe, & dans la ſageſſe avec laquelle il ménage toutes les lumieres, & même toutes les préventions qu'il trouve dans ceux à qui il parle, pour les conduire à la verité. Les Juifs avoient une extréme averſion pour deux ſortes de perſonnes, les Gentils & les

Publicains. Ils les regardoient comme des gens maudits de Dieu, & plongez dans toutes sortes de crimes. Ils ne pouvoient donc pas être choquez qu'on leur proposât d'être plus parfaits & plus vertueux que ceux qu'il regardoient comme les plus méchans hommes. C'est néanmoins par-là que JESUS-CHRIST les conduit au plus difficile de ses préceptes, qui est l'amour des ennemis. Il leur fait voir que les Gentils & les Publicains aimoient leurs amis; qu'ainsi ce ne seroit pas les surpasser que de n'aimer que leurs amis: & par-là il les conduit à conclure qu'il faut donc aimer ses ennemis; puisque sans cela ils n'auroient aucun avantage sur les Gentils ni sur les Publicains. Et comme les Juifs avouoient que ces gens ne meritoient aucune recompense pour l'affection qu'ils portoient à leurs amis, il en conclut qu'ils n'avoient pas lieu d'en attendre davantage s'ils se contentoient de les imiter. C'est par ce degré qu'il les conduit à vouloir être parfaits, comme le Pere celeste qui fait luire son soleil sur les justes & sur les injustes. Et quoique par la maniere dont il propose ce point il semble que ce soit plûtôt un conseil qu'un précepte, toutes les circonstances de ce discours obligent neanmoins de le prendre

pour un commandement exprés. C'eſt un précepte de ne pas haïr ceux que Dieu aime, & de faire du bien à ceux à qui il en fait. Puis donc que la bonté de Dieu embraſſe encore les méchans durant cette vie, comment les hommes pourroient-ils avec juſtice les exclure des effets de leur amour? Ainſi l'exemple de Dieu eſt une raiſon decisive qui nous oblige à l'amour des ennemis; parce qu'il ne peut être permis d'avoir la volonté opposée à celle de Dieu.

II. MAIS ſi l'on pouſſe cette raiſon plus loin; & qu'en prenant la conduite de Dieu pour modéle & pour régle de la nôtre, nous conſiderions celle qu'il a tenuë à nôtre égard, nous ſerons aiſement convaincus que la juſtice & nôtre propre interêt nous obligent indiſpenſablement à aimer nos ennemis. Car toute l'eſperance que nous pouvons avoir de nôtre ſalut eſt uniquement fondée ſur l'amour que Dieu porte aux hommes devenus ſes ennemis par le peché. S'il n'avoit pour eux que des mouvemens de haine, leur perte ſeroit aſſurée, & ils ſeroient privez de toutes les graces qu'il leur fait, ſoit temporelles, ſoit ſpirituelles; puiſqu'elles ont toutes pour ſource cet amour qu'il leur a porté en les trouvant dans ce

malheureux état. On peut meriter de nouvelles graces par ses prieres & ses bonnes œuvres ; mais ces prieres & ces bonnes œuvres naissent de la grace de la foi que Dieu nous a donnée lorsque nous étions ses ennemis. Quiconque donc refuse d'aimer ses ennemis, se rend indigne de cette grace. Il dit à Dieu par ses actions qu'il ne veut pas imiter sa conduite. Ainsi il s'oppose aux misericordes de Dieu sur lui, & il en tarit la source autant qu'il lui est possible. Car par cette disposition de haïr ses ennemis, il est incapable d'aimer en Dieu la misericorde qu'il pratique à son égard ; & ainsi il est necessairement ingrat. On n'aime point la justice de Dieu quand on pratique l'injustice envers les hommes : on n'aime donc point aussi sa misericorde quand on n'en a point pour ses ennemis. Ce sont deux mouvemens opposez & incompatibles, & que l'amour de Dieu plein de misericorde envers ses ennemis, & la haine du prochain. Ainsi la haine des ennemis detruit l'amour de Dieu & par consequent elle ôte la vie de l'ame qui consiste dans cet amour ; & l'on devient par cette haine meurtrier de sa propre ame.

III. Cependant les hommes sont si ennemis de leur salut, qu'ils ne se conten-

sent pas de haïr ceux qui les ont réellement offensez ; mais ils se font même des ennemis imaginaires pour avoir le plaisir malin d'exercer contre eux leur haine & leur animosité. Qu'on examine bien toutes les aversions qu'on nourrit dans son cœur, & l'on trouvera que la plûpart n'ont point d'autre cause que la témerité & l'injustice de nos jugemens. On conçoit des soupçons sans fondement ; on s'arrête à toutes sortes de raports ; on envenime toutes sortes d'actions & de paroles ; on releve tout, & on attribuë à un fonds de malignité des discours que le hazard a produit, & qui n'ont aucune racine dans le cœur : de sorte qu'il suffiroit presque pour régler les hommes sur ce point, de les réduire à ne haïr que les veritables ennemis, & à condamner en eux-mêmes toutes les aversions qu'ils reconnoîtront manifestement injustes ou témeraires. Et c'est ce qu'il est utile de representer ici pour les convaincre de leur injustice par des raisons même toutes humaines

IV. Il est clair d'abord qu'ils doivent mettre au nombre des haïnes & des aversions injustes celles qu'ils conçoivent contre ceux qui remarquent en eux de veritables défauts ou qui les font remar-

quer aux autres. Car le jugement de ces personnes étant vrai, ne peut être un fondement legitime de les haïr. On ne haït pas ceux qui nous disent que nous avons la fiévre, quand nous l'avons effectivement. Pourquoi serons-nous plus delicats quand on nous avertira d'un défaut d'esprit ou de mœurs? Est-il juste de pretendre que tous les hommes doivent être aveugles & muets sur nôtre sujet, & qu'ils ne doivent pas decouvrir en nous des défauts qui y sont effectivement? Est-ce pas une vanité basse & injuste de vouloir passer dans l'esprit des autres pour autres que nous ne sommes? il est d'autant moins juste de s'en offenser, que ceux qui nous avertissent que nous avons la fiévre, ne nous donnent par là aucun moyen d'y remedier: mais ceux qui nous reprochent un defaut spirituel & volontaire, nous donnent lieu par leur reproche même de nous en guerir en nous en corrigeant. Qui ne se trouveroit heureux qu'on lui dît qu'il a la peste, s'il suffisoit qu'il ne la voulût plus avoir pour en être delivré? Or la volonté sincere de se corriger est un remede efficace pour tous les défauts volontaires: & l'avertissement aide l'ame à former cette volonté. Il faut quelque chose qui l'excite pour rendre cette volonté plus vi-

ve & plus forte : & c'est l'effet des reproches que nous font les autres quand nous sçavons nous en servir comme la raison nous l'ordonne.

V. Mais si l'on nous attribuë des defauts que nous n'ayons pas; & qu'on nous decrie sur des soupçons temeraires, nôtre aversion n'aura-t-elle pas alors un fondement legitime? Non; car il est clair qu'en ce cas celui qui nous attribuë ces defauts est trompé en nous prenant pour autres que nous ne sommes. Il y a raison de condamner ce fantôme qu'il s'est formé par son imagination. Nous haïrions aussi-bien que lui un homme qui auroit les qualitez qu'il conçoit en nous. Et ainsi il convient avec nous dans le jugement qu'il se forme de ce fantôme. Mais il a tort, dira-t-on de nous en revêtir & de nous l'attribuer. Il est vrai qu'il se trompe dans ce jugement; mais qui nous a dit qu'il se trompe par malice? Ne lui faisons-nous point plus d'injustice qu'il ne nous en fait en attribuant son erreur à un si mauvais principe? Car combien d'autres causes peut-elle avoir? Les hommes ne sont pas toûjours sur leurs gardes. Ils se laissent aller à de fausses apparences, & à de legeres conjectures. Il ne nous arrive que trop souvent de nous tromper en

cette maniere; & nous serions bien fâchez qu'on prît toutes nos surprises pour des effets de malice. Souvent même nous donnons lieu à ces jugemens par des defauts de circonspection : ainsi nous nous plaignons de ce que nous devons nous imputer à nous-mêmes. Il faut donc retrancher encore du nombre de nos ennemis ces personnes simplement prevenuës, qui se trompent sur nôtre sujet sans une malignité certaine & connuë.

VI. Il ne restera donc qu'une sorte d'ennemis que nous croirons pouvoir haïr, qui sont ceux qui par malice haïssent en nous les vrais biens de la justice & de la vertu : mais ces personnes ne nous haïssent que parce qu'ils haïssent Dieu ; c'est-à-dire, la justice, il est clair que la haine qu'ils ont pour Dieu, & ce qui nous doit deplaire est que nous n'en devons être touchez qu'en la maniere que Dieu l'est. Or la haine qu'ils ont pour la justice, n'empêche pas que Dieu qui est cette justice, ne veüille sincerement leur conversion ; qu'il ne les *appelle à la penitence*, comme dit saint Paul, par sa bonté & par sa patience, & qu'il ne leur fasse diverses graces. Nous devons donc entrer dans ces mêmes sentimens à leur égard, & nous ne pouvons leur refuser

en confideration de nous-mêmes, ce que la juftice même qu'ils attaquent directement, ne leur refufe pas. Nous y fommes d'autant plus obligez, que nous devons reconnoître en nous ou la même averfion de la juftice, ou une pente trés-prochaine à la haïr. Car la concupifcence qui vit ou qui regne en nous, eft naturellement ennemie de la juftice ; & c'eft le fens de cette parole de faint Jacques : *Amicitia hujus modi inimica eft Dei.* Ainfi l'amour que nous nous portons à nous-mêmes nonobftant cette injuftice naturelle nous doit adoucir envers ceux qui ne nous haïffent pas ; parce qu'ils n'aiment pas la juftice. Ils ne font en cela que ce que nous faifons nous-mêmes. Il faudroit, pour avoir quelque droit apparent de ne pardonner pas à ceux qui nous haïffent injuftement, être incapables de ce defaut, mais pendant que nous y fommes fujets, c'eft établir une loi que nous condamnons nous-mêmes, que de pratiquer cette dureté envers les autres.

VII. La feule mutabilité infeparable de l'état de cette vie, & l'incertitude des jugemens de Dieu, & fur nous & fur les autres, nous ôtent tout droit de haïr les hommes, quelques injuftes qu'ils puiffent être à nôtre égard. Car nous ne fçaurions

être assurez ni que nous ne tomberons point dans les mêmes desordres, ni que Dieu ne fera point la grace à ceux qui y paroissent engagez, de les en retirer. Nous leur faisons donc nous-mêmes injustice, si nous les regardons comme étant immuablement attachez au mal ; puisque leur volonté ne cessera jamais d'être flexible tant qu'ils seront encore dans cette vie. Nous ne sçavons quels sont les desseins de la misericorde sur eux. Peut-être que celui que nous regardons comme nôtre ennemi, est destiné avec nous pour participer au royaume de Dieu, qui est le royaume de la charité. Il ne peut être permis de haïr dans le temps celui qu'il sera peut-être necessaire d'aimer dans l'éternité, & si nous le haïssons, il se pourroit fort bien faire que nous en serions exclus, & qu'il participeroit sans nous à cette éternité bienheureuse.

VIII. Qui hait son prochain à cause de son injustice ou réelle ou presumée, est lui même injuste: car l'injustice même veritable ne detruit pas en cette vie tout ce qu'il y a d'aimable & d'estimable dans le prochain. Elle ne le rend pas incapable de se convertir, & d'être l'objet des misericordes de Dieu. Peut-être que celui qu'on regarde comme un méchant, est un

ſaint dans la prédeſtination de Dieu, & qu'il eſt l'objet éternel de ſon amour, ſelon qu'il eſt dit: *In charitate perpetua dilexi te.* Il faut de plus conſiderer que l'injuſtice en ce monde y eſt toûjours jointe à la miſere: car c'eſt la ſouveraine miſere de cette vie que d'être dans le peché, dans la privation des biens de Dieu, & dans un état digne de l'enfer. Le jugement que nous portons de nos ennemis, qu'ils ſont injuſtes, enferme donc celui qu'ils ſont ſouverainement miſerables. Or la miſere de cette vie n'étant pas encore irremediable, doit exciter ſelon l'ordre de Dieu, nôtre compaſſion, & non pas nôtre haine. Et cette compaſſion nous doit preſſer de procurer, autant que nous le pouvons, à nos ennemis, la delivrance de l'état du peché, afin de les aimer; ou plûtôt parceque nous les aimons, non dans l'état du peché où ils ſont, mais dans l'état de juſtice où ils peuvent être. Il n'y aura que les reprouvez qu'il ſera permis de haïr; parceque leur injuſtice ſera immuable & ſans retour: mais comme nous ne ſçavons de perſonne qu'il le ſoit, il ne nous eſt pas permis de haïr perſonne.

IX. Il ſemble que Jesus-Christ faſſe tant d'état de l'amour des ennemis,

qu'il ne compte pour rien l'amour des amis; puisqu'il en fait une vertu de Payens & de Publicains, & qu'il declare aux Juifs qu'ils n'en doivent point attendre de recompense. Est-ce donc qu'il n'est d'aucun merite d'aimer ses amis? Mais il faut remarquer que Jesus Christ ne dit pas que d'aimer ses amis soit une action qui ne merite aucune recompense : c'est de n'aimer que ses amis ; ce qui est bien different. Car en n'aimant que ses amis, on fait voir qu'on n'agit que par les sentimens de la nature & de l'interêt. Or ce ne sont pas des actions dont on doive attendre des recompenses, que celles qui se font par une inclination toute naturelle. Mais l'amour des amis joint à celui des ennemis, & procedant d'un même principe, ne sera nullement privée de sa recompense. Ainsi ceux qui aimeront leurs ennemis, seront recompensez d'aimer leurs amis : parcequ'il paroît par-là que c'est la charité & la vûë de Dieu qui agit en eux. Mais ceux qui n'aiment point leurs ennemis, aiment inutilement leurs amis ; parcequ'il est clair qu'il n'y a que l'amour-propre & la nature qui les font agir. La vie chrétienne est une vie essentiellement surnaturelle. Tout ce qui n'a pour principe que

l'esprit humain, n'appartient point à la vie Chrétienne. Dieu ne recompense que ce que son esprit opere en nous : & il est bien éloigné de recompenser ce que la seule nature y produit ; parce qu'elle n'a jamais pour but que la recherche de ses propres interêts.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI AVANT LE I. DIMANCHE DE CARÊME.

EVANGILE. *Marc. 6. 47.*

EN ce temps-là : Le soir étant venu, la barque étoit au milieu de la mer : & JESUS étoit tout seul à terre. Et voyant que *ses disciples* avoient grande peine à ramer, parceque le vent leur étoit contraire, vers la quatriéme veille de la nuit il vint à eux marchant sur la mer, & il vouloit les devancer. Mais eux le voyant marcher ainsi sur la mer, crurent que c'étoit un fantôme, & ils jetterent un grand cri : car ils l'apperçûrent tous, & en furent épouvantez ; mais aussi-tôt il leur parla, & leur dit : Rassurez-vous ; c'est moi, ne craignez point. Il mon-

ta ensuite avec eux dans la barque, & aussi-tôt le vent cessa, ce qui augmenta encore beaucoup l'étonnement & l'admiration où ils étoient : car ils n'avoient pas fait *assez* d'attention sur *le miracle* des pains, parceque leur cœur étoit aveugle. Ayant passé l'eau ils vinrent en la terre de Genesareth, & y aborderent. Et ceux de ce lieu-là l'ayant aussi tôt reconnu au sortir de la barque, ils coururent toute la contrée, & commencerent à lui apporter de tous côtez les malades dans des lits par tout où ils entendoient dire qu'il étoit. Et dans quelques bourgs, villes ou villages qu'il entrât, on mettoit les malades dans les places publiques, on le prioit de permettre qu'ils pussent toucher seulement le bord de son vêtement ; & tous ceux qui le touchoient étoient gueris.

EXPLICATION.

I. IL est remarquable que les Apôtres ne s'étoient embarquez dans cette barque que par l'ordre exprés de JESUS-CHRIST, & par un commandement si précis, que l'Evangile l'appelle une contrainte : *Coegit discipulos suos ascendere navim, ut praecederent eum trans fretum.* *Mar. 6. 45.* Cependant ils éprouverent d'étranges difficultez dans cette navigation ; ce qui fait voir que les difficultez qu'on éprouve dans les emplois ne sont pas toûjours des marques qu'on n'y est pas appellé, comme les bons succés ne sont pas des marques certaines de vocation. Les difficultez peuvent être des épreuves de la foi, &

des moyens dont JESUS-CHRIST se sert pour la faire croître ; & les bons succés peuvent être des effets de la misericorde de Dieu sur certaines ames qu'il attire à lui par des Pasteurs mal appellez, & des sujets d'illusion pour ces Pasteurs, qui en prennent une vraie confiance que Dieu les approuve, & s'en servent pour appaiser leurs remords. Ainsi la vocation legitime doit nous soûtenir dans les difficultez que nous trouvons en nôtre chemin : mais les bons succés ne sont pas suffisans pour nous assurer de cette vocation.

II. DIEU a divers desseins dans la vocation des hommes au ministere de l'Eglise. Il a quelquefois en vûë la conversion de tout un peuple, & quelquefois celle de peu de particuliers ou presens ou futurs : quelquefois il n'a point d'autre dessein que de sanctifier le Pasteur. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'il ne calme pas les vents ; qu'il ne seconde pas les bons desseins de ceux qu'il envoye, & qu'il laisse agir la malice des hommes contr'eux, comme il laissa agir les vents contre la barque de ses Apôtres. Son dessein est d'éprouver les Pasteurs comme il éprouva ses Apôtres ; & souvent cette épreuve des Pasteurs est ce qui attire en-

ſuite le ſecours de Jesus-Christ pour faire réuſſir leurs travaux dans le tems de Dieu, & alors ils regagnent en peu de tems ce que l'opoſition des hommes leur avoit fait perdre : de même que la barque des Apôtres aprés avoir été retardée par le vent contraire, ſe trouva tout d'un-coup à l'autre bord, lorſque Jesus-Christ y fut entré.

Ioan. 6. 21.

III. Il ne faut pas s'imaginer que ce ne fut point par le ſecours de Jesus-Christ que les Apôtres ramerent contre le vent contraire, & que ce ſecours n'ait commencé que lorſque la barque fut portée à l'autre bord. Il n'agiſſoit peut-être pas moins en eux, en les ſoûtenant dans ce travail, que lorſqu'il leur rendit le travail facile, & qu'il pouſſa lui-même la barque pour la faire arriver où il voulut. Dieu ſecourt les ames en deux manieres, ou en les ſoutenant dans les difficultez, ou en les leur ôtant: & la premiere n'eſt pas ſouvent la moins utile. On s'imagine qu'on eſt abandonné de Dieu quand on ſe trouve accablé de tentations, quand on ſe trouve ſec dans ſes prieres, & ſans conſolation dans ſes exercices & qu'on ſent ſi vivement les mouvemens de ſes paſſions, qu'il ſemble qu'on recule au-lieu d'avancer : mais l'on ne ſonge pas que ce qu'on

n'est pas submergé & emporté tout à-fait, c'est un effet de la grace qui nous soûtient, qui nous fait connoître nôtre foiblesse, & la force de nos ennemis intérieurs & extérieurs; & qui nous oblige de recourir à Dieu : ce qui n'arrive pas lorsqu'on ne trouve point de difficulté dans son voyage, & que tout le favorise; ce qui n'est pas peut-être plus avantageux à l'ame.

IV. Les divers évenemens qui arrivent aux Apôtres embarquez sans Jesus-Christ sur le lac de Genesareth, nous représentent parfaitement les divers états par où Dieu permet que les ames passent dans la suite de la vie chrétienne. Ils rament toute la nuit & avancent peu, parceque le vent leur étoit contraire. Jesus-Christ vient à eux marchant sur les eaux. Ils le méconnoissent, & le prennent pour un fantôme. Jesus-Christ entre dans la barque, apaise les flots ; cela ne suffit pas encore pour le faire reconnoître par ses disciples. Il fait arriver la barque en un moment au lieu où ils tendoient : & ce ne fut qu'aprés être arrivez au rivage que l'obscurcissement de leurs yeux & de leur esprit se dissipa. Dieu ne veut pas de même que dans la suite de la vie chrêtienne on éprouve une égale

fermeté. Il veut qu'il y ait une viciſſitude de lumiere & de tenebres. Il ne ſe fait connoître qu'à demi. C'eſt lui qui appaiſe les vents & les flots;mais on ne s'en apperçoit pas toûjours : c'eſt lui qui fait arriver au port ; mais ce ne ſera que ſur le rivage ; c'eſt-à-dire à la fin de cette vie, qu'on reconnoîtra les ſecours qu'il nous a donnez. Souvent dans le cours de ce voyage & de cette navigation,les penſées qu'il nous inſpire, & les mouvemens qu'il nous donne, ne nous paroiſſent que des penſées humaines & des mouvemens humains ; mais il ne laiſſe pas d'agir en nous, quoique nous ne diſcernions pas ſon action. On marche dans la nuit, on ne ſent point la preſence de Jesus-Christ; mais on ne laiſſe pas d'arriver au port. Dieu veut qu'on éprouve ces tenebres, afin d'humilier l'eſprit; & de l'empêcher d'entrer dans une confiance préſomptueuſe. Tout conſiſte donc dans le cours de la vie chrétienne,à ne perdre point courage, & à ne s'étonner pas des difficultez qu'on y trouve. Tout cela eſt dans l'ordre de Dieu. C'eſt pour cela,dit ſaint Auguſtin, que chacun de nous à l'égard des choſes qu'il faut faire, en ignore quelquefois quelques-unes,& quelquefois ne les ignore pas. Il y eſt quelquefois attiré par un

De pecc. meritis. l.1.c.17.

ſaint plaiſir, & quelquefois il n'y eſt pas attiré; afin qu'il ſçache que c'eſt la grace de Dieu; & non ſa propre force, qui lui fait connoître le bien, & qui l'y attire par ce plaiſir.

V. UNE des choſes qu'il faut obſerver dans ces tenebres & ces obſcurciſſemens, eſt de ſe tenir dans les bornes de ſa lumiere & de ſa force; & de ne pas entreprendre des choſes extraordinaires avec une foi foible & chancellante. Il y a des gens qui n'ayant qu'une vertu trés-mediocre ne veulent pas ſe contenter des exercices du lieu où ils ſont. Ils aiment les choſes ſingulieres. Il leur faut des auſteritez particulieres; la vie chrétienne commune ne leur ſuffit pas. Ils forment donc des entrepriſes plus relevées: ils ſe diſtinguent des autres, & ils s'appliquent à eux-mêmes ce que Dieu ne dit que pour ceux qui ont une foi & une charité au deſſus des autres. Ainſi entreprennant de marcher ſur les eaux; c'eſt-à-dire, de faire des actions au deſſus de leur foi, ils s'enfoncent dans l'eau & en ſont preſque ſubmergez; & le ſeroient en effet, ſi Dieu n'avoit pitié d'eux par une miſericorde extraordinaire. C'eſt ce qui nous eſt repreſenté par l'exemple de ſaint Pierre. Il eût été en ſureté, s'il fût demeuré dans la barque avec les

autres Apôtres : mais ayant voulu marcher sur les eaux avec une foi chancellante, il se mit en danger de submerger.

VI. Jesus-Christ secourant saint Pierre, & l'empêchant d'être submergé, le reprit de son peu de foi : *Modica fidei, quare dubitasti ?* C'est-à-dire, qu'il n'avoit été en danger d'être submergé, qu'à cause de son peu de foi. La plûpart de nos entreprises ne manquent de succés, que parce qu'on manque de confiance en Dieu, & que l'on n'espere que dans les hommes. Il ne faut point chercher ailleurs la cause de la plûpart des malheurs qui nous arrivent. Dieu ne nous tend pas la main, parce qu'il ne voit en nous que de la defiance pour lui. Nous croyons que tout est perdu quand nous ne voyons plus de ressources humaines. Et c'est par cette raison même que Dieu permet que nous enfoncions dans la mer. Ainsi nôtre principal devoir, c'est de bannir cette defiance, unique cause de nos chutes. Avec la confiance en Dieu, la mer même sera ferme sous nos pieds. Sans la confiance en Dieu, les plus solides soûtiens fondront sous nous. Car la solidité n'est pas dans la terre, elle est dans la puissance de Dieu qui l'affermit : & cette même puissance peut affermir les eaux aussi facilement que la

la terre pourvû que ce ſoit lui qui nous engage à marcher deſſus.

VII. L'EVANGILE remarque que quoique JESUS-CHRIST fût monté dans la barque avec ſes diſciples, & qu'il eût appaiſé les vents & les flots, ils ne le connurent pas encore; parceque leurs yeux & leur eſprit étoient obſcurcis. Ils avoient toutes les lumieres neceſſaires pour le connoître, & ils ne le connoiſſoient pas néanmoins; parcequ'ils ne joignoient pas ces lumieres, & que leur eſprit étoit occupé de certaines penſées qui les embarraſſoient & les empêchoient de trouver la verité. C'eſt une excellente image de la foibleſſe de l'eſprit humain, & une grande preuve du peu de confiance qu'il doit avoir en ſes lumieres & en ſes connoiſſances, & du beſoin qu'il a que Dieu l'éclaire en chaque action particuliere. Nous pouvons avoir dans l'eſprit toutes les connoiſſances neceſſaires pour nous conduire, & ignorer néanmoins ce que nous devons faire; parceque nôtre eſprit n'y joindra point les divers principes qui font connoître la verité par leur union. Il n'en verra point les ſuites, & il demeurera tout occupé d'une bagatelle qui l'empêchera de penſer à tout le reſte. Ainſi le plus ſçavant homme abandonné à ſes fantaiſies,

eſt capable des plus grandes ignorances ; le plus prudent, des plus grandes imprudences ; & il n'y a point d'autres voyes aux ignorans & aux ſçavans, aux imprudens & aux prudens, pour éviter de s'égarer dans la conduite de leur vie, que d'être toûjours devant Dieu dans un état de rabaiſſement & d'humilité par l'aveu de leurs tenebres & du beſoin où ils ſont de ſa lumiere & de ſon ſecours.

VIII. La cauſe ordinaire de ces tenebres eſt l'impureté du cœur qui n'aime pas les choſes ſelon leur prix, & s'y attache non ſelon qu'elles le meritent, mais ſelon le degré de ſon amour. Ainſi aimant certains objets avec une ardeur dereglée, il s'y applique trop, & ne regarde dans les autres que ce qui favoriſe la paſſion qui le domine. La vivacité avec laquelle il ſe porte vers l'objet de ſon amour, fait que toutes les connoiſſances qu'il a des autres objets ſont foibles, obſcures, languiſſantes. Ainſi il tire des conſequences, non ſelon la verité des choſes, mais ſelon la maniere dont il les ſent. Ces fauſſes conſequences lui ſervent enſuite de principes. Il les ſuppoſe bien tirées, & ne les examine plus de nouveau: & c'eſt ce qui remplit le monde d'erreurs & de jugemens faux, qui paſſent enſuite d'eſprit en eſprit

par le commerce du langage. On ne peut être délivré de toutes ces illusions que par la connoissance de la verité : mais cette connoissance ne sera parfaite que dans l'autre vie , & lorsque nous serons sortis de la mer de ce monde , & que nous serons arrivez à la terre solide & immobile de l'éternité. Pendant tout le tems de nôtre voyage, nous aurons toûjours à soûtenir les flots de nos passions & l'agitation de nos pensées , qui nous causeroient un naufrage infaillible , si JESUS - CHRIST sans être connu n'étoit avec nous , & ne conduisoit nôtre ame par sa puissance au lieu où il la veut faire arriver.

IX. Nous ne sçaurions distinguer par nôtre raison de quelle sorte il éclaire nos esprits dans cette vie; comment il les applique à certaines veritez qui leur doivent servir de régle , & les détourner de certaines pensées trompeuses qui les jetteroient dans l'égarement : comment il les prévient, les munit, les fortifie, afin qu'ils ne soient pas emportez par certaines vûës qui les détourneroient du droit chemin: comment il se sert de nos fautes mêmes pour nous en faire éviter de plus dangereuses: comment il ménage pour nôtre salut toutes les impressions que nous recevons ou des objets extérieurs ou des dis-

cours des hommes : mais nous sçavons bien en general que c'est par tous ces secours joints à sa grace, que nous pouvons éviter les dangers infinis de ce voyage. Nous sçavons bien que nous avons besoin qu'il nous éclaire, qu'il nous conduise, qu'il nous fortifie sans cesse & ainsi nous en sçavons assez pour lui demander continuellement son secours, & pour y mettre toute nôtre confiance ; pour mépriser nos efforts, nos pensées, nos lumieres sans la conduite, la protection, la direction & la lumiere de JESUS-CHRIST.

SUR L'EPÎTRE DU I. DIMANCHE DE CARÊME.

EPÎTRE. 2. *Cor.* 6. I.

MES Freres : Nous vous exhortons de vous conduire de telle sorte, que vous n'ayez pas reçû en vain la grace de Dieu. Car il est dit *dans l'Ecriture* : Je vous ai exaucé au tems favorable, & je vous ai aidé au jour du salut. Voici maintenant le tems favorable ; voici maintenant le jour du salut. Et nous, prenons garde aussi nous-mêmes de ne donner en

quoi que ce soit aucun sujet de scandale, afin que nôtre ministere ne soit point deshonoré. Mais agissant comme de *fidéles* ministres de Dieu, nous nous rendons recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux, dans les necessitez *pressantes*, dans les extrémes afflictions, dans les playes, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la pureté, par la science, par une douceur perseverante, par la bonté, par *les fruits du* Saint-Esprit, par une charité sincere, par la parole de verité, par la force de Dieu, par les armes de la justice pour combattre à droit & à gauche; parmi l'honneur & l'ignominie, parmi la mauvaise & la bonne réputation; comme des séducteurs, quoique sinceres *&* veritables; comme inconnus, quoique trés-connus; comme *toûjours* mourans, & vivans néanmoins; comme châtiez, mais non jusqu'à être tuez; comme tristes, & toûjours dans la joye comme pauvres, & enrichissant plusieurs; comme n'ayant rien, & possedant tout.

EXPLICATION.

I. L'APÔTRE saint Paul nous conjurant dans cette Epître de ne recevoir pas en vain la grace de Dieu, nous marque par-là, & qu'on la peut recevoir en vain, & que quoiqu'on la reçoive en vain, elle ne laisse pas d'être grace. On peut recevoir en vain & les lumieres de Dieu qui nous manifestent sa verité & les bons mouvemens qu'il y joint, qui nous excitent à la pratiquer, & que l'on ap-

pelle pour cela des graces excitantes, & même la grace justifiante ; parcequ'on la peut perdre, aprés l'avoir obtenuë. Le tems de la loi nouvelle est proprement ce tems favorable dans lequel il nous communique abondamment toutes ces graces. Car au-lieu que dans les tems qui l'ont précedée, *il avoit laissé*, comme dit saint Paul, *toutes les nations marcher dans leurs voyes*, il fait annoncer dans celui-ci à toutes les nations ses voyes & ses volontez d'une maniere infiniment plus expresse qu'il ne les avoit fait annoncer aux Juifs. Il leur propose une infinité de bons exemples. Il leur ouvre son Eglise. Il les exhorte à y entrer. Il y a mis des sources de graces, sçavoir des Sacremens efficaces & faciles. Il declare qu'il est prêt d'exaucer tous ceux qui auront recours à lui. Les hommes joüissent donc dans la loi nouvelle d'une infinité d'avantages dont ils étoient privez avant que Jesus-Christ l'eût établie dans le monde. Ainsi *c'est-là le tems favorable, ce sont-là les jours du salut.* Ce ne peut être que la malice & la négligence des hommes qui les en prive : & afin qu'elle n'ait pas cet effet, Dieu nous met devant les yeux ces avantages, pour nous exciter à vaincre nôtre negligence, &

Act. 14. 15.

v. 2.

nous appliquer à faire un bon uſage de tant de moyens.

II. MAIS il ne faut pas regarder ſeulement tout le temps de la loi nouvelle, comme un temps favorable pour obtenir les graces de Dieu ; il faut encore diſtinguer dans ſon cours certains temps comme plus favorables que les autres, & s'appliquer particulierement à les menager. Ceux, par exemple, où l'Egliſe celebre ſes grandes fêtes & ſes grands myſteres, ſont de ce nombre. Dieu y répand ſes benedictions avec plus de profuſion : & toute l'Egliſe étant unie pour les attirer par des prieres particulieres, ceux qui ſecondent cette devotion commune, en peuvent eſperer legitimement une part plus abondante. On doit s'y diſpoſer avec plus de ſoin. On y doit faire plus de bonnes œuvres & plus de prieres. Ce ſont comme des temps de moiſſon pour les ames bien preparées. Et comme Dieu s'accommode dans la diſtribution de ſes graces avec ce partage du temps qu'il a inſpiré à ſon Egliſe, ceux qui negligeroient ces ſaiſons de graces, eſpereroient pour l'ordinaire inutilement de les recevoir en d'autres. Il faut donc que chacun applique l'exhortation de l'Apôtre, *de ne pas recevoir la grace en vain*, à ces

temps que j'ai marqué : & c'est aussi l'usage que l'Eglise en fait en assignant cette Epître au premier Dimanche de Carême, & nous donnant ainsi lieu de regarder le Carême comme un temps favorable pour fléchir la misericorde de Dieu. La penitence à laquelle elle le destine, est ce qui le rend favorable; puisqu'il n'y a rien qu'il soit moins capable de mepriser qu'une ame humiliée & penitente, selon qu'il est dit : *Vous ne mépriserez point*, Seigneur, *un cœur brisé* de douleur *& humilié* devant vous : & ainsi c'est en entrant dans cet esprit de componction & de penitence qu'on doit user de ce temps selon l'intention de l'Eglise.

Psal. 50. 19.

III. OUTRE ces temps favorables à tous les Chrétiens qu'il leur est important de bien menager, on en peut encore remarquer d'autres, que l'on peut aussi appeller, selon l'Apôtre, des temps de grace & des jours de salut; parceque l'ame y en reçoit plus souvent qu'en d'autres, ou est bien plus disposée à en bien user.

De ce genre sont les temps des disgraces du mauvais succés des affaires temporelles, les pertes, les ruines, les renversemens de fortune ; tout ce qui abat & humilie l'esprit, & qui le frape d'une vive image de sa foiblesse & de sa misere ;

tout ce qui nous fait concevoir l'instabilité des choses du monde, & le peu d'apui qu'on trouve dans les créatures; tout ce qui trouble & rompt nos desseins; qui méle de l'amertume avec nos plaisirs; qui nous frape de l'idée d'une mort prochaine; qui nous sépare des objets de nos attaches; tout cela est favorable pour nous raprocher de Dieu. Nous sommes si enivrez de l'amour des choses du monde, que tant que nous avons moyen d'en joüir en paix, les pensées de salut ne trouvent point d'entrée dans nos esprits, ou y sont incontinent étouffées par l'enchantement des plaisirs. Quelque disproportion qu'il y ait du monde à Dieu, l'ame ne va pas même jusqu'à en faire la comparaison; & elle se laisse presque toûjours entraîner à ses passions, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les arrêter par les traverses, les dégoûts & les amertumes qu'il lui fait trouver dans le monde. C'est par-là qu'il commence ordinairement à nous en détacher. Ainsi, bien-loin de regarder ces accidens pénibles ou aux sens ou à l'esprit, comme des effets de la colere de Dieu, nous les devons regarder au-contraire comme des visites salutaires; comme des tems de benediction & de grace; comme des tems où Dieu nous marque sa bonté

& le soin charitable qu'il a de nous : ce qui nous oblige à cooperer fidélement à ces intentions de Dieu.

IV. Nous devons regarder de la même sorte le tems de nôtre jeunesse. Car il n'y en a point de plus favorable que celui-là pour operer notre salut ; & l'accroissement de l'âge, & sur tout la vieillesse, y aporte de trés grands obstacles. *Heureux celui qui a porté le joug du Seigneur dés sa jeunesse*, dit le Prophete : car il surmonte sans peine mille difficultez d'imagination qui s'augmentent dans la suite de l'âge, & deviennent comme invincibles. Il évite les mauvaises habitudes dont on ne se délivre qu'avec des violences extrêmes. Il plie son esprit & son corps à l'obéïssance de la loi de Dieu ; au-lieu que la vie déreglée, & même la vie de fantaisie remplit l'esprit d'une infinité de fausses idées & de faux jugemens, qui étant souvent réïterez, deviennent en quelque sorte invariables ; parceque l'esprit n'y fait plus de reflexion ; qu'il les supose vrais sans les examiner ; que l'ame s'endurcit & devient en quelque sorte inflexible ; & que si elle conçoit quelquefois le dessein de se corriger, elle retombe par la pente violente qui l'y entraîne dans sa maniere d'agir ordinaire.

La-men. 3. 27.

V. Enfin il y a des tems plus favo-

rables les uns que les autres par la diſpoſition même de Dieu, qui donne en certains temps une bien plus abondante meſure de ſon ſecours, comme l'expérience le fait voir. Avec quelle profuſion ne repandit-il point ſes graces du temps de ſaint Bernard dans ce grand nombre de monaſteres qu'il fit établir par ce ſaint Docteur ? Et combien de pecheurs y trouverent un refuge contre l'impenitence & les deſordres du monde.

Les perſonnes vigilantes & qui ont les yeux ouverts à leurs avantages ſpirituels, épient avec ſoin ces occaſions de faire fortune pour l'autre monde : & c'eſt même une grace particuliere de Dieu de les diſcerner, au lieu que les autres ſe les rendent inutiles par leur negligence.

VI. Il eſt certain que Dieu deſire que les hommes ſe ſervent de tous ces moyens & de toutes ces occaſions de ſalut qu'il leur donne ; & qu'il leur reprochera de ne s'en être point ſervis ; & qu'ils ſont coupables s'ils les negligent, parceque c'eſt par leur faute & par l'impreſſion de quelque paſſion qu'ils les negligent. Et ainſi ces mêmes temps qui nous doivent donner des eſperances favorables quand nous avons ſoin de nous en ſervir, nous doivent être un grand ſujet de crainte & de trem-

blement lorſque nous les laiſſons paſſer inutilement. Nous ne ſçaurions donc nous dire trop ſouvent à nous-mêmes ces paroles de ſaint Paul : *Nous vous exhortons de vous conduire d'une telle ſorte, que vous n'ayez point reçu en vain la grace de Dieu.* Nous ne ſçaurions trop apprehender les reproches que Dieu nous fera de n'avoir point diſcerné tant d'occaſions de ſalut qu'il nous a preſentées. Nous ne ſçaurions trop trembler dans la vûë de ces terribles jugemens, par leſquels il repare ſouvent les moyens du ſalut, du ſalut même; & ne donne pas toûjours à ceux à qui il fait des graces, la perſeverance dans la bonne vie & dans la grace.

VII. C'EST bien en vain que l'on apprehende que cette crainte ne porte les hommes au decouragement, & au deſeſpoir : car avec tout le ſoin que l'on prend pour leur mettre devant les yeux tous les ſujets qu'ils ont de vivre dans le tremblement ils ne ſont encore que trop portez à ſe mettre dans un faux repos, & à vivre comme s'ils étoient aſſurez de leur ſalut. Le faux repos & la fauſſe aſſurance ſont la grande pente de la nature corrompuë. Elle aime le preſent, elle le prefere preſque toûjours aux plus juſtes ſujets de crainte qui ne regardent que l'avenir, &

ſur tout une autre vie. Et ainſi c'eſt la plus rare des tentations que celle d'une crainte exceſſive, elle n'eſt pas même de longue durée. Le temps la modere naturellement ; mais il augmente au contraire la negligence & l'oubli de ſon ſalut, qui ſont les cauſes ordinares de la perte des hommes.

VIII. L'Apôtre ſaint Paul, aprés avoir inſtruit tous les fideles, en les exhortant de menager les temps favorables pour operer leur ſalut, entreprend enſuite d'inſtruire tous les Paſteurs par l'exemple de ce qu'il pratiquoit lui même. Et il ne ſe contente pas pour cela de dire, qu'*il ne donnoit aucun ſujet de ſcandale à perſonne*, ce qui renferme déja une trés-grande vertu ; puiſqu'on ne peut éviter de bleſſer les hommes en quelque choſe, que par la ſuppreſſion de toutes ſes paſſions, & par une charité trés-abondante & trés éclairée, qui nous rende tout à tous, pour les gagner tous, mais il deſcend de plus au particulier des vertus chrétiennes qui conviennent à ce miniſtere : *Agiſſant*, dit-il, *comme miniſtres de Dieu, nous nous rendons recommandables en toutes choſes par une grande patience dans les maux.* Ce n'eſt donc pas agir en miniſtre de la loi nouvelle, que de ne ſe

v. 4.

pas rendre recommandables en toutes choses. Il suffit à un particulier d'avoir les vertus dans un plus bas degré ; mais cela ne suffit pas à un ministre de l'Evangile ; il faut qu'il soit recommandable en toutes les vertus, & qu'ils les possede en un „ degré eminent. Il faut, dit saint Gregoire „ de Nazianze, que celui à qui ce ministe„re est confié, non seulement ne soit pas „ mechant, mais qu'il soit autant au dessus „ des autres par sa pieté que par son rang. „ Avant que d'être arrivé, dit encore ce „ même Saint, à une mortification parfai„te ; d'avoir purifié son esprit, & de s'être „ beaucoup plus avancé vers Dieu que le „ commun des Chrétiens, il est trés-dan„gereux de se charger du soin des ames, & „ de se rendre mediateur entre Dieu & les „ hommes: ce qui lui est proprement l'office „ d'un Prêtre.

Orat. 1.

Ibid.

IX. Plusieurs des saints Peres ont tâché d'imprimer une terreur salutaire à ceux qui recherchent par ambition les dignitez de l'Eglise. C'est en particulier le dessein de saint Gregoire de Nazianze dans sa premiere Oraison ; de saint Chrysostome dans ses Livres du Sacerdoce ; de saint Gregoire le Grand dans son Pastoral. Mais je ne sçais s'il y a rien dans tout ce qu'ils ont écrit, de plus pressant & de plus

terrible que ce qui eſt contenu dans ce chapitre de ſaint Paul. Son deſſein eſt de faire voir aux Corinthiens ce qu'il ſe croyoit obligé de faire en qualité de miniſtre de l'Evangile, & comme cooperateur de Dieu; ce qui convient à tous ceux qui participent au ſacerdoce. Il ne prétend point ſe relever par des graces ſingulieres; mais par des qualitez eſſentielles à ſon état. Et c'eſt pourquoi il commence par celle de ne donner à qui que ce ſoit des ſujets de ſcandale, & de ne deshonorer point ſon miniſtere, qui ſont des devoirs néceſſaires à tout le monde. On doit faire le même jugement de toutes les autres qualitez qu'il marque enſuite. Ainſi il eſt permis de faire des régles de ce que ſaint Paul s'attribuë en ce lieu, puiſque ce n'eſt que pour cela qu'il ſe l'attribuë. On peut donc dire generalement qu'un miniſtre de l'Evangile ſe doit rendre recommandable par une grande patience dans les maux, dans les néceſſitez, dans les extrémes afflictions, dans les playes, dans les priſons, dans les ſéditions, dans les veilles, dans les jeûnes, & par toutes les autres qualitez dont ſaint Paul fait mention. Voilà ſur-quoi tout miniſtre de l'Egliſe ſe doit examiner, & ſur quoi il doit faire ſon compte.

S'il eſt dans la réſolution de pratiquer toutes ces choſes ; & s'il y a lieu de croire par quelque épreuve qu'il eſt dans ce dégré de force, à la bonne - heure qu'il s'engage dans le miniſtere ; ou plûtôt qu'il ſouffre qu'on l'y engage : mais s'il ne reconnoît en lui rien de tout cela, c'eſt une étrange témerité que d'entrer dans cet engagement. Et il ne faut par dire, qu'il n'y a plus de playes à ſouffrir, de ſéditions à craindre pour les miniſtres de l'Egliſe. Si les perils qu'un miniſtre de l'Egliſe court en ce tems ſont d'un autre genre que ceux que l'Apôtre décrit, ils n'en ſont pas moins grands, & ils ne demandent pas une moindre patience. Les paſſions prennent diverſes formes ſelon les tems, & produiſent differens effets ; mais elles ſont les mèmes dans le fond, & elles font les mêmes impreſſions ſur l'eſprit & ſur le cœur. Il faut donc à peu prés la même force & la même patience pour en ſoutenir l'éfort.

SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE DE CARÊME.

EVANGILE. *Matth.* 4. 1.

EN ce temps-là : JESUS fut conduit par l'Esprit dans le desert, pour y être tenté par le diable : & ayant jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim ensuite ; & le tentateur s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent de pains. Mais JESUS lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte, & le mettant sur le haut du temple, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jettez-vous en bas ; car il est écrit : il ordonnera à ses Anges *d'avoir soin* de vous, & ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre. JESUS lui repondit : Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point le Seigneur vôtre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort haute ; & lui montrant tous les royaumes du monde, & *toute* la pompe & la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant *devant moi* vous m'adorez. Mais JESUS lui repondit :

Retire-toi, satan; car il est écrit: Vous adorerez le Seigneur vôtre Dieu, & vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, & aussitôt les Anges s'approcherent de lui, & ils le servoient.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST tenté dans le desert immediatement aprés son batême, est un objet auquel nous nous devons d'autant plus appliquer, qu'il est clair qu'il n'a été tenté que pour nous instruire. Il étoit incapable d'être ébranlé par aucune tentation. Pourquoi donc a-t-il voulu permettre au démon de le tenter, sinon pour nous montrer premierement que la tentation est inévitable à tout Chrétien; qu'il s'y doit preparer, & que le moyen d'y resister n'est pas de supposer qu'il ne sera point tenté, mais d'apprendre de JESUS-CHRIST les moyens propres pour surmonter les tentations? C'est ce que le Sage nous avoit déja marqué trés-expressément en ces termes: *Mon fils, en embrassant le service de Dieu, tenez-vous ferme dans la justice & dans la crainte, & préparez vôtre ame à la tentation*: ET *prapara animam tuam ad tentationem.* C'est une loi generale qu'il propose à tous les hommes, & un ordre inviolable de Dieu qu'il leur declare; sa volonté étant, qu'excepté les

Eccli. 2. 1.

enfans qui meurent avant l'âge de la raison, aucun ne se sauve que par le combat & la victoire sur le démon.

II. Cette volonté de Dieu sur les hommes est une suite du dessein qu'il a de cacher ses graces sous l'aparence des voyes ordinaires par lesquelles ils s'affermissent & se fortifient dans certaines habitudes; afin qu'on ne vît pas clairement ce qu'il opere intérieurement dans les ames. Or il n'y a que l'épreuve des difficultez qui affermisse ordinairement les bonnes resolutions. On ne devient intrépide que dans les perils. On n'acquiert la fermeté & la constance que dans les tempêtes, les agitations & les traverses. L'ame ne résiste fortement que losqu'elle se sent fortement pressée. Ses actions deviennent langissantes par le repos, par le calme; l'habitude & la coutume prenant la place de la raison. Si l'ame donc n'étoit réveillée par la nécessité de résister aux tentations, elle tomberoit par le poids de la nature dans la plus dangereuse des tentations, qui est celle de faire ses actions sans mouvement intérieur, & par une pure coutume. Bien loin de se fortifier par cette paix, elle contracteroit une foiblesse qui la rendroit incapable de toutes les actions chrêtiennes tant soit peu pénibles.

Tous les Chrétiens feroient comme de nouveaux foldats, qui n'ayant jamais vû l'ennemi fuccomberoient à fes premiers efforts. Car les nouveaux objets, foit attirans, foit terribles, ont d'ordinaire une trés-grande force fur l'ame : & il n'y a que l'accoutumance qui en puiffe diminuer l'impreffion.

Il faut confiderer de plus que l'ame a une pente naturelle à s'attribuer les difpofitions qu'elle fent en foi, & à croire qu'elles naiffent de fon fond, & qu'elle fe les peut donner quand elle veut. Une paix parfaite l'attacheroit donc infenfiblement à elle-même, & lui feroit oublier fa foibleffe & le befoin qu'elle a de Dieu. Elle prendroit pour naturel ce qu'elle feroit fans peine, fans contradiction, & fans combat. Ainfi la voye de la tentation que Dieu a choifie pour perfectionner les ames, & les faire paffer comme les corps par divers âges & divers degrez de force, eft d'une part une voye trés-efficace pour tenir l'ame dans la difpofition d'humilité où elle doit être à l'égard de Dieu; & de l'autre un moyen trés-propre à cacher la conduite de Dieu & fon action fous l'aparence de la nature. Le diable même y eft fouvent trompé, & n'y foupçonne rien que de naturel. C'eft pourquoi il attaque

les Elus comme les autres hommes dans l'esperance de les renverser. Ainsi le grand œuvre de la redemption des Elus s'opere dans un secret merveilleux. Dieu permet au démon d'user de ses artifices pour les tromper. Il croit ses piéges inévitables. Il réüssit en ceux que Dieu lui abandonne: mais malgré tous ses efforts, il voit à l'égard des Elus tous ses desseins renversez, & tous ses efforts anéantis, sans qu'il sçache souvent comment ces ames qu'il croyoit tenir lui sont échapées.

III. C'est un secret impénetrable à tous les hommes, que la justice par laquelle Dieu a voulu que l'homme pécheur ait été assujetti aux démons qui l'ont fait tomber dans le peché, & cet ordre inconcevable que Dieu met dans l'empire des tenebres en ordonnant que les natures inferieures, qui sont portées au mal par l'impression d'une nature superieure, en demeurassent esclaves. Mais suposé cet ordre & cette loi, il est clair que l'homme n'étant pas encore entierement délivré dans ce monde-ici de l'empire du démon, & y demeurant assujetti à diverses peines de son péché, le diable peut user pour le tenter de ce qui n'est pas encore gueri. Or l'imagination n'est pas encore guerie, parcequ'elle n'est pas assujettie à

la raiſon. La volonté eſt encore ſujette à diverſes paſſions qui préviennent ſon conſentement. Le corps conſeve encore les impreſſions du peché. Toutes ces malices étant donc des effets de la malice des démons, ſont de leur juriſdiction. Oter aux démons tout droit de s'en ſervir, ce ſeroit avancer leur jugement, & les renfermer dans l'abîme avant le dernier jour. Ce ſeroit détruire l'état de la vie voyagere des hommes, & les faire arriver au terme avant le tems ordonné de Dieu. Ce ſeroit établir la paix dans un tems deſtiné à la guerre. Enfin, ce ſeroit preſcrire à Dieu un nouvel ouvrage tout different de celui que ſa ſageſſe a choiſi, où les démons ni les Anges n'auroient point de part; & où il ſe contenteroit d'agir ſur les cœurs des hommes, ſans leur faire ſurmonter aucunes difficultez. Ce ſeroit même anéantir la plûpart des vertus & des diſpoſitions chrétiennes. Il ne faudroit plus de vigilance pour éviter les pieges du demon. On ne ſeroit point excité à avoir recours à Dieu pour en être préſervé On ne ſeroit point humilié par ſes fautes. On ne ſeroit point effrayé par la vuë de ſes foibleſſes & de ſes dangers, & par les ébranlemens qu'on éprouveroit : & ainſi les vertus & la pieté ſeroient d'une nature toute diffe-

rente de celles par lesquelles Dieu a voulu que les hommes operassent leur salut.

IV. Nous pouvons connoître avec certitude ce que l'on appelle des tentations ; parceque consistant ou dans des pensées de l'esprit, ou dans des mouvemens du cœur; c'est-à-dire, dans des idées qui nous représentent certains objets, ou dans des passions à l'égard des choses qui nous sont representées, il est aussi facile en ce sens de connoître ses tentations, que ses pensées & ses passions. Mais ce qui est inconnu au commun des hommes, c'est la cause de ces pensées & de ces mouvemens. Et sur ce point il y a non seulement de l'ignorance dans les hommes, mais une pente à l'incredulité. Ils croyent avoir beaucoup gagné en se persuadant que ce commerce d'esprit étranger avec les nôtres est une pure chimere; & ils font vanité de ne reconnoître en eux-mêmes que des mouvemens tout humains ausquels le diable n'a point de part. La source secrete de cette vanité, c'est qu'ils s'imaginent par-là en être beaucoup plus forts & plus indépendans. Ils se persuadent qu'ils seront bien plus maîtres de leurs propre mouvemens, lorsqu'ils ne naîtront que de leur fond, & qu'ils ne dependront point d'une nature étrangere. Ils s'imaginent que par

ce moyen ils les exciteront & les appaiseront comme ils voudront : mais c'est une illusion visible. Toute la peine & tout le danger consiste à resister à ces mouvemens interieurs qui sont certains par l'expérience. La cause de ces mouvemens n'ajoûte rien au danger. Ils ne gagnent donc rien en l'ignorant ou en se la dissimulant:mais ils y perdent beaucoup. Car ignorant leur veritable ennemi,ils ne le craignent point, & ne prennent point les voyes naturelles pour lui resister. Ils ne sont point excitez à recourir à Dieu pour être délivrez. Ils diminuent l'idée qu'ils devroient avoir de leurs dangers & de leur foiblesse. Ils s'imaginent qu'ils viendront facilement à bout de leurs passions,au lieu qu'ils n'ont pas la même confiance de surmonter des ennemis invisibles par qui leur concupiscence est excitée en un temps plus qu'en un autre. Et c'est pourquoi ils prennent plaisir à ne les pas croire. C'est donc une faveur singuliere que nous avons reçûë de Dieu,de nous les avoir decouvertes par la foi. Et l'une des principales raisons pour laquelle Jesus-Christ a voulu lui-même être tenté, c'est de confirmer cette foi.

V. L'exemple de Jesus-Christ tenté aprés son batême,est donc suffisant pour persuader à tous les Chrétiens que les tentations

tentations leur sont inévitables dans le cours de la vie chrétienne. Mais il ne suffit pas de croire qu'on n'évitera pas la tentation, il faut apprendre encore de JESUS-CHRIST de quelle sorte il se faut disposer à y résister, & quels préparatifs il faut faire contre un ennemi si dangereux. Il nous en marque deux par son exemple; le jeûne & la retraite: & ces deux moyens sont tous deux trés-naturels.

Pour concevoir de quelle sorte le jeûne sert de préparation à résister aux tentations, il faut considérer que le diable n'est pas proprement l'auteur des tentations qu'il employe contre nous. Ce sont nos passions qui lui servent d'armes. Il les trouve en nous, & les tourne contre nous. Il en représente vivement les objets à nôtre esprit. Il le porte à les regarder & à s'y livrer. Pour affoiblir donc les tentations, il faut pratiquer tout ce qui diminue nos passions. Or rien ne le fait mieux que de jeûne; c'est-à-dire, la privation de la joüissance des créatures: car le jeûne des alimens n'est que le modéle du jeûne general où JESUS-CHRIST nous veut faire entrer. En se privant de la joüissance des créatures, on apprend qu'il n'est pas si difficile que l'on pense de s'en passer; & que l'on acquert en s'en privant une liber-

té qui vaut infiniment mieux que cette joüiſſance. De ſorte que quand le demon employe les images de l'imagination, il les trouve infiniment affoiblies par l'idée que l'on y a jointe de leur petiteſſe & de leur inutilité. Il eſt vrai que ce jeûne ſe peut diverſement pratiquer ; que les uns le peuvent pouſſer plus loin que les autres; & qu'il y en a même qui y ſont plus obligez que d'autres ; parcequ'ils reſſentent plus de foibleſſe à l'égard de certains objets. Mais enfin puiſque Jesus-Christ le propoſe à tous, il l'a cru neceſſaire à tous.

On peut reſoudre par-là cette queſtion qu'on forme quelquefois : Si le Carême eſt d'inſtitution divine, & ſi le jeûne que Jesus-Christ a pratiqué lui-même, oblige tous les Chrétiens à l'imiter. Car ſi le jeûne n'eſt pas un précepte formel que Jesus-Christ nous ait donné, c'eſt un moyen ordinairement néceſſaire pour ſurmonter les tentations : & il n'y a pas lieu d'eſperer d'y pouvoir réſiſter que par ce moyen dont Jesus-Christ nous a donné l'exemple par ſon jeûne. C'eſt la raiſon pour laquelle l'Egliſe en a fait un de ſes préceptes, afin de donner lieu aux Chrétiens de pratiquer ce qui leur étoit d'ailleurs neceſſaire comme le moyen pour ſurmonter les tentations. On

peut donc juger par le petit nombre de ceux qui pratiquent ou le jeûne général, ou même le particulier, quel ravage le démon fait dans le monde, & quelle facilité il trouve à s'emparer des ames qui ont si peu de soin de pratiquer ce moyen.

VI. La retraite, qui est le second moyen de resister aux tentations, & dont Jesus-Christ nous donne l'exemple en ce jour, n'est qu'une espece de jeûne & une partie de cette privation generale des créatures à laquelle il nous a voulu porter. Car par la retraite on sépare l'ame du commerce des hommes, qui fait entrer dans nos esprits l'image de leurs pensées & de leurs mouvemens; & on lui donne lieu de s'apliquer aux veritez qui en découvrent l'illusion, & aux objets ausquels elle se doit attacher. L'amour des créatures naît des idées que nous en avons: & comme ces idées se renouvellent & deviennent plus fortes en s'y apliquant, elles s'affoiblissent & s'effacent en cessant de les renouveller, & en apliquant l'ame à d'autres objets. Car la capacité de l'ame est étroite & bornée en cette vie. Peu de choses suffisent pour la remplir. Ainsi l'aplication aux objets du monde bannit le souvenir de Dieu; & en s'apliquant au contraire aux veritez de Dieu, on affoi-

blit l'idée des choses du monde. Il faut vuider le cœur pour le remplir ; & rien n'est plus propre à le vuider que la retraite & la solitude. C'est un grand bien que de s'en pouvoir procurer une réelle; mais ceux qui sont dans l'impuissance de le faire, y doivent remedier en se faisant au-moins une retraite dans leur cœur parmi le tumulte des affaires. Il est vrai cela est difficile, & c'est ce qui fait la difficulté de se sauver dans le monde; parcequ'il est nécessaire de faire de grands efforts pour se séparer de l'aplication aux créatures, & pour s'apliquer à Dieu ; or peu de personnes ont cette force : & il est bien plus aisé de se séparer entierement du monde, que de vivre dans cette violence continuelle.

VII. Jesus-Christ nous instruit donc par son exemple de ces deux moïens de nous préparer aux tentations. Mais il ne faut pas croire que cette préparation suffise, si l'on n'employe encore d'autres moyens dans le tems de la tentation. Et c'est pourquoi il nous aprend encore par son exemple ce qu'il faut faire lorsque l'on est effectivement tenté. L'Evangile de ce jour fait voir qu'il a surmonté les trois attaques que le démon lui fit, en lui oposant la parole de Dieu. Il n'apar-

tient en effet qu'à la lumiere de dissiper les tenebres, & à la verité de repousser le mensonge. C'est pourquoi saint Paul veut que l'on soûtienne *tous les traits enflammez du demon par le bouclier de la foi*; c'est-à-dire, par la persuasion vive & forte des verités qu'elle nous enseigne. Ce sont là les armes par lesquelles on peut repousser le diable. Mais pour cela il faut en avoir fait provision, & avoir par avance l'esprit penetré des veritez de la foi, & principalement de celles qui sont directement opposées aux illusions que le diable employe pour nous tromper. Il n'est plus tems d'y avoir recours dans la tentation même, quand on ne les trouve pas dans son esprit & dans son cœur. Tout ce que l'on peut faire, est d'entendre ces veritez dans le trouble que le diable excite: mais il ne faut pas pretendre les concevoir de nouveau, si on ne les a jamais conçuës.

Eph. 6. 26.

VIII. Jesus-Christ, qui est lui-même cette parole, cette lumiere, cette verité, n'a pas voulu confondre le démon par de nouvelles paroles ausquelles il donnât autorité par lui-même, comme il avoit droit de le faire. Il a voulu emprunter les paroles dont Dieu s'étoit déja servi, & qu'il avoit déja employées comme étant plus terribles au demon que celles qu'il

auroit dites de lui même ; parce que son autorité n'étoit pas encore reconnuë par les demons, qui marquoient par la hardiesse même qu'ils prenoient de le tenter, qu'ils ne le connoissoient pas. Et c'est ce qui nous fait voir que nous devons avoir un respect particulier, non seulement pour les veritez de Dieu, mais aussi pour les paroles de l'Ecriture qui les renferment, & qu'elles sont particulierement terribles au demon, parcequ'elles contiennent l'arrêt de sa condamnation. Ainsi rien n'est plus avantageux aux Chrêtiens que de se rendre ces paroles familieres, & par la lecture & par la méditation. On doit les regarder comme les instrumens ordinaires de la sanctification des ames, & le canal ordinaire des lumieres par lesquelles nous sommes sauvez. Il faut se servir de ces divines paroles pour purifier nôtre memoire de toutes les idées vaines dont elle est remplie. Il faut qu'elles soient le plus ordinaire objet de nôtre esprit, & que nôtre cœur ne cesse point de s'en nourrir. C'a été la pratique la plus universelle de tous les Saints: & rien ne fait plus voir combien on s'est éloigné de la pieté des premiers siecles, que le peu d'aplication que l'on remarque présentement à ce saint exercice. On veut des

pratiques relevées, des oraisons passives & sans actions; & l'on regarde presque comme une devotion grossiere de s'entretenir de la parole de Dieu, & de la méditer jour & nuit. Cependant les saints Peres n'en ont point sçu d'autre : & ils n'en ont point conseillé d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au Saint-Esprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation : mais ils n'ont point prescrit de regles & de methodes pour les y élever. Toute leur spiritualité a consisté à les obliger de lire & de méditer sans cesse l'Ecriture-sainte, & sur-tout les Pseaumes & le Nouveau Testament, & à chercher continuellement la nourriture de leur ame, & les régles de leur conduite dans ces divines paroles, en suivant ce que dit David : *Vôtre parole, Seigneur, est la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiere qui luit dans les sentiers où je marche.*

Psal. 118. 10. *Ibid.* 24.

IX. MAIS pour se servir comme il faut de la parole de Dieu à repousser les attaques du demon, il y faut joindre la priere, & imiter JESUS-CHRIST, qui en fit son exercice continuel dans le desert pour nous en montrer l'exemple. La seule connoissance de la verité ne suffit pas pour résister au demon : il faut que cette verité

ſoit écrite dans le cœur par l'eſprit de Dieu. Ainſi il faut avoir recours à la priere pour implorer le ſecours de cet Eſprit. C'eſt une choſe étrange combien toutes nos lumieres ſont foibles, & s'obſcurciſſent facilement, quand ce ſont de ſimples lumieres, & que le cœur n'y a point de part. Le cœur diſpoſe de l'eſprit. Il s'applique à quoi il veut. Il lui fait voir comme grand tout ce qu'il aime; & comme petit tout ce qui ne le touche point. Afin donc que la verité nous ſerve, il faut que le cœur nous y applique & nous la faſſe aimer. Or c'eſt à l'eſprit de Dieu à le remuer; & c'eſt par la priere qu'on l'attire. La priere contient un aveu de nôtre impuiſſance & de la force de Dieu. Or Dieu n'aſſiſte que ceux qui ſont convaincus de leur foibleſſe, & de ſa puiſſance. La priere eſt un deſir de ce que nous demandons à Dieu; & Dieu ne donne rien qu'à ceux qui le deſirent. La priere abaiſſe l'ame par la connoiſſance de ſes beſoins. Or *Dieu ne donne ſa grace qu'aux humbles.*

Iac. 4.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA I. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Matth.* 25. 31.

EN ce tems-là, JESUS dit à ses disciples : Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté accompagné de tous ses saints Anges, il s'asseïera sur le trône de sa gloire; & toutes les nations de la terre étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autrs, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs ; & il mettra les brebis à sa droite & les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui avez été benis par mon Pere, possedez le royaume qui vous a été préparé dés le commencement du monde : car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, & vous m'avez donné à boire.; j'ai eu besoin de logement, & vous m'avez logé ; j'ai été nud, & vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, & vous m'avez visité ; j'ai été en prison, & vous m'êtes venu voir. Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vû avoir faim, & que nous

vous avons donné à manger ; ou avoir soif, & que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vû sans logement, & que nous vous avons logé ; ou nud, & que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vû malade, ou en prison, & que nous vous sommes venu visiter ? Et le Roi leur répondra : Je vous dis en verité, qu'autant de fois que vous avez rendu ces devoirs de charité à l'un de ces plus petits de mes freres que vous voyez, c'est à moi-même que vous les avez rendus. Il dira ensuite à ceux qui seront à la gauche : Retirez-vous de moi, maudits, *allez* au feu éternel qui avoit été préparé pour le diable & pour ses anges : car j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, & vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, & vous ne m'avez pas logé : j'ai été sans habits & vous ne m'avez pas revêtu : j'ai été malade & en prison, & vous ne m'avez pas visité. Et les méchans lui diront aussi : Seigneur quand est-ce que nous vous avons vû avoir faim, ou avoir soif, ou sans logement ou sans habits, ou malade, ou prisonnier, & que nous avons manqué à vous assister ? mais il leur repondra : Je vous dis en verité, qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un de ces plus petits, vous avez manqué de me les rendre à moi même. Et *alors* ceux-ci iront dans le suplice éternel ; & les justes dans la vie éternelle.

Explication.

L'Eglise sçachant que la crainte est le commencement de la penitence, pour y porter ses enfans par les plus justes

& les plus puissans motifs qu'elle leur en puisse proposer, leur met aujourd'hui devant les yeux l'image du dernier jugement, dans les paroles de l'Evangile qu'elle leur fait lire. Tout est terrible dans ce jugement pour les méchans. La qualité du Juge, l'état des reprouvez, l'appareil du jugement, l'arrêt qui y sera prononcé. Jesus-Christ est ce Juge, & il y paroît non revêtu d'infirmité comme dans son premier avenement; mais dans l'éclat, la grandeur, la majesté & la puissance d'un Dieu. Il y paroît environné de tous ses Anges, & même de toutes les créatures armées & animées à tirer vengeance des violateurs de ses loix. Les méchans qui y seront jugez y comparoissent sans force, sans secours, sans support, sans aucun moyen de se soustraire à la puissance du Juge irrité; & de quelque côté qu'ils jettent les yeux, ils ne voyent qu'abandonnement, impuissance, desespoir. Qu'un homme soit entre les mains d'un autre homme, quelque disposé qu'il soit à exercer contre lui tout ce qu'il a de rage & de cruauté, il reste néanmoins à cet homme, tout miserable qu'il soit, un grand nombre de ressources qu'on ne lui sçauroit ôter. Ceux qui tiennent son corps entre leurs mains n'y tiennent pas son es-

prit, & il demeure ainsi maître de la plus grande partie de soi-même. Tous les maux qu'on lui peut faire souffrir ne pouvant s'étendre au-delà de la mort, hâtent & avancent par la violence même la fin de ses maux. Mais il n'en sera pas de même des méchans. Ce Juge au pouvoir duquel ils se trouveront soumis, domine sur leurs esprits aussi-bien que sur leurs corps. Il pénetre les plus secrets replis de leur ame ; & il n'y aura aucune partie de l'être de l'homme qui puisse être soustraite à sa justice. Si l'ame pouvoit mourir, la terreur de cet étrange spectacle lui causeroit sans doute la mort ; mais sa nature l'en rendant incapable, elle ne subsistera que pour le voir éternellement, sans que la longueur du temps y apporte aucun adoucissement. Car le temps peut bien adoucir les maux qui sont moindres en effet que l'imagination ne les represente ; mais il ne sçauroit adoucir ceux qui sont réellement plus grands que l'imagination ne les sçauroit concevoir.

II. CEPENDANT il semble que suivant les ouvertures que donne l'Evangile il y ait lieu de concevoir encore quelque chose de plus terrible dans ce jugement que ce que nous venons de representer : & c'est ce qu'il est important

v. 14. & sui

de developer ici. Il est dit que Jesus-Christ ayant reproché aux reprouvez qu'il avoit eu faim, & qu'ils ne lui avoient pas donné à manger ; qu'il avoit eu soif, & qu'ils ne lui avoient pas donné à boire ; qu'il avoit été nud, & qu'ils ne l'avoient pas revêtu ; qu'il avoit été sans maison, & qu'ils ne l'avoient pas logé ; ils s'en excusent le mieux qu'ils peuvent, en lui demandant : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vû avoir faim, ou soif, ou sans logement, & sans habits, ou malade ou prisonnier, & que nous avons manqué à vous assister ?* Et il est étrange que les élûs mêmes semblent confirmer cette excuse ; puisque Jesus-Christ en leur declarant de la part de son Pere qu'il leur donnoit son royaume éternel, parcequ'ils lui avoient donné à manger & à boire ; qu'ils l'avoient logé, revêtu, visité ou malade ou en prison, ils lui répondent de même : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vû avoir faim ou soif ? Quand est-ce que nous vous avons vû sans logement & sans habits, ou malade ou en prison ?* Il semble donc que ces états de Jesus-Christ soient demeurez également inconnus aux élûs & aux reprouvez, & que si les élûs lui ont rendu ces devoirs, ç'a été sans le connoître, comme

vers. 44.

vers. 37.

les reprouvez ont manqué de les lui rendre, parce qu'ils ne l'ont pas connu.

Cela fait donc voir qu'en une certaine maniere Jesus-Christ demeure inconnu & aux bons & aux méchans; & que néanmoins la vie ou la mort éternelle seront la recompense ou la punition de la maniere dont on aura traité Jesus-Christ dans cet état inconnu.

III. Or si l'on veut sçavoir quel est cet état inconnu de Jesus-Christ, on peut répondre que c'est celui dans lequel on le regarde comme verité, comme lumiere, comme justice, comme sagesse, & comme loi éternelle. Rien ne paroît moins réel aux hommes que ce qu'on exprime par ces termes. Il semble que ce ne soient que des idées qui ne subsistent que dans nôtre entendement. On peut bien avoir appris par la foi que Dieu est la justice, la verité, & la lumiere: mais on conçoit cela si obscurement que l'on peut dire en un sens, que non-seulement les injustes & les méchans, mais les justes mêmes ne le sçavent pas. On ne sçauroit s'empêcher de s'imaginer que ces grands corps que nous voyons, ces hommes à qui nous parlons, sont quelque chose de fort réel dans leur être, & dans les qualitez par lesquelles ils nous sont sensibles; & l'on n'est au-

contraire presque point frapé de ces idées spirituelles dont nous avons parlé. Les méchans qui ne les aiment point dutout, n'y font presque point d'attention: & si les justes les aiment en quelque degré, puisque c'est en cela que leur justice consiste, la connoissance qu'ils en ont est encore si obscure, qu'elle peut passer pour une espece d'ignorance.

Cependant les choses sont bien autrement que nous ne les concevons. Tous ces corps dont l'ame s'occupe, & de l'idée desquels elle se remplit, & generalement tous ces êtres créez sont peu de chose en effet. Ils ont peu d'être, de réalité & de verité. Ils tiennent bien moins de l'être que du néant. Ils n'ont en euxmêmes aucune cause de leur subsistance, Ils n'ont aucune force, ni aucune puissance pour agir independemment de Dieu. Et aucontraire; cette verité, cette justice, cette sagesse, cette lumiere, cette loi éternelle ont une réalité, une force, une puissance infinie; parce qu'elles sont Dieu même, & le Verbe de Dieu; & par consequent JESUS-CHRIST même.

VI. COMME elles sont Dieu même, elles sont par-tout; parceque Dieu est par tout. Cette lumiere *éclaire tout homme venant au monde*, comme dit saint

Jean. Cette sagesse se fait entendre par tout. L'homme ne sçauroit rien faire dont elle ne soit la régle immuable. Ou elle l'aprouve, ou elle le condamne. Tout étant fait selon la justice, ou contre la justice; selon la verité ou contre la verité; selon la loi éternelle ou contre la loi éternelle; selon la sagesse ou contre la sagesse, tout est fait pour Dieu ou contre Dieu; pour Jesus-Christ ou contre Jesus-Christ. Et comme il est l'objet de toutes les bonnes actions, il est aussi attaqué, méprisé, outragé par tous les crimes des hommes. Les bons & les méchans en lui obéissant & en l'outrageant, ne le connoissent que trés-foiblement. Et c'est pourquoi l'Evangile fait dire aux uns & autres qu'ils ne l'ont pas vû : *Quando te vidimus esurientem?* Ils auroient pû dire de même qu'ils ne l'ont point vû dans tous ses autres préceptes; parcequ'ils ne l'y ont vû que de cette maniere foible & obscure. Car comme Jesus-Christ est dans ceux qui ont besoin d'assistance, parcequ'il commande la charité; il est de même dans tous les autres objets des vertus & des vices, parcequ'il commande ou qu'il défend ce que l'on fait à l'égard de ces objets.

V. Le changement qui arrivera donc

dans les esprits des hommes en l'autre vie, & principalement au jour du jugement géneral, qui sera le commencemenc de l'état immuable de toutes choses, est que Dieu comme verité, comme sagesse, comme justice, y reprendra ses droits & le rang qu'il doit avoir dans l'esprit des hommes. Les méchans verront avec un étonnement inconcevable, que cette verité & cette justice dont ils n'avoient tenu aucun compte, & qu'ils avoient traitée de néant & de chimere, est non-seulement quelque chose de grand, mais que c'est la souveraine grandeur, la souveraine force, puisque c'est Dieu même. Ces loix qu'ils ont violées se présenteront à eux dans une grandeur & une réalité inconcevable. Ils seront contraints de les voir éternellement. Ils y verront cette justice qu'ils ont méprisée comme la plus vile chose du monde. Ils y verront leur crime & leur condamnation ; & cette vûë sera une grande partie de leurs supplices.

VI. Les loix humaines ont besoin d'instrumens & de ministres séparez d'elles pour executer leurs arrêts ; & sans cela elles ne seroient que le jouet des méchans. Mais les loix de Dieu n'en ont pas besoin. Elles executent elles-mêmes

ce qu'elles ordonnent. Car ces loix étant Dieu même & sa volonté toute-puissante, elles n'ont pour punir les hommes qu'à se faire connoître à eux dans leur rigueur inflexible. Par cela seul elles sont comme autant d'épées tranchantes qui percent & qui penetrent toutes les parties de l'ame des reprouvez, & comme des rayons brûlans qui les embrasent sans les consumer.

Jesus-Christ outragé, manifestant aux méchans sa justice violée par tous leurs pechez particuliers, sera donc pour eux le plus terrible de tous les spectacles dont ils seront frapez. Il leur fera voir que c'est lui-même qu'ils ont outragé; parce qu'il étoit lui-même cette justice qu'ils n'ont voulu ni connoître, ni suivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris: & cette vûë dont ils seront frapez de tous côtez, sera le plus grand de tous leurs supplices. Ils ont sans cesse fermé les yeux durant leur vie à la verité, & ils ne verront pour toute l'éternité que cette verité qui leur reprochera leur crime. Ils n'ont jamais voulu écouter sa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternite, que la voix de la verité qui leur prononcera l'arrêt irrevocable de leur condamnation.

VII. C'est-là ce que l'Eglise exhorte

tous les Chrêtiens de méditer en ce jour, afin que devant tous indispensablement être présens à ce grand spectacle, ils y puissent paroître avec la paix & la securité des élus, & non avec l'effroi & le desespoir des reprouvez. Mais enfin que cette méditation leur soit plus utile, ils y en doivent ajoûter une autre ; c'est que ce dernier jugement si terrible ne sera que la manifestation d'un autre qui s'exerce présentement en secret, & auquel on ne pense point. La justice de Dieu n'est pas moins présente aux hommes qu'elle le sera alors. Elle voit, elle observe toutes leurs démarches; elle leur prescrit ce qu'ils doivent faire en chaque action ; elle juge de tout ce qu'ils font ; elle aprouve tout le bien ; elle condamne tout le mal ; elle forme tous ses arrêts, & ses arrêts s'écrivent dans le livre de la verité de Dieu avec des caracteres ineffaçables. Elle fait tout cela durant cette vie d'une maniere secrette & comme muette; mais tous ces jugemens éclateront en l'autre vie comme des tonnerres épouvantables.

VIII. Il n'y a qu'un seul moyen pour éviter les effets de ces jugemens lorsqu'ils sont donnez & qu'ils nous condamnent; c'est d'oposer verité à verité, justice à justice, jugement à jugement. S'il est vrai

que nous avons péché, qu'il ſoit vrai auſſi que nous avons obtenu la remiſſion de nos pechez. S'il eſt vrai que nous avons outragé & violé la juſtice ; qu'il ſoit vrai auſſi que nous avons obtenu par nôtre penitence l'aplication du ſang de JESUS-CHRIST qui a ſatisfait cette juſtice outragée : s'il eſt vrai que nous avons donné lieu à Dieu de nous condamner; qu'il ſoit vrai auſſi que Dieu nous a abſous & nous a pardonné : s'il eſt vrai que nous nous ſommes ſouillez; qu'il ſoit vrai auſſi que Dieu nous a purifiez, ces veritez ne ſont point contraires, quoique les ſecondes empêchent l'effet des premieres. Il eſt juſte de condamner un coupable impénitent: mais il ne ſeroit pas juſte de condamner un coupable penitent à qui Dieu auroit pardonné, & pour qui JESUS-CHRIST auroit donné le prix de ſon ſang. Ayons ſoin ſeulement que l'un ſoit auſſi certain que l'autre. Il n'y a rien de plus certain que nos péchez. Employons tous nos ſoins à faire que nôtre penitence ſoit certaine, en vivant toûjours dans un eſprit de pénitence qui doit durer autant que la vie.

Mais le plus ſûr encore eſt d'empêcher que ces arrêts ne ſe prononcent en ſecret, en n'y donnant pas lieu par ſes

actions Or pour cela il n'y a point d'autres voyes que d'avoir toûjours devant les yeux ce que Dieu nous a découvert par ses Ecritures de cette justice qui les prononce ; que de sonder & d'aprofondir ces *commandemens*, qu'elle apelle *éternels*; que d'en demander sans cesse à Dieu l'intelligence & la pratique ; que de tâcher d'en concevoir l'idée veritable ; c'est à-dire, de regarder cette justice qui nous y est manifestée, non comme une idée sans réalité, sans force, sans subsistance; mais comme n'étant autre chose que Dieu même plein de justice, ou plûtôt la justice même & la régle souveraine de toutes nos actions. C'est-là l'esprit de l'Eglise, la pratique de l'Eglise, la spiritualité de l'Eglise, l'oraison de l'Eglise. Elle ne prescrit point à ses enfans certaines spiritualitez nouvelles ; d'écarter de son esprit toutes sortes de pensées bonnes & mauvaises ; de ne point penser à l'humanité de JESUS-CHRIST, ni à ses mysteres. Elle veut qu'ils méditent sa loi le jour & la nuit ; qu'ils la desirent; qu'ils la cherchent; qu'ils la goûtent ; qu'ils s'en nourrissent. C'est pour cela qu'elle leur met dans la bouche tous le jours ce Pseaume admirable qui contient les sentimens & les desirs que Dieu avoit donnez à Da-

Eccl. 15

vid à l'égard de cette loi sainte pour en instruire toute l'Eglise, & pour faire la priere ordinaire de tous ses enfans.

SUR L'EVANGILE DU MARDY DE LA I. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE *Matth.* 21. 12.

EN ce tems-là : JESUS étant éntré dans Jerusalem, toute la ville en fut émuë, & chacun demandoit : Qui est donc celui-ci ? Mais ces troupes qui l'accompagnoient, disoient : C'est JESUS le prophete qui est de Nazareth en Galilée. JESUS étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendoient & qui achetoient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs & les bancs de ceux qui vendoient des colombes, & leur dit : Il est écrit : Ma maison sera apellée la maison de la priere, & vous en avez fait une caverne de voleurs. Alors des aveugles & des boiteux vinrent à lui dans le temple, & il les guerit. Mais les Princes des Prêtres & les Docteurs de la loi voyant les merveilles qu'il avoit faites, & les enfans qui crioient dans le

temple : Hosanna, *salut & gloire* au Fils de David, en conçurent de l'indignation; & lui dirent : Entendez-vous bien ce qu'ils disent? Oüi, leur répondit Jesus. Mais n'avez-vous jamais lû *cette parole* : Vous avez tiré la loüange la plus parfaite de la bouche des petits enfans, & de ceux qui sont à la mammelle? Et les ayant laissez-là, il sortit de la ville, & s'en alla à Bethanie, où il il passa la nuit.

Explication.

I. Jesus-Christ ayant témoigné un zele extraordinaire contre ceux qui vendoient dans le temple diverses choses destinées au sacrifice, comme des colombes; & en ayant apporté pour raison, que la maison de Dieu étoit la maison de priere; & qu'ainsi tout ce qui ne se rapportoit pas à la priere & à l'adoration de Dieu, en étoit une profanation, nous oblige par-là de bien comprendre quel est ce temple duquel on peut entendre ces paroles, & qui peut être prophané par ce commerce ou par d'autres encore plus criminels, figurez par celui que Jesus-Christ condamne dans cet Evangile.

Et premierement on ne peut nier que le temple dont il est parlé, ne s'entende des temples materiels; c'est-à-dire, des lieux destinez au sacrifice & au culte de Dieu comme étoit le temple de Jerusalem; & que le même précepte de Jesus-

CHRIST ne regarde, à plus forte raison, nos Eglises, d'autant plus saintes que cet ancien temple, qu'au lieu qu'il ne contenoit que des figures, elles renferment le. Sauveur même, la verité de toutes ces anciennes figures. C'est donc dans ces temples que JESUS-CHRIST défend d'exercer ces actions communes & ordinaire de la vie, & le commerce des choses même necessaires aux sacrifices; parcequ'ils sont uniquement destinez à l'adoration de Dieu. Or si le commerce de ces choses est défendu dans le temple par cette raison, il est clair que toutes las actions également incompatibles avec la priere, sont de même défenduës dans les Eglises; & parconsequent les entretiens ou d'affaires ou de nouvelles; les rendez-vous & les parties qui s'y font; les regards vagabons & dereglés; les égaremens d'esprit volontaires; les pensées mêmes qui regardent les affaires domestiques: tout cela, dis-je, étant encore plus inalliable avec la priere, profane encore davantage la sainteté de ces lieux. C'est un scandale, s'il est apperçû des autres; parcequ'on leur donne par-là l'exemple de se servir des Eglises pour une autre fin que pour la priere: & c'est une hypocrisie s'ils ne s'en apperçoivent

vent pas ; puisqu'on leur donne l'idée de gens appliquez à Dieu, lorsqu'on s'occupe volontairement à des choses qui en sont si éloignées. C'est ce qui fait dire à saint Basile sur ces paroles du Pseaume 27. *Que tous chanteront les loüanges de Dieu dans le temple* : E T *in templo ejus omnes dicent gloriam.* « Que ceux qui ont de longs entretiens dans les Eglises entendent ces paroles, & qu'ils soient couverts de confusion. Que celui qui est dans le temple de Dieu se donne bien de garde d'y proferer des paroles de médisance, des paroles vaines, des paroles impies. Le temple, dit le Pseaume, n'est fait que pour loüer Dieu ; ce sont les seuls discours qui y soient permis. Les Anges y sont présens pour y écrire toutes nos paroles ; & Dieu même y est présent, qui penetre les dispositions & les sentimens de nôtre cœur. Il voit & il connoît la qualité de nos prieres. Il discerne ceux qui prient du cœur, & qui cherchent avec intelligence les choses du ciel, de ceux qui prient par acquit & des levres seulement, & dont le cœur est trés-éloigné de lui. »

I I. MAIS si c'est une profanation que de vendre dans les temples ce qui pouvoit être legitimement vendu partout ailleurs, c'en est une beaucoup plus grande que

d'y vendre ce qui ne peut être vendu nulle part, & qui est encore plus saint que le temple. Et par consequent ceux qui se servent des Eglises pour y vendre la parole de Dieu; pour s'en servir à faire fortune; pour s'y attirer des louanges humaines, ou d'esprit, ou d'éloquence, commettent une action de beaucoup plus criminelle que celle de ces marchands que JESUS-CHRIST a chassez du temple de Jerusalem: & il ne sert de rien de dire qu'ils n'en reçoivent pas de l'argent. Car outre que l'on se sert de tous ces moyens pour établir sa fortune, qui se mesure par l'argent; il suffit pour commettre une profanation sacrilege, de se servir d'une chose aussi sainte que la parole de Dieu pour acquerir les biens humains; comme l'amitié des hommes, leur estime, leurs loüanges, que les hommes estiment autant que l'argent, & qu'il n'est pas plus permis d'aimer & de chercher que l'argent. Or on exerce certainement ce trafic, non seulement quand on rapporte grossierement la prédication de la parole de Dieu à acquerir des loüanges; mais aussi quand ces deux manieres de prêcher, dont l'une est plus édifiante, & l'autre plus capable de faire estimer l'esprit & l'éloquence du Prédicateur, on préfere

la derniere à la premiere.

III. Tous ceux qui exercent de même les fonctions Ecclesiastiques ; qui recitent les prieres de l'Eglise, & qui administrent les Sacremens avec un esprit mercenaire, & pour recevoir la retribution qui y est attachée ; & qui ne le feroient point sans cela, sont des profanateurs & des vendeurs de ces fonctions sacrées. Il est permis de vivre du bien de l'Eglise en exerçant ces fonctions : mais il n'est pas permis de les exercer pour vivre ; & c'est les exercer avec cet esprit profane, mercenaire & simoniaque, lorsque Dieu voit dans le cœur qu'on ne les exerceroit pas s'il n'y avoit point de retribution attachée. Cependant combien y en a-t-il qui ne les exercent qu'en cette maniere, & qui ne s'en cachent pas beaucoup; puisque la precipitation & le peu de recueillement avec lequel ils s'aquittent de ces fonctions sacrées, le découvre à tout le monde ? Ils font donc de l'Eglise de Dieu *une caverne de voleurs* ; puisque c'est un vol manifeste que de vendre ce qui ne doit point être vendu.

IV. Mais outre les temples materiels, il y a encore deux autres temples où l'on peut exercer des commerces encore plus criminels & plus injurieux à Dieu. L'Egli-

se prise pour tout le corps des fidéles est un de ces temples, selon saint Paul; puisqu'il l'apelle la *maison de Dieu.* Cette maison & ce temple est aussi le lieu où il veut être prié, & dans lequel seul il exauce nos prieres. On peut être exaucé en priant hors des temples materiels; on ne peut être exaucé en priant hors de l'Eglise. Mais quel trafic peut-on exercer dans ce temple? Helas, plût-à-Dieu qu'il fût possible de l'ignorer! Trafiquer, c'est donner une chose pour en avoir une autre. C'est donc un trafic que d'obtenir ou de donner les charges de l'Eglise pour des biens humains. Celui qui employe ces moyens pour les obtenir les achete. Celui à qui les choses temporelles servent de motifs pour les donner ou les faire donner, les vend. Enfin tout ce qui ne nous rend point dignes de ces ministeres, ne peut être legitimement consideré par ceux qui les conferent, comme des raisons de les donner. Tout cela tient lieu de prix offert par ceux qui les obtiennent, de prix reçu par ceux qui les donnent, & rend ainsi les uns & les autres vrais acheteurs & vrais vendeurs dans le temple de Dieu.

1. Tim. 3. 15.

V. Rien n'est si clair dans l'Ecriture que ce devoir, de ne considerer que Dieu

dans l'élection aux ministeres de l'Eglise. Il n'est permis à personne de s'attribuer l'honneur du sacerdoce, selon S. Paul. Jesus-Christ même ne se l'est point attribué : *Non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret.* Il l'a reçu du choix & de l'élection de son Pere ; & l'ayant reçû il s'est reservé la vocation de tous les ministres qui l'exercent sous lui & en son nom. Et c'est ce que l'Apôtre & les disciples de Jesus-Christ reconnurent solennellement dans l'election de S. Mathias, en demandant à Dieu qu'il leur fit *connoître celui qui l'avoit choisi* : Tu *Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.* C'est donc à Jesus-Christ même à choisir ses ministres : *Ostende quem elegeris* ; & ce choix ne se doit faire principalement que sur les vertus intérieures du cœur : *Qui nosti corda omnium.* C'est la raison de ce choix. Les Apôtres n'avoient pas moins de droit à l'élection de saint Mathias qu'à celle d'un autre Evêque ; & ils ne s'adressent à Jesus-Christ que pour marquer que c'est à lui qu'apartient l'élection de tous les ministres de l'Eglise. C'est pour cela qu'ils la remirent au sort ; afin de faire voir dans cette premiere élection, que les raisons humaines ne doivent point

Hebr. 5. 5.

Act. 1. 24.

avoir de part dans ce choix, & qu'on n'y devoit considerer que les marques de la volonté de Dieu. Que si l'on n'a pas remis au sort dans la suite l'élection des autres ministres de l'Eglise, ce n'est pas pour se dispenser de suivre dans ce choix la même regle, qui est la volonté de Dieu, & le choix de Dieu; mais c'est que l'examen qu'on en fait par la raison, est un moyen plus naturel & plus sûr pour connoître la volonté de Dieu, que le sort, qui est un moyen extraordinaire, & qu'il n'est pas ordinairement permis d'employer. Et c'est pourquoi les Apôtres ne l'employerent pas pour le choix des deux qu'ils trouverent les plus dignes de l'apostolat; mais pour discerner le plus digne entre les deux. Tout ce qui peut donc appartenir aux hommes dans le choix des ministres de l'Eglise, est d'examiner de bonne foi & avec tout le soin qui leur est possible, par les marques qu'ils peuvent avoir de la volonté de Dieu qui est celui que Dieu a choisi. Ainsi ceux qu'on apelle Collateurs, Patrons, Electeurs, ne sont que des personnes chargées par l'Eglise de reconnoître celui que Dieu choisit pour le ministere. Rien donc ne les peut legitimement déterminer au choix d'un ministre de l'Eglise, que ce qui leur peut

être une marque du choix & de la volonté de Dieu ; en sorte que toute raison qu'ils ne sçauroient attribuer à Dieu, ne leur peut servir de motif pour faire ce choix.

Cela supposé, je demande si l'on peut croire avec raison, ou plûtôt si personne a jamais cru que ce soit une raison à Dieu qui connoît le fond des cœurs, de choisir un certain sujet ; parcequ'il est de bonne maison ; qu'il est ami, officier, parent d'un Collateur ou d'un Evêque;qu'il a plus de credit & plus d'amis, plus d'adresse & d'assiduité auprés de lui. Sont-ce là des raisons dignes de Dieu. ? Sont-ce là des marques de sa volonté ? Sont-ce là de ces raisons qu'il n'y a que Dieu qui puisse connoître, parcequ'il penetre le fond des cœurs ? *Qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.* *Act.* 1. 24.
Certes s'il étoit permis de se déterminer par ces motifs, il n'y auroit rien où la priere fût moins necessaire qu'en ce choix des ministres de l'Eglise. Il n'est point besoin de prieres pour connoître ces petites raisons humaines;& la priere n'est necessaire que pour demander à Dieu la grace de n'y point avoir d'égard. En un mot, choisir des ministres de l'Eglise sans rapport à Dieu, & sans se mettre en peine

de découvrir ceux qu'il choisit, c'est usurper manifestement les droits de Dieu. Et lui attribuer ces raisons frivoles & ces petits interêts, c'est faire Dieu semblable aux hommes, & s'attirer ce reproche qu'il fait aux méchans dans l'Ecriture: *Existimasti, inique, quòd ero tui similis.*

Ps. 49. 21.

VI. Ce ne sont point-là de ces loix muables qui dépendent des tems & des lieux, & qui se peuvent observer autrement en un siecle qu'en un autre. Il n'est point question ici d'histoires ni de titres, ni de possession ; ce sont des loix divines & invariables. Dieu n'a jamais permis & ne permettra jamais de fonder l'élection & le choix d'aucun des ministres de son Eglise que sur des raisons divines, qui puissent être des marques de sa volonté & de son choix à un homme spirituel & éclairé. Il ne sera jamais permis à qui que ce soit de ne point consulter Dieu sur ce choix, ni de conferer les charges de l'Eglise par caprice, par interêt, par inclination & par des raisons indignes de Dieu. La police de l'Eglise peut varier & a varié à l'égard de ceux à qui le soin & la charge de reconnoître & de declarer la volonté de Dieu a été deferée. C'a été tantôt le peuple, tantôt le Clergé, tantôt les Princes qui ont exercé ce droit : mais la part de

Dieu n'a jamais été conteſtée, ni ne le peut être. On ne preſcrit point contre ſes droits; & perſonne n'en peut devenir legitime poſſeſſeur. Or cette part & ce droit que Dieu s'eſt reſervé c'eſt de choiſir ſes miniſtres par la vûë du bien de l'Egliſe. Il eſt vrai qu'il ſouffre que les hommes abuſent du pouvoir qu'il leur a donné d'examiner & déclarer ſa volonté ; & qu'il permet quelquefois qu'ils ne conſultent dans ce choix que leurs interêts & leur paſſion : mais il le permet en le condamnant, & non pas en l'aprouvant. Il le permet comme il permet les autres crimes, en ſe reſervant de punir ſéverement cet attentat comme un des plus grands pechez que les hommes puiſſent commettre.

VII. Enfin le dernier temple qu'il n'eſt pas permis de profaner par le trafic, c'eſt le temple de nôtre cœur. Car nous ſommes nous-mêmes le temple de Dieu : *Templum enim Dei ſanctum eſt quod eſtis vos :* & ce temple eſt auſſi une maiſon de priere & de ſacrifice ; puiſqu'il nous eſt commandé de prier toûjours, & que l'on doit offrir à Dieu des ſacrifices ſpirituels ſur l'autel du cœur par le feu d'une ardente charité, comme dit ſaint Auguſtin: *In ara cordis igne fervida chari-*

1. Cor. 3. 17.

De civit. Dei l. 10. c. 4.

tatis. Il est clair enfin que le trafic doit être banni de ce temple, puisqu'il n'y a que la charité qui y doive être ; & que la charité étant essentiellement gratuite, n'est jamais interessée ni mercenaire. Tout ce qui est charité est exempt de trafic: & tout ce qui n'est pas charité, est au-contraire mercenaire. Avec la charité le trafic même cesse d'être mercenaire : sans charité les actions qui paroissent les plus relevées, ne sont que des actions de marchands.

VIII. Qu'on examine la vie du monde, & la conduite des gens qui agissent par cupidité, & l'on trouvera que ce n'est qu'un vrai trafic bas & mercenaire. On n'y donne rien pour rien ; & ceux qui n'ont rien à donner, n'ont rien à y esperer. Tout y entre en commerce, paroles, loüanges, services, témoignages, consideration, credit, prieres, sollicitations, autorité. C'est ce qui fait si fort rechercher les charges où l'on peut nuire & servir; car tout cela entrant dans le trafic du monde, rend tout facile à ceux qui les ont. On leur accorde tout sur le prix de ce qu'on espere d'eux, ou que l'on craint d'eux : mais il n'y a rien de plus abandonné qu'un homme qui n'a que la raison & la justice pour lui. Personne ne se croit chargé de ses interêts ; & ceux

qui ont assez de conscience pour ne le pas opprimer, ne manquent gueres de prétextes pour s'exempter de le proteger. La justice & l'interêt de Dieu sont des monoyes qui n'ont presque plus de cours dans le commerce du monde. Il faut ou des interêts grossiers de fortune & de plaisir, ou d'autres interêts plus spirituels, mais qui ne sont pas moins humains; comme sont ceux de la gloire & de la réputation. Ainsi dans la verité le monde n'est qu'une compagnie de merchands de toutes robes, de tout rang. Mais si ce trafic ne déroge point à la noblesse de la terre, il déroge à la noblesse du Ciel; car cette noblesse est incompatible avec cette maniere d'agir basse, mercenaire, interessée & indigne des Chrétiens; parcequ'elle est incompatible avec la charité qui ne cherche point ses interêts: *Non quærit quæ sua sunt.* Il déroge à la sainteté du temple que Dieu veut avoir dans nos ames, où rien de mercenaire & d'interessé ne peut avoir lieu puisque Dieu est charité, & qu'il ne peut approuver que la charité.

IX. Mais comme les Peres en condamnant l'usure ont accoutumé d'exhorter les Chrétiens à pratiquer une autre espece d'usure non-seulement legitime, mais necessaire qui est de prêter à Dieu en la

personne des pauvres, dans l'esperance de recevoir de lui en l'autre vie le centuple de ce qu'ils lui auroient prêté en celle-ci : de même en exhortant les Chrêtiens à rejetter ce trafic bas & mercenaire qui s'exerce dans le monde, on les doit exhorter à s'apliquer à une autre sorte de trafic aussi grand & aussi relevé que l'autre est vil & indigne d'eux. C'est ce trafic & cette marchandise à laquelle saint Gregoire de Naziance declare qu'il avoit toûjours eu dessein de se donner tout entier. „J'ai toûjours desiré, dit-il, de mourir à la „vie présente, pour vivre d'une vie càchée „en Jesus-Christ, & de devenir ainsi „un grand marchand en achetant ce pre- „cieux diamant au prix de tout ce que j'ai „dans le monde, & en aquerant les biens „stables, permanens, & celestes en échange „de toutes les choses passageres & fragiles „de ce monde. C'est-là le seul trafic esti- „mable, sûr & veritablement grand au ju- „gement de tous ceux qui ont du sens.

La vie des gens du monde au contraire n'est qu'une vie de commerce, comme on l'a déja dit : mais c'est le plus honteux & le plus indigne commerce du monde. C'est un commerce de bouë pour bouë, de fumier pour fumier, de bagatelles pour bagatelles. Ce que l'on y donne n'est

rien non plus que ce que l'on y reçoit: ou plûtôt c'est le plus préjudiciable, & le plus insensé trafic du monde. Car on y donne tout pour n'aquerir rien. On y donne son tems, sa vie, son éternité, sa felicité, pour acquerir, & encore avec incertitude, des biens si vils & si méprisables, qu'on est bien plus heureux de s'en passer & d'en être privé, que de les posseder & d'en joüir.

Mais il n'y a rien de plus sage & de plus prudent que le commerce des vrais Chrétiens. Ils ne donnent rien, & ils gagnent tout. Ils donnent des choses basses qu'ils n'aiment point; qu'ils ne doivent point aimer; qu'ils ne sçauroient aimer sans se nuire, & dont ils doivent nécessairement être privez, pour acquerir tout ce qu'ils peuvent & qu'ils doivent souhaiter, & dont ils joüiront éternellement. C'est donc représenter d'une maniere assez juste la vie des gens du monde & des vrais Chrétiens, que de dire que les uns & les autres sont des marchands; mais que les uns sont des marchands insensez & mal-habiles, qui exercent un commerce également bas & ruineux, qui se termine à être éternellement esclaves & malheureux; les autres sont des marchands habiles & sensez, qui exercent le plus honnete, le plus profita-

ble & le plus glorieux de tous les commerces, qui les rend tous Rois, & Rois pour toute l'éternité.

SUR L'EVANGILE DU MECREDI DE LA I. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Matth.* 1. 38.

EN ce temps-là : les Docteurs de la loi, & des Phariſiens vinrent trouver JESUS, & lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous nous fiſſiez voir quelque prodige. Mais il leur répondit : Cette nation corrompuë & adultere demande un prodige, & on ne lui en accordera point d'autre que celui du Prophete Jonas : car comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine ; ainſi le Fils de l'homme ſera trois jours & trois nuits dans le cœur de la terre. Les Ninivites s'éleveront au jour du jugement contre ce peuple, & le condamneront ; parcequ'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; & cependant on a ici plus que Jonas. La Reine du midi s'élevera au jour du jugement contre ce peuple, & le condamnera ; parcequ'elle eſt venuë des extrémitez de la terre pour entendre la ſageſſe de Salomon ; & on a cependant ici plus que Salomon. Lorſque l'eſ-

prit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant du repos, & il n'en trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; & revenant il la trouve vuide, nettoyée & parée. En même-tems il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui ; & entrant *dans cette maison*, ils y habitent:& le dernier état de cet homme devint pire que le premier. C'est ce qui arrivera à cette race criminelle. Lorsqu'il parloit encore au peuple, sa mere & ses freres étoient au-dehors, qui demandoient à lui parler. Et quelqu'un lui dit : Voila vôtre mere & vos freres qui sont dehors, & qui vous demandent. Mais il répondit à cette personne : Qui est ma mere, & qui sont mes freres? Et tendant sa main vers ses disciples : Voici ma mere, dit-il, & voici mes freres ; car quiconque fait la volonté de mon Pere qui est dans le ciel, celui-là est mon frere, ma sœur & ma mere.

EXPLICATION.

I. Les Scribes & les Pharisiens aiant demandé à JESUS-CHRIST qu'il fit un prodige, comme il est rapporté dans cet Evangile, JESUS-CHRIST le refusa à cause de leur mauvaise disposition. Cependant en d'autres occasions il a témoigné de la condescendance pour des défiances mêmes injustes : mais c'est qu'il y a de deux sortes de défiances, & de deux sortes de recherches des preuves de la verité. Il y en a qui ne croyent pas, mais qui bien-loin de haïr la verité voudroient qu'elle fût bien certaine & bien

reconnuë. C'est ainsi que saint Thomas ne croyoit point la resurrection de Jesus-Christ, quoiqu'il ne souhaitât rien davantage. Ainsi Jesus Christ ayant plus d'égard à son cœur qu'à son esprit, lui en donna les preuves qu'il lui avoit demandées, en se contentant de lui faire une legere reprimande ; Mais il ne traitta pas de même les Pharisiens ; parce que leur incredulité étoit d'un autre genre. Ils étoient ennemis de la verité ; ils ne cherchoient qu'à la détruire ; & ils n'en demandoient de nouvelles preuves, que parce qu'ils ne vouloient pas s'apliquer à celles que Jesus-Christ en donnoit tous les jours.

II. Quand Jesus-Christ auroit eu cette complaisance pour les Pharisiens que de leur faire voir ce prodige qu'ils lui demandoient, il ne leur auroit de rien servi; parcequ'ils auroient méprisé cette nouvelle preuve comme les autres. La haine de la verité ferme l'esprit aux preuves les plus fortes,& aux consequences les plus justes. Ils ne vouloient pas en reconnoître la verité,parcequ'ils ne vouloient pas que cette verité fût ; ils la haïssoient comme contraire à leurs mauvaises œuvres : à leur orgueil, à leur avarice & à leurs autres passions. En reconnoissant

JESUS-CHRIST il auroit fallu renoncer à tout cela, & se condamner eux-mêmes comme des méchans & des hypocrites. C'est ce qu'ils ne vouloient pas faire. Mais s'ils n'ont pas voulu rendre témoignage à la verité, Dieu n'a pas laissé de se servir d'eux pour nous faire reconnoître la cause veritable de l'oposition que sa verité rencontre dans tous les siécles. Elle y trouve de même des Scribes & des Pharisiens, & en trouvera toûjours ; c'est-à-dire, qu'il y aura toûjours des ames corrompuës & interessées, qui s'efforceront de détruire la verité, parcequ'elle est contraire à leurs interêts & à leurs passions.

III. Nous n'avons donc pas seulement besoin de la manifestation de la verité ; mais pour la recevoir comme il faut, nous avons de plus besoin que Dieu nous donne l'amour de la verité, *charitatem veritatis*; ce qui est le fondement de cette maxime de saint Augustin: Que *l'on n'entre dans la verité que par la charité:* NON *intratur in veritatem nisi per charitatem.* Car si l'on n'a point cette charité, on ne manquera jamais de trouver des prétextes pour ne pas recevoir les veritez incommodes à l'amour propre. L'amour est le maître de l'esprit ; il en dispose comme il veut. Il a mille adresses pour empê-

cher de croire ce qu'il n'aime pas. La principale diſpoſition pour recevoir la verité eſt donc de l'aimer, & de bannir de ſon cœur toutes les paſſions qui nous en donnent de l'éloignement. C'eſt une erreur judaïque que de pretendre qu'il ſuffiſe pour croire une verité, qu'elle nous ſoit propoſée : & c'eſt peut-être à cauſe de cette erreur qui regnoit particulierement dans les Scribes & les Phariſiens, que JESUS-CHRIST refuſa de leur faire voir le prodige qu'ils lui demandoient.

IV. CET amour de la verité ne nous eſt pas ſeulement neceſſaire à l'égard des points de foi ; mais encore plus à l'égard des maximes de la morale chrétienne : car c'eſt particulierement à l'égard de la morale que la raiſon qui nous fait embraſſer de fauſſes opinion eſt, que nous n'aimons pas la verité qui nous découvre la voye de la juſtice, & que nous la regardons comme contraire à nos interêts. On hait certaines maximes de deſintereſſement, certaines régles qui éloignent de la recherche des dignitez & des biens de l'Egliſe, parcequ'elles ſont incommodes pour la fortune. Un homme de bien attaché aux veritez de l'Evangile, ſe trouve preſque incapable de toutes les actions qui contribuent à s'agrandir dans le monde.

Il n'est bon à rien. Il ne sçauroit louer, comme l'on fait sans discernement & sans mesure, ceux qui sont puissans ; & sa retenuë sur ce point comparée avec la profusion des autres, passe toûjours pour malignité ou pour envie. Il ne se croit pas permis de servir ses amis dans des affaires mauvaises & injustes. Ce qu'il ne croit pas pouvoir demander directement, il ne croit pas aussi le pouvoir demander par des assiduitez dont on reconnoît aisément le but. Rien n'est plus incommode à l'amour propre que toutes ces maximes. On demanderoit volontiers à Jesus-Christ un signe du ciel pour s'en convaincre : mais Jesus-Christ ne promet point d'autre signe à ces gens-là que celui, non de sa resurrection, mais de son dernier évenement, qui les convaincra inutilement de toutes les verités qu'ils auront méprisées durant leur vie.

V. Il ne faut donc point chercher d'autre source des erreurs si communes dans la morale, que cette corruption de cœur. On n'aprouve les opinions relâchées, que parcequ'on aime les choses dont les opinions séveres nous priveroient. Si on ne les aime pas pour soi-même, on les aime pour les autres. On ne veut pas contrister ceux qui nous consul-

tent; parce que c'est une espece de consideration qu'ils ont pour nous, que l'on ne haït pas. Donnez moi un cœur qui n'aime rien de tout cela; qui connoisse le bien de l'humilité; qui sente le poids dont on se charge par des conseils témeraires; qui préfere la sureté de son ame à la vaine satisfaction d'être consulté par les hommes: & enfin qui craigne ce qu'il faut craindre; & il entrera sans peine dans ces veritez que l'on apelle dures & farouches, & qui ne sont telles que pour les cœurs durs: *Dura duris*.

VI. APRE'S le refus que JESUS CHRIST fit aux Pharisiens de leur donner ces preuves qu'ils lui demandoient, il les menace des justes reproches qui leur seront faits au jour de son jugement, pour avoir méprisé des veritez que d'autres auront honorées, quoiqu'elles leur eussent été annoncée d'une maniere moins capable de les persuader. Il leur dit que *les Ninivites & la Reine de Saba s'éleveront contre eux au jugement dernier*. Et ces reproches de JESUS CHRIST, qui peuvent de même être apliquez à tous les mauvais Chrêtiens, nous font voir que s'il n'y a rien de plus heureux que l'état & la condition des bons Chrétiens, il n'y a rien de plus terrible que l'état & la condition des mau-

v. 41. 42

vais, & principalement dans ces derniers tems, Comme Jesus-Christ leur a été manifesté d'une maniere plus claire qu'à tous les Juifs qu'ils ont joüi de ses Sacremens & de son corps même que la foi qui a couté tant de sang aux premiers Chrétiens, leur a été donnée sans aucune peine ; que l'exemple de tant de Saints qui les ont précede , leur a dû faciliter la pratique de la vie chrétienne;qu'ils n'ont eu à résister qu'à de petits interêts , & à souffrir de petites humiliations non-seulement tous les Juifs & les Payens convertis s'éleveront au jugement contre eux, mais aussi tous les Saints des premiers siécles;toutes ces troupes innombrables de Martirs & de Religieux, tant Cénobites qu'Anacoretes, à qui la profession de la pieté chrétienne a couté tant de sueurs & tant de fatigues. En-verité, il faut être bien dur pour n'être point touché de crainte de la comparaison que Dieu fera de la force & de la generosité de tant de Saints avec nôtre lâcheté. Car certainement il semble à nous voir agir , que le ciel ne merite plus d'être acheté par le renoncement au moindre interêt humain; ou que Dieu soit maintenant obligé de nous le donner gratuitement sans aucunes bonnes œuvres,tant la conscience est foi-

ble, & a peu d'action & de force dans la plûpart des Chrétiens, & tant les plus petits interêts paroissent grands & importans aux ames foibles & petites; mais qui ne sont foibles & petites qu'à cause de la grandeur de leur cupidité.

VII. Ce que Jesus-Christ veut nous faire conclure contre les Juifs de l'exemple des Ninivites, qui furent convertis par la prédication de Jonas, & de celui de la Reine de Saba, qui vint des extrémitez du monde pour éprouver si la sagesse de Salomon répondoit à la réputation qu'il en avoit; c'est que plus les secours de Dieu sont grands, & que les veritez sont annoncées aux hommes avec une plus grande autorité, plus le refus ou l'abus qu'ils en font est criminel; qu'ainsi la mesure des graces reçuës sera la mesure des suplices de ceux qui en auront abusé. Mais que doivent donc attendre les Chrétiens à qui Dieu aura fait la grace de les délivrer de la puissance du diable, pour les faire entrer dans le royaume & dans le corps de son Fils bien-aimé, s'ils viennent à perdre cette grace ineffable en retombant sous la puissance du demon? C'est dequoi Jesus-Christ nous a voulu instruire par une parabole, dans laquelle il décrit de quelle sorte ce

funeste accident arrive ordinairement. *Quand* dit-il, *l'esprit impur a été chassé d'une ame, il marche dans les lieux arides où il ne trouve point de repos.* sur cela il prend la résolution de s'efforcer de rentrer dans cette ame dont il avoit été chassé ; & l'ayant *trouvée vuide* & preparée à le recevoir, *il y rentre en effet avec sept demons plus méchans que lui :* ce qui rend *le dernier état* de cette ame beaucoup *plus malheureux que le premier.* Cette parabole contient trois veritez importantes.

v. 43. & sui.

La premiere, que le desir que le démon a de rentrer dans les ames dont il a été banni, fait qu'il les attaque avec plus de violence & plus d'artifice, & qu'il fait de plus grands efforts pour s'en rendre maître.

La seconde, que cependant ces ames imprudentes au-lieu de se munir contre lui, semblent se préparer à le recevoir en demeurant dans l'oisiveté & dans la paresse, & se laissant aller aux passions & aux actions qui favorisent son entrée.

La troisiéme, que cette négligence des ames lui en ayant ouvert l'entrée, l'état où il les réduit est beaucoup pire que celui où elle s'étoient lorsqu'il les possedoit la premiere fois

Il n'y a rien de si terrible que la pre-

miere & la derniere de ces veritez, dont l'une avertit ceux qui ont recouvré la grace du combat qu'ils ont à soûtenir contre le demon devenu plus furieux, & employant plus d'artifice & plus d'efforts pour s'emparer de leurs cœurs ; & l'autre les menaces, s'ils lui donnent entrée, d'un état infiniment plus funeste, plus miserable, & plus irremediable que celui où ils étoient avant que d'avoir reçu la grâce. Cependant on voit tous les jours par experience que JESUS-CHRIST nous represente de la conduite de ces ames nouvellement retirées de la servitude du demon ; car c'est ce qui est décrit par la seconde de ces veritez qui marque leur negligence.

VIII. POUR le mieux concevoir, il n'y a qu'à considerer ce que devroit faire un homme qui auroit un puissant & furieux ennemi qui le voudroit perdre. Il devroit sans doute se préparer à le repousser, & faire provision de tout ce qui est necessaire pour cela. Il devroit lui fermer toutes les avenuës, & se procurer tous les secours qui lui seroient possibles; mais c'est une excés de folie, dont personne n'est capable dans les choses temporelles, que de ne faire autre chose pour résister à ce cruel ennemi, que de se dégarnir, avec

avec soin de toutes les armées qui pourroient servir à lui résister, de lui ouvrir toutes les portes, & de faire provision de tout ce qui peut faciliter son entrée.

Cependant, c'est proprement ce que font beaucoup de ces ames que la bonté de Dieu a tirées de l'esclavage du diable. Aprés avoir *goûté le don de Dieu*; aprés avoir participé aux Sacremens, elles se laissent aller incontinent à l'oisiveté & à la paresse: elles laissent évanouir tous les sentimens de crainte & de pénitence dont Dieu s'étoit servi pour les délivrer. Elles oublient la grace que Dieu leur a faite de leur remettre leurs pechez : *Oblivionem accipiens purgationis veterum suorum delictorum* : elles laissent éteindre les sentimens de reconnoissan- qu'elles en devroient avoir ; elles ne se nourrissent point des veritez de la foi ; elles n'en font point provision pour le temps de la tentation ; elles ne se munissent point contre les attaques de leurs ennemis par la vigilance, par la priere & par la mortification ; elles reprennent leur train ordinaire de vie ; elles rentrent dans les mêmes amusemens & la même dissipation. Qui ne voit que tout cela tend à rappeller le démon & à favoriser tous ses desseins ?

2. Pet. 1. 9.

IX. Mais à quoi cela se termine-t-il ? A rentrer de nouveau sous la possession du diable d'une maniere d'autant plus dangereuse, que souvent elles ne s'en apperçoivent pas. Car les plus grands efforts que le diable fait pour les surmonter, consistent dans les soins & les adresses qu'il employe pour se cacher davantage, & pour rentrer dans la possession de ces ames sans qu'elles le sçachent. Il change peu de choses en elles pour l'extérieur. Il ne les porte pas souvent à des actions visiblement criminelles : mais il les engage dans des vices spirituels qui ne sont point sensibles à l'ame même qui y est engagée. Il les remplit d'envie, d'ambition, d'orgueil ; & par ces passions il affermit beaucoup plus sa domination dans les ames, que par tous les vices corporels qui guerissent souvent par la confusion qu'ils attirent.

SUR L'EVANGILE
DU JEUDI
DE LA I. SEMAINE
DE CARÊME.

EVANGILE. *Matth.* 15. 21.

EN ce tems-là : JESUS étant parti du lieu où il étoit, se retira du côté de Tyr & de Sidon ; & une femme Chananéenne, qui étoit sortie de ce pays-là, s'écria en lui disant : Seigneur fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est miserablement tourmentée par le démon : mais il ne lui répondit pas un *seul* mot. Et ses disciples s'aprochant de lui, le prioient en lui disant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, parce-qu'elle crie aprés nous. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perduës. Mais elle s'aprocha de lui, & l'adora en lui disant : Seigneur, assistez moi. Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans pour le donner aux petits chiens. Elle lui repliqua : Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent au-moins des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors JESUS lui dit : O femme, vôtre foi est grande ! Qu'il vous soit fait comme vous le desirez ; & sa fille fut guerie à l'heure-même.

Explication.

IL n'y a que deux lieux destinez au sort éternel des hommes ; l'enfer & le ciel : l'un qui sera leur souveraine misere, & l'autre leur souveraine felicité. Une infinité de chemins conduisent à l'enfer, & l'on y entre par une infinité de portes : mais le ciel n'en a que deux ; l'innocence & la penitence : & qui n'y entre point par l'une ou par l'autre, n'y entre point du tout. Celle de l'innocence est particulierement pour les enfans qui meurent avant l'âge de raison, & pour quelque petit nombre d'autres : mais elle est fermée à la plûpart des adultes ; parceque, comme le remarque S. Augustin, il y en a peu qui conservent l'innocence de leur batême. Il n'y a donc plus pour eux d'autre chemin ni d'autre entrée au ciel, que le chemin & la porte de la penitence. C'est de cet unique chemin que l'Eglise nous veut instruire par l'exemple d'une femme Chananéenne qu'elle nous propose dans l'Evangile de ce jour : car cette femme l'ayant trouvé & y ayant marché nous apprend à le trouver & à y marcher. Mais elle nous apprend en même-temps que peu de gens le trouvent & y marchent ; parcequ'il y en a bien peu qui ayent les

dispositions qui paroissent en elle.

II. Cette femme étant Chananéenne étoit parconsequent payenne d'origine, & propre à representer l'Eglise des Gentils dont nous faisons partie. Elle s'adresse à Jesus-Christ avec de grands cris, pour lui demander la délivance de sa fille horriblement tourmentée par le démon Ainsi elle est le modelle & l'image des pénitens qui demandent à Dieu la délivrance de leur ame. Ses dispositions marquent celles qu'ils doivent avoir ; & les moyens qu'elle employe, ceux qu'ils doivent employer.

Or la premiere disposition qui paroît en elle, c'est qu'elle est vivement touchée de l'état de sa fille. La douleur qu'elle en a lui fait jetter de grands cris pour en obtenir la guerison: & cette premiere disposition qui est le fondement de la pénitence, est ce qui manque le plus à la plûpart de ceux qui veulent passer pour pénitens. Quoiqu'ils disent de bouche qu'ils ont une grande douleur d'avoir péché, il paroît par leur conduite qu'ils ne se trouvent pas trop mal sous l'empire du démon. Car bien-loin de haïr certains pechez, ils les aiment. Ils ne croyent pas que le bien d'en être délivré vaille la peine de se priver de quelque chose.

Ils ne crient donc point veritablement à JESUS-CHRIST pour leur délivrance ; ils ne font aucun effort, & il n'est pas étrange qu'ils ne l'obtiennent point en la desirant si foiblement.

III. Il est plus rare qu'on ne pense de haïr sincerement l'état du péché, & d'en avoir une douleur veritable. Je sçais bien qu'il n'est pas necessaire que cette douleur soit sensible : mais ce doit être au-moins une douleur effective. L'ame doit avoir une lumiere qui lui fasse connoître la misere effroyable de cet état, & qui lui découvre ce qui l'y retient, & un desir réel & efficace de se séparer des occasions qui l'y pourroient faire retomber. Voilà ce qui est essentiel,& sans quoi il n'y a point de pénitence.

Il est de plus tres-facile d'abuser de cette maxime: Que la douleur qu'on doit avoir des pechez n'est pas nécessairement sensible. Cela est vrai en general ; parceque ce défaut de sensibilité peut venir de quelqu'autre cause, & qu'on peut suppléer à cette sensibilité par une resolution forte d'obéïr à Dieu:mais il est vrai néanmoins que c'est ordinairement un grand défaut en nous que cette douleur soit si peu sensible.Car cela vient ordinairement de ce que nous concevons foiblement

l'énormité du peché, & que nous avons peu d'idées de la sainteté de Dieu & de l'ingratitude de l'homme. C'est une grande preuve que nôtre ame est bien dure, & bien peu capable d'être connuë autrement que par les sens. Cette douleur étant si peu sensible n'a gueres de force pour résister aux passions. Ainsi à moins que nous n'y joignions une resolution trés-forte fondée sur la foi ; il est difficile que nous ne soyons emportez par l'habitude du peché que nous aurons contractée : & c'est ce qui nous oblige d'avoir d'autant-plus recours à Dieu, que nous reconnoissons davantage par cette insensibilité la profonde corruption de nôtre nature.

IV. Mais quoique la douleur vive que témoigna cette femme, fût une excellente disposition, elle ne lui auroit pas néanmoins suffi, si elle n'avoit été jointe à deux autres qui ont merité les loüanges de Jesus-Christ. L'une est une priere perseverante ; & l'autre une humilité ferme & constante. Elle crie à Jesus-Christ. Elle ne se rebute point de ses refus réïterez. Elle s'adresse aux Apôtres. Les Apôtres en priant pour elle sont eux-mêmes rebutez. Mais rien n'est capable de lui ôter l'espérance, ni par consequent la Priere. Ceux qui se lassent de prier,

ne le peuvent faire que ſur deux faux principes. L'un ſeroit de croire que ce qu'ils demandent ne vaut pas la peine qu'ils ſe fatiguent à le demander ſi long-temps. L'autre de s'imaginer que les retardemens de Dieu ſont une marque certaine qu'il ne leur accordera jamais leur demande. L'un & l'autre étant trés faux, tout penitent doit être établi dans une ferme reſolution de prier juſqu'à la fin de ſa vie, pour obtenir la remiſſion de ſes pechez & le vrai eſprit de penitence. Je dis juſqu'à la fin de ſa vie ; car quoique cette femme de l'Evangile ait ceſſé de prier quand JESUS-CHRIST lui eut accordé la guériſon de ſa fille ; c'eſt qu'elle n'en pouvoit plus douter aprés l'aſſurance que JESUS-CHRIST lui en avoit donnée. Il n'en eſt pas de même des penitens. Ils n'ont jamais cette aſſurance parfaite. Leur mort eſt certaine, leur reſurrection ne l'eſt pas : & ainſi ils ne doivent jamais ceſſer de la demander juſqu'à la mort.

V. QUE peut-on donc penſer & juger de ces penitens impatiens qui ne ſçauroient ſouffrir qu'on les retienne quelque temps dans les liens de la penitence pour les porter à prier avec plus d'ardeur ? Combien ſont-ils éloignez de cette priere perſeverante qui ne ſe rebute point, &

qui ne doit point avoir d'autres bornes que la vie même? Ils cherhent, disent-ils, l'assurance de la remission de leurs pechez par l'absolution du Prêtre; & ils ne voyent pas que rien ne leur en peut donner une plus juste assurance que d'avoir prié long-tems pour l'obtenir. Qui prie long-tems, desire long-tems, & la perseverance dans la priere renferme la perseverance dans le desir d'une vie nouvelle. Or ce desir affermit l'ame dans le bien, & rend plus solides toutes ses bonnes resolutions. Rien au contraire ne donne plus lieu de douter de la sincerité de la penitence, que cette impatience que certains pécheurs font paroître en ne pouvant souffrir qu'on leur retarde tant-soit-peu l'absolution pour s'assurer davantage qu'elle ne leur sera pas inutile. C'est une étrange maniere de desirer la remission de ses péchez, que de s'éloigner des moyens les plus propres pour s'en assurer. Qu'il est à craindre que cette impatience ne naisse de ce que l'on se lasse du peu de contrainte où l'état de pénitence nous tient; que les prieres qu'on est obligé d'y faire ne nous fatiguent & ne nous ennuyent; & qu'on ne tâche de s'en décharger le plûtôt qu'on peut, tant on a peu de sentiment de la grandeur de son mal!

VI. C'est une chose étonnante que les hommes étant si perseverans dans la pour suite de leurs prétentions basses, incertaines & passageres, soient si impatiens dans la recherche de leur salut, qui renferme la possession de tous les biens & l'exemption de tous les maux. Que ne fait-on point pour se pousser à la Cour, & pour obtenir de ces graces dont les Princes sont les distributeurs ? Quelles adresses, quelles assiduitez n'y employe-t-on pas ? Quel soin n'a-t-on point de se faire voir, ce qui tient lieu d'une priere continuelle; parcequ'on connoît le sens de ce langage d'action ? Quelles difficultez, quels dégoûts, quels rebuts n'essuye-t-on point dans cette poursuite ? A quels perils ne fait-on point gloire de s'exposer ? Et aprés tout cela on seroit bien recompensé, lorsqu'aprés plusieurs années on parvient à l'établissement que l'on desiroit. Quelle est la cause de cette peseverance ? C'est que l'on desire fortement le bien qu'on obtient. N'est il donc pas visible que si l'on se lasse & si l'on s'impatiente sitôt à l'égard de ce qui regarde le salut: c'est qu'on le desire foiblement; qu'on est peu touché de la crainte d'en être exclus, & qu'ainsi on se rebute facilement de la moindre difficulté qu'on trouve dans le

chemin ? Ce n'est pas-là imiter l'exemple de cette femme Chananéenne, dont l'espérance, & par consequent la priere ne se refroidit point par les rebuts de JESUS-CHRIST.

VII. OUTRE l'exemple d'une priere perseverante, cette femme nous donne encore celui d'une humilité constante & immobile. Elle ne s'aigrit point par tous les rebuts de JESUS-CHRIST. Elle ne s'en décourage point. Elle se sert de tous pour s'humilier, & elle employe son humilité pour fléchir JESUS-CHRIST. Il la met au nombre des chiens, & la sépare de celui des enfans. Elle s'y met elle-même ; & elle trouve dans cette humiliation un nouveau moyen d'exciter sa compassion. Qu'y a-t-il de plus juste qu'un pécheur s'humilie ; qu'aprés s'être élevé avec insolence au-dessus de Dieu, il se rabaisse par humilité au dessous des hommes ? Il s'est lui-meme mis par son peché au dernier rang des créatures, en se rendant esclave du demon. N'est-ce pas beaucoup pour lui que Dieu, en le délivrant de cet état, ne l'oblige qu'à se mettre au dernier rang des hommes ? Il est d'autant plus juste qu'il s'y réduise, que n'étant pas assuré de la remission de ses pechez, il peut craindre avec raison d'être encore

dans cet effroyable rabaissement : & cette incertitude ne durant pas moins que toute la vie, son humiliation doit continuer toute sa vie.

VIII. On ne sçauroit obtenir la remission de ses pechez qu'en quittant le peché. Or tout pecheur est un orgueilleux : car c'est un grand orgueil de preferer sa volonté à celle de Dieu; ce qui se rencontre dans tout peché. C'est un grand orgueil que de refuser d'obeïr à Dieu : & tout pécheur le refuse. C'est un grand orgueil de secouer le joug de Dieu & de Jesus-Christ : & tout pecheur le secouë, & dit par ses actions : *Rompons les chaînes dont ils nous veulent lier, & rejettons leur joug loin de nous.* Il faut donc que tout pécheur s'humilie pour être justifié, puisqu'il faut qu'il renonce à son orgueil. Il faut pour être justifié cesser d'être contraire à la justice, & embrasser ce qu'elle ordonne. Or la justice condamne tout orgueilleux à l'humiliation, puisqu'il est juste qu'un orgueilleux soit humilié, selon cet oracle de Jesus-Christ : *Quiconque s'éleve sera abaissé, & quiconque s'abaisse sera élevé.* Et l'on ne sçauroit devenir juste sans consentir à cet arrêt de la justice divine.

Psal. 2. 3.

Luc. 18. 14.

IX. Mais si cela est, que peut-on dire

d'une infinité de gens qui prétendent être penitens, & qui avouent qu'ils ont besoin de penitence? Car quelle marque voit-on en eux de cette disposition d'humilité? Où sont ceux en qui l'esprit de penitence étouffe le desir de s'élever dans le monde? Où sont ceux qu'il fait renoncer à quelques marques de grandeur, & qui diminuent ou la pompe de leur train, ou la magnificence de leurs meubles, ou le luxe de leur table? Où sont ceux qui en sont plus patiens dans les injures, & moins aigres dans leurs ressentimens? L'humilité de ces prétendus penitens est si spirituelle, qu'il n'y a point de marques extérieures de vanité & d'orgueil avec lesquelles elle ne s'accorde. Une femme penitente n'en diminuë rien de l'immodestie de ses habits, de la fierté de son air. Est-ce là cette humilité qui est marquée dans cette femme Chananéenne? Est-ce là se mettre comme elle au rang des chiens, qui est le nom que l'Ecriture donne aux pecheurs? Et doit-on s'étonner aprés cela que ces personnes n'obtiennent rien de ce que cette femme obtint de la misericorde de JESUS-CHRIST?

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA I. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Jean* 5. 1.

EN ce temps-là : La fête des Juifs étant arrivée, JESUS s'en alla à Jerusalem. Or il y avoit à Jerusalem prés la porte des brebis, une piscine, qui s'appelloit en Hébreu Bethsaïda, qui avoit cinq galeries, dans lesquelles étoient couchez par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, & de ceux qui avoient les membres secs, qui *tous* attendoient que l'eau fût remuée. Car l'Ange en un certain temps descendoit dans cette piscine, & en troubloit l'eau ; & celui qui entroit le premier, aprés que l'eau avoit été ainsi troublée, étoit gueri de quelque maladie qu'il eût. Or il y avoit là un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans. JESUS l'ayant vû couché par terre, & connoissant qu'il étoit malade depuis fort long-temps, lui dit : Voulez-vous être gueri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jetter dans la piscine aprés que l'eau a été remuée ; & pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. JESUS lui dit : Levez vous, emportez vôtre lit, & marchez. Et cet homme

fut gueri à l'instant : & prenant son lit il commença à marcher. Mais comme ce jour-à étoit un jour de sabbat, les Juifs dirent à celui qui avoit été gueri : C'est aujourd'hui le sabbat il ne vous est pas permis d'emporter vôtre lit. Le malade leur répondit : Celui qui m'a gueri, m'a dit : Emportez votre lit, & marchez. Ils lui demanderent : Qui est donc cet homme-là qui vous a dit : Emportez votre lit, & marchez? Mais celui qui avoit été gueri, ne sçavoit pas *lui-même* qui il étoit : car Jesus s'étoit retiré de la foule du peuple qui étoit là. Depuis Jesus trouva cet homme dans le temple, & il lui dit: Vous voyez que vous avez été gueri ; ne pechez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis. Cet homme s'en alla trouver les Iuifs. & leur dit, que c'étoit Jesus qui l'avoit gueri.

Explication.

I. Jesus-Christ étant la fin de la loi, & l'objet de tout ce qui s'y est fait, ce n'est point une pensée sans fondement, que de dire que cette multitude de malades qui environnoient la piscine dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour representoit tout le genre humain; c'est à-dire, Adam & toute sa posterité, que saint Augustin appelle le grand malade, pour la guerison duquel le grand Medecin est descendu du ciel : *Magnus de cœlo descendit Medicus, quia magnus in terris jacebat ægrotus* ; Que cet Ange lui remuoit l'eau, representoit Jesus-

CHRIST même qui communique au Batême, à la Pénitence, & à tous les Sacremens la force de guerir les ames ; & que cet unique malade qui étoit gueri aprés le mouvement de l'eau, figuroit l'unité de l'Eglise que Dieu sanctifie par ses Sacremens, & qui n'est à l'égard de tous les hommes que ce qu'étoit un seul malade à l'égard de cette multitude de malades qui environnoient cette piscine.

II. On peut dire de plus que ce miracle ne se faisoit à Ierusalem, qu'afin de donner lieu au Messie d'y signaler son pouvoir ; & que ce malade n'avoit été trente-huit ans dans son infirmité, qu'afin que la puissance de JESUS-CHRIST éclatât davantage dans sa guerison, comme il est dit expressément de l'aveugle-né. Car il est certain que Dieu avoit preparé toutes choses par raport à son Fils, & pour contribuer à sa gloire ; qu'il n'avoit permis, par exemple, qu'il y eût de son tems ce grand nombre de possedez, qu'afin qu'il les délivrât. Et ce sera dans le ciel un des principaux sujets de la joye des bienheureux, d'avoir servi par les accidens de leur vie, & de servir par leur bonheur éternel à relever la gloire de la grace de JESUS-CHRIST : *In laudem gloria gratia sua.* Cette raison sera mê-

me que leurs pechez paſſez ne leur feront aucune peine ; parcequ'il paroîtra clairement qu'ils auront ſervi à faire éclater la gloire de Dieu. Que ſi cette conſolation ſera ſolide dans le ciel, elle l'eſt auſſi ſur la terre & doit calmer les pecheurs que Dieu a gueris de leurs maladies ſpirituelles, quelque grandes qu'elles ayent été.

III. Cet homme choiſi de Dieu pour manifeſter la puiſſance de Jesus-Christ, étoit travaillé de ſon infirmité depuis trente-huit ans, & la durée de ce mal étoit une marque certaine qu'il étoit entierement incurable. Mais ce qui l'avoit empêché d'être gueri dans la piſcine, de même que pluſieurs autres, fut, comme il le declara lui-même, qu'il n'avoit *perſonne pour le jetter dans l'eau aprés que l'Ange l'avoit remuée.* Dieu remuë ainſi ſouvent les ames par des mouvemens de grace, qui leur font concevoir des deſirs de ſe convertir. Mais ces mouvemens avortent & deviennent inutiles ; parcequ'il ne ſe trouve perſonne qui les entretienne, & qui ſoit capable de regler la penitence de ces gens. La voye ordinaire de la converſion des ames ne conſiſte pas dans les ſeuls mouvemens de la grace, mais dans l'union de la conduite d'un bon Directeur avec cette grace. C'eſt lui qui

doit appliquer les ames à leurs devoirs ; leur faire connoître leurs dangers ; regler leur penitence ; les préserver des excés ; les retirer des occasions ; leur prescrire les remedes convenables à leurs maladies. Cependant on peut dire que le secours d'un Directeur éclairé, autrefois si ordinaire, est présentement plus rare que la grace même ; & qu'il est bien plus commun de trouver des ames touchées de Dieu, que des gens capables de les aider à se retirer du vice, & à marcher dans la voye de Dieu. Il faut faire souvent de grandes recherches pour trouver un Directeur vraiment éclairé, & capable de jetter les ames dans la piscine de la penitence. Avila veut qu'on le cherche entre mille ; saint François de Sales entre dix mille. Il y a apparence qu'à mesure qu'on avance vers la fin des siécles, cette disette de Directeurs deviendra toûjours plus grande.

IV. On ne peut douter que ce manque des secours ordinaires ne soit une grande marque de la colere de Dieu sur les hommes, & l'un des plus grands châtimens qu'il puisse exercer sur eux. Car, comme il ne s'éloigne pas souvent de sa conduite ordinaire, quand les moyens ordinaires de conversion sont rares, les

converſions le ſont auſſi. C'eſt ce qui fait qu'il nous repreſente dans ſes Prophetes la rareté des Paſteurs comme un des plus grands maux de ſon peuple, & qu'il fait parler en ces termes ceux qui ſe trouvent en ces mauvais tems : *Non ſum medicus, & in domo mea non eſt panis neque veſtimentum* : Je *ne ſuis pas medecin, & je n'ai ni pain, ni habits dans ma maiſon.* Mais c'eſt encore bien pis, quand non-ſeulement on a chercher des Direecteurs, mais que les vrais Directeurs étant rares, il s'en trouve une infinité de faux qui s'ofrent d'eux-mêmes, & qui tiennent un langage tout contraire, en diſant : Je ſuis medecin, j'ai abondance de pain, j'ai des vê-temens de reſte ; & qui cependant au-lieu de vrais remedes & de la nourriture convenable, & des habits propres à nous couvrir, ne nous donnent que de faux remedes, de vrais poiſons, & des habits qui nous deshonorent.. C'eſt-là ce qui eſt le plus à craindre. Mais comme rien néanmoins n'empêche le ſalut des ames que Dieu s'eſt choiſies par ſon élection éternelle, il ſçait bien remedier à cet inconvenient à leur égard. Ou il les conduit par lui-même, & ſuplée ainſi au peu de lumiere de leurs Paſteurs ; ou il leur fait trouver la lumiere dont elles ont beſoin dans

Iſa. 3. 7.

les tenebres mêmes de leurs Directeurs, qu'il éclaire pour elles & non pour eux-mêmes. Il les instruit ainsi de ce qu'elles doivent faire dans leur pénitence, & aprés leur penitence; comme Jesus-Christ, aprés avoir gueri ce paralitique de trente-huit ans, l'instruisit de ce qu'il devoit faire ensuite de sa guerison.

V. Pour les autres, il est vrai que la disette des Pasteurs éclairez leur est étrangement préjudiciable, & que rien ne contribuë davantage à leur perte; mais elle ne les execuse en aucune sorte dans leurs pechez, parce que c'est eux qui l'attirent par leur négligence. Ils ne manquent de bons Directeurs, que parcequ'ils n'en desirent pas; qu'ils n'en cherchent pas, & qu'ils n'en demandent pas à Dieu *autant qu'une aussi grande chose doit être demandée*: Quantum *res tanta petenda est*, dit saint Augustin. Ils n'en manquent que parcequ'ils ne les discernent pas, & que leur aveuglement ou le peu de soin qu'ils ont de leur salut, fait qu'ils prennent le premier venu, & qu'ils se livrent aussi facilement aux plus aveugles qu'aux plus éclairez. Le mauvais choix qu'ils font, vient de ce qu'ils sont trés-peu intelligens dans les veritez de l'Evangile; de ce qu'ils ont le cœur corrompu & dépravé, ce qui

les rend capables d'aprouver une infinité de fausses maximes. Qu'ils ayent le cœur pur & droit, comme ils le devroient avoir, ils reconnoîtront aisément la mauvaise doctrine des faux Prophetes : & Dieu tireroit plûtôt les eaux des rochers, & *des enfans d'Abraham des pierres* les plus dures, que de permettre qu'ils manquassent de gens capables de les conduire.

VI. JESUS-CHRIST commanda à ce malade qu'il avoit gueri, d'emporter son lit & de s'en aller : & les Juifs s'en scandaliserent ; parce que c'étoit un jour de sabbat : mais leur scandale étoit injuste & mal entendu. La loi du sabbat avoit ses exceptions. Les Machabées conclurent fort bien qu'il leur étoit permis de se défendre le jour du sabbat. Il étoit permis de faire le jour du sabbat dans le temple certaines œuvres appartenantes à l'honneur de Dieu qu'il n'auroit pas été permis de faire ailleurs. Si la necessité pouvoit bien donner cette dispense, comme les Machabées le jugerent avec raison ; si ce que les Prêtres faisoient dans le temple n'étoit point contraire à la loi du sabbat, parceque c'étoit pour glorifier Dieu, pourquoi JESUS-CHRIST à qui la multitude de ses miracles devoit donner à l'égard des Juifs une autorité plus que prophetique, ne

pouvoit-il pas donner permiſſion à cet homme d'emporter ſon lit pour glorifier Dieu par ce miracle, en le rendant plus certain ?

Les Juifs expliquoient la loi du ſabbat en leur maniere; Jesus-Christ l'expliquoit autrement qu'eux. Mais l'explication de Jesus-Christ fortifiée par ſes miracles devoit être bien plus forte ſur leur eſprit que leurs ſimples penſées ſans preuves, ou fondées ſur de pures traditions humaines. Auſſi Jesus-Christ n'eut jamais d'égard à cette ſorte de ſcandale; & quoiqu'il prévît qu'il s'éleveroit en cette occaſion, il ne laiſſa pas de commander à cet homme d'emporter ſon lit, pour faire paroître clairement ſa gueriſon.

VII. Il vouloit de plus nous inſtruire par-là, que la vraye marque que nos paſſions ſont gueries, eſt lorſque nous n'y ſuccombons plus; qu'elles ne nous portent plus, comme un lit porte un malade; mais que nous en ſommes les maîtres, & que nous les tenons aſſujetties. Voilà la plus ſolide preuve de la gueriſon des ames. Un malade qui a beſoin de ſon lit pour ſe ſoutenir, n'eſt point gueri; & un homme qui porte ſon lit, n'eſt plus malade. Ne nous flatons donc point d'être gueris tant que nous ſerons dominez par

nos passions ; & si nous faisons encore le mal que nous ne voulons pas, avoüons que nous sommes encore malades.

VIII. Il paroît par ce que les Juifs dirent à ce malade de trente-huit ans que Jesus-Christ avoit gueri, qu'ils étoient scandalisez de ce qu'il portoit son lit le jour du sabbat ; quoique ce fût pour marquer la verité de sa guerison, & qu'ils faisoient un crime à Jesus-Christ de le lui avoir ordonné. Et c'est pourquoi l'une de leurs plus ordinaires calomnies contre Jesus-Christ, étoit qu'il *violoit le sabbat.* Non *est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit.* Le diable laisse ainsi, ou plûtôt il cause dans l'esprit de ceux qu'il possede de vains scrupules, & il en tire de grands avantages. Par ces scrupules vains, il les porte à faire des pechez trés-effectifs, & il leur ôte le scrupule qu'ils auroient dû en avoir. Ces Juifs, par exemple, qui faisoient à cet homme scrupule de porter son lit n'en faisoient point de condamner Jesus-Christ, & de se juger plus éclairez & plus intelligens que lui.

Par le moyen de ces scrupules le diable affermit ces personnes dans leur malignité, & leur fait mépriser ceux qui jugent autrement qu'eux. Il rend leur passion plus fiere. Elle est mêlée de quelque défiance

quand la conscience s'y oppose: mais lorsqu'elle se peut flater d'agir par un motif de religion, elle en est infiniment plus hardie. Enfin le diable ne desire rien davantage que de cacher le mal qu'il fait faire, & d'entretenir les gens dans l'idée qu'ils ont d'être des gens de conscience & de probité, qu'ils ne se proposent que la gloire de Dieu. Ils s'applaudissent à eux-mêmes dans cette disposition; & tant qu'ils y sont, ils n'ont garde de se repentir de leurs actions, qui est ce que le diable craint le plus.

IX. Ce malade qui avoit été gueri, obéït bien à Jesus-Christ en emportant son lit: mais il paroît qu'il étoit peu touché de reconnoissance; puisqu'il n'eut aucun soin de s'informer qui étoit celui qui l'avoit gueri, & qu'ainsi il ne put répondre aux Juifs qui lui demanderent qui il étoit. Nous recevons ainsi tous les jours une infinité de bienfaits de Dieu, & nous oublions incontinent que c'est de lui que nous les avons reçus. Cet homme étoit si occupé de sa guerison par rapport à lui, qu'il n'eut aucun soin de penser à celui de qui il l'avoit reçuë. Et c'est pourquoi Jesus-Christ l'ayant *trouvé dans le temple*, l'avertit *de ne plus pécher, de peur de retomber dans un état pire* que celui dont il l'avoit retiré. Les rechutes sont toûjours pires

pires que le mal dont on avoit été délivré; parce qu'elles sont jointes à l'ingratitude, & que l'ingratitude éloigne plus les graces de Dieu, que tous les pechez qu'on pouvoit avoir commis.

C'est même par misericorde, selon saint Bernard, que Dieu refuse ses graces aux ingrats; depeur que s'il les leur donnoit, elles ne les rendissent encore plus criminels. Et c'est pourquoi on trouve bien des gens gueris la premiere fois par JESUS-CHRIST: mais on n'en trouve point à qui il ait accordé une nouvelle guerison, aprés qu'ils avoient abusé de la premiere; pour nous montrer par-là que rien n'est plus dangereux que les rechutes dans le peché, & nous imprimer dans l'esprit l'instruction importante qu'il donne à ce malade par ces paroles: *Vous voyez que vous êtes gueri: ne péchez plus à l'avenir, depeur qu'il ne vous arrive pis: Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* *verf.* 14.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA I. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Matth.* 17. 1.

EN ce temps là : JESUS ayant pris en particulier Pierre, Jacques & son frere, les fit monter avec lui sur une haute montagne, & il fut transfiguré devant eux ; son visage devint brillant comme le soleil, & ses vêtemens blancs comme la nége. En même-temps ils virent paroître Moïse & Elie, qui s'entretenoient avec lui. Alors Pierre dit à JESUS : Seigneur, nous sommes bien ici ; faisons y, s'il vous plaît, trois tentes ; une pour vous, une pour Moïse, & une pour Elie. Lorsqu'il parloit encore, une nuée lumineuse les couvrit ; & il sortoit une voix de cette nuée, qui fit entendre ces paroles : C'est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Les disciples les ayant ouies tomberent le visage contre terre, & furent saisis d'une grande crainte : mais JESUS s'approchant les toucha, & leur dit : Levez-vous & ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que JESUS seul. Lorsqu'ils descendoient de la montagne, JESUS leur défendit d'en parler, & leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous avez vû, jusqu'à ce que

le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

EXPLICATION.

I. JEsus Christ en rendant trois de ses Apôtres spectateurs d'une partie de sa gloire dans sa Transfiguration, n'avoit pas tant en vûe leur utilité présente que celle qu'ils en devoient tirer quelque jour. Il sçavoit fort bien que nonobstant la vûë de sa gloire ils ne laisseroient pas de l'abandonner dans sa passion; mais il sçavoit aussi qu'aprés la Pentecôte il leur en feroit tirer de grands avantages, & que non seulement il fortifieroit par-là leur foi & celle de tous les Chrétiens, mais qu'il les affermiroit contre tous les maux de cette vie par l'esperance de cette gloire. C'est une chose commune & à Dieu & au demon, d'avoir des vûës éloignées dans ce qu'ils operent sur le cœur des hommes. Dieu y jette des semences de vie pour les faire fructifier en leur tems, & le diable y jetta des semence de mort pour y produire des fruits de mort, quand les occasions les feront germer. Il y a seulement cette difference, que le diable ne sçauroit anéantir les desseins de Dieu ; & que Dieu anéantit quand il veut les desseins du diable.

II. Cette conduite de Dieu peut

servir d'une grande consolation & d'un grand soûtien aux Pasteurs qui ne voyent pas un grand fruit de tout ce qu'ils font dans l'exercice de leur ministere : ce qui fait qu'ils sont souvent tentez de découragement, & de desir de tout quitter pour se retirer dans la solitude, & n'être chargez que d'eux mêmes. Car elle leur fait voir qu'il ne faut pas toûjours conclure du présent au futur; & qu'il n'est pas juste de croire que des instructions soient inutiles, quoiqu'on n'en voye point de fruit apparent. Car que sçavent-ils si Dieu ne leur cache point ce fruit pour ne les mettre point en danger de le gâter & de le perdre par une mauvaise complaisance ? Que sçavent-ils si Dieu ne conserve point ces semences pour les faire germer en leur tems? Que sçavent-ils si elles n'ont point arrêté dans certaines bornes la malice des méchans qui paroissent n'en avoir point profité, & si elles n'ont point soûtenu les bons dans le bien qu'ils font? Ce sont des considerations que saint Chrisostome allegue pour empêcher les Pasteurs de croire leur travail inutile. Il faut examiner avec grand soin si l'on est apellé à ce ministere: mais aprés cet examen il ne faut pas se rebuter facilement pour les difficultez qu'on y trouve ni pour le peu de

qu'il semble que l'on y fait; parcequ'aprés tout il y a bien de l'incertitude en ce point, & qu'il n'est pas possible aux Pasteurs de juger de ce que Dieu opere ou a dessein d'operer dans les ames par leurs paroles.

III. Ce que Jesus-Christ fit voir à ces Apôtres sur cette sainte montagne, n'étoit qu'un leger échantillon de sa gloire, & pour le dire ainsi, une goutte de cette mer de délices qu'il reserve à ses Elûs pour l'autre vie. Cependant cette goutte fut suffisante pour les transporter hors d'eux-mêmes ; pour leur faire oublier toutes les choses du monde, & leur faire desirer de demeurer toûjours en ce lieu-là *Bonum est nos hîc esse*: Il fait bon ici, disoit saint Pierre. *vers. 4.* Quel aveuglement est-ce donc aux hommes de mépriser cette gloire toute entiere, dont la moindre partie suffit pour enivrer l'ame, & merite d'être preferée à toutes les joyes du monde, & à tous ces plaisirs fades & languissans que l'on y peut éprouver? C'est dit-on, que nous ne l'avons pas éprouvé comme les Apôtres. Mais pourquoi la foi ne suplée-t-elle pas au défaut de cette épreuve, & pourquoi ne reconnoissons-nous pas que Dieu ne nous favorise pas moins en cela que ces Apôtres? Car Dieu en la leur faisant éprouver, en a établi la

certitude à nôtre égard aussi bien qu'au leur; & en nous privant de cette épreuve, il augmente le merite de nôtre foi, & la rend plus pure & plus digne de recompense. Ainsi c'est par misericorde pour nous & que ces Apôtres l'ont éprouvée, & que nous ne l'éprouvons pas.

IV. L'une des principales fins de la Transfiguration été de faire entendre à ces trois Apôtres, & par eux à nous, ce témoignage celeste que le Pere rendit à son Fils: *C'est mon fils bien-aimé l'objet de ma complaisance: écoutez le.* Témoignage bien digne de la charité de Dieu envers nous; puisqu'il comprend tout ce que nous devons faire pour operer nôtre salut! Car tous nos devoirs ne consistent qu'à écouter ce Fils en la maniere que nous le devons écouter, c'est à dire, avec soumission & obéïssance. C'est-là non seulement l'abregé de nos devoirs; mais c'est tout le bonheur de l'homme dans cette vie & dans l'autre. La verité fera la felicité des Saints lorsque le Verbe pénetrera parfaitement leurs esprits par sa lumiere; & elle fait dans cette vie le plus grand bonheur des hommes, en les préservant de leur plus grand malheur, qui est d'être le joüet de la fausseté & de l'erreur.

vers. 3.

V. Il n'y a proprement que deux prédi-

cateurs au monde, JESUS-CHRIST & le Diable. JESUS-CHRIST qui nous enseigne tout ce que nous y connoissons de vrai; tout ce qui nous rappelle à nous-mêmes, tout ce qui nous découvre l'illusion des choses du monde; tout ce qui nous donne quelque vûë & quelque goût des biens éternels. C'est du Diable que nous entendons tout ce qui nous jette hors de nous-mêmes; tout ce qui nous fait estimer & aimer les choses présentes; tout ce qui nous fait oublier l'avenir. JESUS-CHRIST parle lui-même au fond des cœurs, & il le fait souvent ensuite de la parole extérieure de son Evangile, des bonnes lectures, des bons exemples, & des paroles qui met dans la bouche de ceux qui parlent en son nom & par son esprit. Mais le Diable ne pouvant parler immédiatement au cœur, ne devant pas se manifester à nous, emprunte le langage des créatures & celui de nôtre chair & de nos passions, & nous fait entendre par-là tout ce qu'il desire. Il nous dit par des discours d'un vindicatif, qu'il est bon de se vanger; par ceux d'un ambitieux, qu'il est bon de s'élever; par ceux d'un avare, qu'il est bon de s'enrichir; par ceux d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir du monde. Il les fait parler

en agiſſant ſur leur imagination & en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles ; & il joint en même-temps à cette inſtruction extérieure le langage de nos deſirs qu'il excite. Celui des exemples des perſonnes déreglées lui ſert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin la ſeule vûë muette des objets du monde qu'il nous préſente, lui ſert encore d'un langage pour nous dire que le monde eſt aimable, & qu'il eſt digne d'être recherché.

Pſ. 1. 1. VI. Cette prédication du Démon eſt preſque continuelle. Il eſt toûjours en chaire pour nous ſéduire ; & il ſubſtituë ſans ceſſe des prédicateurs qui tiennent ſa place, & qu'il anime par ſon eſprit. C'eſt de cette chaire empeſtée dont parle David, en declarant heureux ceux qui ne s'y ſont point aſſis: *Et in cathedra peſtilentiæ non ſedit.* Cette chaire eſt en même-temps la chaire des moqueurs, comme porte le texte original ; puiſque le Diable qui y préſide, ſe moque également & de ceux qu'il trompe, & de ceux dont il ſe ſert à tromper les autres. Et c'eſt pour être préſervé de cette moquerie que le Roi prophete nous apprend à dire à Dieu :

Pſ. 1. 4. Que *mes ennemis ne ſe moquent point de moi: car tous ceux qui eſperent en vous ne*

seront point confondus.

L'homme trompé à l'égard des biens humains est le propre objet de la moquerie des hommes;mais l'homme trompé à l'égard de son salut est le propre objet de la moquerie des Démons qui ne se plaisent qu'à cela. Il en est d'autant plus digne, que son illusion est plus grossiere. Il croit se rendre heureux par ce qui le perd. Il s'imagine s'honorer par ce qui le reduit au dernier avilissement. Il prend pour plaisir ce qui lui donne la mort. Voilà le spectacle que le Diable aime. C'est son unique joye, & c'est à quoi tendent toutes ses tentations. Qu'est-ce donc que la conversation du monde que l'on prend pour un si grand bien, & dont on regarde la privation comme un si grand mal? C'est être presque continuellement à l'école du diable; c'est ou parler en son nom, ou écouter ceux qui lui servent de truchemens & d'interpretes. Horrible & miserable ministere, mais le plus commun & le plus continuel de tous les ministeres du monde! Car que fait-on autre chose dans le monde que de porter dans l'esprit des autres l'image de ses passions; & d'y imprimer l'estime de ce qu'on estime; le mépris de ce qu'on méprise; l'amour de ce qu'on aime; la

haine de ce qu'on hait ? Or on n'estime & on n'aime que le monde, c'est à dire, l'éclat, les richesses, le plaisir ; & l'on ne hait & on ne méprise que la pauvreté, l'abaissement & la souffrance. Ainsi inspirer aux autres ces passions, c'est proprement servir d'organe & de truchement au diable. Et écouter ceux qui les inspirent, c'est être à cette détestable école. Quand on dit donc d'une personne, qu'elle est entrée dans le monde, on dit en effet qu'elle est entrée dans l'école du demon, & qu'elle converse avec lui depuis le matin jusqu'au soir: car il ne cesse jamais de parler. Il fait leçon par-tout. Il se sert de tout pour nous corrompre le jugement. Il employe même quelquefois pour nous séduire, des veritez trés-saintes en soi, mais qu'il nous fait proposer indiscretement & à contre tems, pour nous les rendre odieuses. Les discours mêmes qui paroissent simplement inutiles & curieux, lui sont de grand usage pour accoutumer les hommes à l'inutilité, à la curiosité & à l'amusement. Enfin tout lui est bon, pourvû qu'il nous nuise & qu'il nous remplisse l'esprit de principes & de semences d'erreur.

VII. Ce qui augmente le danger de cette malheureuse école, c'est que person-

ne presque n'en a la défiance qu'il en devroit avoir. On y envoye de jeunes-gens sans experience & sans lumiere, dans la vûë, dit-on, de leur former l'esprit. On s'en fait une necessité indispensable; & l'on ne croit pas qu'il soit besoin pour cela d'aucune précaution. Chacun se croit assez fort pour s'en défendre, ou plûtôt personne ne croit qu'il soit necessaire d'avoir quelque lumiere pour découvrir ces pieges, & quelque force pour y resister. Ainsi l'on va sans crainte affronter le diable avec toutes ses tentations. On y va sans préservatif, sans préparations, sans défiance, sans crainte. On y va avec plaisir & avec inclination. On en fait son divertissement & son devoir. On écoute par-tout le demon dans les diverses leçons qu'il fait continuellement; on n'a aucun soin de se reserver au-moins quelque temps pour écouter Jesus-Christ. Enfin on ne peut mieux faire pour être bon disciple du diable; ni plus mal faire pour pratiquer le commandement que le Pere éternel nous fait d'écouter son fils.

VIII. Mais que faut-il donc faire pour éviter ce danger? Est-il absolument necessaire de rompre avec les hommes, & de se cacher dans quelque solitude inconnuë? Non. Une retraite entiere n'est ni

possible ni utile à tout le monde. Il y en a bien qui y trouveroient des tentations encore plus dangereuses que celles que l'on trouve dans le monde ; parceque Dieu ne les y appelle pas : & la charité même n'autoriseroit pas toûjours ce dessein. Que deviendroit le monde si tous les gens de bien s'en séparoient? Et quelle esperance de salut y resteroit-il, puisque les vrais Chrétiens étant la lumiere, selon l'Evangile, ils demeureroient dans les tenebres épaisses s'ils se portoient tous à s'en retirer? Il y en a donc qui peuvent & qui doivent même demeurer dans ce commerce du monde. Il y en a qui y sont attachez par des liens qu'il ne leur est pas permis de rompre. Il y en a qui n'ont pas la force de s'en séparer. Mais ce qui est certain néanmoins à l'égard de tous, est qu'il n'est permis à aucun de suivre l'esprit du monde, ni de se laisser gâter l'esprit & le cœur par les sentimens faux & corrompus qui sont mêlez dans la plûpart des discours des hommes. Il faut donc allier nécessairement ces deux choses, si l'on ne veut pas perir en demeurant dans le monde. Mais comment les allier? La chose est difficile; mais elle n'est pas impossible. En voici quelques moyens dont on tireroit sans doute un trés-grand fruit si l'on avoit

ſoin de les pratiquer.

Premierement il ne faudroit jamais entrer dans le commerce du monde, ni dans les profeſſions qui y engagent, avant que de s'être rempli l'eſprit des veritez oppoſées à la corruption qui y regne. Car le moyen de reconnoître les erreurs que par la verité? Et que peut-il arriver à ceux qui l'ignorent que de ſe laiſſer emporter aux opinions populaires & corrompuës, ſur-tout ſi elles ſont favoriſées par la pente de la nature?

Ceux qui ſont dans des lieux infectez de peſte, ont ſoin de ſe munir de contrepoiſons. Ils ne ſe contentent pas d'en avoir pris en entrant, ils en renouvellent l'uſage chaque jour, & ils en fortifient tous les organes de leurs ſens. Or le contrepoiſon de l'erreur c'eſt la connoiſſance, l'amour & la pratique de la verité. Tant-s'en-faut donc que ceux qui vivent dans le monde ſoient moins obligez que les autres de s'inſtruire continuellement des veritez chrétiennes par la lecture, par la meditation, & par les autres exercices dans leſquels on écoute Dieu, qu'ils y ont une double obligation. Une perſonne qui vit dans la retraite, n'eſt obligée que de lire pour ſe nourrir; & les images de ce qu'il a appris ne s'effaçant

pas si tôt, il n'est pas obligé de les retracer & de les renouveller si souvent. Mais ceux qui vivent dans le monde sont obligez de s'instruire de la verité, & pour s'en nourrir, & pour se guerir, & pour se fortifier, & pour en retracer le souvenir que les objets du monde confondent & effacent continuellement.

Plus on entend souvent dans le monde la voix du Diable, plus on est obligé d'écouter souvent au fond de son cœur la voix de Dieu qui parle à ceux qui s'y rendent attentifs. Plus la monde fait d'efforts pour ébranler l'ame & la renverser, plus on est obligé de recourir à Dieu, afin qu'il l'affermisse & la soûtienne par ses graces & par son secours.

IX. Qu'on demeure donc dans le commerce des hommes tant que l'on voudra, pourvû que l'on fasse en sorte que les sentimens qu'il inspire, passent toûjours dans nôtre esprit pour des illusions & des fables, & que l'on puisse dire veritablement avec David : *Les injustes m'ont raconté leurs fables : mais rien n'est semblable à vôtre loi.* Qu'on ne se sépare pas de la conversation du monde pourvû qu'on prenne toûjours ses discours pour des impostures & des calomnies. Car il ne s'y faut pas tromper, si l'Evangile du

Ps. 118. 85.

monde étoit vrai, l'Evangile de JESUS CHRIST seroit faux. Si le monde avoit raison d'aimer & d'inspirer l'amour des richesses, de l'élevation, de la grandeur, des plaisirs, & de tout ce qui y conduit, JESUS-CHRIST auroit tort de nous éloigner de tout cela, & de nous commander, ou de nous conseiller tout le contraire. Il auroit été envieux de notre bonheur. Il nous auroit chargez d'un poids inutile: & en un mot, il nous auroit trompez. Les maximes du monde tendent donc directement à détruire l'Evangile, à décrier JESUS-CHRIST & à le faire passer non pour le docteur de la verité & pour le Sauveur des hommes, mais pour un docteur d'erreur & pour l'ennemi des hommes. Or quelle plus grande calomnie que celle-là? Calomnie qui outrage JESUS-CHRIST même, & avec lui tous les Saints qui sont dans le ciel & sur la terre, & qui tend à les faire regarder comme des fous. Car on ne peut pas en avoir d'autre idée, si l'on entre dans l'esprit & les sentimens du monde. Il est vrai que le monde ne se sert pas de ces paroles: mais il exprime ces sentimens par un langage tres-précis & trés-expressif qui est celui des actions. Et il ne le fait que trop entendre en beatifiant sans cesse les

heureux selon le monde, & en ne parlant qu'avec mépris de ceux qui ne le sont pas. Il faut donc par necessité en demeurant dans le monde, ou participer à ces calomnies, ce qui seroit embrasser le parti du diable le prince des calomniateurs; ou demander sans cesse à Dieu qu'il nous en préserve, en lui disant avec David: DE'LIVREZ-MOI *des calomnies des hommes, afin que je garde vos commandemens.*

Ps. 118. 134.

SUR L'EPÎTRE DU II. DIMANCHE DE CARÊME.

EPÎTRE. I. *Thess.* 4. I.

MES Freres: Nous vous suplions & nous vous conjurons par le Seigneur JESUS, qu'ayant apris de nous comment vous devez marcher dans la voye de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez aussi d'une telle sorte, que vous y avanciez de plus-en-plus. Vous sçavez quels préceptes nous vous avons donnez de la part du Seigneur JESUS: car la volonté de Dieu est que vous soyez saints *&* purs; que vous vous absteniez de la fornication, & que chacun de vous sçache posseder le vase de

ſon corps ſaintement & honnêtement, & non point en ſuivant les mouvemens de la concupiſcence, comme les payens qui ne connoiſſent point Dieu. Que perſonne n'opprime ſon frere, ni ne lui faſſe tort dans aucune affaire; parce que le Seigneur eſt le vengeur de tous ces pechez: comme nous l'avons déja declaré, & aſſuré de ſa part: car Dieu ne nous a pas appellez pour être impurs, mais pour être ſaints en JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.

EXPLICATION.

I. ON peut former ſur ces paroles de ſaint Paul, qui ſont le commencement de l'Epître de ce jour, trois queſtions importantes pour la pratique de la vie chrétienne.

La premiere, ſi cet avancement que ſaint Paul ſouhaite aux Theſſaloniciens, regarde les préceptes ou les conſeils? La ſeconde, de quelle ſorte on peut avancer dans l'accompliſſement des préceptes? Et la troiſiéme, ſi cet avancement eſt de précepte, ou ſeulement de conſeil? Toute la ſuite de l'Epître décide nettement la premiere de ces queſtions. Car ſaint Paul les conjurant de marcher dans ce qu'ils avoient appris, ajoûte, pour faire entendre ce que c'étoit: *Vous ſçavez quels préceptes nous vous avons donnez de la part du Seigneur* JESUS. Il parle donc de s'avancer dans la pratique des préceptes, & *verſ. 1.*

non dans celle d'œuvres qui feroient de surérogation & purement de conseil. Aussi tous les exemples qu'il apporte regardent des préceptes indispensables, comme de s'abstenir de la fornication, de n'opprimer point ses freres, & de ne leur faire point de tort. Il n'y a point à l'égard de ces articles d'excuse ni de dispense. Et
vers. 6. c'est pourquoi il declare, *que le Seigneur sera le vengeur de tous les pechez* que l'on commettroit contre ces préceptes. Or Dieu ne venge pas l'omission des conseils. Il est donc clair que l'avancement qu'il leur souhaite, est celui qui a lieu dans l'observation des préceptes : & c'est aussi sur cette doctrine qu'est fondée la décision des Theologiens, qui enseignent que la perfection cõsiste dans l'accomplissement des préceptes ; & non dans l'accomplissement des conseils. Accomplir parfaitement les préceptes, c'est être parfait : & cette perfection se peut rencontrer dans tous les états. On y arrive plus surement & plus facilement par la pratique des conseils ; mais c'est pourtant dans la pratique des préceptes qu'elle consiste, & non dans celle des conseils. La raison en est, que la perfection consiste dans la charité. Or la charité est tellement un precepte, qu'elle n'est jamais matiere de conseil,

selon saint Thomas. Car quoique Dieu ne nous impute point de ce qu'on n'a pas en cette vie la perfection de l'amour qui sera la recompense des Bienheureux, comme dit saint Augustin; on peut dire néanmoins que ce degré d'amour que nous n'aurons que dans le ciel, n'est pas de simple conseil. Et la raison en est que l'on peut renoncer à l'observation des conseils, quand même on les pourroit observer; au-lieu qu'on ne peut renoncer à aucun degré d'amour de Dieu, & que l'on est obligé de l'étendre sans bornes, & d'aimer toûjours Dieu le plus parfaitement que l'on peut. Ainsi l'on peut conclure de la pratique d'aucun conseil, que ceux qui le suivent soient plus parfaits que ceux qui ne le suivent pas, mais seulement qu'il leur est plus facile de parvenir à la perfection de la vie chrêtienne, qu'à ceux qui ne les pratiquent pas.

De spirit. & lit. c. ult.

II. Mais comment avancer dans la pratique des préceptes, puisqu'il semble, sur-tout à l'égard des préceptes negatifs, tels que ceux que l'Apôtre allegue en exemple, qu'il n'y ait point lieu à divers degrez, n'étant permis de faire les actions mauvaises en aucun degré? On doit considerer néanmoins à l'égard de ces sortes de préceptes, que quoiqu'ils

ayent pour objets des actions dont il faut entierement s'abſtenir, c'eſt néanmoins par la volonté que l'on s'abſtient, & par une reſolution de l'ame qui s'en éloigne. Car on eſt obligé non-ſeulement à ne pas faire ces actions, mais auſſi à voir une volonté poſitive de ne les pas faire. Or cette volonté eſt ſuſceptible de divers degrés. Elle peut être plus foible ou plus forte. Et la raiſon en eſt, que l'on s'éloigne de ces actions par la haine de l'injuſtice qu'elles renferment. Or à meſure que l'on aime plus ou moins la juſtice, on a auſſi plus ou moins d'éloignement & de haine pour l'injuſtice. L'amour de la juſtice pouvant donc recevoir une infinité de divers degrez, la haine de l'injuſtice en reçoit autant. C'eſt donc dans cet accroiſſement d'amour de la juſtice & de la haine de l'injuſtice, que conſiſte l'avancement que ſaint Paul ſouhaite aux Theſſaloniciens. Il y a toûjours lieu d'avancer dans cette voye, parceque la charité n'a point de bornes préciſes & que l'on y peut toûjours faire du progrés, ſans que jamais ce progrés ſoit de conſeil, & ceſſe d'être de précepte.

III. Ce ſont ces divers degrez d'amour de la juſtice qui font les divers progrés & les differens avancemens des ames.

C'eſt ce qui les rend plus foibles ou plus fortes; moins capables ou plus capables de reſiſter aux tentations & c'eſt là qu'il arrive ordinairement qu'entre pluſieurs juſtes attaquez des mêmes tentations, les uns demeurent fermes & les autres ſont renverſez. De ſorte que comme on ne ſçait pas préciſément la meſure des tentations par leſquels Dieu permettra que nous ſoyons éprouvez, chacun eſt obligé de travailler toûjours à ſe fortifier dans la vertu, qui n'eſt autre que l'amour de la juſtice. Il eſt bien vrai qu'on doit eſperer que Dieu ne permettra pas que nous ſoyons tentez au-de-là de nos forces: mais pour obtenir cette grace, il faut travailler fidellement & fortement à nous avancer, à nous fortifier, & à nous enraciner dans la charité. Autrement, il eſt clair que c'eſt à nôtre négligence qu'il faut imputer de ce que les tentations nous renverſent & ſe trouvent au-deſſus de nos forces: car elles n'y auroient pas été, ſi nous avions eu ſoin de nous fortifier par une charité plus abondante. Dieu ne promet cette proportion des tentations aux forces de l'ame qu'à ceux qui ſont fidéles à travailler & à s'avancer dans la voye de Dieu, & qui lui demandent cet avancement avec perſeverance & avec ardeur: & ceux qui ne le

font pas, se doivent imputer leur chute & leur ruine.

IV. Ces principes enferment la décision de la troisiéme question, qui est de sçavoir si l'avancement & le progrés dans la vie chrêtienne est de précepte ou de conseil. Car comme il est de précepte de ne pas tenter Dieu, comme il est de précepte de se préparer à resister aux tentations; il est aussi de précepte de travailler à s'avancer, & d'avoir une volonté sincere de croître en lumiere & en charité. Dieu est le maître de ses graces. Il faut se contenter de la part qu'il lui plaît de nous en faire: & l'on peut croire même que lorsqu'il nous tient dans une espece de disette & de pauvreté de graces, il peut avoir en cela des vûës de misericorde sur nous, & avoir dessein de nous guerir de l'orgueil par la bassesse & l'imperfection où il nous retient. Mais cela n'empêche pas que comme c'est l'impureté de nôtre cœur, nôtre lâcheté & notre tiedeur qui arrêtent le cours des graces de Dieu, on ne soit obligé de haïr en soi ces défauts; de faire effort pour les surmonter. Personne n'est dispensé de cette sainte violence par laquelle on ravit le royaume de Dieu: & quiconque voudroit renoncer à ces efforts, se priveroit par-là non d'un accroissement

Mat. 11. 12.

de grace mais du royaume même de Dieu,qui eſt la recompenſe de ces efforts.

V. La cupidité qui ne meurt jamais dans cette vie, étant d'elle-même ſans bornes, & tendant toûjours à s'accroître, il ne faut que ceſſer de travailler & de la reprimer pour trouver enſuite qu'elle aura fait des progrés conſiderables. C'eſt une pente qui nous fait toûjours gliſſer en bas,à moins que nous ne faſſions un effort continuel pour nous élelver en haut.C'eſt un torrent qui nous entraîne, à moins que nous ne nous roidiſſions contre ſon cours. C'eſt un poids malheureux qui eſt toûjours en action.C'eſt une racine amere qui pouſſe toûjours des rejettons qui défigureroient en peu de temps nôtre ame,ſi nous n'avions un ſoin continuel de retrancher ces mauvaiſes productions. Voilà nôtre œuvre,dit ſaint Auguſtin,nôtre devoir & nôtre milice. Demander donc ſi l'on eſt obligé de tâcher à s'avancer, c'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ſatisfaire à ſon devoir, & de faire ſon œuvre en ce monde. C'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ne ſe laiſſer pas entraîner dans l'enfer. C'eſt demander s'il eſt permis de reculer & de retourner en arriere. Car ne point travailler à nous avancer, c'eſt reculer; c'eſt ſe laiſſer entrainer dans le précipi-

ce ; c'eſt ſuivre le courant qui nous porte dans l'abyſme ; & en un mot, c'eſt tendre à la mort éternelle où la cupidité nous conduit.

VI. Enfin c'eſt une ſuite neceſſaire du principe que nous avons établi ci-deſſus : Que la charité n'eſt jamais de conſeil. Car le ſens de ce principe n'eſt pas que nous ſoyons coupables dans cette vie lorſque nous n'aimons pas Dieu avec la perfection dont il ſera aimé par les Bienheureux ; parceque, ſelon ſaint Auguſtin, Dieu ne nous impute pas comme une faute de ce que nôtre amour ne peut pas en cette vie être ſi grand, qu'il réponde à cette connoiſſance pleine & parfaite que nous aurons de Dieu dans le ciel : mais il ſignifie ſeulement que nous ſommes obligez de ne nous point borner à un certain degré d'amour de Dieu, de tendre & de travailler toûjours à l'aimer plus parfaitement ; & enfin de faire toûjours effort pour nous avancer dans les vertus qui ne ſont que de differentes formes de l'amour de Dieu.

De ſpir. & lit. c. ult.

„ Qu'aucun des fidéles, dit ſaint Auguſtin, „ quelque avancement qu'il ait fait dans la „ pieté, ne diſe : C'eſt aſſez. Car s'il le dit, „ il s'arrête & demeure en chemin avant la „ fin de ſa courſe. Ainſi il ne perſeverera pas juſqu'à la fin. Et c'eſt dans la vûë de cette même

Auguſ. apud Pr. ſent 234.

même verité que saint Augustin nous enseigne, que toute la vie chrétienne n'est autre chose qu'un saint desir qui porte à oublier, comme dit saint Paul, tout ce qui est derriere, pour s'avancer dans la voye de Dieu. *Tota vita christiani boni sanctum desiderium est.* Enfin c'est par le même principe qu'il dit aussi, que nul en sortant de la terre n'arrivera au ciel pour y être rassasié d'une éternelle justice, s'il n'a une faim & une soif divine qui le fasse sans cesse courir vers elle tant qu'il est en ce monde. C'est pourquoi il est écrit : *Heureux ceux qui ont faim & soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiez.* Et ainsi tant que nous sommes ici éloignez du Seigneur marchant par la foi, & non par la claire vision, selon la parole de l'Ecriture, *que le juste vit de la foi* ; la justice que nous possedons dans le pelerinage de cette vie, consiste proprement à tendre toûjours par la rectitude & la perfection de nôtre course, vers cette perfection souveraine, & cette plenitude de justice en laquelle la charité sera parfaite & accomplie par la claire vûë de la beauté de Dieu.

Aug. tr. 4. in Ep. Ioan.

De perf. iust. c. 8.

VII. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce desir continuel que nous devons avoir de nous avancer dans la justice, consiste dans une idée toute speculative

d'un amour plus parfait & plus ardent ; sans qu'il produise aucun effet extérieur. C'est une illusion que saint Augustin détruit, en ajoûtant que nous tendons à » cette perfection de la justice, en châtiant » nôtre corps, & le tenant dans la soumis- » sion & la servitude; en donnant l'aumône » avec joye & du fond du cœur : soit que » nous fassions du bien aux autres ; soit que » nous leur pardonnions le mal qu'ils nous » ont fait. Et c'est pourquoi aussi l'Apôtre » aprés avoir conjuré les Thessaloniciens de travailler à acquerir une abondance de justice, applique cette doctrine aux préceptes les plus communs, & entre autres à celui de la pureté, en les fortifiant contre deux illusions dans lesquelles on peut tomber sur cette matiere.

Aug. ibid.

VIII. La premiere de ces illusions est de se borner tellement à la pureté extérieure, que l'on n'ait aucun soin de la sainteté intérieure. La seconde, c'est de se renfermer au contraire tellement dans une prétenduë sainteté interieure, & dans une attache spirituelle à Dieu, qu'on ne fasse aucun état de la chasteté du corps, ni des égards que la bienseance & la modestie doivent donner. L'un & l'autre de ces abus a eu des exemples dans tous les siecles. Il s'est toûjours trouvé des chastetez

ſuperbes qui ont mépriſé & négligé les autres vertus, & des ſpiritualitez charnelles, des gens qui ſe prétendant exempts de l'amour du corps, ſe ſont abandonnez à toutes ſortes d'infamies. Saint Paul a deſſein de préſerver les Theſſaloniciens de l'un & l'autre de ces deſordres. Car il repréſente la chaſteté comme une ſuite de la ſainteté dans laquelle Dieu veut que les Chrêtiens vivent : *Hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra, ut abſtineatis vos à fornicatione.* *verſ. 3.* Le deſſein de Dieu eſt que les Chrêtiens vivent dans la ſainteté qui les attache à lui. Mais le premier fruit & le premier effet de la ſainteté, c'eſt de leur faire éviter toute ſorte d'impureté. Il faut donc & ſainteté & chaſteté. La ſainteté n'eſt pas veritable, ſi elle ne produit la chaſteté ; & la chaſteté n'eſt pas ſuffiſante, ſi elle ne naît de la ſainteté.

IX. C'est pour confirmer cette penſée, & pour empêcher qu'on ne s'imagine que la veritable ſainteté puiſſe ſubſiſter en ſuivant la concupiſcence, qu'il ajoûte expreſſément que de s'abandonner à ſes concupiſcences, c'eſt le caractere des payens qui ne connoiſſent point Dieu : *Non in paſſione deſiderii, ſicut gentes quæ ignorant Deum.* *verſ. 5.* Cela veut dire que s'abandonner aux deſirs de la

chair eſt une choſe incompatible avec la connoiſſance & l'amour de Dieu; & que la ſource de tous ces excez que l'on remarque ſur ce point dans les payens, eſt la privation de cette connoiſſance & de cet amour. La même ignorance où ils étoient du veritable Dieu qu'il faut adorer leur a caché les deſordres qu'il faut fuir, & les a précipitez dans tous les plus horribles déreglemens. Auſſi rien ne diſtingue tant la morale du chriſtianiſme de celle des payens & de toute la philoſophie payenne, que l'éloignement qu'elle donne de toutes ces abominations. Si les païens ont dit quelque choſe en faveur de la chaſteté, ils l'ont fait trés-foiblement dans la ſpeculation même; & leur pratique a preſque toûjours démenti leurs principes, y ayant peu d'exemples d'une veritable chaſteté parmi les payens. Ainſi comme S. Paul fait de ces excés contre la chaſteté le caractere des payens, on peut faire du ſoin de ſe conſerver dans une parfaite pureté, le caractere du chriſtianiſme.

Sur l'Evangile du II. Dimanche de Carême, voyez ce qui eſt ſur l'Evangile du Samedi précedent, page 147. & ce qui eſt dit dans les penſées ſur les myſteres touchant la Transfiguration.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA II. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Jean* 8. 12.

EN ce tems là : JESUS dit aux Juifs : Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans vôtre peché ; vous ne sçauriez venir où je vais. Les Juifs disoient donc : N'est-ce point qu'il se tuëra lui-même, & que c'est pour cela qu'il dit : Vous ne sçauriez venir où je vais ? Il leur dit : Pour vous autres, vous êtes d'ici-bas ; mais pour moi je suis d'en-haut ; vous êtes de ce monde, & moi je ne suis pas de ce monde. C'est pourquoi je vous ai dit, que vous mourrez dans vos pechez ; car si vous ne *me* croyez ce que je suis, vous mourrez dans vos pechez. Ils lui dirent : Qui êtes-vous ? JESUS leur dit : Je suis dés le commencement, & c'est ce que je vous dis. J'ai beaucoup de choses à dire de vous & à condamner en vous ; mais celui qui m'a envoyé est veritable, & je ne dis dans le monde que ce que j'ai apris de lui : & ils ne comprirent point qu'il disoit que Dieu étoit son pere. JESUS leur dit donc : Lorsque vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme, vous connoîtrez qui je se suis, & que je ne fais rien de moi-même ; mais que je dis ce

que mon Pere m'a enseigné. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, & ne m'a point laissé seul; parceque je fais toûjours ce qui lui est agreable.

EXPLICATION.

I. C'Est une grande marque de l'insensibilité des hommes à l'égard de leur salut, qu'il ne suffise pas de leur proposer ces paroles pour les remplir de terreur,& qu'il soit besoin d'en augmenter l'impression en dévelopant ce qu'elles renferment.Il ne seroit pas besoin de tout cela,si cette menace regardoit ou leur fortune ou leur vie.Si l'on publioit un Edit de la part d'un prince, qui donnât lieu à une partie de ses sujets de craindre la perte de leurs biens ou de longs & de rigoureux supplices,comme il arriva autrefois à Antioche ensuite de l'injure que les habitans de cette ville firent à la statuë de l'Imperatrice; dans quelle consternation tout le monde ne seroit-il point?Et que peut-on ajoûter à l'image que S.Chrysostome fait de l'état de cette grande ville dans la frayeur qu'elle eut de la colere de l'Empereur Theodose:Mais quand on ne menace les Chrétiens que de la colere de Dieu, quoique les effets en soient d'autant plus terribles que ceux de la colere des hommes, on écoute ces menaces sans effroi,

sans émotion, sans sentiment. Il suffit même pour rassurer les gens du monde, de leur dire qu'il ne s'agit que de l'enfer, & qu'ils n'ont rien à craindre pour cette vie. Ce discours est plus consolant pour eux que terrible, & les met en état d'écouter tranquillement un Prédicateur, & de juger de la qualité de son esprit & de l'arrangement de ses paroles.

Cette disposition est-elle naturelle, & tient-elle quelque chose de la raison? N'est-elle pas au-contraire monstrueuse & incomprehensible; & ne devroit-elle pas nous être un nouveau sujet de terreur, en nous faisant voir dans quelle stupidité nous sommes plongez? Car le danger de se perdre pour l'éternité, est d'autant plus grand, qu'on a moins de moyens de s'en garantir. Or l'un des principaux moyens de s'en garantir, est la crainte même d'y tomber: ce qui fait dire à Salomon, que *le sage craint & qu'il s'éloigne du mal; & que l'insensé par la folle confiance dont il est rempli, se rend prévaricateur*: SAPIENS *timet & declinat à malo; stultus transilit & confidit.* Moins on a donc de crainte, plus on a sujet d'en avoir. Ainsi nôtre plus grande sureté est de craindre beaucoup. Qu'on ne dise donc point des veritez contenuës dans l'Evan-

Prov. 14. 6.

gile de ce jour, qu'elles sont propres à porter les ames au desespoir. Elles n'ont pour but au contraire que de les conduire à une juste confiance, & de les remplir d'une esperance solide. C'est où elles tendent & où elles se terminent: mais la voye pour y arriver, est la crainte salutaire des jugemens terribles de Dieu qui sont marquez par les paroles de cet Evangile.

II. Il n'est pas besoin de dire que ces paroles : *Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans vos pechez,* ne s'adressent pas seulement aux Juifs ; mais que Jesus Christ avoit en vûë tous les hommes qui seroient dans la disposition de ces Juifs, selon la declaration expresse qu'il en a faite à ses disciples par ces paroles : *Ce que je vous dis, je le dis à tous.* C'est la difference du langage de Dieu & de celui des hommes. Les hommes ayant l'esprit borné, ne parlent qu'à ceux qui sont présens & qui les écoutent, & ne sçauroient avoir en vûë en particulier tous ceux qui peuvent lire leurs paroles quand elles sont écrites. Mais Jesus-Christ étant Dieu, & voyant distinctement tous les hommes & leurs differentes dispositions, a eu un dessein formel de parler à eux. Ainsi chacun doit

écouter ses paroles comme s'adressant à lui, & comme s'il les entendoit de la bouche même de JESUS CHRIST.

Il est vrai que personne ne se doit appliquer cette prédiction de la mort dans le péché : *Et in peccato vestro moriemini*; puisqu'elle ne s'entend que de ceux qui doivent mourir dans l'impenitence , ce que personne ne doit croire de soi-même. Mais chacun doit sçavoir qu'il est du nombre de ceux à qui JESUS-CHRIST, a voulu que cette menace fût proposée; & qu'il est par consequent de ceux qui la doivent craindre. Que s'il est de ceux ou qui remettent leur penitence à la mort , ou dont la pénitence est fausse & insuffisante, étant par-là de ceux ou qui ne cherchent point JESUS-CHRIST , ou qui le cherchent inutilement, il a trés-grand sujet de craindre qu'elle ne s'entende de lui. Elle est à craindre pour tout le monde , & principalement pour les pécheurs; mais elle est horriblement à craindre pour les faux pénitens & pour ceux qui attendent à la mort à se convertir.

III. L'ETAT de voyageur , qui est celui de cette vie, & qui ne se termine que par la mort, exclut toute certitude absoluë de la prédestination , ou de la reprobation. Il n'y a que les heretiques qui puis-

sent flater les hommes d'une certitude du salut ; & c'est une des plus grossieres erreurs de ceux de nôtre tems, justement condamnée par le Concile de Trente : mais il n'y a aussi que des démons qui puissent inspirer des pensées de desespoir ; & de telles pensées ne choquent pas seulement la bonté de Dieu, mais l'infinité de sa science qui s'est reservé ce secret, & le rend impénetrable à tous les hommes.

Ainsi l'esperance & la crainte sont comme deux contrepoids par lesquels Dieu veut que les hommes se soûtiennent en cette vie entre deux precipices qui les environnent ; la présomption d'un côté, & le desespoir de l'autre ; & elles ont toutes deux à l'égard de tous les hommes, des fondemens solides & inébranlables.

Il suffit pour esperer que nous sçachions que la misericorde de Dieu est infiniment plus grande que tous les crimes des hommes ; que sa puissance est plus grande que nôtre foiblesse ; que Dieu n'a voulu donner en cette vie aucune marque certaine de la reprobation de qui que ce soit, & qu'il est prêt de recevoir dans sa grace tous ceux qui auront recours à lui avec Psal. 50 *un cœur contrit & humilié.*

Il suffit pour craindre, que le fond de

nôtre cœur nous soit inconnu, & que nous ne soyons pas assurez si nous sommes dignes d'amour ou de haine; que nous sçachions que la perseverance dans la grace est un don special que Dieu ne doit à personne, & que Dieu par un ordre secret de sa providence, mêle parmi ceux-mêmes qu'il rend justes, des personnes qui ne le sont que pour un temps, & qui viennent enfin à déchoir de la justification; qu'il n'y a point d'état & de degré de justice dont on ne puisse tomber; & que les hommes abandonnez à eux-mêmes sont capables de toutes sortes de crimes. Et c'est pourquoi JESUS-CHRIST ayant prédit à ses Apôtres qu'un d'eux le devoit trahir, il n'y en eut aucun d'eux qui se crût incapable de ce comble de tous les crimes : ce qui fit que chacun d'eux demanda à JESUS-CHRIST, *si ce n'étoit point lui* : NUNQUID *ego sum* ?

Mais il ne faut pas s'imaginer néanmoins que cette menace de JESUS-CHRIST soit également à craindre à tous les Chrétiens. Il s'en faut bien que tout cela ne soit. S'il n'est pas de l'ordre de Dieu de conduire les ames à lui par une certitude absoluë, il l'est aussi peu de

les conduire par une incertitude entiere, qui ne donne pas plus de sujet aux uns qu'aux autres ni d'esperer, ni de craindre.

Quiconque reconnoît en soi les marques que l'Ecriture donne de l'habitation du Saint Esprit dans le cœur; quiconque peut avoir une juste confiance, ou d'avoir conservé l'innocence de son batême, ou de l'avoir reparée par une solide penitence; quiconque éprouve en soi les mouvemens naturels de la charité, peut avoir aussi une confiance trés-legitime, que Dieu qui a commencé en lui l'œuvre de sa sanctification, ne la laissera pas imparfaite: & cette confiance doit augmenter à proportion du temps qu'il y a qu'il marche dans cette voye de justice, & de la fidelité qu'il a eue à y avancer toûjours, & à s'enraciner dans la charité, à proportion qu'il se sent détaché du monde, & du desir qu'il a des choses du Ciel.

Si cette confiance ne bannit pas entierement toute crainte, elle exclut au moins le trouble & l'inquietude. Il est rare que l'on tombe d'un tel état, & ceux qui y sont, ont droit de dire avec le grand Apôtre: *Qui nous separera de la charité de* JESUS-CHRIST? *Sera-ce l'affliction*

ou les déplaisirs ; la persecution, la faim, la nudité, les perils, le fer ou la violence?

IV. MAIS on est bien obligé de parler un autre langage à ceux qui étant tombez ne se sont point encore relevez, & ne songent point à se relever. On ne prétend point leur ôter toute espérance : mais la charité oblige de leur couvrir les yeux sur les sujets qu'ils ont de trembler dans cet état.

Quand on n'auroit à leur représenter sur cela que le danger où ils sont de mourir à tout moment, & d'etre surpris par quelqne accident qui leur ôte le moyen de donner ordre à leur conscience : hélas ! ne seroit ce pas plus qu'il n'en faudroit pour les jetter dans l'effroi ? Et n'est ce pas un aveuglement qui tient du prodige, que de pouvoir demeurer un moment en repos dans cet état ? On est si persuadé de l'incertitude de la vie, que l'on ne voudroit pas hazarder sur sa vie, ni sur celle d'autrui, un bien temporel tant soit peu considerable. On prend des précautions contre ces accidens, parce qu'on ne sçait, dit-on ce qui peut arriver : & l'on n'en prend point quand il ne s'agit de rien moins que de perir pour l'éternité.

Ces pensées sont communes, dit-on,

& elles ſont dans la bouche de tout le monde. Mais en ſont-elles moins vrayes pour être communes? A-t-on trouvé quelque ſecret pour ſe garantir d'être ſurpris de la mort depuis qu'on les propoſe aux hommes ? Horrible , mais déplorable aveuglement de l'homme, qui ſans que les choſes ſoient changées , ſans qu'il y ait rien de diminué dans ce qui le faiſoit craindre,ſe raſſure ſans raiſon par la ſeule accoutumance de regarder les mêmes objets! Ce n'eſt pas la raiſon qui nous effraye ou qui nous raſſure; c'eſt la nouveauté des objets, ou l'accoutumance à les voir. Ce n'eſt point là ni courage, ni fermeté d'eſprit ; c'eſt foibleſſe; c'eſt ſtupidité; c'eſt étourdiſſement, c'eſt folie. Elle eſt telle qu'il y en a à qui ces diſcours de l'incertitude de la vie donnent plûtôt de l'aſſurance que de la frayeur. Enfin, diſent-ils , je n'ai donc à craindre qu'une mort ſubite. J'en veux bien courir le hazard. C'eſt un accident qui arrive rarement; & j'eſpere de n'être pas de ces malheureux. Cela ſuffit à bien des gens pour les mettre dans un repos qu'on peut appeller juſtement un repos de brutalité.

V. MAIS je veux que leur mort ne ſoit pas ſubite: je veux qu'ils ayent du

tems pour penser à eux : je veux qu'ils y pensent même. Qui leur a dit qu'ils y penseront comme il faut, principalement s'ils n'y pensent que dans leur vieillesse & dans leur derniere maladie ? C'est cette fausse assurance qui leur est retranchée par les paroles de l'Evangile de ce jour. Jesus-Christ ne dit point aux Juifs qu'il s'en va, & qu'ils seront surpris d'une mort subite. Il leur dit au-contraire qu'il s'en va, & qu'ils le chercheront : *Ego vado, & quaretis me.* Ils chercheront Jesus-Christ: & ils ne laisseront pas de mourir dans le peché. Il y a donc une recherche de Jesus Christ qui ne laisse pas d'être suivie de la mort dans le peché. On cherche Jesus-Christ, & on ne le trouve point; parcequ'on le cherche mal. Mais parceque le monde se flate encore de cette ressource, qu'il ne sera pas du nombre de ceux qui le cherchent mal, il faut ajoûter encore, pour leur ôter ce vain retranchement, que de la plûpart de ceux qui ne le cherchent que dans leur vieillesse & dans leur derniere maladie, le cherchent mal, & ne le trouvent point. L'experience ne confirme que trop cette verité. Rien n'est plus rare qu'un changement effectif dans les vieillards. Ils meurent presque toûjours comme ils

ont vécu. Leurs jugemens deviennent en quelque sorte inflexibles & invariables; & parconsequent leurs erreurs irrémediables, leurs préventions ineffaçables, leurs habitudes perseverantes jusqu'à la mort. Que s'ils sont frapez de quelque legere idée de la nécessité de changer de vie, il paroît par le peu de fermeté qu'ils ont à la suivre, que leur cœur n'est point veritablement touché, & que tout ce qu'ils faisoient paroître de pénitence étoit faux, & un pur effet d'une crainte humaine.

VI. MAIS malgré toutes ces expériences on ne laisse pas de se promettre une exception; & sur cette esperance on marche avec assurance vers la mort, & on continuë de suivre ses passions. Il y en a peu même de ceux qui le font, qui se mettent en peine d'établir leur conduite sur quelque aparence de raison : & ce seroit bien en vain à leur égard, qu'on tâcheroit de la deviner. La plûpart ne sont occupez que de cette pensée : Qu'il est bon de joüir des biens présens, & de remettre le soin de l'avenir à un autre tems, s'imaginant non par raison, mais par l'exemple d'un grand nombre de gens qu'ils voyent marcher dans la même voye qu'eux, qu'il faut bien qu'il y ait quelque ressource pour se garantir des maux

dont on les menace ; puisqu'autrement tant de gens ne s'y engageroient pas. Ils se mettent sur cela, sans autre examen, dans cette foule, & veulent bien courir la même fortune. Ils ne craignent point, parce qu'ils voyent les autres exempts de crainte : & la confiance sans raison de cette troupe insensée, est l'unique raison qui les empêche de craindre.

VII D'AUTRES à la verité vont plus avant, & remarquant que quelque vie que l'on ait menée, Dieu accorde néanmoins à la plûpart du monde de recevoir les Sacremens à la mort ; ils se persuadent qu'il suffit pour mourir de la mort des justes, de pratiquer ces devoirs extérieurs, & de participer aux Sacremens comme eux. C'est pourquoi il est trés-important d'instruire ces personnes des sentimens de l'Eglise sur ces penitences à la mort ; afin d'empêcher ceux qui ont encore quelque soin de leur salut, de se fonder sur cette assurance témeraire. Il n'est pas besoin de chercher ces sentimens dans les livres des anciens Peres, on les trouve dans les plus communs. Il n'y a qu'à voir ce que dit Grenade dans la Guide des pecheurs. Il y prouve au long dans tout le vingt-cinquiéme chapitre du premier livre, par l'autorité de l'Ecriture, des Peres, des

Grenad. l. 1. c. 25. p. 421.

Scholastiques, combien la pénitence à la mort est peu assurée. Et il refute les vaines raisons dont se flatent ceux qui y met-»tent leur confiance : Vous vous fiez, dit-» il, aux larmes que vous répandrez alors. » Les larmes sont certainement en tout » temps de grande efficace ; & bienheu-» reux celui qui les verse de bon cœur. » Mais souvenez-vous combien en répan-» dit celui qui pour son intempérance ven-» dit son droit d'aînesse. Selon l'Apôtre, *il* » *n'y eut point de lieu à la pénitence*, enco-» re que son repentir fût accompagné de » beaucoup *de larmes* ; parce quil ne pleu-» roit pas pour Dieu, mais pour la perte » qu'il souffroit. Vous vous fiez aussi peut-» être aux bonnes resolutions que vous » prendrez alors. Elles sont aussi de grande » utilité, lorsqu'elles sont fidéles & sincè-» res. Mais souvenez vous de celles d'An-» tiochus, qui étant réduit à l'extrémité, » promit à Dieu de si grandes choses, qu'el-» les causent de l'admiration à tous ceux » qui lisent cette histoire. Et cependant l'E-» criture dit : *Que ce méchant faisoit des* » *prieres à Dieu, duquel il ne devoit pas* » *esperer de misericorde* ; parceque toutes » ces prieres & tous ces projets ne nais-» soient point de l'amour de Dieu, mais » d'une crainte serviles, qui, quoique bonne,

Heb. 12. 17.

2. Mach 9. 13.

n'est pas néanmoins suffisante pour ga-"
gner le ciel ; la crainte de l'enfer pouvant"
être causée par l'amour naturel que"
l'homme a pour soi-même:& cet amour"
de l'homme pour soi même n'est pas un"
moyen pour acquerir à personne le ro-"
yaume des cieux. De sorte que comme"
nul n'entroit dans le Palais d'Assuerus"
étant vêtu grossierement, nul n'entre auf-"
si au royaume de Dieu avec une robe d'es-"
clave ; c'est-à-dire, par la seule crainte"
servile : mais il faut y porter la robe de"
nôces, qui est l'amour. "

VIII. On peut éclaircir cette doctri-
ne de Grenade par cette consideration
Que l'ordre que Dieu garde dans la con-
version des pécheurs, est de les faire pas-
ser pour l'ordinaire, de la crainte à l'a-
mour, & de les retenir même long-tems
dans les divers degrez de ces deux dispo-
sitions. Car ce changement ne se fait pas
tout d'un coup. Il faut que l'amour du
monde s'affoiblisse peu-à peu par la ces-
sation des actions ; & que l'amour de
Dieu, qui est ordinairement trés foible
au commencement, s'augmente & se forti-
fie peu-à-peu, jusqu'à se rendre le maître
du cœur. Qui n'a pas le loisir de passer
par ces degrez, n'a pas proprement le
le loisir de se convertir. Tout ce qui arrête

donc la pénitence dans le premier dégré, qui est celui de la crainte, la rend inutile pour le salut. C'est une pénitence sterile & avortée, quand on en demeure-là. La pénitence à laquelle on se porte dans les autres âges, a bien aussi de la foiblesse dans ce commencement : mais elle a le tems de se fortifier peu à-peu, & d'arriver à sa maturité ; c'est-à dire, au degré nécessaire pour justifier l'ame. Au-contraire, la penitence des mourans n'ayant point le tems de passer par ces degrez, devroit pour être bonne, être parfaite dés le commencement. Or c'est ce que Dieu ne fait pas souvent ni dans l'ordre de la nature, ni dans celui de la grace. Il a ses régles dans l'un & dans l'autre, dont il ne s'éloigne pas souvent. Et non seulement il n'a point promis de le faire en faveur de ceux qui different jusques à la mort de se convertir ; mais il a menacé au-contraire de ne le pas faire. *Ego quoque in interitu vestro ridebo* : Je *rirai à vôtre mort*, dit-il aux pécheurs ; sa misericorde même l'obligeant à accorder trés-rarement cette grace, de peur de donner occasion aux pécheurs de differer leur conversion de jour en jour sur cette attente.

Prov. 10. 26.

IX. Mais enfin, dira quelqu'un, la

conversion étant une œuvre de la volonté, on se convertit quand on le veut. Or le moyen de ne vouloir pas ce qui est necessaire pour être sauvé? C'est encore une trés dangereuse illusion. On se convertit, à la verité, quand on le veut; puisque la volonté pleine de se convertir est une veritable conversion. Mais cette volonté pleine de se convertir devant renfermer un veritable retour à Dieu, une volonté sincere de le prendre pour sa derniere fin & pour son souverain bien, & une détestation effective du peché, comme peché; c'est-à-dire, comme opposé à la justice & à la sainteté de Dieu; il est tres-facile de prendre le change, & de se tromper ou dans la nature de ce desir de conversion, ou dans le dégré de ce desir. La tromperie dans l'essence de ce desir consiste en ce que l'on prend souvent des desirs purement naturels pour des mouvemens naissans d'une grace surnaturelle. Car il faut remarquer sur ce sujet, qu'il y a des mouvemens équivoques dans la volonté, qui portent les même noms, qui produisent extérieurement les mêmes effets, & ne se discernent pas sensiblement, quoiqu'ils naissent de principes étrangement differens. L'amour propre forme des resolutions de quitter le peché;

& la charité en forme aussi. L'amour propre prie, & a recours à la misericorde de Dieu; la charité prie, & a recours à la misericorde de Dieu. Tout cela s'apelle conversion, & ne se distingue pas facilement. Ce qui arrive donc dans ces pretenduës conversions à la mort, est que l'on prend ordinairement des conversions naturelles pour des conversions surnaturelles; des mouvemens d'amour propre pour des mouvemens de charité. Une plus longue vie donneroit lieu de les discerner, parce que la charité a des marques qui donnent lieu de la reconnoître dans un juste espace de tems. Mais tout cela demeure confus, lorsque les desirs de conversion ne se font paroître qu'à l'extrémité de la vie; & l'on n'en peut alors juger que par les aparences, qui portent toutes à croire que ces marques de pénitence que les mourans donnent, sont presque toûjours de purs effets d'une crainte naturelle, quoique pouvant être quelquefois des effets de graces; les ministres de Jesus-Christ ne refusent pas à ces mourans les Sacremens de l'Eglise; mais sans leur donner une assurance que l'Eglise n'a pas, & que les Peres declarent qu'elle ne peut avoir.

Enfin, quoique l'on ne se trompe pas

dans la nature de ce deſir ; c'eſt à dire, que l'on ait effectivement quelque mouvement de grace, on ſe peut encore tromper dans le degré de cet amour & de ce deſir en prenant un leger commencement d'amour, qui laiſſe encore le cœur ſous la domination du peché, pour un amour capable de le délivrer de cette malheureuſe ſervitude, & ſans lequel il en demeure toûjours eſclave, & ne ſçauroit ainſi obtenir la remiſſion de ſes péchez; Et c'eſt encore ce qui arrive ſouvent à la mort, où l'imagination étant occupée fortement des objets de terreur, on croit ſouvent que les ſentimens dont on eſt alors frapé, ſont abſolument les maîtres du cœur, quoiqu'ils ne dominent que l'imagination, & que le cœur y ait peu de part.

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA II. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Math.* 23. 1.

EN ce temps-là, JESUS s'adressant au peuple, & à ses disciples, il leur dit : Les Docteurs de la loi, & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc, & faites tout ce qu'ils vous ordonnent ; mais ne faites pas ce qu'ils font : car ils disent *ce qu'il faut faire*, & ne le font pas. Ils lient des fardeaux pesans & qu'on ne sçauroit porter, & les mettent sur les épaules des hommes ; & ne voudroient pas les avoir remuez du bout du doigt : ils font toutes leurs actions afin d'être vûs hommes. C'est pourquoi ils affectent de porter sur leurs habits *les paroles de la loi écrites dans* des bandes de parchemin plus larges que les autres, & d'avoir aussi des franges plus longues : ils aiment les premieres places dans les festins, & les premieres chaires dans les synagogues ; *ils aiment* qu'on les saluë dans les places publiques, & qu'on les appelle maîtres. Mais pour vous, qu'on ne vous appelle point maîtres ; parceque vous n'avez qu'un seul maître, & vous êtes tous freres. N'appellez personne sur la terre vôtre pere ; parceque vous n'avez qu'un Pere qui

qui est dans le Ciel : & qu'on ne vous appelle point docteurs ; parceque vous n'avez qu'un docteur & qu'un maître qui est CHRIST. Celui qui est le plus grand parmi vous, sera le serviteur des autres : car quiconque s'élevera, sera abaissé ; & quiconque s'abaissera, sera élevé.

EXPLICATION.

I. LEs hommes n'aiment guéres ordinairement à distinguer ceux qu'on est obligé d'écouter avec respect, de ceux dont on doit estimer la vertu & imiter les exemples. Et c'estpourquoi ils sont portez à passer dans l'excés de côté ou d'autre; à refuser d'écouter ou de respecter ceux dont ils ne sçauroient estimer la conduite, ou à croire être en droit de suivre l'exemple de ceux qu'ils sont obligez d'écouter avec respect. C'est qu'ils aiment naturellement la felicité; & que l'obligation de discerner si souvent la verité de l'erreur, les incommode & les fatigue. Mais Dieu n'a pas voulu s'accommoder à cette inclination des hommes. Il veut qu'ils ayent besoin d'user de discernement à chaque pas; qu'ils ouvrent les yeux à tout ce qui ne surpasse pas leur intelligence, & qui ne se peut connoître par une application sincere, & enfin qu'ils tâchent de la suivre en tout. Il y a des ministres de l'Eglise dont les défauts sont manifestes. Faut-il les suivre & les imiter dans leur conduite ? Non. L'esprit

humain voudroit bien en pouvoir conclure, qu'on n'est donc pas obligé de les écouter, de les respecter, ni de faire ce qu'ils disent. Mais Jesus-Christ s'oppose à cette conclusion. *Les Docteurs de la loi & les Pharisiens*, dit-il, *sont assis sur la chaire Moïse. Faites donc ce qu'ils vous disent.* La verité ne leur appartient pas, mais à Dieu. Elle ne merite donc pas moins d'être respectée & suivie, parce-qu'elle est annoncée par de mauvais ministres. La chaire & l'autorité de Moïse merite toûjours d'être honorée; & elle rend dignes d'honneur ceux qui en sont en possession, pendant qu'ils n'en ont pas encore été dépoüillez par une autorité legitime. Autrement il faudroit soumettre les Superieurs au caprice de tous les inferieurs. La doctrine de la verité est incapable d'approuver ce desordre. Elle veut donc qu'on respecte dans tous les ministres de Dieu l'autorité de Dieu dont ils sont revêtus, & qu'on reçoive avec respect les veritez qu'ils annoncent.

II. Jesus-Christ vouloit que l'on écoutât les ministres de la Sinagogue, mais c'est à cause qu'ils étoient assis sur la chaire de Moïse. C'est la place qu'ils occupoient, & l'autorité dont ils étoient revêtus, qui les en rendoit dignes. *Les Scri-*

bes & les Phariſiens ſont aſſis ſur la chaire de Moïſe. Obſervez donc, & faites toutes les choſes qu'ils vous diſent. Cela eſt clair & de la portée de tout le monde, & diſtingue nettement ceux qu'il faut écouter, de ceux qu'il ne faut pas écouter. Dans la Religion établie par Moïſe, ceux qui étoient aſſis ſur ſa chaire, meritoient d'être écoutés; tous ceux qui n'étoient point aſſis ſur cette chaire, ne meritoient point d'être écoutez. De même dans la Religion chrétienne établie par JESUS-CHRIST, il faut écouter les Paſteurs qui tiennent ſa place & ſont aſſis ſur ſa chaire. Mais tous ceux qui ne ſont point aſſis dans la chaire de l'Egliſe chrétienne, ne meritent point d'être écoutez. Cette chaire étant unique quiconque eſt aſſis dans une autre, ne doit être ni écouté ni ſuivi. Ainſi tous les heretiques n'étant point aſſis dans cette chaire d'unité, & en ayant voulu établir une autre, n'ont point dû être éccoutez; & parconſequent n'ont point dû être ſuivis. Car il eſt trés-clair que quiconque n'a pas droit de ſe faire écouter, n'a pas droit de ſe faire ſuivre. Tous ceux donc qui les ont écoutez & ſuivis, ont renverſé l'ordre de JESUS-CHRIST, en écoutant & en ſuivant ceux qui n'étoient point aſſis ſur la chaire que JESUS-CHRIST a établie dans ſon Egliſe.

III. Il eſt remarquable que Jesus-Christ n'ordonne point aux Juifs de ſuivre la doctrine des Scribes & des Phariſiens, pourvû qu'ils enſeignaſſent des veritez conformes à l'Ecriture: mais qu'il leur ordonne generalement de faire tout ce qu'ils diront dans la chaire de Moïſe. Il ne ſoumet pas la doctrine des Scribes & des Phariſiens à l'examen du commun des Juifs. Il ſçavoit que cela ſurpaſſoit l'intelligence commune. Il veut qu'ils fondent leur ſoumiſſion & leur créance ſur l'autorité de la chaire de Moïſe, & non ſur leur propre diſcernement. Ce n'eſt pas qu'il les obligeât par-là à embraſſer toutes les traditions Phariſaïques; car elles n'étoient point univerſellement reçuës, & n'étoient pas ainſi publiées par l'autorité de la chaire de Moïſe. La chaire de l'Egliſe n'autoriſe que les veritez reçuës par toute l'Egliſe, & qui font partie de ſa foi. Et il en étoit de même de la chaire de la Sinagogue. Si un Scribe ou un Phariſien propoſoit quelque choſe outre cette doctrine commune de la chaire de Moïſe, on n'étoit pas obligé de la ſuivre, & on la pouvoit même rejetter; mais ce n'étoit pas en ſe fondant ſur l'examen que l'on en faiſoit par l'Ecriture; mais en s'apuyant ſur l'autorité du corps de l'Egliſe Judaïque qui

ne la recevoit pas. C'est donc toûjours sur l'autorité de l'Eglise que la créance du peuple étoit fondée. Ainsi par cette instruction que Jesus-Christ a donnée aux Juifs, il a établi la vraie regle de la foi, qui est de s'arrêter à la plus grande autorité visible.

IV. Il ne s'ensuit donc nullement de-là que les Juifs auroient été obligez d'adherer au jugement rendu par le corps de la Sinagogue contre Jesus-Christ même: car cette regle de suivre l'autorité du corps de l'Eglise, n'est veritable que lorsque l'autorité de ce corps est la plus grande autorité visible. Et ainsi elle sera toûjours veritable dans l'Eglise chrétienne; parcequ'il n'y aura jamais d'autorité plus grande & plus visible que la sienne; & que ne devant jamais perir, jamais aucune autorité visible n'obligera de la rejetter.

Mais il n'en étoit pas de même de l'Eglise Judaïque: c'étoit une Eglise qui devoit perir & qui devoit être rejettée: & ainsi il falloit par néceſſité, qu'au tems où cela devoit arriver, il se rencontrât une plus grande autorité visible qui obligeât à ne la pas suivre. Or ce tems fut justement celui de la condamnation de J. Christ; car l'autorité de Jesus-Christ fondée

sur des propheties claires, sur sa sainteté extraordinaire, sur ses miracles certains & éclatans, étant infiniment au-dessus de celle de la Sinagogue; la Sinagogue en le rejettant se condamna elle-même: & bien loin que les Juifs dussent adherer à son jugement; & que selon la vraie régle de la raison & de la foi, qui est d'établir sa créance sur la plus grande autorité visible, ils devoient condamner la Sinagogue, & adherer à Jesus-Christ. Ainsi cet exemple ne fait que confirmer la régle de la nécessité de former sa créance sur la plus grande autorité visible: & cette regle est la seule qui soit proportionnée au peuple, & qui puisse unir les fidéles en un corps de societé d'une maniere raisonnable. Car de prétendre les unir par des discussions infinies, c'est une voie visiblement impossible: & de vouloir fonder cette union sur des inspirations & des mouvemens secrets, dont on ne puisse aporter aucune preuve, c'est une voie de visionnaires, contraire à toute raison, & à tout ce que nous connoissons de la conduite de Dieu dans l'établissement de la vraye Religion.

V. Les hommes suivant l'inclination de la nature, auroient bien desiré que Jesus-Christ en leur donnant un moyen si facile de connoître la vraye foi qui est

de la régler sur la plus grande autorité visible, leur eût aussi permis de régler leur conduite sur une autorité extérieure, & de suivre toûjours l'exemple de leurs Pasteurs. Par ce moyen ils n'auroient jamais été commis avec eux. Ils n'auroient jamais été dans aucune incertitude. Leur voie leur eût toûjours été clairement marquée, & ils auroient eu une grande facilité à y marcher. Mais Dieu ne leur a pas voulu faire cette grace; & il ne la pouvoit faire sans détruire tout l'état de cette vie, & la maniere dont il vouloit que les hommes y operassent leur salut.

Cet état devant être un état de foi, tout y doit être obscur. On n'y devoit point voir de miracles visibles & continuels. Or c'en seroit un trés-visible, si Dieu faisoit en sorte que les ministeres de son Eglise ne fussent occupez que par des gens de bien, qui ne donnassent en les exerçant que des exemples dignes d'être imitez. Ces ministres seroient tirez de la condition des autres hommes; & ce seroit le plus grand de tous les miracles de voir des gens qui par une certaine profession & un certain genre de vie deviendroient exemts de toutes les passions & de tous les défauts des hommes. Tout le monde voudroit être ministre de l'Eglise

à ce prix là: & au lieu que Jesus-Christ a voulu que le soin qu'on doit avoir de son ame, portât les Chrétiens à fuir les charges ecclesiastiques, il n'y auroit personne qui ne dût faire son possible pour y arriver, afin d'avoir part à un si grand privilege.

Il falloit donc par nécessité que Dieu permît qu'il y eût de méchans Pasteurs. Et comme les méchans ne doivent jamais être imitez, il étoit necessaire que Jesus-Christ avertît les hommes qu'ils ne les devoient pas imiter ; & c'est ce qu'il a fait en prescrivant également aux Juifs, & de suivre toûjours les Pasteurs en ce qui regarde la foi, & de ne les pas suivre en imitant leurs actions, lorsqu'elles sont mauvaises & dereglées : *Secundùm verò opera illorum nolite facere.* Il a fallu obliger les peuples à croire les Pasteurs à l'égard de la foi ; parce qu'étant incapables des discussions & des examens, ils n'avoient point d'autre moyen de s'assurer de la vraïe foi, que celle de l'autorité. Mais Jesus-Christ ne pouvoit pas leur imposer la même obligation à l'égard de l'imitation des actions des Pasteurs ; parce qu'elles pouvoient être mauvaises, & que d'ailleurs ils en pouvoient juger par les régles mêmes qu'ils auroient tirées de la doctrine des Pasteurs : car c'est par

ces régles qu'il faut juger des actions des Pasteurs particuliers, & non par les actions de ces Pasteurs qu'il faut juger des régles qu'on est obligé de suivre.

VI. Il est vrai que c'est une terrible tentation pour les foibles, que d'être souvent dans la necessité de ne pas suivre leurs propres Pasteurs ; c'est un des plus grands jugemens de Dieu, & une des plus grandes marques de sa colere contre un peuple, que de permettre que de tels Pasteurs soient chargez de sa conduite : car par là ce peuple est non-seulement privé du secours qu'il recevroit des prieres & de la vigilance d'un bon Pasteur ; mais il est encore porté & sollicité au vice par ce qu'il y a de plus capable de l'y engager. La pente de la nature jointe à l'exemple d'un Pasteur, ôte l'horreur de tous les vices, & décredite toutes les vertus. Si l'on ne se porte pas à justifier positivement les actions criminelles, on s'accoutume à les regarder comme des défauts ordinaires & suportables, & dont il est facile d'obtenir le pardon de Dieu. Les Pasteurs emportent ordinairement la multitude ; & les jugemens de la multitude étant connus à chacun des particuliers, leur causent une tentation continuelle. Les vertus paroissent par-là à la plûpart du monde des

idées outrées & hors de la portée du commun des hommes. Or rien n'est plus difficile que de marcher dans un chemin desert & abandonné, où l'on n'a presque point de soûtien, & où l'on est obligé de se mettre presque toûjours au-dessus du jugement de ceux mêmes qu'on est obligé de respecter. Il est trés-rare que l'amour de la verité soit assez fort pour nous soûtenir contre le torrent des mauvais exemples; & c'est pourquoi les Pasteurs qui le favorisent par leur mauvaise conduite, au lieu de s'y oposer, font d'étranges obstacles au salut des peuples.

VII. Mais ce jugement de Dieu est attiré souvent par le déreglement des peuples mêmes: car il est encore plus ordinaire à l'égard des Pasteurs que des Rois, que Dieu les donne en punition des péchez des peuples: *Qui regnare facit hominem hypocritam propter peccata populi.* (Iob. 34. 30.) Ainsi comme tous les jugemens de Dieu sont justes, on n'est pas moins obligé dans ces rencontres que dans toutes les autres, de lui dire: *Seigneur vous êtes juste, & vôtre jugement est plein d'équité & de droiture*: JUSTUS *es, Domine, & rectum judicium tuum.* (Ps. 118. 137.) S'il exerce même par cette conduite sa justice sur les méchans, il ne laisse pas d'exercer en même-

temps sa misericorde sur les Elûs. Il procure à certaines ames de trés - grands biens par les mêmes moyens qui sont l'occasion de la perte de plusieurs autres. Dieu a souvent plus dessein d'honorer son Eglise par des vertus éminentes, que de la rendre abondante par une multitude de Chrétiens foibles & imparfaits; parce que les vertus communes & mediocres ne sont bonnes que pour ceux qui les ont; au lieu que les vertus éminentes sont l'instruction de plusieurs siecles. Or la vertu qui résiste au torrent de la multiude, & au mauvais exemple des Pasteurs mêmes; & qui étant sans appui humain, subsiste par sa propre force, est bien plus forte & plus pure que celle qui ne se conserve que par une infinité de soûtiens humains. Lorsque tout conspire à engager à la vertu, l'exemple des Pasteurs, les louanges des hommes, la crainte de se deshonorer, on ne sçait presque quelle part l'amour de la verité & de la justice a dans les actions vertueuses; & l'on a raison de craindre qu'il n'y en ait pas beaucoup, & que ces vertus si honorées, ne s'évanoüissent si-tôt qu'elles seront privées de tous ces appuis. Mais quand la verité est peu honorée, & qu'elle est fortement combattuë ou par des persecutions ouvertes, ou par le juge-

ment de la multitude & des Pasteurs mêmes, l'attache qu'on y a est & bien plus sincere & plus indépendante. Elle a bien plus de force & de fermeté; & l'on a bien plus de sujet de croire que ces édifices spirituels sont bâtis sur la pierre solide,& non sur le sable des opinions humaines; & qu'ils sont ainsi bien plus en état de resister aux vents, aux inondations & aux tempêtes dont ils pourroient être attaquez.

VIII. Il est donc indubitable par l'autorité de l'Evangile, que bien-loin qu'on soit obligé de suivre toûjours l'exemple de ses Pasteurs, on est souvent obligé de ne le pas suivre: *Secundùm autem opera illorum nolite facere.* Mais s'ensuit-il de là qu'on les doive condamner; qu'on doive se rendre juge de leurs actions;qu'on doive s'informer de leur conduite, qu'on puisse les décrier, s'élever contre eux,& se dispenser de les honorer? C'est ce que Jesus-Christ ne dit nullement, ou plûtôt c'est ce qu'il interdit en ne le disant pas. Il ne donne point d'autre permission aux peuples à l'égard des Pasteurs, que de ne pas suivre leur exemple. Or pour ne le pas suivre,il n'est pas necessaire de s'informer de leurs actions, ni de les condamner. Il suffit que leurs

actions ne soient pas nôtre régle. Chacun est obligé de se conduire par la verité que l'on apprend de l'Eglise. Voilà la régle : & cette verité n'est ni la coutume, ni l'exemple des Pasteurs. S'ils l'observent, à la bonne-heure : s'ils ne l'observent pas ; ils ont un juge qui les jugera. Il n'est point necessaire que les inferieurs s'attribuent ce jugement ; ils le doivent remettre à Dieu & à ceux à qui il appartient. Ce seroit donc une erreur visible de prétendre se dispenser d'honorer les Pasteurs dont on ne croiroit pas devoir imiter les actions : car les motifs qu'on a de les honorer subsistent avec toutes les raisons qu'on peut avoir de ne pas imiter leur conduite.

IX. Rien n'est plus important & plus difficile dans la vie chrétienne que de tenir les vertus mêmes dans leurs justes bornes, & de s'empêcher de blesser certaines veritez en voulant en suivre d'autres. Le respect & la déference pour les Pasteurs portent souvent à l'approbation & à l'imitation de leurs défauts : & l'on peut aussi être engagé par un prétexte specieux de l'amour de la verité, à des procedez trop libres & trop peu respectueux envers les Pasteurs. Le seul remede à cela, est de n'aimer pas fortement certaines ver-

tus & certaines veritez au préjudice des autres. Il faut les aimer toutes dans le degré qu'elles doivent être aimées. C'est une verité. Qu'il ne faut pas imiter les défauts des Superieurs: mais c'est aussi une verité : Qu'il faut toûjours honorer, respecter, épargner les Superieurs autant qu'on le peut. Ces veritez bien loin d'être contraires, sont jointes & inséparables dans la verité souveraine. Il ne faut pas imiter les déreglemens des Pasteurs, parce qu'il faut être souverainement attaché à JESUS-CHRIST : mais par cette même regle il faut honorer dans les Pasteurs, tels qu'ils soient, l'autorité de JESUS-CHRIST dont ils sont revêtus; parceque cette autorité est toûjours à JESUS-CHRIST, & que c'est JESUS-CHRIST que l'on honore par les respects qu'on leur rend. JESUS-CHRIST ne laisse pas d'être en eux, non pour les sanctifier, mais pour y recevoir les respects que nous lui devons en la personne de ses ministres. Il n'y est pas pour eux, il y est pour nous. Cherchons l'y donc, puisqu'il daigne y être pour nous; & ne le fuyons pas, parcequ'il n'y est pas pour eux.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA II. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Mat.* 20.17.

EN ce tems là : Comme JESUS s'en alloit à Jerusalem, il prit à part ses disciples & leur dit : Nous allons à Jerusalem, & le Fils de l'homme sera livré aux Princes des Prêtres & aux Docteurs de la loi, qui le condamneront à la mort, & le livreront aux Gentils, afin qu'ils le traitent avec moquerie *&* avec outrage, & qu'ils le fouettent & le crucifient ; & il ressuscitera le troisiéme jour. Alors la mere des enfans de Zebedée s'aprocha de lui avec ses *deux* fils, & l'adora comme pour lui demander quelque chose. Il lui dit : Que voulez-vous ? Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis dans vôtre royaume, l'un à vôtre droite, & l'autre à vôtre gauche. JESUS répondit : Vous ne sçavez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? Nous le pouvons, lui dirent-ils. JESUS leur repartit : Il est vrai que vous boirez le calice que je boirai ; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne dépend pas de moi de vous le donner ; mais c'est pour ceux à qui mon Pere l'a preparé. Les dix autres *Apôtres* ayant entendu ceci, en conçûrent de

l'indignation contre les deux freres. Et JESUS les apellant à lui, leur dit : Vous sçavez que ceux qui sont Princes parmi les nations, les dominent ; & que les Grands les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous; mais que celui qui voudra être grande parmi vous, soit vôtre serviteur ; & que celui qui voudra être le premier parmi vous, soit vôtre esclave : comme le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir & donner sa vie pour la redemption de plusieurs.

EXPLICATION.

I. PENDANT que JESUS-CHRIST avertissoit ses Apôtres de sa mort prochaine, & des outrages qu'il devoit recevoir des Juifs, Jean & Jacques enfans de Zebedée, du nombre de ces Apôtres, faisoient agir leur mere pour obtenir les deux premieres places de son royaume, s'imaginant,[1] selon l'idée commune que des Juifs avoient du Messie, qu'il devoit regner dans le monde avec l'éclat & la grandeur des Princes du monde. Et cela fait voir que JESUS CHRIST a passé toute sa vie avec des gens pleins de vûës & de passions humaines, & qui ne songeoient qu'à leur propre élevation, pendant qu'il n'avoit dans l'esprit que l'opprobre de sa croix. Quelle difference des pensées de JESUS-CHRIST, & des pensées interessées de ses Apôtres ! Et

quelle patience que celle de Jesus-Christ dans la vûë continuelle qu'il a euë de ces pensées basses & charnelles, dont il penetroit toute la corruption! Qu'on juge par-là de l'injustice des hommes, qui étant eux-mêmes pleins de passions, & concevant trés-foiblement la corruption de celles des autres, ont peine néanmoins à souffrir ce qu'ils en conçoivent. Jesus-Christ souffroit ces défauts de ses Apôtres dans leur état d'imperfection & de foiblesse, parcequ'il prévoyoit qu'ils passeroient à un autre état, & qu'alors ces imperfections passées serviroient à l'affermissement de leur vertu en les tenant dans l'humilité, & leur donnant lieu de connoître ce qu'ils étoient par eux-mêmes, si Dieu les eût abandonnez à leur foiblesse. Pourquoi ne pensons-nous pas de même, que les foiblesses & les imperfections de nos freres contribueront peut-être à leur sanctification; & qu'au moins elles seront entierement détruites, lorsque Dieu aprés leur mort s'emparera pleinement de leur cœur, & y regnera totalement?

II. Ce fut la mere de Jean & de Jacques qui se chargea de cette requête ambitieuse; & Jesus-Christ le permit pour nous faire voir en cette mere, d'ail-

leurs bonne & pieuse, le naturel de plusieurs peres & meres, qui n'ont pour leurs enfans que des vûës d'ambition & d'interêt, & ausquels par consequent on pourroit bien répondre ce que Jesus Christ répondit à la demande de cette mere & de ses enfans: *Vous ne sçavez ce que vous demandez*, ni vous ni vos enfans. En effet, ces demandes & ces poursuites des biens & des dignitez de l'Eglise qu'on voit en tant de peres & de meres, sont de grandes preuves de leur peu de lumiere sur le bien de leurs enfans & sur leurs propres interêts. Ils ne sçavent ce qu'ils demandent, ni de quoi ils se rendent responsables par ces poursuites. En demandant des benefices pour leurs enfans ou pour d'autres qui leur appartiennent, ils se rendent juges de leur vocation, & ils en rendent témoignage à l'Eglise; ils declarent aux Collateurs qui sont chargez de les donner en son nom, qu'ils en sont dignes. Ils s'en rendent caution à l'Eglise & à Dieu même; & Dieu leur en faisant rendre compte, leur imputera tout le mal qui aura été fait par des ministres indignes qu'ils auront proposez à l'Eglise, & à qui ils auront procuré ses biens & ses ministeres. Voilà à quoi l'on s'engage en demandant des benefices pour ses enfans &

pour ses amis, & en employant son credit pour leur en obtenir. C'est néanmoins ce qui passe pour un grand bien dans le monde, & ce que l'on considere comme l'un des plus grands avantages des grandes fortunes. Quel étrange avantage pour des peres, d'avoir à répondre à Dieu de tous les péchez que commettent des ministres mal appellez; d'avoir des gens qui péchent sur leur compte, comme si l'on n'étoit pas assez chargé de ses propres dettes! Et quel étrange avantage pour des enfans, d'être engagez dans une voie qui par le peu de disposition & de vocation qu'ils ont pour l'Eglise, est pour eux une voye qui mene à la mort!

III. En vain prétendroit-on excuser ces demandes sur l'amour des peres pour leurs enfans; parceque c'est cet amour même qui les devroit empêcher de les charger d'un poids si terrible, & de leur donner par-là occasion de commettre une infinité de fautes énormes car il est impossible de comprendre toutes celles où des Ecclesiastiques mal apellez s'engagent par l'abus de leur ministere; & combien ces fautes s'augmentent & se multiplient à proportion que les ministeres qu'ils exercent sont plus importans & plus relevez. Mais la verité est que ce n'est pour l'or-

dinaire rien moins qu'une veritable affection qui porte les peres à engager leurs enfans dans l'Eglise, & à employer leur credit pour leur en faire obtenir les revenus & les dignitez. Ce ne sont que des interêts de famille & un pur amour d'eux-mêmes. Ils cherchent à décharger leur maison par les biens de l'Eglise, ou à la rendre considerable par ses dignitez. C'est à quoi se réduit cette charité des peres pour leurs enfans. Les plus équitables sont ceux qui se contentent de faire nourrir leurs enfans par l'Eglise: & c'est une grande loüange quand on peut dire d'un pere qui ne fait rien entrer dans son bien du revenu des benefices de ses enfans. Il y a donc bien des peres & des meres semblables à cette mere des Apôtres Jean & Jacques, & dont on peut dire qu'ils ne sçavent ce qu'ils font & ce qu'ils demandent : & entre ceux-là il n'y en a point de plus malheureux que ceux qui réüssissent le mieux dans leurs desseins.

¶ IV. Jean & Jacques étoient sans doute blâmables de cette demande ambitieuse à laquelle ils avoient engagé leur mere: mais il s'en faut bien que cette ambition ne fût aussi mauvaise que celle de ceux qui recherchent maintenant par ambition les charges & les dignitez de l'Eglise. Ces

Apôtres étoient des Juifs imparfaits, qui tenoient encore de l'esprit judaïque; parceque la loi nouvelle n'étoit pas encore parfaitement établie. Ainsi leur imperfection étoit supportable. Mais ceux-ci aprés que cette loi a été rendue si publique & si manifeste à tout le monde, qu'on ne la sçauroit ignorer que par un aveuglement volontaire; aprés que l'Eglise a été instruite par tant d'exemples édifians du desinteressement & de l'humilité que Dieu demande dans ses ministres, ne laissent pas de porter leur ambition jusques sur les autels. Jean & Jacques consideroient par erreur le Royaume de JESUS-CHRIST comme devant être établi dans ce monde même. Ils croyent que ces sortes de recompenses doivent faire partie de celles que JESUS-CHRIST donneroit à ses serviteurs, & qu'ainsi ils avoient droit d'y prétendre. Ils avoient même le courage de vouloir souffrir pour y arriver, quoiqu'ils n'en eussent peut-être pas encore la force. Mais ceux-ci aspirent aux dignitez de l'Eglise dans un tems qu'ils sçavent être destiné à l'humiliation & à la pénitence, & où JESUS-CHRIST veut être encore humilié dans ses membres & dans ses ministres : & ils n'ont au contraire guéres de zele pour cet autre royau-

me de JESUS CHRIST, auquel on ne parvient que par l'humilité & par la souffrance. Et enfin bien-loin de chercher à souffrir en prétendant aux dignitez de l'Eglise, leur but en aspirant aux dignitez de l'Eglise, est de se mettre en état de ne rien souffrir.

V. QUOIQUE JESUS-CHRIST condamnât l'ambition de ces deux freres, il ne se sert pas néanmoins pour leur faire connoître le déreglement de leur cœur, de plusieurs raisons que la Religion fournit contre l'orgueil & l'ambition. Il ne leur dit point que les avantages & les prééminences de l'autre vie ne consistent pas dans une grandeur temporelle, mais en une plus grande abondance de justice & de sainteté. Il ne leur dit point qu'il est impossible d'être élevé au-dessus des autres dans le royaume du ciel, si on ne les surpasse ici en humilité & en charité. Il ne leur dit point que tout Chrétien doit se croire trop heureux que Dieu l'ait appellé à la grace de l'Evangile, & lui ait donné place dans son corps, & que c'est un grand orgueil d'aspirer par une ambition déreglée aux premieres places de ce corps, dans lequel il n'est permis de rechercher que la santé, comme dit saint Augustin. *Non quæras in corpore*

Christi nisi sanitatem. Il ne les reprend point fortement de leur présomption, de leur ignorance, & du peu de profit qu'ils avoient fait des exemples d'humilité qu'il leur avoit donnez. Il se sert seulement de deux raisons qui étoient plus proportionnées à leur peu d'intelligence. L'une, que ces places qu'ils demandoient se devoient acheter au prix de grandes souffrances; l'autre que quand ils les auroient obtenues, ils n'en seroient que plus obligez à se rendre serviteurs de tous les autres, & n'en auroient pas plus de droit à cette domination à laquelle ils aspiroient. Cela nous apprend que pour corriger les hommes de leurs défauts, on ne doit se servir que des raisons qui sont de la portée de ceux que l'on veut instruire. La conduite de JESUS-CHRIST nous en est un exemple admirable, & c'est peut-être pour cela qu'il a voulu vivre toute sa vie avec des Apôtres imparfaits, afin de donner aux Pasteurs de son Eglise des exemples de la condescendance chrétienne, dont la pratique est beaucoup plus difficile que celle d'une conduite plus forte, qui sous prétexte d'être plus conforme à la pureté du Christianisme, le seroit moins à la charité d'un ministre de JESUS-CHRIST.

VI. Les autres Apôtres se blesserent de l'ambition des deux freres : mais ce fut par une espece d'ambition. Il faut extrémement prendre garde aux secrets mouvemens qui excitent nôtre zele. Car souvent l'interêt & l'amour propre y ont plus de part que le desir de la gloire de Dieu. Or il n'y a rien de plus dangereux qu'un faux zele voilé d'un prétexte de pieté; parcequ'il nous porte à suivre consciencieusement nos passions, & qu'il se flate d'une esperance de religion, lorsque dans le fond il n'y a que la cupidité qui nous fait agir. C'estpourquoi l'instruction de Jesus-Christ touchant la nature des charges ecclesiastiques, regarde autant les autres Apôtres que ces deux freres. Et ce fut la même jalousie des autres Apôtres, dont Jesus-Christ prit sujet de la leur donner. Nous ne devons point desirer nôtre propre élevation: mais nous ne devons point aussi nous opposer par ambition à l'élevation des autres. Et comme on doit croire que la puissance ecclesiastique oblige à plus de travail & plus d'humilité, on ne doit point s'imaginer que ceux qui y sont élevez en soient plus heureux, ni avoir de la jalousie du rang qu'ils tiennent. Que craignoient les Apôtres, & quel étoit le sujet de l'indignation

dignation qu'ils firent paroître contre les deux freres? Craignoient-ils que Jesus-Christ leur accordât ce qu'ils demandoient, quoiqu'ils en fussent indignes, ou sans les en rendre dignes?

C'auroit été soupçonner Jesus-Christ d'injustice ou de foiblesse. Ils craignoient donc absolument l'élevation de Jean & de Jacques au-dessus d'eux, de quelque maniere qu'elle s'obtînt. Ils ne vouloient pas qu'ils leur fussent préferez. Ils regardoient le ministere du royaume de Dieu comme une grandeur temporelle. Ainsi ils étoient dans la même erreur que les enfans de Zebedée, & ils n'étoient pas moins ambitieux qu'eux.

VII. L'instruction que Jesus-Christ donna à ses Apôtres sur la nature des charges ecclesiastiques, s'étend naturellement beaucoup plus loin; & elle donne lieu de conclure nettement, que quiconque les recherche par ambition en est indigne. Car il n'y a point d'indignité plus manifeste que de rechercher une charge sans en connoître les obligations & les engagemens, lorsqu'on se doit croire incapable d'y satisfaire. Les charges ecclesiastiques enferment donc une obligation à s'humilier & à pratiquer la patience plus que le commun des

Chrétiens, les rechercher pour se rehausser & pour joüir du repos, c'est en être manifestement indigne ; parceque c'est n'en connoître pas la nature, & être dans des dispositions opposées à celles qu'elles demandent. Il faut qu'un Pasteur s'humilie devant Dieu ; parcequ'il doit se regarder comme chargé des pechez des peuples. Il faut qu'il s'humilie devant les homme; ; parcequ'il leur doit donner l'exemple de l'humilité, qu'il doit tâcher de les gagner & de se faire aimer d'eux ; ce qu'on ne peut faire qu'en s'humiliant. Il faut qu'il pratique à leur égard une grande patience ; qu'il évite de les choquer ; qu'il les ménage ; qu'il les tolere ; qu'il ne les scandalise en rien ; qu'il évite d'envenimer leurs playes par des duretez. Quiconque donc est possedé du desir de dominer, ne connoît point les devoirs de l'état ecclesiastique, & ne se connoît point soi-même, s'il se croit capable d'y satisfaire. Or comment un homme qui ne connoît ni l'état qu'il veut embrasser, ni l'incapacité où il est de s'en acquiter, pourroit-il y avoir vocation ?

VIII. Il en est de même du repos. Quiconque le desire & le cherche dans l'état ecclesiastique, n'y est pas propre ; puisque c'est au contraire l'état du monde

qui demande le plus de travail & le plus de sollicitude. L'Apôtre en fait la principale qualité d'un Pasteur : *Qui praeest in sollicitudine*. Et pour concevoir quelle doit être la sollicitude de la vie pastorale, il ne faut qu'avoir dans l'esprit ces paroles du livre des Proverbes touchant ceux qui se sont rendu caution des autres: *Mon fils, si vous avez répondu pour vôtre ami, & si vous avez engagé vôtre foi & vôtre main à un étranger* (c'est ce que font tous les Pasteurs en répondant pour les ames) *faites ce que je vous dis, mon fils, & délivrez-vous vous-même parce que vous êtes tombé entre les mains de vôtre prochain. Courez de tous côtez ; hâtez-vous & réveillez vôtre ami; ne laissez point aller vos yeux au sommeil, & que vos paupieres ne s'assoupissent point.* Voilà quelle doit être la vie d'un Pasteur: & l'on peut juger par-là du repos qu'il y peut trouver. C'est un medecin environné de malades, & obligé sur peine de sa vie même de travailler sans cesse à les guerir, & à leur donner & la nourriture & les remedes dont ils ont besoin. Il en voit mourir une infinité à ses yeux; car il y a toûjours de ces malades qui perissent; & il n'y va pas moins que la vie du medecin, s'ils perissent par sa négligence, par son igno-

Rom. 12. 8.

Prov. 6. 1. & suiv.

rance , ou par ſon peu de charité. Il les doit guerir par ſes prieres, par l'exemple de ſa vie , par ſes inſtructions. Il doit diverſifier ſes remedes ſelon leurs differentes maladies; & par conſequent il les doit ſans ceſſe étudier , & s'informer de tout ce qui leur arrive. N'eſt il donc pas clair que de chercher du repos dans cet état, c'eſt de ne le connoître pas ?

IX. Enfin la recherche des emplois de l'Egliſe renferme une extinction de foi à l'égard de pluſieurs veritez capitales & néceſſaires à cet emploi.

Celui qui les deſire par ambition, ou croit qu'il n'a pas beſoin de la grace de Dieu pour s'en acquiter , ou s'imagine qu'il ne peut la refuſer aux preſomptueux & aux témeraires; l'une & l'autre eſt une erreur contre la foi.

Celui qui recherche les dignitez de l'Egliſe , ou ne croit point le jugement de Dieu, & par-là eſt heretique; ou le croyant & de ſe mettant point en peine du poids dont il ſe charge en s'engageant dans ces miniſteres , il témoigne qu'il eſt endurci , & parconſequent qu'il en eſt indigne.

Celui qui recherche les dignitez de l'Egliſe , ou ne croit pas que c'eſt à Dieu à y apeller , & non-pas à nous à nous y ingerer; & parconſequent il manque de

foi; ou le croyant il ne s'en met pas en peine, & il est impie.

Celui qui recherche les dignitez de l'Eglise, ou connoît qu'il n'a point les talens nécessaires pour s'en acquiter; & s'il les recherche dans cette disposition, il faut qu'il n'ait point de conscience; ou il ne le connoît pas, & croit que ces fonctions lui seront faciles, & il est absolument sans lumiere; & ainsi il est toûjours ou impie ou aveugle, & peut-être tous les deux ensemble.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA II. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Luc* 16. 19.

En ce tems-là : Jesus dit à ses disciples : Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de pourpre & de lin, & qui se traitoit magnifiquement tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre appellé Lazare, tout couvert d'ulceres, couché à sa porte, qui eût bien voulu se pouvoir rassasier des miettes qui tomboient de la table du riche : mais personne ne lui en donnoit; & les chiens venoient lui lecher ses playes. Or il

arriva que ce pauvre mourut, & fut emporté par les Anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sepulchre. Et lorsqu'il étoit dans les tourmens il leva les yeux en haut, & vit de loin Abraham, & Lazare dans son sein; & s'écriant, il dit ces paroles : Pere Abraham, ayez pitié de moi, & envoyez moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre d'extrémes tourmens dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans vôtre vie, & que Lazare n'y a eu que des maux ; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation & dans la joye, & vous êtes dans les tourmens. De plus, il y a pour jamais un grand abîme entre vous & nous ; de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes. Le riche lui dit: Je vous supplie donc, Pere *Abraham*, de l'envoyer dans la maison de mon pere, où j'ai encore cinq freres; afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourmens. Abraham lui repartit : Ils ont Moïse & les Prophetes, qu'ils les écoutent. Non, dit-il, Pere Abraham : mais si quelqu'un des morts les va trouver, ils feront penitence. Mais Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophetes, ils ne croiront pas non-plus quand quelqu'un des morts ressusciteroit.

EXPLICATION.

I. COMME les hommes ne jugent des crimes que par raport à eux-mêmes, & par le dommage qu'ils en re-

çoivent, ils ont de la peine à concevir dans ce riche dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, le crime par lequel il a merité la damnation. *Il étoit riche*, diront-ils ; mais il ne s'étoit pas enrichi du bien d'autrui. *Il faisoit tous les jours bonne chere ; il étoit vêtu magnifiquement* ; mais c'étoit sans faire tort à personne, & il ne paroît pas que ce fût avec des excés qui alterassent sa santé, ni qu'il s'élevât par là au-dessus de sa condition. Il ne secourut pas Lazare : mais on ne sçauroit assister tous les pauvres, & cela pouvoit venir de l'oubli de ses gens & non pas du sien. Qu'y a-t-il de criminel en tout cela ? On ne lui reproche point d'adulteres, de vols, de calomnies, d'injustices. Il étoit bon parent ; & cette inclination paroît même par la priere qu'il fait aprés sa mort, qu'on avertisse ses freres de ne pas venir en ce lieu de tourmens. Il contribuoit par sa magnificence à l'entretien & à la subsistance de divers pauvres. Il avoit quantité d'amis, puisqu'il tenoit grande table ; & cela n'est pas inutile à la societé. Qu'il y a de gens qui se croiroient vertueux, s'ils en pouvoient dire autant d'eux mêmes ! Les grandes richesses ne s'acquerent, ni ne se conservent point d'ordinaire sans de grandes injustices. Le luxe de la

verſ. 2.

table & la bonne-chere engagent dans d'autres excés encore plus criminels. Il y a une infinité de vices qui sont des suites de la vie molle & voluptueuse, & dont l'énormité fait que cette vie molle qui en est la source, n'est presque comptée pour rien. Celui que nous appellons le mauvais riche, étant donc exempt de tout cela, auroit passé en ce temps-ci pour un homme de probité, & auroit attiré les loüanges du commun du monde. Cepenque JESUS-CHRIST a voulu former nôtre jugement sur son sujet, en nous découvrant celui de Dieu. *Ce riche mourut*, dit il, *& il fut enseveli dans l'enfer.* Voilà comment Dieu en à jugé. Et comme il n'est pas permis de douter de la justice de son jugement, c'est a nous à chercher sur quoi il est fondé, & quelles en sont les raisons.

vers. 21.

II. POUR comprendre le crime du mauvais-riche, il ne faut que se demander à soi-même quel jugement on devroit faire d'un homme qui tiendroit ce discours à Dieu: Seigneur, vous êtes la fin de mon être, & vous ne m'avez créé que pour vous. Il n'y a rien en moi qui ne vous appartienne & qui ne vous soit dû par une infinité de titres. Vous m'avez destiné à la possession des biens éternels & ineffables,

qui ne sont autres que vous-même. Vous voulez être vous-même ma récompense & vous ne m'ordonnez pour l'obtenir que de vous aimer, à quoi je suis obligé par toutes les loix de la raison, de la reconnoissance, & de la justice. Vous ne me défendez qu'une chose qui est de me dégrader, de m'abaisser, de m'avilir, de me rendre malheureux en aimant les créatures qui sont au-dessous de moi, & dont je serai nécessairement séparé pour toûjours aprés la mort. Cependant, Seigneur, il faut vous le dire; je ne vous aime point, ni tout ce que vous me promettez dans l'autre vie. Je ne suis point touché de tous ces devoirs de justice qui m'attachent à vous. Je ne me sçaurois passer d'un plaisir présent que je ne trouve point en vous, & je n'en conçois point d'autres que celui de la bonne-chere, de l'éclat & de la magnificence du monde. J'en fais donc mon partage & mon souverain bien. Donnez vôtre Paradis à qui vous voudrez. Pour moi j'y renonce. Je préfere le temps à l'éternité, les biens sensibles aux biens spirituels, & le monde à vous. C'est au monde que je consacre tout mon amour, tous mes soins, toutes mes actions, tout mon être: & pour vous, trouvez bon que je ne vous considere qu'autant que vous pou-

vez me procurer les plaisirs que j'aime, & dont je fais mon bonheur, mon repos & mon Dieu.

N'y a-t'il point de crime dans ce discours? Ne paroît-il pas au contraire qu'il est plein d'impieté, d'ingratitude, d'injustice, d'extravagance? Cependant il ne fait qu'exprimer la disposition de ceux qui menent une vie de bonne-chere, de plaisir & de luxe. Car ils disent effectivement à Dieu tout ce que je viens de dire. Il y a diverses sortes de langages. On parle par les actions aussi-bien que par les paroles. On parle par ses desirs, par ses passions, par ses secretes intentions. Si les hommes n'entendent pas toûjours ce langage du cœur, parcequ'ils n'en pénetrent pas le fond, Dieu ne manque jamais de l'entendre, parcequ'il le pénetre toûjours. Quiconque n'aime point Dieu, & aime beaucoup le plaisir, dit à Dieu: Je ne vous aime point, & je n'aime que le plaisir. Quiconque ne songe qu'au monde & à s'y établir, dit à Dieu : Je ne me soucie point de vôtre paradis, & je prends le monde pour mon partage. Quiconque ne songe qu'à la vie présente & aux plaisirs de la vie présente, & ne fait rien pour acquerir la vie éternelle, dit à Dieu : Je préfere le tems à l'éternité. Quicon-

que vit pour le monde & rapporte tout au monde, dit au monde : Vous êtes mon Dieu & mon souverain bien.

Voilà le crime essentiel du mauvais riche. Voilà le crime de tout les amateurs du monde, de tous les citoyens de Babylone ; c'est-à-dire de tous ceux qui cherchent leur felicité dans ce monde ici.

III. Mais ne pourroit-on point, dirat-on entrer en quelque composition avec Dieu ; & en évitant ce terrible excés ; travailler également pour être heureux en ce monde & en l'autre ; aimer à joüir du monde dans cette vie & de Dieu dans l'autre ; accorder à l'amour de Dieu l'exclusion de toutes les actions criminelles, des injustices, des adulteres, des médisances, & donner à l'amour du monde la joüissance tranquille de tous les plaisirs que l'on appelle permis? C'est justement le partage qu'avoit fait le mauvais - riche, mais c'est ce qui ne l'a pas empêché d'être damné. En effet, ce partage supposeroit qu'on peut servir deux maîtres, le Plaisir & Dieu : & c'est ce que Jesus-Christ declare impossible. Ce n'est pas connoître la nature de l'amour du monde que d'avoir cette pensée. Il tend par lui-même à se rendre maître du cœur ; & l'on ne

sçauroit empêcher qu'il ne s'en empare que par une forte résistance. Or cette résistance ne se fait que par une vie de pénitence & de mortification, & par le retranchement de ce qui nourrit, allume, entretient la concupiscence : & ce n'est plus là une vie de plaisir, mais une vie dure, laborieuse & pénitente.

IV. L'AMOUR dominant du monde, tel que celui que JESUS-CHRIST reproche à ce mauvais riche, renfermant donc necessairement la privation de l'amour de Dieu, renferme par consequent, non un seul crime, mais une multitude de crimes.

Celui qui n'aime point Dieu est un ingrat ; puisqu'il n'a point de reconnoissance des graces que Dieu lui a faites.

Il est coupable d'une énorme injustice ; puisque devant à Dieu tout son être & toutes ses actions, il les soustrait toutes à Dieu pour les rapporter au monde.

C'est un sujet rebelle & desobéissant, puisqu'il reconnoît le monde pour son Seigneur.

Il dérobe à Dieu la qualité de Seigneur, de fin derniere, de souverain bien, de Dieu ; ce qui est le plus criminel de tous le vols.

Il est effectivement idolâtre de la créature ; car la reconnoissant pour sa fin, c'est en quelque sorte la reconnoître pour son Dieu.

Il trouble tout l'ordre du monde qui en fait la principale beauté ; puisque cet ordre est que les créatures intelligentes soient soumises à Dieu seul, & ne s'assujettissent pas au corps ausquels elles sont superieures par leur nature.

Il défigure l'image de Dieu en lui ; cette image consistant principalement dans l'amour de l'ordre & de la justice. Or c'est ce que l'homme s'ôte à lui-même en se privant de l'amour de Dieu : & c'est une des choses dont, selon les Peres, Dieu le punira plus sévérement.

V. Mais peut-être qu'on sera encore plus touché de l'injustice de cette vie sensuelle qui fait le crime du mauvais-riche & le sujet de sa damnation, si on la considere par rapport à la justice que l'homme se doit à lui-même. Je dis à la justice que l'homme se doit : car il ne faut pas s'imaginer que la justice ne s'exerce qu'envers les autres. L'amour de soi-même, est la régle de l'amour qu'on doit au prochain ; & la justice qu'on se doit à soi-même, est aussi la régle de celle qu'on lui doit. Ainsi, comme c'est un grand crime

que d'ôter la vie au prochain : c'en est encore un plus grand de se l'ôter à soi même.
Suivant cette régle chacun est obligé de penser que Dieu lui a confié son corps & son ame pour en avoir soin, & pour leur procurer tout ce qui est necessaire à les faire arriver à leur fin, qui est le souverain bonheur dont il les a rendus capables, & qu'il leur a destiné. Voilà le devoir de l'homme envers soi-même, & le commandement indispensable que Dieu lui a fait en le mettant au monde. Il doit regarder son ame, selon l'expression de saint Gregoire de Nazianze, comme une Princesse que Dieu a mise en sa garde, & aux besoins de laquelle il l'oblige de pourvoir. Cette Princesse est malade; il lui doit procurer toutes sortes de secours & de remedes. Elle est foible; il lui doit donner la nourriture qui lui convient. Elle est exilée, il la doit aider à retourner en son pays. Elle a des ennemis; il l'en doit défendre. Mais que devroit-on juger de ce gardien, si au lieu de pratiquer ces devoirs, il laissoit cette Princesse sans remedes dans ses maladies, & sans aliment dans ses besoins ordinaires; si au lieu de la nourrir, il ne lui donnoit que des poisons; si au lieu de la défendre de ses ennemis, il la leur livroit; si

au-lieu de lui aider à retourner en ſon pays, il lui ôtoit cruellement la liberté & la vie ? Ne feroit-ce pas ſans doute le plus infidéle, le plus cruel & le plus déteſtable de tous les hommes ? Cependant ce n'eſt encore là qu'une trés-legere image de l'injuſtice & de la cruauté qu'exerce envers ſoi-même & envers ſon ame celui qui la livre à la vie ſenſuelle & à la vie de plaiſir.

VI. On n'attache pas ordinairement à la joüiſſance du monde ces idées de cruauté & d'injuſtice : mais c'eſt qu'on ne conçoit pas aſſez que la plus étroite obligation que Dieu impoſe à l'homme, eſt de ſe rendre heureux ; que c'eſt-là ſa volonté la plus expreſſe & la plus indiſpenſable. C'eſt le principal devoir de juſtice & d'obéiſſance qu'il exige de nous. Ainſi y manquer en nous rendant malheureux & en nous privant du ſouverain bien qu'il nous avoit préparé, eſt la plus grande deſobéïſſance, la plus grande injuſtice, le plus grand vol, le plus grand meurtre que nous puiſſions commettre ; & enfin c'eſt la plus grande cruauté que nous puiſſions exercer. Ce riche voluptueux étoit donc coupable de tous ces crimes par la ſeule attache aux plaiſirs dans leſquels il paſſoit ſa vie. Il étoit du

Ps. 23. 4. nombre de ceux qui avoiẽt reçu leur *ame en vain*; puisqu'il ne l'employoit à aucun des usages ausquels Dieu l'avoit destinée. Il abusoit de sa vie & de tout son être en ne les raportant point à Dieu ; & il n'est pas étrange qu'étant si cruel envers soi-même, il le fût aussi envers le prochain. C'est encore une des causes que l'Evangile raporte de sa damnation. Et cette cruauté paroît par le peu de soulagement que reçut Lazare à la porte du riche où il étoit.

Les biens dont ce maître joüissoit, n'étoient point à lui. Ils ne lui étoient point donnez pour servir de matiere à son orgueil, à son luxe, à ses plaisirs. Dieu les mettant en sa garde, lui en avoit prescrit l'usage qui étoit de s'en servir pour satisfaire à sa necessité, & à une juste bienséance; d'employer le reste dont il n'étoit plus que dispensateur, au soulagement des pauvres selon les ordres de la providence. Ainsi en s'en servant à d'autres usages, il en devenoit usurpateur à l'égard de Dieu, comme c'est l'être d'user d'un dépôt contre l'intention de celui qui l'a confié. Il étoit donc par-là non-seulement injuste, mais homicide des pauvres qu'il n'assistoit pas; & Lazare lui ayant été adressé par la providence, il lui

ravissoit ce qui lui étoit dû, en négligeant de le soulager. L'oubli & la dureté de ses gens ne le pouvoient excuser. C'étoit à lui à s'informer & à s'en mettre en peine. Il n'avoit point de plus grande affaire que celle d'obéïr à Dieu, & de dispenser son bien selon ses ordres. Si les Rois ne souffrent point qu'on néglige l'execution de leurs ordres, & qu'on s'en remette à d'autres pour s'occuper à se divertir, Dieu le souffre encore moins ; parceque ses ordres sont bien plus importans que ceux des Rois. C'est même la dureté de ce riche qui causoit celle de ses gens envers Lazare. Un maître charitable inspire la douceur & la charité à tous ceux qui lui appartiennent: & un maître dur leur inspire la dureté. Ainsi il n'est pas étrange que ce riche ait été rendu responsable du mauvais traitement & du peu de soulagement que Lazare reçut à sa porte.

VII. Il n'est donc pas difficile de trouver les crimes de ce riche malheureux : mais ce qui est difficile, c'est de ne les trouver pas de même dans la plûpart des riches du monde, qui entendent sans crainte ce qui est dit de ce riche, comme une histoire qui ne les regarde point. Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que cette vie molle & sensuelle, cette vie plongée

dans le luxe & dans le plaisir ? Que fait-on autre chose dans le monde que ce qu'il faisoit ? Et si on ne le fait pas toûjours, par impuissance, que desire-t-on y faire autre chose si l'on pouvoit ? Est-ce qu'on prétendra se distinguer de lui, parcequ'outre la passion du plaisir, on est encore possedé de plusieurs autres; qu'on brûle d'ambition, d'avarice, de jalousie ; qu'on travaille sans cesse à s'élever, & à porter plus loin sa fortune & celle de ses parens? Mais ces passions sont un surcroît & une augmentation, & non une excuse des pechez qui ont causé la damnation de ce riche. Sur tout, comment en distinguera-t-on ces Dames du monde, qui s'imaginent que la vie molle, la vie de plaisir, de paresse & d'oisiveté, est de l'essence de leur condition, & fait en quelque sorte leur vocation & leur métier ? Le travail l'application, les soins, sont des choses qu'elles regardent comme étrangeres à leur état ; & elles se font pitié à elles-mêmes quand elles y sont réduites. Cependant on ne voit pas que Jesus-Christ les ait exemptées de la penitence generale des hommes, ni ce qu'elles lui pourront répondre lorsqu'il leur dira ce qu'il fait dire par Abraham au mauvais-riche, qu'ayant reçu les biens du monde en partage

vers. 25

durant leur vie, elles n'ont plus à attendre dans l'autre que des supplices.

VIII. Dieu, dit saint Augustin, pour discerner les riches des Pauvres, n'interrogeant point les coffres, mais les cœurs; il s'ensuit qu'on peut être réellement pauvre, & être en même-tems riche & mauvais riche par ses desirs. On peut de même être voluptueux & sensuel par le seul desir des voluptez sensuelles, sans en joüir actuellement. Et enfin la possession des richesses peut être exemte de tous les défauts dont on accuse le mauvais riche, pourvû qu'on les possede sans les aimer. Il est vrai qu'il est si facile de passer de la possession à l'amour des richesses, & qu'il est si difficile étant riche & dans le pouvoir de joüir des plaisirs du monde, de s'en priver, que la condition de ceux qui les desirent sans le pouvoir obtenir, est encore meilleure que celle de ceux qui ont moyen de satisfaire ce desir. Ainsi de deux hommes également possedez du desir de la fortune, celui, qui réüssit dans ses desirs, est indubitablement le plus malheureux. Les desirs de l'autre sont ralentis par le mauvais succés : & quoiqu'il soit coupable devant Dieu, néanmoins le dégoût qu'il conçoit du monde, par les difficultez & les obstacles qu'il y trouve, l'a-

proche en quelque sorte de la voye du salut. Mais ceux à qui tout réüssit, qui sont comblez de prosperitez & de biens du monde, s'y plongent d'ordinaire si profondément, & s'y attachent si fortement, qu'ils s'éloignent de Dieu de plus-en plus & s'aprochent de plus en plus de cette fin funeste marquée par ces paroles de l'Evangile: *Le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sepulchre*; MORTUUS *est autem & dives, & sepultus est in inferno.* Ainsi c'est encore un jugement faux que celui qu'on forme dans le monde. Voilà, dit-on, un homme bien malheureux il aime le monde, & il n'y sçauroit réüssir. Il cherche la fortune, & la fortune le fuit. Il est vrai qu'il est malheureux en effet de desirer les biens du monde: mais il est encore plus heureux que ceux qui les obtiennent, & qui ont moyen de les employer à satisfaire tous leurs desirs.

IX. L'EXEMPLE du mauvais riche prouve donc clairement, qu'il suffit pour être exclus du salut, ou de mener effectivement une vie delicieuse, une vie de plaisir, une vie sans penitence & sans travail, ou d'en avoir un tel desir, que l'on n'en soit empéché que par l'impuissance. Mais il nous donne lieu d'étendre cette conclusion beaucoup plus loin. Car

comme ce n'eſt pas tant la nature des objets auſquels cette vie nous attache, que l'omiſſion des devoirs eſſentiels à l'homme, comme celui d'aimer Dieu, & de chercher ſon royaume & ſa juſtice, qui la rend criminelle : toute autre paſſion qui produit les mémes effets ſur le cœur; qui le domine également; qui l'attache autant à la vie préſente ; qui le rend de même citoyen du monde; qui lui cauſe un égal oubli de la vie future, ſuffit de même pour nôtre perte, & eſt preſque également criminelle. Ainſi il faut mettre au même rang l'avarice, l'ambition, la curioſité, la vanité des ſciences & des arts; & enfin toute vie des paſſions qui dominent l'homme. Comme nous ne ſommes pas au monde pour mener une vie de plaiſir, nous n'y ſommes pas auſſi pour amaſſer des richeſſes ; pour y remplir nôtre eſprit de ſciences curieuſes & ſteriles ; pour faire des vers ; pour bâtir des palais, ni pour joüir d'aucun bien créé. Dés qu'un objet dont on joüit dans le monde occupe le cœur & le remplit, & que Dieu voit qu'il y tient la premiere place, qu'il fait ſes richeſſes, ſa felicité, ſon bien principal; l'attache qu'on y a eſt criminelle. C'eſt ce qui doit donner une grande crainte de toutes les attaches, pour

innocentes qu'elles paroissent; car les attaches devenant plus grandes, peuvent devenir maîtresses du cœur, & nous exclure ainsi du salut.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDY DE LA II. SEMAINE DE CARÊME.

L'EVANGILE *Matth.* 21. 33.

En ce tems-là JESUS dit aux Juifs cette parabole : Un Pere de famille ayant planté une vigne, il l'enferma d'une haye, & creusant dans la terre, il y fit un pressoir, & y bâtit une tour : puis ayant loué sa vigne à des vignerons, il s'en alla en un pays éloigné. Le tems des vendanges étant proche il envoya ses serviteurs pour en recueillir le fruit. Mais les vignerons s'étant saisis d'eux, battirent l'un, tuerent l'autre, & en lapiderent un autre. Il leur envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, & ils les traiterent de même. Enfin il leur envoya son propre fils, disant *en lui-même*, ils auront *au-moins* quelque respect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, dirent entr'eux: Voici l'heritier. Allons tuons le, & nous serons maî-

tres de son heritage. Ainsi s'étant saisis de lui ils le jetterent hors de la vigne, & le tuerent. Lors donc que le Seigneur de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ces vignerons? Ils lui répondirent: Il fera perir miserablement ces malheureux comme ils le meritent, & il louëra sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits en leur saison. JESUS ajoûta: N'avez vous jamais lu *cette parole* dans les Ecritures: La pierre qui a été rejettée par ceux qui bâtissoient est devenuë la principale pierre de l'angle? C'est le Seigneur qui l'a fait; & nos yeux le voyent avec admiration. C'est pourquoi je vous declare que le Royaume de Dieu vous sera ôté, & qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui se laissera tomber sur cette pierre s'y brisera; & elle écrasera celui sur qui elle tombera. Les princes des Prêtres & les Pharisiens ayant entendu ces paraboles de JESUS, connurent bien que c'étoit d'eux qu'il parloit; & voulant se saisir de lui, ils apprehenderent le peuple, parcequ'ils regardoient JESUS comme un Prophete.

EXPLICATION.

I. JAMAIS JESUS-CHRIST ne parla aux Scribes & aux Pharisiens d'une maniere plus capable de pousser leur malice aux extrémitez, que lorsqu'il fut proche de tomber entre leurs mains. Il sçavoit qu'ils avoient tenu un conseil où ils avoient resolu sa mort. Il sçavoit que le lendemain il devoit être pris. Car ce fut trois jours aprés son entrée triomphante dans

Jerusalem qu'il fit le discours raporté dans cet Evangile, & il fut surpris le quatriéme. Il sçavoit que l'effet de ce discours devoit être de leur augmenter l'envie de se saisir de lui. Cependant jamais il n'usa de moins de ménagemens envers eux. Il les représente sous l'image de vignerons ingrats, rebelles & meurtriers, qui aprés avoir tué diverses fois les serviteurs que le maître de la vigne leur avoit envoyé pour leur en demander les fruits, font encore mourir son fils & son heritier. Et ainsi il marque clairement la Mort qu'ils lui devoient faire souffrir ; & il en parle comme d'un excés d'ingratitude & de méchanceté auquel il leur prédit qu'ils se porteroient. Un homme qui auroit craint la mort, ne leur auroit jamais tenu ce discours. Un homme prudent selon le siecle, aprés l'avoir tenu, se seroit soustrait à leur cruauté. JESUS-CHRIST ne fait ni l'un ni l'autre. Il s'étoit plusieurs fois dérobé à leur fureur, il s'y expose maintenant, parcequ'il le falloit faire pour obéïr à son Pere. La vertu chrétienne ne consiste ni à conserver sa vie, ni à courir à la mort ; mais elle consiste à suivre la volonté de Dieu dans la vie & dans la mort. Il faut vivre quand Dieu le veut ; il faut mourir de même quand il le veut. Ainsi JESUS-

Christ étoit genereux quand il ménageoit sa vie, & il étoit humble quand il s'exposoit à la mort; parceque dans l'un & dans l'autre il suivoit les ordres de Dieu son Pere.

II. La generosité que Jesus-Christ a témoignée en cette occasion, lui est particuliere, & les hommes ne la sçauroient guéres pratiquer. Lors même qu'ils s'exposent aux plus grands dangers, ils se flatent presque toûjours de l'esperance d'en échaper: mais Jesus-Christ ne s'est point soûtenu par cette fausse esperance. Il voyoit la mort certaine; mais étant lié par l'ordre de son Pere & par le desir d'achever son sacrifice, il ne laissoit pas de faire les actions qu'il sçavoit avec certitude l'y devoir conduire. Dieu ne demande pas même ordinairement des hommes une si haute generosité; & il leur permet de faire tout ce qu'ils peuvent pour éviter la mort, & de ne la souffrir que lorsque la necessité les y contraint.

III. On pourroit croire encore, selon le sens humain, que Jesus-Christ voyant le mauvais effet que son discours devoit faire dans l'esprit des Juifs, le leur pouvoit épargner. Mais si les hommes font bien de pratiquer ce ménagement, ils doivent en même-temps reconnoître qu'il y

a en Dieu une ſageſſe plus élevée, par laquelle il juge que quoique ſes créatures doivent faire un mauvais uſage de ſes graces, il eſt meilleur de ne laiſſer pas de les leur faire, lorſqu'il voit en même-temps qu'il en peut tirer quelque grand bien. Il a donné à Adam & à Eve un précepte qu'il ſçavoit qu'ils violeroient, & dont le violement devoit cauſer la perte éternelle d'une infinité de leurs enfans. Il les a remis à leur libre arbitre dont il ſçavoit qu'ils abuſeroient; parcequ'il ſçavoit en même-temps que la chute d'Adam donneroit lieu à l'Incarnation de JESUS-CHRIST, & à la fondation de l'Egliſe, qui repareroit cette chute d'une maniere trés-glorieuſe. C'eſt ainſi qu'il agit ici envers les Juifs. Il ſçavoit qu'ils abuſeroient du diſcours qu'il leur faiſoit: mais il ſçavoit en même-temps que ce ſeroit une inſtruction utile pour toute l'Egliſe, & qu'il y auroit des Juifs même à qui elle ſerviroit quelque jour. Ainſi il ne crut pas ſe devoir abſtenir de le leur faire. Dieu étoit miſericordieux envers Adam, lorſqu'il lui donnoit un précepte dont il ſçavoit qu'il abuſeroit, & une grace ſoumiſe à ſon libre arbitre dont il prévoyoit qu'il ne ſe ſerviroit pas. JESUS-CHRIST étoit de même miſericordieux envers les Juifs, en leur diſant

des veritez dont il prévoyoits qu'il se scandaliseroient par leur malice. Il n'est point juste que la corruption du cœur de certains hommes, empêche la misericorde de Dieu de faire ce qui peut être avantageux à d'autres hommes, quoiqu'il prévoye que quelques-uns en doive abuser. Il suffit qu'il ait des voyes pour en tirer sa gloire & l'avantage de son Eglise.

IV. Mais quel avantage, dira-t-on, Jesus-Christ tiroit-il de ce discours qu'il faisoit aux Juifs? Il vouloit montrer aux hommes qu'il alloit volontairement à la mort; qu'il avoit des voyes de l'éviter s'il eût voulu. Il vouloit faire connoître le progrés de la malice du cœur humain, lorsqu'il est préoccupé de quelque passion maligne. Les Scribes & les Pharisiens avoient le cœur corrompu par l'ambition & par l'avarice; & au-lieu de raporter à Dieu les instructions qu'ils donnoient aux peuples, ils ne cherchoient que leur propre gloire & leurs propres interêts. Ils les souffroient dans leurs desordres, & les y autorisoient par leur exemple. Divers Prophetes de tems en tems les avoient avertis par l'ordre de Dieu, de leur injustice. Au lieu de profiter de leur avis, ils les avoient persecutez jusqu'à les faire mourir. C'est ce que cette

ſource d'injuſtice avoit produit. Enfin le Fils de Dieu étant venu lui-même redemander le fruit de l'inſtruction de ſon peuple, ils ſe ſaiſiſſent de lui & le font auſſi mourir. Voilà le comble de cette injuſtice. Il eſt vrai qu'ils ne dirent pas formellement : *Voici l'heritier, mettons-le à mort*; puiſqu'ils ne connoiſſoient pas JESUS-CHRIST pour Fils de Dieu : mais ils le dirent ent effet, puiſqu'ils avoient ſans ceſſe dans l'eſprit le témoignage d'une lumiere qui leur diſoit que JESUS-CHRIST étoit Fils de Dieu, & qu'ils la rejettoient ſans ceſſe. Ainſi ces paroles : *Voici l'heritier*, nous marquoient ce que leur dictoit cette lumiere qu'ils ne pouvoient s'empêcher de voir & de ſentir. Et celles-ci : *Mettons le à mort*, marquent ce que leur malice leur ſuggeroit & qu'ils ont accompli en effet. C'eſt donc ce langage du cœur que JESUS-CHRIST exprime ſelon la coutume de l'Ecriture, & non leur langage extérieur. Ils voioient & ils ne voyoient pas. Ils connoiſſoient que JESUS-CHRIST étoit Fils de Dieu, & ils ne le connoiſſoient pas; parceque l'effet de la malice conſommée eſt d'obſcurcir les veritez les plus claires, & de réüſſir même à ſe procurer un faux repos dans ces tenebres volontaires. C'eſt un grand ſujet pour tous

les hommes d'aprehender la corruption de leur cœur. Il n'y a point de crime qui ne puisse être commis par ceux que Dieu y abandonne, jusqu'à détruire, s'ils pouvoient, & Dieu & sa verité. Quand on voit donc en soi une passion injuste, on y voit une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paroisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards & d'avoir recours au poison ; parceque voulant venir à bout de ses desseins elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y opose. Reconnoissons donc nôtre propre corruption dans celle de ces Juifs ils n'ont fait que ce que nous pouvions faire. Mais demandons en même-tems à Dieu qu'il nous préserve de ces funestes effets de nos passions: & c'est l'usage que les Juifs n'ont point fait de la connoissance que JESUS-CHRIST leur en donna par ce discours.

V. JESUS-CHRIST qui prévoit ce mauvais usage, les menace que *le royaume de Dieu leur seroit ôté*; c'est-à-dire, que Dieu leur ôteroit le dépôt de la vraye Religion, qui est la seule voie de ce roïaume qui n'avoit été jusqu'alors que parmi les Juifs. Dieu punit les crimes de hommes en diverses manieres & il est bon d'en considerer de trois sortes. Il y

vers. 4.

a quelques-unes de ces punitions qui étant visibles & destinées à fraper les sens, s'exercent dés cette vie même. Les autres s'exercent bien encore dans cette vie, mais s'aperçoivent plus par l'esprit que par les sens. Et les troisiémes sont celles de l'autre vie que Dieu ne fait qu'annoncer aux hommes en celle-ci, mais que l'on n'éprouvera que dans l'autre.

Tout l'ancien Testament retentit des menaces du premier genre des punitions, qui sont les sensibles. Ce sont celles que les Prophetes proposent ordinairement aux Juifs : & il est remarquable que dans ce cantique admirable où Moïse a ramassé toutes celles par lesquelles il a voulu détourner les Juifs d'abandonner la loi de Dieu, il n'y en a que de celles-là.

Il y en a quelques-unes du second genre en divers endroits de l'Ecriture, comme quand les Prophetes les menacent qu'ils cesseroient d'être le peuple de Dieu; qu'ils seroient sans sacrifices & sans temple. Mais il n'y a que l'Evangile qui contienne des menaces de peines de ces trois genres differens. La prédiction claire que JESUS-CHRIST a faite du siege & de la ruine de Jerusalem, est du premier. Celle qu'il fait ici aux Juifs, est du second. Et enfin celles qu'il fait en divers lieux des

supplices de l'enfer, est du troisiéme. Or entre ces punitions il y a un ordre de grandeur bien different de celui des sens. Les punitions sensibles qui consistent en maux temporels, frapent beaucoup davantage les hommes charnels : & c'est-pourquoi elles sont bien plus frequentes dans l'ancien Testament, où Dieu exerçoit des punitions visibles par la desolation de l'état temporel des Juifs. Cependant elles sont tellement les moindres de toutes, que ceux qui paroissent les plus punis en cette maniere, le sont quelquefois beaucoup moins que ceux qui paroissent entierement exemts de ces châtimens visibles. Et c'estpourquoi encore qu'il soit certain que les plus coupables sont les plus punis, l'on ne peut pas toûjours conclure de la grandeur de la punition temporelle, la grandeur des crimes commis.

La plus grande & la plus éclatante de toutes les punitions temporelles par lesquelles il ait plû à Dieu de manifester aux hommes la rigueur de sa justice, est celle qu'il exerça sur Jerusalem coupable du meurtre de son Fils. Rien n'égala jamais les calamitez qui accablerent cette ville criminelle pendant le siege qu'elle souffrit, & dans sa prise par les Romains. Cependant ce châtiment tout affreux qu'il

paroiſſe, n'eſt rien dans le fond en comparaiſon des peines de l'autre vie. Auſſi du temps de la priſe de Jeruſalem, la plûpart de ceux qui avoient participé à la mort de JESUS-CHRIST, étoient morts aſſez paiſiblement dans leur lit par des accidens ordinaires ; & ces punitions extraordinaires ne s'exercerent guéres que ſur leurs enfans. Eſt-ce donc que les vrais meurtriers de JESUS-CHRIST furent moins punis que ceux qui n'y avoient point eu de part par eux-mêmes, & qui avoient ſeulement ſoûtenu ce qui avoit été fait par leurs peres ? Nullement. Mais c'eſt qu'il ne faut pas toûjours juger de la grandeur réelle des châtimens de la grandeur de ceux que l'on ſouffre en cette vie.

Ceux qui avoient fait mourir JESUS-CHRIST étant morts les premiers, quoique ſans éclat, & ſans ces marques apparentes de la colere de Dieu, étoient damnez les premiers. Or un jour, une heure des châtimens de l'autre vie ſurpaſſe infiniment tous les maux de celle-ci. La condition des Juifs enfermez dans Jeruſalem par les Romains, qui nous paroît ſi terrible, auroit paru à ces Juifs morts avant le ſiege une eſpece de felicité. Ils auroient envié leur état, & ſe feroient tenu heureux d'y être réduits quoique pour un

peu de tems. Ainsi la conclusion que l'on doit tirer de ces grands exemples de sévérité qu'il plaît à Dieu d'exercer aux yeux des hommes, n'est pas que ceux qui les éprouvent soient plus malheureux que ceux qui ne les éprouvent pas; car il en est trés-souvent tout au-contraire : mais c'est qu'il faut que la justice de Dieu soit bien terrible, lorsqu'elle se fera sentir aux hommes selon toute la rigueur ; puisque les ombres que Dieu nous en montre dans ce monde ici sont si effroyables.

VI. Le second genre de punitions temporelles qui consiste dans la destruction de la vraie Religion en certains royaumes, est encore plus à craindre que tous les maux sensibles ; puisque les peuples où la vraie Religion est détruite, perissent presque infailliblement dans l'infidelité. Ils font donc voir la grandeur de la colere de Dieu contre les crimes des hommes: mais ils s'exercent encore souvent sur ceux qui sont moins coupables, ceux qui attirent ces punitions par l'abus qu'ils font des choses saintes, l'étant beaucoup plus que ceux qui perissent simplement par l'infidelité où ils se trouvent envelopez depuis leur naissance. Mais ce qui est remarquable dans ce genre de punition, c'est qu'on en est souvent d'au-

tant plus proche qu'on en paroit plus éloigné;& que ce qui semble dévoir nous en exemter, est ce qui l'attire. Il semble que l'on n'ait jamais moins sujet d'aprehender le renversement de la vraye Religion dans un état, que lorsqu'elle y paroit soûtenuë par de plus grands hommes, & que Dieu y répand plus de lumiere. Cependant c'est souvent le tems où l'on en est le plus proche, parceque c'est le tems auquel les hommes abusent le plus des graces de Dieu. Jamais l'Eglise d'Afrique ne reçut de plus abondantes benedictions de Dieu en ce genre-là, que du tems de saint Augustin, par le grand nombre des saints Evêques qui la gouvernerent en ce tems-là, dont le zele paroît encore dans les Conciles qui nous en restent. Néanmoins parcequ'en ce tems-là même le dereglement des peuples étoit trés-grand, comme il est remarqué par Salvien qui en fait une peinture trés-affreuse;la vraie Religion y fut presque entierement détruite quelque tems aprés par les Vandales qui s'emparerent de l'Afrique.

Jamais Dieu n'a fait paroître de plus grands prodiges de sainteté que ceux qu'il a exposez aux yeux des hommes dans l'Egypte, la Palestine, la Sirie, par cette foule de Religieux cénobites & anaco-

retes qu'il y suscita. Cependant ce furent ces pays-là même, qui furent les plus ravagez par les grandes heresies de l'orient, l'Arianisme, le Nestorianisme, l'Eutichianisme. Rien n'irrite Dieu davantage que l'abus que l'on fait de ses graces ; & l'on n'est jamais si proche des tenebres de l'erreur, que lorsqu'on ne fait pas l'usage qu'on devroit faire des lumieres de sa verité.

VII. JESUS-CHRIST confirme cette menace qu'il fit aux Juifs par une autre parabole tirée d'un Pseaume, où il est dit, que *la pierre qui avoit été rejettée par ceux qui bâtissoient, étoit devenuë la principale pierre de l'angle.* LAPIDEM *quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli.* Et il ajoûte, que *celui qui tombera sur cette pierre, s'y brisera ; &* que *celui sur qui elle tombera, sera écrasé.* ET *qui ceciderit super lapidem illum, confringetur ; super quem verò ceciderit, conteret eum.*

vers. 42.

Psal. 117. 11.

vers. 44

Il est certain que cette pierre de l'angle est JESUS-CHRIST même, unique fondemẽt de l'Eglise, qui réünit en lui les Juifs & les Gẽtils Elûs, pour n'en faire qu'une même ville & une même maison, dont il est le soûtien, le fondement & le lien ; & il est clair encore qu'il est cette pierre qui brise

ceux qui s'y heurtent, & qui écrase ceux sur qui elle tombe ; parceque tous ceux à qui la doctrine de JESUS-CHRIST sera une pierre de scandale, seront écrasez par sa justice.

Ainsi JESUS-CHRIST est toûjours pierre pour les bons & pour les méchans ; mais une pierre qui soûtient, qui porte & qui unit les bons ; & une pierre qui brise & qui écrase les méchans. Il est toûjours la cause du salut, ou l'occasion de la ruine des hommes ; mais cause de salut par sa grace & par sa misericorde ; & occasion de ruine par la malice des hommes, selon qu'il fut prédit peu aprés sa naissance par saint Simeon : CET *enfant que vous voyez, est pour la ruine & pour la resurrection de plusieurs* : & auparavant par Isaïe : *Le Seigneur deviendra vôtre sanctification, & il sera une pierre d'achopement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israel.* JESUS-CHRIST ne sera donc indifferent à personne : si l'on ne l'a pour ami, on l'aura pour ennemi.

Luc. 2. 34.

Isa. 8. 14.

VIII. IL est aisé de comprendre comment JESUS-CHRIST est la pierre angulaire à l'égard des justes : car il n'est pas seulement le fondement de toute l'Eglise en general, mais il est l'unique ap-

pui, l'unique soûtien, l'unique esperance de chaque fidéle. C'est lui qui est *l'auteur & le consommateur de leur foi*, la source & l'objet de leur esperance & de leur charité. Toute pieté qui n'est point fondée sur Jesus-Christ, qui n'a point Jesus-Christ pour régle, pour modéle & pour objet, est fausse & trompeuse. Loin ces vaines spiritualitez, ou plûtôt ces illusions qui nous éloignent de Jesus-Christ, & qui nous portent à croire que les pensées de Jesus-Christ & de ses mysteres diminuent la perfection; qui tendent à nous faire approcher de Dieu sans médiateur; & qui retombent par-là dans la propre justice qui ne sçauroit être que fausse & trompeuse. Que personne ne prétende s'approcher du trône de la Justice de Dieu que par Jesus-Christ, comme partie de son corps, comme revêtu de sa justice. Que son nom soit dans nôtre bouche. Que ses mysteres occupent nôtre esprit. Que son amour regne dans nos cœurs. Qu'il soit le lait des enfans, la viande solide des forts, la nourriture de tous. Que tous vivent pour lui & de lui, comme tous vivent par lui. Qu'ils soient tous unis en lui. *Multi unum corpus sumus in Christo.* Qu'il n'y ait point de schisme, point de division

Heb. 12. 2.

Rom. 12.

dans ce corps : & qu'étant uni au chef, on ne soit séparé d'aucun de ses membres. Voilà comment on peut participer à JESUS-CHRIST en qualité de fondement & de lien de l'Eglise, & avoir place ainsi dans cette sainte cité, qui se bâtira dans le Ciel jusqu'à la fin du monde pour y subsister éternellement.

IX. QUI n'appartient point à JESUS-CHRIST en cette maniere, est du nombre de ceux qui se heurtent contre lui comme pierre de scandale. L'Ecriture le compare à une pierre, à cause de sa solidité inflexible : car rien n'est plus solide & plus inébranlable que la verité. En vain les méchans s'efforcent de la corrompre, pour substituer leurs fantaisies en sa place. La verité subsiste toûjours en sa pureté & dans son infléxibilité. Qui la choque & la contredit par ses actions ou par ses paroles, en se heurtant contre elle, se brise contre elle; mais il ne la détruit pas : il ne la fait pas plier; il n'en entame aucune partie. Ce qui est vrai, est vrai; & cette verité est JESUS-CHRIST. Rendons-nous donc conformes à elle ; évitons de la choquer en la moindre chose : car l'on ne peut que se briser en la choquant. Il est vrai que pendant cette vie on se brise souvent sans le sentir : mais on le sentira

dans l'autre vie d'une maniere effroyable, lorsque le poids de la verité tombant du haut du Ciel sur les pecheurs les accablera en sorte qu'il n'y aura aucune partie de leur ame qui ne soit écrasée par la verité qui les penetrera & les brisera de toutes parts.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA II. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Luc* 15. 11.

En ce tems là, Jesus dit à ses disciples cette parabole : Un homme avoit deux enfans dont le plus jeune dit à son pere : Mon pere, donnez-moi ce qui me doit revenir de vôtre bien, & le pere leur fit le partage de son bien. Peu de jours aprés le plus jeune de ces deux enfans ayant amassé tout ce qu'il avoit, s'en alla dans un Pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excés & en débauches. Et aprés avoir tout dépensé, une grande famine arriva en ce pays-la, & il commença à tomber en nécessité. Il s'en alla donc, & s'attacha *au Service* d'un des habitans du pays, qui l'envoya en sa maison des champs pour y

garder les porceaux. Et là il eût été bien aise de remplir son ventre des écosses que les pourceaux mangeoient ; mais personne ne lui en donnoit. Enfin étant revenu à soi il dit en lui-même : Combien y a-t-il de serviteurs aux gages de mon pere, qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut ; & moi je suis ici à mourir de faim ? Il faut que je me leve, & que j'aille trouver mon pere, & que je lui dise : Mon pere, j'ai peché contre le Ciel & contre vous, & je ne suis plus digne d'être apellé vôtre fils ; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. Il se leva donc, & s'en vint trouver son pere : & lorsqu'il étoit encore bien loin, son pere l'aperçût, & ses entrailles en furent émuës de compassion, & courant à lui il se jetta à son coû, & le baisa ; & son fils lui dit : Mon pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous, & je ne suis plus digne d'être apellé vôtre fils. Alors le pere dit à ses serviteurs : Aportez sa premiere robe, & l'en revêtez, & mettez-lui un anneau au doigt, & des souliers à ses pieds. Amenez ici le veau gras, & le tuez : mangeons & faisons bonne chere ; parceque mon fils que voici étoit mort, & il est ressuscité ; il étoit perdu, & il est retrouvé. Ils commencerent *donc* à faire festin. Cependant son fils aîné qui étoit aux champs revint ; & lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit le son des instrumens & *le bruit de* ceux qui dansoient. Il apella donc un des serviteurs, & lui demanda ce que c'étoit. Le serviteur lui répondit : C'est que vôtre frere est revenu, & vôtre pere a tué le veau gras, parcequ'il le revoit en santé. Ce qui l'ayant mis en colere il ne vouloit point entrer dans le logis ; mais son pere étant sorti pour l'en prier, il lui fit cette réponse : voilà déja tant d'années que

je vous sers, & je ne vous ai jamais desobéi en rien de ce que vous m'avez commandé; & cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjoüir avec mes amis : mais aussi tôt que vôtre autre fils, qui a mangé vôtre bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Le pere lui dit : Mon fils, vous êtes toûjours avec moi, & tout ce que j'ai est à vous : mais il falloit faire festin, & nous réjoüir; parceque vôtre frere étoit mort, & il est ressuscité; il étoit perdu, & il a été retrouvé.

Explication.

I. CE qui est représenté comme separé de temps dans la parabole figurante de cet Evangile, est réüni en un même instant dans la verité figurée. Ce jeune-homme, selon la parabole, demande en un temps la portion de bien qui lui devoit revenir; il la reçoit en un autre, & il s'en va dans un autre en un pays éloigné. Il dépense ensuite son bien en débauches. Il est réduit à une extrême pauvreté. Il est contraint de se mettre au service d'un habitant de ce pays-là. Ce sont divers temps. Mais tout cela regardé dans la verité qui nous est représentée par cette image, se fait au même moment. L'homme frapé du desir de l'indépendance, veut trouver son bonheur dans soi-même & dans sa propre excellence. Il ne veut plus cher-

cher en Dieu sa felicité. Cette premiere démarche le met dans un pays étrangement éloigné de Dieu. Car la fausseté est bien éloignée de la verité; l'injustice de la justice; la folie de la sagesse; la privation de tout bien de la possession du souverain bien. Etant donc privé de tous les vrais biens; c'est-à-dire, de la connoissance & de l'amour de la verité & de la justice, il est dégradé de son état naturel. Il tombe dans un vuide effroyable & dans une faim terrible. Il sent un desir insatiable du bien qui est une suite de sa nature; car il est créé pour le posseder: mais il ne le connoît plus. Ainsi, au lieu du vrai & solide bonheur qu'il a perdu, il cherche à rassasier sa faim par la joüissance des biens & des vanitez du monde, qui sont comme les viandes des pourceaux; c'est-à-dire, des ames charnelles & terrestres. Tout cela se fait dés que le pecheur s'est livré à l'amour de soi-même en se séparant de Dieu; mais reçoit néanmoins divers accroissemens, selon qu'il cherche à remplir le vuide de son cœur par la possession de divers objets. Car il s'éloigne de plus en plus de Dieu; il augmente continuellement sa faim, sa misere & sa pauvreté

II. Il faut néanmoins distinguer dans les pecheurs la misere effective, du senti-

ment de leur miſere. Ils ſont miſerables dés qu'ils ſont ſéparez de Dieu: mais ils ne ſentent pas encore pleinement cette miſere. Le deſir & l'eſperance des biens du monde leur ôtent pour quelque tems le ſentiment de leur mal. Ce ſont commes des goutes d'eau qui s'enflent & qui s'étendent, & qui occupent pour un tems la capacité de leur cœur. S'ils ne poſſedent pas le bien, il l'eſperent. Si un ſeul objet ne leur ſuffit pas, ils en embraſſent pluſieurs. Si la felicité à laquelle ils prétendent manque par quelque endroit, ils tâchent de la ſoûtenir par d'autres : & il y en a beaucoup qui paſſent toute leur vie dans cette agitation perpetuelle qui les trompe, & qui fait qu'ils ne ſentent jamais leur pauvreté leur miſere effective, par l'eſperance des biens imaginaires où ils eſperent toûjours trouver ce qu'ils ne trouvent pas dans ceux qu'ils poſſedent. Ils ſont comme des gens qui aiant perdu un tréſor immenſe, paſſeroient leur vie à chercher des mines d'or dans un pays où il n'y en a point, & ſe ſoûtiendroient ainſi par cette vaine eſperance.

III. Mais quand Dieu a des deſſeins de miſericorde ſur ces pecheurs, il fait deux choſes qui contribuent beaucoup à les faire retourner à lui.

Premierement, il permet qu'ils soient privés de ces choses temporelles qui sont l'objet de leur passion; qu'ils éprouvent l'infidelité & l'injustice des hommes; qu'ils sentent la dureté du joug auquel ils se sont assujettis; qu'ils aprennent par leurs disgraces que ces biens qu'ils recherchent ne sont pas en leur puissance, & qu'ils en seront totalement privez par la mort. Et par-là ils commencent à en sentir l'incertitude, le néant & le mal qu'il y a à les aimer.

Secondement, il se sert de ce vuide qu'il leur fait sentir pour les faire ressouvenir des biens veritables, réels & solides qu'ils possedoient dans la maison de leur pere; c'est à dire, dans le service de Dieu. C'est le sentiment qui est marqué par ces paroles de ce fils déreglé qui commence à se reconnoître: *Combien y a-t il de serviteurs aux gages de mon pere, qui ont du pain plus qu'il ne leur en faut: & moi je suis ici à mourir de faim!* Ces paroles par lesquelles il fait la comparaison de sa vie presente avec celle que l'on menoit chez son pere, nous representent les premiers sentimens par lesquels un pécheur commence à être touché de la misere & de la honte de son état, & de le comparer avec le bonheur de la vie des

vers. 17.

justes : & c'est ce qui fait voir que le plus miserable état d'un pécheur & le plus éloigné de Dieu, est celui où les succés heureux & les grandes prosperitez l'empêchent de se dégoûter du monde, & où il croit être le plus en état d'augmenter ses richesses & ses honneurs, & de procurer de plus grands établissemens dans le monde à soi, à ses enfans, à ses amis & à tous ceux qu'il joint à l'idée qu'il a de lui-même; ce qu'il conçoit en quelque sorte comme une perpetuité de bonheur. Ainsi le plus miserable est proprement celui qui passe dans le monde pour le plus heureux ; & la premiere marque d'un regard favorable de Dieu sur une ame, est quand il lui fait la grace de *renverser tout son lit*, comme parle le Prophete Roi ; c'est-à-dire, de bouleverser tous les objets de ses attaches, & toutes les esperances trompeuses qui l'amusent, pour le disposer par-là à s'en séparer, & à en reconnoître le néant. Malheur à l'ame audacieuse, dit saint Augustin, qui croit pouvoit arriver à la felicité, en se séparant de vous, Seigneur ! Malheur à celle qui ne sent pas sa misere, & qui par de fausses esperances court aprés des biens qui ne peuvent rassasier sa faim ! Heureuse donc celle qui au-moins dans cet état sent sa

Psal. 40 3.

miſere & ſa pauvreté, & à qui les diſgraces du monde font concevoir de deſir de retourner à Dieu! Plus heureuſe encore celle qui quitte effectivement ce pais de malediction, qui ſe ſépare du peché, qui embraſſe les exercices de la vie chrêtienne, quelque penibles qu'ils lui paroiſſent d'abord, & qui reconnoît ſincerement devant Dieu ſon indignité & ſa miſere!

IV. Apre's cet état de dégoût pour le monde, & le deſir d'une vie nouvelle, le pécheur fait une autre démarche marquée par cette parolle: *Il faut que je me leve*: Surgam, qui ſignifie la reſolution de quitter le peché. Cette reſolution eſt encore imparfaite au commencement, parcequ'il y entre des motifs humains. Car comme l'ame eſt encore pleine de foibleſſe & d'impureté, le deſir qu'elle conçoit de ſe convertir ne ſçauroit être bien-fort ni bien pur. Cependant il faut toûjours commencer par ſe lever, & par quitter le péché. La ceſſation des actions criminelles, même avec ces motifs imparfaits, eſt toûjours un trés-grand bien. Elle affoiblit les paſſions; elle accoutume l'ame à reconnoître que ce n'eſt pas grande choſe que d'être privé du plaiſir du peché. Ce qu'il y a de bon dans les reſolutions de l'ame, & ſe fortifie l'atache au

peché diminue, & l'amour du bien s'accroît. Il faut donc toûjours se séparer du peché & des occasions du peché, quand ce ne seroit que par des motifs humains. Faites, dit saint Augustin, par la crainte " de la peine ce que vous ne pouvez encore " faire par l'amour de la justice : *Fac timore* " *pœnæ, si nondum potes amore justitiæ* Dieu veut que dans la guerison spirituelle de l'ame il y ait un progrés, & qu'elle ne soit délivrée de ses maladies que par degrez : que les commencemens en soient foibles & imparfaits, & qu'ils se perfectionnent dans la suite.

Le monde prend souvent pour une conversion parfaite, ce qui n'en est encore que le commencement : & c'est ce qui fait qu'il y a si peu de solidité dans la conversion de la plûpart des pecheurs; parceque croyant avoir tout fait quand ils ont quitté le peché, ils cessent de travailler à rendre leur conversion parfaite. Cependant cette cessation n'est que le premier degré. Elle étoit necessaire même pour le premier ordre des penitens: & l'Eglise ancienne néanmoins ne laissoit pas de leur faire encore passer plusieurs années dans ce degré & dans les autres, afin de perfectionner leur conversion.

V. C'EST donc cette premiere dis-

position qui nous est marquée par cette parole de ce fils déreglé qui commence à se repentir : *Il faut que je me leve* : SURGAM. Mais il ne se contente pas de se lever & de quitter les actions criminelles. Il se considere tout levé qu'il est, comme étant encore éloigné de Dieu, & ayant besoin d'un grand voyage pour s'en rapprocher. C'est ce qu'il marque par les paroles suivantes : *Il faut que j'aille trouver mon pere* : IBO *ad patrem meum.* Le cours de ce voyage est proprement le temps qu'il prend pour éprouver, pour affermir, pour purifier sa conversion. Car on ne sçauroit être trop persuadé qu'elle ne se fait ordinairement que par degrez & par divers progrés. Dieu use lui même par des vûës de misericorde, de divers retardemens dans la guerison des ames. Il les laisse long-temps combatre avec leurs maladies pour leur faire mieux connoître la grandeur des maux où elles s'étoient „ précipitées. Car, comme dit saint Au„ gustin, on ne se met guéres en peine des „ maux dont on guerit si facilement ; & „ l'on conserve au contraire avec plus de „ soin la santé, quand on a eu plus de peine „ à la recouvrer : *Quod enim facilè sanatur,* „ *non multùm curatur ; difficultate autem* „ *sanationis erit diligentior custodia receptæ* *sanitatis,*

Aug. & Gre. in Ps. 6.

ſanitatis. On eſtime beaucoup plus la poſ- "
ſeſſion de ce que l'on a long-temps deſi- "
ré; & ce que l'on obtient ſi-tôt qu'on le "
demande, devient vil : *Diu deſiderata dul-* "
ciùs obtinentur; citò autem data vileſcunt.
Ainſi c'eſt par bonté que Dieu differe, *Ser. de verb. Dom. c. 5.*
long-temps la converſion des pécheurs.
Il veut par-là la leur rendre plus chere &
précieuſe aprés qu'ils l'auront obtenuë.
La priere continuée étend & élargit l'a-
me, & la rend plus capable des dons de
Dieu : *Petendo & quærendo creſcit ut ca-*
pias. Elle augemente l'idée du bien que
nous demandons à Dieu. Elle y attache
plus fortement la volonté, & elle nous
fait deſirer les dons de Dieu d'une manie-
re proportionnée à leur grandeur. Il y a
donc beaucoup d'utilité dans ces retarde-
mens de Dieu & dans la longueur de ce
voyage. Il eſt vrai qu'il eſt pénible, par-
ce qu'il ſe fait dans la pauvreté & dans la
diſette des vertus qui font l'abondance &
les richeſſes de l'ame chrétienne : mais
ces difficultez diminuent peu-à-peu,
pourvû qu'on marche avec courage dans
cette voye laborieuſe.

VI. MAIS l'Evangile n'oublie pas de
nous marquer une condition eſſentielle
de ce voyage & de ce retour vers Dieu,
ſans quoi tout ce qu'on feroit feroit abſo-

lument inutile. C'eſt celle qui eſt ſignifiée par ces mêmes paroles, *Il faut que j'aille trouver mon pere* : I B O *ad patrem meum* ; c'eſt à-dire, qu'il faut que l'ame tende par ſes deſirs, qui ſont ſes poids, à Dieu comme à ſon pere:ce qui ne ſe peut faire que par cet eſprit qui nous fait crier: *Mon Pere, mon pere* ; c'eſt-à dire, par l'eſprit de charité. La crainte nous peut faire recourir à Dieu comme à nôtre Juge, à nôtre Maître, à nôtre Roi. Il n'y a que la charité qui nous faſſe avoir recours à lui comme à nôtre pere. L'amour eſt donc le principe de la vraie converſion. L'ame ne ſe détourne de Dieu qu'en ceſſant de l'aimer, & en aimant autre choſe. Elle ne retourne à Dieu, qui eſt ce qu'on appelle converſion, que par le renouvellement de cet amour. Demander donc ſi l'on peut ſe reconcilier à Dieu & ſe convertir ſans aimer Dieu, c'eſt demander ſi l'on peut retourner à Dieu en demeurant détourné de lui.

Rom. 8. 15.

C'eſt demander ſi l'on peut rentrer en grace avec Dieu par le ſeul amour de la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe, ſi nôtre converſion ne naît de l'amour de Dieu, ce ſera néceſſairament de l'amour de la créature ; & de l'amour dominant de la créature

elle tirera sa naissance ; puisque, comme dit saint Augustin, *la cupidité charnelle regne par tout où l'amour de Dieu ne se trouve point* : REGNAT *enim carnalis cupiditas ubi non est Dei charitas.*

C'est demander si l'on peut se reconcilier avec Dieu sans avoir fait aucune action qui puisse passer pour bonne. Car *il n'y en a point de bonne qui n'ait pour racine l'amour de Dieu* : NON *est fructus bonus qui de charitatis radice non surgit.*

C'est demander si l'on peut être reconcilié avec Dieu en demeurant ennemi de Dieu; car quiconque aime encore quelque créature plus que Dieu, est ennemi de Dieu ; & l'on ne sçauroit cesser d'aimer quelque créature plus que Dieu, qu'en aimant Dieu plus que la créature.

Enfin, c'est demander si l'on peut recouvrer la vie de l'ame en demeurant dans la mort. Car *quiconque n'aime point Dieu, demeure dans la mort*, selon saint Jean : *Qui non diligit, manet in morte.* Or celui qui demeure dans la mort, n'est point ressuscité ni converti, & ne peut pas dire comme cet enfant prodigue : *Il faut que je me leve, & que j'aille trouver mon pere* : SURGAM, *& ibo ad patrem meum.*

1. Joan. 3. 14.

VII. Il faut donc de l'amour pour se convertir à Dieu ; & le retour du pecheur à Dieu doit être un retour d'amour. Mais pour ne s'y pas tromper, & ne pas prendre un faux amour pour un amour veritable, il en faut bien connoître la nature. Dieu est la justice éternelle & souveraine. Ainsi tout amour de Dieu doit être un amour de la justice, & nous rendre aimable ce qui est juste. Or l'ordre de la justice de Dieu à l'égard de l'homme, est ou qu'il ne peche point, ou qu'il soit puni.

In Ps. 8. voïez in Ps. 41 & 44. & in Ps. 8, & serm. 3. de Div.

» Tout peché petit ou grand, dit saint » Augustin, doit être puni; & il faut ou que » Dieu en fasse le châtiment, ou que l'hom» me pénitent le punisse lui-même. Si nous » voulons donc obtenir misericorde de » Dieu, punissons nos pechez. Dieu ne sçau» roit exercer sa misericorde sur ceux qui » pechent en flatant leurs pechez. Il faut » necessairement ou que nous les punissions, » ou qu'il les punisse, & la seule voye que » nous aions pour l'empêcher qu'il ne les » punisse, est de les punir nous-mêmes.

Ps. 50

» Implorons, dit encore ce saint Doc» teur, sa misericorde : mais considerons » aussi sa justice. Il est de sa misericorde de » pardonner au pecheur ; il est de sa justice » de punir le peché. Gardons-nous donc » bien de pretendre qu'il nous fera mise-

ricorde, en-sorte que le peché demeure «
impuni. Ainsi que chacun réponde avec «
David : Non, Seigneur, mon peché ne «
demeurera point impuni. Je connois la «
justice de celui dont je cherche la miseri- «
corde. Je ne prétens m'exempter de la pu- «
nition que vous ferez de mon peché, que «
parceque je le veux punir moi-même.

De continent. c. 6.

En-un-mot, la loi de la justice de Dieu, est que personne ne reçoit la remission d'une peine plus grande qui lui étoit dûë, s'il ne satisfait à Dieu par quelque sorte de peine, quoique beaucoup moindre : *Nullus debita gravioris pœna accipit veniam, nisi qualemcumque, etsi longè minorem, solverit pœnam.*

Il est vrai que Jesus - Christ a satisfait pleinement pour nos pechez: mais il a plû à la justice de Dieu de n'apliquer la satisfaction de Jesus - Christ qu'à ceux qui se conformeroient à cette loi de la justice, ce qui n'empêche pas la plenitude de la satisfaction de Jesus-Christ; puisque la volonté même que les hommes ont de satisfaire à la justice de Dieu, ne leur est donnée que par les merites de Jesus-Christ; que nôtre penitence n'est capable de plaire à Dieu, qu'en tant qu'elle est unie aux souffrances de Jesus-Christ; qu'elle n'obtient la

remiſſion de la peine dûë à nos pechez que par les merites de JESUS-CHRIST.

Cette neceſſité que le peché ſoit puni, eſt la ſource de ce deluge de maux dont Dieu a inondé tout le genre humain, qui ne ſont pas ſeulement des effets de la juſtice de Dieu; mais qui, ſupoſé cette juſtice, ſont de grands dons de la miſericorde & de ſa liberalité; puiſque ce ſont des moyens qu'il nous accorde pour nous acquiter envers lui de nos dettes, & pour évıter les peines auſquelles ſa juſtice nous condamneroit dans l'autre vie. Dieu ſe ſert de ces maux pour pluſieurs autres fins. Ce ſont des remedes de nos maladies ſpirituelles, des préſervatifs contre les rechutes: & l'on en peut dire autant des œuvres de pénitence auſquelles il nous oblige. Mais ces fins de Dieu ſûpoſent toûjours la premiere, qui eſt la punition du peché; car ſi l'homme n'avoit point peché, Dieu ne ſe ſerviroit point de ces moyens pour le préſerver des rechutes & pour achever ſa gueriſon.

VIII. CET amour de la juſtice eſſentiel à la pénitence, renferme néceſſairement la diſpoſition d'une profonde humiliation devant Dieu. C'eſt celle qui paroît le plus dans le fils prodigue, & qui lui fit dire lorſqu'il ſe preſenta devant ſon pere:

Mon pere, j'ai peché contre le Ciel & contre vous : & je ne suis pas digne d'être appellé vôtre fils. Traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. Car l'humiliation étant la peine la plus dûë à l'orgueil du pécheur, il est impossible que le vrai pénitent ne l'accepte & ne l'aime. Il est juste que le pecheur soit humilié, puisqu'il s'est élevé insolemment contre Dieu. Quiconque aime donc la justice, comme tout penitent la doit aimer, doit approuver & aimer cet ordre de Dieu sur les pecheurs. Et c'est pourquoi ce fils penitent y consent de tout son cœur; il entre dans les interêts de cette justice; il s'avouë indigne du nom de fils, & il demande en grace d'être traité en mercenaire. Qui ne sent pas en soi ces dispositions, a grand sujet de douter de sa penitence. Or c'est ne les pas sentir que de ne se condamner soi-même à aucune humiliation, & de ne pouvoir souffrir qu'on nous y condamne; de ne corriger rien de son luxe & de sa fierté; de ne pouvoir même souffrir les retardemens salutaires dont on use envers nous, pour nous faire mieux entrer dans les sentimens de penitence.

vers. 18. & 19.

IX. Mais une des principales dispositions d'une conversion veritable, & qui est encore renfermée dans l'exemple & les

paroles de ce fils penitent, est que ce zele pour la punition du peché, & cet amour de l'humiliation ne soient point des mouvemens passagers; mais une disposition permanente, par laquelle on se propose de vivre toute sa vie dans un esprit de penitence, & dans la pratique des actions qui y sont conformes. C'est pourquoi ce fils penitent ne consent pas seulement à une humiliation passagere; mais il témoigne d'être disposé à souffrir des humiliations d'état qui renferment une espece de dégradation. Il s'offre à être traité comme un mercenaire, & à être privé du nom de fils. C'est par cet esprit qu'il y avoit dans l'ancienne Eglise plusieurs pratiques de penitence qui s'étendoient à toute la vie. La penitence enfermoit, par exemple, une exclusion perpetuelle des Ordres sacrez, & la privation de plusieurs autres choses qu'on accordoit aux innocens. Or quoique cela ne se pratique plus maintenant, néanmoins comme l'esprit de l'Eglise est immuable, on doit conserver dans l'interieur de son cœur la disposition que l'Eglise desiroit d'imprimer aux pénitens par ces pratiques extérieures: & c'est cette disposition intérieure qu'on appelle l'esprit de penitence, & qui comprend diverses vûës & diverses dispositions qu'un

penitent doit avoir toute ſa vie.

Tout penitent doit ſupoſer que la vie qu'il reçoit par le ſacrement de Penitence, principalement en ce tems où l'abſolution n'eſt pas precedée par de grandes œuvres de penitence & par de longs exercices de pieté, que cette vie dis je, étant extrémement foible, la grace qu'il a acquiſe par l'abſolution, ne lui donne pas le pouvoir de conſerver cette vie, s'il n'a le ſoin de l'augmenter par de continuels exercices de pieté. Les grans péchez ſont comme des maladies mortelles & des fiévres continues. L'abſolution en ôte le danger; mais il reſte dans l'ame de grandes ſuites & de longues infirmitez qu'il faut travailler à guerir.

Mais quand même par les exercices de la penitence on auroit acquis une ſanté ferme, & une grande force contre les tentations, on doit toûjours ſe traiter en pecheur, & ſe tenir dans un grand rabaiſſement interieur par lequel on ſe mette au dernier rang de l'Egliſe: & ce rabaiſſement doit être fondé ſur pluſieurs veritez.

Premierement, ſur l'incertitude du pardon: car il y a certitude que l'on a perdu la grace par le peché mortel; mais il n'y a pas de certitude qu'on l'ait recouvrée.

Et cette incertitude qui n'empêche pas la juste confiance, doit humilier les penitens & les obliger à se rabaisser au-dessous des innocens.

Cette incertitude est beaucoup plus grande, si l'on n'a pas fait une penitence „ longue & austere. Car si, dit saint Gre- „ goire, ceux-mêmes qui font une peni- „ tence rigoureuse, ont à peine la confiance „ que leurs pechez leur soient remis, com- „ ment ceux qui l'ont faite d'une maniere „ négligente pourront-ils avoir une forte „ esperance de leur salut ?

In 3. Reg. 1.

Secondement, il est fondé sur ce que les Peres ont crû qu'il étoit rare que la grace dans laquelle on est rétabli par la Penitence, soit égale à celle du Batême : ce qui a fait dire au Concile de Trente, qu'on ne parvient point sans de grands travaux & beaucoup de larmes par la Penitence à ce renouvellement entier que l'on a acquis par le Batême ; & à saint Chrysostome, que la Pénitence ne rétablit point l'ame dans cette splendeur qu'elle avoit reçuë dans le Batême.

Sess. 14. c. 2. vid. Greg. hom 20 Chrysost. hom. 8. in Epist. ad Hebr.

Troisiémement, il doit être fondé sur ce que l'homme par le peché s'étant rendu indigne de l'usage de toutes les créatures, ce droit d'user des créatures lui est rendu en un plus grand degré dans

le Batême que dans la Pénitence. C'est-pourquoi ç'a toûjours été la doctrine des Peres : Qu'il y a bien des choses dont les innocens peuvent user, & que les pénitens doivent s'interdire.

Quatriémement, les Peres ordonnent aux pénitens de ne pas oublier leurs péchez aprés en avoir obtenu le pardon. Et saint Chrysostome entr'autres inculque fortement cette verité au peuple d'Antioche. Or ce souvenir des péchez n'a pour fin que d'entretenir l'esprit des pénitens dans une humiliation continuelle, étant inutile de se souvenir de ses péchez, si l'on ne s'en humilie.

Hom. 12. & l. de compunc. cordis p. 152. & 153.

Cinquiémement, il est juste que les pénitens considerent, que si l'on n'impose pas présentement des pénitences aussi rigoureuses que l'on faisoit autrefois, ce n'est pas que l'Eglise juge qu'il y eût de l'excés dans la séverité de l'ancienne Eglise, ni que les crimes ne meritassent pas d'être punis avec cette rigueur qu'on pratiquoit autrefois : mais c'est qu'elle trouve les Chrétiens d'àpresent trop foibles pour la porter. Or quand on n'adoucit la rigueur de la pénitence que par condescendance à la foiblesse des hommes, il est juste qu'ils se croyent obligez de payer, quand ils sont fortifiez, ce dont ils n'ont

été dispensez qu'à cause de leur foiblesse. Ainsi s'agissant de satisfaire le même Dieu pour les mêmes crimes, si l'on ne le fait pas par des exercices aussi pénibles qu'autrefois, il faut au-moins tâcher de compenser cela par une humiliation plus longue.

SUR L'EPÎTRE DU III. DIMANCHE DE CARÊME.

EPÎTRE. *Ephes. 5. 1.*

Mes Freres : Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses enfans bien-aimez, & marchez dans l'amour & la charité, comme JESUS-CHRIST nous à aimez, & s'est livré *lui-même* pour nous *en s'offrant* à Dieu comme une oblation & une victime d'agreable odeur. Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit point oüir parler parmi des Saints. Qu'on n'y entende point de paroles deshonnêtes, ni de folles, ni de bouffonnes, ce qui ne convient pas à vôtre vocation ; mais plûtôt des *paroles* d'actions de graces. Car sçachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, ce qui est une idolatrie, ne sera heritier du royaume de

JESUS-CHRIST & de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours : car c'est pour ces choses que la colere de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la verité. N'ayez donc rien de commun avec eux : car vous n'étiez autrefois *que* tenebres ; mais maintenant vous êtes lumiere en nôtre Seigneur. Marchez comme des enfans de lumiere : or le fruit de la lumiere consiste en toute sorte de bonté & de justice, & de verité.

EXPLICATION.

I. IL n'est pas étrange que Dieu qui veut bien nous appeller ses enfans & nous en donner les droits, nous ait declaré par son Apôtre qu'il veut que nous soyons ses imitateurs ; car il est bien juste & bien naturel que des enfans imitent leur pere. Mais ce qui est étrange;c'est que les Chrêtiens appellez à être les imitateurs de Dieu ménent une vie si disproportionnée à cette éminente vocation.

Il ne faut que se la mettre devant les yeux, pour connoître en une infinité de points les illusions où la coutume,l'exemple & nos passions nous engagent.Toutes les actions dans lesquelles on n'oseroit dire qu'on imite Dieu, ne sont point des actions conformes à cette vocation. Or il y a bien des actions où il est rare que la conscience soit assez éteinte pour nous faire cette réponse:Je ne sçais, par exem-

ple, si elle oseroit dire qu'on va à la comedie & aux spectacles pour imiter Dieu; qu'on mene une vie inutile & faineante à l'imitation de Dieu; qu'on desire & qu'on recherche avec ardeur les plaisirs & les richesses, la fortune à l'imitation de Dieu.

Mais peut-on dire aussi, repliquera-t-on, qu'on imite Dieu dans les actions de la vie commune, en mangeant, en buvant, en dormant, en travaillant? Qu'est-ce que toutes ces actions ont de commun avec Dieu? Oui, l'on le peut dire, quand toutes ces actions se font d'une maniere sage, réglée, & qu'on ne s'y porte que parceque la raison & la justice y obligent: car la régle qui les prescrit, est la verité & la justice. Ainsi en la suivant on suit Dieu, & on fait ce qu'il approuve, & l'on en juge comme il en juge: & c'est une espece d'imitation, puisqu'on prend son jugement pour modéle du nôtre. Mais ce seroit une impieté que de dire qu'on imite Dieu dans les choses que nous avons marquées. Car il n'y a point de régle ni de volonté en Dieu qui les autorise: & ainsi ces actions doivent être regardées comme profanes, puisque nous n'oserions dire que nous nous y portions pour nous conformer à Dieu.

II. L'Apôtre applique particulie-

rement cette imitation de Dieu à laquelle il nous oblige, à la charité du prochain: & il veut que nous l'aimions comme Dieu l'aime: *Et ambulate in dilectione, &c.* *Vers. 2.* Ainsi ce précepte de l'Apôtre est le même dans le sens que celui de l'Evangile, par lequel JESUS-CHRIST nous recommande *d'être misericordieux comme nôtre Pere celeste est plein de misericorde.* *Luc. 6. 36.* Or cette misericorde de Dieu à l'égard des hommes consiste principalement en deux choses, dans la patience avec laquelle il les souffre, & dans les graces qu'il leur fait nonobstant leur indignité & leurs pechez. Tous les pecheurs ont une indignité réelle de toute grace, de toute faveur & de toute tolerance de Dieu, Ils meritent d'être punis sur le champ & sans retardement. Cependant Dieu les souffre tout le tems de leur vie voyagere. Il les invite à la penitence. Il tolere leurs insultes & leurs insolences. Il est toûjours prêt de les recevoir en sa grace, s'ils se convertissent serieusement. Il se taît dans leurs plus grands déreglemens; il ne rompt jamais son silence par aucune impatience; mais seulement quand sa justice le demande. C'est l'exemple de patience envers les pecheurs que Dieu nous propose. Leurs dereglemens ne surmontent jamais la patience de Dieu;

& ils ne doivent jamais surmonter la nôtre

Dieu exerce encore sa bonté & sa misericorde envers les pecheurs, & leur faisant à tous, quelque indignes qu'ils en soient, diverses graces qui tendent toutes au salut, & qui les en rendent capables, les unes d'une maniere plus éloignée, & les autres d'une maniere plus prochaine : & nous devons imiter cette bonté de Dieu par un desir general du salut de tous les hommes qui les porte à leur en procurer les moyens autant que nous le pouvons, sans que jamais leur indignité doive alterer, ni étouffer cette disposition de nôtre cœur. C'est en ces deux manieres de pratiquer la charité que consiste cette imitation de Dieu à laquelle l'Apôtre nous convie en qualité d'enfans de Dieu: *Imitatores mei estote, sicut filii charissimi.*

III. Mais parce qu'on pourroit encore douter jusqu'où doivent aller ces œuvres, où la charité nous doit engager pour le service du prochain, l'Apôtre nous a voulu aussi lever cette difficulté, en nous imposant pour modele & pour regle de nos œuvres de charité, celle que Jesus-Christ a pratiquée envers nous, qui consiste à avoir sacrifié sa vie pour nous. *Marchez*, dit-il, *dans l'amour & la charité, comme* Jesus-Christ

nous a aimez, & s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à *Dieu comme une oblation & une victime.* Voilà nôtre régle. Jesus-Christ a offert sa vie pour nous. Nôtre charité pour nos freres doit donc aller jusqu'à exposer nôtre vie pour eux. Et c'est ce que saint Jean dit encore plus expressément : *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous : & nous devons aussi donner nôtre vie pour nos freres.* Ce n'est point un conseil, mais un precepte. *Debemus* Nous *devons* : & ce precepte est prescrit par l'ordre même de la charité. Le salut du prochain vaut infiniment mieux que nôtre vie. Il faut donc donner nôtre propre vie pour le salut du prochain, s'il se trouve qu'elle lui soit nécessaire. Que s'il faut donner sa vie, que ne faut-il point faire de ses biens, de son repos de son temps ? De quelles satisfactions humaines n'est-on point obligé de se priver ? de quelle reserve & de quelles precautions n'est-on point obligé d'user pour ne le point scandaliser & ne lui point nuire ? Enfin quels exemples de vertus n'est-on point oblige de lui donner ? L'obligation de donner nôtre vie, qui nous est prescrite par l'exemple de Jesus-Christ, emporte celle de donner tout

1. Ioan. 3. 16.

pour servir à son salut, & de s'abstenir de tout, de-peur d'y être un obstacle.

IV. *Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit pas oüir parler parmi les Saints.* v. 3.

Il n'est pas étrange que l'Apôtre ordonne qu'on n'entende point parler parmi les Chrêtiens, de fornication, ni d'impureté: car l'image même de ces vices est contagieuse; & l'esprit en s'accoûtumant à les voir & à en parler, en perd insensiblement l'horreur, & se dispose à les regarder avec complaisance. Il ne faut donc jamais parler de ces vices que par nécessité; & il ne le faut même faire qu'en les couvrant & les noircissant d'une maniere qui en imprime de l'aversion: ce qui ne condamne pas seulement les entretiens trop libres, où l'image de ces vices pourroit entrer d'une maniere enjouée; mais encore les spectacles qui les représentent, & les livres qui contiennent de ces sortes de discours. On a beau dire que les vices y sont toûjours condamnez. On auroit beau même rétablir dans les tragedies l'usage des chœurs qui étoient destinez à donner de l'aversion des vices, & à inspirer les maximes de la vertu. Il suffit que dans

le corps de la piece ou du livre, ces vices soient representez d'une maniere qui n'en donne pas d'horreur. L'impression qu'ils font sur l'imagination, étant vive & prompte, n'attend pas les remedes lents que l'Auteur croit y aporter dans des discours separez, ou dans la conclusion de la piece. On ne peut nier qu'en attendant ce remede, on n'ait parlé de ces vices d'une maniere qui a donné lieu de les voir avec plaisir; & par consequent qu'on n'ait fait le contraire de ce que dit l'Apôtre, *Fornicatio & omnis immunditia nec nominetur in vobis.* Qu'on *n'entende pas seulement parler parmi vous de quelque impureté que ce soit.*

V. Mais pourquoi ajouter encore, qu'*on ne doit pas non-plus entendre parler d'avarice* parmi les fidéles? C'est qu'il y a bien des avares qui n'en portent pas le nom, dont la conduite n'est guéres moins contagieuse que les idées d'impureté. Il suffit de parler avec estime de ceux qui ne travaillent qu'à s'établir dans le monde pour inspirer la même passion à toutes les ames foibles, en qui l'amour du monde est encore bien vivant. Cette passion même est bien plus aisée à colorer: & ainsi on s'y laisse plus facilement surprendre. Il faut donc éviter comme des discours

scandaleux les loüanges des richesses & de ceux qui les recherchent avec passion. Il se faut fortifier par des principes de verité contre cette corruption secrete, & n'accoutumer pas l'esprit à regarder comme innocente la conduite ordinaire des gens du monde dans l'acquisition & dans l'usage qu'ils en font.

VI. On peut faire la même reflexion sur ce que l'Apôtre ajoûte, que l'on ne doit point entendre parmi les Chrêtiens *de paroles folles & bouffonnes, qui ne conviennent pas*, dit-il, *à nôtre vocation.* L'Apôtre trouve donc de la contrarieté entre la vocation des Chrêtiens & les paroles folles & bouffonnes. Or quelles sont ces paroles folles & bouffonnes? ne doit-on mettre de ce genre que celles qui seroient grossieres & sans esprit? Les railleries fines & delicates en seront-elles excluses, parce que l'esprit dont elles sont accompagnées, les rend plus penetrantes & plus capables d'entrer dans le cœur?

La folie est contraire à la sagesse, & non à l'esprit. Quelque ingenieuses que soient les paroles, elles sont folles quand elles ne sont pas accompagnées du sel de la verité & de la sagesse. Or quelle sagesse y a-t-il de remplir sont esprit de maximes du monde, toutes fondées sur les idées

fauſſes qu'on y a des biens & des maux de cette vie ? Quelle verité y a-t-il à faire regarder les grandes choſes comme petites, les petites comme les grandes, les malheureux comme heureux & les heureux comme malheureux ? Donc tous les diſcours qui donnent de fauſſes idées, doivent être mis au rang des paroles folles.

VII. Il y a encore une infinité d'autres diſcours que l'on peut mettre du même rang, comme tous ceux qui ne plaiſent à l'eſprit, que parce qu'ils excitent & remuent ces paſſions vitieuſes, ſa curioſité, ſa malignité, ſa vanité. Car tous ces diſcours ne conviennent point à la ſageſſe chrêtienne. Ce n'eſt point parler ſagement que d'augmenter en parlant des maladies de ceux à qui l'on parle, & les ſiennes propres. Or que font autre choſe les louanges & les vaines complaiſances, que d'augmenter l'orgueil de ceux à l'égard de qui l'on en uſe, & de les empoiſonner davantage? Tous les diſcours qui peuvent nuire ou au prochain, ou à nous-mêmes, ſont donc compris dans ce que l'Apôtre apelle *paroles folles*; parce qu'il n'y a rien de moins ſage que de ſe faire des plaies par ſes paroles, ſelon qu'il eſt dit : *Le fou eſt bleſſé par ſes paroles* : STULTUS *cæditur labiis.* Quand elles n'aporteroient

point d'autre dommage que celui d'accoutumer l'ame & se plaire dans la fausseté & dans la vanité; de diminuer en elle le goût de la verité, de la rendre plus dissipée, plus remplie d'imaginations vaines & inutiles, c'en est sans doute assez pour être comprises dans ce que l'Apôtre condamne par les termes de *paroles folles*: STULTILOQUIUM.

VIII. Les hommes qui ne considerent le déreglement du peché que par raport à eux, ne trouvant pas dans la fornication, l'impudicité, l'avarice, une malignité qui les blesse, ne se seroient pas portez d'eux-mêmes à exclure ceux qui en sont coupables, du Royaume de Dieu. C'est pourquoi l'Ecriture y a voulu suppléer en marquant cette exclusion par des termes clairs & sans équivoque. *Sçachez*, dit l'Apôtre, *qu'aucun fornicateur, aucun impudique, aucun avare, ce qui est une idolatrie, ne sera heritier du royaume de* JESUS-CHRIST. Et il repete la même doctrine en termes également clairs dans plusieurs lieux de ses Epîtres, afin d'oposer cette digue à la licence des opinions des hommes. Et cela nous apprend, dit saint Augustin, à ne juger pas des pechez par les lumieres trompeuses de l'esprit humain; mais par ce qu'il a plu à Dieu de

verſ. 5

nous faire connoître dans ses Ecritures, du jugement qu'il en porte. Il n'y a que l'ouvrier qui sçache jusqu'à quel point son ouvrage est gâté & défiguré par les pechez que l'on commet contre ces loix. On voit bien que l'on n'est pas maître des autres hommes; & ainsi on compte pour quelque chose les outrages qu'on leur fait, & les dommages qu'on leur cause: mais on se croit maître de son corps & de son ame, & qu'ainsi l'on n'en peut disposer comme l'on veut; & c'est une grande erreur. Nous ne sommes pas plus à nous-mêmes que les autres sont à nous; parceque nous appartenons totalement à Dieu, qui nous donne nôtre ame & nôtre corps en dépôt pour en user selon ses régles. JESUS-CHRIST comme Redempteur de l'un & l'autre, s'en est acquis la proprieté par le prix inestimable de son sang. *Empti enim estis pretio magno.* Ainsi l'usage que nous en faisons contre sa volonté, est une injustice, un larcin, & une usurpation criminelle d'un bien qui ne nous appartient pas.

1. *Cor.* 6. 20.

IX. L'APÔTRE joint l'avarice à la fornication & à l'impudicité; parcequ'elle consiste de même dans le mauvais usage de biens qui appartiennent à Dieu, & qu'il ne nous accorde que pour nous en

servir selon les régles qu'il nous en a prescrites. L'illusion des fornicateurs & des impudiques consiste, comme il a été dit, à se croire maître de leurs corps ; & l'illusion des avares consiste à se croire maîtres de leurs richesses, & à s'imaginer qu'ils ne peuvent disposer selon leur volonté. C'est la pente & l'inclination des hommes de s'imaginer qu'ils peuvent disposer à leur fantaisie de tous les biens à l'égard desquels les autres hommes n'ont pas droit de les troubler. Cependant Dieu n'accorde à personne, ni sur les royaumes, ni sur les richesses, ni sur son ame, ni sur son corps cette sorte d'empire indépendant de sa justice & de ses loix. L'usage de toutes ces choses dépend des loix fixes & immuables, sur lesquelles ceux qui les ont en garde seront jugez. Et ces loix ne sont point de vaines idées ; ce sont des loix invariables & d'une force invincible ; parce qu'elles sont la justice même & la volonté de Dieu. Un avare amasse des biens pour soi, les garde pour soi, en jouït pour son plaisir. Quel mal fait-il ? Il fait le mal de se rendre usurpateur de ces biens, de les soustraire à Dieu, & à ceux à qui Dieu veut qu'il les distribuë. Il fait le mal de s'en rendre esclave, d'y attacher son bonheur, & d'en faire

son

ſon Dieu. Voilà le mal qu'il fait. Il eſt injuſte, il eſt voleur, il eſt uſurpateur des droits de Dieu, & il attire ſa colere & ſes châtimens, qui ſont particulierement deſtinez à tirer vengeance du mauvais uſage que les hommes font des biens qu'il leur a accordez. *C'eſt pour ces choſes* dit ici l'Apôtre, *que la colere de Dieu tombe ſur les enfans de deſobëiſſance, ſur les hommes rebelles à la verité*: PROPTER *hæc enim venit ira Dei in filios diffidentiæ.*

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE DE CARÊME.

EVANGILE. *Luc* II 14.

EN ce temps-là JESUS chaſſa un Demon qui étoit muet : & le Demon étant ſortit, le muet parla, & tout le peuple fut ravi en admiration. Mais quelques-uns d'entr'eux dirent : Il *ne* chaſſe les Demons *que* par Béelzebut prince des Demons. Et d'autres le voulant tenter lui demandoient *qu'il leur fit voir* un prodige dans l'air. Mais JESUS connoiſſant leurs penſées, leur dit : Tout royaume diviſé contre lui-même ſera détruit, & toute maiſon diviſée contre elle-même tombera en ruine. Si ſatan eſt donc diviſé contre

lui-même comment son regne subsistera-t-il ? Cependant vous dites que c'est par Béelzebut que je chasse les démons. Que si je chasse les Demons par Béelzebut, par qui vos enfans les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les demons, vous devez donc croire que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possede est en paix : mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le surmonte, il emporte toutes les armes dans lesquelles il mettoit sa confiance, & distribuë ses dépoüilles. Celui qui n'est point avec moi est contre moi : & celui qui n'amasse point avec moi, dissipe *au lieu d'amasser*. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos ; & comme il n'en trouve point, il dit : Je retournerai en ma maison d'où je suis sorti ; & y venant il la trouve nettoyée & parée. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus mechans que lui, & entrant dans cette maison ils en font leur demeure : & le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il disoit ces choses, une femme élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit : Heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont nourri. JESUS lui dit : Mais plûtôt heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent.

EXPLICATION.

I. CE Demon qui produisoit sur le corps l'effet de le rendre muet, étoit une image sensible que Dieu expo-

ſoit aux hommes, pour leur faire concevoir l'effet ſpirituel que le démon produit ſur les ames infiniment plus commun que le premier : car au-lieu qu'on en trouve peu qui aient la langue du corps liée par l'operation du demon, on en trouve peu au contraire qui n'aient la langue du cœur liée par ſes impreſſions. On ne voit que des muets ſpirituels : & pour en être perſuadé, il ne faut que conſiderer que la parole nous aiant été donnée de Dieu pour certaines fins, toutes celles qui ne ſont point employées pour quelqu'une de ces fins, n'étant comptées pour rien devant Dieu; ceux qui ne parlent qu'en cette maniere, ne paſſent devant Dieu que pour des muets. Ce ne ſont pas des paroles raiſonnables, ce ſont des bruits confus, privez de raiſon; ce ſont des cris de phrenetiques agitez par une imagination trompée, & qui n'expriment que les vaines fantaiſies qui leur paſſent par l'eſprit, & les mouvemens des paſſions qui les remuent. A l'exception des paroles qui entrent dans les fins pour leſquelles Dieu nous en a accordé l'uſage, toutes celles que l'on dit ne ſont que *des ſons de timbales retentiſſantes*, comme parle S. Paul: & les plus grands parleurs ſont ſouvent les plus muets, comme dit ſaint Auguſtin :

Et va tacentibus de te, quoniam loquaces muti sunt. En un mot, pour être muet selon Dieu, il suffit de ne faire point servir la parole à l'execution de ses volontez.

II. Pour concevoir plus en détail le grand nombre de ces muets spirituels, il ne faut que considerer que le premier, le plus naturel & le principal usage de la parole est de benir Dieu, & de lui offrir un sacrifice de loüanges, selon ce qu'il dit lui-même par le Prophete : *Le sacrifice de loüange m'honorera* : SACRIFICIUM *laudis honorificabit me.* Ce devoir est compris dans la sanctification du nom de Dieu. Aussi saint Augustin en fait un commandement exprés dans ce qu'il dit sur ces paroles d'un Pseaume : *Loüez le Seigneur vous qui êtes esclaves.* Qu'y a-til „ de plus juste, de plus convenable, de „ plus doux que cette obligation ? Si les „ esclaves ne loüent pas le Seigneur, ils „ sont superbes, ingrats, irreligieux : & ce „ qu'ils gagnent en ne le loüant pas, est „ qu'ils l'obligent à leur faire éprouver sa „ severité. Un esclave ingrat qui ne veut „ pas loüer son maître, ne laisse pas d'être „ esclave. Vous êtes également esclaves en „ le loüant, & en ne le loüant pas : mais en „ le loüant, vous vous le rendez favorable. „ & si vous ne le loüez pas vous l'offensez

Ps. 49 24.

In Ps. 13.

Dieu veut être loué, parcequ'il nous est « utile de le loüer. Ses biens n'augmentent « pas nos louanges : mais ce sont les nô- « tres qui augmentent : Non *enim laudi- « bus nostris crescit Deus, sed nos.* Ainsi ceux qui manquent à ce devoir, sont d'autant plus coupables, que ce que Dieu leur commande n'est que pour leur bien.

In Psal. 144.

Ces louanges sont des moyens qu'il nous donne d'obtenir de lui de nouveaux bienfaits. Ce sont des remedes & des soulagemens de nos maux, puisque, comme dit encore saint Augustin, la louange de celui qui nous châtie est le remede des plaies qu'il nous fait : *Laus flagellantis medicina est vulneris.*

Enfin, les louanges de Dieu sont le seul moyen de satisfaire à la fin de nôtre être : car nous ne sommes au monde que pour cela. Dieu n'a fait l'ancien monde que pour faire louer sa puissance & sa justice ; & il n'a créé le monde nouveau que pour faire louer sa misericorde, & faire donner *la gloire à sa grace:* In *laudem gloriæ gratiæ suæ.* Ainsi la louange de Dieu est la fin de toutes choses ; & ce sera l'unique occupation des Bienheureux dans l'éternité: *In sæcula sæculorum laudabunt te.* De sorte que comme la vie présente ne doit être que l'aprentissage de l'autre,

Ephe. 1. 6.

& que nous n'y avons pas une autre fin que dans l'autre, ce doit être sans doute un des principaux emplois de nôtre vie voyagere. Quiconque donc n'use pas, pour loüer Dieu, du don qu'il lui a fait de la parole, doit passer pour un muet & pour un homme possedé d'un demon muet ; puisqu'il n'y a que l'impression du demon qui l'empêche de faire cet usage de la parole.

III. On peut comprendre sous les loüanges de Dieu les prieres qu'on lui fait pour obtenir son secours; puisque ces prieres sont en même-tems une confession & une loüange publique de sa misericorde & de sa puissance. Mais en prenant même la loüange de Dieu dans cette étenduë: c'est à dire, en y comprenant les prieres, combien y a-t-il de muets parmi les Chrêtiens : puisqu'il y en a si peu qui donnent chaque jour à la priere & aux loüanges de Dieu, des tems reglez; & qu'entre ceux qui y en donnent, il y en a peu qui l'emploient comme il faut ? Cependant & ceux qui ne loüent ni ne prient point Dieu, & ceux dont les loüanges & les prieres ne sont pas accompagnées d'une charité sincere, sont regardez de Dieu comme des muets ; parcequ'ils ne font pas de la parole l'usage pour

lequel elle leur a été donnée. Vous loüez toûjours, si vous aimez toûjours, dit saint Augustin: & par consequent ceux qui n'aiment jamais ne loüent jamais, quand ils ne cesseroient point de prononcer de bouche les loüanges de Dieu : *Quoniam loquaces muti sunt.*

IV. OUTRE le devoir de loüer Dieu & de le prier, qui fait le plus saint usage de la parole, il y en a encore un autre qui est également necessaire. C'est celui de confesser ses pechez à Dieu & aux hommes. En manquant à observer ce devoir, on tombe plus que par aucun autre crime en la possession du demon muet. Car Comme l'impenitence a été jointe à son crime dés le commencement, il est devenu par-là le roi des impenitens. Il n'a jamais confessé ses pechez ; il ne hait rien tant dans les hommes que la confession des pechez, & il n'éloigne de rien tant ceux qui lui sont assujettis. Il le fait en remplissant l'ame d'une fausse honte qui fait rougir de confesser ce qu'on n'a pas rougi de commettre ; qui nous fait concevoir de la confusion du remede, lorsque l'on n'en a point eu du mal même : qui fait craindre de découvrir ce qui ne peut être caché : & c'est par cette fausse honte qu'il engage les hommes dans le

plus faux de tous les partis, qui est de cacher pour un temps ce qui sera tellement découvert, & qui auroit été effectivement caché pour l'éternité, si l'on l'avoit decouvert durant le temps. Voilà les muets du diable; c'est-à-dire, ceux que le diable rend muets. Non-seulement il les empêche par là de recevoir la remission de leurs pechez; mais il fortifie leurs mauvaises habitudes, & les endurcit dans le mal. *Parce*, dit David, *que je me suis tû, mes os se sont envieillis.* C'est pour s'opposer à ces desseins du demon muet, que les penitens vraiment touchez de Dieu font des efforts genereux pour rompre ce silence; ce qui est marqué par ces paroles du même David. *J'ai dit: Je confesserai contre moi-même mon iniquité au Seigneur: & vous avez*, mon Dieu, *remis l'impieté de mon peché.* Un effort commun & une resolution ordinaire ne suffit pas pour éloigner ce demon muet. Il faut une resolution forte & une sainte violence. *J'ai dit: Je confesserai contre moi-même.* Mais en récompense si nous nous faisons cette sainte violence qui ravit le ciel, afin d'entrer dans le sanctuaire de l'humilité, nôtre peché nous sera remis aussi-tôt, parcequ'il est écrit que *Dieu accorde sa grace aux humbles*, & qu'il re-

Ps. 13. 3.

Ibid. v. 6.

met l'impieté des pechez à ceux qui la lui confessent : *Et tu remisisti iniquitatem peccati mei.*

V. Enfin il y a encore une autre maniere d'être mort devant Dieu, à laquelle le demon n'a pas moins d'envie de nous engager. C'est la suppression de la verité, lorsqu'il s'agit de lui rendre témoignage; de la soutenir ; d'en instruire ceux qui ont besoin de la connoître. C'est par ce silence auquel la timidité ou l'interêt réduisent la plûpart des hommes, qu'il arrive que la justice & l'équité sont si abandonnées dans une infinité de rencontres ; que tant d'innocens sont opprimez par la calomnie; que ceux qui ont affaire à de plus puissans qu'eux, trouvent si peu de suport & de protection dans le monde, & que le Sage dit, *que personne ne les y console : Vidi calumnias quæ sub sole geruntur .... & neminem consolatorem.* Presque tous les hommes ont la langue liée par leur cupidité, & par le demon qui en est le maître. Ils n'ont jamais de paroles à donner à la charité & à la verité ; ils les donnent toutes à l'interêt. Ce n'est jamais à eux à soutenir les innocens malheureux. Ainsi le *juste perit*, non-seulement sans qu'on en parle, mais aussi *sans qu'on y pense.* Justus

Eccli. 2

If. 57. 1.

perit, & non est qui recogitet in corde suo. On est même ingenieux à trouver des raisons pour se prouver à soi-même que ces innocens malheureux ont tort, & qu'ils ne souffrent que ce qu'ils meritent; car par ce moien on s'épargne la honte qu'il y a à les abandonner : ainsi l'on fait tout ce qu'il faut pour demeurer tranquillement en la possession de ce demon muet qui nous lie la langue, & qui fait que tout le commerce de la parole qui n'est destiné qu'à s'instruire les uns les autres de la verité, s'employe à se tromper l'un l'autre, & à confirmer dans l'erreur ceux qui sont trompez, selon qu'il est dit dans le Pseaume : *Chacun ne dit que des choses vaines à son prochain. Leurs lévres sont trompeuses, ils parlent avec un cœur double.*

Ps. 11. 2.

VI. Les muets sont d'ordinaire sourds & ils ne sont muets que parcequ'ils sont sourds; & que l'idée du son ne frapant point leur imagination, ils ne sont point excitez à l'imiter par la langue. Il en est de même de ce qui rend les ames muettes. Le diable leur procure d'abord une surdité spirituelle par le tumulte du monde. La verité ne se fait point entendre au fond de leur cœur: ainsi ne la connoissant point ils ne pensent point à en faire part aux autres par leurs paroles. Que s'ils con-

noissent ceataines veritez, ils ne connoissent point la verité qui les oblige à les défendre. L'unique moyen qui nous peut empêcher d'être muets, est donc de remedier à nôtre surdité; c'est de nous retirer du tumulte des créatures pour être en état d'entendre la voix de Dieu : c'est d'écouter moins les hommes, pour écouter davantage Dieu. Sans cela nous serons toûjours muets devant Dieu parceque nous ne cesserons jamais d'être sourds.

VII. MAIS avec quelle disposition est on obligé d'écouter Dieu, afin de cesser d'être sourds ? C'est ce que nous pouvons apprendre des dernieres paroles de cet Evangile. Il est dit qu'une femme toute transportée des paroles de JESUS-CHRIST, élevant sa voix du milieu du peuple, s'écria : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont allaité* ! & que JESUS-CHRIST lui répondit : *Mais plûtôt heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent* ! Par où il nous marque en peu de mots, en quoi consiste le vrai bien des hommes, & nous donne ainsi la plus importante de toutes les instructions.

Ce ne sont pas seulement les Philosophes qui se sont mis en peine de rechercher en quoi consiste le souverain bien :

ce sont generalement tous les hommes; sçavans, ignorans, éclairez, stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeureroit indifferent, le cœur ne sçauroit s'empêcher de faire un choix. Il pousse de son fond un cri secret qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en est le possesseur! Les richesses tiennent lieu de cet objet à l'égard de quelques-uns; le plaisir aux autres; la grandeur & la puissance humaine à d'autres. Il y en a qui se proposent des bonheurs philosophiques. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas; atque metus omnes, & inexorabile fatum subjecit pedibus!* D'autees se bornent au plaisir d'une vie privée & inconnue. *Felix quisquis tacitum vitæ securus iter tenet ignotus rerum Dominis, nec potenti cognitus aulæ* Entre les ames qui s'attachent aux vrais biens, & qui les rechenchent, les unes s'attachent à un moyen., les autres à un autre : & dans le commencement de ce discours incomparable que Jesus-Christ fit à ses Apôtres sur la montagne, il leur propose les moyens qui nous conduisent à ce souverain bonheur, sous huit formes differentes, qui est ce qu'on appelle les huit beatitudes : *Bienheureux les pau-*

vres d'esprit, &c! *Bienheureux ceux qui sont doux*, *&c*! L'Ecriture les propose en d'autres lieux sous d'autres idées, comme sous celle de la crainte de Dieu : *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur!* BEATI omnes qui timent Dominum! sous celle de l'esperance : *Heureux celui qui met toute son esperance au nom du Seigneur!* BEATUS *vir cujus est nomen Domini spes ejus!* sous celle de l'observation des commandemens de Dieu, & de la recherche de sa loi : *Heureux ceux qui sont purs dans la voie, qui marchent selon la loi du Seigneur! Heureux ceux qui tâchent de penetrer ses ordonnances, & qui le cherchent de tout leur cœur!* Mais JESUS CHRIST ne réduit en aucun lieu cette voie qui conduit au Ciel, à une idée si précise, si nette, si generale, si étenduë, qu'il le fait dans ces paroles : *Heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent* : BEATI *qui audiunt verbum Dei, & custodiunt illud!* Ce n'est point là une partie de la voie qui conduit au bonheur souverain : c'est cette voie toute entiere & dans toute son étenduë. Ce n'est point la voie de quelques-uns, c'est la voie de tous. Quiconque ne marche point par cette voie, n'y arrive point; & quiconque y marche, y arrive. Ce

Psal. 127. 1.

Psal. 39. 6.

Psal. 118. 1. 2.

Luc. 11. 28.

n'est pas la voie des seuls Martyrs, des seules Vierges, des seuls Apôtres, des seuls Confesseurs; c'est la voie de tous les Saints. En un mot, c'est la voie de tout le corps de JESUS-CHRIST.

VIII. OR cette parole de JESUS-CHRIST, qui nous apprend la voie de la vraie beatitude, nous apprend en même-temps le vrai remede de cette surdité qui nous rend muets. On n'est plus sourd quand on entend la parole de Dieu. Mais pour l'entendre il faut y mettre son bonheur, & la desirer ardemment : il faut crier dans son cœur : *Heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent !* Voilà le moyen d'éviter cette surdité spirituelle, qui nous rend non-seulement sourds devant Dieu, mais aussi muets, soit à l'égard des loüanges de Dieu, soit à l'égard de la confession de nos péchez, soit à l'égard du devoir de rendre en toutes choses témoignage à la verité.

Il faut que cette parole de JESUS-CHRIST nous plaise : *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la pratiquent !* Il faut qu'elle ait retenti aux oreilles de nôtre cœur, & qu'elle lui ait fait jetter ce cri : *Heureux* ! BEATI ! C'est la premiere des paroles qu'il faut

écouter ; & elle ouvre la porte du cœur à toutes les autres. L'ecouter d'une maniere qui nous fasse regarder comme un bonheur de l'écouter, n'est pas l'écouter d'une maniere froide. C'est l'écouter en l'aimant & en l'observant. L'écouter sans l'aimer & sans l'observer, ce n'est pas même l'écouter; puisque ceux qui ne l'observent pas, n'ont pas apris de l'Ecriture cette parole importante: *Qu'il ne faut pas aimer Dieu de parole ou de la langue seulement, mais qu'il le faut aimer dans la verité & par des œuvres réelles & effectives*: Non *diligentes verbo neque linguâ, sed opera & veritate.* 1. Joan. 3.18.

IX. Enfin quand Jesus-Christ declare heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui l'observent, il n'entend pas une partie de ses paroles ; mais il entend l'assemblage de toutes les veritez qui marquent à chaque homme ce que Dieu demande de lui pour être sauvé. Car c'est à quoi Dieu nous commande d'être continuellememt attentifs Pensez *toûjours*, dit l'Ecriture, *à ce que Dieu vous a commandé* : Quæ *præcipit tibi Deus, illa cogita semper.* On peut écouter une partie de la parole de Dieu, & observer une partie de cette parole sans être heureux ; puisque l'omission d'un devoir es- *Eccli.* 3. 2.

sentiel suffit pour nous perdre. C'est pourquoi JESUS-CHRIST nous dit dans cet Evangile, que *celui qui n'est point pour lui,* 23 *est contre lui : Qui non est mecum, contra me est* ; & que *celui qui ne recueille point avec lui, dissipe*, & n'amasse rien. C'est à dire, que celui qui n'est pas pour JESUS-CHRIST dans l'observation de tous ses preceptes, est contre lui, & est du parti de ses ennemis. Il ne faut que l'omission d'un seul devoir essentiel & capital pour nous rendre ennemis de JESUS-CHRIST; & l'on ne sçauroit être à lui que par l'accomplissement fidéle & entier de tous ses preceptes ; *car quiconque aiant gardé toute la loi,* dit saint Jacques, *la viole en un seul point, est coupable comme l'ayant toute violée.*

Jac. 2. 10.

On prend l'Evangile suivant dés le v. 16. du chap. 4. de saint Luc, au-lieu qu'il ne commence qu'au v. 23. On a cru que cela serviroit mieux à faire entendre le sens de cet Evangile.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA III. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Luc.* 4. 23.

En ce temps-là : Jesus dit aux Pharisiens : Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Medecin, guerissez-vous vous-même, *& que vous me direz :* Faites ici en vôtre pays d'aussi grandes choses, que nous avons oüi dire que vous en avez fait à Capharnaüm. Mais je vous assure, ajoûta-t-il, qu'aucun Prophete n'est bien reçu en son pays. Je vous dis en verité, qu'il y avoit plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le Ciel fut fermé durant trois ans & demi, & qu'il y eut une si grande famine dans toute la terre ; & néanmoins Elie ne fut envoyé chez aucune d'elles ; mais chez une femme veuve de Sarepte dans le pays des Sidoniens. Il y avoit de même plusieurs lepreux en Israël au temps du Prophete Elisée ; & néanmoins aucun d'eux ne fut gueri, mais seulement Naaman qui étoit de Syrie. Tous ceux de la Sinagogue l'entendant parler de la sorte, furent remplis de colere ; & se levant, ils le chasserent hors de leur ville, & le menerent jusques sur la pointe de la montagne sur laquelle elle étoit bâtie, pour le précipiter ; mais il passa au milieu d'eux, & se retira.

EXPLICATINON.

I. JESUS-CHRIST nous a voulu instruire dans l'Evangile de ce jour par ses paroles & par son exemple, qu'il n'y a point de lieu où les ministres de Dieu trouvent moins de créance & d'approbation que dans leur propre pays ; & trois choses concourent à produire ce mauvais effet. La premiere, est que ceux qui les ont vûs jeunes,& qui connoissent ce qu'il y a de foible & de commun dans leur vie précedente , s'accoutument tellement à ne les regarder que par ces endroits,qu'ils ne sçauroient ensuite changer cette idée qu'ils en ont conçuë , ni les considerer comme ministres de Dieu, & comme remplis de son Esprit. Ils reviennent toûjours à leurs idées basses & charnelles. *N'est-ce pas*, disoient ceux de Nazareth de nôtre Seigneur, *le fils de ce Charpentier* ? C'est qu'ils ne l'avoient jamais consideré autrement. On conçoit beaucoup plus facilement qu'un homme qu'on n'a jamais vû, est un homme extraordinaire, qu'on n'ajoûte à une idée conçuë depuis longtemps de quelqu'un, de nouvelles qualitez qu'on n'y avoit pas reconnuës. JESUS-CHRIST n'avoit pas fait paroître sa puissance & sa sagesse , lorsqu'il n'étoit pas encore temps qu'il se manifestât au mon-

vers. 22

de: & ceux de Nazareth n'étoient pas capables de comprendre cette conduite. Ils suposoient donc que ce qu'il ne leur avoit point fait connoître, n'étoit point; & ils se faisoient de leur ignorance une preuve contre tout ce qu'on leur raportoit de JESUS-CHRIST.

II. LES actions ordinaires & indispensables de la vie sont une espece d'empêchement au commun du monde, de concevoir des ministres de l'Eglise l'idée qu'ils en devroient avoir en cette qualité. On voudroit presque qu'ils fussent exemts de toutes les necessitez humaines. Un Prédicateur se rabaisse en mangeant avec les autres; en conversant avec eux, & en parlant de choses communes. L'esprit des hommes n'a point cette facilité, de considerer tantôt un homme dans l'ordre des autres hommes & comme assujetti à toutes les necessitez des hommes, & tantôt comme un homme separé des autres par la vocation de Dieu, & destiné à être interprete de ses volontez. Cette humeur des hommes est sans doute injuste : mais il est néanmoins de la prudence des ministres de l'Eglise d'y avoir beaucoup d'égard, & d'avoir soin pour conserver le respect qui leur est dû, de se commettre peu avec le commun du monde. Car si c'est un rabaissement pour

eux de se faire voir dans les actions attachées à la condition commune des hommes : combien en est-ce un plus grand de se faire voir dans des défauts réels que l'on ne sçauroit cacher dans les conversations qu'on a avec eux? Il ne faut pas pretendre qu'ils ne s'en aperçoivent pas. La subtilité des plus grossiers est tres-grande, quand il s'agit de découvrir les défauts des Ecclesiastiques, on n'en avoit jamais pu remarquer aucun en JESUS-CHRIST, & cependant ceux de Nazareth étoient les moins disposez de tous les Juifs à l'écouter & à le reconnoître pour ce qu'il étoit ; parcequ'ils l'avoient vû vivre & travailler parmi eux à un métier ordinaire. Combien doit-on donc supposer que ceux qui ont toûjours été spectateurs de nos défauts, de nos impatiences, de nos imprudences, seront moins disposez à voir en nous, quand nous leur parlerons de la part de Dieu, ce qui doit attirer leur créance & leur respect ? C'est une des raisons de prudence chrétienne qui doit obliger les Pasteurs à mener, autant qu'ils peuvent, une vie retirée & separée du commerce avec les hommes.

III. La seconde raison qui est encore fort naturelle, c'est que l'envie est bien plus ordinaire & plus forte entre les gens

de même païs qu'entre les autres. L'esprit humain ne sçauroit souffrir d'être obligé d'honorer ceux qu'il n'a pas toûjours honorez : & comme il est ennemi de l'élevation de qui que ce soit, il exerce particulierement cette passion sur ceux qui aiant été égaux aux autres dans un certain tems, viennent ensuite à s'élever au-dessus d'eux.

Enfin on prend un certain droit sur les gens de son païs. On croit qu'ils sont obligez d'avoir plus d'égard & de consideration pour ceux de leur ville, que pour d'autres en toutes sortes de choses. Ceux de Nazareth suposoient donc qu'étans de la patrie de Jesus-Christ, ils avoient plus de droit que d'autres de lui demander des miracles : & ils ne consideroient pas que les miracles étant des graces de Dieu, il les peut dispenser comme il veut, sans y garder de regles certaines. C'est ce que Jesus Christ leur aprend par l'exemple de Naaman le Syrien, & de la veuve de Sarepte qui fut nourrie par Elie durant la famine. *v. 26. & 27.*

IV. Ces dispositions qui se rencontrent dans les gens du païs de chacun, sont des raisons solides à un Predicateur évangelique, s'il n'y est point obligé par quelque necessité, d'aimer mieux exer-

cer son ministere en tout autre lieu qu'en celui de sa naissance. C'est une des instructions que JESUS-CHRIST nous a voulu donner par ce qui lui arriva à Nazareth. Il est vrai que Dieu ne laisse pas toûjours au choix de ses ministres de travailler où ils veulent. Il les applique quelquefois à certains lieux, & ne leur laisse pas la liberté d'en choisir d'autres. Dieu oblige ses ministres à travailler dans des terres ingrates par certains desseins cachez qu'il a d'en tirer des fruits que nous ne connoissons pas. JESUS-CHRIST nous donne l'exemple de tout cela dans sa conduite envers ceux de Nazareth. Il ne commence point à prêcher par Nazareth. Il établit la reputation & la créance en d'autre lieux; mais il ne laissa pas d'y venir lorsque l'ordre de Dieu l'y conduisit; & ce fut la malice de ceux de Nazareth qui l'en fit sortir.

V. UNE des choses les plus importantes qu'il y ait pour obtenir les graces de Dieu, est de bien connoître qu'elles ne nous sont pas dûës, & que Dieu peut avec justice nous les refuser; afin que nous mettions toute nôtre confiance, non en nous mêmes, mais en la bonté de Dieu. Ce qui éloigna la benediction de Dieu de dessus les Juifs, fut qu'ils croioient qu'en qualité

d'enfans d'Abraham ils étoient infiniment au deſſus des autres. Leur temple, leurs ceremonies, leurs ſacrifices, la qualité de peuples de Dieu les élevoient tellement, qu'ils s'imaginoient devoir être préferez en tout aux gentils; & ils ſortoient par-là de l'état d'humiliation où ils devoient être à l'égard de Dieu. C'eſt la principale inſtruction que JESUS-CHRIST donna à ceux de Nazareth; & cette inſtruction les choqua tellement, qu'ils ſe reſolurent de le précipiter. Une reſolution ſi deſeſperée fait voir que les paſſions de ces gens-là étoient plus aigres & plus violentes que celle du commun des Juifs; & qu'ayant moins d'eſtime pour JESUS-CHRIST, ils étoient plus diſpoſez à le perſecuter. Le mépris diſpoſe à la colere, & la colere à la violence; & cela nous apprend qu'il faut principalement éviter certaines paſſions qui ſont les ſources des autres: & comme nous en avons toûjours quelques-unes en nous, il faut reconnoître que c'eſt une miſericorde de Dieu, de ce qu'il ne permet pas qu'elles ſoient excitées par les occaſions & par les objets; & qu'il les empêche ainſi de produire tous les effets qui en pourroient naître.

VI. SAINT MATTHIEU & ſaint Marc qui ont fait le recit de ce que JESUS-CHRIST

fit à Nazareth ; aussi-bien que saint Luc, y ajoûtent cette circonstance, que Jesus-Christ *n'y fit pas beaucoup de miracles, à cause de l'incredulité des habitans de cette ville* : Et *non fecit ibi virtutes multas, propter incredulitatem eorum*, dit saint Matthieu. *Il ne put faire*, dit saint Marc, *en ce lieu aucun miracle, sinon qu'il guerit un petit nombre de malades, en leur imposant les mains.* Or il est bien clair qu'on ne sçauroit entendre par cette impuissance de faire des miracles à Nazareth, marquée par cet Evangeliste, une impuissance entiere & absoluë. On ne peut donc concevoir autre chose par-là, sinon que Jesus-Christ, à cause de l'incredulité de cette ville, ne jugea pas à propos d'y faire quantité de miracles.

Mat. 13. 58.

Marc. 6. 5.

Il faut nécessairement distinguer en Jesus-Christ deux sortes de puissances ; l'une sans bornes, & à laquelle il n'y a rien qui soit impossible ; l'autre bornée par sa sagesse, & selon laquelle on dit que Jesus-Christ ne peut pas ce que sa sagesse ne trouve pas à propos de faire. Et ce n'est que de cette impuissance réglée par la sagesse divine, qu'il est dit que Jesus-Christ ne peut operer beaucoup de guerisons corporelles dans Nazareth ; parcequ'il avoit resolu de n'accorder

corder cette grace qu'à ceux qui n'étoient pas comme les habitans de Nazareth, dans un esprit d'incredulité opposé entierement à la foi.

Or ce que ces Evangelistes disent en ce lieu-là des miracles, on le peut dire de la distribution de ses graces. Il n'en pouvoit pas douter, lorsqu'il n'étoit pas dans l'ordre de sa sagesse qu'il en donnât. Ainsi quoiqu'il pût, absolument parlant, convertir tous les Juifs, & Judas même; quoiqu'il pût l'empêcher de faire le crime qui attira sa perte; quoiqu'il pût rendre dés le commencement ses Apôtres aussi parfaits qu'ils le furent depuis : néanmoins comme il a été empêché de faire toutes ces choses par des raisons divines qui étoient le principe de sa conduite, on peut dire qu'il ne les pouvoit faire, au même sens que les Evangelistes nous disent ici, qu'il ne pût operer beaucoup de guerisons corporelles dans Nazareth.

VII. LORSQU'ON représente le danger qu'il y a dans certains états, comme, par exemple, dans les Religions peu reglées où l'on place des enfans; dans la vie commune du monde; dans des établissemens ecclesiastiques, qui paroissent peu proportionnez à l'âge & aux forces de ceux que l'on y engage; on croit faire

une réponse solide, d'alleguer qu'il n'est pas impossible de se sauver dans tous ces états. On dit qu'il y a du danger partout, quand on n'a pas bonne volonté; & qu'on se sauve par-tout, quand on l'a Mais il y a bien de l'illusion dans cette réponse. Il est bien vrai qu'on se peut sauver dans tous ces états que l'on marque : mais on ne s'y sauve pas sans des efforts que peu de gens font. Il est vrai que ceux qui y sont se pourroient sauver par le moyen des graces qu'ils recevroient de Dieu : mais Dieu n'est pas toûjours disposé à donner à ceux qui s'engagent dans ces états, de ces graces puissantes sans lesquelles on ne s'y sauve pas effectivement. Il est donc vrai que quoiqu'on s'y puisse sauver, on s'y sauve rarement ; & que Dieu guerit peu de malades spirituels dans ces sortes de conditions. C'est même une misericorde à lui d'agir de la sorte. Car s'il répandoit également ses graces en toutes sortes d'états, il n'y auroit point de prudence à choisir un état plûtôt qu'un autre ; & si le salut étoit également facile dans les états commodes à la nature & dans les plus incommodes, on ne choisiroit jamais un état austere ; puisqu'on n'y trouveroit pas plus de sureté que dans un état plus facile. Ainsi c'est un effet de sa

bonté, que sa grace soit rare dans ses conditions que l'on a choisies par des vûës charnelles; afin que ceux qui le cherchent sincerement, soient portez à chercher à se procurer une plus grande sureté.

VIII. La vraie finesse chrétienne est donc de n'examiner pas si absolument parlant, le salut est impossible en certains états; mais de se mettre dans ceux où l'on se sauve plus ordinairement, où il est rare de se damner; & d'éviter au contraire tous ceux où il est rare de se sauver, & trés-commun de se perdre. Il ne faut point d'autre raison que celle-là pour preferer un monastere austere à un monastere relâché; la vie de retraite à la vie du monde; la vie pénitente & laborieuse à la vie aisée & commode; enfin la vie pauvre & obscure à la vie de splendeur & d'éclat. Peu de gens se sauvent dans les grands emplois & dans les grandes dignitez; & comme dit saint Bernard, cette parole de l'Apôtre: *Non multi potentes, non multi nobiles*, se verifie dans la suite de tous les siecles. Cela suffit pour éviter, autant que l'on peut, d'être de ce nombre. Ces états devroient donc être suspects dans le christianisme; & il faudroit apporter bien-plus de soin pour les éviter,

que l'on n'en aporte d'ordinaire pour y parvenir. Que si la naissance y met quelques-uns, ils doivent tellement se séparer par leurs bonnes actions du commun de ceux de leur condition, que comme il est rare en general qu'on se sauve dans ces états si élevez, il soit rare aucontraire qu'on ne s'y sauve pas en pratiquant ce que pratiquent ceux dont je parle. Car s'il est rare en general qu'un grand & un riche parvienne au salut, comme l'Evangile l'assure, il est rare aussi qu'un grand & un riche qui est humble, dont la vie est pleine de bonnes œuvres, qui se met dans son cœur au dernier rang des Chrétiens, qui est toûjours prêt de perdre sa fortune & son rang pour Jesus-Christ, n'y parvienne pas; puisqu'il n'est devant Dieu ni riche ni grand, & qu'il est au contraire du nombre de ces pauvres & de ces petits à qui le roiaume des cieux apartient.

IX. Il y a de certains états dans le monde que l'on croit favorables pour s'élever aux établissemens ou du siecle ou de l'Eglise; parce que les Rois y choisissent ordinairement ceux qu'ils élevent aux emplois importans de l'Eglise ou de l'Etat: c'est pourquoi l'on voit que tous ces états sont fort recherchez. Quand les élections canoniques étoient encore en

usage, les personnes de la premiere qualité tenoient à honneur de faire nommer leurs enfans aux moindres prébendes; & l'on voit que la même chose se pratique encore dans les Chapitres d'Allemagne. Il y a même dans l'Eglise certains états favorables pour faire fortune en l'autre monde; & ce sont ceux qui devroient être le plus recherchez : & s'ils ne le sont pas, cela ne vient que de ce qu'il y a peu de gens qui se conduisent par l'esprit de foi. Il est facile de juger quels ils sont, par ce que nous avons dit; & l'on peut dire en un mot, que ce sont ceux qui sont les plus eloignez de la vie du monde, & les plus conformes à la vie de JESUS-CHRIST.

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA III. SEMAINE DE CAREME.

EVANGILE. *Math.* 18. 15.

EN ce tems-là : JESUS dit à ses disciples; Si vôtre frere a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre vous

& lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné vôtre frere ; mais s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas non plus, dites le à l'Eglise ; & s'il n'écoute pas l'Eglise même, qu'il soit à vôtre égard comme un payen & un publicain. Je vous dis en-verité que tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel ; & que tout ce que vous delierez sur la terre, sera delié dans le Ciel. Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Pere qui est dans le Ciel. Car en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon Nom, je m'y trouve au milieu d'eux. Alors Pierre s'approchant, lui dit : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frere, lorsqu'il aura peché contre moi, *sera ce* jusqu'à sept fois ? JESUS lui repondit : Je ne vous dis pas jusques à sept fois, mais jusques à septante fois sept fois.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST nous prescrit dans cet Evangile de quelle sorte nous nous devons conduire envers le prochain dans les fautes qu'il commet contre nous : d'où nous devons conclure de quelle maniere nous devons en user à son égard generalement dans toutes ses fautes. Car elles sont toutes en quelque façon contre nous par la part que nous devons prendre aux interêts de Dieu ; & parcequ'en pé-

chant il nous fait tort par le scandale qu'il nous cause. Quiconque peche, porte les autres à pecher : ainsi il fait tort au prochain, & peche contre lui. Et comme il y a sur ce point à considerer & la disposition interieure où l'on doit être à l'égard de ceux qu'on reprend, & la maniere exterieure de les reprendre, JESUS-CHRIST nous marque l'un & l'autre. Il nous marque la premiere en nous disant, qu'il faut pardonner au prochain *non-seulement sept fois, mais septante fois sept fois*, c'est-à-dire qu'il lui faut pardonner sans borne; & que quelques fautes qu'il commette, il ne faut pas laisser de conserver envers lui la charité intérieure par laquelle on lui souhaite le salut, & tout ce qui lui est utile pour reparer effectivement ses fautes, & pour en obtenir le pardon de Dieu. De-sorte que si la punition lui étoit plus utile, on la lui pourroit souhaiter par ce motif. Ainsi cette loi de JESUS-CHRIST doit éteindre dans nôtre cœur toute aigreur, toute aversion, tout desir de vengeance, & régler tous nos mouvemens par la seule utilité du prochain. Il s'ensuit delà, que si nous devons être interieurement dans cette disposition de paix & de charité envers le prochain, nous devons être disposez aussi à lui pardonner extérieure-

vers. 22.

ment toutes les fois qu'il nous en recherchera, & qu'il nous donnera des marques d'un changement effectif. C'est ce que la charité demande de nous. Mais elle ne demande pas que nous prévenions toûjours par des civilitez ceux qui nous ont offensez; parcequ'il ne leur est pas toûjours utile que nous en usions ainsi. C'est la régle que nous devons suivre, & qui accorde la diversité apparente du sentiment qu'il y a sur ce point entre les Peres. Saint Augustin n'oblige point, ce semble, celui qui est offensé à faire des avances pour adoucir celui qui l'a offensé. Saint Chrysostome au contraire semble y obliger: & le dénouëment de cette contrarieté apparente, est qu'on n'y est pas toûjours obligé; parce qu'il n'est pas toûjours utile de le faire; & qu'on y est obligé, quand on a sujet de croire que cela est utile ou necessaire pour gagner le cœur du prochain.

II. Pour ce qui regarde la maniere de reprendre extérieurement le prochain, Jesus-Christ en prescrit aussi les régles; & il donne lieu d'en conclure que c'est un devoir trés-important dans la vie chrêtienne, que celui de pratiquer la correction. Il est vrai que tout le monde n'y est pas également propre. Car il y a des

gens qui n'ont aucun talent pour faire impression sur l'esprit des autres par les corrections. Il y en a qui n'ont point en eux le sel de la sagesse pour les assaisonner, & qui ne s'y doivent pas hazarder ; parcequ'ils n'ont pas assez de prudence pour les faire comme il faut. Et c'est pourquoi saint Basile défend au commun des Religieux de se mêler de reprendre les autres ; parce, dit-il, que tous n'en ont pas le don.

Mais souvent si ce n'est pas une faute de ne faire point la correction au prochain, c'est une trés-grande faute de s'être mis dans l'impuissance de le faire. On méne une vie de passion & d'interêt. Il paroît par toutes les actions qu'on n'aime que soi-même. On n'a aucun soin de se corriger de ses défauts, & on rebute ceux qui nous en avertissent. Qui doute que dans cet état on soit fort mal propre à corriger les défauts d'autrui? C'est donc une charité generale que nous devons à tous les Chrêtiens, de vivre avec tant de moderation, de bonté, & de desinteressement, que nous nous rendions par-là capables de leur faire connoître leurs défauts dans les occasions que nous en aurons.

III. Mais comme il arrive quelque-

fois qu'on est obligé de faire la correction au prochain, & qu'on ne s'en peut dispenser, parce qu'il n'y en a pas d'autres qui la puissent faire, JESUS-CHRIST nous en marque les conditions dans cet Evangile, en nous faisant entendre toutes les autres par une seule qu'il nous exprime. JESUS CHRIST veut que nous le prenions à part & seul à seul, pour lui épargner la confusion qu'il recevroit si nous rendions sa faute publique; & nous devons conclure de là, que pour faire utilement la correction au prochain, il faut user envers lui de ménagement pour ne pas irriter ses passions. Il faut éviter d'exciter son aigreur par la dureté de nos paroles; sa colere par des exagerations; son orgueil par des marques de mépris. Il ne faut pas l'accabler par une multitude de repréhensions qui lui ôtent l'esperance de se pouvoir corriger des défauts qu'on lui reproche. Il ne faut pas lui faire paroître qu'on est prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à nôtre prévention.

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on le lui donne par quelque interêt, par quelque passion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de son

bien. Il lui faut faire paroître si l'on peut, qu'on étoit plus obligé qu'un autre à lui donner ces avis ; afin qu'il ne semble pas qu'on s'y soit porté gratuitement, & par un secret desir de l'incommoder, & de lui déplaire. Enfin, comme on a toûjours divers défauts qui se présentent en foule à l'esprit de celui qu'on reprend, il faut que celui qui fait la correction l'accompagne de tant d'humilité, qu'il ne paroisse pas qu'il en prenne aucun ascendant sur celui qu'il reprend, ni qu'il se croye exempt des défauts qu'il se trouve obligé de reprendre dans les autres.

Il est vrai que tout cela se doit pratiquer fort diversement, & que les differentes qualitez des personnes leur donnent droit de reprendre fort differemment. Un Superieur de Religion, un Evêque, un Curé, un Magistrat, un Pere de famille, un Maître, un ami, un inférieur, une personne familiere, une personne inconnuë doivent reprendre en des manieres fort differentes. C'est la prudence & la charité qui doivent régler tout cela. JESUS-CHRIST s'est contenté de nous prescrire la régle generale dans un exemple particulier, en ordonnant d'épargner la confusion à celui qu'on reprend.

IV. Il paroît par tous ces égards qu'on doit avoir, qu'il n'y a guéres d'actions plus difficiles dans la vie chrêtienne, que celle qu'on appelle correction fraternelle; & chacun s'en peut aisément convaincre par le peu de bons effets qu'il en a tirez quand il a voulu la pratiquer. La cause de cette difficulté est, qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en quoi il ne cede jamais sans beaucoup de combats & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aimer. Ainsi l'on a soin de se justifier dans ses defauts par diverses couleurs trompeuses; & l'on ne doit pas s'étonner si l'on trouve mauvais d'être contredit & condamné, puisqu'on attaque en même temps la raison qui est trompée, & le cœur qui est corrompu.

Il n'appartient qu'à la grace de dissiper ces tenebres volontaires, & de domter cette revolte de l'esprit & du cœur contre ceux qui les veulent guerir d'un mal qu'ils ne veulent pas reconnoître pour un mal: & ainsi il est clair qu'on ne doit pas présumer d'y vouloir réüssir par ses raisons, & encore moins par son autorité; & qu'on ne le doit entreprendre qu'au-

tant qu'on a droit de croire que Dieu veut se servir de nous pour procurer ce bien à nôtre prochain, en ne se regardant à son égard que comme un simple instrument de Dieu, qui le veut instruire & aider par nôtre moyen.

Il s'en suit de-là qu'on ne doit jamais reprendre personne, ni lui mettre ses defauts devant les yeux par humeur, par dépit ni par aucun autre mouvement humain. Car outre que la correction est toûjours maligne & choquante quand elle est jointe à ces dispositions, on témoigne de plus par-là, qu'on se croit capable par soi-même de remedier aux maux spirituels du prochain; ce qui est une grande erreur, & pire d'ordinaire que la faute que l'on reprend. C'est pourquoi le principe que l'on doit avoir est, que c'est à la charité, & non à la nature, d'entreprendre de faire la correction.

V. La difficulté de cette action fait voir de plus, qu'on ne la doit pas ordinairement faire sans préparation, & sans avoir invoqué la lumiere & le secours de Dieu; sans avoir pris toutes les précautions, & étudié tous les ménagemens capables d'empêcher le soulevement de l'amour propre; & sans avoir retranché, autant qu'on a pu, tous les prétextes dont

il a accoutumé de se servir quand il est attaqué. Et ainsi c'est agir contre la prudence, que de surprendre une personne en lui mettant tout d'un coup devant les yeux quelque défaut qui lui est sensible, sans qu'elle y soit preparée, & sans qu'on ait pris aucunes mesures pour adoucir son esprit.

Que diroit-on d'un chirurgien, qui n'étant point appellé pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal ; & cela sans que son apostume eût été mise par des remedes prépatifs en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une operation si douloureuse ? On diroit sans doute que cet homme seroit trés-imprudent & trés malhabile. C'est néanmoins à peu-prés ce que font ceux qui sans préparation font connoître à ceux à qui ils parlent, qu'ils les croyent engagez dans quelque défaut considerable. Car ce defaut est une apostume spirituelle, en cela differente de celle du corps, qu'on est bien-aise d'être délivré de celles du corps ; au-lieu que l'on ne veut point être délivré de celles de l'ame.

VI. Comme Jesus-Christ dit à ses parens, qui n'avoient que des pen-

ſées charnelles, que *leur tems étoit toûjours prêt, & que le ſien ne l'étoit pas toûjours*, parcequ'il ſuivoit les tems de Dieu : on peut dire de même que dans chaque homme le tems de l'amour propre eſt toûjours prêt, parcequ'il eſt toûjours preparé à ſe ſoulever, & à faire paroître ſon aigreur contre ceux qui le choquent ; mais qu'au contraire le tems de la raiſon & de la crainte de Dieu n'eſt pas toûjours prêt, parce qu'il faut que l'eſprit & le cœur ſoient touchez par certains objets qui ne ſont pas toûjours preſens. Et cela fait voir que ſi l'on ſurprend les gens, en leur mettant ſans aucune préparation leurs défauts devant les yeux, on n'en doit ordinairement attendre que de l'aigreur & de la revolte ; & qu'afin qu'ils reçoivent la correction comme il faut, il eſt neceſſaire d'avoir auparavant excité en eux ce qu'ils ont de raiſon & de crainte de Dieu.

VII. Ces precautions ſont particulierement neceſſaires dans les avertiſſemens que les égaux donnent à leurs égaux ; l'avertiſſement en eſt plus dur d'une part, & de l'autre il laiſſe à celui qui eſt repris plus de liberté de ſe ſoulever. L'autorité d'un Superieur imprimant des mouvemens de reſpect, a beaucoup de force pour reprimer le ſoulevement de l'amour

propre ; parceque les mouvemens de respect que l'idée d'un Superieur excite, s'élevent aussi-tôt que ceux de revolte & de dépit, & y servent de contrepoids: mais la qualité d'égal excite au contraire le soulevement, & ne le reprime point ; parcequ'il semble qu'en reprenant on se mette au-dessus de celui qui est repris : ce qui est dur à l'amour propre. De plus, un Superieur étant obligé de reprendre ses Inferieurs, il est excusable de n'étudier pas avec tant de soin les tems favorables pour le faire ; parcequ'il lui est commandé de *presser les hommes à tems & à contre-tems*: & les Inferieurs mêmes lui pardonnent plus aisément le dépit qu'il leur cause; parcequ'ils sçavent que c'est son devoir & son obligation. Mais qu'on n'a pas la même impression à l'égard des égaux! On attend d'eux des ménagemens & des égards : on ne veut pas qu'ils s'attribuent le droit de reprendre par autorité : ainsi quand ils le font à contre tems, l'amour propre a beaucoup plus de peine à le souffrir.

2. Tim. 4. 2.

VIII. L'USAGE qu'on doit faire de ces régles n'est pas d'être moins porté à la pratique de la correction fraternelle, c'est de mieux connoître la nature de ce precepte, & la maniere de le pratiquer.

Car il ne faut pas s'imaginer qu'il consiste seulement à avertir le prochain de ses défauts. Comme il a la charité pour source, il a le bien du prochain pour fin ; & il oblige à prendre toutes les voyes propres pour rendre la correction utile à celui à qui on la fait. Ainsi il oblige quelquefois à souffrir long-temps ses défauts ; à prier Dieu long-temps pour lui ; à s'acquerir creance dans son esprit pour être en état de lui profiter par ses avis. Il oblige à prendre, autant que l'on peut, les temps & les momens favorables pour lui donner le remede qu'on lui a preparé. Et enfin il l'oblige à ne rien faire par humeur, & à n'agir que par raison & par charité.

Mais on ne doit pas prendre ces avis si à la lettre, que l'on en conclue qu'il n'est jamais permis d'avertir le prochain de ses défauts, qu'aprés y avoir long-temps pensé. Car il y a des rencontres où l'on est obligé de le faire sur le champ. Si, par exemple, quelqu'un avançoit devant nous quelque maxime, ou quelques médisances que l'on jugeât pouvoir nuire à d'autres; ou si l'on avoit éprouvé qu'on est à l'égard de quelqu'un dans un degré de confiance qui peut donner cette liberté, on le pourroit faire sans autre préparation: Mais il faut toûjours que, soit

qu'on differe à donner ces avertiſſemens, ſoit qu'on les donne ſur le champ, ce ſoit la raiſon qui les donne,& non la paſſion, l'humeur, l'indiſcretion, la legereté.

IX. TOUT cela fait voir qu'une perſonne qui n'eſt pas chargée par un devoir particulier de reprendre les autres, & de les avertir de leurs défauts, ne s'y doit porter qu'avec beaucoup de precaution : qu'elle ne le doit jamais faire avec promptitude & d'une maniere qui ſurprenne celui qui eſt repris ; & qu'ordinairement elle ne s'y doit porter qu'aprés en avoir conſulté Dieu & ceux dont elle peut prendre conſeil, & aprés avoir bien penſé aux voies & aux moyens propres pour y réüſſir.

En agiſſant autrement on ſe met en hazard de faire perdre aux autres la charité, ſous prétexte de leur procurer la correction de quelque défaut ; on augmente leur mal au-lieu de le diminuer ; on ſe met même en danger d'éteindre ou de diminuer en ſoi même la charité par les paroles aigres que l'on s'attire de la part de ceux que l'on reprend ; & l'on témoigne que ce qui a porté à cette correction n'eſt pas tant la charité qui eſt toûjours prudente, que quelque ſaillie d'humeur & d'impatience.

SUR L'EVANGILE

DU MERCREDY

DE LA III. SEMAINE

DE CARÊME.

EVANGILE. *Matth.* 15. 1.

En ce tems-là : Des Docteurs de la loi & des Pharisiens qui étoient venus de Jerusalem, s'adresserent à JESUS, & lui dirent : Pourquoi vos disciples violent-ils la tradition des anciens ? car ils ne lavent point leurs mains lorsqu'ils prennent leurs repas. Il leur repondit : Pourqui vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu pour *suivre* vôtre tradition ? Car Dieu a fait ce commandement : Honorez vôtre pere & vôtre mere ; & cet autre : Que celui qui outragera de paroles son pere ou sa mere soit puni de mort. Cependant vous dites : Quiconque dira à son pere ou à sa mere : Tout don que je fais à Dieu vous est utile, *satisfait à la loi*, encore qu'aprés cela il n'honore & n'assiste point son pere ou sa mere : & ainsi vous avez rendu inutile le commandement de Dieu par vôtre tradition. Hypocrites que vous êtes, Isaïe a bien prophetisé de vous quand il a dit : Ce peuple m'honore des levres ; mais son cœur est bien éloigné de moi : & c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des maximes & des ordonnances humaines. Puis ayant

apellé le peuple, il leur dit : Ecoutez, & comprenez bien ceci : Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le rend impur ; mais ce qui le rend impur, est ce qui sort de sa bouche. Alors ses disciples s'aprochant, lui dirent : Sçavez-vous bien que les Pharisiens ayant entendu ce que vous venez de dire, s'en sont scandalisez ? Il leur répondit : Toute plante qui n'aura point été plantée par mon Pere qui est dans le ciel, sera arrachée. Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles : que si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous deux dans la fosse. Pierre lui dit : Expliquez-nous cette parabole, JESUS lui répondit : Quoi, vous avez encore vous-mêmes si peu d'intelligence ? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche descend dans le ventre, & est jetté ensuite en lieu secret ? Mais ce qui sort de la bouche part du cœur, & c'est ce qui rend l'homme impur : car c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adulteres, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les médisances. Ce sont-là les choses qui rendent l'homme impur : mais un homme ne devient point impur pour manger sans avoir lavé ses mains.

EXPLICATION.

I. LA lumiere de la verité nous peut être proposée en diverses manieres ; par forme d'instruction, & par forme de reprehension ; d'une maniere qui ne choque point nôtre amour-propre, d'une maniere qui le choque. Mais de quelque

maniere qu'elle le soit, elle est toûjours verité, elle est toûjours lumiere. Elle nous aprend toûjours à nous conduire, & par consequent elle merite toûjours d'être reçue avec respect & avec reconnoissance. Qui ne veut point recevoir la verité lorsqu'elle le reprend, est injuste, de quelque maniere qu'on le fasse. Car si c'est par l'imprudence de l'homme qui la propose, il a tort de rejetter la verité que Dieu lui fait connoître; parceque l'homme y mêle quelque défaut: & si c'est avec sagesse qu'on le prend, c'est un étrange orgueil de ne pouvoir souffrir qu'on nous reproche une faute, lors même qu'on est convaincu qu'on le fait avec justice, & avec charité. C'est ce que l'on voit aujourd'hui dans l'exemple des Scribes & des Phariſiens. Ils font à Jesus-Christ un reproche frivole, que *ses disciples ne lavoient point leurs mains avant que de manger*. Il leur en faisoit un solide qui contenoit une instruction importante, en leur aprenant l'abus qu'ils faisoient d'un des preceptes du Decalogue; & leur orgueil s'en blesse & s'en scandalise, comme si on leur avoit fait un grand tort.

II. Si nous étions dans la disposition où nous devrions être, la verité ne nous paroîtroit jamais plus aimable que lors-

qu'elle nous eſt propoſée par forme de reprehenſion. Car nous ne devons pas ſeulement aprendre la verité lorſque nous ne la ſçavons pas ; mais nous devons auſſi ſatisfaire à la verité quand nous l'avons bleſſée. Or celui qui nous reprend nous donne moien de faire l'un & l'autre, car il nous aprend la verité, & il nous humilie, pour nous donner lieu de reparer nôtre faute. Il nous fait donc un double bien. Il nous montre un treſor & il nous donne de l'argent pour l'acheter. A moins que d'être dans cette diſpoſition on éloigne tous ceux qui nous pourroient avertir de nos défauts ; parce que perſonne ne veut ſe mettre en hazard de déplaire aux autres, ni s'aſſujettir à toutes les conditions que leur delicateſſe preſcrit pour recevoir favorablement la verité. On trouve plus court de les laiſſer-là. Ainſi ne recevant la verité qui nous ſauve qu'avec tant de conditions & de reſerves, il ſe trouve qu'on eſt exclus & de la verité & du ſalut.

III. La grande adreſſe du diable eſt d'avoir des voies & des moyens pour attirer toutes ſortes de perſonnes, afin qu'aucun n'échape à ſes pieges. Il tente les uns par les plaiſirs, les autres par l'avarice, les autres par l'ambition. Mais il y en a

d'autres sur qui la Religion fait des impressions plus fortes que toute autre chose, & qui ont quelque desir de mener une vie plus pure & plus sainte que les autres. Il a donc ses pieges aussi pour ces sortes de gens ; & le piege qu'il leur tend, c'est de leur donner le change, & de les tromper par l'imge d'une fausse pieté, en leur faisant negliger la veritable. C'est par cet artifice qu'il avoit introduit parmi les Juifs quantité de pratiques extérieures, ausquelles il les portoit à s'attacher comme à des œuvres d'un grand merite, en même temps qu'il leur faisoit negliger par de fausses subtilitez des commandemens de Dieu importans & essentiels. Pour cela, il ne faisoit que ménager une inclination qu'il trouvoit dans le cœur des hommes. Comme ils aiment naturellement à connoître leur bien, ils aiment aussi à faire consister la pieté, quand ils en font leur bien, dans certaines œuvres extérieures dont ils soient fort assurez. C'est une œuvre fort agreable à Dieu que de laver ses mains devant le repas, disoient les Pharisiens ; cela est net & précis.

On ne doute point qu'on n'ait lavé ses mains quand on les a effectivement lavées. Ainsi cette doctrine étoit fort au goût des Juifs, qui se flatoient de l'idée

d'une pieté extraordinaire par la pratique de ces œuvres. Le diable les amusoit donc par là : & content de les avoir fait tomber dans le violement de quelque précepte important, il les laissoit courir dans la voye de ces pratiques inutiles.

IV. C'est cet abus que Jesus Christ découvre aujourd'hui aux Juifs, & sur lequel nous devons faire reflexion aussi-bien qu'eux. Car quoique ceux qui ont quelque lumiere, ne mettent pas si grossierement que les Juifs, leur confiance dans des pratiques extérieures, & qu'ils évitent même les abus visibles qui se glissent sur ce point parmi les peuples; si nous y prenons garde néanmoins, on est naturellement plus attaché à l'extérieur de la pieté qu'à l'interieur. Il y en a qui sont plus touchez d'avoir manqué à quelque devotion non commandée, que d'avoir violé la charité par des jugemens téméraires, ou par des médisances pleines de malignité. On ne s'étend pas davantage sur ce sujet. Mais pour peu qu'on y fasse de réflexion, on trouvera dans la conduite des Chrétiens une infinité de choses semblables à ce que Jesus Christ reprend dans les Juifs; & même que certaines devotions qui s'introduisent parmi des personnes qui ont quelque pieté, & que

que l'Eglise est contrainte de condamner de temps en temps, ne sont fondées que sur des pensées humaines qui flatent l'esprit par une apparence de facilité.

V. Cependant le jugement que Jesus-Christ porte de ces Scribes & de ces Pharisiens, c'est qu'ils étoient du nombre de ceux dont Isaïe dit : *Ce peuple m'honore des levres, & son cœur est bien loin de moi.* Mais pour bien entendre ces paroles, il ne faut pas supposer que ceux dont parle Isaye, fussent des hipocrites qui connussent leur hipocrisie ; ni qu'honorant Dieu de paroles, ils le desavoüassent ensuite formellement. Ils croyoient au contraire honorer Dieu sincerement. Leur desaveu consistoit dans leurs actions, & dans les passions dont ils étoient possedez. L'amour violent des créatures étoit le desaveu de l'amour de Dieu. C'est en cela que consistoit leur hipocrisie. Or il y a bien des hipocrites de cette sorte. Ceux en particulier qui ne sont éloignez des actions criminelles que par la crainte, sont necessairement hipocrites en cette maniere. Car n'ayant point d'amour de Dieu, ils ne sçauroient aimer que la créature, & ils sont par consequent aussi éloignez de Dieu, que la créature est éloignée du Créateur. Ils ne

vers. 8.

Is. 29. 13.

peuvent donc honorer Dieu que des levres, parceque leur cœur n'a point de mouvement pour l'honorer. Ainsi ils sont bien éloigez de pouvoir être justifiez dans cet état; puisque c'est celui que JESUS-CHRIST reproche aux Pharisiens, & pour lequel il les condamne comme hipocrites.

VI. JESUS-CHRIST joint à ce jugement qu'il porte des Scribes & des Pharisiens, une instruction generale & trés-importante, que *ce qui entre dans la bouche, est incapable de soüiller l'homme, &* qu'*il ne sçauroit être soüillé que par ce qui sort de la bouche*; parcequ'il sortoit de la bouche du cœur, & que le cœur étoit la source de toute la corruption des hommes. Mais ce ne seroit pas entendre comme il faut cette doctrine de JESUS-CHRIST, que d'en conclure qu'on ne peut donc se soüiller par un excés de délicatesse & de bonne-chere, par l'ivrognerie & les débauches; parceque ces vices ne regardent que des choses qui entrent dans la bouche; ni que ce ne soit pas un peché que de manger des viandes défenduës par l'Eglise en certains jours; ou de ne pas observer les jeûnes qu'elle prescrit. Toutes ces conclusions sont fausses & mal tirées: car il est bien vrai que ja-

mais les viandes ne rendent l'homme soüillé par leur nature même, & parcequ'elles entrent simplement dans le corps; mais comme on n'en use que par la volonté,& que les volontez sortent du cœur, les alimens ne sont pas seulement regardez comme étant du nombre des choses qui entrent par la bouche:mais ils sortent aussi du cœur en quelque maniere par cette volonté qui en commande l'usage, & qui est une production du cœur. Or cette volonté est mauvaise & corrompuë, lorsqu'elle se trouve contraire aux régles de la temperance & à celles de l'Eglise. La volonté de contredire l'Eglise en mangeant ce qu'elle défend, est mauvaise; & sortant du cœur, elle l'infecte & le corrompt. *Malheur à l'homme*, dit S. Paul, *qui mange en scandalisant les autres.* Malheur de même à l'homme qui mange contre la défense de l'Eglise en se retirant de la pénitence de l'Eglise,& en ne lui obéissant pas dans une chose si facile. *Malum est homini qui per offendiculum manducat.* Rom. 12. 20.
Si l'Eglise de même ordonne certaines pratiques exterieures, c'est un mal de ne les pas observer: mais c'est un mal qui vient du cœur dans lequel se forme cette négligence ou cette revolte volontaire qui empêche d'observer les pratiques

que l'Eglise juge utiles.

VII. C'est donc une chose bien importante que ce qu'on apelle le cœur ; c'est à dire le fond de la volonté : c'est le siege unique de tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le monde ; c'est le trône de Dieu ou du diable ; c'est ce qui contient le merite du paradis ou de l'enfer Qu'on entasse dans une créature intelligente quelques qualitez & quelques talens qu'on voudra, si le fond de la vonlonté est mauvais, elle est horrible aux yeux de Dieu. Or être horrible aux yeux de Dieu, c'est l'être en effet, l'être veritablement, l'être réellement. Si le fond en est bon, au contraire elle est l'objet de la complaisance de Dieu;elle est son temple, son trône, & le lieu de ses délices. Les hommes qui ne voient point ce fond, ne sçauroient distinguer les autres hommes que par des qualitez humaines & exterieures : & ainsi leur discernement ne peut être qu'incertain. Car on peut être trés-bons sans ces qualitez qu'ils estiment tant; & l'on peut être trés-mauvais quoiqu'on les possede. Ainsi il n'y a que de la témerité & de l'incertitude dans la plûpart des jugemens des hommes, & il n'y a que le jugement de Dieu qui soit certain ; parce qu'il pénetre ce fond du cœur, qui seul

peut rendre les hommes ou bons ou mauvais,

VIII. On ne doit donc pas s'étonner de ce que le Sage nous ordonne d'aporter toute sorte de soin & de vigilance à *la garde de nôtre cœur* ; ni de la raison qu'il en allegue, qui est que *c'est la source de la vie* : Omni *custodiâ serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit.* Quand le cœur est corrompu, il ne vit plus que d'une vie animale ; & toutes ses œuvres quelques vivantes qu'elles paroissent, sont des œuvres mortes semblables à ces fruits qui croissent au bord de la mer morte, qui paroissent à l'extérieur aussi beaux & aussi bons que les autres, & qui se reduisent en poudre quand on les touche. Mais on reconnoît au-moins la difference de ces fruits & des autres en les touchant; au-lieu que celle qui est entre les œuvres mortes & les œuvres vivantes est bien plus cachée & plus difficile à decouvrir On ne sçauroit, dit saint Paulin, percer « les tenebres & les replis obscurs de nôtre « cœur, dans lesquels se cachent les enne- « mis de nôtre salut, à moins que de se dé- « gager de tous les soins du dehors, & de « rentrer dans nous-mêmes, pour veiller « selon l'avis du Sage, à la garde de nôtre « cœur. C'est-là, dit ce Saint si éclairé, le «

Prov. 4. 23.

„ plus grand travail & le plus important
„ de nôtre vie, d'observer ainsi ce qui se
„ passe dans nôtre cœur, & d'en retran-
„ cher ce qui est contraire à la pieté. *Totus labor & plenum opus nobis in observantia & exspoliatione nostri cordis est, cujus tenebras vel abstrusas in eo inimici latebras videre non possumus, nisi defæcato ob externarum rerum curis animo, & intùs ad semetipsum converso.*

Paulin. epist. 2.

IX. Cependant cet important ouvrage & ce travail si difficile & si nécessaire est le plus négligé, le plus méprisé, le plus abandonné de tous les ouvrages & de tous les travaux du monde. On met sa felicité dans le bruit & dans le tumulte. Plus on se voit accablé d'occupations, & plus on se croit heureux. On ne recherche qu'à accumuler affaires sur affaires, emplois sur emplois; & l'on regarde comme une grande disgrace d'avoir quelque tems de reste pour penser à se sauver. Qui est-ce qui compte cette vigilance sur son cœur entre les occupations de sa vie, & qui regarde comme un malheur d'en être privé? Plût-à-Dieu même que cela n'eût lieu que dans le monde, & qu'il ne se glissât rien de cet esprit dans les monasteres; c'est-à-dire, dans ces lieux uniquement

destinez à veiller sur son cœur ! Plût à-Dieu que l'emploi de Marthe qui s'empressoit à diverses choses, n'y fût pas plus estimé que celui de Marie, & qu'on s'y tînt heureux pour vaquer à Dieu & pour s'en remplir, d'être délivré des charges qui dissipent le cœur ! Plût-à-Dieu qu'on n'y regardât point comme un malheur & une disgrace, de n'être pas élevé aux superioritez ! Il s'en trouve certainement qui sont dans cette disposition : mais c'est un grand mal qu'il s'en trouve qui n'y soient pas ; car ces personnes parvenant souvent à ce qu'elles desirent, ne peuvent être que de ces aveugles qui, selon la parole de JESUS-CHRIST, entreprennent de conduire d'autres aveugles, & qui tombent dans la fosse avec eux.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA III. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *Luc.* 4. 38.

EN ce temps-là : JESUS étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mere avoit une grosse fievre. Ils le prierent pour elle ; & étant debout auprés de la malade, il commanda à la fievre de la quitter, & la fievre la quitta : & s'étant levée aussitôt, elle les servoit. Sur le soir le soleil étant couché, tous ceux qui avoient des malades *affligez* de diverses maladies les lui amenoient ; & imposant les mains sur chacun d'eux, il les guerissoit. Les démons sortoient du corps de plusieurs, criant & disant : Vous êtes le Fils de Dieu : mais il les menaçoit, & les empêchoit de dire qu'ils sçussent qu'il étoit le CHRIST. Lorsqu'il fut jour, il sortit dehors, & s'en alla en un lieu desert, & tout le peuple le vint chercher jusqu'où il étoit ; & comme ils s'efforçoient de le retenir, ne voulant point qu'il les quittât, il leur dit : Il faut que je prêche aussi aux autres villes l'Evangile du royaume de Dieu : car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il préchoit dans les synagogues de Galilée.

EXPLICATION.

I. L'EGLISE nous represente dans l'Evangile de ce jour la guerison de la belle-mere de saint Pierre en particulier & de celle de plusieurs autres malades qui ne sont marquez qu'en general. Il est dit de la belle-mere de saint Pierre, qu'*elle avoit une fiévre violente* : TENEBATUR *magnis febribus* : & cette fiévre est une image tres-vive des passions que JESUS-CHRIST est principalement venu guerir. Car comme la fiévre est un mouvement de sang contre la nature, qui la trouble par une agitation violente & dereglée ; de même la passion ; c'est-à-dire, la concupiscence, est un état de l'ame contraire à sa nature, & qui la trouble, l'agite, & la renverse jusques dans le fond. L'homme n'est point fait pour mener une vie de passion. Il en étoit parfaitement exempt dans l'institution de sa nature ; & son amour étoit parfaitement conforme à l'état & à l'ordre des choses. Il n'avoit qu'un mouvement reglé & uniforme qui le portoit vers Dieu, & n'en avoit aucun vers les créatures que par raport à Dieu. Il n'aimoit point toutes les choses corporelles, parcequ'il sçavoit qu'il étoit plus noble qu'elles. Il se tenoit dans le milieu

où il avoit été établi, assujetti à Dieu comme à son bien souverain; dominant les créatures insensibles; égal à celles qui joüissent de la raison: mais les regardant non comme son bien, mais comme associées à son bonheur. C'est le peché qui a troublé cette divine œconomie; qui a donné à l'ame ce mouvement dereglé & impetueux vers les créatures corporelles: & c'est-là proprement ce qu'on peut apeller sa fiévre. Car comme la fiévre accompagne presque toutes les maladies particulieres, de même la concupiscence, ou la passion est jointe à tous les autres maux de l'ame.

II. L'EFFET ordinaire de la fiévre corporelle est de priver le corps de vigueur & de force; de le reduire à l'impuissance d'agir, & à une foiblesse qui le conduiroit à la mort, si la fiévre ne cessoit. C'est aussi l'effet des passions d'ôter à l'ame la force, ou plûtôt la volonté de s'élever à Dieu d'abaisser l'ame vers la terre, & de l'y tenir attachée; de faire qu'elle ne sçauroit plus se soûtenir dans la rectitude: & enfin de lui donner la mort en la privant de la vie de Dieu & de l'habitation de son Esprit saint. Car c'est la difference de la mort corporelle & de la mort spirituelle, que le corps cesse entierement de remuer quand il est mort;

au lieu que l'ame, toute morte qu'elle soit, a encore un mouvement ; ou plûtôt divers mouvemens à l'égard de l'objet de sa passion, & de toutes les choses qui la favorisent, ou l'empêchent d'en joüir. Ainsi elle est capable de joie dans cet état, mais d'une joie miserable dans des biens faux & indignes d'elle, qui est jointe avec la privation de la veritable joie ; c'est-à-dire, de celle que lui donnoit la joüissance de Dieu.

III. Le mouvement réglé d'une personne qui se porte bien, entretient la vigueur dans tout le corps, & fait que chaque partie s'acquitte bien de la fonction à laquelle elle est destinée ; que l'estomac digere les alimens ; que toutes les parties se nourrissent ; que ce qui doit se separer se separe, & que la masse du sang se purifie & se décharge des parties vicieuses capables de nuire au corps. Au contraire le mouvement déreglé d'une fiévre violente trouble les fonctions de toutes les parties du corps. L'estomac ne digere presque plus, tous les membres demeurent sans nourriture. Il se fait des separations de parties qui devroient demeurer unies, des unions de celles qui devroient demeurer séparées. Il en arrive de même dans nos ames, selon qu'elles sont saines ou ma-

lades. Quand la volonté n'eſt remuée que par la raiſon & par l'amour de ce qui eſt veritablement aimable, comme cet amour s'accorde toûjours avec le vrai interêt de l'homme, il n'y a rien que de reglé dans ſa vie & dans ſes actions. Tout y eſt juſte; tout y eſt raiſonnable; tout y eſt ſaint. Mais quand l'ame vient à être agitée par la fiévre de quelque paſſion déraiſonnable, tout le corps de ſes actions ſe deregle & ſe trouble; rien ne demeure dans ſon état; les actions les plus eſſentielles à la vie de l'ame, ou ne ſçauroient plus ſe pratiquer, ou ſe pratiquent d'une maniere pleine de défauts; parceque l'ame eſt toute occupée de cette action violente qui fait ſon dereglement & ſa maladie.

IV. LA fiévre change le goût de ceux qui en ſont travaillez, & fait que les meilleurs alimens & les plus agreables dans la ſanté, deviennent inſipides & de mauvais goût aux malades; parcequ'il y a des parties de l'humeur qui cauſe la fiévre, qui ſe répandent dans les organes du goût. Les paſſions font le même effet ſur le goût ſpirituel. Elles l'alterent & le corrompent, & font que ce qui eſt le plus agreable à une ame ſaine, paroît amer & dégoûtant à celle qui eſt malade de quelque paſſion.

L'homme passionné ne se plaît que dans l'objet de sa passion, & il n'a que du dégoût pour tout ce qui n'y a point de raport. On ne voit & on ne sent les choses telles qu'elles sont, que quand on est exemt de la fiévre des passions.

V. Les divers dégrez des fiévres alterent diversement les corps. Les petites fiévres ne font pas voir les choses autrement qu'elles ne sont : mais les plus violentes agissent même sur l'imagination ; & dégenerant en frenesie, troublent absolument la raison. Les petites passions laissent subsister dans les pécheurs le jugement speculatif du bien & du mal. Ils se laissent aller au vice en suivant la pente de la nature & le mouvement de la passion: mais ils ne laissent pas de le condamner en eux-mêmes & dans les autres. Au contraire les fortes passions changent même le jugement speculatif, & font prendre le bien pour le mal, & le mal pour le bien; & c'est même le progrés ordinaire des passions, que d'en venir par degrez jusqu'à ôter à ceux qui en sont possedez, le discernement du bien & du mal. La raison rend encore quelque combat contre les passions naissantes ; mais elle est pleinement assujettie aux passions qui sont dans leur force & leur violence.

VI. Ce furent ceux qui étoient avec Jesus-Christ, qui le prierent de guerir la belle-mere de Pierre, qui avoit cette fiévre violente. Et il n'est pas dit qu'elle ait fait elle-même aucune priere pour cela. Peut-être que la violence de son mal l'empêchoit de le connoître & d'en desirer la guerison. Mais ce qui arrive rarement dans les fiévres corporelles, qui est que l'on perde le discernement de son état, & que l'on s'y trouve bien, arrive presque toûjours dans la fiévre spirituelle des passions. C'en est presque toûjours un symptôme que d'aimer son mal, & de ne desirer plus d'en guerir. Ainsi on n'a guéres recours aux prieres pour obtenir de Dieu sa guerison. On trouve toûjours quelque moyen de justifier ses passions, & de se persuader que rien ne nous oblige d'y renoncer. Cette raison nous devroit porter à demander à Jesus-Christ avec plus d'ardeur la guerison des maladies spirituelles des autres, que celles de leurs maladies corporelles; parcequ'elles leur sont d'ordinaires plus inconnues, & qu'ils sont moins en état de la demander. Et en pratiquant cette charité envers les autres dans leurs maladies spirituelles, nous n'obtiendrons pas seulement de Dieu ce que nous demanderons pour eux; mais

nous l'engagerons de plus à nous faire rendre par d'autres cette même charité dans nos maux spirituels.

VII. Voila la maladie qui nous est representée par la fiévre de la belle-mere de saint Pierre. Et Jesus Christ en la guerissant, fait voir ce qu'il opere dans une ame qu'il délivre de la servitude de ses passions. Car comme cette femme étant guerie se leva incontinent, & se mit à servir Jesus-Christ & ses disciples, une ame délivrée du joug des passions qui la dominoient, reçoit en même-tems force de servir Dieu & de s'occuper au ministere qu'il lui a confiez. Voilà la marque d'une vraie conversion. Toutes les autres sont trompeuses. Quand on voit une personne fidéle à s'acquitter de tous ses devoirs, on a sujet d'en avoir bonne opinion, & de la croire guerie: mais quand on ne s'en acquitte qu'imparfaitement, & qu'on en néglige plusieurs, cela se ressent encore de la fiévre & du déreglement des passions; & il est à craindre qu'elles n'ayent que changé d'objet, & que l'on ne continuë encore dans le fond à mener une vie de passion. Car le propre effet de la vraie conversion est celui qui est marqué par saint Pierre, *de ne suivre plus les desirs des hommes, mais de passer*

tout le reste de sa vie dans l'execution fidéle *de la volonté de Dieu.*

VIII. La guerison de la belle-mere de saint Pierre excita tous ceux qui avoient des malades de les amener à Jesus-Christ, & *il les guerit tous*, dit l'Evangile, *en leur imposant les mains*, il arrive ainsi souvent que Dieu aiant converti un grand pecheur, lui donne plusieurs compagnons,en faisant plusieurs guerisons spirituelles dans le même lieu : & il est rare de voir des gens convertis d'une maniere extraordinaire, sans que Dieu les rende le principe & le motif de la conversion de plusieurs. Dieu suit dans l'ordre de la grace celui qu'on remarque dans la nature, afin qu'on ne les distingue pas. Et comme il y a une certaine contagion dans le mal & dans les vices,& qu'il n'y a gueres de gens extraordinairement dereglez qui ne communiquent leurs deréglemens à plusieurs ; Dieu veut aussi que les conversions & les vertus extraordinaires soient imitées par plusieurs personnes;& il s'en sert d'ordinaire pour leur donner un mouvement efficace de changer de vie. Ainsi nous devons tâcher de faire un bon usage de toutes celles que Dieu expose à nos yeux,& qui viennent à nôtre connoissance ; car ce sont des occasions favora-

bles pour obtenir les graces qui nous sont necessaires. Nous devons faire ce que font les pauvres quand ils entendent dire qu'on fait des largesses & des aumônes en quelque maison ; ils se pressent incontinent pour y avoir part. Il y a aussi des temps de graces où il semble que Dieu soit plus disposé à en faire ; & c'est à nous à les ménager.

IX. Jesus-Christ guerissoit les malades, comme il est marqué dans l'Evangile, par l'imposition de ses mains, qui étoit une ceremonie ordinaire parmi les Juifs. Mais dans ces ceremonies judaïques que Jesus-Christ a fait passer dans la pratique de son Eglise, il faut toûjours remarquer que la raison n'en est pas que Jesus-Christ ait voulu en cela imiter les Juifs en pratiquant leurs ceremonies : mais c'est que Dieu a voulu, & a fait en sorte qu'elles fussent pratiquées par les Juifs ; parcequ'elles le devoient être dans l'Eglise chrêtienne. Les pratiques de l'Eglise sont toûjours la fin des pratiques de la synagogue, comme Jesus-Christ est la fin de la loi. Il faut donc juger de ces ceremonies, non par les fins que les Juifs s'y sont proposées ; mais par celles que Jesus-Christ a eues en les établissant dans son Eglise. L'imposition

des mains qu'il joignoit à la guerison des malades, étoient un signe que c'étoit par son humilité qu'elle s'operoit; c'est-à-dire, par JESUS-CHRIST homme, & qu'il ne falloit point chercher d'autres causes. Et quand les Prêtres ou les Evêques se servent du même signe, soit dans l'administration de la Pénitence, soit dans celle de la Confirmation & du Sacrement de l'Ordre, elle signifie de même, que l'effet de ces Sacremens est operé par la puissance de JESUS-CHRIST Dieu & homme, dont les Prêtres & les Evêques tiennent la place, & au nom duquel ils agissent en administrant les Sacremens. Il ne faut donc point s'informer de ce que cette ceremonie signifioit parmi les Juifs; puisque l'usage qu'en fait l'Eglise, est la verité de celui qui en a été fait par les Juifs.

SUITE

DU TOME SIXIE'ME DE LA CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDY DE LA III. SEMAINE DE CAREME.

EVANGILE. *Jean.* 4. 5.

EN ce tems-là. JESUS vint en une ville de Samarie nommée Sichar, prés de l'heritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or il y avoit là un puits *qu'on apelloit* la fontaine de Jacob. Et JESUS étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine pour se reposer. C'étoit environ la sixiéme heure *du jour*. Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. JESUS lui dit : Donnez-moi à boire : car ses Disciples étoient allé à la ville pour acheter à manger. Mais cette femme Samaritaine lui dit : Comment vous qui êtes Juifs me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ; car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains ? JESUS lui dit : Si vous connoissiez le don de Dieu, & qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé *vous-même*, & il vous auroit donné de l'eau vive. Cette femme lui dit : Seigneur, vous n'avez point dequoi en puiser, & le puits est profond : d'où pourriez-vous donc avoir de

l'eau vive ? Etes-vous plus grand que nôtre pere Jacob qui nous a donné ce puits, & en a bu lui même, aussi bien que ses enfans & ses troupeaux ? Jesus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif : mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira *jusques* dans la vie éternelle. Cette femme lui dit : Seigneur, donnez moi de cette eau, afin que je n'aye plus soif, & que je ne vienne plus ici pour en tirer. JESUS lui dit : Allez, apellez vôtre mari, & venez ici. Cette femme lui répondit : Je n'ai point de mari. JESUS lui dit : Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari : car vous avez eu cinq maris, & maintenant celui que vous avez n'est point vôtre mari ; vous dites vrai en cela. Cette femme lui dit : Seigneur, je vois bien que vous êtes un Prophete. Nos peres ont adoré sur cette montagne : & vous autres vous dites, que c'est dans Jerusalem qu'est le lieu où il le faut adorer. JESUS lui dit : Femme croyez moi, le tems va venir que vous n'adorerez plus le Pere ni sur cette montagne, ni dans Jerusalem. Vous adorez ce que vous ne connoissez point : pour nous, nous adorons ce que nous connoissons ; car le salut vient des Juifs. Mais le tems vient, & il est déja venu, que les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en verité : car ce sont là les adorateurs que le Pere cherche. Dieu est esprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en verité. Cette femme répondit : Je sçai que le Messie, qui est apellé le CHRIST, doit venir : lorsqu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. JESUS lui dit : C'est moi-même qui vous parle. En même

tems ses disciples arriverent, & ils s'étonnoient de ce qu'il parloit avec une femme. Néanmoins nul ne lui dit: Que lui voulez-vous: & d'où vient que vous parlez avec elle? Cette femme cependant laissant-là sa cruche, s'en retourna à la ville, & commença à dire à tout le monde: Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait: ne seroit-ce point le CHRIST? Ils sortirent donc de la ville pour le venir trouver. Cependant ses disciples le prioient de prendre quelque chose en lui disant: Maître, mangez. Il leur dit: J'ai une viande à manger que vous ne connoissez pas. Les disciples donc se disoient l'un à l'autre: Quelqu'un lui auroit-il apporté à manger? JESUS leur dit: Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, & d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas vous-mêmes, que dans quatre mois la moisson viendra? Mais moi je vous dis: Levez vos yeux, & considerez les campagnes qui sont déja blanches, & prêtes à moissonner: & celui qui moissonne, reçoit la recompense, & amasse les fruits pour la vie éternelle; afin que celui qui seme, soit dans la joye aussi-bien que celui qui moissonne. Car ce que l'on dit d'ordinaire est vrai en cette rencontre, que l'un seme & l'autre moissonne. Je vous ai envoyez moissonner ce qui n'est pas venu par vôtre travail: d'autres ont travaillé & vous êtes entrez en leurs travaux. Or plusieurs Samaritains de cette ville crurent en lui sur le rapport de cette femme qui les assuroit qu'il lui avoit dit tout ce qu'elle avoit jamais fait. Les Samaritains étans donc venu le trouver, le prierent de demeurer chez eux; & il y demeura deux jours. Et il y en eut beaucoup davantage (qui crurent en lui pour l'avoir entendu

parler ; de sorte qu'ils disoient à cette femme ? Ce n'est plus sur ce que vous en avez dit que nous croyons en lui : car nous l'avons oui nous-mêmes, & nous sçavons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.

EXPLICATION.

I. CET Evangile qui contient l'entretien de JESUS CHRIST avec une femme de Samarie, renferme tant d'instructions, qu'il faut necessairement se borner à quelques-unes, sans entreprendre de les marquer toutes. Nous nous arrêterons à celles qui suivent.

JESUS-CHRIST aprés avoir demandé à boire à cette femme, lui fit ouverture des veritez qu'il avoit à lui annoncer: *Si vous connoissiez*, lui dit-il, *le don de Dieu, qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé vous-même, & il vous auroit donné de l'eau vive.* Il lui marque par ces paroles, qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don qu'il étoit prêt de lui faire ; & que si elle avoit connu, elle lui auroit demandé ce don, & qu'il le lui auroit accordé. Il veut dire qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don de la grace évangelique ; qu'elle ne sçavoit pas que c'étoit à lui à la donner, parce qu'il étoit le Messie : & il éleve ainsi peu-à-peu son esprit

à concevoir & à desirer une autre eau que celle de son puits. Mais ces paroles nous donnent lieu en même-temps de faire réflexion, que presque tous les Chrétiens sont engagez dans le défaut de cette femme; c'est à-dire, qu'ils ne connoissent point l'excellence des dons de Dieu. Cela paroît par le peu de soin qu'ils ont de les acquerir, & le peu d'effort qu'ils font pour se les procurer. A qui ne peut-on point dire, par exemple, qu'il ne sçait ce que c'est que le don de la justification qui nous tire de la servitude du demon, & nous donne droit au royaume de Dieu, en nous faisant entrer dans le corps de JESUS-CHRIST? Car si l'on connoissoit l'excellence de ce don, on prendroit les voyes sures pour y parvenir quand on ne l'a pas reçu, & pour le conserver quand on l'a reçu, & l'on ne se tiendroit pas en repos sur des opinions incertaines & douteuses. Est-ce estimer ce don comme il faut, que de l'exposer tous les jours à des voleurs qui l'ont ravi à une infinité de gens plus forts que nous? Et n'est-ce pas ce que l'on fait en choisissant des états de vie où trés-peu de personnes conservent la grace, sans que nous ayons aucune raison de nous croire plus forts, ni que nous prenions plus de précautions

que ceux qui y perissent ?

Les gens de guerre qui se piquent de valeur, s'exposent à la verité souvent à la mort: mais c'est que la vie n'est pas leur trésor, c'est leur gloire ou leur fortune. Mais on ne commet point cette imprudence à l'égard des choses que l'on considere comme son bien principal. Ainsi le peu de crainte que l'on a de perdre la grace, est une grande marque qu'il y a quelqu'autre objet qui fait plus d'impression sur le cœur. On a donc bien raison de nous dire : *Si scires donum Dei* : Si vous sçaviez l'excellence de ce don de Dieu, vous ne le hazarderiez pas si temerairement ; vous vous retireriez de tant d'occasions de le perdre ; vous fuiriez cette vie d'oisiveté, d'inutilité, de dissipation, qui fait perir tans de gens.

II. Il en est de même de tous les autres dons de Dieu. Qui en connoîtroit l'excellence, les acheteroit au prix de toutes choses. Quand on ne le fait pas, c'est qu'on ne les connoît pas. Qui sçauroit le bien qu'il y a à se retirer du monde, & à conserver son ame & son corps à Dieu, ne s'engageroit jamais dans les embarras du siecle. Qui sçauroit le prix de l'humilité, de la pauvreté, de la vigilance, de la douceur, & de toutes les autres

tres vertus,les demanderoient continuellement à Dieu, & ne ceſſeroit point de s'y exercer. Nôtre peu d'ardeur à pratiquer les vertus fait voir que nous n'en connoiſſons pas l'excellence. Nous devrions donc commencer par demander à Dieu la lumiere pour les connoître : & c'eſt en quelque ſorte la premiere pierre dont nous avons beſoin. Tant que nous n'aurons qu'une connoiſſance froide & obſcure de l'excellence des dons de Dieu & de la neceſſité de ſa grace, nous ne ferons auſſi que des prieres languiſſantes. Ainſi il n'y a point de conſiderations plus utiles que celles qui peuvent rehauſſer en nous l'idée de l'excellence des graces de Dieu. Et pour nous y exciter, nous nous devrions dire ſouvent à nous-mêmes : *Si vous connoiſſiez le don de Dieu* : *Si ſcires donum Dei* ; tant pour nous convaincre que nous ne les connoiſſons pas,que pour nous faire deſirer de les connoître.Si nous ſçavions le bien de la patience, nous ne nous plaindrions pas des maux de la vie. Si nous ſçavions le bien de l'obéïſſance, nous ne nous plaindrions point d'être obligez à l'aſſujettiſſement. Si nous ſçavions le bien de l'humilité, nous ne nous plaindrions pas des humiliations,qui ſont la voye pour l'acquerir. Ainſi dans toutes

ce, occasion, & autres semblables, nous nous devons dire à nous-mêmes : *Si scires donum Dei.*

III. Le peu de sentiment que nous avons de ces dons ne procede pas seulement du peu de connoissance que nous avons de l'excellence des biens qu'ils nous procurent ; mais aussi du peu d'idée que nous avons de la grandeur des maux dont ils nous délivrent. Il est donc de nôtre devoir de tâcher de mieux connoître ces maux dont nous ne sçaurions être délivrez que par ce que Jesus Christ appelle *le don de Dieu.* Le peché est le principal de ces maux, & la source de tous les autres. Or le peché est si horrible, que Dieu, dont les jugemens sont toûjours pleins de justice, & qui les tempere même par sa misericorde, le voulant punir, ne trouve point de peine qui lui soit proportionnée que l'enfer ; c'est-à-dire, une peine éternelle dans sa durée, & inconcevable dans sa grandeur, & voulant le pardonner, il n'en accorde le pardon qu'en obligeant son propre Fils de mourir pour reparer l'outrage que le peché a fait à sa sainteté, & la confusion & la difformité qu'il a causée dans le monde. C'est par ces deux terribles jugemens de Dieu que nous pouvons former quelque idée de l'énor-

mité que Dieu connoît dans le pêché, & par-là nous pouvons aussi juger de l'excés de l'aveuglement de l'homme. Car quelque énorme que soit le peché, l'homme se fait un jeu & un divertissement de le commettre. *L'insensé*, dit le sage, *fait le mal en riant* : QUASI *per risum stultus operatur scelus*, parce que l'aveuglement des hommes est encore plus prodigieux que le péché.

Prov. 10. 13.

IV. JESUS-CHRIST designe ce don de Dieu par le mot d'eau vive ; & la qualité qu'il attribuë à cette eau vive, est qu'elle appaise pour jamais la soif ; au-lieu que l'eau du monde ne l'apaise point. *Quiconque* dit-il, *boit de cette eau* ; c'est-à-dire, de l'eau du monde, *aura encore soif, au-lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; mais cette eau deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusques dans la vie éternelle.* Il nous a voulu marquer par-là l'excellence des biens du ciel au-dessus des biens de la terre. Dans quelque abondance que nous joüissons de ceux-là, ils nous laissent toûjours dans la soif & dans l'indigence : & comme il faut enfin en être privé par la mort, ils nous laisseront dans une soif & une indigence éternelle. Mais l'effet de la grace, quand on la reçoit

vers. 13. 14.

de Dieu, est premierement d'apaiser cette soif des choses temporelles, & de nous délivrer ainsi de cette indigence qui tourmente & tourmentera tous les méchans; & secondement de contenter éternellement nos justes desirs par la possession du bien souverain qu'elle nous acquiert. Ainsi l'on ne desirera plus les choses temporelles, parce qu'on les méprisera : & le desir des éternelles sera satisfait par la joüissance. Voilà la premiere difference des biens du monde & des biens de Dieu. Et cette premiere difference ne nous aprend pas seulement l'excellence de l'eau de JESUS-CHRIST au-dessus du monde; c'est-à-dire, l'amour de Dieu au-dessus de l'amour des créatures; mais elle nous aprend encore à reconnoître si nous avons effectivement reçu de cette eau celeste. Car si l'eau du monde continuë d'exciter en nous une soif insatiable, puisque l'effet de l'eau de JESUS-CHRIST est de l'appaiser on peut juger par-là que ce n'est pas de son eau dont nôtre cœur est rempli. Quand on voit un pénitent qui renonce aux esperances trompeuses du siecle, & qui ne veut plus travailler que pour l'éternité, c'est un grand signe qu'il a reçu de cette eau qui desaltere ; mais si l'on le voit aussi ardent qu'il étoit

à la recherche de ses interêts, aussi occupé & aussi possedé des desirs du siecle, c'est un signe évident qu'il n'a bu que de cette eau dont il est dit : *Quiconque en boira, aura encore soif*: OMNIS *qui biberit ex hac aqua, sitiet iterum.* Ce sont d'étranges pénitens que des pénitens ambitieux, avares, voluptueux, & qui témoignent par toute leur conduite qu'ils sont possedez autant que jamais de la soif des biens du monde.

V. LA seconde difference est une suite de la premiere. Les eaux du monde & la felicité temporelle ne coulent que sur la terre: mais cette nouvelle fontaine que JESUS-CHRIST forme dans le cœur, porte ses eaux jusques dans le ciel, où elle fait fructifier toutes nos œuvres. Qui sçauroit l'art d'élever des plantes éternelles, mépriseroit fort les plantes communes & perissables. Qui sçauroit l'art de faire des édifices incorruptibles & incapables d'être détruits, mepriseroit fort les édifices communs qui perissent & se détruisent en mille manieres. C'est la grace qui nous apprend cet art merveilleux, ou plûtôt qui est elle-même cet art. Sans elle nous ne faisions que des œuvres non-seulement perissables; mais mortes & entierement privées de vie. Avec elle

toutes nos œuvres sont non-seulement vivantes, mais éternelles ; car elles nous suivront dans l'éternité ; elles y produiront leur fruit ; & nous en joüirons à jamais. Comment les hommes peuvent ils être assez stupides pour songer à autre chose qu'à acquerir ce trésor inestimable !

VI. SANS ce don de Dieu rien ne merite le nom de bien, & avec ce don il n'y a point de mal veritable. Qu'un homme soit comblé de tous biens humains ; qu'il joüisse de la santé, de la force, de la beauté, de l'adresse, de l'esprit, des richesses, de la grandeur, de la reputation, du credit, de l'amour de tous les hommes ; si Dieu n'y ajoûte son don excellent qui est celui de son amour, tous ces biens humains n'auront point d'autre effet que de le rendre plus malheureux ; parceque sans l'amour de Dieu il abusera de tous ces biens, & ne s'en servira qu'à irriter Dieu & à s'amasser des trésors de colere pour le jour de la colere. Qu'un homme au-contraire soit accablé de toutes sortes de miseres & de maux, cet unique don en fera des biens trés-réels & trés-effectifs ; parcequ'il les rendra des sources de merites & des semences de couronnes immortelles & incorruptibles dans

le Ciel. Avec ce don on est bien par-tout, parcequ'on trouve par-tout ce que l'on aime. On est en sureté par-tout, parcequ'on trouve par-tout la protection de la justice. Il n'y a aucun lieu où elle ne nous délivre des maux ; où elle ne change les maux en biens, comme je l'ai déja dit. Ainsi ce don est le don des dons, qui les comprend tous ; qui suffit pour rendre les hommes heureux, & sans lequel ils ne peuvent être que malheureux: & ils n'ont pour l'obtenir qu'à le connoître & le desirer.

VII. Jesus-Christ ayant convaincu cette femme qu'il étoit Prophete, en lui faisant voir qu'il penetroit le fond de son cœur, & que ses plus secretes actions lui étoient connuës, lui donna par-là sujet de lui proposer la question sur la quelle les Samaritains étoient en different avec les Juifs, touchant le lieu où il étoit permis de sacrifier. Car il est clair que dans les paroles par lesquelles cette femme de Samarie exprime sa question, le mot *d'adorer* signifie sacrifier. *Nos peres*, dit-elle, *ont adoré sur cette montagne; & vous autres vous dites que c'est dans Jerusalem qu'est le lieu où il faut adorer :* Patres *nostri in monte hoc adraverunt ; & vos dicitis, quia Jerosolymis est* verſ. 20

locus ubi adorare oportet.

Je dis qu'il est clair que le mot d'*adorer* signifie sacrifier en ce lieu-là ; puisque la prétention des Juifs n'a jamais été qu'il ne fût pas permis d'adorer Dieu en un autre lieu qu'à Jerusalem; mais seulement qu'il n'étoit pas permis de sacrifier à Dieu hors de Jerusalem. Jesus-Christ a donc pris dans sa réponse aussi ce terme dans le même sens ; & c'est dans ce sens qu'il declare à cette femme que le temps de la loi nouvelle étoit venu, & que le propre du temps de cette loi étoit qu'on n'y seroit plus obligé de *n'adorer*, c'est-à-dire, de ne sacrifier que dans Jerusalem, ou dans quelque autre lieu particulier mais qu'il seroit permis d'offrir en tout lieu le sacrifice propre à la loi nouvelle : & par là il fait voir manifestement que la loi nouvelle auroit aussi un sacrifice extérieur; puisqu'il ne s'agit nullement ici des sacrifices purement intérieurs, & qu'il a toûjours été permis d'offrir ces sacrifices en tous les endroits du monde.

Il est clair que cette instruction que Jesus-Christ donna à la Samaritaine, exprime parfaitement la doctrine de l'Eglise touchant le sacrifice ; puisqu'elle établit dans le temps de la loi nouvelle un sacrifice extérieur qui se peut offrir en

tous les lieux du monde, & que rien ne peut être plus contraire à cette doctrine de JESUS-CHRIST, que celle des prétendus Reformez, JESUS-CHRIST donnant pour marque de la loi nouvelle, que l'on y offriroit par tout le monde des sacrifices extérieurs, & les Reformateurs faisant consister cette loi en l'abolition de tous les sacrifices extérieurs par tout le monde.

VIII. MAIS ces paroles de JESUS-CHRIST nous marquent aussi clairement de quelle maniere le sacrifice se doit offrir dans la loi nouvelle, & qui sont ceux qu'il apelle vrais adorateurs & vrais sacrificateurs. Car il ne se contente pas de le marquer par cette qualité d'adorer en tous lieux, & de les distinguer par-là des Juifs & des Samaritains qui n'adoroient qu'en un lieu : & il y ajoûte, qu'ils adoreront en esprit & en verité. *Le tems vient*, dis il, *& il est déja venu, que les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en verité.*

On demande souvent avec quelle disposition il faut offrir le sacrifice de la loi nouvelle, c'est à dire, celui de la Messe, & parconsequent avec quelle disposition il y faut assister; puisqu'on l'offre en y assistant. Et voici JESUS-CHRIST qui l'enseigne expressément. Il le faut offrir,

ſelon lui, *en eſprit & en verité*. Voilà ce qui nous peut rendre *vrais adorateurs*. Or qu'eſt-ce que l'offrir en eſprit: *Inſpiritu*? L'Apôtre ſaint Paul nous l'aprend, lorſqu'il dit au ſacrifice de la croix, que Jesus-Christ *s'eſt offert lui-même à Dieu par le Saint-Eſprit, comme une victime ſans tache*: Qui *per Spiritum ſanctum ſemetipſum obtulit immaculatum Deo*. Ainſi le ſacrifice de nos autels n'étant que la continuation de l'oblation de la même victime offerte ſur la croix, & Jesus-Christ l'y offrant encore ſur la terre comme il l'a offert ſur le Calvaire, & comme il l'offre dans le ciel; eſt clair que pour y être adorateurs en eſprit comme lui, il faut l'offrir par le Saint-Eſprit; c'eſt-à-dire, par l'eſprit de charité & d'amour. Sans cela on ne peut être qu'un faux adorateur, ſoit qu'on l'offre comme Prêtre, ſoit que l'on coopere au ſacrifice en qualité d'aſſiſtant. On ne dit pas que tous ceux en qui le Saint Eſprit n'habite pas encore, & qui ne ſont pas juſtifiez, ſoient de faux adorateurs. Il ſuffit que le Saint-Eſprit remue leurs cœurs, & qu'il les porte à offrir Jesus Christ par quelque mouvement de charité, quoiqu'elle ne ſoit pas encore juſtifiante. Mais il n'y a point d'adoration ni de ſa-

Hebr. 9.14.

crifice de la loi nouvelle, quand il n'y a point du tout d'amour ; & tous ceux qui en sont absolument privez, qui n'ont aucun desir de quitter le peché & de se convertir, ne sçauroient offrir à Dieu qu'un culte judaïque. Il est vrai que l'adoration & le culte rendu à Dieu par le sacrifice de nos autels est toûjours un culte & un sacrifice de la loi nouvelle : il l'est parceque JESUS-CHRIST s'y offre toûjours comme premier & souverain Prêtre; parceque toute l'Eglise coopere & se joint toûjours à cette oblation : mais de la part de ceux qui assistent sans amour à ce sacrifice ? ce n'est point un culte de sa loi nouvelle, mais un culte de Samaritains ou de Juifs sans esprit & sans verité.

IX. SI l'on est adorateur & sacrificateur en esprit ; c'est-à-dire, si l'on offre JESUS-CHRIST à son Pere par l'esprit d'amour, il est impossible que l'on ne le soit en verité, & que l'on ne soit ainsi du nombre de ces *adorateurs en esprit & en verité*, que le Pere cherche. *Nam & Pater tales quærit qui adorent eum.* Mais aussi si l'on l'offre sans amour, il est impossible que l'on soit adorateur en verité. Car c'est l'amour qui fait la verité du culte & de l'adoration ; & sans amour il n'y a que fausseté. La raison en est que c'est par l'a-

mour que l'ame se soumet à ce qu'elle regarde comme son bien souverain. Or c'est cette soumission de l'ame qui fait l'essentiel & la verité de l'adoration. Sans cette soumission d'amour, tout le reste du culte ne sçauroit être qu'extérieur & judaïque ; & parconsequent du rang de ces taureaux & de ces boucs, que Dieu declare dans le Pseaume qu'il n'exige point des hommes, & qui sont incapables de lui plaire. *Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos.*

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA III. SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE, *Jean* 8. 1.

En ce temps-là : JESUS s'en alla sur la montagne des Oliviers : mais dés la pointe du jour il retourna dans le temple, où tout le peuple s'amassoit autour de lui : il s'assit, & commença à les instruire. Alors les Docteurs de la loi & les Pharisiens lui amenerent une femme qui avoit été surprise en adultere ; & la faisant tenir de bout au milieu du peuple, ils lui di-

rent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultere. Or Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adulteres. Quel est donc sur cela vôtre sentiment ? Ils disoient ceci en le tentant, afin d'avoir dequoi l'accuser : mais JESUS se baissant écrivoit avec son doigt sur la terre. Et comme ils continuoient à l'interroger, il se releva & leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans peché lui jette le premier la pierre. Puis se baissant de nouveau il continua d'écrire sur la terre. L'ayant donc entendu parler de la sorte, ils se retirerent l'un aprés l'autre, depuis les vieillards qui sortirent les premiers *jusqu'aux plus jeunes*. Et ainsi JESUS demeura seul avec la femme qui étoit au milieu de la place. Alors JESUS se relevant, lui dit : Femme, où sont vos accusateurs ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? Elle lui dit : Non, Seigneur. JESUS lui répondit : Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez vous en, & ne pechez plus à l'avenir.

EXPLICATION.

I. CET Evangile représente une action digne de la charité & de la douceur de JESUS-CHRIST envers une femme adultere, qui est accompagnée d'une prudence admirable, par laquelle il confondit les Pharisiens qui la lui avoient présentée. Il n'étoit pas convenable que JESUS-CHRIST qui n'étoit point venu, comme il le disoit lui-même, *pour condamner le monde, mais pour le sauver*, livrât par son jugement cette femme à la

mort. Il ne vouloit pas aussi donner lieu aux Pharisiens de publier qu'il abolissoit la loi de Moïse, quoiqu'il eût le pouvoir d'en dispenser, étant le maître de cette loi. Il usa donc d'un temperament, qui fut de ne rien dire précisément sur la question que les Pharisiens lui faisoient, s'il falloit lapider cette femme, comme la loi l'ordonnoit. Il fit semblant d'avoir l'esprit occupé à écrire sur la terre, & ne leur répondit rien. Quand des gens nous interrogent avec mauvaise intention & sans pouvoir, il est permis, non de les tromper par des équivoques, mais d'éluder leurs demandes en ne leur répondant point : c'est tout ce qui est permis à la prudence chrétienne : & c'est l'exemple que Jesus-Christ nous a donné en cette occasion.

II. Les Pharisiens insistant, il les mit en desordre par une réponse pleine de sagesse ; car elle ne leur donnoit point lieu de l'accuser de violer la loi, qui étoit ce qu'ils prétendoient ; & elle ne leur donnoit point aussi occasion de lapider cette femme, à quoi ils étoient portez pour se signaler par un faux zele pour la loi. *Que celui*, dit-il, *d'entre vous qui est sans peché, lui jette la premiere pierre.* (verf 7)
Les Pharisiens donc ne sçachant que con-

clure de cette réponse, *s'en allerent les* *verf.* 9. *uns aprés les autres, & Jesus-Christ, qui demeura seul avec cette femme*, lui ayant demandé s'ils l'avoient condamnée, comme elle lui eut répondu que non, il lui dit qu'il ne la condamnoit pas aussi; qu'elle s'en allât, & qu'elle ne péchât plus. C'est le divin artifice par lequel il lui sauva la vie, sans donner prise à la malice de ses ennemis. Et il ne faut pas douter que si nous avions le cœur pur & dégagé de toute passion, l'esprit de Dieu ne nous fournît souvent aussi des temperamens & des voyes pour conserver la verité, la justice & toutes les vertus, sans choquer les hommes. C'est pour l'ordinaire la chaleur des passions qui se mêlent dans nos actions, qui fait que pour conserver une vertu, nous en choquons une autre, & que nous manquons ou à la verité, ou à la charité.

III. Cette parole de Jesus-Christ, *Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la premiere pierre*, doit être bien entendue. Elle ne signifie pas que celui qui est pécheur, perde absolument le droit de punir les pécheurs. Un Juge, un Pere, un Roi, un Maître, peuvent punir ceux qui leur sont sommis, quoiqu'ils se reconnoissent eux mêmes pécheurs, Mais

te femme que par un mauvais motif, s'en desisterent.

IV. La conviction où chacun doit être de la corruption de son cœur, ne lui interdit donc pas absolument la punition des coupables, lorsqu'il y est contraint par les loix divines ou humaines : mais elle retranche le faux zele qui porte à cette punition, en se préferant à eux, & en se regardant comme innocent en comparaison d'eux.

Ce zele est faux par plusieurs raisons. Il est faux que les crimes des autres doivent être à qui que ce soit un sujet de se préferer à eux ; parcequ'on ne sçait si l'on n'est point plus coupable qu'eux. Car encore qu'on puisse être assuré de n'avoir point commis certains crimes visibles, personne ne sçait si ses pechez intérieurs ne le rendent point plus criminel devant Dieu, que ceux qui sont coupables de ces crimes extérieurs ; un seul peché spirituel de haine, d'envie, d'orgueil, d'aversion pour la verité, d'ingratitude envers Dieu, pouvant quelquefois surpasser en énormité une multitude de péchez corporels. Les diables qui sont les plus coupables de tous les pecheurs, ne le sont point par des pechez corporels ; mais par des pechez conformes à leur nature, & purement spirituels.

V. Ce zele est faux s'il nous porte à la punition des méchans avec cette pensée, que c'est par nôtre propre vertu & par nôtre seule volonté que nous sommes exemts des crimes que l'on punit en eux. C'étoit-là proprement la disposition des Phariſiens qui se croyoient vertueux par eux-mêmes. Et c'est cette préference orgueilleuse que l'Apôtre a voulu retrancher par ces paroles : *Qui est-ce qui vous distingue des autres ? Qu'avez vous que vous n'ayez point reçu ? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu ?* Vous avez reçu l'exemption des vices, si vous en êtes veritablement exemt. Ne vous en glorifiez donc point, en vous préferant à ceux qui ne l'ont point reçüe de Dieu, car si vous ne l'aviez pas reçüe, vous y seriez tombé comme eux ; *n'y ayant aucun peché*, dit saint Augustin, *qui soit commis par un homme, que tout autre homme ne commît aussi-bien que lui, s'il étoit abandonné par celui qui est le recteur & le créateur des hommes* : Nullum *est peccatum quod facit homo, quod non possit facere alter homo, si non adjuvet rector à quo factus est homo.* C'est ce qui oblige les vierges les plus pures de ne parler jamais des femmes les plus

1. Cor. 7

Aug. hom. 13.

abandonnées avec cette fierté superbe & ce zele amer, qui témoigneroit qu'elles-se croiroient incapables des mêmes desordres : & ce qui oblige aussi les plus moderez de n'insulter pas au plus emportez, & les plus justes de ne pas s'élever au-dessus des plus injustes ; car s'il y a quelque difference dans les actions des uns & des autres, elle ne procede pas de leur fond, mais des dons gratuits qu'il a plu à Dieu de mettre en ceux qui les ont, & qu'il n'a pas accordez aux autres.

VI. Ce zele enfin est faux, s'il porte à la punition des pécheurs par un mouvement de haine. Il n'est pas encore tems de les haïr pendant qu'ils sont en cette vie ; parcequ'il est encore possible qu'ils s'y corrigent : & la charité ne sçauroit se porter d'elle-même à leur ôter ce tems. Le tems de cette vie n'étant pas destiné de soi-même à la punition des crimes, on doit être fâché d'être obligé de les punir du dernier suplice. La charité ne porte d'elle-même à exercer contre les pécheurs que des peines medecinales qui tendent à les corriger de leurs vices; & ce doit être contre son desir qu'elle leur abrege le tems de se corriger. C'est pourquoi les Evêques & les Prêtres se sont toûjours rendu les intercesseurs des

coupables, & ne sollicitent jamais des punitions capitales. Que si la necessité de retenir les méchans par la crainte des derniers suplices oblige quelquefois les Magistrats à en venir là, si ces Magistrats sont animez de l'esprit du christianisme, ils s'y doivent porter avec douleur & contre leur inclination, & non avec une certaine ardeur qui paroissoit dans ces Pharisiens. JESUS-CHRIST avoit donc droit d'éluder cette mauvaise maniere de poursuivre la punition de cette femme, quoi qu'elle fût juste en soi: car on peut faire trés injustement & tres-mal les choses les plus legitimes & les plus justes.

VII. CETTE réponse de JESUS-CHRIST nous peut donc être de grand usage en une infinité de rencontres, pour reprimer nôtre aigreur & les saillies impetueuses de nos humeurs. On est frapé des défauts du prochain. On s'en aigrit, & l'on seroit porté à les pousser avec force. Mais le remede de ce zele amer est de faire réflexion sur ses propres défauts, & de se dire à soi-même *Que celui d'entre vous qui est sans peché lui jette la premiere pierre.* Nous sommes choquez qu'on juge témerairement de nous. Plaignons-nous-en fortement, pourvû que nous n'ayons

jamais jugé témerairement de personne. Mais si nous nous sentons coupables d'une infinité de jugemens précipitez, n'est-ce pas une injustice visible d'être si sensibles à ceux que l'on fait de nous ? Il en est de même de tous les autres défauts. Tous ceux dont nous nous sentons coupables nous ôtent le droit de nous plaindre qu'on nous les reproche, & encore plus d'insulter à ceux des autres ; & nous doivent faire entrer dans un esprit de douceur, de patience & de condescendance à l'égard de ceux qui en ont de semblables. Et quoique cela ne nous doive pas empêcher de tâcher de les en guerir, quand nous le pouvons, cela doit empêcher au-moins tout le mépris & toute l'aversion que nous en pourrions concevoir contr'eux.

VIII. On ne considere ordinairement la charité de Jesus-Christ dans cette rencontre, qu'à l'égard de cette femme adultere à qui il sauva la vie : mais celle qu'il pratiqua envers les Pharisiens ne fut pas moindre. Il les éclaira par le peu de paroles qu'il leur dit, qui desarmerent leur passion : il les arrêta par son silence, qui ne leur donnant aucun pretexte d'exercer leur faux zele contre cette femme, les obligea de *s'en aller l'un aprés l'autre*, sans avoir pris la resolution de la lapider.

Tout est sage, tout est charitable en Jesus-Christ, son silence aussi-bien que ses paroles. Il parloit pour éclairer les hommes; pour jetter dans leur cœur les semences de la verité; pour arrêter leurs passions; pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ses desseins, & qui n'étoit pas dans l'ordre de sa providence. Il se taisoit pour ne les pas aigrir; pour ne les pas scandaliser par des veritez disproportionnées à leur foiblesse; pour ne leur donner pas lieu de se porter à des violences. Ainsi son silence étoit l'effet de sa sagesse & de sa charité aussi-bien que ses paroles. C'étoit un silence de raison & de volonté, dans lequel il avoit ses vûës & ses desseins, & des vûës & des desseins de misericorde & de bonté. L'esprit de charité dont il étoit animé, régloit en lui toutes choses, & les raportoit à des fins dignes de lui.

IX. Les hommes font quelque chose de semblable quand ils sont poussez par quelque passion forte & agissante. Elle raporte de même à ses fins & leur silence & leurs paroles. C'est une chose admirable combien la cupidité fournit de vûës & de desseins cachez à un habile courtisan, pour suprimer certaines paroles qui peuvent nuire à ses interêts.

& pour en dire d'autres qui y peuvent être utiles. Il ne parle point & il ne se taît point au hazard. Il tend toûjours à ses fins dans l'un & dans l'autre. Il est raisonnable, parcequ'il agit conformément à la fin qu'il se propose ; mais il est miserable, parceque cette fin est mauvaise & dereglée. Un des grands défauts des hommes, c'est que n'étant point animez d'une charité vive & éclairée qui se répande dans leurs actions & dans la conduite de leur vie, ils perdent d'ordinaire & leurs paroles & leur silence. Ils pourroient recueïllir & en se taisant & en parlant une moisson abondante de bonnes œuvres, si c'étoit la charité que les fît parler & qui les fît taire. Ils pratiqueroient le support du prochain en se taisant, en évitant de le choquer, ou de lui dire des veritez dont il n'est pas encore capable ; ils calmeroient ses passions, & leur ôteroient l'ardeur qui les engage aux actions dereglées. Ils le serviroient de même par leurs paroles, & ils en feroient des medicamens utiles pour adoucir ou pour guerir les maux de son ame. Mais on perd tout cela, parceque la charité n'est point le principe de nôtre conduite. Adressons-nous donc à Jesus-Christ parlant & se taisant par charité. Ado-

rons en lui son silence & ses paroles; & demandons-lui le bon usage de l'un & de l'autre.

SUR L'EPÎTRE DU IV. DIMANCHE DE CARÊME.

EPÎTRE. *Gal.* 4. 22.

MES Freres: il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, & l'autre de la *femme* libre. Mais celui qui nâquit de la servante, nâquit selon la chair; & celui qui nâquit de la femme libre, nâquit *par la vertu* de la promesse *de Dieu*. Tout ceci est une allegorie: car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la premiere qui a été établie sur le mont de Sina, qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar: car Sina est une montagne d'Arabie, & elle represente la Jerusalem d'ici-bas qui est esclave avec ses enfans; au-lieu que la Jerusalem d'en-haut est *vraiment* libre, & c'est celle qui est nôtre mere; car il est écrit: Réjoüissez-vous sterile qui n'enfantiez point: poussez des cris de joye, vous qui ne deveniez point mere; parceque celle qui étoit délaissée a plus d'enfans que celle qui a un mari. Nous sommes donc, mes freres, les enfans de la promesse, ainsi qu'Isaac: & comme alors celui *qui étoit né* selon la chair persecutoit celui

lui *qui étoit né* selon l'esprit ; il en arrive de même encore aujourd'hui. Mais que dit l'Ecriture *sur ce sujet ?* Chassez la servante & son fils ; car le fils de la servante ne sera point heritier avec le fils de la *femme* libre. Or, mes freres, nous ne sommes point les enfans de la servante, mais de la *femme* libre : & c'est Jesus Christ qui nous a acquis cette liberté.

Explication.

I. L'Apôtre par l'explication allegorique de la naissance de deux enfans d'Abraham, l'un qu'il eut d'Agar, l'autre de Sara, nous instruit de la nature des deux testamens, l'ancien & le nouveau. Il dit que l'ancien figuré par Agar, n'enfantoit que des esclaves ; & que l'autre, qui est le nouveau figuré par Sara, engendre des enfans libres. Il nous découvre par-là, que la Sinagogue, comme Sinagogue, & avec l'appareil de toutes ses ceremonies, n'étoit qu'un peuple d'esclaves destinez simplement à figurer la veritable Eglise & le veritable peuple de Dieu qui la devoit suivre, & dont elle enfermoit déja quelques membres, qui apartenoient à la veritable Eglise. Mais il faut remarquer sur cela que quoique le corps de la Sinagogue ne fût composé que de Juifs charnels, animez de l'esprit de servitude, & qui ne participoient point à la veritable liberté des enfans de Dieu;

néanmoins cette servitude ne venoit point proprement de Dieu, mais de la corruption de l'homme. Dieu est la cause de la liberté de ses enfans : mais il n'est pas la cause de l'asservissement de ceux qui vivent dans l'esprit d'esclaves. C'est l'amour qu'ils ont pour les choses du monde, & le defaut d'amour pour Dieu, qui les rend esclaves. Or Dieu n'est cause ni de l'un ni de l'autre. Il a au-contraire comblé les Juifs d'une infinité de graces & de bienfaits qui les devoient porter à l'aimer. Et quoique par un conseil de sa sagesse élevé au-dessus de tous les esprits des hommes, il n'ait pas amoli la dureté de leur cœur par des graces plus fortes, comme il le pouvoit, il n'est pas cause néanmoins de cette dureté. Il ne leur devoit point ces graces. Elles n'étoient point des appanages de leur nature, & c'est leur faute de n'avoir pas bien usé de celles qu'il leur a données.

II. Il semble qu'il n'y ait rien de plus consolant pour les Chrétiens que ce que saint Paul enseigne dans ce que l'Eglise nous propose de cette Epître. Il reconnoît les Chrétiens pour les vrais enfans de Dieu, sa vraie Eglise, ses vrais heritiers ; & il exclut les Juifs de tous ces titres. Mais il est bien à craindre qu'il

y ait présentement peu de Chrétiens qui puissent prétendre à ces avantages. Car saint Paul suppose que les Chrétiens dont il parle soient attachez à Dieu par amour ; que l'esprit d'adoption les fasse recourir à Dieu avec une tendresse d'enfans. Or combien y-a-t il peu de personnes maintenant en qui ces marques paroissent ? Cet esprit de liberté oposé à l'esprit de servitude, consiste à aimer Dieu avec un esprit d'enfans, & une confiance d'enfans ; à le regarder comme son souverain bien ; à le préferer à toutes choses, & à lui consacrer sa vie & ses actions avec une charité toute libre, & non avec une contrainte servile. Or comment peut-on prétendre que l'on est dans cette disposition, lorsqu'étant dans les chaînes des Passions & des vices, on ne s'y trouve point mal, & qu'on ne souhaite pas même d'en être libre ? Comment accorder cet amour avec cet esprit tout occupé de la vie présente, tout rempli de prétentions humaines, & si peu touché des maux de l'ame ? Comment l'accorder avec cette froideur, & cette inaplication à ce qui regarde Dieu ? Comment l'accorder avec ce partage si inégal de son tems & de ses occupations, par lequel nous don-

non presque tout au monde, & presque rien à Dieu ? Faut il appliquer un quart-d'heure à Dieu, voilà les gens dans l'ennui ? Faut-il s'apliquer aux créatures qui leur plaisent, les voilà dans la joye ? Il est souvent assez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu dans la vie même des personnes qui font profession de pieté. La coutume, l'habitude, la crainte, l'amour propre peuvent être le principe de la plûpart de leurs actions. Mais je ne sçais comment on pourroit s'imaginer que ceux qui vivent comme l'on vit dans le monde; c'est-à-dire dans les passions qui occupent les gens du monde, sont des gens délivrez par JESUS-CHRIST de la servitude des passions. Rien ne donne cette idée. Tout y est contraire, quand on regarde les choses de prés. De sorte qu'il faudroit supposer que l'amour de Dieu est une certaine passion insensible qui demeure sterile & sans action dans le fond du cœur. Or c'est une idée tout oposée à celle que l'Ecriture & les Peres nous en donnent. Ainsi cette préference que saint Paul donne à l'état des Chrétiens sur celui des Juifs, bien-loin d'être un sujet de confiance au commun du monde, est au-contraire un étrange sujet de terreur;

parceque n'ayant pas lieu de reconnoître en eux les marques de cet amour, sans lequel on n'est point enfant de Dieu, ils ne se peuvent mettre tout au plus qu'au rang des esclaves & des Juifs qui ne sont point délivrez de servitude.

III Ne regardons donc plus cette séparation que fait l'Apôtre, des Juifs & des Chrêtiens, des esclaves & des libres, comme une chose qui ne nous regarde point. Ces Juifs comprennent la plûpart des Chrétiens. Ils ont quitté le nom de Juifs sans en avoir quitté l'esprit. Ils remplissent nos Eglises, & ils y occupent souvent les places plus éminentes. Ils sont effectivement esclaves, mais ils ne sont pas reconnus pour tels, & ils ne se reconnoissent pas pour tels. Ils sont prêts au-contraire de soûtenir, comme les Juifs, qu'*ils n'ont jamais été esclaves de personne* : *Nemini servivimus unquam* Le commun des Chrétiens ne sçait même en quoi consiste cet esclavage. Cependant rien n'est plus important que d'en être bien instruit. Il faut éviter d'être esclave, & tâcher d'être libre. Mais comment le peut-on faire, si l'on ne sçait en quoi consiste ni l'une ni l'autre de ces qualitez ?

IV. Pour concevoir plus nettement l'es-

clavage dont parle l'Apôtre, il est bon de remarquer qu'on en peut distinguer trois differentes especes, dont il n'y a que la derniere qui soit marquée par l'Apôtre. La premiere convient à tous les hommes, la seconde à tous les méchans, la troisiéme à un certain genre de mauvais Chrétiens. L'esclavage commun à tous les hommes est celui qui leur convient en qualité de pécheurs. Il y a un certain genre de servitude inséparablement attaché au peché, qui ne se détruit pas même par la liberté que J. CHRIST accorde à ceux à qui par une nouvelle naissance il donne le pouvoir d'être enfans de Dieu. *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Un criminel enfermé dans une prison condammé à un travail pénible jusqu'à la mort, est un esclave, selon les loix humaines, qui l'apellent *servum pœnæ*, & qui ne le comptent plus entre les personnes libres. Cependant c'est-là la condition de tous les hommes. Ils sont enfermez dans le monde comme dans une prison dont ils ne sortent que par la mort; & tout le tems qu'ils y demeurent, ils y sont asservis à mille travaux, à mille fatigues, à mille nécessitez incommodes. Ils sont entraînez par la mort, par un torrent rapide auquel ils ne sçauroient résis-

Ioan. 1. 12.

ter. Ils ſont aſſujettis à la corruption de leur corps. Ils ne diſpoſent pas même de leur ame ; & fort ſouvent leur eſprit eſt occupé malgré eux de mille penſées fâcheuſes,& leur volonté déchirée de mille deſirs qu'elle ne ſçauroit empêcher.On ne peut nier que ce ne ſoit-là un état de ſervitude generale & inévitable à tous les hommes.Elle renferme les Rois auſſi bien que les moindres de leurs ſujets ; & tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre, n'eſt pas d'être libres,puiſqu'ils ſont auſſi bien que les autres des priſonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils ſont ſujets aux mêmes miſeres de corps & d'eſprit : mais c'eſt que comme dans les priſons il y en a quelquefois qui commandent aux autres ; Dieu les a choiſis dans le nombre de ces eſclaves pour leur donner quelque autorité ſur d'autres eſclaves ; & cette autorité, n'eſt qu'un miniſtere qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles ſervitudes.S'il y en a quelques-uns qu'on puiſſe appeller libres dans cette ſervitude generale, ce ſont ceux qui reconnoiſſant la juſtice de cet état s'y ſoumettent avec patience & avec amour, & meritent par-là pour l'autre vie d'être délivrez de toutes les miſeres de celle-ci. Et comme il n'y a que les vrais Chrétiens

qui soient dans cette disposition, il est certain que dés cette vie même ils sont les plus exemts de cet esclavage general, qui est la peine du peché des hommes.

V. L'ESCLAVAGE qui convient à tous les méchans consiste en ce qu'ils sont tous en la possession du démon, qui les domine d'une maniere si absoluë, que saint Augustin les appelle les animaux du diable, *animalia diaboli.* Il les remuë, & il les conduit où il veut. Il agit sur leurs esprits & sur leurs corps par des impressions tout autrement fortes & efficaces que celles par lesquelles il afflige les justes qui ne lui sont point assujettis. L'Ecriture nous marque cet esclavage, lorsqu'elle dit du démon, qu'*il exerce son pouvoir sur les incredules.* QUI *operatur in filios diffidentia.* Et c'est une suite d'une justice secrete de Dieu qui assujettit les natures inferieures comme celle des hommes, à celles des purs Esprits, lorsqu'elles se sont laissé surmonter par eux, & qu'elles les ont imitez dans leur desobéïssance. Le démon ne merite pas de commander à l'homme mais l'homme s'étant assujetti au démon, merite de demeurer dans l'assujettissement où il s'est réduit : *Ils mangeront*, dit l'Ecriture, *des fruits de leur voye ; & ils seront rassasiez de leurs*

Ephes. 2. 2.

conseils Comedent *igitur fructus viæ suæ, suisque consiliis saturabuntur.* Ils ont choisi le démon pour Roi, ils l'auront éternellement pour Roi. Prov. 1. 31.

VI. Le démon exercera cette domination dans l'autre vie d'une maniere effroyable : car se montrant alors à découvert aux ames malheureuses qu'il aura trompées & réduites sous sa puissance, il leur fera éprouver toute sa rage & toute sa fureur ; & il usera de toute sa force pour les combler de toutes sortes de maux. Au-lieu que la charité de Dieu satisfera pleinement tous les justes desirs de ses Elûs, le demon mettra sa joye à affliger les reprouvez dans tous leurs desirs comme Dieu enivrera les Bienheureux *d'un torrent de délices saintes* ; le démon enivrera les reprouvez d'un torrent de toutes sortes de maux. Enfin, comme le royaume des cieux sera l'empire éternel de la charité de Dieu envers les Elûs, & des Elûs envers Dieu ; le royaume de la mort & des tenebres sera l'empire éternel de la haine & de la rage du démon contre les hommes, & des hommes contre le démon : en-sorte qu'il demeurera toûjours un vrai empire, le démon ayant toûjours le pouvoir & la volonté de tourmenter les hommes ; &

les hommes n'ayant aucune force pour lui résister ; mais seulement celle de le haïr démesurément.

VII. Mais cet empire du démon s'exerce en cette vie sur les méchans d'une maniere bien differente ; & il y est borné & retenu par diverses causes.

Premierement, par l'ordre de Dieu, qui ne permet pas au démon d'employer sa force contre ses esclaves selon toute son étenduë ; parcequ'elle renverseroit tout l'état de cette vie, & troubleroit les desseins que Dieu a sur les reprouvez.

Secondement, par la malice & l'artifice même du diable, qui a bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de miseres & de maux. Il espere bien se dédommager en l'autre vie de tous les ménagemens dont il use en celle-ci. Mais comme il sçait qu'il n'a de force & d'empire sur eux qu'à proportion qu'ils sont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de les pouvoir dominer & tourmenter plus cruellement & plus à son aise. Il prend donc pour l'ordinaire dans cette vie le parti d'exciter & de seconder leurs passions. Il tâche de leur procurer des richesses & des plaisirs, & de les faire réüssir dans leurs injustes desseins. Il s'ap-

plique particulierement à empêcher qu'ils ne lui échapent, & à éloigner d'eux tout ce qui les pourroit réveiller de leur assoupissement. Il employe toutes sortes d'adresses & d'artifices pour les retenir dans ses liens. Il les environne de gens qui les louent & qui les autorisent dans leurs dereglemens, qui leur en ôtent le scrupule, en leur proposant une infinité de mauvais exemples qui les y confirment. Il les amuse & les entretient d'esperances trompeuses. Il les accable d'emplois, d'occupations, de desseins, de divertissemens qui les empêchent de penser à eux. Et comme selon les diverses personnes & dans les diverses circonstances il a besoin de divers moyens, il se sert aussi quelquefois des calamitez & des maux de la vie pour les accabler de tristesse; les réduire au desespoir; les empêcher par la multitude de leurs maux d'avoir le temps de songer à se convertir. Enfin, tout lui est bon pour se conserver l'empire de ceux qu'il tient en sa possession, se reservant en l'autre vie de leur faire sentir la dureté de son joug.

VIII. Il n'y a rien de si réel & de si commun que cet esclavage, puisqu'il comprend tous les méchans; ni rien de plus terrible, puisqu'il est tres-facile d'y

tomber, & trés-difficile d'en sortir. Ce n'est pas néanmoins encore-là celui qui est marqué par l'Apôtre dans l'Epître de ce jour. Il ne parle pas de tous les méchans, il parle de ceux qui appartiennent à la Loi & à l'ancien Testament. Or tous les méchans n'y appartiennent pas. Tous ceux qui font profession d'impieté & de libertinage; tous ceux qui sont coupables de crimes grossiers & visibles; tous ceux qui violent ouvertement la Loi de Dieu, ne sont point de ceux dont parle saint Paul. Ceux qui sont donc marquez par l'Apôtre, sont des gens qui font profession de vertu, qui paroissent observateurs de la loi, & qui sont irreprehensibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une chose essentielle : c'est d'être animez de l'esprit de charité. Ils pechent dans le principe des actions, & non dans les actions mêmes qui en naissent. Ils ont les paroles des enfans de Dieu, ils en ont les œuvres : mais ils n'en ont pas le cœur; & ce cœur n'étant pas visible aux hommes, on ne voit rien en eux qui merite d'être condamné. C'est un ver qui ronge la racine de leurs œuvres, & qui leur ôte la vie. Ce sera, si l'on veut, une vanité secrete, une jalousie cachée, un interêt secret. Ils substituent une créature à Dieu.

& c'eſt ce qui fait leur crime : mais ils le font ſi finement, qu'ils trompent & les autres & eux-mêmes. Il ſeroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment, de rechercher tout ce qu'ils recherchent, ſi l'on le recherchoit comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal eſt qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin ce ſont des gens édifians en apparence, & qui paſſent non-ſeulement pour Chrétiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrétiens. Cependant, avec tout cela, le ſeul défaut de cet amour intérieur qui rapporte tout à Dieu, fait qu'ils ne ſont dans le fonds que des eſclaves & des enfans de l'ancien Teſtament : qui n'ont point de part à la loi nouvelle ; & enfin, *des enfans d'Agar*, dont il eſt dit qu'*ils n'ont qu'une prudence de la terre, & qu'ils ignorent la voye de la vraie ſageſſe.* FILII *Agar, qui exquirunt prudentiam quæ de terra eſt, viam autem ſapientiæ neſcierunt.*

Baruch. 3. 23.

XI. QUE cette doctrine de l'Apôtre eſt terrible ! Et à qui ne donne-t-elle point ſujet d'apprehender qu'en mourant il ne ſe trouve du nombre de ces enfans d'Agar qui n'ont point de part à l'heritage du ciel, qui n'appartient qu'aux enfans

Rom. 8. 17. de Dieu : *Si nous sommes enfans*, dit l'Apôtre, *nous sommes heritiers* : *Si filii, & heredes.* Mais si nous ne sommes pas enfans, nous ne sommes donc pas heritiers. Or qui n'a sujet de craindre de n'être pas du nombre des enfans de Dieu ? Ce n'est pas un mal que de le craindre ; puisque cette crainte nous peut aider à le devenir, si nous ne le sommes pas encore, ou à nous conserver dans cette heureuse qualité, si nous le sommes. Tirons donc avec soin les conclusions qui naissent de cette doctrine, & occupons-nous l'esprit des reflexions qu'elles donnent lieu de faire.

Concluons de cette doctrine, que sans l'amour de Dieu ou parfait ou commencé, on ne peut être bien disposé à recevoir la remission des pechez par le ministere des Prêtres ; puisque les Sacremens de la loi nouvelle, comme la Penitence, demandent des dispositions qui appartiennent à la loi nouvelle, & qu'il n'y a que l'amour qui y appartienne.

Concluons en, qu'il est necessaire, pour agir chrétiennement, d'agir par l'esprit de charité, puisqu'il est necessaire d'agir en enfant de Dieu ; & que toutes les actions qui n'ont point la charité pour principe, ne sont que des actions d'esclaves & non d'enfans.

Aprenons-en à ne mettre pas nôtre confiance dans les seules bonnes œuvres extérieures ; parcequ'on peut demeurer encore esclaves, & être exclus du nombre des enfans de Dieu avec cette multitude de bonnes œuvres extérieures.

Aprenons-en à *operer nôtre salut avec crainte & tremblement* ; puisque tout ce qui nous rend vivans & enfans de Dieu, consistant dans cet amour intérieur, comme nous ne sommes jamais entierement assurez de cette disposition du cœur, nous ne pouvons jamais avoir une entiere certitude que nous soyons effectivement vivans ; & nous avons toûjours lieu de craindre qu'on ne puisse dire de nous avec verité : *Vous avez la réputation d'être vivant : mais vous êtes mort* Nomen *habes quòd vivas, & mortuus es.*

Phil. 2. 1. 2.

Apocal. 3. 1.

Aprenons-en à ne nous élever jamais d'aucunes qualitez extérieures de corps & d'esprit ; puisqu'aucune de ces qualitez ne nous donnant une entiere assurance que nous ne sommes point esclaves, ne nous peut donner aucune certitude que nous ne sommes pas dans l'extrémité de la misere & de la bassesse.

Aprenons-en à ne nous pas élever au-dessus de personne : car peut-être ceux à qui nous voudrions nous préferer sont

du nombre des élus, & parconsequent peuvent être nos maîtres dans l'ordre que Dieu met invisiblement entre les hommes, qui est le seul veritable.

Et enfin n'aprenons à n'estimer heureux, que ceux qui possedent la vraye liberté que donne la charité, & à faire ainsi de ce bien unique l'objet de tous nos desirs & de toutes nos prieres pendant toute nôtre vie.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE DE CARÊME.

L'EVANGILE *Jean 6. 1.*

EN ce tems-là : JESUS s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est *le lac* de Tiberiade : & comme une grande foule de peuple le suivoit, parcequ'ils voyoient les miracles qu'il faisoit sur les malades, il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or le jour de Pâques, qui est *la grande* fête des Juifs, étoit proche. JESUS levant donc les yeux, & voyant qu'une grande foule de peuple venoit à lui, dit à Philipe : D'où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tout ce monde? Mais il disoit ceci pour le tenter, car il sçavoit

bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répondit : Quand on auroit pour deux cens deniers de pain, cela ne suffiroit pas pour en donner à chacun tant soit-peu. Un de ses disciples, qui étoit André, frere de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge & deux poissons : mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? JESUS leur dit : Faites-les asseoir. Il y avoit beaucoup d'herbe dans ce lieu là, & environ cinq mille hommes s'y assirent. Puis JESUS prit les pains, & ayant rendu graces, il les distribua à ceux qui étoient assis, & on leur donna de même des *deux* poissons autant qu'ils en vouloient. Aprés qu'ils furent rassasiez, il dit à ses disciples : Amassez les morceaux qui sont restez, afin que rien ne se perde. Et les ayant ramassez, ils remplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge, qui étoient restez aprés que tous en eurent mangé. Ces personnes ayant donc vû le miracle qu'avoit fait JESUS, disoient : C'est-là vraiment le Prophete qui doit venir dans le monde. Mais JESUS sçachant qu'ils devoient venir le prendre & l'enlever pour le faire Roi, s'enfuit, & se retira encore seul sur la montagne.

EXPLICATION.

I. SAINT Augustin remarque souvent, que quelque grand que fût le miracle par lequel JESUS-CHRIST nourrit cinq mille personnes de cinq pains d'orge & de deux poissons, il n'est point plus grand que ce que Dieu fait tous les jours pour la nourriture des hommes. Que Dieu multiplie tout d'un coup par lui-

même cinq pains en une quantité capable de suffire à cette multitude, ou qu'il multiplie des grains par le moyen de la terre, & nourrisse cette même multitude par la voye ordinaire, la merveille est assez égale. Cependant les hommes sont surpris de l'une, & le sont si peu de l'autre, qu'ils n'y pensent pas seulement. Ils conçoivent que Dieu agit en l'un, & s'imaginent que ce sont les causes secondes qui produisent l'autre; & ils ne comprennent pas que ces causes secondes n'ont ni mouvement ni forces par elles-mêmes; qu'il faut que Dieu les remuë & les fasse agir, qu'il les conduise, & qu'il produise par elles l'effet que sa providence a destiné.

Ce qu'il y a de pis en cela, c'est que les hommes mesurent aussi leur gratitude selon ces jugemens si peu solides. Ils sont fort touchez des secours extraordinaires qu'ils appellent miraculeux, & ils ne pensent pas seulement aux secours ordinaires, qui ne le sont pas moins. Mais il faut que la pieté & la raison corrigent ces faux jugemens; & que nous concevions une bonne fois que nous n'avons pas moins d'obligations à Dieu de ce qu'il nous nourrit par la voye ordinaire, que s'il faisoit tous les jours un miracle pour cela, comme il en a fait pour quelques Saints. C'est toû-

jours la providence qui agit dans l'une & dans l'autre par la même bonté pour nous, & par la même force à produire ses effets.

II. On peut dire même en un sens, qu'il y a plus de force, plus de puissance, plus de grandeur dans les effets ordinaires que dans les effets extraordinaires. Car les effets extraordinaires étant détachez de l'ordre des causes secondes, n'ont besoin que d'une volonté unique de Dieu, & d'un effet unique de sa puissance. Le ciel & la terre ont été produits par une seule parole. Il voulut que le ciel & la terre fussent créez en un certain instant, & ils furent créez. *Quia ipse dixit, & facta sunt; ipse mandavit, & creata sunt.* Ps. 148. 5. Mais quand il veut un certain effet dans les cours, & par le cours des causes secondes: comme cet effet particulier dépend, depuis la création du monde, d'une infinité de causes, parmi lesquelles il se rencontre souvent des causes libres que Dieu ne réduit à l'action précise qui entre dans l'ordre de la providence, que par l'amas d'une infinité de circonstances & d'operations par lesquelles il la procure; il faut qu'il joigne pour le produire une infinité de connoissances & d'operations efficaces toutes également incomprehensibles à l'esprit humain. La chaine

dont dépend le moindre effet naturel, est une chaîne infinie composée d'une infinité d'anneaux, dont chacun ne peut être produit & mis en son rang sans une connoissance, un dessein, & une operation particuliere de Dieu, qui produise cet effet particulier par le moyen de ce concours de causes qui y contribuent.

III. C'EST une chose admirable combien JESUS-CHRIST ménage les miracles dans les miracles mêmes, épargne ceux qui seroient inutiles. Qu'avoit-il besoin de ces cinq pains & de ces deux poissons que ce jeune homme portoit ? Lui eût-il été plus difficile de nourrir ces cinq mille personnes avec cinq mottes de terre qu'avec ces cinq pains ? Tout est également possible à une puissance infinie: mais tout n'est pas également conforme à la sagesse infinie. Au contraire plus Dieu est sage, plus il réduit sa conduite à des voyes simples. Il nous vouloit instruire à ne negliger jamais les moyens ordinaires, & à faire toûjours tout ce qui est en nôtre pouvoir; & c'est l'instruction qu'il nous en donne en se servant de ces pains. JESUS-CHRIST n'avoit que cinq pains pour nourrir cinq mille personnes. Cela ne suffisoit pas; mais il les avoit. Il use donc de ce qu'il avoit, & il supplée à ce qu'il n'a-

voit pas. C'est qu'il nous vouloit aprendre par là que les voyes extraordinaires ne doivent être employées que pour suppléer aux ordinaires; & qu'il ne faut avoir recours à la puissance extraordinaire de Dieu, que lorsque l'on a obéï à Dieu en tout ce que l'on pouvoit faire selon la puissance ordinaire qu'il nous donne. Nous avons un ordre general de Dieu de faire tout ce que nous pouvons. Nous n'avons droit de lui demander ni par nos desirs, ni par nos paroles aucun effet de sa puissance extraordinaire, que lorsque nous aurons satisfait à ce premier ordre.

IV. Les hommes tâchent de relever leurs œuvres par mille choses qui ne tendent qu'à l'éclat: mais Dieu ne recherche point un vain éclat dans les siennes. Il ne fait précisément que ce qui est nécessaire. Ces gens avoient besoin de nourriture. J. CHRIST n'avoit pour les nourrir que cinq pains & deux poissons. Il ne fait précisément que ce qui étoit nécessaire. Cela nous aprend donc non-seulement à ne tenter point Dieu, mais aussi à pratiquer, autant qu'il se peut, l'humilité dans nos bonnes actions, & principalement dans celles qui ont de l'éclat. Il faut en toutes choses se souvenir qu'on est homme, qu'on est foible, & que rien ne nous est

plus néceſſaire que de nous conſerver dans le ſentiment de nôtre foibleſſe. Nous ſommes donc obligez à nous humilier dans la pratique même des vertus, & à retrancher de nos actions & de nos paroles tout ce qui ne ſe termine qu'à nous attirer de la réputation. Point de ces vertus fieres & orgueilleuſes qui tendent à exciter l'admiration des hommes. Et qu'on ne colore point la recherche de l'éclat du prétexte de l'édification. La principale édification que nous devons aux hommes, eſt de leur inſpirer *l'humilité* : OMNES *invicem humilitatem inſinuate.* Si Dieu oblige donc un homme de bien à faire quelque action qui ait de l'éclat, il y doit obéir; parcequ'il n'y a jamais d'humilité à ne pas obéir à Dieu : mais il n'y doit rien ajoûter; & il doit rentrer le plûtôt qu'il peut dans la voye de rabaiſſement & d'humiliation. Et c'eſt l'exemple perpetuel que JESUS-CHRIST nous a donné dans toute ſa vie, & dans cette action particuliere.

1. *Pet.* 5. 5.

V. JESUS-CHRIST ſe ſervit de ſes Apôtres pour aſſiſter ce peuple dans ce beſoin; & il occupe auſſi ſouvent ſes miniſtres du ſoin des charitez temporelles. C'eſt une partie de leurs devoirs, & une des voyes dont Dieu veut qu'ils ſe ſervent pour attirer les ames à lui, ce n'eſt pas

que leur ministere ne soit tout spirituel, & ne tende directement à purifier les ames de leurs pechez; mais c'est que les assistances temporelles sont la voye la plus propre pour s'insinuer dans les esprits & pour y introduire la verité. Pour persuader aux hommes qu'on a un desir sincere de les servir dans les besoins spirituels, il faut leur montrer qu'on desire de les soulager dans leurs besoins corporels. Car comme ils n'en sont plus touchez, ils sont plus disposez à être gagnez par cette voye: & leur cœur étant gagné, est ensuite bien plus disposé à se rendre aux conseils qu'on leur donne pour leur bien spirituel.

VI. C'est par cette raison que les ministres de l'Eglise ont été dés son commencement les distributeurs des aumônes des fidéles: Ainsi c'est une pratique trés-sainte & trés-autorisée par l'antiquité, de faire faire ses aumônes par les Pasteurs plûtôt que par soi-même; afin que ces assistances tendent plus directement à leur fin, qui doit être de gagner les ames à Dieu au même temps que l'on prend soin de ce qui est necessaire au corps. Et cela fait voir que ce n'est pas pourvoir un Pasteur de ce qui est necessaire pour son ministere, que de ne lui donner précisément que ce qui lui est necessaire pour vivre,

Car comme il vit pour les autres, il doit avoir dequoi les aſſiſter: autrement il leur ſera le plus ſouvent inutile.

VII. Les charitez temporelles font d'ordinaire un tres-bon effet préſent : car le peuple y eſt ſenſible, au lieu qu'il eſt peu touché de ce qui ne regarde que les biens ou les maux ſpirituels. Ces peuples que Jesus-Christ nourrit dans le deſert, en conclurent nettement qu'il étoit *le Prophete qui devoit venir dans le monde.* (*verſ.14.*) Mais il ne faut pas néanmoins faire un ſi grand fonds ſur ces mouvemens qu'un bienfait temporel excite, ſi l'on en demeure là. Souvent ils ne ſont que paſſagers, & l'état où ils mettent les ames eſt encore bien éloigné de celui d'une converſion conſtante & durable. Ces peuples qui paroiſſent fort touchez de ce miracle de Jesus-Christ, n'y penſerent peut être pas quelque temps aprés. Les paſſions qui occupent le fond du cœur; étouffent bientôt tous ces mouvemens que la vûë d'une choſe extraordinaire & préſente produit ſur le champ; & c'eſt ce qui oblige les Paſteurs à ne s'y arrêter pas tout-à-fait, & à demander d'autres preuves d'une converſion ſolide, en cultivant néanmoins avec ſoin ces bons mouvemens qu'ils ont excitez, & tâchant de les enraciner dans le cœur.

VIII.

VIII. Il eſt remarquable que Jeſus-Chriſt a permis que la plûpart des bons mouvemens qu'il a produits dans les ames durant ſa vie, ſoit par ſes miracles, ſoit même par ſes paroles, ſoient diſſipez & ayent porté peu de fruit : pour faire voir que les ames n'ont pas ſeulement beſoin d'être touchées en paſſant par quelque rencontre extraordinaire; mais qu'elles ont beſoin que ces bons mouvemens ſoient cultivez & entretenus par le ſoin aſſidu & continuel des Paſteurs ordinaires qui veillent ſur ceux qui les ont conçûs. Et c'eſt pourquoi les Apôtres en convertiſſant les Juifs & les Gentils, leur donnoient en même-temps des Prêtres & des Evêques pour les gouverner; afin de cultiver & de conſerver en eux les ſemences de la parole de vie qu'ils avoient reçuë & qui avoit pris racine en eux. Sans la pratique de ce moyen leur fruit n'auroit été que paſſager; & avec l'uſage de ce moyen ils ont fondé en peu de temps une infinité d'Egliſes dans toute la terre, qui ont produit des fruits admirables. Mais Jeſus-Chriſt ne devoit pas en uſer durant ſa vie. Car la ſageſſe de Dieu ne voulant abolir la Synagogue qu'à la mort de Jeſus-Chriſt, & en punition du meurtre de Jeſus-Chriſt, il ne devoit pas

durant sa vie établir un nouvel ordre de Pasteurs differens de ceux de la Sinagogue, ni former encore de nouvelles societez par l'établissement d'un nouveau ministere ; parceque ç'auroit été une espece de schisme. Cela fit néanmoins que ses paroles n'eurent guéres d'autre effet que de préparer les esprits à la grande moisson qui a été recueillie par ses disciples après sa resurrection. Ainsi JESUS-CHRIST a bien voulu servir par là de modéle & de consolation aux Pasteurs qui exercent leur ministere avec peu de fruit par le défaut de certains moyens extérieurs que la providence de Dieu ne leur donne pas, & qui y acquierent néanmoins d'autant plus de merite, qu'ils l'exercent avec moins de consolation & de succés.

IX. IL faut donc fraper les esprits par quelque chose d'extérieur; mais il n'en faut pas demeurer-là; & il faut tâcher de conduire les ames à une vertu solide, intérieure & constante. Si JESUS-CHRIST eût voulu se contenter de ces conversions extérieures, il lui étoit bien facile de gagner tout le monde. Il n'auroit eu qu'à renouveller ce miracle tous les jours, & il auroit attiré par-là tous les peuples. Mais il veut d'autres vertus que celles que ces moyens peuvent produire. Il usoit mê-

me de justes précautions pour éviter les empressemens humains de ces peuples. Ainsi l'on voit qu'il se soustrait à ceux qui le vouloient faire Roi, parceque cela auroit autorisé les calomnies des Pharisiens. Il étoit venu pour regner sur les ames, & non sur les corps. Il ne cherchoit que cela. Tout autre royaume étoit indigne de lui. C'est ce qui oblige aussi les ministres de l'Eglise de moderer le zele trop humain que des personnes conçoivent pour eux. Car ces zeles indiscrets sont des sources d'une infinité d'inconveniens. Et bien loin de favoriser le fruit de leur ministere, ils l'empéchent & le détruisent. C'est une source de discours & de médisance qui amusent les esprits & qui les empêchent de profiter des solides instructions des Pasteurs. Le diable n'aime rien tant que d'avoir quelque histoire à faire courir des ministres de l'Eglise, de-meme qu'il auroit été ravi de pouvoir rendre JESUS-CHRIST odieux en l'accusant d'aspirer à une royauté temporelle. Il faut donc que les Pasteurs s'éloignent avec grand soin de toutes les delicatesses qui leur sont suggerées & fournies par des personnes trop zelées; qu'ils évitent la grande application des autres à leurs besoins. Il vaut mieux qu'ils souffrent un peu par le défaut

d'application, que non-pas qu'ils ſcandaliſent le monde en permettant qu'on s'applique trop à leur procurer leurs commoditez, à quoi ces ſoins extraordinaires des peuples pour les Paſteurs portent naturellement.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Jean* 2. 13.

EN ce temps-là : La Pâque des Juifs étant proche, JESUS s'en alla à Jeruſalem ; & ayant trouvé dans le temple des gens qui vendoient des bœufs, des moutons & des colombes, comme auſſi des changeurs qui étoient aſſis à leur bureau ; il fit un foüet avec des cordes, & les chaſſa tous du temple, avec les moutons & les bœufs ; & il jetta par-terre l'argent des changeurs, & renverſa leurs bureaux : & il dit à ceux qui vendoient des colombes : Otez tout cela d'ici, & ne faites pas de la maiſon de mon Pere une maiſon de trafic. Alors ſes diſciples ſe ſouvinrent qu'il eſt écrit : Le zele de vôtre maiſon me devore. Les Juifs lui dirent : Par quelle miracle nous montrez-vous que vous ayez droit de faire de telles choſes ? JESUS -

leur répondit: Détruisez ce temple, & je le retablirai en trois jours. Les Juifs repartirent ; Ce temple a été quarante-six ans à bâtir, & vous le rétablirez en trois jours ? Mais il entendoit parler du temple de son corps. Aprés donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se ressouvinrent qu'il leur avoit dit cela, & ils crurent à l'Ecriture & à la parole que Jesus avoit dite. Pendant que Jesus étoit dans Jerusalem à la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisoit. Mais Jesus ne se fioit point à eux, parce qu'il les connoissoit tous, & qu'il n'avoit pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme; parcequ'il connoissoit par lui-méme tout ce qu'il y avoit dans l'homme.

EXPLCATION.

L'Action de zele que Jesus Christ fit en Jerusalem, en chassant les profanateurs du temple, qui nous est proposée par l'Evangile de ce jour, n'est differente de celle que l'Eglise nous propose le premier Mardi de Carême, qu'en ce qu'elle l'a précedée de quelques années. Car au-lieu que celle qui est rapportée dans le 21. chapitre de saint Matthieu, se fit à Jerusalem la derniere année de la vie de Jesus-Christ proche de sa derniere Pâque & de sa mort, celle qui est contenuë dans l'Evangile de ce jour, se fit au commencement de sa prédication, lorsqu'il entroit dans l'exercice de son mi-

nistere. C'en est même une des premieres actions. Car saint Jean la rapporte immediatement après le miracle de Cana en Galilée où il changea l'eau en vin, qui est le premier de ses miracles. Ainsi l'ordre même où cette action de zele a été placée par Jesus-Christ, nous marque que le premier & le principal objet d'un ministre de Dieu doit être ce qui regarde plus directement son culte & sa gloire; qu'il doit être embrasé de l'amour de la beauté de sa maison, & d'une sainte ardeur pour en empêcher la profanation; & que sans ce zele de l'honneur de Dieu, il n'y a rien à esperer du succés de son ministere. C'est à ceux qui y entrent à examiner s'ils sont devorez de ce saint zele, & s'il consume en eux toutes leurs autres passions; comme il est dit de Jesus-Christ, que le zele de la maison de Dieu le devoroit. Il ne suffit pas en quelque sorte qu'il domine sur leurs autres passions, il faut qu'il les devore, qu'il les fasse disparoître, & que le desir de la gloire de Dieu soit la seule passion qui paroisse en eux; c'est-à-dire, que les autres passions doivent être si amorties, qu'elles ne se fassent presque plus sentir dans un veritable ministre de Jesus-Christ.

II. Mais comme on a traité ailleurs

de la profanation des trois temples de Dieu, marquez en divers endroits de l'Ecriture; sçavoir des temples materiels, de l'Eglise toute entiere, & des ames des fidéles ; on s'attachera particulierement ici à ce dernier temple de Dieu, d'autant-plus que nous y aurons ainsi lieu de considerer JESUS-CHRIST comme le modéle d'un zele qui ne regarde pas seulement les Pasteurs, mais qui se doit rencontrer dans chaque fidéle. Il n'appartient pas à tous les Chrêtiens de corriger autrement que par leurs gémissemens, les profanations qui se commettent ou dans les temples materiels, ou dans l'Eglise de Dieu. Mais il y a un temple dont la charge est donnée generalement à tous, & dont ils sont tous non-seulement les gardiens, mais les Prêtres; un temple où ils doivent tous offrir des sacrifices à Dieu, & qu'ils sont chargez de conserver pur & exemt de toute profanation. Ce temple, comme il a été dit, est le temple de leurs ames. C'est *un temple qui n'est pas fait de la main des hommes*, & qui n'a pas été simplement consacré à Dieu par des hommes, mais que Dieu même a consacré à sa gloire par l'impression de son image & le gage de son esprit. Il l'a créé uniquement pour cette fin ; & rapporter tout à

cette fin, c'eſt le premier devoir, le principal honneur, & le ſouverain bonheur de l'homme.

III. Dieu n'a point créé l'ame de l'homme pour ſe remplir de connoiſſances curieuſes ; pour joüir par ſes ſens de tous ces corps qui rempliſſent l'univers ; pour exercer des talens humains : mais il l'a créée pour être ſon temple. Il l'a créée pour recevoir par elle & dans elle les hommages dûs à ſa majeſté & à ſa grandeur. Il l'a créée pour y regner par l'amour, & pour y recevoir des ſacrifices d'amour. Tout autre uſage eſt contraire non ſeulement à l'honneur de Dieu, mais à l'inſtitution de la nature de l'homme ; & par conſequent eſt une prophanation de ce temple. Qu'y a-t'il donc de plus juſte que d'emploier cet ouvrage de Dieu à la fin pour laquelle il l'a uniquement deſtiné, & ſans laquelle il ne l'auroit jamais fait ? Et qu'y a-t-il de plus injuſte que d'uſer de cet ouvrage contre l'intention de celui qui l'a formé, & à qui il appartient par tant de titres ?

Si un grand Roi avoit fait bâtir exprés un palais digne de lui, pour y faire paroître la magnificence de ſa gloire, & que quelques-uns de ſes ſujets euſſent la hardieſſe de le changer en une êtable d'ani-

maux immondes : de le remplir de fumier, & d'en ôter toutes les marques de son autorité, pour le soustraire entierement à l'usage auquel il l'avoit destiné ; quelle punition croiroit-on pouvoir égaler l'énormité de cet attentat? Cependant combien cette image est-elle foible en comparaison de ce qu'elle représente ? Qu'est-ce qu'un Roi en comparaison de Dieu ? Qu'est-ce qu'un édifice materiel & perissable en comparaison d'une ame spirituelle & immortelle? Et qu'est-ce que ce qu'on appelle sale dans les corps en comparaison de l'infection du péché : Enfin, qu'est-ce que de profaner un temple materiel, incapable d'une autre sainteté que d'une sainteté de figure, en comparaison du crime de celui qui profane le temple d'une ame, seule capable d'une sainteté veritable & effective, & parconsequent d'une privation effective de sainteté ? Car on ne doit pas ignorer que dans la profanation de toutes les choses materielles, qu'on appelle sacrées, la profanation n'y est qu'en figure; parceque toutes ces choses ne sont capables que d'une sainteté figurative: mais la profanation réelle reside dans l'ame de celui qui est auteur de cette profanation. Ainsi quand quelqu'un vient à violer un temple par quelque sacrilege,

il y a une profanation en figure dans ce temple materiel ; parcequ'il n'est capable que de ce genre de profanation : mais la profanation effective dans l'ame de celui qui le viole; c'est son ame qui est renduë effectivement l'objet de l'horreur & de la colere de Dieu.

IV. Il n'y a donc rien de plus juste ni de plus nécessaire que le zele qu'on doit avoir pour purifier le temple de son ame de toutes sortes de profanations. Et ce zele, comme il a été dit, n'est point une vertu qui soit reservée aux Prêtres & aux ministres de Dieu. Ils en doivent être plus animez que les autres, & travailler à purifier & leur ame propre & celle des autres. Mais enfin chacun étant chargé de son ame, chacun est obligé de la purifier de toute profanation. C'est un devoir general & indispensable. Personne ne se peut exemter de faire ce qui est la fin de son être. C'est donc l'ouvrage de tous les Chrétiens de purifier le temple de Dieu; & il est bon qu'ils considerent en cette maniere & par cette vûë-là, le soin qu'ils doivent avoir d'éviter l'impureté du péché qui profane ce temple ; parcequ'elle leur apprend à s'y appliquer par un motif de justice & de zele, & qu'elle les convainc qu'en ne le faisant pas, ils ne satisfont

pas à la fin de leur être, & meriteroient d'en être privez. Or qui merite de perdre l'être même, merite la perte de tous les autres biens.

V. Mais en quoi consiste cette profanation ? On s'en peut former des idées fort differentes, & la regarder par diverses faces ; parcequ'elle est injuste & criminelle en bien des manieres. Mais celle que l'Evangile nous fournit, est trés propre pour nous la faire conserver d'une maniere qui nous répresente vivement le vrai usage que nous devons faire de nos ames. Il dit dans saint Matthieu, que cette maison est *une maison de priere* : & il est dit dans saint Jean, qu'il ne faut pas en faire *une maison de trafic : Otez*, dit Jesus-Christ à ces profanateurs du temple de Jerusalem, *tout cela d'ici, & ne faites pas de la maison de mon Pere une maison de trafic.*

Matt. 21. 13.

Joan. 2. 16.

Voilà ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire. Il faut faire de son ame une maison de priere : il n'en faut pas faire une maison de trafic. Or il est clair que faire de son ame une maison de priere, c'est y loüer Dieu ; c'est l'y adorer ; c'est y avoir recours à lui ; c'est l'y aimer, & lui offrir des sacrifices d'amour : car c'est ce qui est compris sous

le nom de priere. Tout ce qui n'est donc point priere, lòuange, adoration, amour, sacrifice, doit être banni de ce temple, & tient lieu d'un trafic qui le profane.

Et quoi, dira-t-on, ne peut-on donc occuper son esprit qu'à la priere, à la louange de Dieu, à l'amour, au sacrifice? Tout autre usage de l'ame est-il interdit? Oüi : c'est un grand honneur à l'homme de n'être créé que pour employer son être à une fin si noble & si excellente. Il faut néanmoins, pour ne s'éfaroucher pas de cette doctrine, la bien concevoir ; & en la concevant bien, l'on verra que la pratique n'en est nullement impossible ; & que si elle est rare, c'est qu'il est rare de vivre en Chrêtien.

VI. Saint Augustin nous servira à éclaircir & à autoriser en même-temps cette doctrine, par ce qu'il enseigne dans la Cité de Dieu, de l'étenduë du sacrifice par lequel il entend le culte souverain que nous devons à Dieu. C'est, dit-il, un « vray sacrifice que tout ce que nous faisons pour nous unir à Dieu d'une union « sainte, & rapporter à ce souverain bien « qui nous peut rendre vraiment heureux. « C'est pourquoi la misericorde qu'ô exerce envers le prochain, n'est pas un sacrifice, on ne l'exerce pas dans la vûë de

Liv. 10. ch. 16.

Dieu: mais l'homme même consacré & « dévoué à Dieu est un sacrifice, en-tant « qu'il meurt au monde pour ne vivre « que pour Dieu. «

Nôtre corps même est un sacrifice « lorsque nous le mortifions par la tem- « perance, si nous le faisons pour plaire à « Dieu, comme nous y sommes obligez « Or si le corps, dont l'ame se sert comme « d'un serviteur & d'un instrument, est un « sacrifice, lorsqu'elle rapporte à Dieu, le « service qu'elle en tire; combien plus l'a- « me en est-elle un lorsqu'elle s'offre à « Dieu, afin qu'il l'embrase du feu de son « amour, & qu'elle se dépouille de toute « la concupiscence du siecle? Les œuvres « de misericorde, quand nous les rappor- « tons à Dieu, sont de vrais sacrifices, soit « que nous les pratiquions envers nous- « mêmes ou envers le prochain, lorsque « ces œuvres n'ont point d'autre fin que « de nous délivrer de toute misere, & « de nous rendre bien-heureux. «

Il est donc vrai que nôtre ame, en qualité de temple de Dieu, doit être toute emploiée à ofrir à Dieu des prieres, des loüanges, des sacrifices: mais cela n'exclut aucunes bonnes œuvres; parce que toute bonne œuvre est un sacrifice par le rapport que nous en faisons à

Dieu. Tout ce que nous faisons pour Dieu ayant pour fin de nous unir à lui, devient un sacrifice par ce rapport & par cette intention. C'est une priere, c'est une loüange, c'est une adoration de Dieu. Ainsi, dire que toutes les actions de nôtre vie doivent être des prieres & des sacrifices, ce n'est rien dire autre chose, sinon que nous devons rapporter à Dieu toutes les actions de l'ame, ou les actions conduites par la direction de l'ame. Et exclure de l'ame comme une profanation tout ce qui n'est point priere, ce n'est en exclure que les actions qui ne sont point rapportées à Dieu.

VII. Ce rapport de nos actions à Dieu qui les rend de veritables sacrifices, ne consiste point dans une oblation sterile & sans effet, incapable de sanctifier nos actions, parcequ'elle n'en est pas la cause: mais il consiste dans une intention efficace, qui naissans du desir d'être unis à Dieu, comme à la parfaite justice, de lui être parfaitement soumis, & de n'avoir rien en nous de contraire à sa sainte volonté, nous porte à pratiquer les bonnes œuvres; parcequ'elles sont conformes à la volonté de Dieu, & qu'elles nous servent à parvenir à cette parfaite justice à laquelle nous aspirons. Qui agit

dans cet esprit, offre à Dieu de continuels sacrifices. Il pratique cette priere continuelle qui nous est ordonnée par l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Priez sans cesse :* SINE *intermissione orate :* les prieres se font en certains temps, & qui ne peuvent être continuelles, ne servant qu'à ranimer & entretenir cette priere & ce sacrifice qui ne cesse point.

Je ne dis pas cela pour rejetter les oblations que l'on fait à Dieu de toutes ses œuvres : mais je dis qu'elles ne suffisent pas, & qu'il faut de plus que l'amour de Dieu en soit le principe. Car des actions faites pour le seul plaisir ou pour un pur interêt, ne deviennent point des prieres & des sacrifices par une oblation generale qui n'en change point le motif, & qui n'y coopere point.

VIII. VOILA ce que JESUS-CHRIST nous enseigne qu'il est permis de faire dans nôtre cœur. C'est le sens des paroles dont il se servit la seconde fois qu'il chassa les vendeurs & les acheteurs du temple. *Il est écrit : Ma maison sera appellée la maison de la priere :* SCRIPTUM *est: Domus mea domus orationis vocabitur ;* c'est-à-dire, qu'elle est uniquement destinée à cet usage, & que tout autre y est interdit. Il faut dire de toutes les au-

tres actions qui ne ſont point rapportées à Dieu, que tout cela eſt indigne de la ſainteté de nôtre ame; qu'il la deshonore; qu'il la profane, & qu'il en doit être exclus: & que nous devons nous animer du même zele pour l'en bannir, que celui que Jeſus-Chriſt fit paroître contre ces vendeurs & ces acheteurs. Il les chaſſa du temple avec un fouet, qui eſt un châtiment dôt on ſe ſert à l'égard des eſclaves & des perſonnes viles. Il faut de même exclure toutes ces penſées de nôtre cœur, en les traitant comme indignes de la ſainteté d'une ame conſacrée à Dieu, qui lui doit apartenir toute entiere. Il faut rejetter les deſirs & les penſées des choſes du monde, & tout ce que l'Apôtre comprend ſous le nom de deſirs ſeculiers, non comme quelque choſe de grand, mais comme des deſirs d'objets indignes de nous, & auſquels nous ne pouvons nous attacher que par une baſſeſſe de cœur & un aviliſſement de la grandeur à laquelle nous ſommes appellez par nôtre vocation au chriſtianiſme, & par nôtre nature même. Ce trafic déroge à nôtre nobleſſe. Nous ne pouvons nous y appliquer ſans la perdre. C'eſt un trafic, puiſque pour acquerir des choſes temporelles; c'eſt-à-dire, pour en joüir, on donne ſon tems & ſon cœur. Mais

c'est un trafic honteux & mercenaire qui nous dégrade & nous deshonore ; qui remplit nôtre ame d'ordure & d'infection, & qui la fait du sanctuaire de Dieu une étable d'animaux immondes; c'est-à-dire, de passions toutes charnelles, *domum negotiationis.*

IX. Ces actions faites sans rapport à Dieu,& par le seul desir de joüir des choses sensibles,ne font pas seulement, selon l'Evangile, de nôtre ame *un lieu de trafic*, Domum *negotiationis* ; mais elles en font *une caverne de voleurs* : Vos *autem fecistis eam speluncam latronum.* Elles la rendent l'habitation des démons, parceque l'ame se laissant aller aux desirs & à la recherche des choses temporelles, elle en est bien-tôt possedée, & par-là elle devient *une caverne de voleurs* : car les démons sont les vrais voleurs des ames. Ce sont des voleurs, parcequ'ils sont tout occupez à ravir l'honneur de Dieu, & les ames qui lui appartiennent : & de ces ames ils s'en font des cavernes, parcequ'ils y répandent une affreuse obscurité qui les prive de toute lumiere. Voilà la profanation horrible que l'on fait de son ame en l'assujettissant au démon, dont l'énormité se doit conclure de la colere que Jesus-Christ témoigna dans

cet Evangile, contre les prophanateurs des temples materiels qui n'en sont que des figures.

SUR L'EVANGILE
DU MARDY
DE LA IV. SEMAINE
DE CARESME.

EVANGILE. *Jean.* 7. 14.

En ce temps-là: Vers le milieu de la fête, Jesus monta au temple, où il se mit à enseigner. Et les Juifs en étant étonnez, ils disoient: Comment cet homme sçait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée? Jesus leur répondit: Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnoîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moy mesme. Celui qui parle de soi-même, cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est veritable? & il n'y a point en lui d'injustice. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi? & néanmoins nul de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir? Le peuple lui répondit: Vous estes possedé du démon. Qui est-ce qui cherche à vous faire mourir? Jesus leur répondit: J'ai fait un miracle *le jour du sabbat*, & vous en êtes tout surpris. Et neanmoins

moins Moïse vous ayant donné la loi de la circoncision, quoiqu'elle vienne des Patriarches, & non de Moïse, vous ne laissez pas de circoncire au jour du sabbat. Si un homme peut recevoir la circoncision le jour du sabbat, sans que la loi de Moïse soit violée; pourquoi vous mettez-vous en colere contre moi, de ce que j'ai gueri un homme dans tout son corps au jour du sabbat? Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice. Alors quelques gens de Jerusalem commencerent à dire : N'est-ce pas-là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir ? Et néanmoins le voilà qui parle devant tout le monde, sans qu'ils lui disent rien. N'est-ce point que les Senateurs ont reconnu qu'il est veritablement le CHRIST ? Mais pourtant nous sçavons bien d'où est celui-ci; au lieu que quand le CHRIST viendra, personne ne sçaura d'où il est. JESUS cependant continuoit à les instruire, & crioit à haute voix dans le temple : Vous me connoissez, & vous sçavez d'où je suis, & je ne suis pas venu de moi-même; mais celui qui m'a envoyé est veritable, & vous ne le connoissez point. Pour moy je le connois, parceque je suis *né* de lui, & qu'il m'a envoyé. Ils avoient donc bien envie de le prendre ; & néanmoins personne ne mit la main sur lui, parceque son heure n'étoit pas encore venue. Mais plusieurs du peuple crurent en lui.

EXPLICATION.

I. CE que JESUS-CHRIST dit aux Juifs, *que sa doctrine n'est point sa doctrine, mais la doctrine de celui qui l'a envoyé*, ne nous découvre pas seulement sa

propre disposition ; mais aussi celle où tous ses ministres doivent être. JESUS-CHRIST homme ne faisoit rien dont le Verbe uni à l'humanité ne fût le principe , & qu'il n'imprimât efficacement dans cette humanité qui étoit sienne. Aussi toutes les veritez qu'il annonçoit aux hommes par son humanité, étoient imprimées à cette humanité par le Verbe;& non-seulement les veritez dogmatiques , mais aussi les veritez de conduite,qui servoient de régle à ses actions extérieures. Il ne faisoit rien qui ne fût reglé par la verité : & cela s'étendoit à tous, aux manieres dont il s'exprimoit ; au ton dont il parloit;à la composition de tout son extérieur. Tout cela étoit conduit par raison, & cette raison étoit conduite, dirigée , éclairée & appliquée par le Verbe qui étoit le principe de toutes ses actions & de tous ses mouvemens. Ainsi l'humanité ne s'attribuoit rien de tout ce qu'elle faisoit. Elle rapportoit tout à Dieu qui en étoit le principe. Elle étoit dans un parfait dépouillement d'elle-même , dans une parfaite dépendance de Dieu. Le Verbe même tirant sa nature de son Pere , en tire aussi toutes ses connoissances & toutes ses volontez , & reçoit de son Pere & la nature & les actions : c'est pourquoy

Jesus - Christ en toutes rencontres rapporte tout à son Pere ; parceque le Verbe même reçoit tout de lui, & parconsequent la doctrine & la sagesse qu'il communiquoit à l'humanité. Il est donc vrai, à la lettre, que Jesus-Christ n'a rien enseigné de lui-même, & qu'il n'a jamais fait sa volonté, mais celle de son Pere.

Mais ce que Jesus - Christ étoit par état, ses ministres le doivent être par le devoir & par l'obligation de leur ministere. Ils ne sont point destinez à annoncer aux hommes leurs propres pensées & leurs propres paroles, mais les pensées & les paroles de Dieu. Tout ce qu'ils disent sans le recevoir de Dieu, est hors de l'étendue de leur office, ou plûtôt c'en est un abus visible; puisqu'au lieu d'annoncer la parole de Dieu, ils n'annoncent que la parole des hommes.

II. Il s'ensuit de-là que la maniere dont les Prédicateurs doivent examiner leurs discours, leurs expressions, leur exterieur, est de considerer en tout cela s'il n'y a rien qui n'ait Dieu pour principe, & la verité pour régle ; s'il n'y a rien qui soit indigne de Dieu, & qui ne leur ait été inspiré par son Esprit saint ; s'ils ont eu en vûë de ne rien dire & de ne rien

faire que ce que JESUS-CHRIST lui-même auroit dit ou fait s'il avoit été en leur place ; s'ils se sont dépoüillez de tout desir de s'honorer eux-mêmes, & de faire paroître leur esprit ; s'il n'y a rien dans la maniere dont ils s'expriment qui ne convienne à la sainteté de la parole de Dieu qu'ils annoncent ; enfin s'ils ont eu soin de tout emprunter de JESUS-CHRIST, & de ne rien dire d'eux mêmes. C'est un étrange arrêt que celui que JESUS-CHRIST prononce dans cet Evangile : *Que celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire.* Car s'il cherche sa propre gloire, non seulement il n'agit point en ministre de JESUS-CHRIST, mais il agit en ministre du démon, puisqu'il est la source de l'orgueil & le roi des orgueilleux. Agir de la sorte, c'est faire un abus horrible de la parole de Dieu. C'est convertir le plus saint de tous le ministeres en un commerce d'orgueil. Tout cela est renfermé dans ces paroles: *Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire* : QUI *à semetipso loquitur gloriam propriam quærit.* C'est donc aux Prédicateurs à examiner s'ils n'ont rien recherché dans leurs discours que de faire passer la verité dans le cœur de leurs auditeurs d'une maniere plus efficace. A la-bonne-heure,

vers. 18.

s'ils se rendent ce témoignage, & qu'ils se le rendent avec verité : mais s'ils ne peuvent pas se le rendre, c'est à eux à considerer pour qui ils travaillent, & de qui ils sont ministres.

III. Ce seroit un crime énorme que de proposer volontairement à l'adoration des peuples des hosties non consacrées, au-lieu du veritable corps de Jesus-Christ; quoique la bonne foi des fidéles les exemtât même en ce cas du crime d'idolatrie. C'en est donc aussi un trés-grand d'employer à l'instruction des peuples, au-lieu de la parole de Dieu & des verités de Dieu, des pensées ou fausses, ou frivoles, ou toutes humaines. Car en les proposant dans la chaire de verité, on contribue à les faire recevoir comme la parole de la verité; on trompe le peuple, qui se croit en droit de prendre pour régle les maximes des Prédicateurs, & qui seroit trompé s'il les suivoit quand elles sont fausses ou humaines; on usurpe les droits & l'honneur de Dieu en faisant rendre à la parole de l'homme ce qui n'est dû qu'à la parole de Dieu : enfin, au-lieu de cette nourriture divine qui nourrit les ames pour l'éternité, on ne leur donne qu'une nourriture perissable qui se corrompt, que Jesus-Christ défend de rechercher, &

qui défend à plus forte raison de proposer aux Chrétiens comme leur veritable nourriture: *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam.* *Ioan. 6. 27.*

IV. Ce n'est pas un moindre péché quand annonçant aux peuples les veritez mêmes de Dieu, & ne les trompant point dans la chose même, on s'en sert d'une maniere plus propre à honorer le Prédicateur, & à lui acquerir la réputation de bel esprit, qu'à toucher les cœurs & à les gagner à Dieu. Car par cet attentat on s'attribue à soi-même l'honneur qui est dû à la parole de Dieu; l'on fait trafic de cette parole sainte en la rapportant à des fins basses & temporelles. On préfere son propre honneur à celui de Dieu & à l'édification du prochain l'on prive d'efficace la parole de Dieu en la revêtant de vains ornemens & en la dépouillant de sa simplicité, de sa force & de sa vigueur. Un Prédicateur évangelique, qui est veritablement ami de l'Epoux, doit être dans la disposition de celui qui s'appelle lui même *l'ami de l'Epoux*, qui ne tendoit qu'à relever l'Epoux, & à s'abaisser lui-même, suivant en tout cette régle qu'il nous a apprise: *Il faut que l'Epoux croisse, & moi il faut que je diminue* OPORTET *illum crescere, me autem minui.* S'il faut donc qu'un *Ioan. 3. 29.* *Ioan. 3. 30.*

qu'un Prédicateur tâche à obscurcir l'homme pour faire éclater la force de la parole de Dieu, c'est un étrange renversement de la justice & de la charité, quand il ne tâche au-contraire qu'à obscurcir Dieu & à affoiblir sa parole, pour faire paroître l'homme.

V. Ce que Jesus-Christ infere dans ce discours, que *celui qui voudra faire la volonté de* Dieu, *connoîtra si sa doctrine est de Dieu, ou s'il parle de lui-même*, contient un principe de la conduite de Dieu dans la maniere dont il fait annoncer aux hommes les veritez de la Religion. Il n'a pas voulu que ces veritez fussent destituées de preuves certaines & indubitables : mais il n'a pas voulu aussi que ces preuves fussent si évidentes, que la malice des hommes ne pût se les cacher, & qu'elles fussent incapables d'être obscurcies par leurs passions. Il a voulu que les hommes fussent discernez par leur cœur à cet égard. Ceux qui cherchent la verité & qui l'aiment, trouvent ces preuves claires & évidentes. Ils ne les font pas claires, mais ils en reconnoissent la clarté. Ceux au-contraire qui haïssent la verité, qui tachent de la combattre, & qui sont bien-aises de ne s'y pas rendre, trouvent de fausses lueurs qui favorisent la corrup-

tion de leur cœur, & ne manquent pas de voyes & de moyens de se persuader à eux-mêmes, ou que les veritez qu'on leur propose sont des faussetez, ou qu'elles ne sont pas assez claires pour meriter leur créance. Les hommes ne s'apperçoivent point que c'est le fond de leur cœur qui les distingue, & ils attribuent au défaut de lumiere dans les objets, ce qui vient du défaut de sincerité dans leur cœur. Cependant c'est de ce fond qui leur est inconnu, ou plûtôt qu'ils ne veulent pas connoître, que n'ait le discernement de ceux qui rejettent ou qui embrassent la verité, des fidéles & des infidéles, des élus & des reprouvez: & c'est le fondement de la néceſſité de la grace pour la foi.

M. Jurieu son Sistême de l'Eglise

VI. Il y en a qui prétendent au-contraire se faire une raison de cette néceſſité de la grace pour déterminer le cœur à embrasser les veritez de foi, & à rejetter l'erreur contre la néceſſité des preuves certaines & évidentes, & d'une autorité visible & exterieure qui unisse les fidéles dans une même foi & dans une même communion. C'est l'illusion de certains heretiques de ce temps, qui ont prétendu que la grace suffit pour attacher les cœurs à la verité, & pour former la vraye

Eglise, & qu'il n'est pas nécessaire ni d'une autorité visible & extérieure, ni de preuves claires & certaines pour former & pour conserver cette union. L'erreur de ces personnes vient de ce qu'ils n'ont pas assez médité sur la conduite de Dieu dans l'établissement de la vraye Religion, ni sur l'exemple & les paroles de JESUS-CHRIST. Toute sa conduite & toute sa doctrine les devroit détromper de cette illusion. Premierement on ne peut établir plus clairement qu'il fait dans son Evangile la nécessité de la grace pour embrasser toutes les veritez de la foy. *Tous ceux,* dit-il, *que mon pere me donne, viennent à moi, & je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi.* Et pour montrer que c'est la grace qui fait le discernement de ceux qui croyent & de ceux qui ne croyent pas, il dit ensuite : *Mais il y en a quelques-uns d'entre vous qui ne croyent pas. C'est ponr cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Pere.*

Ioan. 6. 37.

Ibid. v. 65. & 66.

Il dit en un autre endroit, que *les brebis entendent la voix du Pasteur* : OVES *vocem ejus audiunt,* & qu'*elles la suivent, parcequ'elles la connoissent* : OVES *illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus.* Il dit qu'*elles ne suivent point un étranger, par-*

Ioan. 10. 3. & 4.

Ibid. v. 5. *ce qu'elles ne connoissent point la voix des étrangers:* ALIENUM *autem non sequuntur, quia non noverunt vocem alienorum.*

Dans l'Evangile même de ce jour JESUS-CHRIST attribuë le discernement de la doctrine à la rectitude du cœur, qui est l'effet de la grace. *Si quelqu'un*, dit-il, *veut faire la volonté de Dieu, il connoîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de moi-même.* C'est donc la grace qui fait embrasser la verité de la foi, & qui fait discerner entre les doctrines des hommes & la doctrine de Dieu.

Mais s'ensuit-il qu'il le fasse sans des preuves extérieures, certaines & évidentes, & que Jesus-Christ se soit contenté de discerner les hommes par l'impression seule de sa grace, & tout-au-plus par certaines raisons spirituelles & metaphisiques qu'il fasse sentir aux uns & qu'il ne fasse point sentir aux autres, & que pour cela on appelle des *sentimens* ? Cela ne s'ensuit nullement : & toute la vie du Fils de Dieu dément clairement cette imagination. Jamais autorité extérieure, comme la sienne, ne fut prouvée & appuyée par des miracles plus visibles & plus certains. E c'est ce qui lui donne cette confiance à l'égard des Juifs, de les rappeller si souvent à la certitude de ses miracles

J'ai, dit-il, *un témoignage plus grand que celui de Iean: car les œuvres que mon Pere m'a donné pouvoir de faire, les œuvres*, dis-je, *que je fais, rendent témoignage pour moi que c'eſt le Pere qui m'a envoyé.* Joan 5. 36.

Les œuvres que je fais, dit-il encore en un autre lieu, *au nom de mon Pere, rendent témoignage de moi.* Joan. 10 25.

Elles en rendoient témoignage, & un témoignage évident, exterieur & ſenſible, qui n'avoit point beſoin de preuves metaphiſiques. Cependant elles ne convertiſſoient point ces cœurs endurcis. Et c'eſt pourquoi il ajoûte immédiatement aprés: *Mais pour vous, vous ne croyez point, parceque vous n'êtes pas de mes brebis.* Joan. 10. 26.

Il dit dans le même chapitre aux Juifs: *Si je ne fais les œuvres de mon Pere, ne me croyez pas; mais ſi je les fais, quand vous ne voudriez pas croire, croyez à mes œuvres.* On ne peut donc nier que le témoignage de ſes miracles ne fût certain & évident. verſ. 37. 38.

VII. Il y avoit donc une pleine conviction dans les œuvres de Jesus-Christ; & Jesus-Christ annonçant ſa doctrine, avoit une autorité viſible & extérieure, propre à unir les peuples dans une même Religion. Cependant le même Jesus-

Christ prouve par son exemple & par ses paroles, que ceux qui l'ont reçu, ne l'ont reçu que par la grace;& par une grace trés-forte qui les faisoit & entendre & croire. Ainsi la nécessité de l'autorité extérieure pour réünir les peuples dans un même corps de religion, n'exclut point la nécessité de la grace, comme il a plu à quelques gens de se l'imaginer : & la nécessité de la grace n'exclut point la nécessité de l'autorité extérieure & visible. Et cette autorité visible & extérieure ne s'est pas seulement rencontrée au temps de Jesus-Christ, elle a toûjours continué depuis. L'autorité visible de l'Eglise a pris la place de l'autorité visible de Jesus-Christ. Les Apôtres & les premiers fidéles témoins des actions & de la resurrection de Jesus-Christ, en ont rendu un témoignage évident & certain. Et les paroles de Jesus - Christ autorisées par tant de miracles, ont rendu un témoignage certain à la perpetuité & à l'infaillibilité de son Eglise.Les miracles faits par les Apôtres, & par ceux qui embrassoient la foi, étoient des preuves convaincantes de la doctrine de Jesus - Christ qui les avoit prédits, & au nom duquel ils se faisoient, & de l'autorité de l'Eglise dans laquelle ils se faisoient. Les succes-

ſeurs des Apôtres ont eu la même autorité visible, & la même certitude dans leur témoignage. Il étoit évident qu'ils enseignoient ce qu'ils avoient appris, & leur autorité n'étoit point destituée de beaucoup d'autres preuves certaines. Il en a été de même de l'Egliſe dans tous les siecles. C'a toûjours été une autorité certaine & visible qui a rendu un témoignage certain de la veritable foi, auquel tous les fidéles, & principalement les simples, ont pu s'attacher, ce qui les a délivrez de diſcuſſions infinies des points de foi dont ils étoient incapables.

VIII. Mais la grace ne ſuffit-elle pas pour faire cette union & pour joindre les fidelles dans une même ſocieté, ſans autorité viſible? C'eſt une queſtion en l'air & tout-à fait inutile. Il n'eſt point queſtion d'hypotheſes chimeriques. Il eſt queſtion des moyens réels dont Dieu s'eſt ſervi. Il ne s'agit point de ce que Dieu peut faire : mais il eſt queſtion de ce qu'il a fait. Or il eſt clair par l'Evangile même, qu'il a joint ces deux choſes dans l'établiſſement de l'Egliſe; l'autorité extérieure appuyée ſur des preuves certaines & évidentes aux plus ſimples; la grace par laquelle il a ſoumis les cœurs à cette autorité extérieure. Ce ſont les deux moyens

qu'il a choisis pour fonder son Eglise ; & l'on ne peut dire sans témerité & sans erreur, que l'un ou l'autre ne fût pas nécessaire. Ainsi tous ceux qui ont voulu les séparer, comme les Pelagiens qui ont nié la grace, ou les nouveaux Heretiques qui nient la nécessité de l'autorité extérieure de l'Eglise, sont également coupables. S'ils ne comprenoient pas la nécessité de cette union, il falloit commencer par la croire : & cette humble déference leur auroit fait obtenir l'intelligence de ce qu'ils ne pouvoient comprendre. C'est par ce degré que Dieu veut que l'on passe : parcequ'*il communique sa grace* & ses lumieres *aux humbles, & les refuse aux superbes*.

Iac. 4. 6.

IX. Si l'on s'appliquoit avec un esprit d'humilité à la recherche des raisons de cette conduite de Dieu, & qu'on s'éloignât de cette fierté toûjours prête à rejetter & *blasphêmer* ce qu'elle ne comprend pas, on ne seroit pas long-temps sans en penetrer les raisons : mais comme ce n'est pas le temps de les proposer ici, je n'alleguerai que cette considération generale: Si d'un côté il a plu à Dieu d'humilier les hommes en leur proposant à croire des choses inconcevables à l'esprit humain, quant à la nature des objets ; ce qui a fait

dire à l'Apôtre *qu'il avoit plû à Dieu de sauver les hommes par la folie apparente de ce qu'on leur annonçoit* : PLACUIT *Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* : il n'a pas voulu d'un autre côté deshonorer les ministres de son Eglise, en leur faisant proposer des choses inconcevables, sans les accompagner de preuves qui fissent voir clairement & certainement qu'on les doit croire, quelque inconcevables qu'elles soient. C'est-à-dire, qu'il n'a pas voulu qu'il fût raisonnable de ne point écouter ses ministres, comme il l'auroit été sans doute, si en proposant des choses qui surpassoient l'esprit humain, ils n'eussent allegué aucunes preuves qui convainquissent les hommes qu'il étoit juste & raisonnable de les croire.

1. Cor. 1. 2.

Qu'est-ce qui rend la religion des Mahometans si ridicule ? C'est que proposant à croire des choses absurdes, elle ne les appuye d'aucune raison, d'aucuns miracles, d'aucune autorité. Ainsi elle est également destituée de vraisemblance dans l'objet qu'elle propose, & dans les moyens dont elle l'appuye. Cependant si on pouvoit être reçu à alleguer des *instincts*, des *sentimens*, des *mouvemens intérieurs*, voilà le Mahometisme à couvert ; car il n'y auroit qu'à dire en un mot, que ceux qui

en font profeſſion ſont perſuadez par des *inſtincts intérieurs*, & par des *ſentimens* qu'ils ne ſçauroient communiquer aux autres. C'eſt donc réduire la veritable Religion à la condition du Mahometiſme, que de la priver de preuves claires, proportionnées à tout le monde, aux ignorans & aux ſçavans : & c'eſt la rendre ridicule que de prétendre qu'on ne ſçauroit diſcerner le parti de la verité de celui de l'erreur, que par des *ſentimens* que chacun croit avoir, & qui ne peuvent faire impreſſion ſur ceux qui ne les ont pas, & qui en ont de contraires. Il faut non-ſeulement des preuves certaines en ſoi, mais des preuves certaines & proportionnées aux ſimples. Or aprés les miracles extérieurs, tels que ceux de JESUS-CHRIST, il n'y a qu'une autorité exterieure, appuyée ſur des marques certaines, qui ſoit proportionnée à la multitude.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Iean* 9. 1.

EN ce temps-là : lorsque JESUS passoit, il vit un homme qui étoit aveugle dés sa naissance; & ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme, ou de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle? Jesus leur répondit: Ce n'est point qu'il ait péché ni ceux qui l'ont mis au monde; mais c'est afin que les œuvres & la puissance de Dieu éclatent en lui. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour ; la nuit viendra dans laquelle personne ne peut agir. Tant que je serai dans le monde, je suis la lumiere du monde. Aprés avoir dit cela, il cracha à terre; & ayant fait de la bouë avec sa salive, il oignit de cette bouë les yeux de l'aveugle, & lui dit : Allez-vous laver dans la piscine de Siloé, qui est un mot qui signifie envoyé. Il y alla, il s'y lava, & il en revint voyant clair. Ses voisins donc, & ceux qui l'avoient vû auparavant demander l'aumône, disoient : N'est-ce pas-là cet aveugle qui se tenoit *là*, & qui demandoit l'aumône? Les uns répondoient ; C'est lui. D'autres

disoient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais lui leur disoit : C'est moi-même. Ils lui demandoient : Comment vos yeux se sont-ils donc ouverts ? Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jesus, a fait de la boue, & en a oint mes yeux, & m'a dit : Allez à la piscine de Siloé, & vous y lavez. J'y ay été, je m'y suis lavé, & je vois. Ils lui dirent : Où est-il ? Il leur répondit : Je ne sçais pas. Alors ils amenerent aux Pharisiens cet homme qui avoit été aveugle : Or c'étoit le jour du sabbat que Jesus avoit fait cette boue, & lui avoit ouvert les yeux. Les Pharisiens donc l'interrogerent aussi eux-mêmes comme il avoit recouvré la vûë. Et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, & je vois. Surquoy quelques-uns des Pharisiens dirent : Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat. Mais d'autres disoient : Comment un méchant homme pourroit-il faire de tels prodiges ? Et il y avoit sur cela de la division entr'eux. Ils dirent de nouveau à l'aveugle : Et toi que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux : Il répondit : C'est un Prophete. Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, & qu'il eût recouvré la vûë, qu'ils n'eussent fait venir son pere & sa mere, à qui ils demanderent : Est-ce-là vôtre fils que vous dites être né aveugle ? Comment est ce donc qu'il voit maintenant ? Le pere & la mere répondirent : Nous sçavons que c'est-là notre fils, & qu'il est né aveugle ; mais nous ne sçavons comment il voit maintenant, & nous ne sçavons pas non-plus qui lui a ouvert les yeux. Il a de l'âge, interrogez-le, qu'il réponde pour lui-même. La crainte que son pere & sa mere avoient des Juifs les faisoient parler de la sorte : car les Juifs avoient

deja conspiré & résolu ensemble, que quiconque reconnoîtroit Jesus pour être le Christ, seroit chassé de la Synagogue; ce fut ce qui obligea le pere & la mere de répondre simplement: Il a de l'âge, interrogez le lui-même. Ils appellerent donc une seconde fois cet homme qui avoit été aveugle, & lui dirent: Rends gloire à Dieu; nous sçavons que cet homme est un méchant. Il leur répondit: S'il est méchant, je n'en sçais rien. Tout ce que je sçais, c'est que j'étois aveugle, & que je vois maintenant. Ils lui dirent encore: Que t'a-t il fait, & comment t'a-t-il ouvert les yeux? Il leur répondit: Je vous l'ai déja dit, & vous l'avez entendu: Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois? Est-ce que vous voulez devenir aussi de ses disciples? Mais eux s'emportant contre lui jusqu'aux injures, ils lui dirent: Sois toi-même son disciple; mais pour nous, nous sommes les disciples de Moïse: nous sçavons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne sçavons d'où il est. C'est ce qui est étonnant, que vous ne sçachiez d'où il est, & qu'il m'ait ouvert les yeux. Or nous sçavons que Dieu n'exauce point les méchans; mais si quelqu'un l'honore, & qu'il fasse sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis que le monde est, on n'a jamais oui dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né: si cet homme n'étoit point envoyé de Dieu, il ne pourroit rien faire *de tout ce qu'il fait*. Ils lui répondirent: Tu n'es que péché dés le ventre de ta mere, & tu te mêles de nous enseigner; & ils le mirent dehors. Jesus ayant appris qu'ils l'avoient ainsi chassé, & l'ayant rencontré, lui dit: Croyez-vous au Fils de Dieu? Il lui répondit: Qui est-il, Seigneur, afin que je croye en lui? Jesus lui dit: Vous

l'avez vû, & c'est celui-là même qui parle à vous. Il lui répondit : Je crois, Seigneur, & se prosternant il l'adora.

EXPLICATION.

I. DIEU permet qu'un petit nombre d'hommes naissent aveugles de corps, afin de représenter à tous les autres l'aveuglement de l'ame dans lequel ils naissent tous. Il y a pourtant grand nombre de differences entre ces deux aveuglemens : & il ne faut se servir de l'aveuglement corporel que comme d'une image fort imparfaite de l'aveuglement spirituel. Voici quelques-unes de ces differences.

On connoît que l'on est aveugle selon le corps par l'esprit qui ne l'est pas : mais l'aveuglement de l'esprit ne pouvant être connu que par l'esprit même, la premiere lumiere dont cet aveuglement le prive, est celle qui lui pourroit faire connoître qu'il est aveugle.

Celui qui est aveugle selon le corps, hait son état & desire d'en sortir : mais l'aveugle spirituel aime ses ténebres & desire y demeurer.

L'aveugle selon le corps, aime la lumiere corporelle & desire d'en joüir : l'aveugle d'esprit hait la lumiere spirituelle & desire de ne la pas voir.

Il n'y a point de fausse lumiere corporelle que l'on prenne pour la veritable : mais il y a de fausses lumieres spirituelles que l'on veut faire passer pour de vrayes lumieres.

II. Jamais les aveugles selon le corps ne disputent avec ceux qui ne le sont pas. Ils leur cedent, ils se laissent conduire par eux, & ils ont d'ordinaire de la reconnoissance pour ceux qui leur rendent ces offices. Mais les aveugles selon l'esprit sont persuadez & soutiennent qu'ils voyent clair, & ils osent même faire passer pour aveugles ceux qui ne leur ressemblent pas. Ils n'ont aucune docililé & aucune reconnoissance; & ils s'élevent au contraire avec hardiesse contre ceux qui les veulent empêcher de se jetter dans les précipices que leur aveuglement leur cache.

Si l'aveugle selon le corps tombe, il s'en apperçoit par la douleur qu'il en sent. Il ne s'amuse point à soutenir qu'il n'est pas tombé. Il prie qu'on le secoure, & il fait son possible pour se relever. Mais les aveugles selon l'ame ne sçavent quand ils tombent : *Nesciunt ubi corruunt.* Ils n'en ressentent aucune douleur en cette vie. Ils ne sçavent jusqu'à quel point ils sont blessez, & ils sont prêts à soutenir qu'ils ne le sont point.

Jamais un aveugle selon le corps ne s'offre à conduire les autres dans un chemin inconnu. Ainsi il n'engage personne dans l'égarement. Il est aveugle pour lui, & ne l'est pas pour les autres; & il supplée tant qu'il peut à son aveuglement en se soumettant à la conduite d'autrui. Mais les aveugles spirituels n'en sont que plus disposez à s'offrir pour conducteurs ; parceque leur aveuglement leur cache les difficultez de cet emploi. Ainsi ils sont fort disposez à engager les autres dans l'égarement. Ils sont aveugles pour eux-mêmes & pour les autres, ils ne cherchent jamais de lumiere pour suppléer à celle qui leur manque ; parcequ'ils ne sont pas persuadez d'en manquer.

III. Ce qu'il y a de commun entre ces deux sortes d'aveugles, est 1. Que comme la privation de la lumiere corporelle fait que l'on ne sçait où l'on va, & qu'on s'engageroit en des chutes mortelles, si dans cet état on marchoit au hazard & sans guide: de même la privation de la lumiere spirituelle nous cachant les précipices de nôtre chemin, nous y fait tomber à chaque moment, sans que nous nous en appercevions, à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui nous en empêche.

2. Comme l'aveuglement corporel est

absolument involontaire, l'aveuglement spirituel l'est aussi en partie : ce qui fait dire à saint Augustin : *Y a-t-il quelqu'un qui soit volontairement aveugle d'esprit ; puisqu'il ne se trouve même personne qui soit volontairement aveugle de corps ?* Quis *volens cæcus est corde, cùm velit nemo cæcus esse vel corpore ?*

Il y a néanmoins une grande difference, même sur ce point, entre l'un & l'autre aveuglement. Car l'aveuglement corporel est absolument involontaire, & par consequent ne rend point coupables ceux qui y sont. Mais il n'en est pas de même de l'aveuglement spirituel. Personne à la verité ne veut directement être aveugle selon l'esprit : mais cet aveuglement vient toûjours de quelque amour dereglé & volontaire. On se livre volontairement & librement à une passion : & cette passion ensuite nous aveugle à l'égard des actions qui en dépendent. L'aveuglement est donc involontaire : mais la source en est volontaire. Et ainsi les actions qui se commettent par cet aveuglement, ne sont point exemptes de péché. C'est la passion qui étouffe la lumiere, & elle ne l'étouffe pas même si pleinement, qu'il n'en reste quelque peu ; quoique l'ame ne s'y arrête que lorsqu'elle favorise sa passion.

IV. Pour nous donner plus d'horreur de cet aveuglement d'esprit & de cœur, Dieu a permis que les Pharisiens nous en fissent voir un exemple affreux dans le procedé dont ils userent envers cet aveugle que Jesus - Christ avoit gueri. Jamais la haine de la verité, qui produisit cet aveuglement en eux, ne parut d'une maniere si manifeste. Ils ne s'informent pas du miracle que Jesus-Christ avoit fait en la personne de l'aveugle-né, pour s'en assurer & pour le croire; mais dans l'unique dessein de le détruire s'ils eussent pû; ils y opposent des raisons frivoles qui n'avoient point d'autre source que leur passion: & se voyant forcez par l'évidence de la verité à les abandonner, au-lieu de se rendre de bonne-foi, ils ont recours à d'autres prétextes d'incrédulité, qui n'étoient pas moins vains ni frivoles. D'abord ils ne veulent pas croire que cet homme qui voyoit clair, fût né aveugle. Ils l'interrogent, & ils interrogent ses parens sur ce fait. Ils en sont convaincus. Les voilà donc assurez & de l'aveuglement passé, & de la vûë présente de cet homme, qui est tout ce qui étoit nécessaire pour établir la foi du miracle. Mais cela ne leur suffit pas encore. Ils lui font repeter plusieurs fois la maniere dont

il a été gueri, pour chercher dans son recit quelque prétexte d'éluder ce miracle. N'en pouvant trouver, ils veulent exiger de cet homme, qu'il condamne sans raison Jesus-Christ qui lui avoit rendu la vûë. *Rend gloire à Dieu*, lui dirent-ils, *nous sçavons que cet homme est un méchand*: DA *gloriam Deo; nos scimus quia hic homo peccator est*. Enfin ne pouvant repliquer à ce que l'aveugle gueri leur alleguoit pour la défense de Jesus-Christ, ils tournent leur fureur contre lui: ils le chargent de reproches; ils se font une raison contre lui de son état passé: *Tu n'es que péché*, lui dirent-ils, *dés le ventre de ta mere, & tu te mêles de nous enseigner*? Raisonnement ridicule! Car il étoit faux que l'état d'aveugle où cet homme étoit, fût une marque qu'il étoit plus grand pécheur qu'eux; & si c'en étoit une marque, le recouvrement de sa vûë étoit donc aussi une marque qu'il étoit délivré de ses péchez, & qu'il avoit autant de droit de parler qu'eux. Enfin, étant à bout de leurs raisons, toutes frivoles qu'elles fassent, ils en viennent aux mauvais traitemens sans raison, & ils chassent honteusement cet homme de la Synagogue. Exemple terrible de ce que peut faire l'aveuglement de l'ame causé par les passions, par l'orgueil in-

v. 24.

v. 34.

térieur, par la crainte de déchoir de sa réputation & de son rang, par la haine des veritez qui découvrent les crimes qu'on se dissimule à soi-même ! Mais exemple consolant pour ceux qui éprouvent de la part des hommes ces effets de l'aveuglement spirituel. Car ils se doivent tenir honorez que JESUS-CHRIST leur fasse porter une partie de la haine que les méchans ont euë pour lui : & cette conduite de Dieu sur eux les doit faire entrer dans des sentimens particuliers de reconnoissance, pour avoir été délivrez d'un si malheureux état.

V. SOUVENT les passions toutes seules ne suffisent pas pour nous précipiter dans les crimes, ou pour nous y retenir ; parcequ'elles nous seroient suspectes, & nous causeroient même quelque sorte de honte. Les Pharisiens ne dirent pas de JESUS-CHRIST : Opposons nous à ce faiseur de miracles, puisqu'il tend à diminuer nôtre gain & nôtre réputation. Cela eût été trop grossier. Mais ce qu'elles ne font pas directement, elles le font par un détour qui les rend fieres & hardies. Les Pharisiens, tout passionnez qu'ils fussent, ne contestoient point cette maxime : Qu'il ne faut point s'opposer à ceux qui viennent de la part de Dieu. Mais il

est permis aussi de s'opposer à ceux qui ne viennent pas de la part de Dieu. La maxime ne peut être blâmée en elle - même, & les Pharisiens n'avoient pas tort de la recevoir. Il fut question ensuite d'examiner si JESUS-CHRIST venoit de la part de Dieu ; & ce fut sur cela que les Pharisiens aveuglez par leur passion, se rendirent au plus pitoyable de tous les raisonnemens. Ils conclurent que JESUS-CHRIST *ne venoit point de la part de Dieu*; *parce* disoient-ils, *qu'il ne gardoit pas le sabbat* : NON *est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit.* Ce raisonnement étoit faux en toutes manieres : mais les passions d'orgueil & d'avarice le leur firent trouver bon ; & aprés cela ils ne garderent plus de mesure à l'égard de JESUS-CHRIST. Leur passion armée de ce principe veritable en soi, mais mal appliqué : Qu'il faut s'opposer aux ennemis de la loi de Dieu, & de ce faux jugement : Que JESU-CHRIST étoit ennemi de cette loi, n'eut plus de bornes, & devint capable des desseins les plus cruels. Craignons nos passions & nos préventions, quoiqu'il ne semble pas que nous les préferions à nôtre conscience. Car si Dieu nous y abandonnoit, elles pourroient nous faire tomber dans les

v. 16.

plus grands excés, en ſe couvrant de quelques faux jugemens auſquels elles nous engageroient. C'eſt un bon principe que de ne vouloir rien faire contre ſa conſcience. Mais il ne s'y faut pas fier. Car ſi nous ſommes poſſedez de quelque forte prévention, elle ſçaura bien allier nôtre conſcience avec l'execution de tout ce qu'elle nous inſpire. Les Phariſiens étoient gens de conſcience, ils agiſſoient par conſcience : & ce fut par une conſcience trompée qu'ils s'oppoſerent en tout à Jeſus-Chriſt, & le livrerent enfin à la mort. Ainſi nous ne ſçaurions trop demander à Dieu qu'il nous délivre de ces piéges où nos pasſions nous engagent, ni veiller avec trop de ſoin ſur les pasſions qui nous cauſent ces illuſions.

VI. En vain eſpere-t-on de convaincre par raiſon les faux jugemens qui ont pour ſource la pasſion. Ils éludent ſans peine. Il étoit queſtion, s'il étoit permis de guerir un homme le jour du ſabbat. Les raiſons de Jeſus-Chriſt le prouvoient parfaitement. *Il eſt permis*, dit-il dans un autre Evangile, *de tirer, le jour même du ſabbat, un bœuf ou un âne d'un puits où il ſe ſeroit jetté.* Il eſt donc encore plus permis de ſauver la vie à un homme. Ce que les Prêtres font dans le

Luc. 14. 5.

Mat. 12. 5.

temple, disoit-il encore ailleurs, ne viole pas le sabbat, parcequ'ils le font pour honorer Dieu. On peut donc bien aussi, pour honorer Dieu & montrer la verité d'un miracle de sa puissance, faire certaines œuvres, qui sans cela ne seroient pas permises. Toutes ces raisons évidentes en soi étoient confimées par des miracles visibles. Mais malgré ces raisons & ces miracles, la passion décide au-contraire: *Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat.* Il ne faut pas néanmoins perdre courage, ni croire que la verité, quoiqu'accablée pour un temps, puisse être entierement étouffée. Les entêtemens se dissipent, les passions se ralentissent, & ensuite ce qui avoit paru vrai dans l'ardeur de la passion, devient ridicule à tout le monde, comme l'entêtement des Pharisiens convaincus par des miracles si évidens & des preuves si claires, nous paroît présentement monstrueux. Il ne faut donc pas se rebuter dans la défense de la verité, parceque l'on ne persuade pas ceux à qui on la propose. JESUS-CHRIST n'a pas persuadé les Pharisiens, & il est bien juste que l'on souffre ce qu'il a souffert.

v. 16.

Il est dit que la parole de Dieu porte son fruit; mais c'est *avec patience* : *Et*

Luc. 8. 15.

fructum affert in patientia : pour montrer à ceux qui l'annoncent, qu'ils doivent attendre ce fruit *avec patience*, & ne pas prétendre que Dieu doive suivre dans les operations de sa grace, leur empressement & leur précipitation. Ce seroit un miracle trop visible si la grace changeoit les cœurs dans l'ardeur même des passions. Elle attend donc ordinairement qu'elles soient ralenties, pour ne pas fraper souvent les hommes par des prodiges.

VII. L'AVEUGLEMENT spirituel étant un si horrible obstacle à la verité, & n'y ayant personne qui n'ait sujet de le craindre, chacun a un extréme interêt d'apprendre les moyens de l'éviter : & ce sont ces moyens dont JESUS-CHRIST instruit ses auditeurs, en prenant occasion de la plainte qu'ils lui avoient faite qu'il les traitoit d'aveugles : *Sommes-nous donc aussi aveugles ?* disoient ils à JESUS-CHRIST. Sur quoy JESUS-CHRIST leur répondit : *Si vous êtiez aveugles,* v. 41. *vous n'auriez point de péché : mais maintenant vous dites que vous voyez, & c'est ce qui fait que vôtre péché demeure en vous.*

Il est clair que ces paroles : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché.* signifient que si les Pharisiens eussent reconnu sincerement leur aveuglement,

ment, ils en auroient évité les suites qui sont les péchez. Or on n'évite le péché que par la lumiere qui nous tire de l'aveuglement; & parconsequent c'est comme si Jesus-Christ leur eût dit : Si vous reconnoissiez que vous êtes aveugles, vous cesseriez d'êtres aveugles. Mais comment en reconnoissant son aveuglement cesse-t-on d'être aveugle ? C'est qu'en reconnoissant son aveuglement on cesse d'être présomptueux. Or la présomption est la principale partie de l'aveuglement. En reconnoissant son aveuglements on commence à prier Dieu ; & l'on est par-là dans la voye d'obtenir de Dieu les lumieres qui nous sont nécessaires. En reconnoissant sincérement son aveuglement, on commence à chercher la verité & à écouter ceux qui la proposent. Ainsi l'on renonce à ses préventions; on prend les voyes de trouver la verité, & l'on s'éloigne de ce qui nous empêche de la découvrir & de la trouver.

VIII. Ce n'est pas que ceux qui sont veritablement éclairez de Dieu, ne puissent avoir une juste confiance qu'ils connoissent ce que Dieu leur a fait connoitre ; mais c'est avec une disposition fort differente de celle de ces présomptueux opiniâtres qui sont aveuglez par leur or-

gueil. Car premierement ils reconnoiſſent que s'ils ont quelque lumiere, ils la tiennent de Dieu, & que c'eſt lui qui la leur donne, non-ſeulement par ſon Ecriture, mais en éclairant intérieurement leur eſprit par lui-même. Ainſi ils ſe reconnoiſſent aveugles par leur nature, & ils avouent que la lumiere ne leur appartient point, qu'ils ne la trouvent point en eux-mêmes, & qu'il eſt néceſſaire qu'ils la reçoivent continuellement de Dieu.

Ils reconnoiſſent ſecondement qu'ils ſont encore aveugles à l'égard d'une infinité de choſes; qu'ils ont beſoin ſans ceſſe que Dieu les éclaire & les conduiſe, & que ſans cela ils ne pourroient éviter de tomber dans les tenebres de l'erreur. Ils ne ſe croyent donc jamais ſuffiſamment éclairez. Ils ſe tiennent toûjours dans la dépendance de Dieu & dans la diſpoſition d'écouter ſans paſſion toutes les veritez qu'on leur voudra propoſer, quelques contraires qu'elles ſoient à leurs préventions. C'eſt la diſpoſition que la grace inſpire à tous ceux à qui Jesus-Christ la donne: & c'eſt pourquoi il conclut dans cet Evangile, que l'effet de ſa venuë ſera de faire que les aveugles; c'eſt-à-dire, ceux qui reconnoiſſent leur aveuglement, joüiſſent de la lumiere; & que ceux qui

voyent; c'est-à-dire, ceux qui prétendent voir clair demeurent dans l'aveuglement & dans les ténebres. Le premier état regarde les Chrétiens, & le second les Juifs. C'est ce qui nous est admirablement dépeint dans l'exemple de l'aveugle-né, qui reçut la vûë corporelle & spirituelle tout-ensemble, & dans celui des Pharisiens, qui ne pouvant souffrir qu'on les traitât d'aveugles, demeurerent dans leurs tenebres, leurs préventions, leur obstination, & leur haine pour la verité.

IX. Comme Jesus-Christ dit à ces Pharisiens, que s'ils eussent reconnu qu'ils étoient aveugles, ils n'auroient point eu de péché; c'est-à-dire, qu'ils auroient cessé d'être aveugles & de pécher par aveuglement: on peut dire dans le même sens à tous ceux qui présument des forces & de la santé de leur ame: *Si* vous étiez foibles, vous commenceriez d'être forts; si vous étiez malades, vous commenceriez d'être sains: car la reconnoissance sincere de nôtre foiblesse est la plus grande disposition à devenir forts; & c'est un commencement de force de reconnoître sa foiblesse. Il faut bien de la force pour pénetrer & avouer ses foiblesses, bien de la santé pour reconnoître le fond de sa maladie. On est donc foible

& fort, malade & sain tout-ensemble, & il est aisé de le comprendre, en concevant bien la nature de la force & de la santé que Dieu donne à ses élus en cette vie. Leur vertu consiste principalement dans la conviction de leur foiblesse, leur maladie: car ce sont ces lumieres qui font qu'ils ont recours uniquement à Dieu; qu'ils se dépouillent de la confiance en eux-mêmes; qu'ils ne présument point de leur propre justice; qu'ils n'attendent que de Dieu la guerison de leurs maux: & ce sont-là les moyens les plus efficaces pour obtenir la force & la santé de leur ame, puisque c'est par ces sentimens qu'on s'établit dans une vraye humilité.

SUR L'EVANGILE DU JEUDY DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Luc.* 7. 11.

En ce temps là: Jesus alloit dans une ville appellée Naïm, avec ses disciples, & une grande foule de peuple; & lorsqu'il étoit prés de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit

en terre un mort, qui étoit fils unique d'une femme, & cette femme étoit veuve, & elle étoit alors accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vûë, il en eut compassion, & lui dit : Ne pleurez point, & s'approchant il toucha le cercueil. Ceux qui le portoient s'arrêterent, & il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même-temps le mort se leva en son séant, & commença à parler, & Jesus le rendit à sa mere. Tous ceux qui étoient présens furent saisis de frayeur ; & ils glorifioient Dieu en disant : Un grand Prophete a paru parmi nous, & Dieu a visité son peuple.

EXPLICATION.

I. COMME JESUS-CHRIST en guerissant les maux corporels par des miracles visibles, a voulu nous faire comprendre qu'il est l'unique auteur des guerisons spirituelles qu'il opere sur les ames; il n'y a pas lieu de douter que par ce fils de la veuve de Naïm qu'il ressuscite dans l'Evangile de ce jour, & par l'histoire de la resurrection du Lazare, qui nous est représentée dans celui de demain, il ne nous ait voulu signifier qu'il est le seul auteur de la resurrection des ames mortes, selon ce qu'il dit lui-même : *Je suis la resurrection & la vie* ; & qu'il ne nous ait marqué par les circonstances de ces deux resurrections, de quelle maniere il opere celle des ames dans le cours des siecles. Il faut seulement remarquer en

Ioan. 11. 25.

general sur toutes les deux, qu'au-lieu que les maux corporels sont differens & separables les uns des autres, qu'il y en a même qui sont incompatibles entre eux, qu'un sourd n'est pas nécessairement aveugle, ni un aveugle muet, ni un muet paralytique, & que bien-loin qu'un paralytique soit mort, il s'ensuit au-contraire que s'il est paralytique, il n'est pas mort: il est tout au-contraire des maux spirituels. Ils sont presque toûjours joints ensemble. Les sourds sont aveugles, les aveugles sont muets, les muets paralytiques, & les paralytiques morts. Ce n'est qu'un même état qu'on regarde par differentes faces. Mais ces differens regards sont utiles pour nous en donner la juste idée que nous en devons avoir, & pour nous faire comprendre que le péché est un assemblage de tous les maux.

II. L'Eglise nous propose donc aujourd'hui l'état du péché sous l'image de la privation de la vie du corps ; & cette idée est trés-juste & trés-naturelle : car Dieu est la veritable vie de l'ame, comme l'ame est celle du corps. Le corps meurt quand l'ame s'en separe. L'ame meurt quand elle se separe de Dieu, & qu'elle se prive de sa connoissance & de son amour. Il lui reste seulement une au-

tre vie baſſe & miſerable dans l'amour des créatures, qui fait en même-temps ſont ſupplice.

Les hommes privez ainſi de la vie de l'ame, ne ſont proprement que des ſepulcres qui ſe remuent, & qui portent une ame morte: *Anima mortua corpus ſepulcrum eſt*. Et au-lieu que le mort de nôtre Evangile étoit porté par d'autres au-lieu de ſa ſepulture, ces ſepulcres vivans de la vie du corps portent au-contraire eux-mêmes leur ame privée de ſa vraye vie pour l'enſevelir dans l'enfer, comme il eſt dit du mauvais-riche: *Et ſepultus eſt in inferno*. C'eſt la fin de toutes les démarches des hommes morts ſelon l'ame. Elles les approchent toutes de la ſeconde mort qui eſt l'enfer. Ils y tendent malgré eux; de-ſorte que l'on peut dire que toute leur vie n'eſt que le convoi d'une ame miſerable que l'on va précipiter dans l'enfer.

III. RIEN n'eſt plus terrible que cet état. Cependant il eſt ſi ordinaire, que ſelon les lumieres de l'Evangile, on ne voit preſque que de ces morts ſpirituels, & l'on n'a preſque de commerce qu'avec eux. Non-ſeulement les aſſemblées du monde, mais les Egliſes mêmes en ſont remplies; puiſqu'elles ſont pleines d'a-

mateurs du monde, vuides de l'amour de Dieu. L'unique devoir & l'unique bonheur de ceux qui ſont en ce monde, eſt donc de ſe ſéparer de ces malheureux qui courent au précipice ſans y penſer. Il ſeroit aiſé de prouver tout cela par les maximes de l'Ecriture : mais il ſuffit de dire ici qu'il eſt certain que tous ceux qui marchent dans la voye large ſon morts, & qu'il n'y a de vivans que ceux qui marchent dans la voye étroite. Or le nombre en eſt ſi petit, que Jeſus-Chriſt admire combien il y en a peu qui y entrent & qui y marchent. Arrêtons-nous donc ſeulement un peu à la contemplation de ce terrible ſpectacle. Qu'eſt-ce qu'une ville ſelon cette idée ? C'eſt une multitude de morts parmi leſquels il y a un petit nombre de gens qui reſpirent encore. Qu'eſt-ce qu'un Prédicateur qui parle dans un grand auditoire ? C'eſt un homme qui parle à une multitude de morts qui l'environnent, & à qui il pourroit adreſſer avec juſtice ces paroles d'un Prophete : *Oſſa arida, audite verbum Domini* : Os *deſſéchez, entendez la voix du Seigneur*. Dieu veuille même que le Prédicateur ne ſoit pas du nombre de ces morts, & que ce ne ſoit pas un mort qui parle à des morts.

Ezech. 17. 7.

Ces images sont affreuses; & la charité nous doit empêcher de les appliquer à personne en particulier. Il faut traiter par une vûë de charité tous ceux qui font profession de la Religion chrétienne, quand on agit avec eux en particulier, comme s'ils étoient vivans. Mais cela n'empêche pas que par une vûë de verité on ne doive reconnoître que c'est là dans le fonds le vrai état du Christianisme; qu'il n'y a qu'un peu de bon grain parmi une infinité de paille; un peu de vivans parmi une infinité de morts : ce qui doit exciter les pécheurs à tâcher par toutes sortes de moyens de sortir de ce malheureux état.

IV. Ce qui les doit consoler, c'est que dans ce monde-ici ces deux états ne sont point tellement séparez, que l'on ne puisse encore passer de l'un à l'autre quand on le veut. Il faut donc que ceux qui se trouvent dans la voye large, inséparable de la mort de l'ame, apprennent de nôtre Evangile de quelle sorte ils en peuvent sortir, & rentrer dans le chemin de la vie. C'est ce que l'Evangile nous marque dans la suite de ce miracle. Ce n'est pas le mort qui demanda lui-même de recouvrer la vie. L'homme, comme dit souvent saint Bernard, est un esprit qui va & ne revient point : *Spiritus vadens & non re-* *Psal. 77.*

diens. Il faut que ce soit Jesus-Christ qui commence ; mais la compassion de Jesus-Christ fut excitée par la douleur de
v. 13. la mere de ce jeune homme. *Le Seigneur,* dit l'Evangile, *ayant vû cette femme, ses entrailles en furent émuës de compassion, & il lui dit: Ne pleurez point.* C'est la charité de l'Eglise son épouse qui touche le cœur de Jesus-Christ, & qui le porte à redonner la vie aux pécheurs. Ce ne sont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes ; mais c'est l'Eglise qui prie pour eux, qui leur obtient les premiers mouvemens de conversion & de vie. Elle répand des larmes pour eux, & ce sont ses prieres & ses larmes qui obtiennent les premiers commencemens de la resurrection de ses enfans morts. Ainsi les pécheurs ne doivent pas seulement à l'Eglise leur premiere naissance & leur premiere justification; mais ils lui doivent aussi leur resurrection & le recouvrement de la vie, quand ils l'ont perdue. Sans elle ils auroient été pour jamais ensevelis dans la mort. C'est donc une devotion digne d'un pénitent touché de reconnoissance, d'être attaché à l'Eglise d'une maniere particuliere, & d'employer à son service la vie qu'il a recouvrée, comme l'ayant reçuë d'elle : & cela se fait par toutes sortes de

bonnes actions:car on peut servir l'Eglise en diverses manieres ; jusques-là que saint Paul dit que les serviteurs fidéles & qui s'acquittent bien de ce ministere, *ornent la doctrine de* Jesus-Christ, qui est ce qu'il y a de plus grand & de plus relevé dans l'Eglise : *Doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus.* Et par-là l'on peut juger ce que l'on doit dire des pénitens, qui bien-loin de consacrer leur vie & leurs travaux à l'ornement & au service de l'Eglise, ne lui consacrent pas seulement la moindre partie de leur bien, & lui ravissent souvent le sien.

Ad Tit. 2. 10.

V. Cette mere qui pleuroit la mort de son fils, ne pouvoit être consolée que par sa resurrection. Ainsi Jesus-Christ pour lui marquer qu'il étoit dans le dessein de lui redonner la vie, se servit de ces paroles: *Noli flere* : Ne *pleurez point*: ce qui etoit la même chose que s'il lui eût dit: Je m'en vais ressusciter vôtre fils. Rien ne peut consoler l'Eglise de la mort spirituelle de ses enfans, que leur conversion & leur resurrection effective. C'est la seule chose qui doive tarir ses larmes. Dieu les essuyera toutes quelque jour lorsqu'il l'aura transportée dans le ciel. Elle n'y pleurera plus, parceque tous ses enfans seront sauvez ; & Dieu lui fera connoître que

ceux qui ne se convertiront pas, n'étoient pas du nombre de ceux que Dieu lui avoit donnez pour l'éternité. Mais bien-loin d'essuyer ses larmes dans cette vie, c'est lui-même qui les excite & qui les cause. Il veut redonner la vie à certains morts: mais il veut que ce soit par les larmes de l'Eglise. Il fait pleurer l'Eglise, & il accorde à ses larmes ce qu'elle demande. Elle n'employe ses larmes que pour la resurrection spirituelle de ceux qu'elle pleure: & comme elle ne distingue pas en cette vie les élus des reprouvez, elle ne cesse jamais de demander la vie & le salut de ceux qui ont été du nombre de ses enfans; & sa charité est toûjours efficace dans tous ceux que le Pere a donnez à Jesus-Christ. Ceux donc de qui la charité se lasse bien-tôt, & qui cessent incontinent de pleurer les morts spirituels, n'ont pas le cœur de l'Eglise. La disposition d'un vrai Chrétien est d'être inconsolable pendãt que ceux qu'il regrete demeurent dans la mort. Et ce qui fait qu'on est si rarement exaucé, c'est qu'on cesse de pleurer avant que d'avoir entendu de Jesus-Christ la promesse de la resurrectionede ceux que l'on pleure.

VI. Jesus-Christ toucha le cercueil de ce jeune homme avant que de le ressusciter; ce qui signifie qu'il cause de

grands renverſemens dans tous les objets des attaches de ceux qu'il veut convertir. C'eſt une étrange choſe qu'il faille preſque que tout le monde quitte la plûpart des gens, afin qu'ils ayent la penſée & le courage de le quitter. Quel plus grand ſujet d'humiliation pour les pénitens, que d'être obligez de reconnoître qu'ils n'ont renoncé au monde que quand le monde les a rejettez : mais c'eſt en même-temps pour eux un grand ſujet de reconnoiſſance envers Dieu, qu'il veuille recevoir les reſtes d'un cœur qui ne s'eſt ſéparé du monde qu'à cauſe des mauvais traitemens qu'il en recevoit. Cependant la bonté de Dieu eſt telle qu'il ſe ſert même de ces moyens pour nous ramener à lui. C'eſt par-là qu'il commence le plus ſouvent de nous en donner la penſée. Il fallut que le fils prodigue pour renoncer à ſon pere aprés avoir diſſipé ſon bien, ſe trouvât dans la derniere diſette, & que le monde lui refuſât même ce que l'on donne aux pourceaux. Dieu ſe ſert de tous ces motifs pour faire que les pécheurs rentrent en eux-mêmes. Mais il ne les y laiſſe pas. Il les conduit par ces degrez à un amour pur & ſincere, & il s'en ſert enſuite pour les humilier & pour rendre par leur humilité leur converſion plus ferme & plus aſſurée.

VII. Jesus-Christ touche & arrête le cercueil de ce jeune homme, & le ressuscite ensuite tout-d'un-coup. Mais ce qu'il fait ici en un même-temps dans la resurrection corporelle du fils de cette veuve, il le partage ordinairement en divers temps dans la resurrection spirituelle des ames. Dieu travaille souvent long-temps sur un cœur pour rompre les attaches qui le lient aux créatures, & pour affoiblir les passions qui le portent au tombeau: & il y a quelquefois des préparations qui précedent de plusieurs années sa conversion. On ne sçait souvét pourquoi Dieu nous prive en un certain tēps d'un objet de nôtre attachement, & d'un autre en un autre temps. Mais le dessein de Dieu en cela est d'empêcher que cet objet ne serve d'obstacle à sa grace, lorsqu'il lui plaira de toucher nôtre cœur à plusieurs années de là. Il fait jetter de même dans nôtre esprit en certains temps des semences de certaines veritez. Il semble qu'elles soient inutiles alors, parcequ'il n'est pas le temps d'en faire usage. Mais il vient ensuite des occasions où ces veritez fortifiées par l'approbation qu'on y a donnée, servent à faciliter nôtre retour à Dieu, & à repousser les tentations qui nous auroient éportez. Ce sera une chose qui nous cōblera d'ad-

miration & de joye dans l'autre vie, que de connoître les voyes dont Dieu s'est servi ou pour nous conserver la grace, ou pour nous la faire recouvrer. Mais nous en connoissons assez dés celle-ci pour concevoir de grands mouvemens de reconnoissance envers Dieu de la bonté qu'il lui plaît d'exercer envers nous.

VIII. Ces ménagemens de Dieu n'arrivent pas seulement dans les préparatiōs éloignées à la conversion, ni dans le retranchement des obstacles capables de l'empêcher ; ils arrivent dans la conversion même, qui ne se fait ordinairement que par degrez. *Levez-vous*, dit saint Paul, *vous qui dormez ; sortez d'entre les morts, & Jesus-Christ vous éclairera.* Voilà ces divers degrez clerement marquez. Il faut que l'ame endormie par le péché se leve, qu'elle sorte d'entre les morts : & ce n'est qu'aprés cette sortie d'entre les morts qu'elle reçoit la vie par la lumiere de Jesus-Christ. Car Jesus-Christ vivifie les ames en les éclairant, selon que le dit saint Jean : *Dans lui étoit la vie, & la vie étoit la lumiere des hommes.* Il est vie en-tant que lumiere, parceque la vie qu'il donne consiste dans la connoissance & dans l'amour de la verité. Il y a donc divers degrez de cette vie que Dieu com-

Epi. 1. 14.

Ioan. 1. 1.

munique aux ames. Il y en a une commencée qui nous fait lever & sortir d'entre les morts, c'est à-dire, abandonner le péché & rechercher nôtre resurrection parfaite. Il y en a une parfaite & achevée qui nous rend effectivement justes & enfans de Dieu. Tous les commencemens de pénitence tendent à la vie, mais ne la contiennent pas encore. Il faut pour la recevoir, que la pénitence soit arrivée à une certaine maturité : & souvent ces commencemens de vie qui précedent la vie parfaite, durent fort long-temps. Il y en a même qui avortent & ne conduisent pas l'ame jusqu'à la parfaite conversion. Et c'est lorsque le cœur s'endurcit à la voix de Dieu qu'il avoit commencé d'entendre. Cependant ces commencemens de vie aussi bien que la vie entiere & parfaite, ne laissent pas d'être des effets de la voix de Dieu & de sa grace, comme le dit saint Thomas. Les commencemens naissent de la grace prévenante ; la perfection de la vie, de la grace subsequente. Les morts selon le corps ne demandent jamais la vie corporelle : mais les morts spirituels la peuvent demander ; parcequ'ils sont vivans en partie & morts en partie. Ils demandent la perfection de la vie par le cõmencement de vie qu'ils ont reçu. Ils de-

mandent leur parfaite resurrection par les commencemens de resurrection que Dieu leur a accordez.

IX. Il ne faut donc pas supposer que cette voix de Jesus-Christ : *Jeune-homme, levez-vous, je vous le commande,* se dise tout d'un coup & en un seul temps. Elle se partage ordinairement en divers temps dans la resurrection des ames. Et c'est par une conduite expresse de Dieu que ce partage se fait. La vie qui se recouvre ainsi par degrez, en est plus ferme & plus assurée. On conserve avec plus de soin ce que l'on a recouvré avec plus de peine, dit saint Augustin : *Ex difficultate curationis fit diligentior custodia receptæ sanitatis.* Que les pécheurs ne se découragent donc point, s'ils ressentent encore bien des foiblesses qui les menacent de rechutes. Il viendra un temps où Dieu se communiquera davantage à eux. Mais qu'ils ne s'ennuyent point cependant des retardemens de Dieu. La voix de Dieu qu'ils auront reçuë avec docilité, sera suivie de quelque autre voix plus forte & plus efficace. Le bon usage des moindres graces en attirera de plus grandes par la fidelité qu'ils auront à suivre les inspirations de Dieu. Ils recouvreront enfin tout ce qu'ils avoient perdu. Ils rentreront

Aug. in Ps. 16.

dans tous les droits des enfans de l'Eglise: & Jesus-Christ les rendra à elle, non morts & ensevelis & portez dans un cercueil, mais vivans & agissans en enfans de Dieu.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Jean.* II. I.

EN ce temps-là : Il yavoit un homme malade nommé Lazare, qui étoit du bourg de Béthanie, où demeuroit Marie & Marthe sa sœur. Cette Marie est celle qui répandit sur le seigneur une huile de parfum, & qui essuya ses pieds avec ses cheveux ; & Lazare qui étoit alors malade étoit son frere. Ses sœurs donc envoyerent dire à JESUS : Seigneur, celui que vous aimiez est malade. Ce que JESUS ayant entendu, il dit : Cette maladie ne va point à la mort, mais *elle* n'est que pour la gloire de Dieu, & à fin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or JESUS aimoit Marthe & Marie sa sœur, & Lazare aussi. Ayant donc appris qu'il étoit malade, il demeura deux jours au lieu où il étoit; & il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, il n'y

a qu'un moment que les Juifs vous vouloient lapider, & vous parlez déja de retourner *parmi eux*. Jesus leur répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parcequ'il voit la lumiere de ce monde ; mais celui qui marche la nuit se heurte, parcequ'il n'a point de lumiere. Aprés leur avoir dit ces paroles, il ajouta : Nôtre ami Lazare dort, mais je m'en vais l'éveiller. Ses disciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort il sera gueri : mais Jesus entendoit parler de sa mort, au lieu qu'ils croyoient qu'il parloit du sommeil ordinaire. Jesus leur dit donc clairement : Lazare est mort, & je me rejoüis pour l'amour de vous de ce que je n'étois pas là, afin que vous croyïez ; mais allons à lui. Sur quoi Thomas, appellé Didyme, dit aux autres disciples : Allons aussi, afin de mourir avec lui. Jesus étant arrivé là, trouva qu'il y avoit déja quatre jours qu'il étoit dans le tombeau. Et comme Béthanie n'étoit éloignée de Jerusalem que d'environ quinze stades, il y avoit quantité de Juifs qui étoient venus voir Marthe & Marie pour le consoler *de la mort* de leur frere. Marthe ayant appris que Jesus venoit, alla au-devant de lui, & Marie demeura dans la maison. Marthe dit à Jesus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort ; mais je sçais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jesus lui répondit : Vôtre frere ressuscitera. Marthe lui dit : Je sçais bien qu'il ressuscitera en la resurrection *qui se fera* au dernier jour. Jesus lui repartit : Je suis la resurrection & la vie ; celui qui croit en moi, quand il seroit mort, vivra : & quiconque vit & croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? Elle lui ré-

pondit : Oui , Seigneur , je crois que vous êtes la CHRIST , le Fils du Dieu vivant , que êtes venu dans ce monde. Aprés ces paroles elle s'en alla , & appella secretement sa sœur , lui disent : Le Maître est venu , & il vous demande : ce qu'elle n'eut pas plûtôt oui , qu'elle se leva , & le vint trouver. JESUS n'étoit pas encore éntré dans le bourg, mais il étoit au même lieu où Marthe l'avoit rencontré. Les Juifs cependant qui étoient avec Marie dans la maison & la consoloient , ayant vû qu'elle s'étoit levée si promptement & qu'elle étoit sortie , la suivirent , en disant : Elle s'en va au sepulcre pour y pleurer. Mais Marie étant venuë au lieu où étoit JESUS ; & l'ayant vû , se jetta à ses pieds , & lui dit : Seigneur , si vous eussiez été ici mon frere ne seroit pas mort. JESUS voyant qu'elle pleuroit , & que les Juifs qui étoient venus avec elle pleuroient aussi, fremit en *son* esprit , & se troubla lui-même; & il leur dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui répondirent : Seigneur , venez & voyez. Alors JESUS pleura ; & les Juifs dirent entre eux : Voyez comme il l'aimoit. Mais il y en eut aussi quelques-uns qui direnr : Ne pouvoit-il pas empécher qu'il ne mourût , lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? JESUS donc fremissant de nouveau en lui-même , vint au sepulcre. C'étoit une grote, & on avoit mis une pierre par-dessus. JESUS leur dit : Otez la pierre. Marthe qui étoit la sœur du mort , lui dit : Seigneur , il sent déja mauvais , car il y a quatre jours qu'il est là. JESUS lui répondit : ne vous ai - je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ? Ils ôterent donc la pierre ; & JESUS levant les yeux en haut , dit ces paroles : Mon Pere , je vous rends graces de ce que vous m'a-

vez exaucé : pour moi je sçais bien que vous m'exaucez toûjours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croyent que c'est vous qui m'avez envoyé. Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : Lazare, sortez dehors. A l'heure même le mort se leva, ayant les pieds & les mains liez de bandes, & son visage étoit envelopé d'un linge. Jesus leur dit : Déliez-le, & le laissez aller. Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étoient venus voir Marie, & qui avoient vû ce que Jesus avoit fait, crurent en lui.

Explication.

I. Le miracle que Jesus-Christ opera sur Lazare frere de Marie & de Marthe, est d'autant plus considerable, qu'il a été une des principales causes de la mort de Jesus-Christ ; puisque c'est ce qui a particuliérement excité la jalousie des Pharisiens & des Prêtres. C'est ce qui leur a fait craindre que tout le monde ne suivît Jesus Christ, & leur a fait prendre la resolution de lui ôter la vie. Ainsi il ne faut pas considerer seulement Jesus-Christ dans ce miracle, comme redonnant la vie à Lazare, mais comme abandonnant la sienne ; & entrant dans la voye qui le conduisoit directement à la mort. Il a voulu nous montrer par-là qu'il y a des actions destinées à manifester la gloire de Dieu, qu'il ne faut pas omettre

quand même il en coûteroit la vie,& que l'on sçauroit avec certitude que la haine des méchans qu'elles attireroient,devroit causer nôtre ruine & nôtre mort. Et les hommes sont d'autant plus obligez à n'être point retenus par ces sortes de craintes,qu'ils ne sont jamais assurez des évenemens futurs, & qu'ainsi le danger n'est jamais si grand ni si certain à leur égard; au lieu que JESUS-CHRIST qui pénetroit dans l'avenir, voyoit certainement que la resurrection de Lazare causeroit sa mort.

II. AUSSI est-il clair que cette resurrection étoit particulierement destinée à faire paroître la puissance de Dieu, & à autoriser la mission de Jesus-Christ & sa qualité de Fils de Dieu, non-seulement à l'égard de quelques Juifs, mais à l'égard de tous ceux à qui l'Evangile devoit être annoncé dans le cours des siecles. Car ce miracle fut accompagné de circonstances qui accablent l'incredulité des hommes, & qui les réduisent tous à embrasser la foi, si l'entêtement & la prévention étoient capables de se rendre à la raison. C'est un mort que JESUS-CHRIST ressuscite, & un mort de quatre jours;en-un-mot enseveli en présence de plusieurs Juifs; un mort qui répandoit

déja l'infection des corps morts, & qui étoit tout corrompu. Jesus-Christ ne le ressuscite pas sans témoins, comme il avoit fait la fille du Prince de la Synagogue. Ce fut en présence de plusieurs Juifs venus de Jerusalem, témoins irreprochables de la corruption de ce corps mort, & de la verité de sa resurrection. L'histoire même qui en est rapportée dans l'Evangile, est décrite d'une maniere inimitable à l'artifice; & persuade tellement l'esprit, qu'il ne sçauroit former le moindre doute sur ce miracle. Et cependant il est tel, qu'étant supposé, on ne sçauroit avoir aucun doute raisonnable de la verité de toute la Religion chrétienne.

III. Comme Jesus-Christ avoit plusieurs fins dans ses actions, parcequ'il y avoit diverses vûës, il a voulu dans la resurrection du Lazare non-seulement faire connoître qu'il étoit l'auteur de la resurrection des ames, mais montrer de plus qu'il pouvoit redonner la vie de l'ame aux pécheurs les plus endurcis & les plus desesperez, comme il redonna celle du corps à Lazare déja corrompu dans son sepulcre. Car il ne faut pas s'imaginer que la conversion de tous les pecheurs soit également facile en soi. Une mauvaise coutume contractée depuis long-temps y

Vide Bas. in Ps. 1.

eſt un ſi grand obſtacle, qu'il n'y a nulle proportion entre la converſion de ceux qui ne ſont point dans cet état, & celle des gens liez à l'iniquité par une habitude inveterée. Le commun des pécheurs eſt bien incliné & déterminé au mal par une pente generale : mais quoiqu'il ſoit dominé par l'amour propre, & qu'il n'agiſſe que pour des fins temporelles, il n'a point neanmoins d'attache forte aux objets particuliers des paſſions. Les diverſes cupiditez qui les portent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, s'affoibliſſent & ſe détruiſent ſouvent les unes les autres. Deſorte que Dieu venant à répandre quelque degré de ſa lumiere & de ſon amour, il ſe rend facilement maître de leur cœur, parcequ'il ne le trouve pas dominé par de fortes paſſions.

L'eſprit de ces pécheurs n'eſt pas d'ailleurs ſi corrompu ni ſi gâté; les fauſſes opinions n'y ſont pas ſi enracinées & ſi naturaliſées. Ils ſouffrent plus facilement qu'on les contrediſe & qu'on les combatte, & ils ne s'élevent pas avec tant de violence contre ceux qui s'y oppoſent. Mais c'eſt toute autre choſe quand par une habitude vicieuſe l'ame a contracté une forte alliance avec la mort. Elle a comme émouſſé par ſa longue réſiſtance aux lumieres

mieres de Dieu toutes les pointes de la verité, & elle y est devenuë comme impenetrable. Les vices lui sont devenus naturels ; elle y succombe sans résistance & sans reflexion : & cette paix malheureuse qui accorde les lumieres de l'esprit avec les passions corrompuës, n'est plus troublée par aucuns remords. Enfin l'ame se livre aux objets de ses passions par une attache qui approche de l'inflexibilité des démons. Dieu convertit peu d'ames de cette sorte ; parcequ'il veut faire connoître aux hommes le danger effroyable de ce malheureux état. Mais il en convertit quelques-unes, pour montrer qu'il n'y a point de maladie si desesperée qui ne puisse trouver son remede dans sa misericorde & dans sa grace.

VI. Personne ne nie la flexibilité & l'indifference de la volonté des hommes: mais on ne sçauroit nier que cette indifference & cette liberté ne s'accorde avec une volonté déterminée à un objet auquel elle se porte surement : & toute la vie humaine est presque fondée sur la confiance que l'on prend dans ces déterminations certaines que l'on connoît dans l'esprit des autres. Qui fait difficulté de confier sa vie à un medecin, à un chirurgien, à un ami, lorsqu'il voit qu'ils n'ont

aucun intereſt qui le puiſſe porter à lui nuire ? Enfin lorſque l'on connoît une forte paſſion dans quelqu'un, qu'on ne voit point de raiſon qui le ſollicite de ne la pas ſuivre, & qu'il y en a de fortes pour l'y porter, on ne doute non-plus du ſuccés que ſi l'effet dépendoit d'une cauſe néceſſaire : on ſe tient trés-aſſuré qu'un pauvre qui eſt en grande néceſſité; qui n'a point de bizarrerie dans l'eſprit; qui deſire beaucoup ſon ſoulagement ; qui n'a aucun ſujet d'avoir pour ſuſpect celui qui lui préſente une aumône conſiderable, la recevra.

Il eſt vrai qu'il y a des gens qui ſe portent à des actions bizarres. Mais ces actions ont toûjours des cauſes, & ſans ces cauſes ils ne s'y porteroient jamais. Or l'effet des paſſions fortes qui ont paſſé en habitude, eſt de faire en-ſorte que l'ame ſe porte à l'objet de ſes paſſions avec une détermination à peu prés pareille à celle que l'on a à l'égard des objets dont le contraire nous paroît inſenſé & ſans raiſon. Ainſi l'on a preſque, par exemple, auſſi peu lieu d'eſperer qu'un avare chargé de biens injuſtement acquis ſe porte à les reſtituer en ſe ruinant, qu'on a lieu de s'attendre qu'un grave Magiſtrat faſſe une action qui le rende ridicule à tout le mon-

de. Ce sont differens motifs : mais l'attache est presque égale de part & d'autre.

Il est vrai de l'avare qu'il peut se convertir; qu'il peut restituer le bien mal acquis ; qu'il peut obéïr à Dieu qui le lui commande & l'y sollicite: Mais il est vrai aussi que s'il n'y est excité que par une grace foible, il ne le fera jamais.

V. Cependant ces habitudes invariables à l'égard des hommes ne le sont pas à l'égard de Dieu. Il sçait bien, quand il veut ouvrir les yeux de l'esprit,& faire regarder les objets des passions d'une maniere toute differente de celle dont on les voyoit. Il fait sentir, quand il veut, aux ames les veritez qu'elles regardoient auparavant avec mépris. Il le fait quelquefois : mais il le fait rarement ; & il n'est pas même utile qu'il le fasse si souvent. Il faut que les pécheurs apprehendent de s'engager dans ces malheureux liens dont il est difficile de se dégager ; qu'ils soient frapez de l'exemple de ces funestes nécessitez que l'on contracte par ces habitudes,afin qu'ils les évitent avec plus de soin. Si le péché attire par ses attraits, il faut que les hommes en soient détournez par les peines extrêmes qu'il y a à en sortir. Ils feroient un jeu de se rendre malades , s'il étoit si aisé de se guerir,

Si le Prince accordoit ſouvent pardon aux plus criminels, l'eſperance d'une grace ſi facile à obtenir, rendroit les méchans infiniment plus hardis à ſe porter aux actions les plus noires.

VI. Il eſt donc bon que les grands pécheurs ſçachent & ſoient fortemẽt perſuadez qu'il eſt trés-difficile de ſortir du précipice où ils ſe ſont jettez, en fortifiant leurs crimes par l'habitude. Cependant afin qu'ils ne tombent pas dans un autre précipice encore plus dangereux, qui eſt celui du deſeſpoir, ils doivent ſçavoir auſſi que la reſurrection d'une ame morte par une longue habitude du péché, qui eſt impoſſible aux efforts purement humains, n'eſt nullement impoſſible à Dieu; & que quoique cette grace ſoit rare en ſoi, elle n'eſt pas plus rare quand on la demande & qu'on la recherche avec les diſpoſitions néceſſaires. Car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne ſoit pas porté à l'accorder: elle vient de ce qu'il eſt rare de la rechercher & de la demãder comme il faut.

Que les pécheurs la demandent avec la ferveur, la perſeverance & l'humilité néceſſaire; qu'ils pratiquent les exercices propres à ſurmonter l'habitude du péché; qu'ils fuyent avec le ſoin qu'il faut les occaſions de la fortifier; qu'ils ſe met-

tent dans un genre de vie qui produise en eux une habitude contraire; & non-seulement il ne sera pas rare d'obtenir la remission des plus grands péchez, mais il sera certain qu'on l'obtiendra par cette voïe. D'où-vient donc que cette guerison est si rare? C'est qu'on la veut obtenir sans peine, sans effort, sans l'usage d'aucuns remedes, qui ayent de la force & de l'efficace. On veut guerir de cancers, d'ulceres malins & inveterez, de gangrenes toutes formées, avec l'eau chaude & des remedes anodins. C'est ce que prétendent les hommes charnels & aveugles; & la principale difficulté de leur conversion consiste à détromper de cette déraisonnable prétention.

VII. QUOI donc que tout soit également facile à Dieu, parceque rien ne resiste à ses volontez; néanmoins, parceque les choses sont inégalement difficiles en elles mêmes, & que Dieu veut que les hommes sentent ces difficultez, JESUS-CHRIST a voulu faire paroître dans la resurrection de Lazare l'extrême difficulté de la conversion de ces pécheurs. *Il pleura* sur la misere de cet état, *il se troubla, il en fremit.* Horrible état qui fait fremir JESUS-CHRIST, & qui trouble celui qui est venu apporter la paix dans le ciel

vers. 33. 35.

Coloss. 1. 20. & dans la terre, comme dit saint Paul! Mais si Jesus-Christ en fremit & s'en trouble, c'est pour nous apprendre à en fremir & nous en troubler nous-mêmes. Ce que nous regardons comme un jeu, comme un plaisir, comme un divertissement, est un monstre épouvantable: & si nous n'en sommes pas effrayez, c'est que nôtre esprit est obscurci par un aveuglement incomprehensible. Mais au défaut des lumieres que nous n'avons point, empruntons par la foi celles de Jesus-Christ; & croyons au-moins que le péché, & encore plus un péché inveteré, est quelque chose de si terrible, que nous n'y devons jamais penser qu'avec horreur, avec tremblement & avec fremissement.

VIII. Jesus Christ appelle donc Lazare avec *une voix haute*, pour marquer l'éloignement extrême où ces pécheurs sont de Dieu. Aprés l'avoir appellé, il le ressuscite; mais il le ressuscite tout lié, parceque les ames ressuscitées aprés de grands péchez, ont encore beaucoup d'attaches & de liens qui doivent être dénouez dans la suite par les soins des ministres de l'Eglise, à qui Jesus-Christ remet ces ames ressuscitées, comme il remit Lazare entre les mains des Apôtres. Il n'exprime pas la peine de ce dénouement,

vers. 43

& ce que les ames souffrent pour se défaire de ces liens : mais c'est une chose étrange que ce qu'elles ont à supporter dans la suite de leur pénitence, pour purifier leur imagination encore toute remplie des idées des actions criminelles; pour régler leur esprit & leur corps qui sont dereglez & corrompus ; pour s'approcher de Dieu qui leur fait souvent sentir, aprés les avoir touchez, combien il est dur & amer à l'ame de l'avoir abandonné. Car il se retire en quelque maniere d'eux aprés ces sentimens par lesquels il les a attirez à lui, non pour les laisser retomber dans les mêmes crimes, mais pour leur faire mieux connoître l'indignité où ils étoient de la grace. Le ciel leur paroît de bronze & d'airain ; ils demeurent dans d'affreuses sécheresses. Enfin ils payent l'usure de la joüissance des créatures, en s'en détachant ainsi peu-à-peu avec des peines terribles. La conversion des pécheurs ordinaires n'est pas accompagnée de ces convulsions : & Dieu veut faire voir par-là combien il est mauvais de s'éloigner de lui, puisqu'il y a tant de peine à souffrir dans le retour.

IX. Cependant, quoique ces peines soient effectivement trés-grandes, elles ne sont point sans adoucissement & sans

consolation. Le plus grand danger en est même bien-tôt ôté. Il reste de la douleur à souffrir; mais ce n'est plus une douleur qui menace de la mort. Les pécheurs sincerement convertis sont bien-tôt en un état où il leur seroit impossible de prendre plaisir dans leurs dereglemens passez. S'ils ne trouvent pas encore leur consolation & leur joye en Dieu, & dans l'exercice de la vertu, au-moins leur seroit-il insupportable de retourner à leur vie passée. Ils ne goûtent pas Dieu comme il merite d'être goûté. Mais ils n'ont plus aussi de goût pour le monde. Cet état est effectivement dur & pénible aux cœurs accoutumez aux plaisirs sensibles, & qui s'en voyent absolument privez. Ainsi ils éprouvent ce que dit David: *Leur ame a de l'horreur pour toute sorte de nourriture: ils viennent jusqu'aux portes de la mort:* OMNEM *escam abominata est anima eorum; & appropinquaverunt usque ad portas mortis.*

Ps. 106. 8.

Mais qu'ils ne se découragent pas dans cet état. Qu'ils y adorent la justice de Dieu qui punit par ces dégoûts & ces ennuis, les goûts & les plaisirs criminels qu'ils ont cherchez dans la joüissance des créatures. Qu'ils y benissent sa misericorde, qui les délivre par-là de ces goûts

mortels & empoisonnez qu'ils y ont trouvez. Qu'ils pensent que ce défaut de goût dans les exercices de pieté n'est pas un si grand mal qu'ils s'imaginent; puisque cette vie n'est pas le lieu de consolations, & que Dieu les leur reserve pour l'éternité; mais que la privation des plaisirs criminels est un bien inestimable, puisqu'ils eussent été certainement suivis de maux éternels.

Que le souvenir de leurs péchez ne leur cause donc pas de trouble ni de découragement. Les grands péchez subsistans sõt un grand objet de la colere de Dieu: mais les grands péchez détruits par la pénitence & remis par la misericorde de Dieu, sont le triomphe de la grace. Ainsi les grands pecheurs convertis contribuent d'une maniere particuliere à la gloire de la grace: & l'on peut dire qu'ils sont par un titre singulier des *vases de misericorde.* Ce doit être là leur grande consolation dans ce monde, comme ce sera dans l'autre le sujet éternel de leur joye. S'ils sont donc confondus par le souvenir de l'énormité de leur péché, qu'ils rentrent dans la paix par la pensée que Dieu ne les a permis que pour en tirer sa gloire. Qu'ils s'humilient & qu'ils se relevent: mais qu'ils s'humilient en eux-mêmes, & qu'ils se relevent en Dieu.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDY DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Jean* 8. 12.

En ce temps-là JESUS disoit aux Juifs: Je suis la lumiere du monde; celui qui me suit ne marchera point dans les tenebres, mais il aura la lumiere de la vie. Les Pharisiens donc lui dirent: Vous vous rendez témoignage à vous-même; *& ainsi* vôtre témoignage n'est point veritable. JESUS leur répondit. Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage *néanmoins est* veritable; parceque je sçais d'où je viens, & où je vais: mais pour vous vous ne sçavez d'où je viens ni où je vais. Vous jugez selon la chair, mais pour moi je ne juge personne: & quand je jugerois, mon jugement seroit veritable; parceque je ne suis pas seul, mais moi & mon Pere qui m'a envoyé. Il est écrit dans vôtre loi: Que le témoignage de deux personnes sera *jugé* veritable. Or je rends témoignage à moi-même, & mon Pere qui m'a envoyé me rend aussi témoignage. Ils lui disoient donc: Où est-il vôtre Pere? JESUS leur répondit: Vous ne connoissez ni moi, ni mon Pere? si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Pere. JESUS dit ces choses enseignant dans le temple, au lieu où étoit le

trésor ; & personne ne se saisit de lui, parceque son heure n'étoit pas encore venuë.

EXPLICATION.

I. RIEN n'est plus terrible que la verité que JESUS-CHRIST annonce aux Juifs dans l'Evangile de ce jour par ces paroles : *Je suis la lumiere du monde. Celui qui me suis ne marche point dans les tenebres: mais il aura la lumiere de la vie.* Il dit qu'il étoit la lumiere du monde ; c'est-à-dire, qu'il en étoit l'unique lumiere, & que hors de lui il n'y a que tenebres : *Ego sum lux mundi.* Il en conclut que ceux qui le suivent, ne marchent point dans les tenebres : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris.* Et il marque clairement par-là que tous ceux qui ne le suivent point, sont envelopez de tenebres, & ne peuvent marcher que dans des tenebres. Ainsi il divise tous les hommes en deux classes, en ceux qui le suivent, & en ceux qui ne le suivent pas; & il sépare ces classes l'une de l'autre par une effroyable difference. A l'une il donne la lumiere pour partage, & à l'autre les tenebres. Et comme il marque que cette lumiere dont il fait le caractere de ceux qui le suivent, n'est pas cette lumiere ordinaire qui éclaire les corps, mais une lumiere bien plus excellente qu'il ap-

pelle *une lumiere de vie*;c'est-à-dire, une lumiere qui fait vivre ceux qui voyent, il fait connoître par-là que ces tenebres qu'il attribuë à ceux qui ne le suivent point, ne sont pas des tenebres ordinaires, mais des tenebres qui font mourir les ames, ou qui sont des signes qu'elles sont mortes. Cependant ces deux classes comprenent tous les hommes; puisqu'il faut nécessairement ou qu'ils suivent,ou qu'ils ne suivent pas JESUS-CHRIST:& le nombre de ceux qui suivent JESUS-CHRIST étant trés-petit, ceux qui ne le suivent pas & qui n'ont pour partage que la mort & les tenebres, comprennent la plûpart des hommes.

II. MAIS quand on seroit du nombre de ceux qui sont envelopez dans ces tenebres de mort, il en faut sortir:& plus cet état est miserable, plus il faut faire d'efforts pour s'en retirer.Cela n'est point impossible. Car tous ceux qui en suivant JESUS-CHRIST sont dans la lumiere, ont été ensevelis dans ces tenebres & dans cette mort. Ainsi nous avons grand interest de nous informer comment JESUS-CHRIST est la lumiere du monde; puisqu'on ne sçauroit la suivre sans la connoître, ni sortir des tenebres sans la suivre. Et premierement il est certain que JESUS-

Christ ne s'appelle point la lumiere du monde, pour avoir instruit le monde des sciences & des arts. Il n'a rien moins fait que cela ni ses Apôtres non-plus : & l'on peut dire plûtôt que s'il a apporté quelque science dans le monde sur ce point, c'est celle de mépriser toutes les sciences qui sont l'objet & le fondement de la vanité & de la curiosité des hommes. Il les sçavoit sãs doute dans tout ce qu'elles õt dit vrai. Cependant on ne trouve pas qu'il en ait jamais parlé. Ce ne sont donc point là ces tenebres que Jesus-Christ dissipe comme lumiere du monde. Ce ne sont point là les connoissances qu'il a données, ce sont celles que l'homme avoit perdues par le péché, & dont la perte le rendoit malheureux & coupable. Les tenebres qu'il est venu dissiper sont des tenebres jointes à la mort de l'ame, & qui sont bannies par une lumiere qui lui rend la vie.

III. L'homme a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravé dans le fond de sa nature, & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Mais avant le péché cette idée n'étoit pas seulement generale & confuse comme elle est à présent, elle étoit distincte & particuliere. Il sçavoit que ce souverain bonheur ne se trouvoit que

dans la possession de Dieu ; c'est-à-dire, de la sagesse & de la justice éternelle ; & il desiroit & aimoit cette sagesse & cette justice. Le péché a effacé de son esprit & de son cœur cette connoissance distincte & cet amour particulier du souverain bien. Il ne lui en reste qu'une notion confuse & generale, laquelle est inséparable de sa nature. Il ne sçauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit plus que confusément: mais il ne sçait où il est, ni en quoi il consiste ; & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car trouvant des biens créez qui contienent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le devore, il les prend pour le bien souverain ; il y rapporte ses actions, & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'est en quoi consistent ces tenebres: & cela fait voir qu'elles sont bien differentes des tenebres corporelles. Car les tenebres qui dérobent les corps à nos yeux, sont une simple privation de lumiere qui se corrige souvent par les autres sens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas. Mais les tenebres spirituelles ne sont pas de simples privations de lumiere ; ce sont des erreurs & de fausses lumieres qui portent à juger & à agir.

On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît point, & voir ce qu'on ne voit point. On croit tenir ce bien dont on a l'idée confuse, & l'on ne tient rien qui y ressemble ; & ce qui est de plus terrible, c'est qu'on ne s'en détrompe que lorsqu'il est inutile d'être détrompé.

IV. C'est l'état où l'homme a été réduit par le péché: & les rayons de sagesse & de verité qui lui ont fait entrevoir quelque verité au travers de ses plus épaisses tenebres, ne l'ont point délivré de ce malheur ; parcequ'il ne manquoit point de les rejetter. Cette *lumiere luisoit dans les tenebres* du monde, comme dit saint Jean : *mais les tenebres ne l'ont point reçuë.* Le Fils de Dieu a donc bien voulu par une bonté infinie remédier à ce mal, en se rendant la lumiere du monde d'une maniere plus efficace & plus claire : & c'est ce qu'il a fait par son Incarnation. Car il faut bien remarquer que ces paroles ; *Je suis la lumiere du monde,* ne s'entendent pas de Jesus-Christ simplement comme sagesse & comme verité increéé; mais qu'elles s'entendent de Jesus-Christ comme verité & comme sagesse incarnée. Elles s'entendent de Jesus-Christ homme & conversant parmi les hommes. C'est pourquoi il dit

Ioan. 1. 5.

de lui-même en un autre endroit, *qu'il* *Joan 9. 5.*
est la lumiere du monde pendant qu'il est dans le monde: QUANDIU *sum in mundo, lux sum mundi*. Ce qui marque manifestement que quand il a dit qu'il est dans le monde en qualité de lumiere, il ne parle pas d'une sorte de présence qui est perpetuelle, & selon laquelle il ne s'en retire jamais : mais il parle d'une présence qui n'étoit que pour un temps, & qui devoit cesser, qui est la présence de JESUS-CHRIST visible dans le monde. Ce n'est donc pas simplement dans JESUS-CHRIST, côme dans le Verbe & la sagesse de Dieu, qu'il faut chercher cette lumiere sans laquelle nous marchons dans les tenebres; c'est dans JESUS-CHRIST incarné, dans JESUS-CHRIST homme, & dans la vie qu'il a menée sur la terre, qui n'est plus effectivement exposée à nos yeux, mais qui nous est conservée par l'histoire fidéle qu'il nous en a laissée dans son Evangile.

V. EN s'attachant, selon cette vûë, à JESUS-CHRIST homme, pour y chercher la lumiere dont nous avons besoin, on peut dire en general qu'on la doit chercher dans ses paroles, dans ses privations, dans ses actions, dans ses souffrances, & dans sa grace. Il la faut chercher dans ses paroles, parcequ'elles con-

tiennent la condamnation formelle des fausserez & des erreurs où les hommes s'étoient engagez par les jugemens faux & téméraires qu'ils avoient portez des biens & des maux. Ces divines paroles apprennent aux hommes en quoi consiste le vrai bien: & c'est par où JESUS-CHRIST a voulu commencer toutes ses instructions. *Beati pauperes spiritu. Beati mites.* BIENHEUREUX *sont les pauvres d'esprit. Bienheureux les débonnaires.* Rien ne pouvoit être plus opposé aux fausses idées des hommes, ni aux faux principes qui sont les sources de leurs actions. Jesus-Christ ne s'est point amusé à combattre certaines erreurs philosophiques qui ont peu de part à la conduite de la vie. Il s'est attaché directement aux grands ressorts de leurs actions. Ce qu'il a attaqué, c'est la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour du plaisir, l'hypocrisie, ce qu'il a établi, c'est le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en esprit & en verité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, l'abnegation de soi-même. Ce n'est pas qu'il y ait aucune erreur des hommes touchant les biens & les maux, qui ne soit condamnée par une consequence nécessaire dans les paroles de JESUS CHRIST, ni au-

Matt. 5. 3. 4.

cune vertu qui n'y soit approuvée & commandée. Car les paroles de Jesus-Christ sont d'une fecondité infinie. Et si elles sont si steriles à nôtre égard, c'est que nous n'avons pas soin d'en sonder la profondeur. Il faut qu'elles soient bien êtenduës, puisqu'elles jugeront tous les hommes, comme Jesus-Christ nous le declare. Or elles ne les jugeront que parcequ'elles contiennent les régles de toutes leurs actions, & qu'elles condamnent tout ce qui est contraire à la justice.

VI. Mais Jesus Christ ne s'est pas contenté de renfermer dans ces paroles cette lumiere que nous devons suivre en la conduite de nôtre vie : il l'a renfermée aussi dans ses privations. Car il y a bien de la difference entre les privations de Jesus-Christ & les nôtres. Les nôtres ne sont que des marques de nôtre impuissance & de nôtre foiblesse, & non de la disposition de nôtre cœur. Souvent nous ne desirons rien davantage que les choses dont l'ordre de Dieu nous a privez, & qu'il nous est impossible d'avoir. Mais les privations de Jesus-Christ sont des marques de son choix & de sa volonté. Il n'a été privé de rien, que parcequ'il l'a voulu. Et ainsi toutes ses privations sont des signes certains qu'il les a choisies &

qu'il les a préferez à la possession des choses dont il s'est privé. Or étant la sagesse infinie & la verité souveraine, il ne s'est point trompé dans son choix ; & par consequent toutes les privations des choses du monde qu'il a embrassées, sont meilleures & plus utiles que la possession de ces mêmes choses. La consequence est certaine & indubitable. Il a préferé la pauvreté aux richesses ; l'humiliation & l'abaissement à la pompe du monde ; la privation des plaisirs à la joüissance des plaisirs. Donc la pauvreté est meilleure que les richesses ; l'humiliation, que la pompe du monde ; la privation des plaisirs, que la joüissance des plaisirs. Jesus-Christ par le choix volontaire de ses privations, a decidé ces questions avec une autorité souveraine. Car pour nous montrer, dit saint Augustin, que toutes ces choses dont la desir des hommes au péché, sont viles & méprisables, il a voulu s'en priver.

De agone christianor.

Mais si en décidant ces questions, il ne nous a pas imposé une nécessité absoluë de nous priver de ces mêmes choses, il nous a imposé au-moins une nécessité d'approuver son choix & son jugement. S'il n'est pas nécessaire de se priver entieremẽt des richesses, il est nécessaire de croire

que la privation des richesses vaut mieux que la possession : il est nécessaire de croire que ceux qui y renoncét, sont plus heureux que ceux qui n'y renoncent pas; qu'ils choisissent la meilleure voye & la meilleure part : Il est nécessaire de ne pas louer l'état des richesses du monde, & de n'en inspirer pas l'amour par ses discours. On ne veille guéres d'ordinaire sur ces sortes de discours, & on les regarde comme indifferens. Cependant rien n'a de plus grands & de plus mauvais effets sur les ames de ceux à qui on les fait. Car ce qu'il y a de plus naturel dans les passions; c'est-à-dire, ce qu'elles tirent de la corruption de la nature, est infiniment augmenté par les discours des hommes qui impriment une idée avantageuse de ce que Jesus-Christ a méprisé, & qui tendent ainsi à condamner son choix & à faire estimer ce qu'il a voulu faire mépriser.

VII. Les actions de Jesus-Christ sont encore des régles plus précises & plus expresses de la conduite des hommes, que ses privations. Car il y a imprimé tous les caracteres de sa sagesse, & les a exposées à la vûë des hommes pour leur servir de modéles & de régles. Ils étoient trop grossiers & trop terrestres, pour découvrir ces veritez dans le sein de Dieu &

dans la sagesse increéée. Ainsi il les a voulu rendre sensibles en les imprimant dans les actions de son humanité. Il n'y a rien qu'on ne puisse lire dans ces divins caracteres : mais on y lit sur-tout cette régle qui comprend toutes les autres, & qui exclut toutes sortes de déreglemens, de n'avoir en vûë dans toutes ses actions que l'execution de la volonté de Dieu. C'est ce que Jesus-Christ *entrant dans le monde* s'étoit uniquement proposé, comme on le voit dans ces paroles de David, qui sont appliquées au Fils de Dieu par le grand Apôtre : *J'ay dit : Me voici ; je viens pour faire, mon Dieu, vôtre volonté, & accomplir vôtre loi au fond de mon cœur.* C'est ce qu'il appelloit sa nourriture. Meus *cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, & perficiam opus ejus.* C'étoit sa nourriture, & sa nourriture continuelle. Car il n'a jamais fait aucune action que dans cette vûë. *Je fais toûjours* dit-il, *ce qui lui est agreable* : Quæ *placita sunt ei, facio semper.* Il ne vivoit & ne demeuroit dans le monde que pour cela. Et c'est-pourquei aprés l'avoir pleinement accompli, il cessa de vivre. Apres avoir dit : *Tout est accompli*, dit saint Jean, *il rendit lesprit* : Dixit, *consummatum est; & inclinato capite, emisit spiritum.*

Hebr. 3. 7.
Psal. 39. 11
Joan. 4. 34.
Joan. 38. 29
Ioan. 17. 30.

C'est ainsi que Jesus-Christ nous a voulu instruire de ce que nous devons à la volonté de Dieu. Nous pouvons dire comme lui, que nous ne sommes dans le monde que pour l'accomplir. C'est nôtre devoir & nôtre bonheur. Car quel plus grand déreglement, & quelle plus grande injustice peut-on s'imaginer, que de préferer les desirs & les fantaisies des créatures miserables comme nous sommes, aux volontez toûjours saintes & toûjours justes d'un Dieu tout-puissant? Quel plus grand honneur pouvons-nous avoir que celui de lui obéïr? c'est-là l'exemple & la régle que Jesus Christ nous a donné dans toute sa vie.

VIII. Enfin de-peur que les maux de la vie ne nous détournassent de l'execution des volontez de Dieu, par la crainte d'y tomber, Jesus-Christ a voulu lui-même souffrir tous ces maux; afin de nous montrer avec quelle fermeté nous nous devons attacher à la verité & à la justice.

« Pour empêcher les hommes, dit saint « Augustin, d'apprehender les choses dõt « la crainte les engage à s'écarter de la ve- « rité, il a voulu les souffrir. S'ils fussent demeurez innocens, ils n'auroiẽt point été obligez de soûtenir aucun combat pour la

défense de la verité. La nécessité de souffrir pour elle est une suite du péché. Et ainsi il faut que l'homme, tout foible qu'il est, fasse présentement des actions de force qu'il n'auroit point été obligé de faire étant fort. Mais pour l'empêcher de perdre courage, Jesus-Christ innocent s'est mis à la tête de ceux qui souffrent. Il a souffert lui-même tous les maux que nous pouvions être obligez de souffrir, & il leur a montré par son exemple ce qu'il falloit souffrir pour la verité. Ce n'est pas que les souffrances de JESUS-CHRIST n'ayent encore d'autres fins, dont la principale est de satisfaire à la justice de Dieu pour les péchez des hommes, & de lui offrir le prix de leur redemption: mais celle de nous apprendre à souffrir en est certainement une, puisque saint Pierre nous declare que Jesus-Christ *a souffert pour nous en donner l'exemple, & nous engager à suivre ses pas* : CHRISTUS *passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.*

Act. 9. 16.

1. Pet. 22. 2.

IX. Jesus-Christ est encore la lumiere du monde d'une autre maniere, qui seule rend utile tout ce que l'on peut en appercevoir dans ses paroles, dans ses privations, dans ses actions, & dans ses souffrances. C'est par le don de sa grace.

Car nous ne découvrons toutes ces lumieres qu'on peut appeller extérieures, que par une lumiere intérieure qu'elle nous donne. Mais elle ne nous les découvre qu'en nous attachant à Jesus-Christ, & non en nous les faisant puiser immédiatement en Dieu. Car Jesus-Christ étant *la voye, la verité, & la vie*, il faut marcher dans lui comme voye pour arriver à lui comme vie. C'est pourquoi toutes les spiritualitez qui nous séparent de Jesus-Christ ne sont pas des voyes, mais des égaremens; puisqu'elles nous écartent de la veritable voye. Nourrissons-nous donc de ces divines paroles. Honorons toutes ces divines privations. Soumettons-nous avec joye à toutes celles où il nous réduit. Imitons ses actions, & la fin unique de ses actions, qui est d'accomplir la volonté de Dieu en tout: & recevons avec gratitude la part qu'il nous fait de ses souffrances; puisque c'est pour nous apprédre à souffrir qu'il a voulu souffrir lui-même. C'est en cette maniere que Jesus-Christ sera nôtre lumiere, & que nous ne marcherons point dans les tenebres. Ce n'est pas la vûë de cette lumiere qui nous en préserve, c'est de la suivre. Car Jesus-Christ ne dit pas: Celui qui me voit, ne marche point dans les

les tenebres ; mais *celui qui me suit*, ou plûtôt il la faut suivre pour l'avoir ; & il n'y a que ceux qui la suivent qui la voyent ; puisqu'il n'y a que ceux qui la suivent qui *ont la lumiere de la vie* : Et *habebit lumen vitæ*; & que ceux qui n'ont pas la lumiere de la vie, demeurent nécessairement ensevelis *dans les tenebres & dans l'ombre de la mort* : In *tenebris & in umbra mortis.*

SUR L'EPISTRE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

EPÎTRE. *Hebr.* 9. 11.

MES Freres : *Jesus*-CHRIST le Pontife des biens futurs étant venu *dans le monde*, est entré une fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand & plus excellent, qui n'a point été fait par la main des hommes ; c'est-à-dire, qui n'a point été formé par la voye commune & ordinaire ; & il y est entré non avec le sang des boucs & des veaux, mais avec son propre sang, *nous* ayant acquis une redemption éternelle. Car si le sang des boucs & des taureaux, & l'aspersion de *l'eau mêlée avec* la cendre d'une genisse, sanctifie ceux qui ont été souillez, en leur donnant une pureté exterieure & charnel-

le ; combien plus le sang de *Jesus* - CHRIST, qui par l'Esprit éternel s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tâche, purifiera-t-il nôtre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant? C'estpourquoi il est le mediateur du Testament nouveau, afin que par la mort qu'il a soufferte pour expier les iniquitez qui se commettoient sous le premier Testament, ceux qui sont appellez de Dieu reçoivent l'heritage éternel qu'il leur a promis] en JESUS - CHRIST nôtre Seigneur.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ est le Pontife de tous les hommes, comme il est le Redempteur de tous les hommes; puisqu'il ne ne les rachete que par le sacrifice qu'il a offert sur la croix, & qu'il offre dans le ciel & sur la terre comme Pontife éternel. Mais la qualité que saint Paul lui donne d'être *le Pontife des biens futurs*, nous fait voir comment on participe aux effets qu'il opere dans les ames comme Pontife. Car puisqu'il est *le Pontife des biens futurs*, tous ceux qui n'ont aucun desir sincere de ces biens &, qui ne travaillent point à se les procurer, renoncent en quelque sorte aux fruits du Sacerdoce de Jesus-Christ. Ils ne le reconnoissent point comme leur Pontife. Ils n'attendent rien de lui, & ils ne prétendent rien aux biens qu'il veut procurer aux hommes en cette

qualité. Ils abusent même de toutes les graces qu'ils reçoivent de lui; puisqu'elles se rapportent à ces biens, & ne sont données que pour nous en inspirer l'amour. Il s'ensuit donc de-là, que la cupidité dominante & la préference des biens temporels aux éternels, qui fait le caractere des gens-du-monde, est un renoncement à la Religion chrétienne. Car tout le culte que cette Religion rend à Dieu, est renfermé dans le sacrifice que Jesus-Christ offre en qualité de Pontife; ce sacrifice comprenant non-seulement le corps du médiateur, mais aussi toutes les bonnes œuvres des membres de l'Eglise; parceque Jesus-Christ les y offre en offrant l'Eglise même avec lui, comme l'enseigne saint Augustin: TOTA *ipsa redemta civitas, hoc est, congregatio societasque Sanctorum, universale sacrificium offertur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit in passione pro nobis.* Toute la cité rachetée est offerte à Dieu " comme un sacrifice universel, par le " Grand-Prêtre qui s'est offert pour nous " dans sa Passion. Toute l'Eglise est donc " comprise dans le sacrifice de Jesus-Christ, & toutes les bonnes œuvres de ceux qui la composent; puisque ces bõnes œuvres, pour être reçûes de Dieu, doivent être

Aug. de civ. Dei l. 10. c. 6.

ointes au ſacrifice de JESUS-CHRIST. Ainſi ce ſacrifice univerſel comprend tout le culte qui eſt rendu à Dieu par les membres de l'Egliſe: Et comme il eſt offert par J. CHRIST dans le ciel, il eſt auſſi offert ſur la terre par les miniſtres de l'Egliſe & par J. CHRIST Souverain-Prêtre ; ce que ſaint Auguſtin témoigne par ces paroles qu'il ajoûte au même chapitre: QUOD *etiam in Sacramento altaris fidelibus noto, frequentat Eccleſia, ubi eidem demonſtratur quod in ea oblatione* « *quam offert, ipſa offeratur.* C'eſt, dit-il, ce « que l'Egliſe pratique tous les jours dãs le « Sacrement de l'autel connu des fidéles, « où il lui eſt marqué, que dans le ſacrifice « qu'elle offre, elle eſt elle-même offerte.

Mais ſoit que JESUS-CHRIST offre ce grand & univerſel ſacrifice dans le ciel ou ſur la terre, il l'offre toûjours comme *Pontife des biens futurs*, & il n'offre rien qui ne s'y rapporte. Ceux donc qui ne font rien pour les acquerir, qui bornent leurs pretentions & leurs deſirs aux biens de la terre, ne contribuent rien à ce ſacrifice, & ne préſentent rien à J. CHRIST qu'il puiſſe joindre à ſon ſacrifice. Ils ne prétendent rien à ce que JESUS-CHRIST veut obtenir à ceux pour qui il l'offre. Car tout ce qu'il demande ſe rapporte toû-

jours aux biens futurs, puisqu'il le demande comme Pontife, & qu'il n'est Pontife que des biens futurs.

II. Il s'ensuit de-là que tous les amateurs du monde, qui y mettent leur fin & leur espérance, & qui ne font aucun effort pour sortir de ce malheureux état, n'assistent jamais comme il faut au sacrifice de la Messe, ni d'une maniere qui leur soit utile; parcequ'ils n'aiment point les biens pour lesquels le sacrifice est offert; & qu'ils ne se joignent point à Jesus-Christ *Pontife des biens futurs*, qui ne s'offre que pour les obtenir à son Eglise: de-sorte qu'en y assistant de corps, ils ne font que le deshonorer & le profaner.

C'est à la verité une pratique trés-sainte que d'assister tous les jours à la sainte Messe. On ne sçauroit trop porter les fidéles à s'unir à l'Eglise pour offrir avec elle tous les jours ce sacrifice. Mais il faut les avertir en même-temps, que ce sacrifice étant offert principalement par Jesus-Christ comme *Pontife des biens futurs*, se raporte uniquement à ces biens. De-sorte que ceux qui ne les desirent point, ne sçauroient se joindre au sacrifice de J. Christ, ni rapporter ce sacrifice qu'à quelque fin basse, terrestre, & indigne de sa sainteté. Et de-là il s'ensuit, non qu'ils

ne doivent pas assister à ce sacrifice des Chrétiens, mais qu'ils y doivent assister avec des dispositions chrétiennes. Car on péche, ou en n'y assistant pas quand l'Eglise le commande, ou en y assistant sans les dispositions qui y sont essentielles, qui consistent dans l'amour & le desir des biens éternels pour lesquels il est offert.

III. C'est ce qui fait voir encore que la maniere d'offrir utilement le sacrifice de la Messe, qui est le même que celui de Jesus-Christ sur la croix, ne dépend pas principalement des pensées de dévotion que l'on a pendant le sacrifice, ni des prieres que l'on y forme. Il faut à-la-verité tâcher d'exciter sa foi & sa dévotion par de saintes pensées & de saints desirs, & même par des paroles saintes prononcées vocalement. Mais quand on seroit même privé de tous ces secours par des distractions involontaires, pourvûque Dieu voye dans le cœur ce *desir des biens futurs*, & cet amour de la vie éternelle, on coopere au sacrifice de Jesus-Christ, & l'on sacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de sacrifier en cette maniere, il faut que hors de l'Eglise, & dans les actions ordinaires de la vie on ait effectivement cette intention. Car il ne faut pas prétendre qu'il soit possible de se rapporter à

Dieu dans l'Eglise, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ses autres actions. C'est hors de l'Eglise & dans les actions ordinaires de la vie que l'on prépare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Eglise. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Eglise, ne le trouve point dans l'Eglise. Le sacrifice est une suite de la vie. Qui ne vit point pour Dieu, ne se sacrifie point à Dieu; & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lorsque l'on donne tout le reste de son temps à ses passions sans rapport à Dieu.

IV. Doit-on conclure de-là que Jesus-Christ soit tellement *le Pontife des biens futurs*, qu'on ne lui puisse demander aucun bien pour cette vie, ni prétendre en obtenir aucun par son sacrifice? Ce seroit une trés-fausse conclusion. Car l'Eglise dans les prieres mêmes du sacrifice, demande des graces & des bienfaits temporels. Elle l'offre non-seulement pour l'espérance du salut éternel, mais aussi pour la vie temporelle: *Pro spe salutis, & incolumitatis suæ.* Elle demande la protection de Dieu en toutes choses: *Ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio.* Elle demande le secours de Dieu pour l'ame & pour le corps: *Tutamen mentis & corporis.* Elle approuve qu'on offre le sa-

crifice pour diverses nécessitez temporelles. La puissance de Jesus-Christ n'est bas bornée aux seuls *biens futurs*, puisqu'il a reçu dans sa resurrection toute sorte de puissance dans le ciel & sur la terre: *Data est mihi*, dit-il, *omnis potestas in cœlo & in terra.* Cette puissance étant la recompense du sacrifice qu'il a offert sur la croix, on ne doit point douter qu'il ne soit le distributeur de tous les biens temporels de même que de tous les biens éternels, & que nous ne tenions de lui tout ce que nous en avons jusqu'à la vie même : car ayant merité de la perdre par le péché, elle ne nous est prolongée que par les merites de Jesus-Christ. Comment donc peut-on dire que Jesus Christ ne soit le pontife que des biens futurs ; puisque les biens temporels dépendent de lui comme les futurs? C'est qu'il ne donne & n'obtient à personne les biens temporels que par rapport aux biens futurs. Tout bienfait temporel se reçoit mal & avec ingratitude, si l'on n'en use pour cette fin. S'il nous prolonge la vie temporelle, c'est afin que nous l'employions à acquerir les biens futurs; à remedier à nos maladies spirituelles, & à nous préparer à l'éternité. Quiconque en use pour une autre fin, est ingrat, & abuse contre l'in-

Matt. 28. 18.

tention de Jesus-Christ des biens qu'il reçoit de Jesus-Christ. Ainsi comme il ne nous accorde jamais rien que pour cette fin, il n'est pas permis de les lui demander pour une autre fin, ni d'en user par une autre intention. Ce n'est donc pas un mal de demander des choses temporelles à Jesus-Christ ; mais c'est un mal de ne demander à J. Christ que des choses temporelles, & d'en faire la derniere fins de nos demandes. Jesus-Christ ne peut rien accorder à de telles prieres que par justice, & pour la punition de ceux qui les lui offrent, & qui employent son sacrifice à cette fin : & leur oblation, en-tant qu'elle vient d'eux-mêmes, ne se termine qu'à les rendre plus criminels.

V. Mais quel est le lieu principal où Jesus-Christ offre la victime de son sacrifice ? C'est *le sanctuaire*, dit l'Apôtre : & ce sanctuaire est le ciel: car Jesus-Christ n'étant pas Prêtre selon l'ordre d'Aron, n'est jamais entré dans le sanctuaire de la Jerusalem visible.

Il est entré, dit l'Apôtre, dans le *sanctuaire* du ciel, non comme le Grand-Prêtre entroit *une fois l'année* dans celui de la terre, & *il y est entré non avec le sang des boucs*, mais avec *son propre sang* : SED *per proprium sanguinem*. Ce n'est

Hebr. 9. 7.

v. 12.

point lui qui a imité le Grand-Prêtre de la Synagogue ; mais c'est que Dieu avoit imposé cette loi au Grand - Prêtre de la Synagogue, pour figurer ce que J. C. devoit faire. La vérité n'est pas pour la figure; mais la figure est pour la verité qu'elle représente. Comme donc le Grand-Prêtre de la loi aprés avoir entré dans le sanctuaire du temple, y offroit le sang du veau & du bouc qu'il avoit immolé hors de ce temple ; de même J. C. étant entré dans le sanctuaire du ciel, y offre à Dieu le sacrifice immolé hors du ciel ; c'est à dire, sur le Calvaire. L'immolation n'a été faite qu'une fois, & elle a été terminée par la mort de J. C. Mais l'oblation de J. C. immolé est éternelle & elle se fait par - tout où J. C. est. Elle se fait dans le ciel, parceque J. C. y est. Elle se fait sur la terre, parceque J. C. s'y rend présent pour s'y offrir sur nos autels. Ainsi l'oblation de J. C. présent est une suite nécessaire de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Il s'offre dans le ciel comme immolé sur le Calvaire ; & il s'offre de même sur la terre comme immolé sur la croix. Mais cette immolation sur le Calvaire est représentée de-plus sur la terre par la séparation visible des voiles dont il est couvert sur nos autels. La victoire &

l'oblation de la victime sont les mêmes sur le Calvaire, dans le ciel & sur nos autels. Et ce n'est par-tout que la même oblation, & le même offrant qui est Jesus-Christ en qualité de Prêtre éternel: *Tu es Sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.* Psal. 109. 4.

VI. Il est aisé de comprendre par-là de quelle maniere il faut assister au sacrifice de la Messe. Car puisque ce sacrifice qui se fait sur nos autels est le même, quand à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que Jesus-Christ a offert sur le Calvaire, & que Jesus-Christ s'y offre par la continuation de la même oblation qu'il a faite sur le Calvaire, & qu'il fera toûjours dans le ciel; il est clair que nous devons assister à la Messe, comme nous aurions dû assister au sacrifice de la croix, si nous y avions été présens, & comme y a assisté la sainte Vierge qui y a été effectivement présente. Elle s'est jointe aux dispositions de Jesus-Christ offrant son sacrifice: & nous nous devons unir à ces mêmes dispositions. Et quoique nous soyons bien éloignez de les comprendre comme la sainte Vierge les comprenoit, nous devons néãmoins y entrer selon la mesure de nôtre lumiere. Jesus-Christ s'est offert pour ado-

rer la sainteté de Dieu, pour reparer l'outrage qui lui avoit été fait par les péchez des hommes ; pour reconcilier l'homme avec Dieu ; pour lui obtenir les graces & les biens nécessaires à operer son salut. Nous devons entrer dans les mêmes vûës & les mêmes motifs, & offrir cette sainte victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas si distinctement par nôtre esprit, unissons nous au moins de cœur à l'esprit de Jesus-Christ sans les comprendre. Joignons nous à l'Eglise dans cette oblation, & demandons à JESUS-CHRIST quelque part de l'esprit qu'il inspire à l'Eglise pour l'offrir.

VII. Jesus-Christ n'est entré dans le ciel que par son sang ; c'est-à-dire, qu'en sacrifiant son corps à Dieu, & en offrant à Dieu ce corps sacrifié : mais il ne l'a offert que pour nous, parceque le nôtre n'étoit plus capable de lui être offert. Nous étions bien obligez de lui offrir nôtre vie pour l'expiation de nos péchez : mais étant souillée, elle n'en étoit pas digne ; parceque toute victime qu'on offre à Dieu doit être pure, & nous étions impurs & souillez. Mais ce qui nous étoit impossible dans l'état où nous étions réduits, nous a été rendu possible par J.

Christ. En offrant sa vie pour nous en sacrifice d'expiation, il nous a rendus capables de lui offrir aussi la nôtre en la joignant à la sienne. La sainteté de sa victime rend la nôtre acceptable aux yeux de Dieu. Il ne faut donc pas croire que J.C. offrant sa vie pour nous, ait prétendu nous exemter d'offrir la nôtre. Il a offert son sacrifice pour sanctifier le nôtre, & non pour l'anéantir. L'homme aprés le sacrifice de la croix demeure dans la même obligation d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice. Mais le sacrifice de J. C. fournit à l'homme le moyen de rendre son sacrifice agreable à la majesté de Dieu.

VIII. Tous les hommes à la verité ne sont pas obligez à mourir d'une mort sanglante comme Jesus-Christ, ni de souffrir le martyre comme lui : mais ils sont tous obligez de mourir & d'offrir leur vie en sacrifice, comme J. C. & par J. C. Dieu s'est reservé de leur marquer le temps & la maniere de leur sacrifice : & ce temps qu'il leur a marqué est celui où il les met dans la nécessité de mourir. Il le fait quelquefois par une violence étrangere. Il leur rend quelquefois la mort absolument nécessaire, en l'attachant à l'obligation de rendre témoignage à la verité. Mais de quelque maniere que

ce soit, c'est un devoir general d'offrir sa vie en sacrifice à Dieu, & de l'offrir par JESUS-CHRIST, & en l'unissant à la mort de JESUS-CHRIST. Et ainsi c'est un exercice & une pratique trés-utile, en assistant comme les fidéles font si souvent, au sacrifice du corps de JESUS-CHRIST, qui se fait sur nos autels, d'offrir en même-temps nôtre vie à Dieu pour le temps où il nous la demandera, & de lui demander la grace de la lui offrir quand il lui plaira de nous mettre dans cette néceßité.

IX. Il s'ensuit de-là que tous les membres de JESUS-CHRIST sont en cela conformes à leur chef; qu'ils n'entreront non plus que lui dans le ciel, qu'avec leur sang; c'est-à-dire, par le sacrifice de leur vie unie à son sacrifice; & qu'ainsi il n'est pas vrai seulement de Jesus-Christ comme chef, mais de JESUS-CHRIST tout entier; c'est-à-dire, du chef & des membres, qu'ils n'entrent dans le sanctuaire du ciel que par le sacrifice de leur vie. Mais comme les mots de *vie* & d'*ame* se prennent dans l'Ecriture non-seulement pour la vie du corps, mais aussi pour le principal objet humain de l'attachement de l'ame; & que c'est en ce sens qu'il nous est commandé *de haïr nôtre ame*, & qu'il est dit que *celui*

Luc 14. 26.

qui conserve sa vie, la perdra : on peut dire encore que l'on n'entrera point dans le ciel qu'en perdant sa vie & son ame c'est-à-dire, en renonçant aux choses qui sont la principale attache humaine de l'ame, Dieu veut être le principal objet de nôtre cœur. Il ne peut souffrir de compagnon. Nous ne devons rien préferer ni égales à Dieu, ni mettre aucune chose en balance avec Dieu. Il faut qu'il voye dans nôtre cœur une disposition de perdre tout, & même la vie, plûtôt que de le perdre. Ainsi quoique tous les Chrétiens ne soient pas dans le degré de force nécessaire pour souffrir actuellement le martyr, ce qui fait dire à S. Augustin, qu'il y a plusieurs femmes mariées qui sont aux yeux de Dieu dans un plus haut degré de perfection & de vertu, que plusieurs vierges; parceque Dieu voit en elles qu'elles sont prêtes à mourir pour lui, ce qu'il ne voit point dans ces vierges: il y a pourtant un sens dans lequel le martyre est d'obligation à tous les Chrétiens selon la préparation du cœur; parceque tous les Chrétiens doivent être dans une préparation réelle & effective de tout perdre, & la vie même, plûtôt que de perdre Dieu. Et cette dispositió nécessaire à tout Chrétien, étant une espece de martyre, & ce

Mat. 10. 30. & Marc. 8. 35.

De sancta virginit.

que l'Evangile appelle la perte de sa propre vie, il s'ensuit en ce sens, qu'aucun des membres de Jesus-Christ ne sera reçu au ciel que par le martyre & par son sang.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Jean.* 8. 46.

EN ce temps-là, JESUS disoit aux Juifs & aux princes des Prêtres : Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché ? Si je vous dis la verité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu : c'est pour cela que vous ne les entendez point, parceque vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui repondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, & que vous êtes possedé du démon ? JESUS leur repartit : Je ne suis point possedé du démon ; mais j'honore mon Pere, & vous me deshonorez. Pour moi je ne cherche point ma propre gloire, un autre la recherchera, & *me* fera justice. En verité, en verité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Les Juifs lui dirent : Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possedé du démon. Abraham est mort, & les Prophetes aussi

& vous osez dire : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que nôtre pere Abraham qui est mort, & *que* les Prophetes *qui* sont tour morts? Qui prétendez-vous être? JESUS leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien : c'est mon Pere qui me glorifie : Vous dites qu'il est vôtre Dieu : & cependant vous ne le connoissez pas : mais pour moi je le connois ; & si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous ; mais je le connois, & je garde sa parole. Abraham vôtre pere a desiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vû, & il en a été comblé de joye. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, & vous avez vû Abraham? JESUS leur répondit : En verité, en verité je vous le dis : Je suis avant qu'Abraham fût au monde. Là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jetter : mais JESUS se cacha, & sortit du temple.

EXPLICATION.

I. ON peut considerer ces paroles ou comme une régle & un modéle general pour tous les Pasteurs, ou comme un caractere singulier de JESUS-CHRIST. Tous les Pasteurs doivent pouvoir dire aux peuples qui leur sont confiez : *Qui de vous me convaincra de péché?* Mais J.C. l'a dit & l'a pû dire aux Juifs d'une maniere si particuliere, qu'elle fait un des principaux caracteres qui le distinguent de tous les hommes purement hommes. Tout Pasteur devroit avoir droit

de dire : *Qui de vous me convaincra de péché* ? parce que, selon le premier ordre de l'Eglise, tous les Prêtres doivent avoir conservé l'innocence de leur batême, & en avoir augmenté la grace par un exercice continuel des vertus chrétiennes. Si l'Eglise s'est trouvée obligée dans la suite des temps d'en admettre d'autres, c'est avec douleur, contre son premier esprit, & par la nécessité où elle a été réduite : mais au moins elle exige encore de ceux qu'elle admet au Sacerdoce, une vie exemte de crimes depuis un temps considérable. Elle veut qu'il n'y ait rien qui les deshonore devant ceux qu'ils doivent instruire. Elle est bien éloignée d'approuver qu'on fasse du sacerdoce un état de pénitence, & qu'on porte aux autels des mains encore toutes soüillées par des dereglemens honteux & connus. Elle sçait trop quelle est la grandeur & la pureté des mysteres dont elle les rend ministres ; & elle n'ignore pas que quoique J. C. ait ordonné au peuple de pratiquer ce que disent les Pasteurs, & de n'imiter pas leurs actions. *Quacumque dixerint vobis, facite secundùm opera verò nolite facere* : c'est néanmoins une tentation si humaine & si naturelle à l'homme d'être peu touché par des instructions qui sont démen-

Mat. 23. 1.

ties par la vie précedente de celui qui les donne, qu'elle évite autant qu'elle peut d'y exposer ses enfans. La vie prêche aussi-bien que les paroles; & l'impression de ce qui paroît ou y a paru, est toûjours beaucoup plus vive que celle qui n'est formée que par les discours. On parle par raport à ce qu'on peut persuader aux autres: mais on vit par rapport à ce qu'on aime, & l'on aime ce que l'on juge de meilleur pour soi. Il ne faut donc pas qu'un Pasteur qui prêche par sa vie que le monde & les choses du monde sont aimables & dignes d'être recherchées, prétende persuader ses auditeurs par ses paroles qu'elles ne sont dignes que de mépris. Ce sont deux manieres de prêcher qui se détruisent l'une l'autre : mais la plus forte & la plus vive, qui est celle de l'exemple & de la vie, l'emporte toûjours sur l'autre.

Il faut au moins, comme je l'ai dit, que la vie qui précede immediatement le sacerdoce & les fonctions de ce ministere, ne démente pas les paroles des Pasteurs, & ne donne point l'idée qu'elles ne sont pas sinceres. Il faut que la malice du cœur n'ait pas cette prise, & qu'ainsi le Pasteur en disant avec Jesus-Christ. *Qui de vous convaincra de péché ?* il ne reveille pas dans ceux à qui il parle, des

ſouvenir qui le rendent mépriſable & odieux.

II. Cependant comme Dieu a voulu que ſon Egliſe fût gouvernée par des hommes foibles,& non exemts de défauts humains, il ne faut pas auſſi que les peuples exercent envers leurs Paſteurs une ſéverité maligne, en ne leur pardonnant aucun des défauts qu'ils ſe pardonnent à eux-mêmes ſi facilement. Car c'eſt une choſe étrange combien ceux qui ſont ſi peu ſpirituels & ſi peu indulgens à l'égard d'eux-mêmes, ſont ſubtils & ſpirituels à l'égard des miniſteres de l'Egliſe. La malignité leur ouvre les yeux ſur les moindres choſes. Ils ne leur pardonnent rien. Ils n'excuſent rien en eux. Le diable, qui couvre aux yeux des peuples leurs propres péchez, afin de les y entretenir, leur découvre les moindres défauts des Paſteurs pour les avilir & pour détruire l'impreſſion de leurs paroles & de leur exemple. C'eſt un puiſſant motif aux miniſtres de l'Egliſe pour éviter même les petits défauts, & pour pratiquer ce que ſaint Paul témoigne qu'il obſervoit dans ſa conduite, de ne donner à perſonne aucun ſujet de ſcandale, afin de ne faire pas blâmer ſon miniſtere. Mais les peuples auſſi ont un trés-grand interêt de s'éloigner de cet

2. *Cor.* 6. 3.

esprit de malignité envers les Pasteurs ; parcequ'ils se privent par-là du fruit des veritez qu'ils leur annoncent, & qu'ainsi ce sont eux-mêmes qui en portent la peine. Ils devroient considerer qu'il n'est pas étrange que les Pasteurs vivant avec les hommes pour le bien des hommes, y contractent quelque poussiere par le commerce qu'ils ont avec eux ; mais que la charité qu'ils pratiquent continuellement dans l'exercice de leur ministere, est trés capable de les en purifier, selon qu'il est dit, que *la charité couvre la multitude des péchez:* CHARITAS *operit multitudinem peccatorum.*

1. *Per.* 4. 8.

Ils ont même sujet de s'imputer les défauts de leurs Pasteurs; Dieu ne permettant pas qu'ils leur donnent de plus grãds exemples de vertu, & les laissant tomber dans divers défauts ; parceque les peuples ne meritent pas d'être éclairez par des lumieres plus pures. Et enfin ils doivent craindre que cette délicatesse à l'égard des défauts des Superieurs, ne vienne d'un fonds d'orgueil & d'un esprit d'indépendance, qui cherche des prétextes pour se soustraire à la conduite des Superieurs, & pour s'établir juge & arbitre unique de ses propres actions. Qui est trop sensible aux petits défauts des Su-

perieurs, hair tous les Superieurs, & n'en vouloir reconnoître aucun.

III. Voila l'usage que nous pouvons faire de cette parole de Jesus-Christ, en la regardant comme une régle pour ses ministres. Mais si nous la considerons par rapport à lui même, elle nous peut servir de lumiere pour découvrir dans Jesus-Christ des qualitez qu'on ne peut remarquer en aucun autre homme.

Ceux qui ont fait reflexion de prés à la vie des plus grands hommes, ont toûjours été forcez d'y reconnoître quelques défauts & d'avouer qu'ils étoient hommes par quelque endroit. Mais plus on fait de reflexion à celle de Jesus-Christ, plus on y voit paroître par-tout une totale exemption de défauts. Il ne faut pour cela que faire attention aux sources generales des fautes des hommes, & voir ensuite si on en trouvera quelques traces & quelques vestiges dans la vie de Jesus Christ.

Tous les péchez des hommes ont leur racine & leur origine dans la triple concupiscence marquée par saint Jean dans ces paroles *Tout ce qui est dans le monde, est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; ce qui ne vient point du Pere, mais du monde*

1. *Joan.* 2. 26.

Mais on ne voit rien en Jesus-Christ de cette triple concupiscence. On n'y remarque pas un regard, pas une action, pas une parole où il en paroisse le moindre vestige.

IV. Qu'on lise tout ce que les Evangelistes raportent de la vie de Jesus-Christ, & qu'on examine toutes les circonstances de ses actions, on ne trouvera point qu'il y ait jamais recherché le moindre plaisir. Tout y est conduit par la raison, par la charité, par la vûë de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes, mais c'est uniquement pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parcequ'ils doivent montrer qu'il ne les exclut pas de sa grace & du salut qu'il est venu apporter au monde, il mange presque toûjours avec les pauvres & chez les pauvres, de ce qui s'y trouve; ce qui étoit joint avec une extrême mortification. Sa vie est une vie toute de fatigue & d'un travail sans relâche & sans délaissement, toûjours tenduë, toûjours occupée à ses fonctions. On ne parle pas même dans sa vie de mortifications ni d'austeritez; parcequ'encore qu'elle en fût toute remplie, néanmoins ce n'étoient point des mortifications où il parût de l'effort. Jesus-Christ n'avoit rien

à combattre de ce côté-là ni d'aucun autre. Il n'avoit rien à quoi il fût obligé de résister. Il a donc embrassé la vie de la croix, parcequ'il l'aimoit, parcequ'il en vouloit donner l'exemple : mais non par le desir de mortifier en lui-même quelque mauvaise inclination; puisqu'il n'en pouvoit avoir. Ceux qui ont quelque chose à vaincre en eux-mêmes sont obligez de faire des efforts pour se garantir de cet ennemi. On ne voit rien de cela dans JESUS CHRIST. Il n'a point dit de lui comme saint Paul : *Je traite rudement mon corps, & je le réduis en servitude.* La privation de tout plaisir paroît en lui souverainement: mais elle y paroît sans effort & par une pure suite de sa volonté.

1. Cor. 9. 17.

V. Jamais il n'y eut une extinction plus absoluë & plus entiere de toute curiosité, que celle qui paroît dans la vie de Jesus Christ. Il n'y a pas un discours qui puisse appliquer l'esprit aux choses du monde & à la beauté des créatures. Celui qui sçavoit toutes les choses passées, présentes & futures ; qui pénetroit le fond des cœurs ; qui lisoit dans l'avenir, connoissoit à plus forte raison tous les secrets de la nature, toutes les inventions utiles à la vie humaine, ce qu'il y a de vrai dans toutes les sciences

& dans tous les arts. Cependant il n'en parla jamais. Il n'apprend rien aux Apôtres ni à ses Disciples d'aucun art, ni d'aucune science humaine. Les esprits des hommes étoient occupez durant son temps de certains objets qui les remplissoient, des Romains, des Grecs, des Empereurs, d'Herode & de sa famille. JESUS-CHRIST en parle aussi peu que s'ils n'eussent point été au monde. Il nomme seulement une fois le nom de Cesar, pour se défendre d'une question capricieuse qui lui avoit été faite; mais c'étoit aprés se l'être fait nommer, pour marque qu'il ne se portoit pas de lui-même à en parler. Il n'explique à ses Apôtres aucunes des difficultez de l'Ecriture qui pouvoient tenir quelque chose de la curiosité. Son esprit ne paroît occupé que de Dieu, du salut des hommes, & des choses éternelles. Qu'on examine tous les hommes que nous pouvons connoître par les livres, & que l'on voye s'il y a rien de ce caractere. Socrate, qui paroit le plus singulier de tous, est un homme tout rempli de petites idées & de petits raisonnemens qui ne regardent que la vie présente; un homme qui prend plaisir à discourir des veritez pour la plûpart inutiles, & qui ne tendent qu'à éclairer l'esprit à l'égard de quelques

objets humains. Mais on ne voit rien ni dans lui ni dans aucun des autres hommes du caractere de Jesus-Christ, de cette élevation au-dessus du monde présent & de toutes les choses de la terre, & de cette application unique à ce qui regarde l'autre vie.

VI. ENFIN l'exemption totale de la troisiéme concupiscence, qui est ce que saint Jean appelle *l'orgueil de la vie*, n'y paroît pas avec moins d'éclat. Que ne pouvoit point faire un homme maître des vents & des tempêtes, à qui toute la nature étoit soumise, s'il eût eu quelque mouvement de cette passion qui remuë tous les autres hommes? Ce n'étoit rien pour lui que de se faire Roi du monde & de se faire suivre par tous les hommes. Il n'avoit qu'à leur montrer les merveilles de son pouvoir; à se faire voir transfiguré en leur présence comme il parut à trois de ses Apôtres, & à ne les point contredire dans leurs passions, ou à les effrayer par l'éclat de sa grandeur & les effets de sa puissance. Mais tout cela est indigne de Jesus-Christ. Il passe trente ans de sa vie sans être connu de qui que ce soit; & lorsqu'il se fait connoître, c'est d'une maniere si éloignée de la grandeur & de la pompe du monde

qu'elle n'en pouvoit inspirer l'amour & le desir à qui que ce soit. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat. Il ne paroit point à la Cour des Rois. Il ne se signale point auprés des grands. Il prêche ordinairement aux pauvres, & ne se fait suivre que par des disciples pauvres. Il ne fait aucun établissement dans le monde, & il y marche toûjours dans la vûë de la mort & d'une mort cruelle & honteuse, dont il avoit toutes les circonstances présentes, & qu'il avoit souvent prédite à ses disciples.

Il fait à la verité une infinité de miracles éclatans par la nécessité de son ministere; parcequ'il devoit acomplir les propheties, & donner des preuves claires de sa mission. Mais il les étouffe tellement par le rabaissement de sa vië, qu'il donne la liberté aux plus vils d'entre les hommes de le décrier, de le mépriser, & d'entreprendre contre sa vie. Il est étrange que Jesus-Christ maître de la nature, comme il le faisoit voir par ses miracles, n'ait été craint de personne. C'est que les marques d'humilité dont il se couvroit, faisoient encore plus d'impression sur l'esprit que les marques de grandeur qui paroissoient dans ses œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'é-

clatant en Jesus Christ n'eſt qu'une ſuite de ſon miniſtere; & tout ce qu il y a de petit & d'humble eſt un effet de ſa volonté & de ſon choix, & l'on ne voit rien en lui qui n'inſpire le mépris du monde & de ſon éclat.

VII. Ce caractere ſi ſingulier d'être totalement exemt de toutes les paſſions, de tous les deſirs, & de toutes les vûës des autres hommes, qui ſe remarquent continuellement dans leurs actions & dans toute la conduite de leur vie, n'eſt qu'une ſuite d'un autre caractere auſſi particulier. C'eſt celui de ne vivre point pour la vie préſente; de rapporter tout à une autre vie, & de n'inſtruire les hommes que par rapport à ce qu'ils doivent craindre ou eſperer aprés la mort. Qu'on examine toutes les actions & toutes les paroles de Jesus Christ, aucune ne ſe rapporte à la vie préſente; il ne paroît point qu'il en deſire la moindre choſe, ni qu'il en ait inſpiré le deſir à perſonne. Il ne la compte pour rien; il eſt tout ocupé d'une autre vie & d'autres objets inviſibles aux ſens. C'eſt ce qui ne ſe voit en aucun autre. Quoiqu'il y ait eu une infinité de Philoſophes perſuadés de l'immortalité de l'ame, & par conſequent convaincus que la vie préſente n'eſt qu'un inſtant dans la

durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment les principaux de leurs soins. Ce qui devoit arriver en l'autre vie n'a été que le sujet de quelques entretiens steriles, dont ils ne tiroient aucune consequence pour leur conduite. Il est étrange même combien les Prophetes, & Moise le plus grand d'entre eux, parlent peu de l'autre vie quoique sans doute ils y pensassent beaucoup. Il n'y a que Jesus-Christ seul qui en paroît non-seulement occupé, mais qui ne p .oît ocupé d'aucune autre chose, & qui en fait l'unique objet de sa vie & de ses paroles. Par-là il est clair qu'il ne devoit prendre aucune part à tous les desirs & à toutes les passions des hommes, parce qu'elles ont toutes pour objet les choses présentes & sensibles. Sa vie donc est un caractere suivi & si singulier, qu'il est plus different en cela des autres hommes, que les hommes ne sont differens des bétes.

VIII. Ce qu'il y a de plus étrange en cela, est que ce qui sert de fondement à ce caractere, étoit presque reconnu de tous les hommes par un consentement universel. Le peuple & les sçavans, principalement parmi les Juifs, s'accodoient dans ces veritez capitales, qu'il y avoit un Dieu

qui recompenseroit dans l'autre vie les bonnes actions, & puniroit les mauvaises.
Tob. 2. 18. Tous les Juifs disoient comme Tobie : *Nous sommes les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne manquent point de fidélité à son égard : Filii Sanctorum sumus, & vitam illam expectamus, quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.* Or, supposé ce principe, il s'ensuit que la vie présente doit être conduite par rapport à cette autre vie; que tout ce qui nous arrive en celle-ci, prosperité, affliction, élevation, bassesse, biens, maux, est de nulle consideration; que l'autre vie nous doit entierement occuper, & qu'il n'y a que cet objet qui merite qu'on s'y applique. Cependant personne n'avoit tiré avant Jesus-Christ ces consequences si justes, si naturelles, si nécessaires, & n'en avoit paru pleinement & totalement penetré. Les Saints mêmes de l'ancien Testament avoient paru assez frapez des biens & des maux de cette vie, & les avoient comptez pour quelque chose de considerable, Jesus-Christ seul les a regardez comme la raison obligeoit de les regarder. Jesus-Christ seul a vêcu & parlé conformément à ses principes sans

se démentir en aucune chose, sans que la coutume ni l'exemple des autres ait fait aucune impression sur lui. Ainsi il est le seul qui ait vêcu selon la raison, & dont la vie n'ait été qu'une suite des principes dont il étoit rempli. Il est le seul dont les pensées, les actions, les paroles se soient parfaitement accordées. Ce ne sont que contrarietez dans les autres hommes. Ils vivent selon certaines vûës, & ils parlent selon d'autres. Leurs pensées se combattent, & n'ont aucune uniformité ni aucune suite. Tout est égal en Jesus-Christ, rien ne se dément; tout s'entretient, tout tend au même but; & ce but est un but de lumiere & de raison, & non de caprice & de passion.

IX. Voila quelle a été en Jesus-Christ cette exemption de défauts marquée par ces paroles: *Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché?* Quis *ex vobis arguet me de peccato?* Et l'on ne doit pas s'étonner si la suite de ce défi qu'il fait aux Juifs, est de leur faire reproche de ce qu'ils ne se rendoient pas aux veritez qu'il leur annonçoit: car ce caractere si singulier de sa sainteté étoit une preuve qui les devoit obliger à se soumettre à ce que leur disoit le plus raisonnable de tous les hommes. Et personne n'avoit droit de

tez sans preuves solides ; parceque ce seroit agir contre le bon sens & la raison que d'agir de cette sorte ; ce qui est contraire à la droiture du cœur.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Jean.* 7. 32.

EN ce temps-là : Les princes des Prêtres & les Pharisiens envoyerent des archers pour prendre JESUS ; mais JESUS leur disoit ; Je suis encore avec vous un peu de temps, & je m'en vais *ensuite* vers celui qui m'a envoyé ; vous me chercherez, & ne me trouverez point, & vous ne pouvez venir où je dois aller. Les Juifs disoient entr'eux : Où ira-t-il donc que nous ne pourrons le trouver ? Ira-t-il vers les Gentils qui sont dispersez par tout le monde : & instruira-t-il les Gentils ? Que signifie cette parole qu'il vient de dire : Vous me chercherez, & vous ne me trouverez point, & vous ne pouvez venir où je dois aller ? Enfin le dernier jour de la fête, qui étoit le plus solennel, JESUS se tenant debout disoit à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi, il sortira des

fleuve d'eau vive de son cœur, comme dit l'Ecriture. Ce qu'il entendoit de l'Esprit que devoient recevoir ceux qui croiroient en lui. [Car le Saint-Esprit n'avoit pas encore été donné parceque JESUS n'étoit pas encore glorifié.]

EXPLICATION.

I. SI ces Prêtres & ces Pharisiens eussent suivi les lumieres de la raison, ils n'auroient jamais eu recours à ce moyen : car ne pouvant douter des miracles de JESUS-CHRIST, ils en auroient conclu que celui qui pouvoit redonner la santé à tant de malades ; qui *commandoit aux vents & à la mer*, pourroit bien, s'il le vouloit rendre leurs desseins inutiles, & même en faire une rigoureuse punition. Cependant ils ne sont point touchez de cette crainte. Ils n'avoient vû en Jesus-Christ aucun mouvement de vengeance contre ses ennemis. Il n'avoit fait paroître aucune marque de puissance dans la punition de qui que ce soit. Ils en concluoient qu'ils étoient en état de l'offenser impunément. C'est l'illusion de la plûpart des hommes : la patience de Dieu les trompe, & ils s'imaginent qu'il ne fera jamais ce qu'il ne fait pas en cette vie. Les Pharisiens jugeoient de Jesus-Christ par eux-mêmes. Comme ils ne manquoient point de se venger de leurs ennemis quand ils

Luc. 8. 25.

le pouvoient, ils s'imaginoient que si Jesus-Christ l'avoit pû, il auroit agi de la même sorte. Ils prenoient donc sa douceur & sa patience pour une marque d'impuissance: mais rien n'est si faux que ces pensées des Pharisiens à l'égard de Jesus-Christ & des hommes envers Dieu. Jesus - Christ étant juste avoit dessein de punir les Pharisiens quelque jour: & Dieu a de même la volonté d'exercer sa justice contre les pécheurs; mais c'est selon les régles d'une sagesse divine, & non selon les caprices précipitez des hommes. Les retardemens de Dieu sont des marques de sa puissance & non de son impuissance. Les hommes se hâtent, parce qu'ils craignent que les occasions ne leur échapent, & ils se pressent de faire ce qu'ils ont dans l'esprit; parce qu'ils sçavent qu'ils n'en auront pas toûjours le pouvoir. Mais Dieu étant infiniment puissant, ne manque jamais de force pour punir les hommes quand il le veut; & ainsi il attend que leurs iniquitez soient consommées, & il n'exerce ses vengeances que dans les temps que sa sagesse choisit par rapport à tous ses autres desseins.

II. Le combat des justes contre les méchãs est un combat dans lequel les jus-

res sont pleinement assurez de la victoire, pourvû qu'ils ne se trahissent pas eux mêmes. Ils n'ont pas à la verité, comme JESUS-CHRIST, le pouvoir de renverser & de rendre inutiles tous les efforts des méchants: mais ils ne laissent pas d'avoir des principes immobiles qui les assurent de la victoire. Il est vrai premierement de tous ceux qui demeurent fermes dans l'execution des volontez de Dieu que si leur heure n'est venuë, & si Dieu n'a dessein de les livrer au pouvoir des méchans; ces méchans n'ont aucun pouvoir sur eux. Et il est encore vrai que lors même qu'il plaît à Dieu d'abandonner les justes à leurs ennemis, & de leur donner pouvoir d'exercer contre eux leur animosité & leur malice, c'est par un jugement trés-juste auquel ces justes doivent se soumettre volontairement, & qui tourne à leur avantage. Ainsi ils sont donc pleinement assurez ou de ne pas succomber, ou d'être victorieux même en succombant. Mais le malheur & l'illusion des hommes du monde, est qu'ils ne comptent pour rien une victoire qui ne se reconnoît que dans l'autre vie. La vie présente est leur tout, & la vie future ne leur est rien. Cependant ce n'est rien au contraire d'être victorieux en cette vie; par-

ceque finissant en si peu de temps, elle anéantit cette prétenduë victoire. Et c'est tout d'être victorieux dans celle qui ne finira jamais; parceque cette victoire est aussi éternelle que cette vie. Dieu a donc voulu corriger ces faux jugemens des hommes, en voulant que son Fils même ne fût victorieux de ses ennemis qu'aprés sa mort, & en permettant qu'ils prévalussent sur lui pendant sa vie mortelle jusqu'à le faire mourir de la mort de la croix afin d'apprendre aux hommes combien ils devoient faire peu d'état de ce petit avantage de venir à bout de leurs desseins en cette vie ici.

III. Dieu promet donc à ses serviteurs une victoire certaine, mais non une victoire présente sur les méchans. Et cependant il leur donne de grandes ressources pour se soutenir contre eux. Jesus-Christ en marque deux dans cet Evangile même. La premiere est contenuë dans ces paroles: *Je suis encore avec vous pour un peu de temps, & je m'en vais ensuite à celui qui m'a envoyé.* La brieveté du sejour que nous devons faire en cette vie est un grand motif pour mépriser toutes les entreprises des méchans. Quel est ce pouvoir qui ne dure qu'un moment, qui passe pendant qu'on en parle, & qui di-

v. 33.

minuë à chaque instant? Tout homme de bien peut donc dire à tous ceux qui forment des desseins pour lui nuire: Vous ne pouvez rien sur moi que pendant que je suis avec vous; mais je n'ai plus que peu de temps à y être. Je m'en vais trouver celui de qui je soûtiens les intérets, auprés duquel je serai à couvert de toutes vos entreprises.

La seconde est contenuë dans les paroles qui suivent: *Vous me chercherez, & ne me trouverez point; & vous ne sçauriez venir où je dois aller.* Les justes ont aprés cette vie une retraite assurée où ils seront pleinement en sureté contre toutes les ataques des méchans. Car il n'entre point dans cette retraite ni d'envieux, ni d'injustes, ni de calomniateurs. Tous ceux qui persecutent les justes ou n'y entreront point, ou deviendront leurs amis & leurs défenseurs. *J'ay vû*, dit le Sage, *les calomnies & les oppressions qui se font sous le soleil, & les larmes des innocens.* Il les a vuës, mais *sous le soleil.* VIDI *calumnias quæ sub sole geruntur, & lacrymas innocentium.* Au-dessus du soleil il n'y a ni *calomnies*, ni *larmes* ni craintes, ni plaintes, *ni cris:* NEQUE *luctus, neque clamor.* Voilà ce qui nous doit ôter toute crainte des méchans; car on leur peut

Eccl. 4. 1.

Apoc. 21. 4.

dire: *Vous ne sçauriez venir où je dois aller*, pendant que vous demeurerez ce que vous êtes. Encore donc un peu de temps, & nous serons pour jamais dans cette heureuse retraite où les méchans n'entrent point.

IV. DIEU fait passer ses élus comme en revuë dans le monde: & pendant ce passage les démons residant dans le cœur des méchans, les portent à rugir contre eux comme des lions & des bêtes feroces, & à faire une infinité d'efforts pour les dechirer: mais Dieu les en retire bien-tôt pour les mettre dans un lieu de sureté & de repos. Les méchans n'ont même pouvoir sur eux pendant cette vie, qu'à l'égard des choses superfluës dont ils se peuvent passer. Ainsi ils leur peuvent dire avec un sentiment de confiance ce que saint Augustin dit: Qu'ils me persecutent « autant qu'ils voudront, il ne peut mourir « en moi que ce qu'il y a de mortel: il y « restera toûjours quelque chose où la fu- « reur des persecuteurs ne peut atteindre; « & c'est-là où mon Dieu habite. *Saviant* « *persequendo; nihil in me moritur nisi mortale. Erit aliquid quò persecutor pervenire non possit, ubi habitat Deus meus.*

August. in Ps. 26.

V. IL semble à bien des gens qu'il n'y ait rien de si solide dans tout ce que l'on

dit de la haine des méchans contre les bons; parceque communément on n'éprouve pas tant de malice de la part de ceux mêmes qui ne sont pas d'ailleurs fort réglez, & qui ne font pas profession de pieté. Souvent même on reçoit de plusieurs d'entre eux quantité de civilitez & d'assistances. On vit avec eux dans une societé commode dont il semble qu'on n'ait pas lieu de se plaindre; & enfin on n'y voit pas de sujet de les regarder comme des ennemis passionnez. Cependant ce n'est que faute de lumiere qu'on ne voit pas dans les méchans tout ce que les Saints nous en disent. On les cõsidere tout seuls, & on n'y conçoit que des pensées & des desseins d'hommes: mais il les faut regarder cõme assujettis au démon qui les anime & qui les remuë, & à qui ils servent d'instrumens pour perdre les hommes. Or cette haine marquée par les Saints est encore beaucoup plus vive & plus ardente dans les démons, qu'on ne la peut concevoir. Le démon remuë toûjours tout le corps des méchans contre les justes avec la même haine & la même fureur. Mais comme il ne lui est pas utile de la faire paroître par tous ses instrumens, & qu'il lui est plus avantageux de les attaquer par divers endroits, il fait agir & parler fort

diversement ceux qu'il employe à ce ministere. Il y en a qui ne font que leur exposer des intentions & des vuës contraires aux leurs, & qui tâchent de les attirer à leur parti en leur témoignant de l'affection. Mais quoiqu'il ne paroisse que de la douceur dans leur procedé, ils ne laissent pas d'être effectivement ennemis des gens de bien : ce qui fait dire à saint Augustin, que quoique ceux qui ne pensent " point à se convertir vivent en paix, & " converfent souvent avec ceux qui sont " convertis ; il est vrai néanmoins, que la " contrarieté de leurs desseins & de leurs " intentions les rend plus criminels: *Tamen* " *contrariâ intentione inimici sunt iisqui se ad Deum convertunt.* D'autres combattent plus ouvertement les gens de bien par les fausses maximes dont leurs discours sont remplis, par lesquels ils décrient la pieté & autorisent le relâchement. Et cela se fait souvent avec tant de hardiesse & tant de hauteur, que c'est une grande grace de Dieu, dit saint Augustin, de vivre & de converser tous les jours avec ces gens sans sortir des voyes de la loi divine : *Magnum donum est inter eorum verba versari quotidie : & non excedere de itinere præceptorum Dei*

Augst. in Ps. 6.

In Ps. 6.

VI. Qui pourroit exprimer com-

bien les railleries des gens du monde sont souvent dangereuses aux ames foibles,& combien elles ont de force pour les porter à quiter le bien qu'elles avoient em-

Ib. » brassé ? Les railleries des impies, dit saint » Augustin, sont quelquefois si puissantes » sur les esprits des personnes foibles, qu'el- » les les font rougir de mener une vie digne » de Jesus-Christ.

Ib. » L'ame, dit-il encore, qui s'efforce de » s'avancer vers Dieu, se trouve souvent si » ébranlée & si chancelante dans ses voyes » qu'elle n'accomplit pas ses bons desseins » de crainte de choquer les personnes avec » qui elle a à vivre, qui n'aiment que les » biens passagers & perissables: *Sæpe mens nitens pergere in Deum, concussa in ipso itinere, trepidat, & non implet propositum ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & transeuntia diligentibus.*

Mais tout cela n'arrive que parcequ'on ne pense pas assez que l'on ne sera plus guéres avec tous ces gens, dont l'exemple les discours,& les railleries nous servent de tentation; qu'on est prêt à passer bientôt à un autre lieu où ils n'auront plus d'accés; en un lieu où la justice regnera, & d'où l'injustice n'aprochera point. Notre mal, c'est de faire trop d'état de cette vie, & de nous la représenter comme

longue, au-lieu qu'elle passe avec une rapidité prodigieuse ; & de ne penser pas assez à ce sejour stable & éternel où nous serons délivrez pour jamais de tous ces vains fantômes qui nous troublent.

VII. Le *dernier jour de la fête des Tabernacles, qui étoit le plus solennel,* Jesus-Christ donna aux Juifs une instruction importante, qui fut alors entenduë de peu de personnes; mais qui regardoit ceux qui devoient entrer dans son Eglise à l'avenir. *Si quelqu'un,* leur dit-il, *a soif qu'il vienne à moi, & qu'il boive* : ce qui nous donne lieu d'examiner quelle est cette soif dont on ne se délivre qu'en s'approchant de Jesus-Christ, & quelle est cette eau qu'il nous donne & qu'il nous exhorte de boire. *v. 37.*

Il semble d'abord qu'il n'y ait pas lieu de douter que cette soif ne soit celle dont il est parlé dans les huit béatitudes, où il est dit: *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam*: Heureux *ceux qui ont faim & soif de la justice*; soif qui n'est pas differente de la faim spirituelle, & qui a le même objet; soif qui loin de nous faire souhaiter les choses du monde, en éteint au contraire le desir; & enfin soif qui nous fait chercher en Dieu ce que nous desesperons de trouver dans les créatures. Ainsi cette soif *Mat. 5. 6.*

ſuppoſe qu'on a déja goûté l'eau de Jeſus-Christ, autrement on ne la pourroit deſirer. Elle eſt produite par l'amour de la verité & de la juſtice, mais dans un degré qui ne ſatisfaiſant pas l'ardeur de l'ame, lui fait deſirer de s'en deſalterer pleinement. Cependant on peut auſſi fort biẽ entendre la ſoif des choſes temporelles: & pour comprendre comment cette ſoif nous peut conduire à Jeſus-Chriſt, il faut concevoir qu'il y a deux choſes dans cette ſoif; car il y a le deſir d'un bien imaginaire, dont on eſpere la poſſeſſion, & il y a un amas d'inquietudes qui déchirent l'ame & la privent de ſon repos. Or il arrive quelquefois que Dieu fait ſentir plus vivement à certaines ames le mal qu'il y a dans ces inquietudes, que ce bien qu'elles eſperent, & alors elles ſont capables de deſirer d'être délivrées de cette ſoif & de cette ardeur inquiete. Ce ſont donc ces ames qui ſentent le mal de l'amour du monde, que Jesus-Christ exhorte de venir à lui, pour y trouver non la poſſeſſion des biens qu'elles deſirent, mais la délivrance de ces deſirs. Et ainſi cette parole auroit le même ſens que celle-ci: *Venez à moi, vous tous qui êtes accablez & chargez, & je vous ſoulagerai.* (Mat. 11. 28.)

VIII. Quand une ame eſt touchée

ou du desir des biens veritables,ou d'un vif sentiment des maux qui sont joints aux desirs des choses temporelles, il ne lui reste plus que de s'adresser à J.C. c'est-à dire à la Sagesse incarnée. Car on ne se desaltere pas en contemplant immédiatement le Verbe dans sa divinité : il faut prédre la voye qu'il nous a marquée. Il s'est fait homme, afin que son humanité nous servît de voye & d'appui: *Ego sum via*, afin d'y représenter ses perfections divines & de les rendre plus proportionnées à la foiblesse & à la petitesse de l'esprit des hommes. Cette humanité est un miroir trés-pur où l'image du Soleil éternel est imprimée.C'est le degré dont il se faut servir pour s'élever à Dieu.Qui veut se passer de ce degré, anéantit le conseil de Dieu ; & voulant arriver à lui par un autre chemin que celui qu'il nous a marqué,n'y arrive point-du-tout,& ne trouve que les tenebres au-lieu de la lumiere qu'il cherche. Car pour y arriver nous avons besoin de la grace de Dieu,& Dieu ne la donne qu'à ceux qui marchent dans sa voye qui est JESUS-CHRIST, & non à ceux qui par une hardiesse témeraire s'engageroient dans des routes égarées.

Joan. 14. 6.

IX. Aprés avoir trouvé JESUS-CHRIST il n'y a plus qu'à boire de son eau,& cet-

Joan. 4. 14. te eau eſt une eau vivante *qui rejallit juſques dans la vie éternelle*; parceque ce *Joan. 7. 39.* n'eſt autre choſe que *ſon Eſprit*. C'eſt cet Eſprit de Jeſus-Chriſt qui doit être le principe de toutes les actions d'un vrai Chrétien, & les élever toutes juſqu'au ciel. Car ce que cet Eſprit opere en nous, ne demeure point dans la terre : il remonte juſqu'à ſa ſource, & devient un tréſor & un dépôt entre les mains de Dieu, pour nous être conſervé dans la vie éternelle. Il eſt vrai que pendant qu'on eſt en ce monde on boit bien de cette eau ; mais on ne s'en enivre pas ; on ne s'y plonge pas ; on s'y deſaltere ſeulement : mais en s'y deſalterant en cette maniere pendant cette vie, on ſe diſpoſe à s'y plonger & à s'en enivrer en l'autre. Il ne ſera plus queſtion alors de chercher cet Eſprit ni de le demander à Jesus-Christ. Il ſe ſaiſira de nous, il nous inondera : & pourvû que nous ne l'ayons pas banni de nôtre cœur pendant cette vie, il nous transformera heureuſement dans l'autre en ſes qualitez divines.

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Jean* 7. 1.

EN ce temps-là JESUS demeuroit en Galilée, ne voulant pas demeurer en Judée, parceque les Juifs cherchoient à le faire mourir: mais la fête des Juifs, *appellée* des Tabernacles, étant proche, ses freres lui dirent: Quittez ce lieu, & vous en allez en Judée, afin que vos disciples voyent aussi les œuvres *merveilleuses* que vous faites; car personne n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu dans le public: puisque vous faites ces choses, que ne vous faites-vous connoître au monde? Car ses freres mêmes ne croyoient pas en lui. JESUS donc leur dit: Mon temps n'est pas encore venu; mais *pour vous*, vôtre temps est toûjours prêt. Le monde ne sçauroit vous haïr; mais pour moi, il me hait; parceque je rends témoignage contre lui, que ses œuvres sont mauvaises. Quant à vous, allez à cette fête: pour moi, je n'y vais pas; parceque mon temps n'est pas encore accompli. Leur ayant dit ces choses, il demeura en Galilée: mais lorsque ses freres furent partis, il alla aussi lui-même à la fête, non-pas

publiquement, mais comme s'il eût voulu se cacher. Les Juifs donc se cachoient pendant cette fête, & ils disoient : Où est-il ? Et on faisoit plusieurs discours de lui en secret parmi le peuple ; car les uns disoient : C'est un homme de bien ; les autres disoient : Non, mais il seduit le peuple, sans que personne néanmoins en osât parler, *& dire du bien* avec liberté, depeur des Juifs.

EXPLICATION.

I. ON reconnoît parfaitement l'esprit du monde dans ces paroles des parens de JESUS-CHRIST. Ils ne croyoient pas en lui, & ils ne se mettoient pas non plus en peine de s'éclaircir si ses miracles étoient vrais ou faux : mais dans l'espérance qu'il leur en pourroit revenir quelque avantage, ils lui conseillent de se produire. C'est ainsi que les gens du monde ne font pas difficulté de se rendre les conseillers de leurs enfans ou de leurs parens dans l'exercice des ministeres ecclesiastiques, & de les vouloir conduire dans ces fonctions par rapport à leurs interêts humains. Mais parcequ'il n'y a rien de plus commun ni de plus dangereux que cet abus, il est bon de s'y arrêter un peu davantage, & de tâcher de découvrir par ces vûës interessées des parens de JESUS-CHRIST, & par la réponse que JESUS-CHRIST leur fit pour

pour les en corriger, quels sont les défauts qu'on doit éviter sur ce sujet, & les régles que l'on y doit suivre.

Ces parens de JESUS-CHRIST le trouvant déja engagé dans la prédication de l'Evangile, ne commettent qu'une faute, qui est de le vouloir régler dans les fonctions de ce ministere, & de le porter à l'exercer par les vûës humaines, de s'élever & de se signaler dans le monde. Mais les parens possedez de l'esprit du siecle, & qui ne se conduisent que par ses maximes, commettent d'abord une autre faute qui n'est pas moins importante ; c'est de se rendre les principes de la vocation de leurs enfans, & de destiner à la vie religieuse ou au ministere de l'Eglise ceux d'entr'eux que l'interêt de leur famille demande qu'ils y destinent, & d'en détourner au-contraire ceux qu'il leur plaît de donner au monde. C'est assurement un trés-grand desordre & par l'injustice qu'il renferme, & par les suites qu'il attire. Car c'est revoquer l'oblation qu'on a fait de ses enfans à Dieu, en les présentant au Batême, & lui ôter le droit de disposer d'eux selon ses desseins. C'est usurper une autorité que l'on n'a jamais euë, & à laquelle on a solennellement renoncé en les faisant baptiser. C'est

se rendre par-là responsable devant Dieu des fautes énormes qu'ils commettent dans ces engagemens qu'on leur a choisis: mais ce desordre, quelque grand qu'il soit, est assez connu. Le monde ne péche pas en ce point par ignorance. On sçait assez que la vocation à l'état ecclesiastique, ou à l'état religieux doit venir de Dieu, & que c'est un trés-grand péché que d'y engager ses enfans lorsque Dieu ne les y appelle point. On s'aveugle sur l'application de cette maxime; mais pour la maxime en soi on ne la conteste pas.

II. On ne considere d'ordinaire sur ce point que les fautes de ce genre; & l'on ne pense guéres qu'on en peut commettre deux autres toutes differentes. C'est que comme on ne doit porter à l'Eglise ou à la Religion que ceux que Dieu y appelle, on n'en doit détourner aussi que ceux que Dieu n'y appelle pas; & l'on doit leur souhaiter à tous cette sorte de vocation, & la procurer par une éducation chrétienne qui les y dispose. C'est un trés-grand mal que de vouloir ravir à Dieu le droit de choisir ceux qu'il lui plaît entre ses enfans pour les appliquer à son service; & c'en est un autre qui n'est peut-être pas moins grand, que de ne pas

souhaiter cet honneur à ses enfans, & de ne le leur pas procurer autant que l'on peut par une éducation qui les y dispose. C'est ce qu'enseigne sur ce sujet un Pere de l'Eglise, qui en parle plus en détail & plus particulieremẽt qu'aucun autre. C'est saint Gaudence Evêque de Bresse, contemporain de saint Ambroise, dont voici les propres termes : Ayant fait voir, « dit-il, que les peres, les meres, & les « autres parens des vierges de l'un & de « l'autre sexe, n'ont aucun droit de domi- « ner sur leurs enfans à l'égard du choix du « mariage & de la virginité, il ne faut pas « qu'ils prennent sujet de-là de se flater, ni « d'en conclure qu'ils n'ont rien à faire à l'é- « gard d'un choix qui dépend de la volonté « des enfans, & non de la leur. Car il est « bien vrai qu'ils ne peuvent en aucune sor- « te les engager par autorité à une conti- « nence perpetuelle, parceque cet engage- « ment doit dépendre d'un choix volon- « taire ; mais ce qu'ils doivent faire, est de « tâcher de tourner leur volonté à celui de « ces états qui est le meilleur, & ils sont « obligez, DEBITORES SUNT, de faire « tout ce qu'ils peuvent par leurs avis, par « leurs exhortations, & par tout ce qui « peut nourrir les bonnes inclinations de « leurs enfans, afin de les engager plûtôt «

„ à se consacrer à Dieu qu'à embrasser la
„ vie du siecle : & que leurs fils puissent
„ être de dignes ministres du saint autel
„ dans l'ordre du Clergé, ou que leurs filles
„ embrassant l'état de la virginité, puissent
„ être du nombre de celles de leur sexe qui
„ font profession de cet état ;& qu'ainsi
„ contribuant en cette maniere à l'orne-
„ ment de l'Eglise de Dieu par l'éducation
„ de leurs enfans qu'ils élevent à ce dessein,
„ ils parviennent à la béatitude que l'Ecritu-
„ re attache à la pratique de ce devoir par ces
„ paroles : Heureux celui qui aura de ses
„ enfans dans Sion, & dont la race habitera
„ dans Jerusalem : *Parentes autem & consanguinei virginum tam puerorum quàm etiam puellarum, nolo sibi de supradicta libertate arbitrii blandiantur, quod alienis mentibus eos dominari non posse tractavimus. Imperare quidem perpetuam continentiam non possum, quia res esse noscitur voluntatis: sed voluntatem tunc in melius nutrire possunt; &* DEBITORES SUNT, *ut moneant, hortentur, ut foveant, ut pignora sua Deo magis gestiant obligare quàm sæculo, ut de propinquis seminis sui vel in Cleri ordine dignos altari divino ministros exhibeant, vel in sanctarum numero feminarum puellas castimonia dicatas nutriant; ut Ecclesiam Dei talibus*

Gaud. Brix. homil. 9. ad neophytos.

nutrimentis ornantes, beatitudinem debitam consequantur. Scriptum est enim: Beatus qui habet semen suum in Sion, & domesticos in Ierusalem.

III. Voila les régles de la conduite chrétienne clairement marquées & exprimées par ce saint Evêque.

Il ne faut point que les Peres déterminent par authorité aucun de leurs enfans à la continence, à l'état ecclesiastique, ni à l'état religieux; parcequ'ils ne peuvent pas leur donner les graces nécessaires pour vivre chrétiennement dans ces états, & que Dieu ne les donne pas à tout le monde. Mais comme ce sont de grands dons de Dieu, & que ces états sont d'eux-mêmes préferables aux conditions séculieres, ils sont obligés non-seulement de n'en pas détourner leurs enfans; mais de favoriser par leurs avis, par leurs exhortations, & par une éducation chrétienne, l'inclination qu'ils y auroient. Car quoiqu'il ne soit pas nécessaire à chacun de suivre ces conseils, il est nécessaire de les approuver, & de les préferer par l'estime & le jugement que l'on en fait aux états ausquels Jesus-Christ les a préferez. Il n'est donc jamais permis d'en détourner personne: & quand des enfans y sont attirez de Dieu, on est obli-

gé de seconder ces desirs, & de leur procurer une éducation qui soit capable de les y entretenir.

Que diroit-on d'un pere de qualité, qui voyant que ses enfans se portent d'eux-mêmes à des emplois & à des exercices dignes de leur naissance, les voudroit forcer à embrasser des conditions basses & roturieres, qui les priveroient d'une infinité d'avantages qu'ils auroient trouvez dans l'état où la providence de Dieu les avoit fait naître, & où leur inclination les portoit ? C'est ce qui n'arrive jamais dans le monde, & ce qui arrive au contraire trés souvent dans le royaume de Jesus-Christ. Les états les plus nobles & les plus relevez de ce royaume divin, sont ceux, où, selon le sentiment de l'Eglise, on fait plus facilement son salut, & l'on arrive avec moins d'obstacle à une plus haute perfection. Au-contraire les états plus vils, les plus bas, & pour le dire ainsi, les plus roturiers, sont ceux où le salut est plus rare, où il est plus difficile de pratiquer les hautes vertus. Ce sont ceux qui engagent à plus d'occupations basses & terrestres Jesus-Christ ni l'Eglise n'ont point remis le discernement de ces états aux opinions que les hommes en pour-

roient avoir. Ils nous ont prescrit ce qu'il en faut juger, en préferant la virginité au mariage, & la pratique de tous les autres conseils aux états où l'on ne les sçauroit observer. Il y a donc de la cruauté à en détourner ses enfans, & l'on ne satisfait à ce qu'on leur doit, qu'en leur souhaitant les vocations que l'Eglise préfere, & qu'elle juge les plus favorables pour leur salut, & en faisant ce que l'on peut pour les leur procurer par une éducation toute chrétienne.

IV. Il faut pratiquer ces régles non par des interêts bas & grossiers, comme seroit celui de se décharger d'une partie de ses enfans, pour en charger l'Eglise; d'enrichir des aînez, & de conserver l'éclat des maisons; mais dans la vûë unique de leur bien spirituel; & par consequent il les faut pratiquer à l'égard de tous, & à l'égard des aînez aussi-bien que des cadets; parcequ'il n'y en a aucun à qui l'on ne doive souhaiter ce qui est plus avantageux pour son salut. Heureuses les maisons qui seroient détruites parce que ceux qui les pouvoient soûtenir, se porteroient tous à renoncer au monde & à se consacrer à Jesus-Christ! Et heureux le monde entier s'il pouvoit perir en se donnant tout entier à Dieu!

Mais s'il faut favoriser en general ce choix & cette vocation, il faut bien prendre garde de quelle maniere on y porte les enfans, ou l'on souffre qu'ils s'y portent: car il y a bien des manieres d'entrer dans l'Eglise & dans les Religions, qui bien-loin de rendre le salut plus facile, y font au contraire de grands obstacles. C'est à Dieu à y appeller les enfans c'est aux parens à les y disposer par une sainte éducation: mais ce n'est point à eux à les y appeller, ni à juger de leur vocation, ni de toutes les suites de cette vocation, ni à leur choisir la place qu'ils doivent remplir dans l'Eglise. Ils peuvent lui présenter leurs enfans; mais c'est à elle à voir de quoi ils sont capables; & dans quel rang elle croira les devoir mettre. Il y a dans l'Eglise une infinité de fonctions & il n'y en aucune qui ne soit au-dessus des hommes, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils soient. Les moindres emplois de l'Eglise sont plus grands & plus relevez que toutes les fonctions séculieres. Quiconque n'en est pas persuadé, non seulement n'est pas digne des plus grands, mais est indigne même des plus petits.

V. C'est donc un desordre trés-grand, que ce que l'on voit pratiquer

par tout le monde, de n'avoir point d'autres bornes dans l'élevation de ses enfans, que l'impuissance de les pouvoir élever plus haut. Si l'on les laisse dans un état plus rabaissé, c'est ce que l'on n'a pas eu le credit de les porter à de plus grandes dignitez; mais ce n'est point par moderation. Ils seroient tous Abbez, Evêques, Archevêques, Cardinaux, si leurs parens avoient eu le pouvoir de leur procurer ces dignitez. Et comme Dieu prend les volontez réelles & effectives pour les effets mêmes, il regarde sans doute tous ces peres comme coupables d'une ambition trés-témeraire, pour avoir desiré ces dignitez à leurs enfans, & avoir été dans la disposition de les leur procurer s'ils eussent pu.

VI. Mais on ne se contente pas d'engager & de placer dans l'Eglise ses enfans, & de les y élever le plus haut qu'on peut, sans considerer s'ils y sont appellez: on prétend encore avoir droit de les conduire, comme si on étoit fort instruit des régles que les Ecclesiastiques doivent suivre. C'est ce qui est particulierement marqué par les conseils témeraires & interessez que les parens de Jesus-Christ eurent la hardiesse de lui donner. *Si vous faites ces choses*, lui v. 4.

disoient-ils, *manifestez vous au monde.* On veut que des enfans qu'on engage dans l'Eglise, y éclatent; qu'ils se signalent dans le cours de leurs études; qu'ils prêchent quand ils les ont achevées, & qu'ils fassent tout ce qui peut leur atirer de la considération dans le monde. On les suppose capables de tout, & l'on ne se persuade jamais que ce qui leur peut être utile selon les vûës du monde, leur puisse être prejudiciable selon Dieu. On ne les veut pas à-la-verité dereglez; car cela n'attire pas d'honneur : mais on ne desire pas aussi en eux une reforme trop exacte. Tout cela se termine à empêcher les scandales. Mais les jeunes-gens conduits par ces régles plus politiques qu'ecclesiastiques, ne demeurent pas dans ces bornes que leurs parens leur prescrivent. Il vient un temps où, selon les loix du monde, ils joüissent de leur bien; & alors ils prennent bien-tôt l'essor: & au-lieu de se régler par l'interêt de leur fortune, selon les vûës de leurs parens ils ne suivent plus que les passions qui les dominent, & font quelquefois repentir ceux qui les ont engagez dans cet état quelque peu sensibles qu'ils soient à ce qui en deshonore la sainteté.

VII. Il y avoit un trés-grand défaut de

raison & de lumiere dans ce que les parens de JESUS-CHRIST concluoient que s'il faisoit tous les miracles dont on parloit, il devoit se manifester davantage au monde : car ils devoient conclure le contraire du principe même sur lequel ils se fondoient ; & au-lieu de dire, comme ils faisoient : *Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde*, ils devoient dire tout au-contaire, pour parler resonnablement si vous faites ces choses, c'est à-dire, si vous avez reçu ces dons de Dieu n'en usez que selon les desseins de Dieu, ne vous manifestez au monde qu'au temps où Dieu vous fera connoître qu'il le veut, ne recherchez que la gloire de Dieu dans l'usage de ses dons, & non pas la vôtre ni la nôtre. De si grandes choses ne doivent pas être rapportées à une fin si petite. Voilà ce que la raison devoit conclure Mais ce n'est pas là le compte de l'amour propre. Il veut profiter de tout, & des dons mêmes de Dieu. Il tient donc bien plûtôt ce langage ici. Si vous avez ces dons que vous vous attribuez, paroissez dans le grand monde ; acquerez-y de la reputation, il en rejaillira quelque chose sur nous. Langage bas & même détestable, qui rapporte les dons de Dieu à une fin indigne de leur grandeur ; mais lan-

gage ordinaire parmi les hommes, où il n'y a rien de plus commun que de rapporter les plus grandes choses aux plus petits interêts. Un homme a reçu de Dieu des talens extraordinaires d'esprit, de science, d'éloquence. Il est donc bien juste qu'il consacre à Dieu ces talens qu'il a reçus de lui, & qu'il ne les produise que par son ordre, & pour procurer sa gloire. C'est ce que la pieté conclut. Mais l'interêt au-contraire fonde incontinent sur ces talens des desseins de faire fortune, & de s'élever dans le monde. Il porte à s'y engager pour avoir lieu de s'y faire valoir & il nous dit en un langage intelligible: *Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde*. Il ne connoît pas d'autre fin que celle là. Ainsi les gens possédez de l'esprit du monde rapportent à eux-mêmes tout ce qu'ils ont reçu de Dieu. Ils y rapportent les dignitez de l'Eglise. Ils y entrent par interêt; & ils ne s'y conduisent que par interêt. Ils prêchent par interêt; ils administrent les Sacremens par interêt; & enfin l'interêt propre est le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions les plus saintes & les plus sacrées. Voilà comment l'esprit du monde fait pratiquer cette parole qu'il fit dire aux parens de JESUS-CHRIST: *Si*

vous faites ces choses, manifestez vous au monde.

VIII. La réponse de Jesus-Christ contient le vrai remede de cette corruption du cœur des hommes. *Mon temps*, dit-il, *n'est pas encore venu; mais pour vous vôtre temps est toûjours prêt.* C'est-à-dire, comme vous n'avez point d'autre régle que vos interêts & vos fantaisies, vous êtes toûjours prêt de faire tout ce qu'il vous plaît: mais comme je me conduis par d'autres régles & par d'autres principes que les vôtres, mon temps n'est pas toûjours prêt. La volonté de Dieu est mal réglée. Je n'entreprends rien que cette regle ne me prescrive & je ne l'entreprend que dans le temps précis où elle me marque que chaque chose doit être faite. Voilà la conduite que nous devons suivre en toutes choses & dont nous ne sçaurions nous écarter sans abuser des dôs de Dieu. Et de-là il s'ensuit que les gens de bien sont beaucoup moins libres que les gens du monde, parcequ'il y a une infinité d'actions que Dieu leur interdit, & une infinité d'autres ausquelles il ne les appelle pas, ce qui leur suffit pour ne les pas entreprendre. Ainsi il les fait marcher par des chemins fort étroits; mais il leur fait éviter par-là toutes ces vûës basses &

intereſſées que l'amour propre fournit. Il leur apprend à ne regarder que lui, à ne ſe propoſer que de lui obéïr & de lui plaire; & cela vaut infiniment mieux que tout ce que l'amour propre lui pouroit faire acquerir.

IX. On ne comprend pas d'abord la verité de ce que JESUS CHRIST ajoûta pour rejetter le conſeil de ſes parens qui lui vouloient perſuader d'aller à Jeruſalem : Que *le monde ne les pouvoit haïr; mais que pour lui il étoit haï du monde, parce qu'il rendoit témoignage contre lui.* Car il ſemble au contraire qu'il n'y a rien de plus haïſſable que des gens amoureux d'eux-mêmes & qui cherchent en toutes choſes leur propre gloire & leurs propres interêts. Cela eſt vrai; mais ce que JESUS-CHRIST dit ici n'y eſt pas contraire. L'amour propre eſt haïſſable quand il ſe fait paroître tel qu'il eſt, quand il incommode celui des autres, quand il leur veut ravir quelque choſe de ce qu'ils poſſedent ou à quoi ils prétendent. Mais c'eſt ce qu'il évite ordinairement. Il ſe déguiſe, il s'aſſujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations; & deſeſperant de pouvoir obtenir par la force ce qu'il deſire, il tâche d'y arriver par la complaiſance Or quoiqu'il demeure le même dans le

v. 7.

fond,auſſi ennemi de tous les autres,auſſi injuſte qu'on le reconnoît, quand il a le pouvoir de ſe faire voir tel q'il eſt ; les hommes ſont néanmoins ſi dupes, qu'ils ne diſtinguent point les ſoumiſſions & les complaiſances extérieures & feintes, de l'affection veritable. Ainſi ils prennent pour amis ceux qui les flatent & qui ne les contrediſent pas, & pour ennemis ceux qui les contrediſent,quoique ce ſoit par un motif de juſtice & de charité.On ne veut pas penetrer plus avant, ni chercher la ſource de ces differentes conduites.Ainſi il eſt vrai que le monde ne ſçauroit haïr ceux qui s'accommodent à ſes inclinations, quoiqu'ils n'ayent le cœur rempli que d'envie & de jalouſie,& qu'il haïra toûjours ceux qui découvriront ſes défauts & ſes vices, quoiqu'ils n'ayent que la charité dans le cœur.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 10 22.

EN ce temp -là : On faisoit à Jerusalem la fête de la Dédicace ; & c'étoit l'hiver. Et JESUS se promenant dans le temple, dans la gallerie de Salomon, les Juifs s'assemblerent autour de lui, & lui dirent : Jusqu'à quand nous tiendrez vous l'esprit en suspens ? Si vous êtes le CHRIST, dites-le-nous clairement. JESUS leur répondit : Je vous l'ai dit, & vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Pere, rendent témoignage de moi : mais pour vous, vous ne croyez pas, parceque vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix ; je les connois, & elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, & elles ne periront jamais, & nul ne les ravira d'entre mes mains. Mon Pere qui me les a données, est plus grand que toutes choses ; & personne ne les sçauroit ravir de la main de mon Pere. Mon Pere & moi sommes une même chose. Alors les Juifs prirent donc des pierres pour le lapider. Et JESUS leur dit : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la *puissance de* mon Pere pour laquelle est-ce que vous me lapidez ? Les Juifs

lui répondirent: Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre *que vous ayez faite* que nous vous lapidons, mais à cause de vôtre blasphême ; & parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. Jesus leur repartit : N'est-il pas écrit dans vôtre loi : J'ai dit que vous êtes des Dieux ? Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole étoit adressée, & que l'Ecriture ne puisse être détruite, pourquoi dites vous que je blasphéme, moi que mon Pere a sanctifié & envoyé dans le monde, parceque j'ai dit que je suis Fils de Dieu ? Si je ne fais les œuvres de mon Pere, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à *mes* œuvres ; afin que vous connoissiez & que vous croiyez que le Pere est en moi, & moi dans le Pere. [Les Juifs tâcherent alors de le prendre ; mais il échapa de leurs mains.]

EXPLICATION.

I. Il y a bien des manieres de chercher la vérité, qui ne naissent pas de l'amour de la vérité. On la peut chercher pour la décrier, pour la rendre odieuse, & pour en prendre un prétexte de persecuter ceux qui la disent. Et il y a bien de l'apparence que c'est avec quelqu'une de ces mauvaises intentions que les Juifs disoient à Jesus-Christ : *Si vous êtes le* CHRIST, *que ne nous le dites-vous ouvertement.* Mais quand on la cherche de cette maniere, la plus grande punition que Dieu puisse exercer, est de permettre

qu'on la trouve. Ainsi ce fut par justice que Jesus-Christ répondit aux Juifs: *Je vous le dis, & vous ne me croyez pas.* Ils meritoient par la corruption de leur cœur de devenir les persécuteurs de la verité. Et Jesus-Christ en avouant qu'il étoit le Messie, & attribuant dans la suite la qualité de Fils de Dieu, leur donna l'occasion qu'ils cherchoient. Car si tôt qu'ils eurent ouï cette réponse, au-lieu de l'examiner tranquillement, ils la condamnerent sans examen, & ne songerent plus qu'à lapider Jesus-Christ. Leur Passion ne leur permettant pas d'user de la moindre suspension.

On ne sçauroit trop éviter les préventions & les passions secretes qui s'empa-ent du fond du cœur: car elles entraînent ensuite si absolument l'esprit, qu'il n'use plus de ce qu'il a de discernement, & ne s'occupe qu'à trouver des raisons qui favorisent l'inclination dont le cœur est prévenu. C'est ce qui arriva aux Juifs dans la plus importante affaire qu'ils pussent avoir, qui étoit de discerner le Messie. Et c'est ce qui arrive de même à la plûpart de ceux qui ont le fond du cœur corrompu par quelque passion secrete. Car si Dieu permet qu'il se présente des occasions où cette passion ait lieu d'agir, elle ne

manque pas d'engager ceux qu'elle posse-
de dans le mauvais parti qui la favorise.

II. La crainte de ces surprises qui naissent de la corruption du cœur prévenu par les passions, devroit donc faire prendre à tout le monde pour régle&pour principe de leur conduite,de suspendre leurs jugemens lorsqu'ils sentent que leurs passions sont émues. Car cette émotion leur marque suffisamment qu'ils ne sont pas en état de juger équitablement des choses. Tout témoin passionné est recusable. Ainsi nous devrions nous recuser nous-mêmes dés-lors que nous nous sentons prévenus de passion. C'est une des principales raisons qui prouve l'utilité&la néceffité de se cōduire dans ses affaires, & principalement dans celle de la conscience, par la lumiére d'autrui. Car il arrive assez rarement que deux personnes se trouvent prévenuës de la même passion à l'égard des mêmes objets. Ainsi de cela même qu'un directeur consulté n'a point de part à ce qui excite la passion de celui qui le consulte, il lui doit être plus croyable que lui-même. Ce qui paroît un grand bien ou un grād mal à un homme passionné,paroît tout autrement à un homme exemt de passion. Ainsi quand même on ne pourroit trouver des directeurs qui eussent toutes les qualités

néceſſaires & preſcrites par les fins, il ne laiſſe pas d'être ordinairement meilleur & plus ſur de ſe régler par le jugement d'un autre, que par le ſien propre.

III. Ce que Jesus-Christ dit aux Juifs qu'*ils ne croyoient pas en lui, parce-qu'ils n'étoient pas de ſes brebis:* Non *Creditis, quia non eſtis ex ovibus meis*, ne ſignifie pas que de n'être point brebis, ſoit la cauſe effective de l'infidélité de ceux qui ne croïent pas. Cela ſignifie ſeulement, que l'infidélité eſt un ſigne qu'on n'eſt pas du nombre des brebis de Jesus-Christ: ce qui eſt trés-vrai. Mais comme il y a differens dégrés d'infidélité, elle eſt auſſi differemment ſigne de reprobation. Une infidélité paſſagere & qui n'eſt que pour un temps, n'eſt qu'un ſigne incertain de reprobation. Afin qu'elle en ſoit un ſigne certain, il faut que ce ſoit une infidélité perſeverante & qui dure toute la vie. Mais de quelque maniere qu'elle en ſoit ſigne, elle n'en eſt jamais l'effet. C'eſt-à dire, que la reprobation n'eſt jamais la cauſe de l'infidélité ni des autres péchez de celui qui eſt reprouvé. Car Dieu en reprouvant les hômes ne les met point dans la néceſſité de pécher, ni dans l'impuiſſance de faire le bien. Et il ne s'enſuit pas que Dieu n'ait aucune bonté pour ceux qu'il

reprouve L'Ecriture nous assure du contraire ; puique saint Paul dit, que *la bonté de Dieu invite à la pénitence ceux mêmes qui par la dureté de leur cœur amassent un trésor de colere pour le jour de la colere:* *Et* le Sage considerant la bonté de Dieu sur les payens mêmes, s'écrie: *O Seigneur que votre esprit est bon & doux en toutes choses ! Car vous ne châtiez qu'en partie ceux qui s'égarent, & vous les avertissez par les choses mêmes qui sont la matiere de leurs péchez de quiter leur malice, & de croire en vous Seigneur.*

Rom. 2. 4. 5.

Sap. 12. 1.

Il ne faut donc point conclure que Jesus-Chist n'eût aucun amour ni aucune bonté pour ces Juifs incredules & qui n'étoient pas de ses brebis. Car quoiqu'il ne leur donnât pas de ces graces que Dieu par une misericorde gratuite a réservées pour ses élus, il leur en donnoit d'une autre sorte dont ils abusoient par leur malice, mais que Dieu ne laissoit pas de leur donner par amour & par bonté. Il est vrai que le sens humain porteroit à croire que ç'auroit été traiter plus favorablement ces Juifs de ne leur donner point du-tout de graces, que de leur en donner dont Dieu prévoyoit qu'ils abuseroient; de même qu'on seroit porté à croire que Dieu auroit plus témoigné de bonté aux

Anges reprouvez de ne les point créer du tout que de les créer en prévoyant qu'ils se perdroient éternellement. Mais il faut corriger par la foi tous ces jugemens humains, en reconnoissant que Dieu par une sagesse élevée audessus de nos esprits, a jugé qu'il étoit meilleur de tirer le bien du mal, que de ne permettre aucun mal. Si cela ne s'accommode pas à nos idées, il faut reformer nos idées sur celles de la foi. Il n'est pas étrange que la bonté de Dieu ne soit pas moins incompréhensible que sa puissance. Si donc il y a des effets de la puissance de Dieu que nous ne comprenons point, ne nous étonnons pas qu'il y ait des effets de sa bonté que nous ne puissions comprendre.

IV. Jesus-Christ dit ensuite de ses brebis diverses choses qui sont de grande consolation pour les ames vraiment chrétiennes. Il dit qu'*elles entendent sa voix,* (v. 27. & 28.) *qu'il les connoît, qu'elles le suivent, qu'il leur donne la vie éternelle, qu'elles ne periront jamais, & que nul ne les ravira d'entre ses mains.* Car encore que les plus justes n'ayent pas dans cette vie une assurance entiere d'être du nombre des élus, ils peuvent néanmoins en avoir une juste confiance : & cette confian ce leur donne droit d'esperer les autres avantages qui

sont encore futurs. Quiconque est dans un tel état que sa conscience ne lui reproche point d'avoir méprisé la voix de Jesus-Christ dans aucun de ses préceptes, ou qui a raison de croire qu'il a reparé ce mépris par une sérieuse pénitence, a droit d'avoir une confiance raisonnable, qu'il est du nombre de ces brebis qui entendent la voix de Jesus-Christ & qui la suivent. Car encore que pour s'attribuer cette qualité avec certitude, il falût être assuré d'entendre & de suivre jusqu'à la mort la voix de Jesus-Christ: néanmoins quand on l'a entenduë & suivie durant un assez long-temps, on a un trés grand sujet d'esperer qu'on l'entendra & qu'on la suivra toûjours, & que l'on aura part à ces autres promesses que Jesus-Christ fait à ses élus *de leur donner la vie éternelle, de ne les point laisser perir, & de ne permettre pas qu'aucun les ravisse de ses mains.* La disposition présente est un gage de la future. On a droit de la considerer comme un effet de l'amour de Jesus-Christ envers soi: & l'on a sujet de croire qu'il nous a aimez de cette *charité perpetuelle*, qu'un Prophete marque par ces paroles: 3. *In charitate perpetua dilexi te; ideo attraxi te miserans.*

V. Un chrétien est au-moins par là bien plus assuré de son salut, que s'il n'en fondoit l'esperance que sur sa propre vigilance & sa propre volonté. Car il auroit alors tout sujet de craindre que le diable ne le renversât par la force de ses tentations, & ne le trompât par ses artifices: & quelque bonne volonté qu'il se sentît, il devroit apprehender sa foiblesse & son inconstance. Mais étant assuré par l'Ecriture que Dieu ne permettra pas qu'aucun de ses élus perisse & soit ravi de ses mains, il a tout sujet d'esperer & de se confier qu'il aura part à cette promesse, & qu'entendant & suivant la voix de Jesus-Christ, il trouvera en lui son asyle & sa force contre les attaques du démon, la malice des hommes, & sa propre corruption.

VI. Quoique Jesus-Christ ait dit aux Juifs à qui il parloit, qu'ils n'étoient point de ses brebis, on ne doit pas supposer par là qu'il leur ait revelé leur reprobation, & que si ses Apôtres étoient présens à ce discours, ils fussent obligez de regarder tous ces Juifs comme reprouvez, & de ne se mettre plus en peine ni de leur annoncer l'Evangile, ni de prier pour eux. Pour entendre donc ce langage de Jesus-Christ, il faut sçavoir que l'on est des brebis de Jesus-Christ

en deux maniéres, selon la grace présente, & selon la prédestination éternelle. Etre brebis de Jesus-Christ selon la grace présente, ce n'est autre chose, que d'être en grace, d'être juste, d'avoir droit au Royaume des cieux. Ceux qui sont en cette maniere du nombre des brebis, entendent la voix de Jesus-Christ pendant qu'ils sont brebis. C'est pourquoi quand Jesus-Christ reproche aux Juifs qu'ils ne sont pas de ses brebis, cela veut dire simplement qu'ils ne le sont pas selon la grace présente : mais il ne s'ensuit pas que pouvant se convertir en un autre temps, ils ne pussent devenir brebis, & qu'ainsi ils ne pussent être brebis de Jesus-Christ selon la prédestination.

N'entendre pas la voix de Jesus-Christ en un certain temps, est un signe certain qu'on n'est pas brebis de Jesus-Christ dans ce temps-là. C'est aussi un signe que l'on ne l'est pas selon la prédestination; mais un signe qui n'est pas certain. De sorte que Jesus-Christ disant aux Juifs qu'ils n'étoient pas de ses brebis, leur marquoit certainement qu'ils ne l'étoient pas dans le temps qu'ils refusoient de croire en lui, & il leur donnoit lieu de craindre de ne l'être pas non-plus

ſelon la prédeſtination éternelle. Et c'eſt pour cela qu'il méle ces deux ſens, paſſe de l'un à l'autre ; & qu'aprés les avoir avertis qu'ils n'étoient pas de ſes brebis, il décrit l'avantage de ceux qui ſont brebis ſelon la prédeſtination éternelle ; afin de leur faire voir de quel bien ils avoient lieu de craindre d'être exclus, quoique ce ne fût pas encore avec certitude. L'infidelité eſt un ſigne de reprobation ; & la foi préſente eſt un ſigne de prédeſtination. Mais comme l'infidelité, quoique ſigne de reprobation n'eſt pas un ſigne certain, celui qui eſt infidéle pouvant anéantir ce ſigne en croyant & en ſe convertiſſant : de même celui qui a la foi & la charité, peut anéantir ce ſigne de prédeſtination en perdant la foi & la charité.

VII. Quoiqu'il n'y ait rien de plus terrible que d'avoir des marque de reprobation, il eſt clair néanmoins que jamais perſonne n'en peut être raiſonnablement troublé, parcequ'il n'y a point en cette vie de ſigne certain de reprobation. Le plus grand ſigne de reprobation eſt ſans doute de ne croire point du tout. Mais outre que celui qui ne croit point en un temps, peut croire en un autre, il eſt clair de plus que cette diſpoſition ne ſçau-

roit produire de trouble. Une personne qui ne croit point du tout, est à la verité miserable par cette privation de la foi : mais elle n'en est pas troublée, puisqu'il est impossible d'être troublé par la menace d'être privé des biens qu'on ne croit point. Que si l'on vient à en être troublé, on commence donc à croire, & l'on n'a plus ce caractere de reprobation. Ainsi ce trouble seroit déraisonnable s'il s'élevoit : & bien-loin que ce fût cette doctrine qui le fit naître, on le combattroit plûtôt efficacement par cette doctrine Car la crainte même est un sujet d'esperance. C'est la voye de la charité. C'est le commencement de la conversion. C'est un effet de la foi. Ainsi quiconque est touché de la crainte, y doit trouver sa consolation, & doit tirer des motifs de travailler à sa conversion avec courage.

VIII. Dieu ne met jamais l'homme dans un état où il ait sujet de desesperer de son salut. Et cela suffit pour le faire agir. Car toutes les entreprises & tous les desseins des hommes ne sont presque fondez que sur des esperances, sans certitude. On s'embarque pour de longs voyages. On embrasse la profession des armes. On s'engage à la Cour. On forme dans la suite de sa vie mille sortes de projets qui

sont à la vérité soûtenus par quelque esperance; mais qui n'ont aucune assurance de succez. On ne laisse pas de se flater de l'esperance des biens ausquels on prétend, lorsqu'il y a bien plus d'apparence qu'on ne les obtiendra pas, qu'il y en a qu'on les obtiendra. Il suffit aux hommes pour se soûtenir par l'esperance, que ce qu'ils esperent ne soit pas impossible; & qu'il y en ait des exemples. Combien y a-t-il peu de gens qui parviennent aux premiers emplois de l'Eglise ou de l'Etat, & combien y en a-t-il qui y prétendent, & qui se repaissent de l'esperance d'y arriver? Quelle folie seroit-ce donc de renoncer au plus grand de tous les biens, & de se précipiter dans le plus grand de tous les malheurs, parce que ce bien ne seroit pas tout-à fait certain?

S'il n'y a pas de certitude d'y arriver, il n'y a jamais aussi de certitude entiere d'en être exclus. La dépendance que nous avons de Dieu pour l'obtenir est aussi cõtraire au desespoir qu'à la présomption. Il ne faut pas s'en assurer pleinement, parce qu'il dépend de Dieu: mais il ne faut pas en desesperer, parcequ'il dépend de Dieu, & que nous ne le pouvons obtenir par le secours de sa grace. Il faut don operer son salut avec crainte & trembl e

ment, parce que c'est Dieu qui donne la bonne volonté & l'accomplissement de la bonne volonté : & il faut operer son salut avec esperance, parceque c'est Dieu qui est nôtre refuge & nôtre secours.

Il ne faut pas même croire que le salut se trouve toûjours dans le même degré d'incertitude. Car à mesure qu'on y travaille avec plus d'ardeur & plus de fidelité, il devient moins incertain. Chaque degré de vertu & de fermeté dans le bien que l'on acquert, diminuë cette incertitude, & fortifie l'esperance par la juste confiance que nous devons avoir du secours de Dieu.

IX. Tout ce que l'on en peut donc dire, est que l'on n'arrive jamais en ce monde à la certitude entiére. Aussi n'est-il pas utile d'y arriver. Car cette confiance entiere seroit dans l'état présent une semence de présomption. En ôtant la crainte on diminuëroit la sollicitude, & l'activité, la précaution, la vigilance. On diminuë bien par les péchez les sujets de cette grande confiance qui est jointe aux longs exercices des vertus chrétiennes; mais on n'arrive jamais à un état où l'on ait raison de desesperer; parce que le desespoir est une crainte sans esperance. Or on ne peut craindre sans esperer, puisque

la crainte même est une raison d'espe-
rer. Qui craint, croit; & qui croit, a le prin-
cipe du salut. Qu'il s'applique donc uni-
quement à bien user de ce principe ; &
au-lieu de s'embarrasser de pensées con-
traires à la foi & au bon sens, qu'il s'oc-
cupe uniquement des moyens d'augmen-
ter sa foi & son espérance. Ces deux
moyens sont de monter par degrez de l'a-
bîme où l'on s'est précipité. Or dans
quelque abîme que l'on soit, on peut
crier à Dieu avec le Psalmiste : *Seigneur,*
je m'écrie vers vous du fond des abymes :
Seigneur, écoutez ma voix.

Psal. 129. 1.

Il ne faut pas se mettre en peine d'exa-
miner si ces cris sont un pur effet de la
crainte, ou s'ils naissent de quelque com-
mencement de charité. Aussi-bien nous
ne le sçaurions distinguer certainement,
ces mouvemens se mêlant & se confon-
dant d'une maniére imperceptible. Ce qui
est certain, c'est qu'il faut toûjours crier
à Dieu par la priere. Il y a toûjours des
actions de vertu qui sont proches & com-
me à la portée des états les plus éloignez
de Dieu. Ce sont les premiers degrez
qu'il faut monter. Ces degrez nous ren-
dent plus proches d'autres actions qui
n'étoient pas d'abord à nôtre portée. Ainsi
peu-à-peu on arrive jusqu'aux degrez où

non-seulement on a sujet d'esperer, mais l'on a même sujet d'avoir une grande confiance de son salut. Les pécheurs doivent tendre à la justice, & ont sujet d'esperer en montant les degrez qui y conduisent. Ce doit être là le but de leurs prétentions. Et ensuite s'ils deviennent justes, ils doivent tendre à la perfection de la justice qui se terminera à la beatitude & au salut. Et ils en sont déja en possession en quelque sorte, parceque cette justice qu'ils possedent est la vie éternelle selon l'Evangile. C'est un bien éternel de sa nature, que Dieu ne leur ôte jamais s'ils n'y renoncent eux-mêmes : & comme ils sentent une volonté en eux de n'y pas renoncer, ils ont tout sujet de croire qu'ils le conserveront jusqu'à la fin.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE *Luc* 7. 36.

En ce temps-là : Un Pharisien ayant prié Jesus de manger chez lui, il entra en son

logis, & se mit à table ; & en même-temps une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant sçu qu'il étoit à table chez ce Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfums ; & se tenant derriere lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes & elle les essuyoit avec ses cheveux ; elle les baisoit, & y répandoit ce parfum. Ce que le Pharisien qui l'avoit invité, considerant, il dit en lui-même : Si cet homme étoit Prophete, il sçauroit qui est celle qui le touche, & que c'est une femme de mauvaise vie. Alors JESUS prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai une chose à vous dire. Il répondit : Maître, dites. Un créancier avoit deux débiteurs ; l'un lui devoit cinq cens deniers, & l'autre cinquante : mais comme ils n'avoient pas dequoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Dites-moi donc lequel des deux l'aimera le plus ? Simon répondit : Je crois que ce sera celui auquel il a remis davantage. JESUS lui dit : Vous avez fort bien jugé. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans vôtre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds ; & elle au contraire a arrosé mes pieds de ses larmes & les a essuyez avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser : mais elle depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête : & elle a répandu ses parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous declare que beaucoup de péchez lui sont remis : parcequ'elle a beaucoup aimé : mais celui à qui on remet moins aime moins. Alors il dit à cette femme : Vos péchez vous sont remis. Et ceux qui étoient à table avec lui, commencerent à dire en eux-mêmes ; Qui est celui-ci, qui prétend même remettre les pé-

chez ? Et Jesus lui dit encore : Vôtre foi vous a sauvée, allez en paix.

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour en nous représentant une sainte Pénitente dont l'amour ardent obtient la remission de plusieurs péchez, comme Jesus-Christ le lui declare par ces paroles *Beaucoup de péchez sont remis à cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé*, nous fait connoître par les actions où son amour l'engage, que celui de la plûpart des pénitens étant si foible, & par consequent peu capable d'obtenir la remission de leurs péchez. Rien n'est plus extraordinaire que ce qu'elle fait. Elle entre dans un festin où elle n'est point invitée. Elle baise les pieds de Jesus-Christ; elle y répand des parfums ; elle les arrose de ses larmes ; elle les essuye de ses cheveux. Il falloit que son amour fût bien fort pour lui faire ainsi oublier toutes les régles de la bienséance humaine. C'est qu'elle sentoit vivement son mal, & qu'elle avoit une vive confiance que J.C. y remedieroit. Ces deux dispositions d'une douleur violente de ses péchez, & d'une espérance vive en son medecin & en son liberateur, produisirent en elle cet oubli

des vûës humaines qui la pouvoient détourner de faire ce qu'elle fit. Et c'est le défaut de ces deux dispositions qui nous remplit au-contraire de tant d'égards, & qui nous rend si faciles à remettre à un autre temps les principales actions de nôtre pénitence. Jamais on ne vit moins d'empressement qu'il en paroît dans la plûpart des pénitens. Bien-loin de faire des actions extraordinaires, ils ne font pas les plus ordinaires. Ils craignent toûjours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'ils ne pourront soutenir, ils veuleur qu'on les mene lentement & peu-à-peu. Et ils craignent plus d'avancer dans la voye de Dieu, que les vrais pénitens ne craignent de reculer.

Mais il y a une régle indubitable qui doit retrancher la plûpart de ces circonspections. C'est qu'il ne faut point délibérer sur toutes les choses incompatibles avec la pieté, ou qui nous peuvent être une occasion prochaine de chûte. Malheur à nous si par un retour funeste dans le péché nous faisons une nouvelle alliance avec la mort! Mais bien loin de nous épargner la confusion que nous nous attirerions par-là, nous devons souhaiter que si nous étions assez malheureux pour retomber dans ce funeste état, nous de-

vinssions l'objet du mépris & de la moquerie de tous les hommes. Ainsi nous ne devons point faire difficulté de nous conduire de telle sorte, que nous ne puissions abandonner Dieu sans devenir ridicules. Il ne faut point craindre de s'engager, lorsqu'on ne s'engage qu'à ce qu'on ne sçauroit omettre sans périr. Il n'y a rien de pis que de demeurer dans la mort ; & parconséquent on ne doit jamais faire difficulté de quitter tout ce qui nous y retient, & qui est incompatible avec la vie.

II. Pour descendre donc au particulier de ce qui est renfermé dans cette maxime, concluons de-là qu'il n'y a point de ménagemens à garder quand il s'agit de renoncer à l'immodestie scandaleuse des habits & aux liaisons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire une profession publique d'observer les loix de l'Eglise. Il ne faut pas continuer à s'empoisonner, depeur de ne pas perseverer dans la résolution de se conserver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne sont pas essentielles à la vie chrétienne. A la bonne-heure qu'on ne frape pas les yeux du monde par un changement extérieur de son état, lorsque cet état n'a rien en soi qui soit criminel : mais dés lors

qu'il s'agira de renoncer aux obstacles de son salut, dés-lors qu'on reconnoîtra que quelque genre de vie, quelque action, quelque conversation est une occasion prochaine de retomber dans le crime, ce n'est plus la matiére de ménagement. On ne sçauroit trop se hâter de rompre tous ces funestes liens ; & l'on doit embrasser au contraire ces occasions comme un moyen que Dieu nous donne de reparer nos pechez & de faire beaucoup de chemin en peu de temps.

III. MAIS outre ce cas qui est indubitable, il y en a encore beaucoup d'autres dans lesquels on use d'un ménagement contraire aux interêts de son salut, & où la prudence est de n'en pas user. C'est lorsque faute de rompre certain commerce ; de renoncer à certains divertissemens ; de se retirer de certaines conversations ; de faire des retranchemens dans sa dépense & dans ses meubles, on mene une vie foible & si languissante, qu'on n'avance point dans la pieté, ou qu'on y avance si peu qu'on est toûjours tout prêt de retomber. Car quoiqu'alors on ne puisse dire en particulier d'aucune de ces choses, qu'elle soit absolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compose cette sorte de vie,

qu'on ne se guérit point des maladies dangereuses qu'on a contractées ; qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre; & qu'on demeure toûjours dans un état de foiblesse. On craint, dit-on, que si l'on se sépare de ces amusemens, on ne soutient pas cette vie ; on ne fasse parler le monde ; on ne devienne ridicule ; on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en séparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut se conduire par la crainte, que la moindre cede à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles qui ne veulent rien faire pour lui ; qui veulent que leur salut ne leur coute rien, & qui ne croyent pas qu'on soit obligé à rien souffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont besoin de force pour y résister; & comme l'on ne se fortifie point dans cette vie molle & languissante, on succombe à ces tentations. On s'approche si prés du précipice, qu'on s'y laisse enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler des hommes & d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & ses

Anges font de nôtre lâcheté. Et enfin l'on craint tant le personnage de devot & de devote, que l'on tombe dans cette tiedeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grands ménagemens sont des marques certaines que le monde est grand à nos yeux, & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu. Car qui auroit une fois plus vive ; qui craindroit bien les effets de sa justice; qui seroit touché de son amour passeroit par-dessus ces petits obstacles qui arrêtent l'ame ; il se dresseroit des vûës humaines; il songeroit d'une autre sorte à assurer son salut. C'est donc un état étrangement dangereux, que celui dans lequel une ame est si peu touchée des sentimens de foi, de crainte & d'amour; parceque c'est par ces sentimens qu'on repousse les tentations.

IV. Rien n'est plus éloigné de cette prudence humaine qui entretient l'ame ou dans un état de mort, ou dans une foiblesse dangereuse, que la disposition de cette sainte Pénitente que l'Evangile décrit pour servir de modéle à tous les vrais pénitens; & c'est pourquoi on ne sçauroit trop méditer ce qui nous en est marqué. Il paroit premiérement en elle un mépris, ou plûtôt un entier ou-

bli des jugemens des hommes. Elle ne se met point en peine de ce que pourroit penser ce Pharisien. Elle n'y songe pas. Quiconque est bien touché de honte de ses pechez, n'est guére touché de vaines pensées des hommes. Une honte étouffe l'autre. Et comme l'on peut dire des faux pénitens, aprés saint Augustin, qu'ils pré- « ferent à la justice qui les oblige à s'humi- « lier par la pénitence, la vaine estime des « hommes qui trouvent cette humiliation « honteuse : *Plus delectat eos hominum asti-* *matio, quàm justitia quâ se quisque humi-* *liat pœnitendo* : l'on peut dire aussi d'un vrai pénitent, ce que ce saint Docteur dit d'un homme vraiment converti : *Depu-* " *duit vanitati, & erubuit veritati*, qu'il " cesse de rougir d'être condamné par " les vaines pensées des hommes, & qu'il " commence à rougir d'être condamné par " la verité. Cette mauvaise subtilité qui " nous fait pénetrer avec tant de promptitude ce que les hommes jugent de nous, ne vient que de l'attache que nous avons à leurs jugemens. L'amour de la verité nous aveugle au contraire à l'égard de ces jugemens, pour nous découvrir d'autres jugemens dont il est juste que nous soyons plus touchez.

Aug. Ench. c. 81.

Cette Pénitente étant donc entrée

dans ce festin où elle n'étoit point invitée, mais où elle étoit portée par le desir de trouver son medecin, elle s'approche de lui : mais elle ne se présente pas devant lui. Il y a une mauvaise confusion qui fait que les pécheurs tâchent de s'éloigner de Dieu : & ce sera ce sentiment qui abîmera tous les reprouvez dans l'enfer, pour tâcher de se soustraire aux rayons de sa justice. Mais la confusion dont cette Penitente est touchée, est bien differente de celle-là. Elle fuit la colere de Dieu: mais c'est en recourant à sa misericorde. Cette confusion lui fait chercher Dieu, & s'en approcher autant qu'elle peut: mais elle s'en approche néanmoins avec retenuë. Elle se tient derriere: *Stans retrò*. Elle ne se présente pas devant lui. Elle ne prétend pas qu'il lui parle ; il lui suffit qu'il la souffre à ses pieds, & qu'il lui permette de les embrasser.

Un vrai pénitent fait tout ce qu'il peut pour s'approcher de Dieu; mais il s'en approche d'une maniere qui marque la confusion qu'il a de ses péchez. il lui suffit d'être au dernier rang des fidéles. Il se met audessous de tout le corps de JESUS-CHRIST. Pourvû qu'il le touche en quelque façon, il ne demande rien davantage. Il est donc bien éloigné de

prétendre qu'on le doive admettre tout d'un coup à la table des enfans & au festin des nôces de l'Agneau. Ce lui est assez de n'être pas exclu de l'Eglise, qui est le lieu de ce festin.

V. L'EVANGILE remarque ensuite, qu'elle commença d'arroser de ses larmes les pieds de JESUS-CHRIST ; qu'elle les essuya de ses cheveux,& qu'elle y répandit ses parfums. Ses larmes & son prosternement aux pieds de JESUS-CHRIST marquent sa douleur & son humiliation ; son amour est marqué par les baisers ; la haine de soi même par l'usage qu'elle fit de ses cheveux, objet ordinaire de la vanité des femmes; & enfin le soin de satisfaire pour ses pechés par l'effusion de ses parfums. Ce sont diverses actions toutes nécessaires à la pénitence, mais qui naissent toutes d'une même source qui est l'amour.Point de pénitence sans humiliation , sans douleur , sans haine de soi-même , sans satisfaction. Mais pourvû qu'il y ait de l'amour, ces suites ne manquent jamais de s'y rencontrer.L'amour nous cause une sainte douleur d'avoir offensé celui que nous aimons. Il nous humilie de nous être élevez au dessus des loix de Dieu. Il nous fait haïr tout ce qui nous a servi à l'offen-

ser. Il employe tout ce que nous avons pour reparer nos péchez, & même les choses que nous avons le plus aimées ; comme il n'y a rien que les femmes vaines aiment d'ordinaire davantage que leurs cheveux.

VI. C'est en cette maniére qu'on répand dans l'Eglise un parfum précieux qui la remplit d'une excellente odeur: & c'est par une raison contraire que la plûpart des pénitens, au-lieu d'y causer une odeur agreable, n'y causent au contraire que de l'infection. On ne voit dans leur extérieur aucun signe d'une veritable humiliation de cœur. Tout y respire encore le faste & la vanité. On ne voit point qu'ils méprisent ce qu'ils ont aimé. On ne voit point qu'ils embrassent les pieds de Jesus-Christ; qu'ils témoignent de l'amour pour ses membres rabaissez & souffrans; qu'ils ayent soin de les soulager. Jesus Christ, en se retirant dans le ciel, nous a laissé ses pieds sur la terre, pour servir d'amour à nôtre charité. Qui n'a point d'exercice pour ses membres visibles, mais infirmes, n'en a point pour Jesus-Christ glorieux, mais invisible. Il veut que les innocens mêmes leur donnent leur superflu; mais il prétend avec justice plus des pénitens

que des autres. Le superflu a quelque étenduë, & une personne touchée de l'esprit de pénitence, le doit prendre plus à la rigueur. Ce n'est qu'un devoir commun aux plus innocens de donner aux pauvres leur superflu ; parceque Dieu ne donne à personne les biens du monde que pour en prendre ce qui lui est nécessaire, & que l'on est que dépositaire & distributeur à l'égard du reste. Mais un pénitent outre ce devoir, est encore obligé à donner son superflu pour satisfaire à la justice de Dieu, & pour reparer l'abus qu'il a fait des biens du monde ; & c'est pourquoi Dieu a voulu que cette Pénitente nous marquât ce devoir par l'usage qu'elle fit de ses cheveux. Les cheveux sont à la vérité superflus; mais entre les choses superfluës, ce sont celles qui le sont le moins. Ce n'est point assez à un pénitent de pratiquer la temperance. Adam auroit été temperant, & les plus justes le doivent être. Il faut qu'un pénitent punisse par quelques mortifications pénibles aux sens les excez qu'il a commis dans la joüissance des créatures. Ce n'est point assez à une femme qui revient à Dieu aprés l'avoir beaucoup offensé par le luxe & par l'immodestie de ses habits, de se réduire à une exacte modestie. Les

plus innocentes le doivent faire. Il faut que si elle est libre de faire ce qu'elle veut, elle repare par le retranchement de toutes sortes d'ornemens le scandale qu'elle a causé. On ne connoît d'ordinaire qu'une sorte de scandale, qui est celui que peut causer l'immodestie. Mais le seul luxe des habits sans aucune immodestie en est un trés-grand, parcequ'il sollicite toutes les personnes foibles à l'imiter: Il fait passer ce vice en coûtume, & la coûtume est une espece de loi: ce qui rend toutes les personnes qui l'établissent ou qui l'autorisent en la pratiquant, coupables de toutes ces mauvaises suites, & par consequent obligées de reparer ce scandale pas un exemple contraire.

VII. Jesus-Christ declarant à l'égard de la femme pénitente, que *beaucoup de péchez lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, & que ceux à qui l'on remet moins, aiment moins*, sembleroit nous donner lieu de préferer en mérite les pénitens aux innocens, & de mesurer même leur charité sur les péchez qui leur ont été remis, en croyant qu'ils ont eu d'autant plus de charité, que Dieu leur a remis plus de pechez. Mais il est bien vrai que plus on aime, plus on obtient plei-

nement la remiſſion de ſes péchez. Il eſt encore vrai que le merite ſuit l'abondance de la charité; enſorte qu'un pécheur qui aime davantage, eſt préferable, au jugement de Dieu, à un innocent qui aime moins; & parconſequent ſi l'amour d'un pénitent eſt plus grand, c'eſt une preuve que Dieu l'aime davantage : car l'amour de l'homme envers Dieu eſt un effet de l'amour de Dieu envers l'homme; & un plus grand amour de l'homme envers Dieu, eſt une preuve certaine d'un plus grand amour de Dieu envers l'homme. Mais ce que l'on ne doit pas conclure de ces paroles de l'Evangile, c'eſt que Dieu faſſe toujours plus de graces aux coupables qu'aux innocens, ni qu'il leur témoigne plus d'amour.

C'eſt à la vérité un grand amour de Dieu que de tirer les pécheurs de l'abîme du péché où ils ſe ſont précipitez; mais c'en eſt encore un plus grand d'empêcher les innocens d'y tomber. Tous les péchez qu'ils n'ont point commis ſont autant d'effets de ce grand amour, auſſi-bien que toutes les bonnes œuvres qu'ils ont amaſſées durant le cours de leur vie. Ainſi les innocens n'ont pas moins de ſujet d'aimer Dieu que les pécheurs convertis : & comme dit ſaint Auguſtin, ils doivent

croire que Dieu leur a remis tous les péchez qu'ils n'ont point faits; mais s'ils n'ament pas Dieu à proportion de ce qu'ils ont reçu de lui, & que les pécheurs le fassent, il est certain que les pécheurs les précederont dans le royaume de Dieu, & leur seront preferez. Car ce royaume étant le royaume de la charité; & la felicité qu'on y espere consistant dans une abondance de charité, il est certain que celui qui y aura plus de charité, y sera plus grand, plus élevé, & plus heureux.

VIII. Mais pendant que cette femme pénitente se purifie de ses péchez par les larmes que son amour lui fait répandre sur les pieds de Jesus-Christ, & par les bonnes œuvres qu'elle pratique, ce Pharisien se soüille & se tend coupable par les jugemens injustes que sa témerité lui fait faire & d'elle & de Jesus-Christ. Il conclut que Jesus-Christ n'est pas Prophete, puisqu'il souffroit que cette femme touchât ses pieds; & tant de marques extraordinaires de pénitence que cette femme fait paroître, ne lui font point changer l'impression qu'il avoit d'elle. Elle est toûjours pécheresse dans son esprit, & il suppose ou qu'elle n'est point changée, ou que toute changée qu'elle est, elle demeure digne de l'aversion des

hommes. Voilà proprement l'eſprit du monde. Il eſt prompt à juger en mal,& trés lent & trés-retenu à juger en bien. Les plus legeres conjectures ſuffiſent à ce Phariſien pour condamner JESUS-CHRIST,& les plus fortes preuves de converſion ne lui ſuffiſent pas pour juger favorablement de cette femme. La charité fait tout le contraire. Si elle ne juge pas tout-à-fait ſur des preuves petites & legeres,que des perſonnes qui ont été décriées ſoient effectivement converties, elle ſuſpend au moins les jugemens contraires. Elle eſt bien aiſe d'avoir lieu de ne les pas condamner, & elle ceſſe dés-lors de les regarder comme étant dans le deſordre; parceque les preuves, quoique legeres, ſuffiſent pour douter,& que dans le doute il n'eſt pas permis de condamner ceux dont le crime nous eſt douteux. Au-contraire pour renoncer à l'eſtime de quelqu'un, elle demande des preuves claires & déciſives.Elle ne ſe contente nullement des conjectures incertaines; & ainſi elle la conſerve tant qu'elle n'a pas d'évidence du contraire.

IX. CE Phariſien qui formoit de faux jugemens en particulier,& qui ſe mettoit par ſes jugemens injuſtes beaucoup au-deſſous de la femme pénitente qu'il con-

damnoit si durement, ne laisse pas de bien juger des maximes generales & speculatives. Ce qui lui fait donner cet éloge par JESUS-CHRIST même, qu'il avoit fort bien jugé, *rectè judicasti*. La vérité ne nous devient odieuse que quand elle choque nos passions; ce qui n'arrive pas si souvent dans les maximes generales. Et c'est aussi ce qui nous doit faire compter pour peu de chose une certaine droiture que nous témoignons dans l'examen des régles generales du Christianisme, & même une sevérité apparente dans les décisions des cas de conscience où nous n'avons point d'interêt. Il semble qu'il n'y ait rien de trop fort pour nous: mais tout cela n'empêche pas que quand nous venons aux affaires particulieres, & que nôtre amour propre s'y trouve interessé par quelque endroit, nous ne prenions les partis les plus foibles & les moins honnêtes, & que nous ne soyons fort injustes & fort déraisonnables en effet, comme l'étoit ce Pharisien. Au lieu qu'il devoit se réjoüir de la conversion de cette femme, & y prendre part par sa joye, la grace qu'elle a reçuë de Dieu devient la cause de sa ruine par le mépris qu'il en fait. Un cœur charitable profite de tout; des maux du prochain par la compassion, de ses biẽs par

v. 43.

par la joye qu'il en reçoit. Un cœur malin & envieux trouve sa ruine en tout; dans les maux du prochain, parcequ'il s'y plaît, & dans ses biens, parcequ'il en conçoit du dépit & de l'envie, & qu'il tâche de les diminuer autant qu'il peut.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Jean* 11.47.

EN ce temps-là: Les Princes des Prêtres & les Pharisiens tinrent conseil ensemble contre IESUS, & dirent: Que faisons-nous? Cet homme fait plusieurs miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui; & les Romains viendront, & ruineront nôtre ville, & nôtre nation. Mais l'un d'eux nommé Caïphe, qui étoit le Grand-Prêtre de cette année-là, leur dit: Vous n'y entendez rien, & vous ne considerez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne perisse point. Or il ne disoit pas ceci de soi-même; mais étant Grand-Prêtre de cette année-là, il prophetisa que JESUS devoit mourir pour la nation *des Juifs*; & non-seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler & réünir les enfans de Dieu, qui étoient dis-

perſez *dans le monde.* Ils ne ſongerent donc *plus* depuis ce jour-là *qu'*à trouver le moyen de le faire mourir. Et c'eſt ce qui fit que Jesus ne ſe montroit plus en public parmi les Juifs, & qu'il ſe retira même dans une contrée qui eſt auprés du deſert, en une ville nommée Ephrem, où il ſe tint avec ſes diſciples.

Explication.

I. C'Est un étrange ſpectacle que celui de ce conſeil tenu contre Jesus-Christ, qui nous eſt repréſenté dans l'Evangile de ce jour. Ceux qui le compoſent, ſont les chefs de la Religion Judaïque, qui ont à leur tête le Grand-Prêtre. On n'y examine ni la conduite, ni la doctrine de Jesus-Christ. On y demeure d'accord de la multitude de ſes miracles. C'eſt même la conviction où l'on eſt de celui qu'il avoit fait en la perſonne de Lazare, qui y donne lieu. Miracle évident, inoui, & qui dans toutes ſes circonſtances étoit au-deſſus de tous ceux qui avoient été faits par les Prophetes! Il falloit donc décider d'abord à quel principe on le devoit rapporter, à Dieu, ou au démon. On ne ſe met pas en peine de tout cela. Les Prêtres, les Scribes, & les Phariſiens n'avoient aucuns ſentimens fixes & uniformes touchant Jesus-Ch. Mais ils étoient fort unis dans l'amour des choſes préſentes & dans le deſir de ſe con-

server. Ils convenoient parfaitement dans ces points. Leur principe commun étoit de ne hazarder point leur sureté temporelle pour aucune de ces choses qui ne se voyent point, comme la justice, la verité, l'interêt de Dieu, la crainte des maux dont on les menaçoit en l'autre vie. Tout cela n'étant visible ni present, n'étoit d'aucune considération à l'égard des gens attachez uniquement aux choses présentes & visibles. Si quelque passion humaine eût favorisé Jesus-Christ, ils y auroient regardé de plus prés. Car jamais nation ne fut plus violente dans ses passions, ni plus propre à se porter aux extrémitez ; & ils le firent bien voir quelques années aprés, ayant secoué le joug des Romains contre tous leurs interêts. Mais ici leur passion n'agissoit que contre Jesus-Christ.

Les miracles de Jesus-Christ étoient certains. La malice, l'imposture, l'entêtement ne pouvoient les déguiser. Les Prêtres & les Pharisiens étoient forcez de les reconnoître, depeur de se rendre ridicules. *Cet homme*, disoient-ils, *fait plusieurs miracles.* Or ces miracles étant certains, ils prouvoient invinciblement que la verité, la justice, la pieté, & Dieu qui en est le protecteur, étoient du côté de

Jesus-Christ. Ce n'étoient pas là de petits sujets de craindre. Mais ces sujets de crainte, quelques grands qu'ils fussent, n'étoient pas des maux présens. Car Dieu ne punit pas les crimes des hommes sur le champ, & souvent il ne les punit pas en ce monde. Ils en étoient donc peu touchez.

v. 48. Que craignoient-ils donc? Le voici: Les Romains sçauront que les peuples s'atachent à Jesus-Christ: ils le trouveront mauvais: ils feront passer cela pour une revolte: ils viendront, & détruiront la nation des Juifs & le Temple. Quel remede à cela? *Quid facimus?*

II. Il falloit prendre parti sur ces diverses raisons de craindre. Il y avoit certitude de la verité & de la justice de la cause de Jesus-Christ; certitude de la puissance de Dieu pour le défendre, ou pour punir ceux qui se déclareroient contre lui. Les effets de la crainte des Romains étoient incertains. Dieu les pouvoit anéantir ou détourner en mille maniéres. Ils n'étoient pas même fort probables. Car que pouvoit-on craindre de l'attachement du peuple à un homme, qui faisoit si bien voir qu'il ne prétendoit rien dans le monde, & que son royaume n'étoit pas de ce monde? Quelle sera donc la con-

clusion de cette déliberation? On y avança d'abord ces petites raisons humaines : & sur cela le grand Prêtre Caïphe proposa son sentiment de cette maniere remarquable: *Vous n'y entendez rien , & vous ne considerez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne perisse point.* Il trouve la chose hors de doute , & il fait reproche aux autres d'y hésiter tant soit peu. C'est une moquerie , selon lui , que de mettre en balance miracles, verité, justice, crainte de la colere de Dieu, avec la crainte des Romains , quelque incertain que fût l'effet qu'on en appréhendoit. Ce n'est pas selon lui, une déliberation de gens sensez. Que faut-il donc faire? Il faut que Jesus-Christ perisse pour le salut du peuple. Voilà la conclusion.

vers. 49. 50.

Hé quoi! si c'est un Prophéte , un instrument choisi de Dieu, faut-il qu'il perisse ? Si c'est le Messie attendu par les Juifs, faut-il le faire mourir ? La chose ne vaut-elle pas bien d'être éclaircie à fond? Dieu n'est-il pas aussi à craindre que les Romains, & n'y avoit-il pas lieu d'appréhender qu'il ne tirât une solemnelle vengeance de la mort d'un juste dont ils ne pouvoient desavoüer les miracles? Ce n'étoient là que les raisons spirituelles & ti-

rées d'évenemens futurs qui dépendoient de la volonté de Dieu inconnuë aux hommes. Les gens du caractere de Caïphe ne se remuent pas par-là. Que conclut-il donc? Il faut que Jesus-Christ meure, Prophete ou non Prophete, Messie ou non Messie, Fils de Dieu ou non Fils de Dieu. Il ne craignit point de s'attirer la colere de Dieu. Il considera seulement que les Romains pouvoient trouver mauvais que l'on crût en Jesus Christ. Cette raison prévalut tellement sur les esprits, que l'on n'y en considera point d'autre. La décision parut sans replique: tout le monde y consentit. Et ainsi l'arrêt contre Jesus-Christ fut donné sans retardement.

III. Mais quel est le fondement de cette étrange conclusion? C'est uniquement que les Romains étoient des ennemis présens & visibles, capables de leur ôter les biens temporels & visibles dont ils craignoient la privation; & ces maux visibles dont ils étoient menacez, leur parurent tout autrement solides que toutes ces raisons spirituelles qui pouvoient les détourner d'attenter à la vie de Jesus-Christ. Quelque peu de proportion qu'il y ait entre Dieu & l'homme, l'homme visible fait pourtant plus d'impression sur l'esprit des gens charnels, que Dieu

invisible. Il n'y a personne qui ne condamne cette detestable assemblée & cette horrible resolution. Mais, helas, on ne fait pas reflection que la conduite de la plûpart des hommes a de même pour principe de preferer le présent au futur, le visible à l'invisible. L'on fait tous les jours ce que l'on condamne dans ces Júifs, & l'on ne péche même qu'en le faisant. Les Juifs ont méprisé JESUS-CHRIST sur la terre & revêtu des marques de foiblesse & de mortalité: & les Chrétiens le méprisent immortel & glorieux dans le ciel & dans la possession de son Royaume. Les Juifs l'ont méprisé avant l'accomplissement des propheties, & avant qu'il eût donné les marques les plus éclatantes de sa divinité & de sa puissance: & les Chrétiens le méprisent lorsque toute la terre est remplie de sa gloire & des marques de son pouvoir. Les Juifs l'ont méprisé sans lui avoir rien promis & sans l'avoir jamais reconnu : & les chrétiens le méprisent aprés avoir promis de lui être fidéles, en faisant profession de le reconnoître pour leur Seigneur & pour leur Dieu. Les Juifs l'ont méprisé lorsque sa doctrine n'étoit presque reçuë de personne, & qu'ils étoient soûtenus en la rejettant, de l'autorité de toute la terre: les chrétiens le mé-

prisent, lorsqu'il faut, en rejettant JESUS-CHRIST, rejetter en même-temps l'autorité de toute la terre qui l'a reçu.

IV. QUI considerera bien ces differences, n'aura pas de peine à entrer dans ce sentiment de saint Augustin, qui paroît d'abord étrange : il semble, dit ce „ saint Docteur, que le comble de tous les „ crimes soit d'avoir crucifié JESUS-CH. „ mais ceux-là en commettent un plus „ grand, qui non-seulement ne veulent pas „ mener une vie chrétienne; mais qui haïs- „ sent encore les précepte de la verité pour „ lesquels le Fils de Dieu a été crucifié: *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; sed eorum major est qui nolunt rectè vivere, & oderunt præcepta veritatis, pro quibus crucifixus est Filius Dei.* C'est par cette même raison que les Soldats qui crucifierent JESUS-CHRIST, & Pilate qui le condamna, sont bien moins coupables que les Pharisiens & les Prêtres qui le livrerent entre leurs mains; parce que la haine de la verité étoit bien plus forte dans les Juifs que dans les Romains. Les soldats ne se porterent à outrager JESUS-CHRIST que par l'inclination que les soldats ont d'ordinaire à faire du mal. Pilate ne le condamna qu'étant intimidé par les Juifs

Aug. in Ps. 7.

& par des interêts humains. Mais ni les soldats ni Pilate n'avoient aucune haine particuliere contre Jesus-Chrst. Il n'en étoit pas de même des Prêtres & des Phariſiens. La vie de Jesus-Christ étant contraire à leurs œuvres & à leur orgueil, ils étoient animés contre lui personnellement. Ils le haïssoient. Ils desiroient de l'ôter du monde : & non-seulement ils se portoient volontairement à sa mort; mais ils y forçoient les autres. C'a été-là le principal crime des Juifs; & tous ceux qui haïssent plus la verité & la justice qu'eux, sont encore plus coupables qu'eux.

V. Dieu se plaît quelquefois à confondre visiblement la prudence humaine, & à faire tomber ceux qui la suivent dans les maux qu'ils apréhendent, par les voyes mêmes qu'ils prennent pour les éviter. Il faut, disent les Juifs, que Jesus-Christ meure, afin que la nation des Juifs & le temple ne soient point détruits par les Romains ; & ce sera la mort de Jesus-Christ qui fera détruire par les Romains & le temple & toute la nation des Juifs. Daniel l'avoit expressément prédit. Jesus-Christ le prédit depuis encore plus particuliérement, & les Juifs s'attirent la ruïne prédite par ces Prophetes, par le conseil même qu'ils prennent pour l'évi-

ter. Ce ſont des inſtructions utiles pour faire mépriſer la prudence humaine. Mais quand Dieu permettroit qu'elle réüſsît, & qu'elle évitât les maux temporels qu'elle appréhende, elle n'en ſeroit pas moins aveugle ni moins mépriſable. Qu'eſt-ce que d'éviter un mal paſſager quand on s'engage par-là en des maux éternels ? Qu'eſt-ce que d'échapper des mains des hommes quand on tombe par-là dans celles d'un Dieu tout-puiſſant & irrité ? Auſſi Dieu ne permet ces châtimens viſibles, comme celui qu'il fit des Juifs, que pour nous porter à craindre bien-plus ſa colere que celle des hommes ; & pour nous faire voir que ſi ſa vengeance eſt ſi terrible dans ce monde même, lorſqu'il la veut exercer d'une maniére viſible, elle le ſera bien autrement en l'autre, & qui eſt proprement le temps de ſes vengeances contre les méchans. Ils ſont donc toûjours trompés par leur malice ; & ils s'attirent toûjours les maux qu'ils prétendent éviter. Car ils ne veulent pas ſeulement éviter un mal particulier, ils veulent éviter d'être malheureux. Or ils s'attirent le ſouverain malheur par tout ce qu'ils font pour l'éviter. Ainſi il eſt vrai de dire d'eux ce que dit l'Ecriture : *Quod timet impius, veniet ſuper eum* : Ce *que craint le méchant lui arrivera.*

Prov. 10. 24.

VI. Dieu laisse quelquefois tomber les justes dans des maux temporels,& il permet que les méchans les évitent.Il permet même l'un & l'autre assez souvent; parce que les gens de bien n'ont pas d'ordinaire tant de précaution pour éviter les accidens de la vie,que les méchans,&qu'il y a bien des moyens qu'ils ne croyent pas pouvoir employer.Les méchans au contraire trouvent bonnes toutes les voyes qui les en délivrent.Mais ils ne prennent pas garde que Dieu a une autre voye de délivrer ceux qui sont à lui,& de punir ceux qui n'y sont pas.S'il ne délivre pas les bons des maux de la vie présente, il en fait des remedes à leurs maladies spirituelle.Il les préserve par-là des maux infiniment plus grands:& enfin il les y soutient par sa grace; il adoucit ces maux par la patience qu'il leur donne, & il leur y fait trouver leur consolation & même leur joye.Et s'il en délivre les méchans,il permet que cette délivrance soit pour eux un surcroît d'aveuglement;qu'ils se fortifient dans le déreglement par le succés apparent de leur malice;qu'ils pensent moins à s'en relever; qu'ils s'y enfoncent de plus en plus, & que leurs maux en deviennent plus grands & plus irrémediables. Voilà ce qu'on gagne en rejettant la verité & la

justice par des interêts humains.

VII. Mais comment est-il possible que des gens qui paroissent si zélez pour les interêts de Dieu, & qui faisoient une si haute profession de donner leur vie pour leur Religion, comme les Pharisiens, ayent pû condamner Jesus-Christ, en voyant dans ses miracles qu'ils ne pouvoient revoquer en doute, des marques visibles de la protection & de l'approbation de Dieu ? Cela n'est pas difficile à comprendre à qui comprendra bien l'état d'une ame que la passion possede. Elle ne juge pas positivement que ce qui est évidemment vrai, soit faux. Ce n'est pas-là la maniére dont elle s'y prend: mais elle favorise tous ses doutes pour peu raisonnables qu'ils soient. Si elle n'a pas des sujets particuliers de douter des veritez qu'elle n'aime pas, elle fait valoir certaines raisons generales, qui portent à douter de tout. Il y a bien des choses, dit-elle, qui paroissent miraculeuses, & qui ne le sont pas. On se trompe trés-souvent en matiére de miracle. Qui sçait toutes les fins que Dieu peut avoir en les operant par les hommes ? Sur ces raisons generales, elle met le point dont il s'agit au rang des choses douteuses : & croyant ainsi avoir droit de le regarder comme

n'étant pas suffisamment prouvé, elle s'arrête à sa prévention ; évitant d'envisager les raisons qui lui en pourroient faire voir la fausseté, elle s'occupe uniquement de ce qui la favorise. Ainsi en augmentant d'une part toutes les raisons de doute, en se cachant toutes les preuves de la verité ; en s'appliquant fortement aux lumieres trompeuses favorables à la fausseté, elle vient à bout de rejetter des veritez évidentes par elles mêmes, & de demeurer attachée à des erreurs claires & certaines. C'est ainsi qu'ont fait les Pharisiens ; c'est ainsi que les heretiques agissent en préferant des sectes destituées de raisons solides, à l'Eglise Catholique, quelque environnée qu'elle soit de preuves & de lumieres. C'est enfin de cette maniere que se prennent tous les faux partis où l'on se porte par le poids des passions.

VIII. Il est marqué expressément dans l'Evangile, que *Caïphe ne dit pas de lui-même qu'il étoit avantageux qu'un seul homme mourût pour le peuple, & que toute la nation ne perît pas ; mais qu'étant Grand Prêtre cette année-là, il prophetisa:* c'est à dire, qu'en le disant il avoit dans l'esprit une lumiere de Dieu & une lumiére prophetique ; & cette lumiere en tant qu'elle venoit de Dieu, ne pou-

v. 50. & 51.

voit être mauvaiſe. Cependant ce fut ſur cette lumiére que la réſolution de faire mourir Jesus-Christ fut priſe : & ce fut-là l'uſage que Caïphe en fit, & l'impreſſion qu'elle fit ſur l'eſprit de tous ces Prêtres & de tous ces Phariſiens : Mais c'eſt qu'il faut bien diſtinguer entre cette lumiere entant qu'elle venoit de Dieu, & entant qu'elle étoit alterée dans l'eſprit de l'homme par les additions que les paſſions y faiſoient. La lumiére de Dieu lui découvroit ſimplement que la mort de Jesus-Christ ſeroit utile aux Juifs, & cette lumiére étoit exactement veritable. Mais elle ne déterminoit point la maniére dont elle ſeroit utile. Elle ne marquoit point qu'il fût juſte de procurer la mort de Jesus-Christ, & de n'avoir aucun égard à ſon innocence & à ſes miracles. C'étoient toutes additions que Caïphe y faiſoit par la corruption de ſon cœur. Il en concluoit qu'il ſeroit utile que Jesus-Christ mourût pour empêcher que les Romains ne détruiſiſſent le Temple & la nation. C'eſt ce que cette lumiere ne marquoit point.

Il en concluoit qu'il falloit donc le faire mourir, ſans examiner s'il avoit ou s'il n'avoit pas mérité la mort. Et c'eſt ce qui n'étoit point compris dans la lumiére de

Dieu, & qui étoit une pure addition de la malice de l'homme. Qu'il est aisé à un cœur corrompu d'abuser des veritez les plus certaines & les plus saintes, en les alterant ainsi par des additions dont il ne veut pas s'appercevoir ! Qu'il est aisé de les rendre les instrumens de ses passions, quand on se laisse dominer par elles ! Et qu'il est important de demander continuellement à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas, de peur que les lumieres mêmes qu'il nous aura données pour nous éclairer ne se changent en tenebres qui augmentent nôtre aveuglement!

IX. Mais que les hommes fassent ce qu'ils voudront en suivant leurs passions; ils peuvent bien se tromper eux-mêmes; mais ils ne peuvent tromper Dieu, ni se soustraire à son pouvoir. Dieu préside à l'assemblée des bons pour les éclairer & pour les conduire, & il préside à l'assemblée des méchans pour user de leur malice selon ses desseins. Jesus-Christ comme Dieu étoit présent dans cette déliberation dans laquelle sa mort fut concluë. Il donna lui-même à Caïphe cette lumiére prophetique dont il fit un si détestable usage. Il laissa agir les passions des hommes jusqu'à un certain point précis, & il ne permit pas qu'elles allassent plus

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 12. 10.

EN ce temps-là : Les Princes des Prêtres délibererent aussi de faire mourir Lazare, parceque plusieurs Juifs se retiroient d'avec eux à cause de lui, & croyoient en JESUS. Le lendemain le peuple qui étoit venu à la fête, ayant appris que JESUS venoit à Jerusalem, ils prirent des branches de palmiers, & s'en allerent en foule au-devant de lui, en criant : Hosanna (*salut & gloire*) beni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur. Et JESUS ayant trouvé un ânon, monta dessus, selon qu'il est écrit : Ne craignez point, filles de Sion, voici vôtre Roi qui vient monté sur le poulain d'une ânesse. Les disciples ne firent point d'abord d'attention à cela ; mais quand JESUS fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avoient été écrites de lui, & que ce qu'ils avoient fait à son égard *en étoit l'accomplissement*. Le grand nombre de ceux qui s'étoient trouvés avec lui lors qu'il avoit appellé Lazare du tombeau, & l'avoit resuscité d'entre les morts, lui rendoit témoignage. Et ce fut aussi

ce qui fit sortir tant de peuple pour aller au devant de lui, parce qu'ils avoient oui dire qu'il avoit fait ce miracle. De sorte que les Pharisiens dirent entr'eux: Vous voyez que nous ne gagnons rien; voilà tout le monde qui court aprés lui. Or il y eut quelques Gentils, de ceux qui étoient venus pour adorer au jour de la fête, qui s'adresserent à Philippe, qui étoit de Bethsaïde en Galilée, & lui firent cette priere: Seigneur, nous voudrions bien voir JESUS. Philippe le vint dire à André, & André & Philippe le dirent ensemble à JESUS. JESUS leur répondit: L'heure est venuë que le Fils de l'homme doit être glorifié. En verité, en verité je vous le dis: Si le grain de froment ne meurt, aprés qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul: mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; & où je serai, là sera aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Pere l'honorera. Maintenant mon ame est troublée: & que dirai-je? mon Pere, délivrez-moi de cette heure: mais c'est pour cela que je suis venu en cette heure. *Mon* Pere glorifiez vôtre nom. Au même-temps on entendit une voix du ciel, qui dit: Je l'ai déja glorifié, & je le glorifierai encore. Le peuple qui étoit là & qui l'écoutoit, disoit que c'étoit un coup de tonnerre. D'autres disoient: C'est un Ange qui lui a parlé. JESUS repondit: Cette voix n'est pas pour moi; mais pour vous; c'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le Prince du monde s'en va être chassé dehors. Et quand on m'aura élevé de la terre, je tirerai tout à moi. Ce qu'il disoit pour marquer de quelle mort il devoit mourir. Le peuple lui re-

pondit : Nous avons appris de la loi, que le CHRIST doit demeurer éternellement. Comment donc dites-vous, qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut ? Qui est ce Fils de l'homme ? JESUS leur répondit : La lumiére est encore avec vous pour un peu de temps : marchez pendant que vous avez la lumiére, depeur que les tenebres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les tenebres ne sçait où il va. Pendant que vous avez la lumiére, croyez en la lumiére, afin que vous soyez enfans de lumiére, JESUS parla de la sorte & se retirant, il se cacha d'eux.

EXPLICATION.

I. VN des plus étranges effets de passion qui ait peut-être jamais été, est le dessein que formerent les Princes des Prêtres de tuer Lazare, aprés que JESUS-CHRIST l'eut ressuscité. Ils ne s'y porterent point dans la créance que sa resurrection fût feinte, ils étoient assurez de sa vérité par trop de témoins, ausquels ils ne sçavoient que répondre. Ils étoient même forcez d'avoüer que Jesus Christ faisoit plusieurs miracles: *Hic homo multa signa facit.* Que prétendoient-ils donc faire en tuant Lazare? Il y a bien de l'apparence qu'ils n'avoient aucune vûë distincte, sinon d'anéantir une œuvre de JESUS CHRIST, qui leur déplaisoit. Il falloit pour cela faire des suppositions

insensées que Dieu ne pouvoit les empêcher de tuer Lazare ; qu'il ne le pouvoit ressusciter qu'une fois, ou qu'il favoriseroit leur mauvaise intention. Il est clair qu'il y a de la folie dans toutes ces pensées : aussi ne s'y arrêtoient-ils pas peut-être distinctement. Ils étoient uniquement occupés de cet objet, que la vie de Lazare ressuscité par JESUS-CHRIT, relevant JESUS CHRIST, étoit contraire à leurs desseins. La passion, quand elle est excessive, ne raisonne plus. Elle tend à son but par toutes sortes de voyes. Si JESUS CHRIST a ressuscité le Lazare, ou il est Dieu lui meme, ou Dieu lui communique sa puissance. C'est donc une impieté de s'opposer à lui, & de vouloir détruire ce qu'il a fait. C'est ce que la raison dicte. Mais la passion prend un autre tour ; & en tire une autre conclusion. Elle faisoit dire aux Pharisiens : JESUS-CHRIST est contraire à nos œuvres, à nôtre reputation, à nos interêts. Il faut donc qu'il meure. Lazare lui attire de la reputation : il faut donc le perdre aussi, en arrive ce qui pourra. Leur passion n'alloit pas plus avant, & ne vouloit pas écouter d'autres raisons, parce qu'elle ne pouvoit souffrir que celles qui la secondoient.

II. Des Gentils favorables à la Religion des Juifs, & qui étoient venus à Jerusalem pour y faire leurs prieres & pour y adorer le vrai Dieu, ayant prié Philippe de leur faire voir Jesus, Jesus-Christ en prit sujet de marquer à ses Apôtres, que le temps étoit venu que sa gloire devoit être manifestée parmi les Gentils, & que sa mort en seroit le moyen. C'est ce qui est signifié par ces paroles : *L'heure est venuë que le Fils de l'homme doit être glorifié*; c'est-à-dire, que sa gloire doit éclater parmi les Gentils. En prédisant ainsi sa gloire, il avoit dans l'esprit le principal moyen de cette gloire, qui étoit sa mort; comme il paroît par le discours qu'il fait ensuite, qui se rapporte uniquement à cette mort, par laquelle il enseigne à ses disciples qu'il opereroit la conversion des peuples : *Si le grain de froment jetté en terre, ne meurt il demeure seul: mais s'il meurt, il apporte beaucoup de fruit.* Il est bien permis de desirer la gloire que Dieu nous a destinée; mais nous devons toûjours enfermer dans ce desir les moyens par lesquels Dieu a dessein de nous y conduire: & ces moyens sont les souffrances & la mort même. Jesus-Christ l'a demandé distinctement à son Pere par ces paroles : *Mon*

v. 22. *v.* 23. *v.* 24. *Ioan.* 17. 1.

Pere, l'heure est venuë, glorifiez votre Fils: afin que vôtre Fils vous glorifie. Il suffit aux Chrétiens qui ne connoissent pas cette heure, de demander à Dieu en general qu'il nous conduise par la voye des souffrances qu'il nous a destinées. Mais si-tôt que la volonté de Dieu leur est manifestée par les nécessitez où il les met, ils doivent aprouver & recevoir avec actions de graces cette mesure de souffrances qu'il leur destine comme la voye de leur salut; & ils ne sçauroient séparer le desir & la demande de la gloire, du desir & de la demande de ses souffrances.

III. Jesus-Christ a demandé à son Pere qu'il le glorifiât: mais c'est afin de le glorifier lui-même, & de faire servir sa propre gloire à celle de son Pere: *Clarifica Filium tuum, ut & Filius tuus clarificet te.* C'est ainsi que la charité nous faisant desirer la gloire du ciel & la souveraine beatitude, n'en est pas moins pure, ni moins desinteressée; parcequ'elle regarde cette beatitude comme un moyen de glorifier Dieu plus parfaitement & elle la rapporte ainsi toute entiére à Dieu. L'amour de Dieu fait desirer d'arriver à la fin à laquelle l'homme est naturellement destiné, qui est de servir à jamais à la louange de la misericorde de Dieu: &

Ioan. 17. 1.

c'est ce qu'on ne sçauroit faire que par la possession du souverain bien ; c'est-à-dire par la connoissance & par l'amour de Dieu. Car on ne sçauroit glorifier ce qu'on ne connoît point & ce qu'on n'aime point , & l'on le glorifie d'autant mieux qu'on le connoît & qu'on l'aime plus parfaitement.

IV. Ce que Jesus-Christ dit à ses Apôtres, que *si le grain de froment ne meurt, il ne porte point de fruit; mais qu'il en porte beaucoup quand il est mort* , se verifiera clairement par le succez prodigieux de la prédication des Apôtres aprés la mort de Jesus-Christ, au-lieu qu'il n'avoit converti que trés peu de personnes avant sa mort, & encore d'une maniére fort imparfaite. C'est pourquoi il vouloit montrer que sa mort est le vrai principe de la conversion des pécheurs; que c'est d'elle que découlent tous les bons mouvemens qui font quitter le péché; que c'est par elle qu'on en obtient la remission ; que c'est en elle que les pécheurs doivent mettre toute leur confiance. Or comme la foi de la mort de Jesus-Christ ne pouvoit être fort commune avant qu'elle fût effectivement arrivée, les conversions en ce temps-là étoient rares par néceffité, & elles ne cesserent de

l'être que lorsque cette foi devint commune, & que l'on crut distinctement la mort du Médiateur.

V. Jesus-Christ voulut que sa mort fût le principe de la vie des ames, afin de leur faire entendre que la vie qu'il leur donnoit en ce monde-ci, étoit une vie de mort. Car comme Jesus-Christ en mourant s'est dépouillé de la vie d'Adam, il veut aussi que la vie à laquelle il ressuscite les Chrétiens, soit une renonciation continuelle à toutes les inclinations de la nature corrompuë. On n'est point vivant de la vie nouvelle, que par une mort continuelle à la vie d'Adam. Il faut que la vie d'un Chrétien tienne de son origine; & qu'ayant pour principe la mort de Jesus-Christ, elle porte en toutes choses les caracteres de cette mort, & qu'elle l'annonce non-seulement dans la reception des sacrez mysteres, comme saint Paul nous l'ordonne, mais par toutes les actions dont elle est le principe. Tout doit être marqué à ce coin, & porter l'image de Jesus-Christ mort à la vie d'Adam. Et c'est ce que Jesus-Christ nous marque expressément dans cet Evangile même. *Celui*, dit-il, *qui aime sa vie, la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la*

1. Cor. 1. 26 selon le Grec.

v. 25.

la conservera pour la vie éternelle, C'est-à-dire, que celui qui s'aime pour le monde, & qui cherche à y mener une vie sensuelle, se persuadera lui-même; & qu'afin de se conserver pour l'éternité, il faut mourir à toutes les satisfactions humaines, & à tous les objets de la vie d'Adam.

VI. QUOIQUE les ministres de JESUS-CHRIST n'ayent pas la même nécessité de mourir que lui pour profiter aux autres, puisque c'est au contraire durant leur vie qu'ils travaillent à la conversion des peuples ; il veut néanmoins que ce qu'il dit de lui-même, que si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul ; mais que quand il est mort, il porte beaucoup de fruit, se trouve vrai en eux en plusieurs maniéres.

Premierement, cela est vrai à la lettre à l'égard de plusieurs, en l'entendant de leur mort naturelle. Car il y en a beaucoup à qui il ne permet point de voir le fruit de leur travaux. Il fait semer par les uns & recueillir par les autres, afin de les tenir tous dans l'humilité, & que personne ne s'attribuë les fruits qu'il plaît à Dieu de produire par leur ministere. Ainsi pour avoir le fruit de leur travaux,

il faut qu'ils meurent comme Jesus-Christ.

Mais cela est vrai de tous, en l'entendant de la mort spirituelle à la vie des sens & de la concupiscence; car un ministre de Jesus-Christ fait toûjours peu de fruit s'il n'est effectivement mort au monde, & si l'on ne peut dire de lui ce que saint Paul dit de lui-même, qu'*il étoit crucifié au monde, & le monde à lui*: MIHI *mundus cricifixus est, & ego mundo.*

Gal. 6. 14.

Il ne faut point chercher d'autre raison que celle-là pourquoi il y a si peu de Prédicateurs dont la parole fructifie, c'est qu'ils sont trop vivans; que leurs passions se font trop paroître, & qu'ils aiment trop ce qui regarde la vie présente. Ainsi, au lieu de s'exercer à l'éloquence des paroles, & de tâcher d'acquerir les autres talens necessaires à des Orateurs, pour rendre leurs prédications efficaces, ils devroient s'exercer à la mortification de leurs passions, & à devenir des grains qui meurent & qui germent dans la terre. Cela vaudroit sans doute bien mieux pour les disposer à leur ministere, que tous les talens humains qu'ils cultivent avec tant de soin.

VII. Jesus - Christ aprés avoir

marqué à ses Apôtres les Avantages de sa mort, ne laisse pas de leur témoigner que *son ame en est troublée*: Et *nunc anima mea turbata est*. Il est difficile de comprendre comment ce trouble a pû s'élever dans l'ame de Jesus-Christ. Car étant certain que les plus forts mouvemens de l'ame étouffent les moindres, on ne voit pas comment l'ame de Jesus-Christ étant toute penetrée d'un amour sans mesure pour la volonté de Dieu, & pour le salut des hommes, a pû être troublée de l'approche de cette heure dans laquelle il devoit accomplir le principal de ses devoirs, qui étoit d'executer l'ordre de son Pere, en rachetant les hommes. Si la mesure de charité que Dieu versoit dans l'ame des Martyrs, leur faisoit trouver de la joye dans les souffrances, combien de charité sans bornes que l'esprit de Dieu répandoit dans l'ame de Jesus-Christ étoit-elle plus capable de produire cet effet? Il faut donc dire que ce trouble n'étoit point l'effet de la seule idée de la mort, mais qu'il étoit produit par la volonté de Jesus-Christ. C'est elle qui suspendoit l'effet de la joye qu'il ressentoit au fond du cœur par l'amour immense qu'il avoit pour la volonté de son Pere, & pour la redemption des

vers. 17.

hommes ; qui empêchoit cette joye de se repandre sur la partie sensible de l'ame, & qui faisoit en sorte qu'elle ne laissât pas d'être frapée fortement de l'idée des souffrances jusqu'à en être troublée. Ce trouble même faisoit partie de ce qu'il devoit souffrir. Il eût moins souffert s'il n'eût pas été troublé, comme l'effusion de cette joye qui étouffoit tous les sentimens de trouble dans les Martyrs diminuoit beaucoup leurs souffrances. Or Jesus-Christ ne vouloit diminuer en rien les siennes. Il vouloit boire son calice tout entier, & n'en perdre pas la moindre goute. Les hommes auroient pû penser qu'il s'étoit servi de la force qu'il avoit comme Dieu pour étouffer en lui le sentiment des maux qu'il a soufferts. Il a donc voulu au contraire ne se servir de la force qu'il avoit comme Dieu, que pour empêcher que ses souffrances ne fussent diminuées par la joye qu'il avoit d'executer l'ordre de son Pere, & c'est-là la veritable cause de ce trouble.

VIII. Mais comme c'étoit lui-même qui l'excitoit, & qu'il n'auroit pû s'élever en lui sans sa volonté, il n'y a que lui qui en sçache la mesure. Les troubles des hommes sont bornez par la foiblesse de leur esprit, & l'obscurité de leurs con-

noissances. Ainsi les effets ne sçauroient être grands, parceque la cause en est toûjours foible. Mais le trouble de Jesus-Christ étant l'effet de sa puissance qui est infinie, & du desir qu'il avoit de souffrir, il y a lieu de juger que ç'a été un des grands tourmens de sa passion : & c'est ce qu'il nous a voulu faire connoître, en permettant que ce trouble fût marqué par un signe extraordinaire que celui de cette sueur de sang qui arriva dans le jardin des olives où il voulut le ressentir pleinement.

IX. Jesus-Christ finit les instructions qu'il donne aux Juifs dans cet Evangile, par cet avis important : *Marchez pendant que vous avez la lumiere, de peur que les tenebres ne nous surprennēt.* v. Le moyen ordinaire de conserver & d'augmenter les lumiéres & les graces de Dieu, n'est pas d'en parler, d'en écrire, d'en faire le sujet de ses speculations. C'est de marcher & de vivre selon ces lumiéres & ces graces, & de les réduire ainsi en pratique. Au-contraire la voye ordinaire de les perdre & de les anéantir, est de négliger de les pratiquer. Il y a bien des gens qui demandent avec empressement ce qu'il faut faire pour avancer dans la vertu, & qui croyent n'avoir

jamais assez d'avis & de méthodes pour cela, comme si cet avancement & ce progré dépendoit d'un certain secret & d'une certaine méthode. Mais voici une méthode que l'on peut appeller évangelique & qui nous est proposée par JESUS-CHRIST même. Pour avancer dans la pieté, pour empêcher que les tenebres ne nous surprennent, il ne faut que considerer ce que Dieu nous a fait connoître de ses veritez, & les reduire en pratique. Cet usage des veritez que nous connoissons, nous en découvrira d'autres que nous ne connoissons pas encore. Nos lumiéres s'augmenteront par la pratique des vertus; & ces lumieres dissipant les tenebres, empêcheront ainsi que nous ne soyons surpris : *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.*

v. 35.

SUR L'EPÎTRE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

EPÎTRE. *Phil.2. 5.*

MEs Freres : Soyez dans la même disposition *&* dans le même sentiment où a été JESUS-CHRIST, qui ayant la forme *&* la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme *&* la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, & étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéïssant jusqu'à la mort & jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé ***à une souveraine grandeur,*** & lui a donné le nom qui est au-dessus de tous les noms ; afin qu'au nom de JESUS tout genou fléchisse dans le ciel, dans la terre, & dans les enfers ; & que toute langue confesse que le Seigneur JESUS-CHRIST est dans la gloire de Dieu *son* Pere.

EXPLICATION.

I. IL y a quantité de paroles & de maximes de l'Ecriture qui comprennent en abregé toutes les veritez de la morale chrétienne, ou qui nous donnent des ouvertures pour les découvrir : mais

je ne crois pas qu'il y en ait de plus feconde que celle-ci : *Soyez dans la même disposition & les mêmes sentimens où a été* JESUS-CHRIST. Car pour reconnoître ce qu'il faut faire dans toutes les rencontres de la vie, nous n'aurions qu'à examiner quels sentimens auroit eus JESUS-CHRIST sur la chose dont il s'agit. La verité qui ne nous paroît pas toûjours en elle-même & par rapport à nôtre disposition, nous paroîtroit beaucoup plus facilement à la faveur de celle de JESUS-CHRIST. Elle nous marqueroit nos devoirs & nos obligations; parceque nous n'avons pas une autre régle que lui. En tant que Dieu, il étoit la verité même, & cette verité le régloit toûjours en tant qu'homme; & il en doit être de même de nous. Ses dispositions sont nôtre régle par elles-mêmes, parceque nous nous y devons conformer. Car, selon saint Paul, *Quiconque n'a point l'esprit de* JESUS-CHRIST *n'est point à lui: Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Or il est bien clair que qui n'a point de dispositions de JESUS-CHRIST, n'a point son esprit. Ainsi l'examen des sentimens de JESUS-CHRIST sur chaque chose nous peut instruire en même-temps de ce que nous devons faire, &

Rom. 8. 4.

nous apprendre ſi nous avons lieu de croire que nous lui appartenons. Et cette pratique eſt d'autant plus utile, qu'elle renouvelle dans nous le ſouvenir de Jesus-Christ, qu'elle nous donne lieu de recourir à lui; ainſi elle ne nous montre pas ſeulement ce que nous devons faire, mais elle nous découvre encore de qui nous en pouvons obtenir la grace.

II. Ce n'eſt pas une marque certaine qu'on n'eſt pas à Jesus-Christ, de trouver en ſoi quantité de ſentimens contraires à ceux qu'il a eus; car il eſt bien certain que la concupiſcence qui vit toûjours en nous juſqu'à la mort, ne ceſſera jamais d'y exciter des deſirs contraires à ceux de l'eſprit: mais c'eſt de ſe laiſſer dominer par ſes ſentimens corrompus, & de n'avoir point deſſein de les combattre & de les détruire en ſoi. C'eſt de les approuver, de les ſuivre, & de mépriſer ceux qui ne les ſuivent pas. Car ce n'eſt pas un conſeil que celui de tendre à former en nous les ſentimens de Jeſus-Chriſt, & de condamner tout ce qui y eſt oppoſé: c'eſt un precepte ſans l'obſervation duquel nous ne ſçaurions appartenir à Jesus-Christ. Cette condamnation de tous ces mauvais ſentimens nous rend conformes aux diſpoſitions de

JESUS-CHRIST; puiſque c'eſt une marque qu'on les a gravez dans le fond du cœur. Et quoiqu'il nous échape des fautes qui y ſeront contraires, pourvû qu'elles ne ſoient que venielles, elles ne nous donnent lieu que de dire avec l'Apôtre: *Je conſens à la Loi*, & reconnois *qu'elle eſt bonne*; ou: *Je ſuis ſoumis à la loi de Dieu ſelon l'eſprit*: CONSENSIO *legi, quoniam bona eſt*; ou: *Mente ſervio legi*. Mais il n'y a point de conformité dans ceux qui ne condamnent point ces mauvais ſentimens, & qui n'ont aucun deſir d'en être guéris.

Rom. 7. 16. 25.

III. L'APÔTRE ne ſe contente pas de nous exhorter en general à être dans les mêmes ſentimens que JESUS-CHRIST, il nous propoſe même en particulier la diſpoſition de JESUS-CHRIST, qui paroît la plus éloignée de pouvoir être ſuivie & imitée par les hommes. *Soyez*, dit-il, *dans les mêmes ſentimens & les mêmes diſpoſitions où a été* JESUS-CHRIST, *qui ayant la forme & la nature de Dieu, s'eſt anéanti lui-même en prenant la forme & la nature de ſerviteur, en ſe rendant ſemblable aux hommes, &c.* Car comment, dira-t-on, l'homme peut-il imiter cet anéantiſſement; puiſque toute l'humiliation des hommes ne va qu'à recon-

verſ. 5. 6.

noître l'état trés effectif de bassesse où ils sont réduits,& à vouloir bien être traitez selon cet état ? Qu'ils fassent ce qu'ils voudront, ils ne sçauroient se rabaisser plus qu'ils ne meritent. Ils ne sçauroient renoncer à aucune grandeur, puisqu'ils n'en ont plus. Il est vrai qu'il faut reconnoître cette difference entre l'humilité de JESUS-CHRIST & celle des hommes. Mais il n'en est pas moins vrais que cette humilité inimitable à l'homme le met dans une obligation indispensable de s'humilier, au moins en la maniere qu'il le peut. Si JESUS-CHRIST s'est humilié en Dieu, il faut que l'homme, s'humilie en homme, qu'il renonce aux petites élevations & aux petits avantages dont il est capable, puisque JESUS-CH. s'est anéanti dans les avantages divins qui lui appartenoient selon sa nature divine. Il faut dit saint Augustin, que l'homme rougisse d'être superbe, puisque Dieu s'est rendu humble pour lui : *Erubescat homo esse superbus, propter quem factus est humilis Deus.* Car l'homme sans doute est d'autant plus obligé de renoncer à la fausse grandeur que son orgueil lui attribuë, que Dieu s'est dépouillé pour lui des veritables grandeurs qui lui appartenoient legitimement.

In Ps. 18.

IV. Outre cet anéantissement de Jesus-Christ en-tant que Dieu, qui ne sçauroit convenir proprement à aucune créature, il nous donne de plus en-tant qu'homme, des exemples de la plus parfaite humilité qui puisse être pratiquée par les hommes. Cette humilité consiste à avoir tellement regardé la gloire de Dieu en toutes choses, qu'il n'y a jamais mêlé aucune recherche humaine, ni aucune complaisance dans sa propre excellence, comme il est aisé de le remarquer en toute sa vie. C'est ce qui fait qu'il se rend lui-même ce témoignage, qu'*il ne cherchoit point sa gloire* : *Ego autem non quæro gloriam meam* ; & que son Apôtre declare que Jesus-Christ *n'a jamais eu aucune vûë de sa propre satisfaction* : *Christus non sibi placuit*. Il nous dit encore dans son Evangile, qu'*il n'est point venu au monde pour faire sa volonté, mais celle de son Pere*. Et quoiqu'il ait élevé par son Pere, selon son humanité, à une gloire ineffable, il raporte néanmoins totalement cette gloire à l'honneur de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre témoigne qu'à la fin de tous les temps & au commencement du regne de l'éternité, *il remettra son royaume à Dieu son Pere*: *Cùm tradiderit regnum Deo & Patri* ; *& qu'a-*

Jean. 3. 50.

Rom. 15. 3.

Jean. 6. 38.

1. Cor. 15. 24.

près que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses: Tunc *& ipse Filius subjectus erit ei, qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus.* L'ordre naturel est que Dieu regne sur toutes choses. JESUS-CHRIST bien loin de troubler cet ordre, est venu pour le rétablir, en rapportant toutes choses à Dieu. Or ce rapport de toutes choses à Dieu, qui paroît excellemment dans JESUS-CHRIST, renferme la parfaite humilité & la destruction totale de l'orgueil: car l'orgueil n'est autre chose qu'un vol que l'on fait à Dieu d'une partie de sa gloire; & il est clair que celui qui lui rapporte tout, ne lui vole rien, & parconsequent qu'il est parfaitement humble.

V. On ne considere guére parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui consiste à s'attribuer des qualitez que l'on n'a pas: mais le fond de ce vice est de s'élever pour les qualitez que l'on croit avoir, soit qu'on les ait, soit qu'on ne les ait pas. C'est une sorte vanité si l'on s'imagine les avoir lorsqu'on en est dépourvû. Mais c'est toûjours orgueil de s'y plaire quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en estiment, & d'avoir de

la complaisance dans cette estime. Il y a toûjours en cela non-seulemen de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injustice & du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, en dérobe à Dieu la loüange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui ; mais de Dieu, & qu'il est obligé de la lui rendre & de la lui rapporter toute entiere. Enfin il ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaissé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talens & ces qualitez dont il se glorifie. Il est meilleur, si l'on veut, d'avoir certaine qualitez humaines, & certains talens, que de ne les avoir point: mais il vaut mieux de beaucoup en être privé, que d'en faire un sujet d'élevation & d'orgueil. Ainsi la plûpart des talens rabaissent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains & plus orgueilleux.

Or comme il n'est pas permis de s'élever, & de se plaire dans ses propres talens, il n'est pas permis aussi de contribuer à produire cette mauvaise complaisance dans les autres. Si l'on demande donc à un homme de bien pourquoi il fait difficulté de loüer les Grands du monde, lors même qu'ils paroissent loüables, il peut répondre en un mot, que ce qui

l'empêche d'imiter ceux qui les accablent de loüanges, c'est qu'il les aime, & que les aimant il ne croit pas qu'il lui soit permis de leur nuire & de les empoisonner comme il le feroit par ses loüanges. Il faut donc voir avec plaisir les bonnes qualitez des Grands; il faut en rendre un témoignage équitable en leur absence: mais il est dangereux d'en parler devant eux d'une maniére qui leur puisse servir de tentation; parcequ'il n'est pas permis de leur nuire, & qu'on est obligé de les aimer.

VI. Il n'est pas besoin de prouver que Jesus-Christ a renoncé à toutes les choses qui servent d'ordinaire de fondement à l'orgueil des hommes, comme les richesses, la pompe, la puissance, la magnificence, la faveur des Grands, les talens humains: mais il n'est pas aisé d'abord de comprendre que ce soit par humilité qu'il s'en est privé. Car sa lumiere lui faisoit voir tellement le néant & le vuide de toutes ces choses, qu'il les auroit pû posseder sans aucun danger. Comme il n'étoit pas moins temperant en se trouvant à des festins par des motifs de charité, il n'en auroit pas été moins humble en possedant tous les objets de la vanité des hommes; parce qu'il n'en au-

roit pas moins connu le néant, & qu'il n'y auroit eu aucune complaisance. Pourquoi donc a-t-il voulu s'en priver ? C'est par des raisons dignes de charité. Il pouvoit à-la verité être parfaitement humble en possedant tous les avantages humains: mais il n'auroit pas instruit les hommes par son exemple, qu'il leur est meilleur d'en être privez que de les posseder. Les maximes de verité qu'il auroit pû leur proposer sur ce point, n'auroient pas été accompagnées de la pratique. Or les hommes sont si grossiers, qu'ils sont peu touchez des instructions qui ne consistent qu'en paroles. Afin donc de les détromper de la fausse idée qu'ils avoient de toutes ces qualitez humaines, & pour leur apprendre efficacement que leur bien consistoit à en être privez, il devoit marquer ce jugement aussi-bien par ses actions que par ces paroles : & pour les obliger à ne pas mépriser ceux qui seroient privez de ces biens humains, il falloit qu'il fussent obligez à honorer ces privations dans la personne de la Sagesse éternelle. On élude plus facilement ce qui n'est marqué que par les paroles; mais on n'élude pas de même des exemples vivans tels que Jesus-C. nous a donnez de ses sentimens. On ne sçauroit nier en voyant Jesus-

Christ privé de tout les biens du monde par un effet de sa volonté & de son choix, que cette privation ne soit préférable à la possession de toutes ces Choses. C'est la premiere raison qui a porté Jesus-Christ à embrasser cette privation en qualité de docteur de l'humilité.

VII. Un autre motif que Jesus-Christ a eu de se priver de toutes les grandeurs du monde, a été l'interêt de la gloire & de l'honneur de son Pere : car comme la passion que les hommes avoient pour l'élevation, les a portez à se faire des idoles de tous les objets de leur orgueil, Jesus-Christ a jugé avec raison que le zele de l'honneur de son Pere l'obligeoit à se priver de toutes ces idoles profanes dont les hommes s'étoient servis à deshonorer Dieu. Ainsi pour leur inspirer le méme mouvement de zele, il leur en a voulu montrer l'exemple dans sa personne. Le mauvais usage que les hommes font de toutes les grandeurs humaines, suffit à un Chrétien pour s'en éloigner, à l'exemple de Jesus-Christ; afin de témoigner par-là qu'il déteste cet usage criminel, & qu'il n'y veut point avoir de part.

Cette raison nous en découvre une autre, qui obligeoit encore Jesus-Christ à se priver de toutes les choses qui servent

de nourriture à l'orgueil des hommes. C'eſt que toutes ces choſes ſont devenuës à l'homme de grandes tentations. Le peché a imprimé dans ſon cœur un tel penchant à l'orgueil, qu'il eſt tres-difficile de s'en guarantir autrement que par la privation de ce qui l'excite. Ainſi cette privation eſt devenuë par-là le grand remede de ſa principale playe ; & comme Jeſus-Chriſt eſt venu dans le monde pour l'en guerir, il étoit obligé en qualité de medecin de lui en montrer l'exemple. Il n'en avoit pas beſoin pour lui-même ; mais l'homme en avoit beſoin : & pour l'empêcher d'en avoir horreur, il a voulu prendre lui-même ce remede, afin que l'homme ne fit pas difficulté de le prendre dans le beſoin preſſant qu'il en a.

VIII. Mais outre ces raiſons qui ont porté Jeſus-Chriſt à renoncer à tous les objets, de l'orgueil des hommes, il y a encore été obligé par la principale de ſes qualitez, qui eſt celle de médiateur entre Dieu & les hommes ; car cette qualité ne conſiſtoit pas ſeulement à reconcilier l'homme avec Dieu, en lui obtenant un pardon gratuit de ſes pechez ; elle conſiſtoit à ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & à prendre ſur ſoi les peines qui étoient deſtinées à l'homme, & qu'il devoit ſouf-

frir ſelon les régles de cette juſtice. Comme donc le capital des pechez de l'homme étoit l'orgueil, JESUS-CHRIST en qualité de reparateur de ce peché, a voulu porter la peine dûë à l'orgueil de l'homme. Or il n'y en a point de plus convenable que l'humiliation. L'outrage fait à Dieu par l'élevation injuſte de l'homme pécheur, devoit être reparé par la profonde humiliation du Fils de Dieu. Et comme tous les crimes des hommes portoient le caractere de leur orgueil, toutes les actions de JESUS-CHRIST homme ont dû porter les caracteres de ſon humilité; & c'eſt auſſi ce qu'il a parfaitement accompli, & qui paroît dans toutes les actions de ſa vie.

IX. L'APÔTRE nous le marque clairement par ces paroles qu'il ajoûte : *Que* IESUS-CHRIST *s'eſt rabaiſſé lui-même en obéïſſant à ſon Pere juſqu'à la mort, & à la mort de la croix*: HUMILIAVIT *ſemet ipſum, factus obediens uſque ad mortem, mortem autem crucis.* v. 8.

Le grand orgueil de l'homme a été de s'être voulu rendre indépendant de Dieu, & de s'être ſouſtrait à ſon obéïſſance, pour chercher ſa gloire & ſon bonheur dans ſoi-même. La grande humilité de IESUS-C. eſt de n'avoir jamais eu en vûë

que d'obéïr à son Pere,& de faire non sa volonté, mais celle de son Pere. Cette obéïssance n'a eu pour terme que la mort, & la mort de la croix ; parceque c'est le terme de la vie de JESUS-CHRIST : mais elle a commencé dés le premier moment de son être. Car pour rendre ses humiliations plus parfaites, il ne s'en est pas reservé le choix, & il a voulu qu'elles fussent toutes consacrées par l'obéïssance; parceque comme il n'y a rien de plus grand dans l'homme que sa volonté, par laquelle il commande à toutes choses, la principale humiliation de l'homme consiste dans le dépoüillement de sa propre volonté. C'est-là l'humiliation que JESUS-CHRIST a pratiquée depuis le premier moment de sa vie jusqu'à sa mort. Ainsi son humiliation a été continuelle, parceque son obéïssance a été sans interruption.

Mais puisque c'est-là l'humiliation que Jesus-Christ a pratiquée, il s'ensuit que c'est aussi celle qui nous est principalement proposée à imiter. JESUS-CHRIST s'est humilié comme chargé des péchez des hommes,& nous devons nous humilier comme étant effectivement pécheurs : car JESUS-CHRIST n'a pas prétendu en s'humiliant pour les péchez des hommes, les exempter de s'humilier: mais

il a voulu ſanctifier nos humiliations par le merite des ſiennes, & les rendre capables d'être reçuës de Dieu en ſatisfaction de nos péchez, étant joints avec les ſiennes. Il s'eſt humilié pour nous obtenir la grace de nous humilier. Mais qui ne s'humilie point, n'a point de part à cette grace. Il faut donc que nôtre vie pour être ſemblable à celle de Jesus-Christ, ſoit une humiliation continuelle; que nous renoncions à toutes nos fantaiſies, & à toutes les volontez de la chair, pour nous conduire par la volonté de Dieu. Cette obéïſſance nous conduira comme Jesus-Christ à la mort, & à la mort de la croix : car la mort que Dieu nous fait rencontrer dans le cours de nôtre obéïſſance, eſt pour chacun de nous nôtre croix propre : & ſi le reſte de nôtre vie a été l'imitation de l'obéïſſance de Jesus-Christ nous devons eſperer que nôtre mort ſera l'imitation de la ſienne, & qu'elle nous conduira à la participation de la gloire que Jesus-Christ s'eſt acquiſe par ſes humiliations, & qu'il a acquiſe à tous ceux qui ſe rendront imitateurs de ſa vie & de ſa mort.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

EVANGILE. *Matth.* 21. 1.

EN ce temps-là: JESUS étant prés de Jerusalem, & étant *déja* arrivé à Bethphagé prés de la montagne des oliviers, il envoya deux de ses Disciples, & leur dit: Allez à ce village qui est devant vous, & vous y trouverez en arrivant une ânesse liée, & son ânon auprés d'elle; déliez-la, & me l'amenez. Que si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, & aussi-tôt il le laissera emmener. Or tout ceci s'est fait, afin que cette parole du Prophete fût accomplie: Dites à la fille de Sion: Voici vôtre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse, & sur l'ânon de celle qui est sous le joug. Les disciples s'en allerent donc, & firent ce que JESUS leur avoit commandé. Et ayant emmené l'ânesse & l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtemens, & le firent monter dessus. Une grande multitude de peuple étendit aussi ses vêtemens le long du chemin: & les autres coupoient des branches d'arbres, & les jettoient par où il passoit. Et tous ensemble, tant ceux qui alloient devant lui, que ceux qui le suivoient, crioient: Hosanna, *salut & gloire* au fils de David: Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur

EXPLICATION.

I. C'Est une pompe digne de Jesus-Christ & d'une grande instruction pour tous les fidéles, que celle dont il voulut que sa derniere entrée dans Jerusalem fût accompagnée. Jamais rien ne fut plus distingué des pompes du monde: & l'on peut dire que Jesus-Christ s'est autant humilié dans ce triomphe, que dans aucune autre action de sa vie. Il y paroît suivi d'une troupe de gens ramassez qui jettent leurs vêtemens dans le chemin où il devoit passer, coupent des branches d'arbres pour l'honorer, & lui font diverses acclamations. Il entre ainsi dans une espece de triomphe en Jerusalem; mais il y entre pour mourir ayant l'esprit tout rempli de la vûë de sa mort prochaine. Les grandeurs humaines ne seroient guéres dangereuses, si ceux qui en joüissent étoient occupez de ces pensées. Ce ne sont point les Phariſiens & les Grands de la Judée qui lui font cette entrée, ni même les habitans de Jerusalem. Ce sont des troupes de peuple qui étoient venuës à la fête de Pâque: *Turba multa quæ venerat ad diem festum*, & qui n'avoient point de part à la conspiration des Juifs. Ainsi cette multitude n'empêchoit pas qu'il ne vît qu'il alloit se livrer à ses

Joan. 12. 1.

ennemis, ni qu'il ne connût toute leur haine & tous leurs desseins contre lui. Il voyoit jusques dans le fond la foiblesse du zele que ce peuple faisoit paroître pour lui. Il voyoit que ce n'étoient que des roseaux que la moindre agitation feroit plier, & qu'il se trouveroit seul & abandonné si-tôt que ses ennemis se seroient saisi de lui. Il n'avoit donc garde de faire grand fond sur ces acclamations, & sur ces marques d'un zele qui avoit si peu de force & de fermeté.

II. Que les Grands du monde seroient heureux s'ils connoissoient de même le peu de fond qu'il devroient faire sur toutes les loüanges qu'on leur donne & sur les complaisances qu'on leur rend, & s'ils pouvoient penetrer combien il y a en tout cela peu de verité & peu de sincerité ! Ils le pourroient sans doute, & il leur seroit facile de s'en assurer par la maniére dont ont parle devant eux de ceux qu'on a traitez autrefois de la même sorte qu'eux, mais dont on n'espere plus rien. La conclusion seroit facile à tirer. Ils ne la tirent pas néanmoins, & ils veulent bien se tromper eux-mêmes pour ne pas voir un objet desagreable, qui est que la plûpart de ceux qui font paroître tant de zele & tant d'estime pour eux, n'ont dans le fond ni af-

fection

fection ni estime pour leurs personnes,& seroient peut-être ravis d'être en pouvoir de faire paroître librement le mépris qu'ils ont pour eux.

III. Jesus-Christ qui étoit incapable de cette illusion, & qui voyoit clairement jusqu'où s'étendoit l'affection & le zele que ce peuple avoit pour lui, ne laissa pas de permettre qu'il lui en rendît ces temoignages extérieurs; parce que quoique foibles, ils étoient néanmoins sinceres. Il voulut montrer par-là que la mort qu'il alloit souffrir n'avoit point pour cause la haine des peuples, mais l'envie des Prêtres & des Pharisiens.

Il voulut donner lieu de distinguer dans cette union des Prêtres & des Pharisiens avec le peuple,qui parut à sa mort,ce qui venoit de la foiblesse & de la legereté du peuple, ce qui procedoit de la jalousie & de la haine opiniâtre des Pharisiens & des Prêtres. Et ainsi c'étoit une justice qu'il rendoit à ces peuples,que de montrer par-là que ce n'a point été par leur propre inclination qu'on lui a donné la mort.

2. Il voulut faire voir que le degré de corruption où l'on arrive par l'orgueil, l'avarice, la jalousie,& les autres péchez spirituels,est tout autrement grand& tout

autrement capable des crimes énormes, que celui qui se rencontre dans ceux qui ont plus de simplicité & moins d'orgueil.

3. Comme Jesus-Christ dit de Marie, lorsque peu de temps avant sa mort elle répandit des parfums sur ses pieds & sur sa tête, qu'elle avoit prévenu le temps de sa sepulture ; on peut dire de même de cette troupe qui accompagna son entrée dans Jerusalem, qu'elle prévint le temps de sa sepulture & de sa mort. Elle n'y pensoit pas, à la verité, non plus que Marie : mais Jesus-Christ, y pensoit pour elle ; & allant à la mort il faisoit rendre par ce peuple les devoirs qui étoient dûs à la sainte humanité. Ce n'étoit donc pas tant un triomphe qu'un convoi & une pompe funebre.

4. enfin la malice des Pharisiens & des Prêtres meritoit d'être poussée à bout par ces marques de l'inclination des peuples pour Jesus-Christ, afin qu'elle ne differât pas davantage à se porter à l'exeés horrible qui a fait le comble de leurs crimes ; mais qui étoit nécessaire au salut du monde & à l'accomplissement de l'œuvre de Jesus-Christ.

IV. Mais ce triomphe de Jesus-Christ étoit particulierement destiné à faire voir que la mort vers laquelle il mar-

choit, étoit le moyen que Dieu avoit choisi pour triompher de ses ennemis; & c'est ce qu'il marque clairement un peu aprés par ces paroles: *C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le Prince du monde va être chassé dehors.* Ioan. 12.31.
Jamais il n'y eut une victoire si importante; & c'est pour témoigner avec quelle joye il y alloit, qu'il voulut y marcher avec une espece de triomphe. Cette mort étoit terrible à la nature; & c'est pourquoi il voulut en être troublé: mais elle étoit infiniment aimable à la charité de Jesus-Christ, puisque c'étoit la principale de ses œuvres & la consommation de toutes les autres. C'étoit la principale fin de sa venuë, comme il l'assure lui-même: *Propterea veni in horam hanc.* Et c'est pourquoi il voulut qu'elle fût accompagnée de triomphe, pour marquer la joye avec laquelle il l'accomplissoit. Cette joye auroit dissipé ce trouble que Jesus-Christ voulut bien ressentir à l'approche de la mort, ou plûtôt elle l'auroit empêché de naître, s'il ne l'eût retenuë dans la partie superieure de son ame: mais comme elle étoit trés-réelle & trés-effective, il voulut la faire connoître par cette pompe extérieure. Ioan. 12. 27.

V. On peut voir dans ce triomphe de

JESUS-CHRIST de quelle maniére Dieu a voulu que les choses les plus grandes & les plus importantes fussent exposées aux yeux des hommes. Rien n'est plus grand que la victoire que JESUS-CHRIST a remportée sur le demon par sa mort. C'est la fin de l'Incarnation ; c'est la consommation du grand œuvre de Dieu;c'est la redemption du genre humain;c'est le moyen choisi de Dieu pour la reparation de sa gloire. Mais rien ne paroît plus petit & plus vil que les signes extérieurs par lesquels il plut à Dieu de la faire paroître aux hommes. Il voulut que son Fils qui alloit à Jerusalem pour l'accomplir, y fût reçu en triomphe. Mais quel triomphe,& quel appareil! une troupe de gens ramassez & d'enfans s'en va au-devant de JESUS-CHRIST, il marche environné de ce peuple,monté sur un ânon. De pauvres gens jettent leurs vêtemens sur son chemin, d'autres arrachent des branches d'arbres. Toute cette pompe regardée selon les pensées humaines & selon les idées de grandeur que les hommes se sont formées, paroît plûtôt ridicule qu'honorable. Mais ce sont-là les voyes & les moyens dont Dieu se sert pour faire paroître en ce monde ici les grandeurs de l'autre monde. Il les veut faire connoître, mais sans préju-

dice de l'humilité qui devoit accompagner toute la vie de son Fils. Il veut qu'elles paroissent : mais sans emprunter rien du faste & de la pompe du siécle, & sans fraper les sens des hommes charnels d'aucun spectacle conforme à leur vanité & à leur orgueil. Il ne falloit pas qu'il parût que son Fils aspirât en aucune sorte aux grandeurs du monde, ni qu'il en fît aucun état. Il falloit donc que son Fils allât en triomphe en Jerusalem ; puisqu'il y alloit triompher du monde. Mais il falloit aussi que ce triomphe n'eût aucun éclat, & qu'il ne ressemblât en rien aux pompes du monde. Et c'est ce qui fut parfaitement bien marqué par toutes les circonstances dont il fut accompagné. Les hommes qui n'ont que des vûës bornées, & qui ne se proposent que l'éclat & la grandeur, n'y voyent rien qui les satisfasse; mais la foi qui a des lumiéres plus étenduës, y découvre une proportion admirable avec les desseins de Dieu.

VI. QUELQUE bassesse apparente qu'il y eût dans ce spectacle, il ne laissa pas de piquer les Pharisiens & d'irriter leur envie, & sur-tout elle fut étrangement aigrie par les acclamations des enfans. Ils en firent donc des reproches à JESUS-C. comme s'il eût eu tort de les souffrir. Et

Matt. 21. 15.

verſ.16. JESUS-CHRIST leur ferme la bouche par *Pſ.8. 3.* ce paſſage des Pſeaumes : *Vous avez accompli vôtre loüange par la bouche des jeunes enfans,& de ceux même qui ſont à la mammelle.* Le cœur poſſedé d'envie ſe ſcandaliſe de tout. Au lieu de ſonger à s'humilier ſoi-même,il ne ſonge qu'à rabaiſſer les autres.Il voit de l'orgueil où il n'y en a point, & n'en voit point en ſoi quoiqu'il en ſoit tout rempli. Les cris & les acclamations des enfans mêmes incommodent ces Docteurs des Juifs ; & ils ne peuvent ſouffrir que celui dont ils conjuroient la mort,reçût ces honneurs pour petits qu'ils fuſſent.Mais leur jalouſie n'étoit pas la rég e de JESUS-CHRIST.Il ne devoit pas empêcher pour les contenter ce qui devoit édifier toute ſon Egliſe;ce qui accompliſſoit les propheties ; ce qui rendoit témoignage du jugement ſincere des perſonnes non paſſionnées , & qui étoit la conviction de la malice de ceux qui étoient aveuglez par leur paſſion. Ainſi il n'y eût aucun égard.Il entra dans Jeruſalem en cet état , & laiſſa les Phariſiens & les Prêtres faire leurs complots qu'il pouvoit empêcher en mille manieres mais dont il vouloit ſouffrir l'execution pour obeïr aux ordres de ſon Pere, *Philip. 2. 8.* *juſqu'à la mort , & la mort de la croix*, comme dit l'Apôtre.

VII. Toutes ces troupes qui ſuivoient Jesus-Christ & qui contribuoient à ſon triomphe, le faiſoient volontairement & de bon cœur. Car il n'y avoit guéres alors d'autre motif qui pût porter à honorer Jesus-Christ. Ils lui rendoient un témoignage qu'ils ſçavoient leur pouvoir être dangereux, parcequ'il les rendoit odieux aux Phariſiens. Ils avoient un zele ſincere pour Jesus-Christ, & quelque degré de courage; & par-là ils étoient beaucoup au-deſſus de pluſieurs chrétiens, qui ne s'acquittent des devoirs communs du Chriſtianiſme que par coutume, ou de crainte de paſſer pour des gens ſans religion. Mais ce degré de zele ne mettoit pas encore ce peuple en état de réſiſter aux fortes épreuves, telle que celle qui arriva peu de jours aprés. Le corps de la Religion Judaïque s'étant ſoulevé contre Jesus-Christ, & s'étant uni pour demander ſa mort, tous ces gens qui l'avoient ſuivi dans ſon triomphe, ne parurent plus; perſonne ne s'oppoſa à la violence des Prêtres; perſonne ne rendit témoignage à l'innocence de Jesus-Christ, & ne contredit ceux qui demandoient ſa mort. Tout ſuccomba à cette tempête. Et c'eſt ce qui fait voir qu'il y a une extrême difference entre une vertu éprouvée &

In Ps. 33. une vertu qui ne l'a jamais été. *On ne se connoît pas.* dit saint Augustin,*quand on n'a point été tenté*:Nec *sibi quisque innotescit,nisi tentatus.* L'homme croit quelque fois pouvoir ce qu'il ne peut pas, & ne pouvoir pas ce qu'il peut.La tentation lui est comme une maniere d'interrogation que Dieu lui fait, qui lui apprend à le discencer. *Unusquisque se tentatione tanquam interrogatus agnoscit.* *In Ps.* 36.

VIII.Ce n'est pas que quelques épreuves qu'un homme ait faites de ses forces, & quelques graces qu'il ait reçuës de Dieu pour resister aux grandes tentations, il ait jamais sujet d'avoir une telle confiance dãs soi-même,qu'il croye n'avoir point besoin d'un nouveau secours de grace.Ce seroit une présomption criminelle qui le le rendroit plus foible effectivement que ceux qui n'auroient jamais été éprouvez: car il ne seroit pas seulement en danger de tomber, il seroit effectivement tombé:mais c'est que les personnes éprouvées peuvent, selon les régles de la prudence chrétienne,se porter à des œuvres de charité que d'autres qui n'auroient passé par aucune épreuve,ne pourroient entreprendre sans temerité.Les épreuves qu'ils ont souffertes, leur donnent lieu de croire qu'il les appelle à ces œuvres, & elles leur

ſont des gages de ſon ſecours:au lieu que d'autres qui n'auroient pas été éprouvez, ne pourroient ſe le promettre ſans temerité, & devroient recourir au moyen qui leur convient davantage, qui eſt la ſuite des occaſions. Ainſi les perſonnes éprouvées peuvent être engagées à des miniſteres & les accepter ſelon l'ordre de Dieu, que d'autres devroient refuſer, quand on les leur preſenteroit. C'eſt la raiſon pour laquelle l'Apôtre défend de choiſir les *Neophites*; parceque le défaut d'experience & d'épreuve fait que leur vertu eſt ordinairement moins ſolide, & qu'elle ſuccombe plus facilement aux tentations, principalement à celles qui portent à l'orgueil.

IX. La vie chrétienne eſt une tentation continuelle; parceque la concupiſcence nous tend continuellement des pieges, il n'y a pas d'autres moyens de les éviter que de ne ſe laſſer jamais de combattre. Cependant il y a certains temps dans la vie qui ſont appellez des temps de tentation; parceque Dieu permet que nous y ſoyons plus violemment & plus dangereuſement tentez, & que les chutes qu'on y fait ſont plus mortelles. Il y a peu de perſonnes à qui il n'en arrive de cette ſorte dans le cours de la vie. Et c'eſt le

plus souvent la maniére dont on s'y conduit; qui décide du salut; ce qui est marqué par ces vents & ces tempêtes qui renversent, selon l'Evangile, la maison qui n'est pas bâtie sur le roc. Mais la différente maniére dont on se conduit dans les grandes tentations, dépend ordinairement de celle dont on se conduit dans les petites, qui passe pour un temps de calme en comparaison des grandes tempêtes. Ceux qui pendant qu'ils joüissent de cette paix, sont fidéles à leurs devoirs, & tâchent de se fortifier & de faire du progrés dans la vertu, qui selon l'avis que leur en donne le Sage, *préparent leur ame à la tentation*, par la vigilance, par la priere, par la meditation des veritez de l'Evangile; ceux-là, dis-je, obtiennent la grace d'être fidéles dans les grandes occasions. Mais ceux qui ménent une vie relâchée, qui ne font point de provision de ce qui est néceſſaire pour se soûtenir dans les grandes épreuves, sont d'ordinaire emportez par ces fortes tentations. Ainsi l'épreuve ne fait que manifester ce qui étoit déja fait. Ceux qui demeurent debout, étoient déja parvenus à cette force; & ceux qui succombent, avoient déja succombé. La tentation ne fait que manifester ce qui étoit déja presque fait. Et c'est ce

Matt. 7. 27.

Eccli. 2. 1.

qui oblige tous les chrétiens de vivre toûjours dans une profonde humiliation devant Dieu, & dans une vigilance continuelle: car tout le temps de cette vie étant partagé en ces deux états, de résistance à la tentation, & de préparation à la tentation, aucun de ces deux temps ne souffre le relâchement, la langueur, la paresse, l'orgueil; & l'un & l'autre demande beaucoup d'humilité, de prieres, de vigilance & d'activité.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE-SAINTE.

EVANGILE, *Ioan.* 12. 1.

SIx jours avant la la Pâque JESUS vint à Béthanie où étoit Lazare qu'il avoit ressuscité d'entre les morts. On lui apprêta là à souper. Marthe servoit, & Lazare étoit un de ceux qui étoient à table avec lui. Mais Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui étoit de grand prix, le répandit sur les pieds de JESUS, & les essuya de ses cheveux; & toute la maison fut remplie de

l'odeur de ce parfum. Alors l'un de ses disciples, sçavoir Judas Iscariote, celui qui devoit le trahir commença à dire : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum, *dont on auroit eu* trois cens deniers, qu'on auroit donnez aux pauvres? Il disoit ceci, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il étoit larron & qu'il gardoit la bourse, & portoit l'argent qu'on y mettoit. Mais Jesus lui dit : Laissez-la faire, elle a gardé ce *parfum* pour le jour de ma sepulture. Car vous aurez toûjours des pauvres avec vous ; mais pour moi, vous ne m'aurez pas toûjours. Une grande multitude de Juifs ayant sçu qu'il étoit là y vinrent, non seulement pour voir Jesus, mais aussi pour voir Lazare qu'il avoit ressuscité d'entre les morts.

Explication.

I. L'Evangile de ce jour nous représente l'action de Marie sœur de Lazare, qui répandit un parfum précieux sur les pieds & sur la tête de Jesus-Christ. Cette action condamnée par Judas, & peut-être par quelques autres Apôtres, mais justifiée & défenduë par Jesus-Christ même, nous apprend à ne juger pas facilement de la conduite des personnes de pieté, quoiqu'il nous paroisse qu'elles pourroient faire un meilleur usage de leurs biens ou de leurs talens. Car dans les choses qui sont bonnes en elles-mêmes, Dieu ne porte pas toûjours les ames à ce qui nous paroît un plus grand

bien. Il permet qu'elles ne voyent pas tout; & qu'ayant l'esprit borné, elles s'occupent entierement d'un certain bien qu'elles se proposent. Il les pousse lui-même quelquefois à certaines œuvres qui sont importantes pour ses desseins; mais dont nous ne penetrons pas l'utilité. Quelquefois il le fait par misericorde; parceque souvent ce qui nous paroît moins considerable, est trés important par les suites qu'il a dessein d'en tirer. Quelquefois il le permet par justice; parce que les pechez des hommes meritent qu'il n'éclaire pas ceux qui sont en état de faire de grands biens, sur ce qui auroit été plus utile pour l'Eglise. Et lors qu'il punit ainsi les hommes par ces tenebres qui dérobent à ceux qui sont d'ailleurs bien disposez, la connoissãce des vrayes utilitez de l'Eglise, il ne laisse pas de les recompenser de leur bonne volonté; ces tenebres étant plûtôt destinées à la punition des autres, qu'à celle des personnes qu'elles empêchent de faire un meilleur choix dans leurs bonnes œuvres.

II. Il faut donc extrémement distinguer la conduite de Dieu de celle des hommes; & à l'égard des hommes, le jugement qu'ils doivent porter des bonnes œuvres, lorsqu'il s'agit de les entrepren-

dre, & celui qu'ils en doivent faire lorsqu'elles sont accomplies par d'autres. Les voyes de Dieu à l'égard des hommes étant mêlées de misericorde & de justice, il ne leur inspire pas toûjours les œuvres les plus excellentes ni les plus utiles. Les hommes au-contraire ne se devant regarder que comme ministres de la misericorde de Dieu, doivent toûjours conseiller ce qu'ils croyent de plus utile à l'Eglise. Leur régle dans le conseil qu'ils ont à donner, doit être l'ordre de la charité, qui les oblige de préferer les charitez spirituelles aux corporelles, les plus grandes aux plus petites, les plus étenduës aux plus resserrées; & il ne leur est jamais permis de s'éloigner de cet ordre par des caprices & des interêts humains. Mais quand il s'agit non de conseiller de bonnes œuvres, mais de juger de celles qui sont deja faites, il leur doit suffire pour les approuver, qu'elles soient bonnes en elles-mêmes, & qu'elles puissent avoir été faites par de bons motifs. C'est ce qui doit moderer les censures qu'on fait quelquefois des ornemens & des décorations des Eglises. Car encore qu'il puisse y avoir de l'excés, & qu'il arrive souvent que l'amour propre & le desir de joüir de ce que l'on donne à Dieu, y ayent autant de part

qu'une pieté sincere;néanmoins comme ce peut être aussi l'effet d'un bon zele, & qu'il se peut faire que Dieu ne donne pas d'autres lumiéres ni d'autres vûës à ces personnes, il faut s'abstenir de condamner ce qui est peut-être approuvé de Dieu.

III. Mais cette reserve qu'il est si nécessaire de garder dans ses jugemens, lorsqu'il s'agit de condamner des actions qui peuvent être bonnes, ne dispense pas ceux qui ont le desir & l'obligation d'employer leur bien en bonnes œuvres, de veiller extrémement pour empêcher que le diable ne les leur ravisse en les corrompant ou dans le principe, ou dans la suite, ou dans la fin de l'action. Car comme il n'a pas moins de desir de gâter nos bonnes œuvres & de nous les rendre inutiles, que de nous porter à en faire de mauvaises, s'il ne peut pas nous empêcher de nous dépoüiller d'une partie de nos biens, il tâche de faire en sorte qu'en nous en dépoüillant en apparence, nous les retenions en effet, & que nous donnions à notre amour propre ce qu'il semble que nous donnions à Dieu. C'est à quoi il réüssit en nous faisant mêler des vûës de vanité d'interêt dans l'usage que nous en faisons; en nous faisant choisir des œuvres éclatantes & des charitez magnifiques, a-

fin de joüir de l'honneur qui nous en revient. On a des précautions merveilleuses quand il s'agit d'assurer son bien: mais on n'en a aucune pour empêcher que le diable ne nous ravisse le fruit de nos bonnes œuvres. On ne voit presque autre chose dans l'Eglise, que de bonnes œuvres perdues pour ceux qui les font par les vûës basses & interessées qu'ils y joignent. On fait presque toûjours en sorte de reprendre ce que l'on faisoit semblant de donner à Dieu ; & en le reprenant de la sorte, on le perd, & on se prive de la recompense qu'on avoit sujet d'en attendre de Dieu, si on lui eût offert ces œuvres avec pureté & desinteressement.

IV. Une des causes ordinaires de ce mauvais usage des biens humains, lors même qu'il semble qu'on les employe pour Dieu, c'est qu'on les regarde comme des dons pleinement gratuits que l'on fait à Dieu, ausquels on croit n'être point obligé par aucune loi. Mais il n'en est pas ainsi. Dieu veut bien recevoir comme des présens & des offrandes de charité ce que nous employons en bonnes œuvres, pourvû que nous n'ayons en vûës que sa gloire. Mais la verité est néanmoins, que nous ne lui sçaurions rien offrir que ce qui lui est dû par justice. Quelques biens

que l'on puisse posseder en ce monde, non seulement on ne les tient que de la liberalité de Dieu; mais ils appartiennent toûjours proprement à Dieu. Aprés en avoir pris ce qui nous est nécessaire, le reste doit être employé purement à son honneur & selon ses ordres. Si donc ce qui nous détermine à une œuvre plûtôt qu'à une autre, est nôtre amour propre & nôtre interêt, il est clair qu'alors nous ravissons à Dieu ce qui lui appartient, pour nous l'attribuer à nous-mêmes. Il n'est donc pas vrai que nous soyons absolument libres dans l'exercice de la charité. Nôtre volonté n'en doit pas être la régle: car Dieu ne nous commande pas seulement la charité, mais aussi l'ordre de la charité. Ce que nous avons de superflu est à l'Eglise & aux pauvres : mais il est à l'Eglise & aux pauvres selon l'ordre de leurs besoins. On est obligé de s'informer de ces besoins; de satisfaire aux plus pressans, & de se dépouiller dans cette distribution, des inclinations humaines qui seroient contraires à l'ordre de la charité. C'est pourquoi il n'y a guéres de choses où l'on ait plus besoin de conseil, que dans la distribution de ses charitez, afin de n'y agir point par caprice, par fantaisie, & par certains interêts hu-

mains qui anéantissent le merite des bonnes œuvres. Nous ne devons pas seulement avoir pour suspectes nos propres pensées & nos propres mouvemens, mais nous devons aussi être en garde contre les conseillers interessez qui se proposent certains biens particuliers ausquels ils s'attachent par des vûës humaines.

V. Jesus-Christ voyant Marie condamnée par quelques uns de ses Apôtres, s'en rendit le défenseur, & en prit sujet de faire une des prédictions des plus clairement verifiées qui ait jamais été faite, en declarant *que ce qu'elle avoit fait, seroit celebre par-tout où son Evangile devoit être prêché*. Et c'est ce que nous voyons parfaitement accompli. Ce qui nous peut faire juger que cette œuvre étoit accompagnée d'un dégré d'amour qui la rendoit infiniment plus grande devant Dieu qu'elle ne le paroissoit à l'extérieur. Il ne faut pas facilement prendre la liberté de juger du merite & de la perfection des actions des Saints. Leur prix dépend de l'amour qui les produit : & quand cet amour est grand, elles sont trés-grandes, quoiqu'elles ne paroissent qu'ordinaires. Tout paroît commun dans les actions de la sainte Vierge, & néanmoins ce sont les plus grandes & les plus

ſaintes qui ayent été faites par une pure créature. Il y a même des actions qui ſont des ſuites comme néceſſaires de la violence de l'amour. C'eſt un feu qui devore certaines ames, & Dieu veut bien qu'elles y donnent de l'air par certaines actions qui ne ſeroient pas proportionnées à d'autres. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'il faut conſiderer l'action de Marie. Elle brûloit d'amour pour JESUS-CHRIST, & du deſir de l'honorer & de lui ſacrifier tout ce qu'elle avoit. Elle ne ſçavoit que faire pour lui rendre quelque honneur & quelque ſervice: & ce mouvement de verſer ſur ſes pieds ce parfum précieux, lui étant venu, elle le ſuivit ſans déliberer. Qu'une ame froide, & qui n'agit guéres que par la raiſon entreprenne de faire la même choſe, elle ne feroit rien d'agréable à Dieu; parcequ'elle devroit alors ſuivre les régles communes. Mais l'amour eſt une raiſon ſuperieure pour les cœurs pleins d'ardeur; parce que Dieu conſidere infiniment plus cet amour que les œuvres extérieures auſquelles il les porte.

VI. CE parfum de Marie qui embaume *toute la maiſon* où elle le répandit, étoit la figure des bons exemples qui ont quelquefois de grands effets dans l'Egliſe. Il y a divers principes extérieurs des

actions des hommes, les instructions, les loix, les exemples : mais il n'y en a point de plus efficaces que les exemples. Ils se répandent comme une odeur dans tous ceux qui en sont spectateurs. Ils penetrent insensiblement jusqu'au fond du cœur ; & quand ils sont mauvais, ils se joignent aux passions corrompuës qu'ils y trouvent, & y excitent de grands mouvemens. Ils font à-peu prés sur les esprits ce qu'un air empoisonné fait sur les corps, en y causant des maladies dangereuses par le mouvement qu'il donne aux humeurs qu'il y rencontre. Il semble qu'il n'en devroit pas être de même de bons exemples; parceque la corruption du cœur de l'homme est capable d'elle-même d'en arrêter l'effet, quelques bons qu'ils soient. Mais Dieu qui dans les operations surnaturelles de sa grace se plaît à imiter les effets de la nature, rend les bons exemples presque aussi efficaces que les mauvais. Et comme il est rare que de mauvais exemples ne soient point suivis de mauvais effets, il est rare aussi que Dieu donne à des ames des graces excellentes, & qu'il les remplisse d'un ardent amour, sans qu'il s'en serve pour enflammer plusieurs cœurs & pour produire dans l'Eglise de très-grands effets. Quels change-

mens Dieu n'a-t-il point operez dans le monde par les saints Fondateurs des Ordres Religieux ? Et combien l'odeur des graces que Dieu leur a faites, s'est-elle étenduë dans l'Eglise ? Y eut-il jamais une pareille fecondité à celle des graces de saint Antoine, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint François, de saint Dominique, de sainte Therese ; & avec combien de verité peut-on dire que toute l'Eglise a été remplie de l'odeur de leurs parfums ? *Et domus impleta est ex odore unguenti.* v. 1.

VII. Il n'appartient pas à tout le monde d'instruire l'Eglise par ses paroles ni par des écrits, & tous les fidéles n'en sont pas capables : mais il n'y a personne qui ne soit obligé de l'instruire par la bonne odeur de ses actions ; c'est-à-dire, que de toutes les maniéres d'instruire, celle qui est la plus efficace est aussi la plus generale, & appartient à tout le monde. Ainsi personne n'est exemt de cette obligation de remplir la maison de Dieu de l'odeur de ses parfums, & personne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a personne qui ne puisse édifier ceux qui le voyent, par sa patience, par son humilité, par le reglement de ses paroles & de ses actions. La charité, quand elle

est dans le cœur, est un trésor inépuisable de ces sortes de parfums ; & ce ne peut être que le défaut de charité qui nous mette dans l'impuissance de contribuer en cette maniere à l'utilité de l'Eglise.

VIII Dieu ne se sert pas seulement de cette odeur que les bons exemples répandent dans l'Eglise pour y operer divers effets de graces dans les ames qu'il dispose à les recevoir. Il s'en sert aussi à distinguer les paroles & les actions qui ont pour principe la nature;c'est-à-dire, des vûës humaines d'interêts & de passion, de celles qui sont produites par son esprit. L'esprit humain réussit en quelque sorte à imiter le langage & l'extérieur des gens de bien:mais il n'en imite pas aisément l'odeur ; c'est-à-dire, une certaine impression secrete qui naît du corps de leurs actions & de leurs paroles. Quelque adresse que l'amour propre ait pour se déguiser, il mêle néanmoins toûjours quelque exhalaison de mauvaise odeur parmi les apparences de bien dont il frape les sens : & cette mauvaise odeur laisse un certain dégoût dans l'esprit, & y produit un secret éloignement. Aussi l'on voit que tout l'éclat de ces actions humaines se ternit & s'efface peu-à-peu, & qu'au cōtraire l'éclat des veritables vertus

s'augmente & se fortifie Il est difficile de donner des régles précises pour discerner les vertus contrefaites, de celles qui sont sinceres. Mais Dieu en fait sentir la difference à toutes les ames pures & droites qui ne sont point corrompuës par les passions.

IX. SAINT JEAN remarque que Judas ne reprit l'action de Marie que par une avarice criminelle, & parcequ'il avoit accoutumé de voler une partie des aumônes qu'on faisoit à JESUS-CHRIST. Ce qui nous donne lieu d'admirer la patience incomparable de JESUS-CHRIST qui ne pouvant ignorer ses vols, épargnoit néanmoins sa reputation, & ne lui en vouloit pas faire souffrir la confusion. Et cela nous apprend combien il faut être reservé sur le sujet du prochain à l'égard des déreglemens secrets ; jusqu'à quel point il faut pratiquer la patience envers les méchans qui ne sont pas convaincus. Quand JESUS-CHRIST auroit chassé Judas, qui auroit eu droit de s'en scandaliser, puisqu'il donnoit tant de preuves qu'il connoissoit le secret des cœurs? Cependant il ne le fait pas. Il agit avec lui comme ne connoissant pas ses desordres : & c'étoit peut-être une raison à Judas de douter qu'il fût le Messie & le Fils de Dieu.

C'est ainsi que la patience de Dieu envers les pécheurs sert d'occasion à plusieurs de s'abandonner aux vices avec plus de licence. Cependant Dieu pour cela ne change point de conduite. Il les souffre jusqu'au terme qu'il a resolu Il ne precipite point leur punition, en se reservant de punir avec une juste séverité, l'abus qu'ils auront fait de la bonté. Et c'est là la régle que nous devons suivre à l'égard de tous ceux dont les crimes ne sont pas publics, quoiqu'ils puissent abuser de l'indulgence qu'on a pour eux, & du soin que l'on a de ménager leur reputation.

AVERTISSEMENT.

On ne trouvera pas ici des reflections particulieres sur le Mardi, le Mercredi, le Vendredi & le Samedi de la Semaine sainte : parcequ'on a traité assez amplement de la passion, de l'ensevelissement de Jesus Christ, & de sa descente aux enfers dans les pensées sur les mysteres, qui sont à la fin du dernier volume.

Ainsi pour remplir ces quatre jours, il n'y a qu'à diviser en quatre parties ce que l'on y trouvera; en lisant par exemple, pour le Mardi, l'agonie du jardin, page 67. La prise de Jesus-Christ page 71. Le silence de Jesus-Christ dans la passion, page 74. Barabbas préferé à Jesus-Christ, p. 76.

Pour le Mercredi, la flagellation de Jesus-Christ. page 79. Le couronnement d'épines pag 83 Jesus Ch. condamné & livré aux Gentils, pag. 87. Portement de la croix, page 90.

Pour le Vendredi, le crucifiement, page 93.

Jesus-Christ

Jesus-Christ élevé sur la Croix, *page* 97. *La mort de Jesus Christ. page.* 110.

Pour le Samedi l'ensevelissement, *page* 14. *Descente de Jesus-Christ aux enfers*, *page* 118.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI-SAINT.

EVANGILE. *Jean* 13. 1.

AVANT la fête de Pâques, JESUS sçachant que son heure étoit venuë de passer de ce monde à son Pere, comme il avoit aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et aprés le souper, le diable ayant déja mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, *le dessein* de le trahir; JESUS qui sçavoit que *son* Pere lui avoit mis toutes choses entre les mains; qu'il étoit sorti de Dieu, & qu'il s'en retournoit à Dieu, se leva de table, quitta ses vêtemens; & ayant pris un linge, il le mit alentour de lui: puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, & à les essuyer avec le linge qu'il avoit autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre, qui lui dit: Quoi, Seigneur, vous me laverez les pieds! JESUS lui répondit: Vous ne sçavez pas maintenant ce que je fais, mais vous le sçaurez bien-tôt. Pierre lui dit: Jamais vous ne me laverez les pieds. JESUS lui répondit: Si je ne vous lave, vous n'aurez point

de part avec moi. Simon-Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains & la tête. Jesus lui dit : Celui qui a été déja lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, & il est pur dans tous *le reste*; & pour vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous: car il connoissoit bien celui qui le devoit trahir ; & c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Leur ayant donc lavé les pieds, il reprit ses vêtemens; & s'étant remis à table, il leur dit : Sçavez-vous ce que je viens de vous faire? Vous m'appellez *vôtre* Maître, & *vôtre* Seigneur: & vous avez raison; car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis *vôtre* Seigneur, & *vôtre* Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné exemple, afin que pensant à ce que je vous ai fait, vous fassiez aussi de même.

Explication.

I. Saint Jean avant que de rapporter comment Jesus-Christ lava les pieds de ses Apôtres, y prepare l'esprit par cette préface : *Sçachant que le temps qu'il devoit quitter le monde & retourner à son Pere étoit venu, il voulut leur témoigner que les ayant aimé durant sa vie, il les aimoit jusqu'à la fin : Cùm dilexit suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Or quoique cette marque singuliere d'affection qu'il leur vouloit donner à la fin de sa vie, se puisse entendre du présent inestimable qu'il leur fit de son corps & de son sang dans l'Eucharistie:

néanmoins saint Jean se servant de ces paroles immediatement avant que de décrire de quelle sorte JESUS-CHRIST leur lava les pieds, rien n'empêche de les y rapporter, & de considerer cette action comme une marque illustre de l'amour constant de JESUS-CHRIST envers les Apôtres & envers les hommes jusqu'à la mort. Ce discours même de saint Jean nous fait connoître admirablement la nature de la vraye charité. Ce n'est point un amour passager & qui s'efface. C'est un amour permanent & qui doit toûjours durer les Chrétiens ne doivent point s'aimer pour un temps. Ils doivent rendre leur affection immortelle & inalterable. JESUS-CHRIST prévoyoit que ses Apôtres l'abandonneroient. C'est néanmoins peu avant cette chute qu'il leur rend ce témoignage d'affection. Les péchez & les chutes des Chrétiens ne doivent donc point éteindre nôtre charité, parceque ces eaux peuvent bien refroidir les affections humaines ; mais elles ne peuvent rien sur la vraye charité, telle que celle dont JESUS-CHRIST nous donne l'exemple.

II. MAIS en même-temps que JESUS-CHRIST nous fait voir la force de la vraye charité, il nous montre aussi en

quoi elle consiste. Jesus-Christ ne s'abaisse aux pieds de ses disciples que pour leur donner l'exemple de s'humilier ainsi les uns à l'égard des autres. Comme il n'avoit rien de plus cher durant sa vie que l'humilité, il fait un dernier effort pour la graver dans leurs esprits & dans leurs cœurs. Il y employe non-seulement ses paroles; mais son exemple; & pratique une action extraordinaire, afin qu'elle fît plus d'impression sur eux. C'est le présent qu'il leur fait & l'instruction qu'il leur donne avant que de les quitter. Et comme ce qu'il avoit le plus recommandé étoit de s'entraimer: *Hoc est praeceptum meum, ut diligatis invicem*, en y joignant cet exemple d'humilité, il leur a voulu montrer parlà que rien n'est plus ennemi de la charité que l'orgueil; que c'est la source ordinaire des divisions; & qu'il n'y a point ainsi d'autre remede pour les éviter, que de mettre sincerement les autres au-dessus de soi par une vraye humilité qui nous les fait regarder avec respect; qui nous fait craindre de les offenser; qui nous porte à les satisfaire quand il nous arrive de les blesser, & qui nous fait souffrir avec douceur ce que la prévention & les autres passions injustes les peuvent porter à faire contre nous.

Joan. 15 32.

III. JESUS-CHRIST en s'abaissant au-dessous de ses disciples, pratiquoit une humilité à laquelle il n'étoit point obligé. Mais les hommes en s'abaissant sous d'autres hommes, ne font que ce qu'ils doivent & ne se mettent que dans le rang qu'ils méritent. Car la verité les obligeant de reconnoître qu'ils ont tous reçu par le péché une playe profonde d'orgueil capable d'infecter le fond de leurs cœurs; elle leur dicte aussi qu'ils ne font en s'humiliant que se reduire au rang qu'ils meritent : Dieu les peut élever par ses dons comme il lui plaît : mais comme ses dons ne leur appartiennent point, ils ne se doivent pas traiter eux-mêmes selon ces dons, mais selon ce qui leur convient par leurs péchez. Or par cette consideration non-seulement ils ne peuvent s'élever justement au-dessus des autres, mais il est juste qu'ils se mettent au-dessous d'eux parcequ'il est juste que les orgueilleux soient rabaissez. A-la-verité ceux devant qui ils s'abaissent peuvent être aussi orgueilleux qu'eux : mais ils ne sont pas chargez de guerir ni de punir l'orgueil des autres. Chacun est obligé de guerir le sien ; & la guerison s'en fait par l'humiliation. Ainsi ceux qui refusent de s'humilier à l'égard des autres, sous prétexte

qu'ils ont autant de défauts qu'eux, sont semblables à des malades qui ne voudroient pas prendre un remede qui leur seroit salutaire, sous pretexte qu'il y en a d'autres aussi malades qu'eux qui le refusent. Et comme on auroit droit de dire à ces malades qu'ils songent à se guerir eux mêmes & qu'ils laissent le soin aux autres de le guerir; on peut dire de même à tous les Chrétiens, qu'ayant besoin de s'humilier pour leur propre bien, ils ne doivent pas en être empêchez, parceque les autres en ont autant de besoin qu'eux, puisqu'ils ne sont chargez que d'eux-mêmes, & non des autres.

IV. L'Apôtre en obligeant chacun des Chrétiens *d'estimer les autres superieurs à soi*: Superiores *sibi invicem arbitrantes*, n'a pas prétendu sans doute leur donner une régle d'une civilité purement humaine, & qui fût contraire à la verité. Il faut donc qu'il y ait des raisons veritables & solides de croire les autres au-dessus de nous, & de les regarder comme nos superieurs; & il est bien aisé d'en découvrir plusieurs de ce genre pour peu de lumiere que l'on ait. En voici quelques-unes fort generales, & que l'on peut appliquer à tout le monde. Un homme de qui nôtre vie & nôtre fortune dé-

Philip. 2.3.

pend, & qui nous peut rendre ou heureux ou malheureux selon le monde, est sans doute en cela superieur à nous, & merite que nous nous abaissions sous lui ou intérieurement ou extérieurement. Or nous sommes à l'égard de tous les Chrétiens, dans cette sorte de dépendance pour la vie de nôtre ame & nôtre sort éternel. La vie de la grace dans cette vie, & la vie éternelle dans l'autre sont procurées à chacun des membres de l'Eglise par les prieres & les mérites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à aucun de ces membres que nous n'avons point besoin de lui & que nous nous pouvons sauver sans lui. Ainsi bien loin d'avoir droit de mépriser aucun membre de l'Eglise, ou quelqu'un de ceux qui le peuvent devenir, nous sommes obligez de nous humilier à l'égard de tous, parce que nous dépendons de tous. Ce seront ces membres *qui nous recevront*, comme dit l'Evangile, *dans les Tabernacles éternels*. Si nous en méprisons quelqu'un il aura assez de credit pour nous en exclure, son credit & sa force étant la puissance de celui qui se tient méprisé par le mépris que l'on fait des plus petits de ses membres, & honoré par toutes les marques de respect qu'on leur donne.

Luc. 16. 16.

V. Il n'y a point d'homme qui ne porte les caractères de l'image de Dieu, qui n'ait un droit ou prochain ou éloigné à son royaume & au corps de Jesus-Christ ; & par conséquent il n'y a point d'homme qui ne soit digne d'être honoré, & à qui nous puissions donner des marques de soumission & de respect. Car si c'est une grande qualité dans les royaumes successifs que d'être Prince du sang, parcequ'elle donne un droit ou prochain ou éloigné à ce royaume, c'en est une bien plus grande que de pouvoir parvenir au royaume du ciel ; d'y être appellé ; d'y avoir droit, & que cette grandeur ineffable depende en quelque sorte de nôtre volonté. Or c'est l'état de tous les Chrétiens, & en quelque sorte de tous les hommes. Ils peuvent tous devenir des Rois & des Rois éternels, étant tous appellez au Royaume éternel. Plusieurs en ont reçu le droit effectif par le gage du S. Esprit ; & il faut pour perdre ce droit, qu'ils y renoncent, & qu'ils s'en dépoüillent volontairement. Il ne faut donc qu'avoir quelque idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier sous d'autres hommes qui l'ont. Car quoique nous puissions avoir part au même droit & au même avantage qu'eux

il est toûjours vrai que celui que l'on honore, le peut aussi avoir; qu'il en peut joüir; que peut-être il sera plus fidéle que nous à cooperer aux graces de Dieu : & cela suffit pour nous mettre au-moins intérieurement au-dessous de lui, & pour le préferer à nous.

VI. Il est juste que chacun se tienne dans la place qui lui est la plus avantageuse, pourvû qu'il y ait un droit legitime : & le monde n'a pas tort de ne vouloir point ceder à d'autres les rangs ausquels il a autant de raison d'aspirer qu'eux. L'ordre de la charité est que dans le choix des biens, nous nous desirions & nous nous procurions les plus excellens. On ne peut donc blâmer personne d'être dans ce sentiment, & de se conduire par cette maxime. Mais l'erreur du monde consiste dans l'application qu'il en fait par la fausse idée qu'il a de ce qui est utile & avantageux. Il s'imagine faussement que les rangs & les places éminentes, au jugement des ambitieux, sont les meilleures & les plus desirables ; & c'est en quoi il se trompe. Les places les plus utiles sont celles qui contribuent le plus à nous guerir de la plus dangereuse de nos maladies, qui est l'orgueil. Le rang le plus éminent est celui qui nous approche le plus de Jesus-

CHRIST ; qui est le plus propre à nous conserver ses graces, ou nous sommes moins en danger de les perdre. Or JESUS-CHRIST même a voulu nous aprendre & par paroles & par son exemple, que les places & les rangs les plus propres à cet effet, sont ceux qui sont les plus humbles & les plus rabaissez selon le monde. Tout ce qui nous éleve dans le monde, éleve insensiblement le cœur, & nous porte de soi même à l'orgueil. Au contraire l'état & les emplois les plus humbles, & les plus méprisez contribuent à humiier nôtre ame; parceque, comme dit S Basile, elle prend insensiblement le pli & la posture du corps, & se conforme intérieurement à son état extérieur. C'est un état violent & difficile à soûtenir, que de demeurer intérieurement dans une disposition opposée à celle qu'on est obligé de représenter à l'extérieur. Ainsi il est difficile que l'ame se tienne au-dessous de ceux sur qui elle oblige de conserver extérieurement quelque autorité. L'état qui est effectivement le plus utile & le plus avantageux selon Dieu, est donc celui qui est le plus humble selon le monde, pourvû que les autres conditions s'y trouvent également. Si l'on demande, par exemple, quelle est la meilleure place dans un

Basil. hom. de hum.

monastere, il faut dire nettement que c'est celle où l'on a moins de considera-tion & d'autorité; où l'on est plus ou-blié; où l'on pense le moins à nous, & où l'on est moins obligé de penser aux au tres. Ceux qui ne sont pas contens de cet état, & qui tâchent d'en sortir, témoi-gnent par là qu'ils ne sçavent pas ce qui leur convient, & par là même ils font voir qu'ils ont un besoin particulier de ce rabaissement qu'ils fuyent.

VII. Mais si cela est, il faudroit donc, dira-t-on, qu'il se fît un renversement general dans l'ordre du monde; qu'au-lieu que chacun fait tout ce qu'il peut pour devenir grand, on fît tout ce qu'on pourroit pour se rabaisser & pour devenir petit, vil & méprisable. Il faudroit que tous les grands se réduisissent à des con-ditions basses, & renonçassent à celle où ils sont nez; puisque ces conditions bas-ses sont en effet les plus élevées & les plus heureuses. Mais c'est l'inconvenient de tous le moins à craindre, & l'orgueil des hommes le sçaura toûjours parfaite-ment éviter. Quand on suposeroit même les hommes beaucoup plus intelligens qu'ils ne sõt dans leurs veritables interêts, cet inconvenient ne seroit pas à appré-hender. Car il s'ensuivroit seulement que

ceux à qui Dieu a fait la grace de les faire naître dans une condition basse & que la coûtume a rendus capables de la porter, ne doivent point d'eux-mêmes tendre à la changer pour s'élever à un état plus commode & plus élévé selon le monde, ce qui est en effet fort raisonnable. Car pourquoi voudroient-ils se rendre plus malheureux? Pourquoi se priveroient-ils d'un bien dont Dieu les a favorisez dans leur naissance & par leur éducation? Et enfin pourquoi se rendroient-ils le salut plus difficile?

Mais ils ne s'ensuit pas que ceux qui sont nés dans une condition plus élevée, , soient obligez de changer d'état. Les conditions basses sont effectivement les plus aimables, au jugement de la verité: mais elles sont pénibles à l'orgueil des hommes; & cet orgueil, lors même qu'ils y renoncent, ne laisse pas de les reduire à une foiblesse que tous n'ont pas la force de surmonter. ainsi les grands & les riches ne sont pas obligez de changer d'état; parce qu'ils n'ont pas tout reçu de Dieu la force de supporter l'humiliation attachée aux petites conditions. Ils sont trop foibles pour cela, & Dieu veut bien qu'ils se traitent selon leur foiblesse, dont ils se sont fait une espece de necessité. Et

comme l'accoutumance qu'ils ont de vivre d'une maniére plus delicate, fait que l'on doit trouver bon qu'ils vivent selon les néceſſitez qu'ils ont contractées, pourvû qu'elles ne ſoient pas criminelles, il ne leur eſt pas auſſi commandé de changer l'état où ils ſont nez, pour ſe reduire à un état plus bas & plus humble, à moins qu'ils ne ſe trouvent dans des néceſſitez particulieres qui les y obligent

VIII. MAIS ce que Dieu demande d'eux, eſt qu'aumoins ils n'augmentent pas leur miſere & leur établiſſement, en ſe voulant élever plus haut par une ambition déréglée; & que s'ils ne ſuivent pas extérieurement toutes les lumiéres de la verité touchant l'ordre & le rang des divers états des hommes, ils s'y conforment au moins par leurs ſentimens intérieurs. Ils peuvent demeurer au-deſſus des autres hommes, pourvû qu'ils reconnoiſſent devant Dieu que ceux à qui ils commandent ſont veritablement au-deſſus d'eux, & qu'ils ſont, ſelon Dieu, dans un rang & dans une condition d'autant plus élevée, qu'elle eſt plus humble. Il faut qu'ils faſſent de leur grandeur même un ſujet de ſe rabaiſſer, & qu'ils ne s'humilient pas ſeulement dans leur grandeur, mais de leur grandeur. Ils doivent regar-

der leur état comme bas dans le royaume de celui qui est venu,comme il le dit lui-même, *pour servir,& non pour être servi :* Matt. 20. 28. Filius *hominis non venit ministrari, sed ministrare.* C'est un état en quelque sorte honteux aux grands & aux riches, que d'avoir besoin de tant d'aprêts & de tant d'attirail pour leur nourriture, & d'occuper tant de gens à les servir. Ce qu'on appelle magnificence & splendeur,est une multiplication de besoins; & la multiplication de besoins est une multiplication de servitude. Plus on s'éloigne de Jesus-Christ, qui est la régle & le modéle de la grandeur du royaume de Dieu, plus on se rabaisse effectivement. Or plus on est grand selon le monde, & attaché à cette grandeur humaine, plus on est éloigné de Jesus Christ.

IX. Il peut y avoir encore d'autres raisons que celle de la foiblesse, qui dispensent les grands & les riches de changer d'état, & qui leur permettent de se tenir dans celui où ils sont nez. Il y en peut avoir même qui les engage à s'élever à des états plus grands; parceque la justice, l'utilité publique, & d'autres raisons de charité le peuvent exiger. Il y en a qui sont obligez de conserver leur rang, & de fraper les yeux des autres

par quelque ſorte de magnificence. L'élevation extérieure n'eſt pas abſolument incompatible avec l'humilité extérieure: & il ſe peut faire que celui qui par le ſoin qu'il doit avoir de conſerver l'état qu'il ſoutient, ſe fait rendre les reſpects qui lui ſont dûs, ſoit par la diſpoſition d'humilité que Dieu voit dans ſon cœur, ſous les pieds de tout le monde. Mais il eſt vrai que cette union de l'élevation extérieure avec un abaiſſement interieur, eſt extraordinairement difficile, & qu'il eſt bien mal-aiſé que l'ame ſe conſerve dans l'humilité, étant portée à l'orgueil par l'impreſſion forte de toutes les choſes extérieures & par la pente & l'inclination de la nature. C'eſt auſſi en cela que conſiſte le danger de la condition des Grands: & c'eſt ce qui les oblige à de plus grands efforts pour s'humilier; parce qu'ils ſont plus violemment tentez de s'élever, & plus en danger parconſequent de tomber en s'élevant, dans le précipice de l'orgueil.

SUR L'EPÎTRE DU JOUR DE PASQUES.

EPÎTRE. I. *Corinth.* 5. 7.

MEs Freres: purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme vous êtes vrayement les pains purs: car JESUS-CHRIST a été immolé pour nous, lui qui est nôtre Pâque. C'est pourquoi celebrons la fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la corruption d'esprit; mais avec les pains purs de la sincerité & de la verité.

EXPLICATION.

I. SAINT PAUL appelle dans cette Epître les Chrétiens, *azymes*, c'est-à-dire exemts de levain; & cependant il les exhorte pour honnorer l'immolation de JESUS-CHRIST qui s'est rendu nôtre Pâque, à se *purifier du vieux levain, afin d'être une masse toute pure.* EXPURGATE *vetus fermentum, ut sitis nova conspersio.* Il nous apprend par-là qu'il y a deux maniéres d'être exempt de ce levain: l'une qui doit convenir à tous les Chrétiens; l'autre qui doit faire l'exercice des bons Chrétiens durant toute leur vie. Il faut

pour être Chrétien,que le peché ne domine point en nous,que son regne y soit détruit,& que Dieu y ait établi l'empire de son amour, qui est la source de la vraye pureté des ames. Il faut donc qu'il y ait en nous un principe de pureté opposé au levain corrompu qui est dans le fond du cœur, & que ce principe soit plus fort que ce levain. Il faut par consequent que nos actions tiennent plus de l'amour de Dieu que de celui du monde, qui est ce mauvais levain; puisque le bon levain doit être le plus agissant en nous. C'est en ce sens que tous les Chrétiens doivent être *azymes*, ou exempts de levain, c'est-à-dire, exempts du regne de la concupiscence, & assujettis au contraire au regne de Dieu par un saint amour.

II. Mais ce levain dominant, qui répand sa corruption dans le fond de l'ame, étant détruit, il en demeure néanmoins des restes, qui ne regnent pas à-la verité dans le cœur : mais qui infectent diverses actions particulieres:& ce sont les divers retours de l'amour propre qui y produisent les mouvemens d'orgueil, d'envie, de colere, de tristesse, de recherche de soi-même, & enfin les desirs des biens perissables & créez. C'est ce vieux levain qui reste, dont il faut tâcher de se purifier

peu-à-peu, Mais pour ne se pas décourager, il faut faire état que cette purification est l'occupation de toute la vie : car ces restes étant comme des racines qui poussent toûjours divers rejettons, il faut toûjours travailler à les retrancher; autrement ils se multiplieroient d'une telle sorte, que l'ame seroit toute couverte ; & cette corruption augmenteroit tellement, qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtresse; elle y étoufferoit toutes les bonnes semences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucuns fruits de justice. C'est une gangrene qui s'étend, à moins qu'on ait soin sans cesse d'en arrêter le cours par le fer de la mortification. C'est une eau corrompuë qui tend à nous infecter, à moins que nous ne travaillions à en décharger nôtre ame. C'est un poids qui nous abaisse continuellement vers la terre, à moins que nous ne fassions des efforts continuels pour nous relever; enfin c'est le cours d'un torrent qui nous emporteroit avec soi, si nous n'y résistions fortement en nous avançant contre le fil de cette eau. Voilà la condition avec laquelle Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'est l'ouvrage qu'il nous impose. Si-tôt qu'on apperçoit en soi quelques effets de cet amour cor-

rompu des créatures, il faut incontinent s'armer de la mortification pour le détruire. C'est ce qui rend la vie chrètienne une vie de mort; parcequ'il y faut continuellement mourir à la concupiscence & à ses desirs: en leur retranchant leur nourriture qui est la joüissance de leurs objets.

III. Afin de nous animer à cette guerre laborieuse & penible, & de renouveller nôtre application & nôtre ardeur qui se ralentiroit peu-à-peu, l'Eglise veut qu'on se serve de diverses solennitez, qu'elle celebre dans le cours de l'année. Car comme ces solemnitez demandent de nous une pureté particuliére, elles doivent nous exciter à nous purifier avec plus de soin & d'application. C'est ce qu'elle nous prescrit en particulier dans cette grande fête de Pâque par les paroles de l'Apôtre qu'elle emprunte : *Purifiez-vous du vieux levain.* Le soin que les Juifs avoient de purger leurs maisons du levain materiel, n'étoit que la figure du soin que nous devrions avoir pour purifier nos ames de ce levain que nous avons décrit : car nous n'avons pas seulement à nous preparer à manger l'agneau pascal, comme les Juifs, mais nous devons nous disposer à participer à l'agneau sans tache & à cette victime sainte qui

s'est offerte en la place de cet agneau qui n'étoit que sa figure.

Jesus-Christ étant parfaitement exemt de toute corruption, puisqu'il s'est même dépoüillé par la mort de tout ce qu'il tenoit d'Adam ; c'est-à-dire, de tous les effets de sa mortalité, & qu'il est entré dans un état d'incorruption, d'immortalité & de gloire, n'est-il pas juste que ceux qui se preparent à le recevoir tâchent d'approcher de cet état & de ces dispositions, & qu'ils fassent de nouveaux efforts pour détruire en eux tous les effets du peché : Qui n'use pas de ces solennitez pour renouveller son ardeur à la mortification de ses passions, a peu de sujet d'esperer de le pouvoir faire dans un autre temps; parce que c'est dans ces jours de benediction que Jesus-Christ en accorde plus facilement la grace à ceux qui la lui demandent.

VI. Ce n'est pas un précepte que d'être parfaitement purifié: mais c'est un précepte de se purifier de plus en plus, & de tendre à la parfaite pureté. *Purifiez-vous du vieux levain*, dit saint Paul. *Que celui qui est juste devienne encore plus juste* dit S. Jean. Et ce précepte même fait voir qu'on n'arrive jamais en cette vie à une parfaite purification: car si on y étoit arri-

Apoc. 22. 11.

vé, le précepte de se purifier de plus-en-plus n'auroit plus de lieu. Ce précepte fait donc voir qu'il n'y a aucune legere purification de l'ame auquel on puisse se borner volontairement. Il faut toûjours tendre à une plus grande pureté. Il faut toûjours faire effort pour y arriver. Il n'y a aucun défaut dans lequel on puisse demeurer avec la resolution de ne s'en corriger jamais, si ce n'est qu'on fût trompé, & qu'on ignorât que ce fût un défaut: & en ce cas même on ne pourroit pas tout-à-fait dire qu'on y peut demeurer volontairement: car à l'égard même des erreurs, il faut toûjours faire effort pour s'en délivrer, en reconnoissant humblement devant Dieu qu'on en est capable, & que nous nous y laissons aisément surprendre. On est obligé d'écouter sans prévention ceux qui nous en peuvent retirer, & de demander à Dieu qu'*il nous éclaire, & qu'il ne permette pas que nous nous endormions d'un sommeil de mort*: ILLUMINA *oculos meos, ne unquã obdormiam in morte.* Ps. 12. Or cette disposition, quand elle est sincere, est un effort de l'ame pour se purifier des pechez que l'on commet par erreur, & elle obtient de Dieu qu'il nous délivre de celles qui seroient incompatibles avec nôtre salut.

V. ON a sujet de s'étonner qu'étant

obligé à cette purification continuelle, on voye non-seulement tant de déreglement dans les Chrétiens negligens & peu appliqués à leurs devoirs ; mais aussi tant de défauts dans ceux qui paroissent avoir une volonté sincere de s'en corriger. Et c'est sans doute un sujet trés legitime de scrupule, quand on reconnoît par l'examen de sa conscience que l'on manque de vigilance, l'application de sollicitude à se corriger; que l'on néglige son avancement, & que l'on ne pratique pas ce que l'on juge utile pour se délivrer de ses défauts. Cependant pourvû que l'on ait une volonté sincere de renoncer à tout ce qui déplaît à Dieu, & qu'on lui demande sincerement qu'il détruise en nous tout ce qui est contraire à sa verité, en lui disant avec saint Augustin : *Interfice in me quidquid est contrarium veritati* ; on ne doit pas se troubler pour ne pas connoître en soi un avancement sensible : & cela pour deux raisons.

La premiere est, que l'augmentation de la lumiere nous découvre en même-tems plus de péchez & plus de défauts en nous & que la vûë de cette multitude de péchés, empêche naturellement qu'on ne croye avoir fait beaucoup de progrés. Cependant il y en a effectivement, puisque l'on

voit ce que l'on ne voit pas,& que l'on commence à s'humilier de quantité de fautes que l'on commettoit auparavant sans aucun scrupule. C'est un considerable progrés que d'être devenu sensible à ses fautes,& de travailler avec plus d'ardeur à s'en corriger.Plus on avance dans la vertu, plus on se voit plein de défauts, d'imperfections & de péchez, plus on se trouve éloigné de Dieu:& cette vûë est une marque d'un solide avancement,quand on y joint le travail pour s'en purifier.

VI. LA seconde raison est que le progrés de l'ame & sa purification ne consiste pas toûjours à connoître moins de fautes extérieures qui soient connuës à l'ame: mais dans une solide & sincere humilité, dans un dépoüillement de confiance en soi-même,qui renferme un recours à Dieu plus humble & plus sincere. Or cet état peut être accompagné d'une plus grande multitude de fautes extérieures ; & c'est quelquefois par cette multitude même de fautes que Dieu le procure.Car cette vûë humilie & abat l'ame devant Dieu , & fait qu'elle se connoît mieux dans ses miseres & dans ses imperfections;& qu'ainsi elle paroît devant lui plus dépoüillée d'elle-même. C'est dans ce sens que S. Gregoire dit:Que celui qui se trouve nud de "

vertus, & parconſequent plein de défaut; eſt plus richement orné par l'humilité que cette vûë lui procure, qu'il ne l'auroit pû être par ces vertus mêmes dont il ſe trouve dépourvû: *Virtutibus nudus ipsâ melius humilitate veſtitur.*

VII. Cela fait voir qu'il y a de grandes obſcuritez dans le jugement que l'on porte de l'état des ames, & qu'on ne ſçauroit être trop retenu à juger de ſoi-même ni des autres. On croit quelquefois qu'une perſonne eſt fort imparfaite & toute ſoüillée par une multitude de ſes pechez: & c'eſt quelquefois la voïe dont Dieu ſe ſert pour la rendre pure. On ſe croit fort parfait, parce qu'on ne tombe point dans les mêmes fautes: & la complaiſance que l'on en conçoit, nous rend quelquefois plus coupables devant Dieu que ſi nous les avions commiſes. Travaillons donc ſincerement à purifier nôtre cœur de toute tache: mais ne nous troublons pas des fautes que nous y appercevrons, & ne portons aucun jugement fixe & certain de nôtre avancement. Il nous eſt commandé de nous juger dans les choſes claires; mais il nous eſt défendu de le faire dans les choſes obſcures. Or ce qui regarde le degré de nôtre avancement & de la purification de nôtre ame, eſt du nombre de ces choſes obſcu-

res

ses dont il ne faut pas juger.

VIII. Le précepte donc de se purifier de plus en plus ne consiste point à connoître de plus en plus son avancement. Cela ne nous est pas commandé, & ne nous seroit pas même possible ni utile. Il consiste dans le desir, la volonté, l'effort, le travail, pour se purifier de plus-en-plus. C'est ce que nous devons faire continuellement, à l'exemple du grand Apôtre, & dans les mêmes bornes que lui. Il dit de lui-même, qu'*oubliant tout ce qui étoit derriére lui, il s'avançoit vers ce qui étoit devant lui : Quæ quidem retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora, extendens meipsum.* Il dit *qu'il court incessamment vers le bout de la carriere pour remporter le prix de la felicité du ciel:* AD *destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei.* Et il dit avec cela, *que quoiqu'il ne se sente coupable de rien, il n'est pas pour cela justifié; qu'il ne se juge point lui-même :* NEQUE *meipsum judico, & que c'est à Dieu de le juger:* QUI *judicat me, Dominus est.* Voilà à quoi se réduit ce précepte de se purifier de plus en plus, nécessaire à tous les Chrétiens.

Philip. 1.13.14.

1. Cor. 4. 3. Ib. v. 4.

Nous pouvons surement condamner nos fautes visibles; mais il ne nous est pas permis de former un jugement absolu

sur la mesure de nos imperfections: ce qui doit temperer & nôtre crainte & nôtre confinace, & nous obliger à marcher toûjours jusqu'à la mort avec une esperance mêlée de terreur.

IX. L'Apôtre ne recommande pas seulement en general *de se purifier du vieux levain*; mais il est clair par la suite du lieu où il nous donne ce précepte, qu'il prétend par-là exhorter les Corinthiens à se séparer de l'incestueux, qui avoit deshonoré l'Eglise par son crime, & à qui l'Eglise par charité devoit tâcher de procurer une confusion salutaire. C'est le sens le plus litteral de ce précepte : *Purifiez-vous du vieux levain.* Et ce sens regarde aussi tous les Chrétiens. Car quoique cet séparation & cette soustraction de conversation & du commerce du pecheur, ne soit pas en usage, & que l'Eglise n'en fasse pas une ordonnance expresse, il y a pourtant dans cette pratique quelque chose de droit naturel & d'invariable qui ne peut être aboli. On est & on sera toûjours obligé d'éviter ceux qui nous nuisent ; & de témoigner aux pécheurs l'improbation de leur crime, autant que cela leur peut être utile. Et si l'on avoit bien cette pratique dans l'esprit, on ne se prêteroit pas, comme l'on fait, à la conversation des person-

nes du monde qui nous inspirent insensiblement leurs passions: on ne s'y opposeroit pas si facilement quand on a peu de lumiére & peu de force; & l'on n'auroit pas pour eux tant de complaisances qui les entretiennent dans leurs dereglemens, en leur faisant croire que leur vie est approuvée par les gens de bien. Il y a mille maniéres de témoigner aux personnes dereglées que l'on improuve leur vie, sans que l'on en vienne à une rupture entiere; & la charité nous apprendroit ce temperament, si elle étoit aussi vive en nous qu'elle devroit l'être. Ainsi nous retrancherions de nôtre cœur les soüillures qu'il contracte par le commerce des personnes vicieuses, & nous contribuerions même souvent à les purifier de leurs vices & de leurs défauts.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE PASQUES.

EVANGILE, *Marc* 16. 1.

EN ce temps-là: Lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie-Madelaine, & Marie mere de Jacques & Salomé, acheterent des par-

fums pour venir embaumer Jesus. Et le premier jour de la semaine *étant parties* de grand-matin, elles arriverent au sepulchre au lever du soleil. Elles disoient entr'elles : qui nous ôtera la pierre *qui ferme* l'entrée du sepulchre ? Mais en regardant elles virent que cette pierre, qui étoit fort grande, en avoit été ôtée. Etant entrées dans le sepulchre, elles virent un jeune-homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent fort effrayées ; mais il leur dit : Ne craignez point, vous cherchez Jesus de Nazareth qui a été crucifié, il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avoit mis. Allez dire à ses disciples & à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée ; c'est-là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit.

EXPLICATION.

I. ON peut apprendre de cet Evangile, que Dieu considere peu les fautes qui ne viennent pas de la corruption du cœur, mais d'un simple défaut de lumiére ou du trouble de l'esprit. Il est visible qu'il n'y avoit aucune malice dans ces femmes qui préparent des parfums pour embaumer le corps de Jesus-C. Elles l'aimoient sincerement. Elles avoient contribué durant sa vie par leurs aumônes à ses prédications. Elles avoient assisté à sa mort avec de grands sentimens de compassion. Ainsi leur amour veritable & sincere ne trouvant plus de J. Christ dans le monde que son corps mort les porta à

desirer de lui rendre les offices qu'on avoit accoutumé de rendre parmi les Juifs aux corps morts de ceux qu'on aimoit. Il est vrai qu'elles n'auroient pas eu cette vûë, si elles eussent eu une foi vive de sa resurrection, & une créance entiere aux paroles par lesquelles il l'avoit prédite. Mais le le trouble où elles étoient les empêcha d'y faire assez de reflexion. Elles avoient vû mourir Jesus-Christ; & ce grand objet avoit tellement saisi leur esprit, qu'elles étoient comme incapables de penser à autre chose. Elles suivirent donc l'idée qu'elles avoient de Jesus-Christ mort, & elles resolurent de faire ce que l'amour leur dictoit envers le corps de celui qu'elles avoient cherement aimé, & qu'elles aimoient encore trés-sincerement. Jesus-Christ distingua donc en elles les effets du trouble de leur imagination & de la foiblesse de l'esprit humain, de ceux de la sincerité de leur amour. Il souffrit les uns, & recompensa les autres, en rendant ces femmes pleines d'affection & de zele, les premiers témoins de sa resurrection.

II. On voit dans le procedé de ces femmes, qu'elles suivent impetueusement les mouvemens d'un cœur sincere, sans y joindre les vûës & les précautions de pru

dence qu'elles auroient dû avoir. Elles s'occupent d'abord totalement du ſoin de faire proviſion de parfums. Elles ſe levent de grand matin pour les porter au ſepulchre; mais elles ne penſent point à l'inconvenient qu'il y avoit à aller ſeules ſans être accompagnées de quelqu'un qui pût lever la pierre du ſepulchre. Elles n'y penſent que dans le chemin. Quand l'eſprit eſt fortement occupé de quelque objet, il oublie facilement quantité de prévoyances neceſſaires. Mais il étoit important pour établir la foi de la reſurrection, qu'elles fuſſent de ce caractere, & que ce fût celui que tous les diſciples de JESUS-CHRIST. Car JESUS-CHRIST ne la pouvant ſelon l'ordre de ſon Pere, faire connoître à tout le monde, il falloit qu'il ſe bornât à un certain nombre de témoins. Et ces témoins pour être dignes de foi, devoient être parfaitement ſinceres. JESUS-CHRIST étoit diſpoſé à leur donner des preuves de ſa reſurrection ſi claires & ſi convainquantes, que ſuppoſé leur ſincerité il n'y eût pas le moindre lieu d'en douter. Il falloit donc établir leur ſincerité principalement. Or elle paroît admirablement par tout ce que l'Evangile rapporte des Diſciples & de ces femmes : & elle paroît d'une maniere ſi naturelle, qu'il

eſt impoſſible à l'artifice de contrefaire une conduite ſi naïve. Des femmes ſi perſuadées de la mort de JESUS-CHRIST, qu'elles achetent des parfums pour l'embaumer; qu'elles ſe levent de grand matin pour aller à ſon ſepulchre; qu'elles s'occupent de la difficulté qu'elles auront à en lever la pierre, ne ſongeoient nullement à publier contre la verité que JESUS-CHRIST fût reſſuſcité; puiſqu'elles ne le croyoient pas elles-mêmes. Les mouvemens impetueux qu'elles font paroître & qu'elles avoient conçus à la mort de JESUS-CHRIST, n'étoient point capables de cet artifice. Tout reſpire la ſincerité dans leur conduite: & c'étoit cette ſincerité qui étoit néceſſaire à l'établiſſement de la foi. Ainſi les tenebres de ces femmes portent la lumiére dans l'eſprit des chrétiens & il paroît que c'eſt une conduite de la ſageſſe de Dieu de les y avoir laiſſées.

III. JESUS-CHRIST qui les vouloit tirer de ces tenebres, mais d'une maniere proportionnée à leur état, les conduit à la foi de la reſurrection par certains degrés qui diminuerent peu-à-peu le trouble que cette nouvelle ſi ſurprenante devoit produire dans leur eſprit. D'abord il leur fit voir la pierre qui fermoit le ſepulcre, ôtée. C'étoit une diſpoſition à croire

que JESUS-CHRIST n'y etoit plus. Ensuite il voulut que cette nouvelle leur fût annoncée par deux Anges : & quoique cette vûë les troublât & les remplit de frayeur, elle étoit pourtant moins surprenante pour elles que si JESUS-CHRIST, de la mort duquel elles avoient une forte idée, leur eût paru d'abord plein de vie. Ces Anges leur annoncent la resurrection de JESUS-CHRIST. Ils leur ordonnent d'en avertir ses disciples. Ils leur prédisent qu'ils le verroient dans la Galilée. Ainsi ils les font servir à l'égard des disciples au même office qu'ils exerçoient envers elles qui étoit de les préparer à l'apparition de JESUS-CHRIST. Tout cela étoit nécessaire pour ramener doucement des esprits fortement occupés de la mort de JESUS-CHRIST, & trés-éloignez de le croire ressuscité, non par une malice opiniâtre, mais par l'éloignement naturel que l'on a de croire la resurrection d'un mort. Il n'y a rien en tout cela que de simple & de naï; rien qui ne contribuë merveilleusement à établir la sincerité de ces témoins. Des femmes qui disent qu'elles ont vû des Anges, ne font pas une impression si forte que si cette apparition s'étoit faite aux Apôtres qui avoient l'esprit plus fort; mais néanmoins la sincerité de leur rapport ne

pouvoit manquer de faire quelque impression sur les esprits. Ainsi l'on verra que dans l'Evangile de demain les deux disciples qui alloient à Emmaüs, disent *qu'ils avoient été épouventez* par le rapport de ces femmes; & quoiqu'ils n'y déferassent pas, cela diminua néanmoins leur surprise, lorsque JESUS-CHRIST leur apparut à eux mêmes. Ainsi Dieu conduisit les esprits sur cet article capital, depuis les preuves les moins convaincantes jusqu'aux plus évidentes & aux plus certaines: & l'accord de toutes ces preuves, le peu de concert de tous ces témoins forment une parfaite évidence, & abattent absolument l'esprit de tous ceux sur qui la raison a quelque pouvoir. Admirons la bonté de Dieu qui regardoit toute son Eglise dans le ménagement de ces preuves, & qui nous facilitoit la foi par les difficultez mêmes qu'il a permis que ses disciples ont eües à s'y rendre.

24.

IV. IL y avoit de l'erreur dans ces femmes, puisqu'elles ne croyoient pas JESUS CHRIST ressuscité, & qu'elles le cherchoient encore dans son sepulchre: mais il y avoit un veritable amour, & plus d'amour que d'erreur. Leur erreur n'étoit que l'effet de leur trouble; mais leur amour agissoit même dans le trouble. Et

c'est pourquoi JESUS-CHRIST remedie à leur erreur par l'apparition des Anges. Quand on aime sincerement Dieu & que cet amour domine dans le cœur, Dieu ne manque pas de faire trouver la verité. Quand on voit donc tant de gens qui demeurent attaché à leurs erreurs, & qui se piquent d'y être inflexibles c'est un grand sujet de craindre qu'ils n'ayent pas merité par leur sincerité & par leur amour pour la verité, que Dieu les aidât à sortir de l'erreur, avant qu'une ame soit pleinement éclairée d'une lumiére qui dissipe toutes ses tenebres, Dieu lui inspire d'ordinaire un amour ardent de la verité qui la porte à la rechercher: & cet amour dissipe peu-à peu les préventions. Que si cela n'arrive pas, c'est un signe de défaut de sincerité, & une marque que c'est son opinion que l'on aime, & non pas la verité.

v. 6. V. LA preuve de la resurrection de JESUS-CHRIST, que l'Ange donna aux femmes, est qu'il n'étoit plus dans son sepulcre: & cette marque n'est pas seulement pour les corps ressuscitez, mais aussi pour les ames veritablement ressuscitées. Ces ames ont leurs sepulchres aussi-bien que les corps. Le lieu qui reçoit un corps mort est son sepulchre; & l'objet auquel une

ame morte s'attache, est de même le sepulcre de cette ame. S'il faut donc qu'un corps, pour être ressuscité, sorte du sepulcre, il faut de même qu'une ame veritablement ressuscitée se separe de l'objet de ses attaches. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre S. Paul, lorsqu'il dit aux Colossiens *Si vous êtes ressuscitez avec* JESUS-CHRIST, *cherchez ce qui est au ciel où* JESUS-CHRIST *est assis à la droite de son Pere, & n'ayez d'affection ni de goût que pour les choses du ciel, & non pour celle de la terre*: QUÆ *sursum sunt, sapite, non quæ super terram.* C'est enquoi consiste la resurrection d'une ame. Pendant qu'elle étoit attachée à la terre, elle étoit morte, elle étoit dans le sepulchre: en se détachant de la terre, elle ressuscite & se porte vers le ciel.

Coloss. 3. 1

VI. MAIS ce terme: *N'ayez d'affection ni de goût que pour les choses du ciel*, merite une affection particuliére; parcequ'il nous fait voir qu'il ne suffit pas d'avoir dans l'esprit les choses du ciel, c'est-à-dire JESUS-CHRIST; mais qu'il faut l'avoir dans le cœur par un amour veritable & interieur. Si ce n'est pas par une douceur sensible; ce doit être par une préference effective, par laquelle la volonté se porte à Dieu comme à son

bien souverain. Il faut de même pour être veritablement ressuscité, renoncer réellement aux créatures, en ne les regardant plus que dans le rang qui leur convient; c'est-à-dire, comme infiniment moins dignes d'amour que Dieu. L'amour de Dieu doit être le maître du cœur, y dominer & le faire agir. Ainsi quand il n'est pas le maître, il n'y a point de veritable resurrection.

VII. La marque d'une ame ressuscitée étant d'avoir le cœur & l'esprit dans le ciel, & de ne l'avoir point dans la terre & dans les choses du monde, il s'ensuit que tout ce qui nous porte à nous attacher à Dieu, & à nous détacher du monde contribuë à nous procurer cette vie ressuscitée, & à nous la conserver si nous l'avons; & qu'au-contraire tout ce qui nous attache au monde, tout ce qui nous en donne le goût & l'amour, nous approche de la mort. Et c'est ce qui renverse absolument tous les jugemens que l'on porte de ce qu'on appelle prosperitez, adversitez, bonheur, malheur, faveur, disgrace. Voilà un homme, dit-on, bien miserable. Sa fortune est ruinée sans ressource. Mais qu'arrivera-t-il de-là? Qu'il sera moins attaché au monde; qu'il en perdra le goût & l'amour; qu'il aura plus de

temps & plus de moyens de penser à son salut ; c'est-à-dire, qu'il aura plus de facilité à mener une vie digne d'une ame ressuscitée, & qu'il s'éloignera davantage de la mort. En voici un autre, dit-on qui est bienheureux: Il est comblé de biens & d'honneurs, & toutes choses lui réüssissent. C'est à dire, que tout le porte à aimer le monde ; que tout contribuë à l'y attacher ; & qu'ainsi tout le menace de la mort, tout l'y pousse, tout l'y précipite. Est-ce donc-là ce qu'on appelle bonheur ? On ne juge point ainsi dans les autres choses. On se réjoüit dans un malade de tous les signes de vie, & l'on s'afflige de tous les signes de mort. Pourquoi donc à l'égard de nôtre vraye vie appelle-t-on malheur ce qui nous en facilite le recouvrement ou la conservation ; & bonheur ce qui nous approche de la mort, qui nous y engage & qui nous y pousse ?

VIII. COMME donc la grace propre au mystere de la Resurrection est la vie ressuscitée ; que c'est ce que JESUS-CHRIST opere dans les cœurs, & la grace qu'il répand du ciel en qualité de ressuscité, il arrive trés-souvent que ce que les hommes prennent pour un malheur, est un présent de JESUS ressuscité. Car étant non-seulement le maître de ses graces,

mais auſſi de tous les évenemens du monde par la puiſſance qu'il a reçûë de ſon Pere au jour de ſa reſurrection, qui le rend maître abſolu de la conduite des créatures dans le Ciel & ſur la terre, il uſe pour ſauver les ames de l'une & de l'autre puiſſance, en leur procurant ſes graces par certains évenemens & certains moyens. S'il veut donc donner à une ame l'amour des choſes du ciel, & le détachement de celles du monde, en quoi conſiſte la vie reſſuſcitée, il la prive de tous les objets de ſes attachemeus, afin de lui en ôter l'amour & la porter à rechercher les veritables biens qui ſont ceux de l'autre vie. Il apprend à cette ame, dit ſaint Auguſtin, à deſirer & à aimer les vrais biens par l'amertume qu'il lui fait trouver dans les chôſes de ce monde: *Docet amare meliora per amaritudinem inferiorum*. Et ainſi il eſt viſible que ce qu'on appelle afflictions, n'eſt ſouvent qu'un effet de la puiſſance & de l'amour de Jesus-Christ reſſuſcité, & ne tend qu'à nous procurer la veritable vie de l'ame.

IX. On dira peut-être que c'eſt l'union de la grace à ces évenemens qui les rend favorables, mais qu'en eux-mêmes ils n'out rien que de triſte & de pénible. Il eſt vrai qu'ils ſont pénibles à l'ame;

mais cette peine ne vient que de ce qu'elle aime les choses dont ils la privent. Et comme cet amour est la cause de cette peine, ils avertissent simplement du mal qui est en elle: mais ils ne le causent pas. Ils lui découvrent sa maladie, ils la diminuent, & ce n'est que sa faute s'ils ne la guerissent pas entierement. Car Dieu est toûjours prêt de joindre ses graces intérieures à ces evenemens extérieurs qui nous détacheroient du monde, si nous n'en arrêtions point le cours par nôtre impatience & nôtre revolte; si nous nous abandonnions avec la soumission que nous devrions à sa providence & à ses soins; & si nous nous donnions à lui, afin qu'il produisît pleinement en nous les effets de sa vie ressuscitée.

On n'a fait que trois considerations sur chaque Evangile des jours suivans de cette semaine, parcequ'ils comprennent diverses apparitions de Jesus - Christ. *aprés sa resurrection, & que l'on en peut trouver plusieurs autres dans les considerations sur les mysteres de* Jesus-Christ.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE PAQUES.

EVANGILE. *Luc.* 24. 13.

EN ce temps-là : Le jour même de la resurrection de JESUS-CHRIST, deux disciples s'en alloient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jerusalem, parlant ensemble de tout ce qui s'étoit passé. Et il arriva que lorsqu'ils s'entretenoient & conferoient ensemble sur cela, JESUS vint lui même les joindre, & se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étoient retenus *par une vertu divine* qui les empêchoit, de sorte qu'ils ne purent le reconnoître ; & il commença à leur dire : Dequoi vous entretenez-vous ainsi dans vôtre chemin, & d'où vient que vous êtes si tristes ? L'un d'eux appellé Cleophas lui répondit : Etes-vous seul si étranger dans Jerusalem, que vous ne sçachiez pas ce qui s'y est passé ces jours ci ? Et quoi, leur dit-il ? Ils lui répondirent : Touchant JESUS de Nazareth, qui a été un Prophete puissant en œuvres & en paroles devant Dieu & devant tout le peuple : & la maniere dont les Princes des Prêtres & nos Senateurs l'ont livré *au Gouverneur* pour être condamné à mort, & l'ont crucifié ? Cependant nous esperions que ce seroit lui qui ra-

cheteroit Israel ; & aprés tout cela neanmoins voici déja le troisiéme jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étoient avec nous, nous ont étonnez : car ayant été dés le grand matin à son sepulcre ; & n'y ayant point trouvé son corps, elle sont revenuës dire, que des Anges mêmes leur ont apparu, qui les ont assûrées qu'il est vivant Et que quelques-uns des nôtres ayant aussi été au sepulchre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avoient rapportées ; mais pour lui ils ne l'ont point vû. O insensez, dit alors Jesus, dont le cœur est pesant & tardif à croire tout ce que les Prophetes ont dit ! Ne falloit il pas que le Christ souffrît tout cela, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et commençant par Moïse, & *continuant* par tous les Prophetes, il leur expliquoit ce qui avoit été dit de lui dans toutes les Ecritures. Lorsqu'ils furent proche du bourg où ils alloient, il fit semblant d'aller plus loin; mais ils le forcerent *de demeurer*, en lui disant : Demeurez avec nous, parcequ'il est déja tard, & que le jour est sur son declin, & il entra avec eux. Etant avec eux à table, il prit le pain & le benit, & l'ayant rompu il le leur donna. En même temps leurs yeux s'ouvrirent, & ils le reconnurent ; mais il disparut de devant eux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : N'est il pas vrai que nôtre cœur étoit tout brûlant dans nous lorsqu'il nous parloit durant le chemin, & qu'il nous expliquoit les Ecritures ? & se levant à l'heure même, ils retournerent à Jerusalem : trouverent que les onze *Apôtres*, & ceux qui demeuroient avec eux, étoient assemblez, & disoient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, & il est apparu à Simon. Ils racontetent aussi ce qui leur étoit arrivé en chemin, &

comment ils l'avoient reconnu dans la fraction du pain.

EXPLICATION.

I. L'EVANGILE de ce jour qui nous parle de deux disciples qui alloient à Emmaüs, château distant de deux lieuës de Jerusalem, nous présente en eux un nouveau caractere, mais qui tend également à établir la sincerité des témoins de la resurrection de JESUS-CHRIST. Ce que l'on en disoit ne leur étoit pas inconnu. Ils sçavoient ce qui en avoit été rapporté par les femmes qui avoient été au sepulchre, la vision des Anges qu'elles avoient euë, la confirmation de leur témoignage par saint Pierre & saint Jean, qui ayant été au sepulchre avoient trouvé que ce qu'elles avoient rapporté, que le corps de JESUS-CHRIST n'y étoit plus étoit veritable. Cependant toutes ces preuves n'avoient encore fait qu'une legere impression sur leur esprit. Ils aimoient JESUS-CHRIST. Ils ne pouvoient parler d'autre chose que de ce qui lui étoit arrivé. Ils lui rendoient témoignage, qu'il avoit été *un Prophete puissant en paroles & en œuvres.* Mais avec tout cela ils croyoient leurs esperances trompées.

v. 19.

Nous esperions, disoient-ils, *qu'il délivreroit Israël* Ils ne l'esperoient donc plus. Incredulité qui ne venoit que de ce que l'idée d'un homme ressuscité étoit étrangement éloignée de leur esprit, comme elle le devoit être naturellement: mais incredulité utile à l'Etablissement de la foi de ce mistere; parce qu'elle fait voir combien ils étoient peu disposez à le croire legerement, & qu'ils n'en ont pû être persuadez que par des preuves convainquantes. *v.* 12.

II. JESUS-CHRIST s'étant mêlé à leur entretien sans être connu d'eux, leur reprocha leur peu d'intelligence dans l'Ecriture, & leur pesanteur à croire ce que les Prophetes avoient prédit du Messie: *O stulti, & tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt Prophetæ!* Cela fait voir qu'il peut y avoir dans l'Ecriture une pleine conviction de certaines veritez de la foi, quoique la pesanteur de nôtre cœur nous empêche de les y voir. C'est cette pesanteur qui arrête l'impression de la verité sur le cœur, & qui fait qu'il n'est pas remué & penetré par ces preuves autant qu'il le devroit être; qu'il n'en retire pas les consequenses naturelles; qu'il ne joint pas celles qui s'entreclaircissent, & qui se fortifient les uns les autres. Et cette *v.* 25.

ſtupidité ne ſe rencontre pas ſeulement dans les hommes à l'égard des myſteres ſpeculatifs, elle ſe trouve encore plus ordinairement à l'égard des verités de pratique. Preſque perſonne n'y voit ce qu'on y doit voir, & n'en penetre les conſequences. On les entend froidement, quelque grand interêt que l'on y ait. Il y va de tout, & on les regarde ſans émotion & ſans effroi. Cette froideur eſt une marque viſible que l'on ne les conçoit point dans leur grandeur; & que la petiteſſe de nôtre intelligence les diminuë tellement, qu'elles deviennent auſſi peu capables de nous toucher, étant conçûës en cette maniere, que les nouvelles les plus indifferentes. De ſorte que nous avons grand ſujet de nous raprocher nôtre ſtupidité & nôtre peu d'intelligence, & de nous dire comme JESUS-CHRIST dit à ſes diſciples: *O inſenſé, dont le cœur eſt peſant & tardif à croire!*

v. 31. III. QUELQUE temps aprés *les yeux de ſes diſciples s'ouvrirent, & ils connurent* JESUS-CHRIST dans la fraction du pain; & JESUS-CHRIST fit voir par là qu'il diſpoſe abſolument des ſens, de l'eſprit & du cœur des hommes. Ils commencerent à voir ce qu'ils ne voyoient pas. Ils conçurent ce qu'ils ne conce-

voient pas. Leur cœur fut embrasé d'un amour qu'ils ne sentoient pas parce qu'ils furent remuez par le Saint-Esprit d'une maniére plus vive & plus forte. JESUS-CHRIST voulut que ce fût par l'Eucharistie que ces graces leur fussent communiquées, afin de leur apprendre, & par eux à toute l'Eglise, que ce mystere est une source de lumiere & de charité ; & que ce n'est pas seulement un mystere de foi, parce que c'est un objet de foi, mais qu'il l'est aussi, parcequ'il augmente la foi dans nos cœurs avec la charité, quand on y est préparé comme ces disciples, qui declarent eux-mêmes, que *leur cœur étoit tout brûlant pendant que* JESUS CHRIST *leur parloit par le chemin.* C'est la préparation qu'ils y apporterent. Ce sont ces cœurs brûlans que JESUS-CHRIST remplit des lumiéres de la foi. Si nous n'en ressentons pas les mêmes effets, c'est que nous n'en approchons pas avec la même ardeur & les mêmes dispositions.

v. 33.

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE PAQUES.

EVANGILE. *Luc.* 24. 36.

EN ce temps-là : Pendant que les Apôtres s'entretenoient, JESUS se présenta lui-même au milieu d'eux, & leur dit : La paix soit avec vous; c'est-moi, n'ayez point de peur. Ils furent frapez d'étonnement & de crainte, & ils s'imaginoient voir un esprit. Mais JESUS leur dit : Pourquoi vous troublez-vous, & pourquoi s'éleve-t-il tant de differentes pensées dans vos cœurs? Regardez mes mains & mes pieds : C'est moi-même. Touchez-*moi* & considerez qu'un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'ai. Aprés avoir dit cela, il leur montra ses mains & ses pieds. Mais eux ne croyant point encore *ce qu'ils voyoient*, tant ils étoient transportez de joye & d'admiration, il leur dit : N'avez-vous point ici quelque chose à manger ? Et ils lui présenrerent un morceau de poisson rôti, & un rayon de miel. Il en mangea devant eux ; & ayant pris les restes il les leur donna, & leur dit : Vous voyez ce que je vous avois dit lorsque j'étois encore avec vous, Qu'il falloit que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophetes, &

dans les Pseaumes fût accompli. En même-temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures, & leur dit : Il falloit, selon qu'il est écrit, que le CHRIST souffrît, & qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisiéme jour, & qu'on prêchât en son nom la pénitence & la remission des péchez dans toutes les nations, [en commençant par Jerusalem.]

EXPLICATION.

I. JEsus aprés s'être montré à Magdelaine en particulier, aux femmes qui étoient venuës pour porter des parfums au sepulchre, à saint Pierre, aux disciples qui alloient à Emmaüs, voulut encore se faire voir le même jour aux Apôtres assemblez avec plusieurs autres disciples. Ainsi il se trouva tout d'un coup au milieu d'eux pendant qu'ils étoient à table, & les épouvanta de telle sorte qu'ils croyoient voir un fantôme & non un veritable corps. Il les convainquit que c'étoit lui-meme, en leur montrant ses pieds & ses mains qui portoient encore les marques des cloux qui les avoient percez, il leur fit toucher sa chair, en leur disant qu'un esprit n'avoit point de chair ni d'os. On demande si ces preuves étoient convaincantes. Car, dira-t-on, ne se pouvoit-il pas faire qu'un démon ayant emprunté la forme d'un corps y imprimât ces mêmes marques, & les fit ainsi toucher ? Quelle as-

ſurance avons-nous donc que la premiere penſée des Apôtres ne fût pas veritable, & que ce ne fût pas un eſprit trompeur qui les ait engagez par-là à rendre témoignage à la fauſſeté ? Mais il eſt facile de répondre qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu permette que le démon faſſe une telle illuſion aux ſens de pluſieurs perſonnes ; parcequ'autrement tout ſeroit incertain: & il ſeroit auſſi aiſé de douter de la naiſſance, de la vie & de la mort de JESUS-CHRIST, que de ſa reſurrection. Car on pourroit ſuppoſer de même que tout cela s'eſt fait par le moyen d'un démon, qui s'étant revêtu d'une forme humaine, auroit fait ce qu'on attribuë à JESUS-CHRIST durant ſa vie. Or il eſt contraire à la verité de Dieu de permettre une telle ſeduction. On doit croire ce qui paroît ainſi à pluſieurs perſonnes ſans qu'il y ait aucune marque pour reconnoître la fauſſeté. Ce ſeroit donc un devoir de croire le faux: & c'eſt ce que Dieu ne peut permettre.

II. IL faut remarquer qu'il ne s'agit point ici de l'illuſion d'une ſeule perſonne, ni de celle de pluſieurs perſonnes une ſeule fois. C'étoit déja la cinquantiéme apparition de ce jour, qui étoit le lendemain du Sabbat. Et cette apparition

fut,

fut suivie de plusieurs autres de cette nature, dans lesquels Jesus-Christ se fit reconnoître par toutes les marques par lesquelles on reconnoît les hommes. S'il étoit donc certain aprés ces preuves, si Jesus-Christ est ressuscité, il faudroit que toutes les choses du monde passassent pour incertaines. Abraham, Moïse, David, Salomon, Alexandre, Cesar, pourroient n'avoir été que des illusions, & l'on les pourroit faire passer tous pour des fantômes & des démons revêtus de corps avec autant de vraisemblance que Jesus-Christ ressuscité. C'est donc un principe supposé dans toutes les connoissances les plus assurées que les hommes puissent avoir des faits, que la verité de Dieu ne peut permettre que le démon se joüe ainsi de la créance des hommes. La verité de tous les faits est appuyée sur ce principe. Ainsi la resurrection de Jesus-Christ est mise par-là au même degré de certitude que tout ce qu'il y a de certain & d'indubitable dans le monde.

II. On peut dire même que cette certitude va plus loin que celle de tous les autres faits humains, & qu'il y a des choses qui autorisent la resurrection de Jesus-Christ, qui n'autorisent pas

tous les autres faits. Car outre que les Apôtres en ont eu la même assurance qu'ils avoient de toutes les autres choses du monde ; outre que cette assurance n'a point été dementie par aucun fait contraire, ce qui arrive aussi dans les autres faits que nous avons marqué ; ils avoient de plus certaines assurances particulieres de la resurrection de JESUS-CHRIST, qu'ils n'avoient pas des autres choses du monde. Cette resurrection avoit été prédite par les Prophetes, & trés-expressément par JESUS-CHRIST durant sa vie mortelle. Ces prédictions jointes à ce qui arriva, les mettoit donc dans la nécessité de croire que JESUS CHRIST, étoit ressuscité. De plus ce Jesus-Christ qui paroissoit aux Apôtres & aux Disciples, leur donna le pouvoir de faire des miracles, & de guerir les maladies. Ils les guérissoient au nom de Jesus-Christ ressuscité, & ils étoient témoins de l'effet: & cet effet étant une preuve certaine de la verité de celui qui leur avoit donné ce pouvoir, on peut dire que toute la vie des Apôtres & des Disciples, & de tous les premiers Chrétiens a été une confirmation continuelle de la resurrection de JESUS-CHRIST. Nous n'avons donc qu'à le remercier infiniment de ce qu'il

a voulu mettre cet article fondamental de nôtre Religion dans ce degré éminent de certitude, qui égale & surpasse celle de toutes les choses du monde. Or la resurrection de Jesus-Christ étant prouvée, tout le reste des articles de la Religion est invinciblement prouvé. Car si Jesus-Christ est ressuscité, il faut croire tout l'Evangile; il faut croire l'Egiise, parcequ'elle y est promise; il faut croire l'ancien Testament, parcequ'il y est autorisé; enfin il faut croire toute la Religion chrétienne, parcequ'elle est attachée à la resurrection de Jesus Christ par un enchaînement indissoluble.

SUR L'EVANGILE DU MECREDI DE LA SEMAINE DE PASQUES.

Evangile. *Jean* 21. 1.

En ce temps-là: Jesus se fit voir encore à ses disciples sur le bord de la mer de Tiberiade; & il s'y fit voir de cette sorte: Simon Pierre, & Thomas appellé Didyme, Nathanael, qui étoit de Cana en Galilée, les fils de

EXPLICATION.

I. CEt Evangile contient une nouvelle preuve de la resurrection de Jesus-Christ par la manifestation qu'il fit de soi-même à plusieurs de ses disciples sur la mer de Tiberiade. Il leur prouva qu'il étoit ressuscité, non-seulement en mangeant avec eux, mais aussi par un miracle mysterieux rapporté dans cet Evangile, qui est que saint Pierre étant allé pécher, & plusieurs autres disciples l'ayant suivi, ils ne prirent rien pendant toute la nuit : mais Jesus s'étant présenté à eux le matin sur le rivage, & leur ayant ordonné de jetter le filet du côté droit de la barque, ils prirent tout d'un-coup *cent cinquante-trois grands poissons* que saint Pierre tira à terre, sans que le filet rompît. Ensuite de quoi Jesus-Christ mangea avec eux de cette pêche.

v. 3. & suiv.

v. 11.

II. Ce travail inutile durant toute la nuit, & cette pêche abondante faite par l'ordre de Jesus-Christ, marquent manifestement l'état de la vieille loi par cette pêche inutile ; & par cette pêche miraculeuse faite par l'ordre de Jesus-Christ immortel & glorieux, celui de la nouvelle où ils entroient. Les Pasteurs de la vieille loi avoient travaillé

beaucoup à la pesche des ames, mais inutilement. Ils n'en avoient pris que fort peu ; c'est-à-dire, qu'ils en avoient peu converti. Ils entretenoient bien un corps extérieur de Religion, mais un corps destitué d'esprit, un corps dont les membres n'étoient point effectivement à Dieu, parcequ'ils ne le cherchoient qu'avec un esprit mercenaire. Cette pesche se faisoit bien par les ministres de Dieu; mais il ne la secondoit pas de ses graces fortes qui entraînent les pécheurs, selon l'expression de l'Evangile : & les Juifs résistoient toûjours par la corruption de leur cœur à la mesure de celles qu'ils recevoient. Les Apôtres n'avoient pas pesché avec plus de fruit jusqu'alors. Mais si-tôt qu'ils commencerent à pescher par l'ordre exprés de Jesus - Christ immortel, & qu'il accompagna leur pesche de l'abondance de sa grace, ils en firent une prodigieuse. Leur filet se trouva plein de grands poissons, c'est-à-dire, de chrétiens éminens en vertu, dont la premiere Eglise fut formée, qui bien-loin de rompres les rêts par leurs divisions, n'étoient au-contraire qu'*un cœur & qu'une ame.* Les deux premieres prédications de saint Pierre convertirent huit mille personnes, & celles des autres Apôtres eurent un suc-

Joan. 6. 54.

Act. 4. 31.

cès approchant de celui là. Voilà ce qui figuroit cette grande pêche faite par l'ordre de JESUS-CHRIST. Les efforts des hommes ne produiſent rien quand ils ſont tous ſeuls : mais quand ils ſont accompagnez d'une abondance de graces, ils ne manquent point d'avoir un trés-grand effet.

III. LA difference de ces pêches diſtingue extrémement le fruit du travail des ouvriers, mais n'en diſtingue pas le merite. Car il ſe peut fort bien faire que Dieu employe de grands Saints à des travaux qui paroiſſent inutiles, & qu'il produiſe de grands effets par des hommes d'une mediocre vertu. Moïſe & les Prophetes étoient ſans doute plus agréables à Dieu que beaucoup de miniſtres de l'Evangile. Cependant Dieu ne donnoit pas à leur miniſtere la même efficace qu'il a donnée depuis dans la loi nouvelle à celui des miniſtres évangeliques. La perfection de la vertu chrétiéne conſiſte à obéïr à Dieu & à executer ſes volontez telles qu'elles ſoient. Voilà ce que fait le prix de la vertu des Saints, ſoit que leurs travaux ſoient utiles ou qu'ils ſoient inutiles. Dieu ne leur demandera compte que de leur travail, & c'eſt ce qui doit conſoler quantité de Paſteurs dont Dieu permet que le

travail soit infructueux, & même sous la loi nouvelle. Car s'ils travaillent avec autant de fidélité que ceux qui ont eu le plus de benediction en leur ministere ils ne seront pas moins recompensez qu'eux. Dieu a ses temps & ses saisons de grace. Il sçait pourquoi il en donne plus en un temps qu'en l'autre. Mais quand il donne aux Prédicateurs de son Evangile la grace de travailler avec le même zele, il leur prépare aussi une égale recompense.

On peut dire même avec verité, que ceux qui travaillent sans succés & sans fruit, s'acquerent quelquefois plus de merite; parce que la nature prend souvent beaucoup de part aux grands succés, & qu'ainsi l'obeïssance qu'on rend à Dieu en est moins pure. On se plaît aux fruits de son travail. On en attribuë quelque chose à son industrie. On prend part aux suites qu'ils ont d'ordinaire, & l'on souffre un peu trop les attaches humaines que les nouveaux convertis ont pour ceux qui les ont mis dans le bon chemin. Mais ceux dont Dieu ne permet pas que les travaux fructifient, demeurant dans un grand vuide de consolations humaines, s'attachent quelquefois à Dieu avec plus de pureté. Et c'est ce que Jesus-Christ

marque assez expressément dans son Evanglie, lorsqu'il dit à ses Apôtres, que si dans une maison il n'y a point d'enfans de paix, la paix qu'ils y auront donnée, reviendra à eux : *Pax vestra revertetur ad vos* ; c'est-à-dire, que l'utilité leur en reviendra.

Matt. 10 11.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE PASQUES.

EVANGILE. *Jean* 20. 11.

EN ce temps-là : Marie se tenoit en pleurant dehors le sepulchre; & comme elle pleuroit, s'étant baissée pour regarder dans le sepulcre, elle y vit deux Anges vêtus de blanc, assis au lieu où avoit été le Corps de JESUS, l'un à la tête, & l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, & je ne sçai, où ils l'ont mis. Ayant dit cela, elle se retourna & vit JESUS debout, sans sçavoir que ce fût lui. JESUS lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous, qui cherchez-vous? Elle pensant que ce fût le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous

l'avez mis, & je l'emporterai. JESUS lui dit : Marie. Aussi-tôt elle se retourna, & lui dit : Rabboni ; c'est-à-dire, *mon* Maître. JESUS lui répondit : Ne me touchez pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Pere : mais allez trouver mes freres, & leur dites de ma part : Je monte vers mon Pere, & vôtre Pere vers mon Dieu, & vôtre Dieu. Marie-Magdelaine vint donc dire aux disciples qu'elle avoit vû le Seigneur, & qu'il lui avoit dit ces choses.

EXPLICATION.

I. ON ne vit jamais d'une maniere plus sensible l'accomplissement de cette parole : *Vos consolations ont rempli mon ame de joye à proportion des douleurs qui l'ont accablée* ; que dans l'apparition dont JESUS-CHRIST honora Magdelaine avant les Apôtres mêmes. On ne peut douter qu'aprés la sainte Vierge elle n'ait ressenti plus vivement que personne la mort de JESUS-CHRIST ; & ce fut par là qu'elle merita d'être la premiere consolée par une apparition particuliere. La douleur de la sainte Vierge étoit sans doute beaucoup plus grande que celle de Magdelaine ; mais elle étoit d'un autre ordre, plus spirituelle, plus indépendante du corps, plus renfermée dans l'ame. Ainsi elle n'avoit pas besoin de consolations sensibles. Mais la douleur de Magdelaine agissant davantage

Psal. 93. 19

ſur les ſens, Jesus-Christ y voulut remedier par une apparition qui la conſolât plus ſenſiblement. C'eſt ce qu'il fit en ſe manifeſtant à elle ſous la forme d'un jardinier, & ſe faiſant reconnoître à elle en l'appellant Marie.

II. Magdelaine avant que de voir Jesus-Christ avoit vû les Anges dans le ſepulchre, & y avoit fait peu de réflexion. Les perſonnes fortement occupées d'un grand objet, font moins d'attention aux petites choſes, & nous n'en ſommes au-contraire ſi frapez, que parceque nôtre eſprit eſt peu appliqué aux grandes. Magdelaine s'informe avec empreſſement où l'on a mis le corps de Jesus-Christ. *Ils ont enlevé,* dit-elle, *mon Seigneur, & je ne ſçai où ils l'ont mis.* v. 13. Souvent une certaine tranquillité qu'on témoigne dans les maux des autres, vient d'indifference & de froideur, plûtôt que de fermeté & de force d'eſprit. Et Dieu qui diſtingue ces diſpoſitions, aime mieux les craintes empreſſées qui viennent d'amour, que ces diſpoſitions tranquilles qui naiſſent d'indifference. Il juge des paroles par le cœur, & non du cœur par les paroles. Marie agitée de vaines craintes & de faux ſoupçons le touche plus que ceux qui jugeoient mieux qu'el-

le, mais qui avoient moins d'amour. Il la tire hors de peine en se faisant voir à elle en particulier avant tous les autres

III. Il est remarquable que quoique les Apôtres, les Disciples & les Femmes n'ayent été persuadez que par la vûë même de Jesus-Christ, & qu'ils n'ayent pas déferé au témoignage des autres; néanmoins chaque apparition a suffi à chacun, & ne l'a laissé dans aucun doute. Jesus-Christ en se montrant aprés sa resurrection, faisoit une si forte impression sur l'esprit, qu'il appaisoit toutes sortes de doutes. Magdelaine aprés avoir vû Jesus-Christ ressuscité, n'en douta plus, ni ne chercha plus son corps, & rend ce témoignage aux Apôtres de la resurrection de Jesus-Christ. Il en fut de même des autres femmes & des deux disciples qui virent Jesus-Christ à Emmaüs. Chacun fut pleinement persuadé par la vûë qu'il en eut, & ressentit la joye de la resurrection de Jesus-Christ à proportion de la douleur qu'il avoit euë de sa mort, on peut juger par-là quelle fut la joye de Magdelaine. L'Evangile ne nous dit plus rien d'elle aprés cela, & Dieu a voulu que nous ignorassions le reste de sa vie. Mais étant proposée dans l'Evangile comme l'exemple d'un amour

extraordinairement ardent, on peut juger de toute la ſuite de ſa vie, en ſe figurant ce que l'amour doit operer dans un cœur qui en eſt embraſé. En quelque lieu qu'elle l'ait paſſée, on peut dire qu'elle y a vécu dans des ſentimens continuels de joye & d'adoration de JESUS-CHRIST reſſuſcité ; qu'elle a été inſenſible à toutes les choſes du monde, & que Jeſus-Chriſt a été l'unique objet de ſon eſprit & de ſon cœur.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE PAQUES.

EVANGILE *Matth.* 28. 16.

EN ce temps-là : Les onze disciples s'en allerent en Galilée sur la montagne où JESUS leur avoit commandé de se trouver, & le voyant ils l'adorerent. Quelques-uns néanmoins furent en doute si c'étoit lui. Mais JESUS s'approchant, leur parla ainsi : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel & dans la terre. Allez donc, & instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit ; & leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et assurez-vous que je serai toûjours avec vous jusqu'à la fin du monde.

EXPLICATION.

I. L'APPARITION de JESUS-CHRIST rapportée dans cet Evangile, est apparemment celle dont parle saint Paul, dans laquelle JESUS-CHRIST se manifesta à *plus de cinq cens* disciples. Car comme elle étoit prédite & annoncée, & que JESUS-CHRIST leur avoit ordon-

1. Cor. 5. 6.

né de se trouver sur cette montagne de Galilée, afin de l'y voir, ils purent s'assembler en plus grand nombre pour joüir de sa présence. Jesus Christ y convainquit encore l'incrédulité de quelques-uns par les preuves manifestes qu'il leur y donna de sa resurrection : mais il declara de plus à tous la puissance extraordinaire qui lui avoit été donnée dans le ciel & dans le terre sur toute créature : *Data est mihi omnis potestas in cœlo & in terra.* v. 18.
Cette puissance n'est pas celle qui lui convient comme Dieu, laquelle ne lui a pu être donné de nouveau; puisqu'il l'a toujours euë. C'est celle qui a été donnée à son humanité comme une recompense de sa mort & une suite de sa resurrection. Par cette puissance il est établi le Roi & le Souverain de toutes les créatures pour en disposer souverainement selon ses volontez. Ainsi c'est un droit nouveau par lequel nous appartenons à Jesus-Christ en toutes manieres, temporellement & spirituellement sans qu'il y ait personne qui se puisse soustraire à sa puissance. C'est proprement l'execution de la promesse exprimée par David en ces paroles: *Je vous donnerai les nations pour vôtre heritage, toute l'étenduë de la terre pour la posseder.* Psal. 2. 8. Et il est bien clair qu'elle ne

s'étend pas seulement sur les élus, mais qu'elle comprend aussi tous les reprouvez; puisqu'il est dit au même lieu : *Vous gouvernerez toutes les nations avec une verge de fer, & vous les briserez comme le vase d'un potier.*

Ibid. v. 7.

II. Ainsi Jesus-Christ est établi par-là principe de toutes les graces & de toutes les punitions de Dieu ; c'est-à-dire de tous les évenemens de la vie des hommes; puisqu'il n'y en a point qui ne soient des effets ou de sa misericorde ou de sa justice. Tous les hommes établis en quelque puissance & en quelque autorité dans le monde, ou dans la possession de quelques biens temporels, ne peuvent être que ses vicaires & ses lieutenans, & Jesus-Christ a droit de les priver de leurs charges ou des biens qu'ils possedent, sans qu'ils ayent aucun sujet de s'en plaindre. Et comme Jesus-Christ n'accorde ces biens qui lui appartiennent & qui lui sont propres, que pour les employer à son service & selon ses intentions, chacun peut apprendre par-là la vraye nature de son ministere, & l'usage legitime qu'il en doit faire. Ainsi un Roi se doit regarder comme un pur ministre de Jesus-Christ, qui a reçu de lui le gouvernement d'un royaume, pour le rapporter, non à sa pro-

pre gloire, mais à celle de Jesus-Christ. Il est obligé de ne rien faire dans son ministere qui ne se rapporte à cette fin, & il ne lui sçauroit jamais être permis d'avoir pour but dans aucune action sa propre gloire, sa propre grandeur, ni son propre plaisir, n'y ayant rien qu'il ne doive à Jesus-Christ comme à son souverain Seigneur. On doit juger de même de tous les autres biens. Personne n'en est proprietaire à l'égard de Jesus-Christ, & n'a droit d'en user pour soi-même. On en est toûjours comptable à sa justice ; & Jesus-Christ examinera à la fin de la vie de chacun s'il les a employez uniquement selon ses ordres. Cette parole de l'Evangile : *Rendez compte de vôtre administration*, n'est metaphorique que parcequ'elle represente la possession de toutes les choses du monde sous l'idée d'une ferme que l'on tient de Dieu: mais elle est exacte & literale, en tant qu'elle représente le compte qu'on sera obligé de rendre à Jesus-Christ de tout ce qu'on a administré dans le monde sous son autorité.

Luc. 16. 12.

Il y en a qui sont chargez de la part de Jesus-Christ du gouvernement des autres pour le spirituel, comme les Pasteurs. Il y en a qui sont obligez de les

nourrir & de les soulager dans leurs nécessitez, comme les riches. Un serviteur est un homme chargé de la part de J.C. de rendre service à son maître. Un artisan est un homme chargé de contribuer à la commodité publique par son travail. Il y en a qui ne sont chargés que de glorifier J. C. & d'édifier l'Eglise par la regularité de leur conduite, en usant selon les loix de leur ame & de leur corps; parceque Dieu ne leur a point confié d'autre administration: & il suffit à ces personnes de rapporter à Dieu leurs actions & leurs souffrances, & de n'user que pour lui de leur corps & de leur esprit. Enfin il n'y a personne qui ne soit obligé d'observer cette parole de l'Apôtre: *Vous avez été rachetez d'un grand prix. Glorifiez donc & portez Dieu dans vôtre corps.* Ce grand prix est la mort de J. C. & ce qui a été acheté par ce grand prix, sont toutes les actions des hommes sans exception. Dieu en doit être le principe, & elles se doivent rapporter à Dieu comme à leur fin.

1. Cor. 6.20.

III. C'a été par un usage de cette puissance souveraine que JESUS-CHRIST ordonna à ses Apôtres de prêcher son Evangile *à toutes les créatures*, c'est-à-dire, aux Gentils & aux Juifs sans distinction, levant ainsi par cette mission gene-

Marc. 16. 15.

rale la défense qu'il leur avoit faite durant sa vie de prêcher aux Samaritains & aux Gentils; & c'est en partie par l'execution de cette mission generale qu'il exerce le double empire de misericorde & de justice qu'il a sur les hommes. Car ceux à qui il fait grace de recevoir la prédication des Apôtres ou de ceux qui leur succedent dans la suite des siecles, deviennent par-là des vases de misericorde qu'il ne traite pas en esclaves, mais en freres. Ceux qui la rejettent par un endurcissement & une impénitence volontaire, sont soumis à son empire de rigueur & de justice, sans qu'il y ait aucune personne au monde qui puisse se soustraire à l'un ou à l'autre de ces deux empires. Pour l'execution de ces ordres il soumet à ses disciples toute la nature, & leur donne le pouvoir d'en disposer par des miracles qui confirment la doctrine qu'ils annonçoient, & qui ne prouvoient pas seulement la verité des choses qu'ils prêchoient, mais qui prouvoient encore la verité de la resurrection de JESUS-CHRIST; puisque rien ne la confirme davantage que l'effet d'une puissance qu'il avoit donnée à ses Apôtres en qualité de ressuscité. Enfin il leur promet d'être toûjours avec eux non pour un temps seulement; mais jusqu'à la consommation des

ſiecles. Ce qui renferme une promeſſe authentique de la perpetuité de l'Egliſe; puiſque Jesus-Christ s'oblige par là d'être toûjours avec ſes miniſtres, & qu'il declare que ſes miniſtres prêcheront toûjours toutes les veritez qu'il leur a annoncée, & que juſqu'à la conſommation des ſiecles ils recevront dans ſon Egliſe par le baptême ceux qui y voudront entrer.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI AVANT L'OCTAVE DE PASQUES.

Evangile *Jean* 20. 1.

En ce temps là : Le premier jour de la ſemaine Marie-Magdelaine vint du matin au ſepulchre, lorſqu'il faiſoit encore obſcur ; & elle vit que la pierre en avoit été ôtée. Elle courut donc, & vint trouver Simon-Pierre, & cet autre diſciple que Jesus aimoit, & leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du ſepulcre, & nous ne ſçavons où ils l'ont mis. Pierre ſortit *Auſſi tôt* pour aller au ſepulcre, & cet autre diſciple auſſi. Ils couroient l'un & l'autre enſemble, mais ce diſciple devança Pierre, & arriva le

premier au sepulchre ; & s'étant baissé, il vit les linceuls qui étoient à terre, mais il n'entra point. Simon-Pierre qui le suivoit arriva peu aprés, & entra dans le sepulcre, & vit les linceuls qui y étoient, & le suaire qu'on avoit mis sur la tête, qui n'étoit pas avec les linceuls, mais plié en un lieu à part. Alors cet autre disciple qui étoit arrivé le premier au sepulcre y entra aussi, & il vit, & crut : car ils ne sçavoient pas encore ce que l'Ecriture enseigne : Qu'il falloit qu'il ressuscitât d'entre les morts

EXPLICATION.

I. LA diligence de Magdelaine qui se trouve au sepulcre avant le soleil levé, marque la vehemence de son amour. Rien n'est petit à l'amour de ce qui regarde ce qu'on aime. Il ne s'agissoit plus que d'un corps privé de vie & séparé de son ame. La foi de la resurrection étant confuse & troublée dans l'esprit de Magdelaine & des disciples, n'étoit point le principe des devoirs qu'elle vouloit rendre au corps de Jesus-Christ. Il y avoit même de la contrarieté entre cette foi & ces devoirs; mais il lui suffisoit que ce fût le corps de Jesus-Christ, pour en être toute occupée. Ce fut par cet amour ardent qu'elle merita d'être la premiere instruite de sa resurrection. Les cœurs froids & lents n'obtiennent rien de Dieu; parceque cette lenteur & cette froideur viennent du partage du cœur qui est di-

visé par differentes affections. Ainsi voit-on souvent que ces gens qui paroissent si lents à l'egard de Dieu, font paroître une extrême activité, lorsqu'étant touchez par leurs interêts, ils réünissent tous les mouvemens de leur ame pour acquerir quelque bien, ou pour éviter quelque inconvenient temporel. Quand ils sont donc si froids & si lents ; c'est qu'ils ne sont pas touchez & que leur ame est divisée. C'est bien la moindre chose que nous cherchions Dieu avec ardeur : car le chercher froidement, c'est témoigner qu'on n'a guéres envie de le trouver, & que l'on s'en soucie peu. Or c'est ce que Dieu ne sçauroit souffrir.

I. POURQUOI Magdelaine voyant la pierre du sepulchre ôtée, & Pierre & Jean voyant *les linceuls à terre, le suaire plié*, & ne voyant point le corps de JESUS-CHRIST, ne conclurent-ils point qu'il étoit ressuscité? C'est que la resurrection de JESUS-CHRIST étoit si eloignée de leur pensée ; que leurs conjectures ne tournoient jamais de ce côté-là. Cependant JESUS-CHRIST ne laissoit pas par-là de les disposer à la croire. Car ce sepulcre ouvert, ces linceuls à terre, ce suaire plié étant joints à l'apparition de JESUS-CHRIST, faisoient leur effet, & ser-

v. 7.

voient de confirmation à la verité. Il y a toûjours quantité de circonſtances qui s'uniſſent pour nous perſuader d'une verité, & qui font leur impreſſion non ſéparément, mais toutes enſemble. Au contraire, le menſonge eſt d'ordinaire détaché, & ne s'accorde avec rien. C'eſt une choſe admirable comme Dieu prépare les ames pour les amener au point où il veut, & de combien de petites circonſtances dépend la perſuaſion qu'il opere dans les eſprits, & les reſolutions qu'il forme dans les cœurs. De ſorte que quand il nous découvrira quelque jour les voyes de ſa providence, nous reconnoîtrons qu'il ne nous eſt pas arrivé la moindre choſe qui n'ai contribué à nous conduire au point où nous ſommes arrivez, & que ſouvent les plus importans évenemens de nôtre vie ont été attachez à des circonſtances que nous regardions comme tellement indifferentes que nous n'y faiſions aucune reflexion.

III. Saint Jean, quoiqu'arrivé le premier au ſepulcre ſur l'avis que Magdelaine donna à ſaint Pierre & à lui, qu'on avoit enlevé le corps de Jesus-Christ, n'y voulut pas entrer le premier, & défera cet honneur à ſaint Pierre. C'eſt qu'il y avoit un certain ordre établi entre les diſciples

selon lequel on deferoit à saint Pierre le premier rang en toutes choses & que cet ordre subsistoit même aprés la mort de Jesus-Christ. Mais y étant entré ensuite aprés saint Pierre, ni l'un ni l'autre ne furent persuadés de la resurrection, tant leur foi étoit éteinte. Ainsi, encore que saint Jean ne se fût pas porté au même excés de timidité que saint Pierre, il est clair néanmoins par ces endroits, que la foi de la resurrection étoit comme éteinte en lui, & que tout ce qu'il en avoit oüi dire à Jesus-Christ n'avoit point fait sur son esprit l'impression qu'il y devoit faire. Il est donc vrai de tous les disciples, qu'aucun ne fit paroître sa foi ; qu'elle fut assoupie ou éteinte en tous; qu'ils furent tous scandalisez par la mort de Jesus-Christ, & qu'ils tomberent tous dans une espece d'infidelité passagere que Dieu permit en eux pour affermir davantage toute son Eglise dans la foi de sa resurrection.

FIN.

TABLE

DES CHOSES PRINCIPALES contenuës en ce Volume.

A

Lit,

O

V

Fin de la Table.